

# Bulletin de la Société de Linguistique de Paris

TOME LXX — 1975

FASCICULE 2

Pages

1-476

477-494

Comptes rendus bibliographiques

Tables

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

U. I. C. C.

JUN 7 1976





BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE  
DE PARIS

---

TOME SOIXANTE DIXIÈME

(1975)

FASCICULE 2

---

*Publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique*

---

PARIS VII<sup>e</sup>  
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK  
11, RUE DE LILLE

---

1975



## COMPTES RENDUS

---

1. *Voprosy jazykoznanija*, 1973, Ed. « Nauka », Moscou, 6 numéros.

La ligne retenue par la rédaction de la revue au cours des années précédentes : donner plus de place aux problèmes généraux du langage et à sa place dans l'activité humaine, est marquée avec force cette année encore. Et comme cela coïncide avec une orientation que l'on peut retrouver ailleurs qu'en U.R.S.S. (que l'on songe aux études sur la signification sémantique des structures syntaxiques), certains articles des V.Ja. se présentent en parallèle avec des travaux publiés en Europe occidentale ou Outre-Atlantique, ou leur font écho.

C'est ainsi que L. S. Barxudarov présente un exposé clair sur « structures de surface » et « structures profondes » (thème de la Conférence tenue du 20 au 22.12.1972 à Moscou, et où il était d'ailleurs intervenu aux côtés de Serebrennikov, Kol'sanskij, Sljusareva, Arutjunova, etc., c. r. en 4, 155-159). L. S. Barxudarov y rappelle les fondements du structuralisme classique, au niveau phonologique et morphologique, et du générativisme, au niveau syntaxique, et considère que les « structures de surface » correspondent aux « variantes » et les « structures profondes » aux unités fonctionnelles corrélatives, conception qu'il fait remonter à Hockett. Il entend souligner que la notion de « structure profonde » n'est pas plus abstraite que celle de phonème, de morphème ou de lexème... Au total il retrouve dans cette opposition entre les deux « structures » un parallèle à celle entre « essence » et « phénomène », considérés dans une perspective marxiste. Égal de ton, son article peut sembler parfois un peu trop optimiste : la répartition en « structures » ne règle pas tout. On le voit, par exemple, quand il range la copule au nombre des éléments de la structure profonde ; une telle conception rappelle les extrémités



d'une linguistique « logique » qui retrouve partout la copule : « l'homme court » = « l'homme est courant » (3, 50-61).

C'est un tout autre ton qui caractérise l'éditorial de P. A. Budagov (1, 3-15), lequel s'élève contre toute tentative de nier une « signification » aux structures syntaxiques et d'y voir des fonctions abstraites. Son article est contradictoire puisque si dans les langues romanes — qu'il a pris comme base de démonstration — la construction avec le subjonctif peut exprimer une modalité (le doute) qui peut ailleurs s'exprimer par des procédés lexicaux, il est malaisé, et les exemples choisis par Budagov le montrent, de voir dans la préposition française *de* un « contenu » précis. Au passage, selon son habitude, l'auteur exprime avec vivacité ses antipathies et ses dilections : il s'en prend ainsi au formalisme logique, à un certain nombre de linguistes anciens ou modernes (dont F. François, L. Tesnière, A. Greimas, pour notre pays, Lotman, pour l'U.R.S.S.) et se refuse même à parler de N. Chomsky, dont, dit-il, « les vues changent brutalement tous les deux ou trois ans ». Si en définitive il repousse tout ce qui s'est fait depuis 20 ou 30 ans, il célèbre par contre Potebnja, Šaxmatov et bien sûr Meščaninov...

L'article de Ju. S. Stepanov est riche en suggestions ; traitant des rapports entre linguistique et logique, il opère essentiellement avec la notion de « foncteur » — moyen linguistique permettant de passer d'un ensemble d'unités d'une langue à un autre ensemble de la même langue. A ce « foncteur » correspond une valeur, une propriété particulière, sa « fonction ». A partir de là l'auteur examine en particulier les schémas structurels de l'énoncé qui correspondent aux trois fonctions fondamentales de ce dernier : la nomination, la prédication, la modalisation (4, 62-75). M. M. Guxman (4, 3-15) qui examine la place des « universaux du langage » dans les recherches typologiques en profite pour insister sur ce qui est redevenu depuis quelque temps à l'ordre du jour des interventions officielles des linguistes soviétiques : la « priorité » des linguistes soviétiques des années 20 et 30 — Marr, Meščaninov — dans ce domaine. Au passage il s'élève à juste titre contre le mépris dans lequel certains théoriciens tiennent les « structures de surface » et discute l'opinion de Halliday qui voit dans le remplacement de la construction impersonnelle *me likað* par la structure sujet+verbe personnel — *I like him* — un développement de l'ergativité en anglais. Guxman pense avec raison, estimons-nous, que c'est justement le contraire. Dans un article également très riche et très fouillé, avec des références aux langues les plus variées, V. M. Živov et B. A. Uspenskij ( , 24-35) étudient les notions de centre et de périphérie dans le système d'une langue. Ils constatent que la périphérie est liée à

la présence de structures anormales et s'efforcent d'établir un certain nombre de principes généraux concernant cette périphérie selon la nature des éléments qui s'y trouvent : phonologie, morphologie, lexique. A. T. Krivonosov (4, 86-97) s'efforce d'établir une série de procédures rigoureuses permettant de ranger en « classes » les mots d'une langue donnée, procédures visant à mettre en évidence des traits distinctifs correspondant aux différents niveaux : morphologique, syntaxique, prosodique, logico-grammatical. Grâce à deux procédures d'expérimentation il dégage ainsi, au niveau morphologique, 19 traits distinctifs. Suit une mise en pratique sur l'allemand où 188 traits distinctifs ont mis finalement en évidence 24 classes ouvertes ou fermées.

Les différents niveaux linguistiques sont l'objet d'études générales, plus nombreuses pour la syntaxe et surtout pour la sémantique que pour la phonétique, la prosodie ou la morphologie : R. K. Potapova et N. G. Kamyšnaja (3, 62-70) envisagent ainsi l'examen de la syllabe en tant qu'élément fonctionnel dans la segmentation de l'énoncé. Elles fondent leur travail sur l'analyse des groupes V + Sonante + V en anglais et en allemand. S. I. Ivanov (6, 101-109) discute, à partir d'exemples turcs, la notion de « signification », de « valeur » d'une forme grammaticale en tant que « dénominateur commun » de tous ses emplois. I. N. Kručinina passe en revue (2, 111-119) les conceptions émises en U.R.S.S. et dans les pays de l'Est relativement à la « phrase complexe ». V. G. Admoni (2, 46-57) examine les différents critères qui peuvent permettre de construire une typologie des propositions. Partant d'exemples empruntés à l'allemand il établit un système à plusieurs « aspects » : aspect logico-grammatical, aspect modal, plénitude de la proposition, liaison interpropositionnelle, valeur communicative, valeur émotionnelle. Il s'intéresse en fait essentiellement au premier et est amené à critiquer L. Tesnière d'une manière exagérément sévère, selon nous, car la structure sujet-verbe, à laquelle Admoni accorde la primauté, même si elle est la plus répandue, n'épuise pas, tant s'en faut, les possibilités de construction de l'énoncé comme le montre, justement en russe, la variété des types propositionnels construits à partir d'un prédicat constituant le noyau de l'énoncé. S'inspirant des travaux de linguistes étrangers : Schmidt, Chafe, Fillmore — dont les travaux sont d'autre part analysés par N. D. Arutjunova (1, 117-124) —, et soviétiques : Lomtev, Šaumjan, Mel'čuk, Žolkovskij, O. I. Moskal'skaja (6, 33-43) passe en revue les différentes variantes des modèles syntaxiques fondés sur une analyse de caractère sémantique. S. N. Syrovatkin envisage également les rapports entre un énoncé et les modalités de fonctionnement de la langue d'un point de vue sémiotique (5, 43-49). A. P. Skorovodnikov



(3, 114-123) discute les notions de « phrase incomplète » et de « phrase elliptique ». Il rapporte la notion de degré zéro au plan proprement linguistique et celle d'ellipse au plan stylistique, et énumère les problèmes dont les solutions permettront de répondre à la question posée : théorie des liaisons syntaxiques, des liaisons superphrastiques, des valeurs fonctionnelles sur le plan syntaxique, des styles... V. E. Ševjakova (3, 90-98) compare au russe des phrases anglaises, allemandes et françaises du point de vue de « la division actuelle ». Elle estime que ces langues, comme le russe, mettent en évidence le nouveau en fin de phrase mais seulement pour des phrases à valeur existentielle. Dommage qu'elle ne prenne pas en considération, apparemment, le jeu de l'article déterminant par lequel les trois langues en question s'opposent au russe. Quant au linguiste hongrois J. Dombrowszky, il propose de remplacer l'opposition langue-parole par l'opposition « langue actuelle »-« langue inactuelle », le sens se rapportant à la première, la signification à la seconde (6, 22-32). Dans les derniers numéros de la revue pour 1973 les problèmes généraux de sémantique ont reçu un éclairage particulier : N. A. Sljusareva (5, 13-23) s'en prend aux derniers ouvrages de De Mauro et de G. Mounin ; D. I. Arbatskij (5, 50-59) essaie d'établir les différents types de définitions sémantiques d'un point de vue fonctionnel : définitions « ostensives » s'opposant à définitions verbales ; définitions formelles (extensives) et selon le contenu (intensives) ; définitions normatives ; définitions sémantiques par interprétation ou par traduction ; il considère qu'il n'y a aucune raison d'opposer les définitions proprement dites des mots et celles des choses ou des phénomènes désignés par ces mots. I. F. Bardul', lui, s'oppose avec force à B. Worth, L. Weissgerber, etc. (6, 9-21) et estime que « les référents idéaux » forment un système unique, quelles que soient les langues qui les expriment et la manière dont elles le font. Les différentes langues ne sauraient construire des « images différentes du monde ». Il propose de considérer « l'étude du système des référents linguistiques idéaux » comme une discipline propre qu'il qualifie de « présémantique ». T. A. Sebeok, de Bloomington, passe en revue l'évolution sémantique du mot « sémiotique » et mots apparentés (6, 44-53). O. B. Blagoveščenskij (6, 120-126), dans un article de bibliographie critique sur « les homonymes dans les dictionnaires », chante les louanges de V. I. Abaev pour qui polysémie et homonymie apparaissent comme les choses les mieux définies et distinctes du monde !

Le recours aux ordinateurs connaît un recul, du moins par ce qu'il en apparaît dans les pages des V.Ja. Toutefois divers Instituts de l'Académie ainsi que le Laboratoire de traduction automatique de l'Institut pédagogique M. Thorez de Moscou ont

travaillé sur les problèmes de l'analyse formelle de la morphologie et de la dérivation. Cette session qui s'est déroulée près de la capitale du 10 au 21.1.72 fait l'objet d'une note brève en 1, 155-157. D'autre part K. B. Bektaev, S. K. Kenesbaev et R. G. Piotrovskij (2, 13-20) examinent les possibilités qu'offre l'emploi des ordinateurs en linguistique mais aussi les limites de cette utilisation, qui tiennent, selon eux, aux capacités inférieures de la « mémoire » des ordinateurs par rapport au cerveau humain, même si les opérations auxquelles ils permettent de se livrer dépassent de loin en rapidité les actes mentaux humains. Ils illustrent leurs propos d'exemples concrets relatifs à l'établissement de dictionnaires du kazakh. (On notera que dans le sommaire, si le titre est rendu en anglais par « Engineering linguistics », la traduction française proposée est « Linguistique de génie »!!)... A. A. Vejler (4, 119-123) entend démontrer qu'il est possible de procéder à des recherches d'ordre statistique à partir d'enregistrements oraux. Il appuie sa démonstration sur les données d'une enquête concernant un parler haut-allemand d'un village... du Kazakhstan (sans doute doit-il s'agir de populations déplacées en 1941, après la dissolution de la République des Allemands de la Volga, au début de la guerre). Il conclut de ses observations et calculs que parmi les verbes forts, les verbes les moins fréquemment employés et les transitifs sont ceux qui sont le plus menacés de devenir faibles.

I. R. Gal'perin (3, 14-25) fait rapidement le tour des problèmes liés aux notions de style et de stylistique. Il définit en particulier la « stylistique linguistique » comme la science de la nature des éléments particuliers marqués, des combinaisons particulières d'unités linguistiques susceptibles d'apporter une information complémentaire au contenu fondamental de l'énoncé (du texte), et des rapports de certains moyens d'expression à d'autres pour un type donné de texte. Quant à G. V. Kolšanskij (1, 16-25) il présente quelques réflexions sur les actes paralinguistiques qui accompagnent la communication verbale.

Un grand nombre d'articles avaient été publiés en 1972 qui, en liaison avec le 50<sup>e</sup> anniversaire de la création de l'U.R.S.S., faisaient le bilan de l'activité linguistique dans les différentes républiques de l'Union. Dans le premier numéro de 1973, S. K. Keresbaev et A. T. Kajdarov achèvent cette série par une étude sur la vie linguistique pendant un demi-siècle au Kazakhstan (1, 99-108).

La mémoire de linguistes récemment décédés continue d'être honorée par l'organisation de conférences ou de réunions scientifiques placées sous leur souvenir : c'est le cas pour E. A. Bokarev, disparu en 1971, qui a été évoqué à un colloque consacré en général



au problème de l'évolution des différentes langues nationales de l'U.R.S.S. (1, 151-152) ; ce l'est également pour V. V. Vinogradov (3, 150-152 et 152-153 ; 6, 152-153) et V. M. Žirmunskij (6, 153-154).

Enfin dans le cadre des documents relatifs à l'histoire de la linguistique un inédit de A. A. Šaxmatov a été publié en 6, 110-119. Il s'agit de l'analyse des manuels de syntaxe et des thèmes pour travaux de séminaire qu'il avait recommandés au cours de l'année 1916.

\*  
\* \*

*Articles concernant les différentes langues ou familles de langues : Russe :*

L'énorme majorité des articles traitent de la langue moderne. Trois études se placent toutefois dans une perspective diachronique : N. G. Mixajlovskaja (2, 92-101) étudie les traits communs et les différences, sur un plan fonctionnel, de cinq mots vieux-russes signifiant « territoire » : *zemlja*, *strana*, *vlast'*, *volost'* et *oblast'*. Elle souligne la nécessité d'étudier les compatibilités syntagmatiques de chacun d'eux et étend sa recherche à d'autres micro-champs lexicaux. R. L'Hermitte (2, 58-66) suit, essentiellement d'après les témoignages des Chroniques et des chartes médiévales russes la disparition progressive, à un rythme qui varie selon les régions, du présent du verbe *être* (*byti*). Sur la base des courbes obtenues il examine les hypothèses proposées pour expliquer ce phénomène : celle de l'action d'un substrat finno-ougrien ne manque pas de force convaincante. G. N. Akimova étudie la dimension des phrases et des propositions chez plusieurs auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle (surtout Lomonosov et Sumarokov) ; les variations constatées semblent dépendre pour l'essentiel du genre littéraire de l'œuvre étudiée.

La langue nationale fait l'objet de deux articles. Dans le premier F. P. Filin qui entend traiter de sa structure, présente en fait une série d'observations sur les normes de la langue écrite contemporaine, qu'il se refuse avec vivacité d'appeler « russe standard » et sur les degrés d'écart avec ces normes dans l'usage, considérés moins sur le plan géographique que sur celui des niveaux socio-stylistiques (langue de la conversation, langue familière, etc.) (2, 3-12). Une vaste enquête socio-linguistique a été entreprise en 1970 (le nombre des informateurs variant de 2000 à 4500, selon les questions posées) par l'Institut de russe près l'Académie : sur la base des résultats recueillis L. P. Krysin (3, 37-49) présente un certain nombre d'observations relatives à la phonétique et à la morphologie. Les tableaux qui accompagnent ces considérations

ventilent les résultats selon : a) la répartition géographique des locuteurs ; b) leurs classes d'âge ; c) les groupes socio-professionnels. Ce dernier facteur joue un rôle plus grand en phonétique qu'en morphologie.

La nouvelle Grammaire du russe contemporain, élaborée par un collectif placé sous la direction de N. Ju. Švedova et publiée en 1970 par les Éditions de l'Académie, avait fait les années précédentes (voir nos c. r. dans les numéros de 1973 et de 1974 du BSL) l'objet d'analyses parfois sévères. Un dernier article critique a été publié en 3, 99-104 : V. N. Xoxlačeva y examine la partie « Formation de mots » ; elle dirige ses reproches essentiellement contre le flou, voire le caractère contradictoire des définitions, et l'oubli du point de vue fonctionnel.

Dans le numéro suivant les auteurs de cette Grammaire ont répondu à leurs critiques : N. Ju. Švedova (4, 25-36) justifie avec mesure la description des schémas structuraux de la phrase simple et de ses paradigmes. (Pour notre part nous déclarerons notre accord avec sa conception de l'emploi des formes *bylo*, *budet*, dans des phrases nominatives du type *vsego vdovol' bylo (budet)*, comme simples marques temporelles et non comme verbe d'existence). Quant à N. S. Avilova, S. N. Dmitrenko, V. V. Lopatin, V. A. Plotnikova et I. S. Uluxanov, ils répondent aux critiques portées contre le traitement des chapitres « Phonologie », « Morphémique », « Dérivation » et « Morphologie » (4, 37-49). Mais la discussion ne semble pas terminée puisque dès l'article suivant I. I. Kovtunova (4, 50-61) s'en prend à la manière dont est traité dans cette grammaire « l'ordre des mots ». Elle met en évidence le problème de l'accord ou de l'opposition entre structure grammatico-syntaxique et « division actuelle », cette dernière entrant dans « la grammaire du texte »... Constatons pour finir que le Conseil scientifique de l'Institut de russe s'est justement réuni pour discuter du projet d'une nouvelle Grammaire, les 26 et 27 février 1973 (c. r. en 6, 154-156).

Dans une étude expérimentale des occlusives sourdes intervocaliques N. I. Žinkin, V. N. Sobolev et L. N. Xromov (1, 26-36) ont mis en évidence le rôle du larynx comme synthétiseur de son, participant notamment aux processus qui accompagnent le passage d'une unité phonique à une autre.

En russe contemporain les flexions post-toniques sont soumises à deux lois contradictoires : l'une, phonétique, tend à la confusion des réalisations des phonèmes vocaliques (à l'exception de /u/) dans cette position, l'autre, morphologique, vise au contraire à freiner cet effet de réduction. L. V. Bondarko et L. A. Verbickaja (1, 37-49) ont réalisé un certain nombre d'expériences pour étudier ce phénomène, avec le concours de 4 locuteurs (2 Moscovites et

2 Léningradois) et de 20 auditeurs (étudiants). Il apparaît au total que la distinction entre les formes fléchies à partir de traits purement phonétiques est relativement rare. En fait la marge d'erreur de la part des auditeurs tournait autour de 50 %, ce qui correspond à une répartition aléatoire. La confusion des réalisations augmente avec l'éloignement par rapport à la syllabe accentuée. Enfin si un russophone peut en principe prononcer des voyelles atones en gardant les mêmes traits distinctifs que dans les voyelles toniques (p. ex. /a/ se réalisant [a], /e/ en [e] en toute position), cette possibilité ne se réalise en réalité qu'exceptionnellement dans la chaîne parlée. Quant à T. G. Xazagerov il étudie les possibilités qu'a l'accent tonique de servir à la différenciation des formes grammaticales (4, 98-108).

Le problème de la dérivation qui a été, comme on vient de le voir, à l'ordre du jour des discussions sur la Grammaire de 1970, a fait l'objet d'un colloque tenu, curieusement, à Samarkand, du 12 au 15.9.1972 (c. r. en 4, 154-155) et d'un autre article, celui de V. P. Danilenko (4, 76-85), qui examine quelles sont les grandes règles de dérivation dans les différents secteurs spécialisés du point de vue terminologique et ce qui les rapproche ou les éloigne des règles correspondantes dans le russe « standard ».

Les études de syntaxe sont représentées par deux articles : dans le premier (5, 60-77) O. A. Lapteva s'intéresse à un secteur à l'ordre du jour, semble-t-il, des recherches actuelles en U.R.S.S. : le discours oral spontané, et elle s'efforce d'en établir le caractère systématique du point de vue de la structure syntaxique des énoncés. Quant au second, O. N. Seliverstova (5, 95-105) y étudie, par la méthode de l'analyse « componentielle » les conditions d'emploi ou de non-emploi de *est'* dans les énoncés du type dit possessif *u X (est') Y*. Elle conclut que *est'* (*il y a*) est utilisé quand l'énoncé indique non seulement la présence de Y mais informe que ce Y appartient à l'un des ensembles d'objets « homogènes » que possède ou peut posséder X.

Dans une étude minutieuse, menée avec beaucoup de méthode (2, 21-34) V. M. Mokienko s'intéresse à un certain nombre de tournures traditionnelles, en particulier l'expression *bit' bakluši* que l'auteur interprète finalement comme « jouer aux quilles », donc « perdre son temps, flâner ». Après avoir souligné que le recours aux données ethnographiques doit s'accompagner de l'étude du fonctionnement proprement linguistique d'une expression (en particulier des éléments lexicaux qui la composent) il répond à la question « ethnographie ou linguistique » par « ethnographie et linguistique ».

Il est à nouveau question de l'édition d'un Dictionnaire du russe couvrant la langue de Puškin à nos jours : une session



commune des différents Instituts et Secteurs de l'Académie s'est tenue à cet effet à Leningrad les 18 et 19 avril 1972 : d'un format plus réduit que le précédent Dictionnaire Académique en 17 volumes, il comprendrait néanmoins plus d'entrées (c. r. en 1, 152-154).

Deux articles traitent de stylistique : V. V. Odincov (2, 80-86), à partir d'exemples empruntés à Tolstoj (L. N.) et Puškin rappelle l'intérêt stylistique des remaniements opérés par un auteur entre la version manuscrite et le texte imprimé ; N. G. Blandova cite abondamment Vinogradov mais aussi Filin et Xrapčenko, dans son évocation des particularités de l'étude des textes littéraires (5, 78-87).

Les études dialectologiques sont relativement bien représentées : L. N. Makarova étudie le problème de l'histoire des affriquées en russe (1, 87-98) : elle étudie les dialectes de la région de Kirov qui connaissent soit le *tchokanie*, soit le *tsokanie*, et estime en conclusion que la répartition /c/  $\infty$  /č/ a dépendu du système phonologique des dialectes finno-ougriens avec lesquels les parlers russes ont été en contact. N. N. Pšeničnova montre comment on peut utiliser des données statistiques pour étudier les différentes réalisations dialectales de ce qui correspond aux graphèmes *šč* du russe (6, 80-91). V. N. Teplova (4, 109-118) étudie la répartition et l'histoire d'un trait commun aux parlers occidentaux et septentrionaux : passage de *t* à *w* dans certaines positions. Pour elle ce trait a trouvé son origine à l'Ouest et s'est étendu ensuite vers le Nord-Est. I. T. Vojtovič, à partir de données recueillies dans la région de Gomel', observe que le développement de voyelles longues en prétonique freine l'effet de l'*akanie* (6, 68-79). Z. M. Petrova présente (1, 109-116) les quatre recueils, parus depuis 1966, consacrés à l'étude du lexique des différents parlers russes. Enfin A. I. Sologub (6, 92-100), rappelle, à partir d'intéressantes données relatives aux dialectes russes, l'aide apportée par la géographie linguistique (élaboration d'atlas) dans l'élucidation de l'origine et des formes de développement de certaines innovations linguistiques.

### *Langues slaves autres que le russe :*

Les articles sont très peu nombreux :

P. G. Bogatyrev (5, 106-116) dégage les traits qui, selon lui, caractérisent la langue des œuvres folkloriques du domaine slave. La Commission internationale sur les langues slaves s'est réunie à Skoplje du 26 au 29 octobre 1972 pour étudier les rapports entre langues littéraires et variantes non-littéraires (c. r. en 5, 151-156).

Des informations sont données sur l'élaboration d'un atlas des

parlers biélorusses de Pologne (1, 147-150) et A. I. Žuravskij examine, pour cette même langue, les écarts entre langue écrite et langue parlée (3, 26-36). Enfin I. K. Beloded passe en revue les travaux de V. V. Vinogradov où il est question de l'ukrainien (4, 16-24).

*Langues indo-européennes (autres que les langues slaves):*

L. G. Gercenberg (2, 102-110) fait le point des théories relatives aux racines i-e. Il estime que les tentatives faites pour établir une structure fondamentale de ces racines n'ont pas réellement abouti. Aussi loin qu'on remonte on trouve un état compliqué, aux types variés. Selon lui il convient de rechercher, chaque fois que cela est possible, au-delà des racines, au sens habituel du mot, telles qu'on les trouve par exemple dans les dictionnaires étymologiques, des « racines primitives » (*prakoren'*). Procédant à partir, pour l'essentiel, de toponymes et d'hydronymes, L. A. Gindin (1, 64-78) fait le point des problèmes que pose la situation ethnique et linguistique des Balkans dans l'Antiquité, et souligne l'existence, pour les dates les plus anciennes, d'un noyau i-e (Thraces, Daces, Phrygiens, Illyriens).

I. I. Šikaladze adresse une lettre à la Rédaction des V. Ja (2, 148-150). A propos d'un c. r. de l'ouvrage de G. B. Džaukjan sur la structure de l'arménien, il fait remarquer que celui-ci n'est pas le premier à avoir introduit la notion d'aspect dans l'étude du verbe arménien.

A. N. Desnickaja (3, 3-13) fait le point des travaux de dialectologie historique de l'albanais.

K. I. Logačev (3, 105-113) retrace l'histoire des discussions sur le grec moderne.

B. V. Xodorkovskaja étudie, en liaison surtout avec les langues italiques, les parfaits latins, soit à redoublement, soit à allongement vocalique, et en établit les caractéristiques structurales (1, 79-86). La mémoire du latiniste I. M. Tronskij a été célébrée à Moscou (26.10.71) et à Leningrad (7.6.72) (c. r. en 2, 157-158).

V. Pisani présente un bref exposé sur l'histoire de la formation des différents dialectes italiens (6, 3-8) cependant que R. G. Piotrovskij fait le bilan des recherches, essentiellement de statistique lexicale, qui ont visé à mesurer le degré d'identité du roumain et du moldave (5, 36-42).

E. A. Konjus (5, 88-94) examine les conditions de concordance dans l'emploi des verbes au passé dans une même phrase anglaise.

Du 25 au 27 octobre 1972 s'est tenue à Vilnius une Conférence consacrée aux parlers et aux contacts linguistiques dans les Républiques baltes (c. r. en 5, 157-158).

*Autres langues :*

M. N. Bogoljubov (3, 71-77) discute la traduction, donnée par A. Dupont-Sommer, d'une inscription araméenne datant du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère et découverte en 1969 en Afghanistan.

M. A. Kumaxov traite d'un problème important : celui de la réalité de l'univocalisme dans les langues caucasiennes de l'Ouest, problème dont les implications théoriques sont importantes (existence éventuelle d'une voyelle unique en i-e et rôle des laryngales). En fait l'auteur estime que pour les langues caucasiennes en question cet univocalisme n'est pas attesté ni pour l'état actuel, ni pour des états antérieurs (6, 54-67). S. M. Xajdakov passe rapidement en revue les formes de l'expression de la personne dans les verbes des langues du Daghestan (2, 86-91). Dans certaines le système fonctionne complètement, dans d'autres il n'y a qu'une forme verbale nue, l'indication de la personne étant fournie par l'emploi des pronoms ; il existe enfin des langues où seule la 1<sup>re</sup> personne est caractérisée par un morphème particulier fixé au verbe. Signalons que le 80<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de N. F. Jakovlev a été célébré par le Secteur des langues caucasiennes de l'Institut de linguistique (c. r. en 1, 154-155).

Une Conférence consacrée à la linguistique finno-ougrienne s'est tenue à Saransk du 6 au 8 septembre 1972 (4, 152-153).

E. V. Sevortjan argumente contre G. Doerfer, notamment en ce qui concerne les critiques que ce dernier a adressées à l'ouvrage d'A. M. Ščerbak : « Phonétique comparée des langues turkes » (2, 35-45).

Une Conférence réunissant l'ensemble des spécialistes soviétiques de langues altaïques s'est déroulée du 17 au 19 mai 1972 à Ellista, en République autonome Kalmouk (c. r. en 2, 152-154). V. Z. Panfilov examine les éléments lexicaux communs au *nivx* (langue parlée dans le bassin de l'Amour et à Sakhaline) et les langues altaïques et conclut sinon à la parenté du moins à une cohabitation prolongée (5, 3-12). Quant à A. P. Dul'zon qui a étudié l'origine de certains affixes casuels des langues altaïques, il estime qu'on peut les relier génétiquement à tel ou tel élément des langues dites « proto-iénisséiques » (dont le survivant actuel est le *kel*) (1, 50-63).

Enfin E. I. Carenko reprend le problème des laryngales en kechua (cf. V.Ja. 1972, 1) qui selon lui jouent tantôt le rôle de phonèmes, tantôt ne représentent que des traits pertinents (3, 78-89).

R. L'HERMITTE.

2. Bernard POTTIER. — *Linguistique générale (théorie et description)*, Collection « Initiation à la linguistique », série B : Problèmes et méthodes, n° 3, Klincksieck, Paris, 1974, 339 p.

C'est ici le troisième, et sans doute le plus important, des travaux théoriques de B. Pottier. La réflexion que conduit, depuis près de vingt ans, ce représentant notoire de la recherche linguistique en France s'est déroulée avec la souplesse et le dynamisme d'une démarche jalonnée par sa thèse de 1955 publiée en 1962 (*Systématique des éléments de relation*, Klincksieck, Paris), puis par un fascicule de portée plus générale (*Présentation de la linguistique*, Klincksieck, Paris, 1967). Il retrace lui-même, dans la Préface du présent ouvrage (p. 9), cet itinéraire, qu'ont également jalonné les séminaires donnés depuis plusieurs années, dans une atmosphère de dialogue ouvert dont le livre porte aussi la trace.

Il faut donc saluer comme une étape essentielle, dans l'évolution de son auteur et, plus généralement, dans celle de la recherche linguistique en France sous la variété de ses tendances, ce nouvel ouvrage de B. Pottier. N'hésitant pas à aborder ouvertement un domaine aussi complexe que celui du sens, devant lequel bien des linguistes reculent, moins peut-être par pusillanimité que par crainte de ne pas disposer encore des instruments opératoires adéquats (mais il faut bien en proposer en tâtonnant, pour que la connaissance progresse), ce livre pourra susciter des réserves chez certains. Il embarrassera, par exemple, ceux qui ont été habitués à ne point poser de différence sémantique qui n'ait quelque part une manifestation dans le signifiant, c'est-à-dire à accorder, par tempérament ou par méthode, une priorité absolue, sinon exclusive, aux faits de forme et au caractère distinctif qu'on peut leur attribuer. L'auteur, en effet, note dans sa Préface que « le linguiste part de l'observable pour construire une hypothèse sur le non observable directement » (p. 9). Mais à bien y réfléchir, tout dépend de la conception que l'on a de l'observable. Ni la phonologie, ni même la syntaxe, dans bien des cas, ne partent de données immédiates. Si pourtant les plus attachés à la forme sont tentés de considérer que nombre des notations de B. Pottier reposent sur la seule intuition, l'auteur, qui ne ferait peut-être pas de difficulté à l'admettre, pourrait faire remarquer qu'on ne se débarrasse pas ainsi du problème posé : l'intuition, celle du sens entre autres, n'est pas absente de la démarche qui donne la priorité aux formes, et d'autre part, le statut de la preuve dans les sciences humaines, et singulièrement en linguistique, reste encore, au moins dans bien des cas, mal défini. En outre, une approche résolument sémantique des faits de langue ne peut s'en tenir à la forme, puisque précisément, ce n'est pas sur elle qu'elle est fondée. Enfin, même si l'on demeure attaché au sérieux et



aux garanties de la méthode qui part des faits formels, on doit regarder avec sympathie et attention, *a fortiori* si elle est le fait d'un linguiste aussi conscient que l'est B. Pottier des implications de sa démarche, une étude qu'il est un des rares, surtout si l'on songe à l'Amérique, à entreprendre de façon cohérente, au prix d'hypothèses de travail qui peuvent compter parmi les moyens d'investigation du sens. L'auteur est un de ceux, peu nombreux, qui sont bien informés de la diversité des langues et des moyens descriptifs qui doivent s'y adapter, même s'il n'est pas le seul à représenter une tradition fort vivante en France, où elle remonte au moins à M. Bréal. Il note dans sa préface (p. 10) qu'il est « invraisemblable que certaines écoles aient pu considérer la syntaxe comme l'essentiel de leurs préoccupations », ajoutant, comme pour mieux aider à identifier lesdites, que la « sémantique européenne a toujours existé », et que son « travail voudrait contribuer à en montrer la continuité ».

L'ouvrage s'articule en trois parties d'inégale longueur. Dans la première, « Langage et Communication », l'auteur expose les schémas de la communication et définit le signe linguistique, qu'il caractérise aux trois niveaux de la sémantique, de la syntaxe et de la signifiante. Il complète ainsi la conception de F. de Saussure, qui, étudiant le signe dans la langue, et du fait que pour lui la phrase appartenait à la parole, était logiquement conduit à ne pas envisager le syntaxique parmi les dimensions nécessaires. Dans les derniers paragraphes, l'auteur étudie, en reprenant les indications de son travail de 1967, l'acte de discours dans la relation locuteur-auditeur et les contraintes de linéarisation.

La deuxième partie, « Des schèmes conceptuels aux schèmes linguistiques », reprend aussi en les enrichissant certaines données des ouvrages précédents. L'auteur y distingue nettement les schèmes conceptuels et les schèmes linguistiques, ce qui plaira aux linguistes alarmés par l'état actuel de confusion. Il propose, parallèlement aux notions de support et d'apport, celles d'entité et de comportement, qui instituent entre le *Je* et le *Tu* de l'acte de discours un schème à vocation universelle, différemment manifesté selon les langues. Il oppose les relations (entre les termes de l'énoncé) aux formulations (classes sémantiques liées au procès de communication, ou aux désignations (éléments sémantiques propres à une langue donnée), ou aux relations, ou aux formulations elles-mêmes (la notion de « modalité », de syntagme ou d'énoncé, dont se servent les descriptions d'inspiration fonctionnaliste ne recouvre qu'une partie des « formulations » de Pottier. Cette disparité terminologique entre les écoles présente des inconvénients sur lesquels nous reviendrons). Les formulations liées au procès de communication sont dites communicatives et se répartissent

en modales et locutives ; les autres sont dites descriptives, et se répartissent en qualitatives et quantitatives. Désignations, relations et formulations sont ensuite étudiées dans le schème qui se fonde sur elles, à savoir le schème linguistique, lequel est fait de « formulations de relations entre des désignations », ou formulation de thème (p. 50). L'auteur oppose ensuite l'actance, ou axe des actants directement engagés dans la présentation de l'événement, et la dépendance ou axe propre aux autres actants (axe des sub-ordinations). L'intégration linguistique des schèmes conceptuels les répartit, différemment selon les langues, entre actance et dépendance. Ces dernières s'ordonnent en cas, notion universelle car ils sont définis conceptuellement, et non en fonction de leurs diverses manifestations linguistiques (flexions, pré- ou postpositions, etc.). On aura des cas d'actance primaire (nominatif, accusatif, ergatif), des cas d'actance secondaire (causal, instrumental, agentif, datif, bénéfactif, final), des cas de dépendance, distribués dans les trois zones d'expérience : spatiale, temporelle, notionnelle.

La troisième partie, quoiqu'elle soit de loin la plus longue, reprend en les réorganisant les notions de base exposées dans les deux précédentes parties, et les approfondit tout en les illustrant de nombreux exemples. Intitulée « La compétence linguistique », elle se subdivise en trois sections : la première section, « La substance du signifié », est essentiellement consacrée à l'analyse sémique à tous les niveaux et sous toutes les manifestations linguistiques (p. 61-96), puis aux désignations (p. 97-105), ensuite aux relations (la voix : p. 106-118 ; le système casuel : p. 119-136 ; la vision ou adoption d'un point de départ pour l'expression linguistique : p. 136-142 ; les intégrations (adjectivation, synthèse dérivationnelle et compositionnelle, aspectivation ou marque d'une position dans une perspective dynamique, relativation ou dérivation par l'emploi d'un relateur affixé : p. 143-156). Après les relations viennent les formulations : modale (modalité, assertion, déroulement, détermination : p. 157-187) ; locutive (personne, locution, deixis : p. 188-197) ; qualitative (nature, propriétés : p. 198-211) ; quantitative (multiplicité, intensité, identification, coordination, comparaison : p. 212-222).

La deuxième section, « La forme du signifié », est consacrée aux formes linguistiques elles-mêmes en tant qu'elles manifestent la substance du signifié. L'auteur examine d'abord les modèles syntaxiques (énoncés et fonctèmes : p. 223-254), puis les structurations internes (syntagmes et lexies : p. 254-279), ensuite les substituts (p. 279-283), en quatrième lieu le signifié des catégories (p. 284-289), enfin la linéarisation des structures (hiérarchies et ambiguïtés liées à l'ordre des termes : p. 289-297).

La troisième et dernière section, « Le signifiant », traite du signifiant phonémique, prosodique, tactique, graphique, mimique (p. 299-309).

Il est présomptueux de juger en quelques pages un ouvrage théorique qui embrasse la grande variété de matières que fait apparaître ce plan. Nous soumettant pourtant aux lois du genre, nous noterons d'abord ce qui ressort de l'examen même du plan : de nombreux sujets sont abordés deux ou trois fois en des lieux différents ; en fait, le point de vue n'est jamais le même, comme on peut le voir pour les cas, la voix, les substituts, les sigles, etc. L'auteur, proposant un cadre théorique applicable à la description de l'immense variété du signifié linguistique, organise selon diverses projections la présentation des concepts opératoires. Quant au signifiant, on a pu voir qu'il tient en dix pages, alors que le reste occupe près de trois cents pages. L'auteur, qui, depuis le début de sa réflexion, s'est beaucoup moins intéressé à la phonologie qu'à la sémantique, a pu considérer qu'il avait plus à apporter ici que là et que les aspects du langage auxquels il consacre dix pages finales sont suffisamment bien traités par de nombreux spécialistes pour qu'il soit préférable de se lancer dans un domaine nettement moins exploré et d'un immense intérêt. Cette considération devrait apaiser ceux qui pourraient juger un peu rapide la mention des phénomènes tonologiques et intonationnels (p. 303), ou regretteraient que le tableau de la page 309, qui pour le reste est un excellent condensé terminologique, fasse apparaître toutes les articulations du discours, sauf celle qu'A. Martinet a appelée la seconde articulation, c'est-à-dire celle des signifiants de morphèmes en phonèmes (et au-delà, l'analyse, sur un autre axe, des phonèmes en traits distinctifs).

C'est donc surtout l'intérêt des notions proposées pour l'analyse sémantique que l'on retiendra, et d'abord parce qu'une terminologie adéquate est ici offerte. Certes, la disparité par rapport à d'autres écoles, que nous avons soulignée plus haut à propos des notions de « formulation » et de « modalité », est, par le foisonnement de termes qu'elle entraîne, un inconvénient pour les spécialistes, et surtout pour les étudiants. On peut juger fâcheux qu'il n'y ait pas pour la linguistique l'équivalent de ce qu'on connaît dans d'autres sciences, à savoir des congrès terminologiques internationaux où sont fixés pour tous les chercheurs les emplois de termes techniques. Il est vrai qu'il s'agit de sciences de la nature, où les entités désignées, même quand elles ont un haut degré d'abstraction, ont une existence expérimentale, donc reconnue (ou reconnaissable) unanimement. C'est peut-être parce que la linguistique n'est pas dans tous ses aspects (ou pas encore?) une science expérimentale que les termes d'écoles foisonnent. Quoi



qu'il en soit de l'individualisme terminologique qui découle logiquement de cette situation, on retiendra l'intérêt de certaines notions ou de la façon, à la fois souple et exacte, dont elles sont définies : lexèmes vs grammèmes (p. 68 et 272), dénotation vs connotation (p. 71), extension vs compréhension (p. 73), ces deux derniers couples n'étant pas nouveaux, mais recevant ici un traitement qui les intègre bien dans un cadre théorique cohérent. La notion de parasynonymie, même si elle peut dans certains cas paraître trop extensible, rend bien compte de l'important phénomène des affinités de signifiés (voir p. 92). La notion de lexie, dont une partie seulement des acceptions recouvre celles du syntème d'A. Martinet, est finement définie et utilisée (voir p. 265 s., par exemple) et présente l'avantage d'être disponible pour un signifiant pouvant correspondre à tout un énoncé. Mais précisément parce qu'elle est de vaste extension (le fr. « tout », monème pour A. Martinet, est aussi une lexie pour B. Pottier), son utilisation peut être délicate. Les notions d'équatif et de descriptif (types de voix attributive à un actant, où le prédicat est, respectivement, un complexe nominal ou un complexe verbal) sont utiles pour une typologie d'énoncés fondée sur l'orientation du prédicat et le nombre d'actants.

D'autres emplois de termes peuvent soulever des problèmes : les phonologues habitués à la notion de trait pertinent seront réservés devant celle de phème, même si la formation de ce dérivé sur *ph-* et *-ème* n'est pas sans intérêt. Si le phémème est la substance phonique du phonème (p. 299), si celui-ci est caractérisé par un ensemble de traits phoniques discrets (phèmes), et si le phémème, à son tour, est l'ensemble des phèmes (p. 328-329), on ne voit plus en quoi exactement se distinguent le phémème et le phonème, puisqu'ils ne semblent pas s'opposer comme une unité de forme à une unité de substance. Le rapport entre la lexie comme niveau de signe et la glossie comme signifiant lui correspondant est peut-être plus clair, mais risque d'embarrasser les linguistes qui ont pris l'habitude, peut-être par manque d'initiation aux usages métalinguistiques, de désigner un signe, précisément, par son signifiant. La notion de module, définie p. 327 comme « structure mémorisée du comportement, caractérisant un verbe et les traits casuels de ses actants » (où « comportement » a un sens précis que nous avons noté en donnant le plan de l'ouvrage, mais « mémorisée » un sens différent de celui qu'il a dans la définition de la lexie comme « mémorisée en compétence », que nous serions tenté de gloser par « figé ou en voie de lexicalisation ou de démotivation ») fait problème : « module » ne se distingue pas assez nettement, à en juger du moins par les exemples (voir, entre autres, p. 54), de la notion traditionnelle de « construction »

(d'un verbe avec tel ou tel complément) pour qu'on perçoive sa nécessité. La notion de taxème (à ne pas confondre avec tactème), telle qu'elle apparaît p. 68, se distingue-t-elle de la notion de paradigme au sens large (c'est-à-dire pas seulement flexionnel)? La notion de délocutif, pour sa part (« mode de locution qui ne manifeste pas une volonté d'adresse du JE vers le TU », p. 193) n'est-elle pas trop différente, pour être conservée, de celle qu'a consacrée en 1958 un article d'E. Benveniste relatif aux signes de la langue dérivant d'une locution de discours?

Si le terme « testimonial », pour désigner le morphème indiquant en quechua les propos rapportés que le locuteur ne prend pas à son compte (p. 164) peut paraître moins maladroit que l'expression de « mode du témoin » employée dans les grammaires traditionnelles du turc et du bulgare pour désigner un fait analogue également attesté dans de nombreuses langues (kwakiutl, tunica, hopi, langues mélanésiennes diverses, etc.), on peut préférer à « décompose », employé p. 287 pour l'opération « acheter → faire des achats », le terme « décumule », dû à Henri Frei, puisqu'aussi bien il ne s'agit pas d'une opération morphologique et qu'« acheter » n'est pas un composé. On peut aussi préférer l'abréviation « Aux. », utilisée par de nombreux linguistes français qui se sont intéressés au problème de l'auxiliation (voir, par exemple l'*Index des Problèmes de linguistique générale II* d'E. Benveniste, NRF, 1974) au signe W, qui rappelle, même si c'est une simple coïncidence, un symbole générativiste de l'anglais « will » (voir p. 229 s.). Enfin, les lecteurs qui ne sont pas familiarisés avec la pensée de Pottier (voir plus bas à propos de l'adaptation originale de G. Guillaume) pourront se demander, à première vue, comment l'avant peut être associé au prospectif et l'après au rétrospectif (voir p. 64). Même si les choses sont plus claires quand on a suivi avec attention cette démarche, la formulation trop abrupte peut surprendre.

Mais il ne s'agit, évidemment, que de détails de terminologie ou de formulation, et si on peut les relever, c'est dans la mesure même où on est sensible à la puissante originalité de l'ouvrage de B. Pottier. Elle apparaît clairement quand on examine la manière dont ce livre intègre et dépasse, comme il se doit dans la recherche scientifique, les acquisitions de ses devanciers. C'est en premier lieu G. Guillaume, dont B. Pottier suivit quelque temps l'enseignement, quoique dès la rédaction de sa thèse, il ait pris ses distances, comme on peut voir, sept ans plus tard, dans l'Avant-Propos de 1962, où il déplore que les « perspectives fécondes » de la « psychosystématique du regretté G. Guillaume » soient souvent embrouillées par la rhétorique. Le goût pour la spatialisation en schéma, l'idée que l'on doit rendre compte du caché, en-deçà opérationnel du discours, les notions de vision

(p. 136, 284), d'incidence (p. 149, 227, 290), d'opposition entre l'avant et l'après (p. 180, etc.), l'analyse du système de l'article en français (p. 180), tout cela, dans une synthèse originale, est intégré à une théorie de la langue enrichie de nombreux autres éléments qui ne sont pas dans Guillaume, explicitement mentionné cependant, pour ce qui lui est dû et qui demeure essentiel chez Pottier (voir p. 64 et 196).

En second lieu, B. Pottier retient certaines démarches de Tesnière (voir, par exemple, la notion de transfert, p. 34, 236 s., 269 s.), ainsi que les schémas bühlerien et jakobsonien de la communication, qu'il intègre à ses formulations communicatives en en renouvelant l'intérêt au sein d'un modèle unifié. Mais surtout, il intègre et dépasse les analyses sémiques de Greimas. Il faut souligner l'importance de cette recherche, sa fécondité, sa précision croissante, au fil des années, dans la pensée de l'auteur. On trouve dans le présent ouvrage un exposé pénétrant, autant que souple, du processus complexe d'acquisition sémique, souvent d'origine contextuelle ou situationnelle, réactivée par le virtuème. Ce dernier est « l'ensemble des sèmes connotatifs d'un sémème » (p. 30 et 333), lequel est lui-même l'ensemble des traits distinctifs de signification d'un morphème (p. 29). S'ajoutant aux sèmes dénotatifs (sèmes spécifiques groupés en sémantèmes et sèmes génériques constituant le classème de Greimas), les sèmes connotatifs du virtuème ont une importance considérable dans l'évolution des langues, et pondèrent les autres sèmes, dont la relative stabilité est liée au caractère institutionnel du mot. L'analyse sémique n'est pas différente pour la grammaire de ce qu'elle est pour le lexique. Il importe de noter que la représentation des sèmes par des « mots entre barres obliques » est métalinguistique, purement conventionnelle, et que l'auteur est plus net sur ce point que Hjelmslev, à qui l'on a reproché en 1946 de proposer des sèmes qui étaient eux-mêmes des signes, ce qui, évidemment, expose à une redoutable circularité (voir, ici, p. 101-102). Il faut également noter que B. Pottier, alors même que le virtuème apparaît comme un germe du changement sémantique, reste assez discret sur les implications dynamiques d'une telle notion. Il n'aurait pas été mal venu de les souligner, en un temps où une interprétation outrée de la pensée de Saussure ainsi que les excès des épigones américains de Bloomfield ont fait perdre à beaucoup, en Europe comme en Amérique, le sens des langues comme organismes vivants et instables qui se jouent des formalisations d'un synchronisme aveugle. En dernier lieu, il convient de souligner que ni Greimas, ni Pottier n'étudient, pour autant qu'elle corresponde à quelque chose, la structure du signifié, c'est-à-dire le réseau d'invariants universels de sens où le lexique



de chaque langue organise ses choix. Sans doute s'agit-il là d'une œuvre gigantesque, mais on n'a pas encore démontré son impossibilité ou son absurdité. C'est au niveau du signe minimal que se place Pottier, tout comme Greimas, et dans la tradition de l'isomorphisme hjelmslévien revu et adapté. Les seules zones lexicales où des invariants et une combinatoire soient recherchés représentent des ensembles clos ou structurables aisément (cris d'animaux, p. 62 ; moyens de transport, p. 63 ; voies de passage, p. 98). Une étude des sèmes universels, même sur une tranche de temps très large puisque les changements y sont rapides et liés à l'immense diversité des milieux socio-culturels, est-elle une aporie totale ?

En troisième et dernier lieu, B. Pottier, du fait que sa réflexion s'étend sur les vingt dernières années, n'a pu manquer de s'intéresser à la grammaire générative. S'il en a retenu, comme il est normal dans la recherche, ce qui lui paraissait fécond, il a très tôt pris ses distances, et l'on retrouve ici certaines des positions originales développées au fil des années, par exemple dans l'article des *TraLiLi* « La grammaire générative et la linguistique », 1968. Sa relation éclectique avec ce courant n'est pas étrangère, du reste, à sa filiation guillaumienne, s'il est vrai qu'il y ait plus d'un rapport entre les deux écoles, comme l'ont fait apparaître un livre (1), et un colloque récent (Bruxelles, mai 1974). Il n'empêche qu'il demeure critique, sans cependant (c'est là une de ses principales qualités, vis-à-vis de toutes les écoles) se laisser aller à polémiquer (sauf, peut-être, dans le passage de l'introduction où il s'en prend, à très juste titre, aux ravages de la mode, qui radicalise les meilleures idées et bloque la réflexion). Cet ouvrage, en offrant des hypothèses cohérentes sur le signifié, aborde une des difficultés fondamentales auxquelles s'est heurtée la grammaire transformationnelle, une difficulté qui a été à l'origine de la dissidence des sémanticiens génératifs : peut-on séparer la sémantique et la syntaxe comme le faisaient les classiques de la théorie standard ? L'ouvrage de Pottier fait apparaître qu'elles sont fondamentalement liées, mais qu'on doit bien se garder de partir des réalisations syntaxiques, ou des solutions syntaxiques, fort diverses, qui, d'une langue à l'autre comme au sein d'une même langue, sont apportées au problème du sens à transmettre. En distinguant les schèmes sémantiques des graphes syntaxiques, et en donnant deux représentations successives entre lesquelles les liens apparaissent clairement (voir, par exemple, p. 241), il tourne le dos au confusionisme et fait nettement ressortir l'autonomie des niveaux, que leurs relations réciproques, pour importantes qu'elles soient, ne

(1) *Grammaire générative transformationnelle et psychomécanique du langage*, Lille, 1973. Cf. c. r. par J. Stefanini dans *BSL*, 69, 2, 1974, p. 28-30.



doivent pas faire mêler. Il insiste, fort opportunément, sur la nécessité de ne pas prendre les paraphrases conceptuelles pour des équivalents linguistiques : « le verbe *refuser* peut se gloser/NE PAS ACCEPTER/, mais ce n'est pas son sémème (car ACCEPTER est un complexe sémique), et ce n'est pas son synonyme car *refuser* et *ne pas accepter* ont des nuances évidentes » (p. 83) ; « la syntaxie, ou modèle formel mémorisé, permet le *renvoi* à plusieurs schèmes d'entendement, mais ne les suppose pas en tant que *formes* » (p. 224). On ne saurait plus clairement marquer la nécessité de ne pas prendre les structures sous-jacentes pour des énoncés attestés, ou, plus précisément, de ne pas s'autoriser des cas où il y a effectivement coïncidence, comme le font de nombreux générativistes trop pressés, pour traiter pêle-mêle schèmes d'entendement et énoncés linguistiques. En réalité, si le sens est manipulé avec une telle désinvolture, et la synonymie avec une telle légèreté par bien des linguistes de cette tendance, c'est parce qu'ils ne se sont pas préoccupés d'étudier pour lui-même le signifié, et d'abord pour une simple raison : ils n'ont pas de théorie du signe linguistique. Même si B. Pottier ne le dit pas ici directement, c'est bien la lacune que fait apparaître, par contre-coup, chez les générativistes, le soin que lui met au contraire dans son livre à cerner la complexité du signifié, en particulier en rendant sensible, par la notion de virtuème, la dynamique des signes, dont aucune formalisation fixiste ne restitue la véritable nature. Même si l'on juge un peu « intuitif » le concept de puissance, on reconnaîtra qu'il rend compte, avec une autre élégance et une autre simplicité que les transformations, de la différence entre deux énoncés de forme superficiellement semblable, comme :

« j'ignore quelles épidémies + menaçaient — les réfugiés »

et

« j'ignore quelles épidémies — redoutaient + les réfugiés »,

où « + » marque le terme doté de puissance et « — » celui qui n'en est pas doté (p. 203). De tout cela il ressort que si B. Pottier a, comme la plupart des linguistes de sa génération, retenu des transformationalistes au moins certaines de leurs problématiques (proposition relative, coordination, mais pas, semble-t-il, le parallélisme entre la succession des termes de l'énoncé et l'ordre de la représentation en graphe, si l'on en juge par le graphe de la page 251), il a aussi puisé dans certaines outrances de leurs disciples inconditionnels les aliments d'une réaction de sagesse.

En ce qui concerne, à présent, l'atmosphère et la présentation de l'ouvrage, on peut, selon son tempérament, trouver du charme ou de la légèreté dans l'aimable éclectisme, parfaitement conscient d'ailleurs (voir p. 9), qui marque certains développements. Du

moins s'accordera-t-on, semble-t-il, à reconnaître qu'il contribue puissamment à rendre la lecture agréable, ce qui, sur un tel sujet, est un exploit dont on a bien peu d'autres exemples. L'auteur sait fort bien que de nombreuses pages auraient pu faire l'objet de monographies (voir p. 9), et il ne se plaindra pas qu'on reste avide de précisions supplémentaires devant beaucoup d'intéressantes questions qu'il ne fait que saluer au passage (par exemple l'implication formelle du locuteur, p. 117 ; la présupposition, p. 170 ; la négation et les indéfinis, p. 173 ; les classificateurs, p. 205-206 ; l'addition, p. 220, etc.). C'est, il le dit lui-même dans sa Préface, comme un guide à la réflexion qu'il faut considérer son ouvrage, et on lui saura gré, en ces temps de pesanteur scolastique, de savoir si bien se garder du dogmatisme. Son sens de la complexité des faits et du caractère passager de ses propres constructions apparaît dans l'emploi du mot « provisoire », ou de l'expression « à titre expérimental », même pour caractériser certaines de ses meilleures idées (par exemple p. 157, à propos des diverses formulations). L'ouvrage, en outre, est présenté de manière agréable, avec clarté, en gros caractères et espacements d'aération ; un système de paragraphes permet un repérage facile des développements ; les schémas, graphes (de type à demi arborescent seulement) aideront l'étudiant qui a besoin de visualiser pour comprendre, même s'ils risquent de chagriner le linguiste qui craint qu'on ne prenne la spatialisat[i]on illustrative pour plus que ce qu'elle est. L'originalité et le caractère vivant des exemples ne contribuent pas peu à agrémenter la lecture : il est fait appel à Villon, E. Rostand, Malraux, Queneau ; sont mises à contribution la langue des affiches, celles des titres de films, de la réclame, de la presse, des chansonniers, des humoristes, dont l'importance est considérable, du fait de la facilité de diffusion, dans l'étape actuelle de développement du français ; la langue populaire est largement utilisée, et l'on se prend à songer parfois à la place que lui donne un magistral ouvrage, bien oublié, hélas, aujourd'hui, la *Grammaire des Fautes* d'H. Frei (1929) (cf. notre article dans les *Annales* de Poitiers (1974).

La même aisance qui contribue à la séduction de l'ouvrage pourra, dans certains cas, contrarier les exigeants : ils demanderont que les citations, surtout de langues peu connues, soient plus souvent accompagnées de références. P. 32, ils feront remarquer que le prosodème d'accent et le tactème d'ordre de « sous-chef » ne peuvent être mis sur le même plan, puisqu'ils ne répondent pas à un choix, que les phonèmes qui composent le signifiant. P. 55, ils demanderont si l'opposition puissance vs non puissance est aussi nette dans « l'élève admire son professeur » que dans

« Pierre bat Paul »(1). P. 74, ils regretteront qu'une analyse poussée ne soit pas proposée, au lieu de la notation « les différentes valeurs de *café*, qui aident à ces interprétations... ». P. 78, ils demanderont qu'on insiste davantage sur la différence entre la sémantique des schèmes d'entendement et celle des schèmes intégrés. Ils admettront volontiers, p. 87, que l'énoncé « Le Roi de France est chauve » ne pose pas les problèmes *linguistiques* qu'on a voulu y voir, mais demanderont quelque explicitation de l'important débat logique-linguistique qui se trouve ici posé (p. 113, de même, il n'est pas évident que l'invraisemblance de « ces ongles sont à elles » fasse qu'il n'y ait pas des situations où cela puisse se dire). P. 165, ils demanderont qu'on parle de factitif plutôt que de causatif, et rappelleront que certaines langues, comme l'arménien occidental moderne ou l'amharique, font une distinction formelle. P. 168, ils s'étonneront que le *si* hypothétique soit proposé comme base du *si* interrogatif indirect. P. 188, ils hésiteront à ranger IL parmi les « personnes » (même entre guillemets). P. 231, ils demanderont pourquoi « reste » est un auxiliaire. P. 199, ils souhaiteront plus de précisions sur l'opposition continu  $\infty$  discontinu et ses rapports avec l'opposition nombre  $\infty$  neutralité du nombre. P. 232, ils pourront préférer à l'analyse proposée, qui fait du « il » de « il y a » un représentant du « fonctème nominal » et de « y a » un auxiliaire, celle qui traite « il y a » (souvent remplacé par « ya ») comme un présentateur à ne pas décomposer.

Ce ne sont pas là, comme on voit, des points fondamentaux, et l'auteur n'aura pas sujet de se plaindre que l'intérêt même de son livre puisse rendre vétilleux. Il est un peu plus regrettable, en revanche, qu'un ouvrage qui cite de nombreuses langues sur lesquelles l'auteur a recueilli une documentation pendant plusieurs années, ne donne pas d'Index des langues. Celui-ci aurait été d'autant plus nécessaire que l'abondance des exemples étrangers fait mieux ressortir, aux yeux des francophones, la difficulté du français, où l'invariance des formes ou la lexicalisation tendent bien souvent à masquer les faits. Le témoignage et la comparaison d'autres langues sont donc essentiels et l'intérêt d'un Index est de permettre à celui qui se demande ce qu'est la situation dans telle ou telle langue, de se reporter aux pages où elle est citée. Nous avons donc cru utile de dresser cet Index (par pages), en n'y faisant pas figurer le français et l'espagnol, cités presque à chaque page, ni le latin :

(1) Corrigéant les épreuves de ce compte rendu au cours d'une enquête de terrain au Canada sur une langue indienne salish, le comox, il me paraît utile de mentionner que dans cette langue, comme dans d'autres en Amérique ou en Asie, on distingue deux affixes de transitif différents selon le degré de puissance ou de transitivité : -l'- (transitivité forte) et -h<sup>w</sup>- (transitivité faible).

- allemand : 75, 306, 307
- anglais : 65, 75, 86, 87, 128, 141, 153, 169, 307, 308
- arabe : 75, 213, 214
- basque : 125, 165, 213, 235, 302
- bulgare : 210
- chinois : 128, 226, 234, 273, 307
- finnois : 302
- guarani : 120, 159, 165, 171, 195, 234, 263, 302
- hébreu : 75, 301
- hongrois : 192
- italien : 75, 95, 96
- japonais : 75
- kwakiutl : 96
- langues maya : 96, 125, 205, 219
- nahuatl : 119, 120, 165, 184, 192, 205
- ngbaka : 303
- portugais : 75, 86, 87, 90, 94, 95, 172, 173, 200, 202, 217, 219, 220, 247, 306
- quechua : 50, 109, 114, 129-130, 164, 170, 171, 174, 189, 277, 296
- roumain : 320
- russe : 303, 306
- serbo-croate : 210
- swahili : 165
- tchèque : 200, 301
- tupi : 190
- turc : 231, 234, 302

(pour les langues au sein desquelles les divergences dialectales sont importantes, comme le quechua, le basque, etc., il n'est pas donné d'autres indications que par pays, par exemple, p. 129, « quechua parlé en Bolivie, dans un de ses dialectes »).

Si l'Index des langues n'a pas été donné, en revanche, celui des Principaux termes linguistiques rendra service, et le Glossaire des principaux concepts permettra un bon repérage de la terminologie, et, partant, des diverses pièces de l'édifice théorique auquel B. Pottier a attaché son nom.

Bien des points de théorie et de méthode demanderaient encore des commentaires, mais il y faudrait un livre et non un simple compte rendu, déjà fort long du reste. Contentons-nous donc de noter que le prélinguistique est bien distingué du linguistique, mais que parfois on hésite (certains « schèmes intégrés », par exemple, ne sont pas toujours nettement différenciés des énoncés réalisés eux-mêmes) ; les formes et les fonctions sont bien distinguées, mais certaines expressions pourront paraître ambiguës : fonctème nominal, fonctème adjectival, fonctème verbal (p. 236, devrait-on lire « le transfert est un procédé par lequel la



forme (et non « la fonction ») d'une séquence est modifiée » ? (puisqu'aussitôt après, l'auteur parle d'« équivalence fonctionnelle », d'« option de signifié (dans la forme) » et qu'il conclut p. 237 que « plusieurs solutions formelles s'appliquent aux choix sémantiques relevant d'un même schème conceptuel ») (1); on saura gré à B. Pottier de montrer de la prudence dans la recherche d'universaux, tout en n'ayant pas peur des hypothèses sans lesquelles il ne peut y avoir de recherche linguistique ; on appréciera sa méthode, qui, partant du sens (ce qu'il a le droit de faire s'il ne s'en remet pas aux formes et aux distributions), propose une typologie de l'énoncé minimal selon le nombre et les relations des actants, manipule avec discernement la commutation en recherchant, au lieu des remplacements superficiels du Harris première manière, de véritables classes de substitution, et offre des tests utiles (par le possessif pour révéler la puissance, p. 203 ; par le personnel pour révéler l'aliénabilité, comme cela se fait dans de nombreux travaux génératifs, p. 204 ; par le passif pour révéler le figement en lexie, p. 266, etc.) ; on trouvera beaucoup d'intérêt à sa théorie des cas, plus précise que celle de Fillmore (car intégrée dans un cadre plus solide), même si on souhaite que les interférences soient mieux spécifiées, par exemple, p. 130, celle entre le locatif avec mouvement et l'accusatif, que les indo-européanistes unifient en un ancien latif, ou celle entre l'associatif et l'instrumental, que plusieurs langues, comme le walapāi (langue yuma), traitent formellement de la même façon, ou, plus généralement, les recouvrements sémantiques divers qui doivent être étudiés au sein de chaque langue (nous avons proposé une telle étude à propos du chinois moderne dans notre *Problème linguistique des prépositions et la solution chinoise*, Collection de la Société de linguistique de Paris, 1975).

Plus généralement, dans les très nombreux cas où les remarques de B. Pottier excitent l'esprit et font penser à des comparaisons avec de multiples phénomènes attestés dans toutes sortes de langues, on saura gré à ce livre de sa fécondité, et on trouvera qu'il répond fort bien à l'intention qu'exprime la Préface.

Notons pour finir quelques points particuliers :

— p. 219, esp. *una como barrera* n'est-il pas plutôt littéraire ?

— p. 225, si « Pierre » et « si tu le veux » sont des branches facultatives de l'arbre représentant l'énoncé « Pierre viendra si tu le veux », est-ce à dire que « viendra » peut tenir tout seul comme énoncé ?

(1) Si c'est bien « fonction » que l'auteur a voulu dire, reconnaissons que la définition de la fonction comme la classe formelle au niveau du fonctème laisse, par sa formulation, quelque incertitude.

— p. 240, en bas, le signe ○ — indiquant que « gâteau » est non puissant dans le schème « Pierre manger gâteau », doit être décalé pour se lire au-dessus de « gâteau » ;

— p. 264, peut-on traiter « de » comme un relateur au même titre que ceux qui relient à un centre des actants et des circonstants, alors qu'il fonctionne ici au sein du syntagme nominal « le fils de Pierre » ? Nous appelons joncteur ou connectif ce « de » (différent, évidemment, du « de » que l'on a dans « Pierre est entouré d'amis ») ;

— p. 271, en haut, le schéma proposé ne représente que le sens objectal de « traduction » (« texte traduit ») et non son sens processif (« fait de traduire »), qui devrait être représenté par le

schéma 

— p. 273, le chinois qui aurait « rien que des lexèmes » est le chinois classique écrit ou *wen yan* (et encore, cela n'est pas entièrement exact), et non le chinois moderne (1) ;

— p. 292, pourquoi « sur le Japon » est-il figuré comme incident à l'ensemble « a trouvé sur la table un livre », et non à « un livre » seulement ? Le transfert qui fait de syntagmes à relateurs des déterminants de nominal est courant, en français comme dans bien d'autres langues.

Claude HAGÈGE.

3. E. BENVENISTE. — *Problèmes de linguistique générale* II, Paris, Gallimard 1974, 288 p.

Dans ces *Problèmes II* sont réunies vingt études, parues de 1965 à 1972, choisies et classées en six grandes parties — les mêmes que dans les *Problèmes I* (dont A. Mirambel a rendu compte dans le *B.S.L.* 63/2, 1968, p. 16-18) —, par les soins vigilants de M. Dj. Moïnfar, et sous la surveillance étroite de E. Benveniste lui-même.

Les deux premières sont des entretiens avec des journalistes, où sont dessinées une esquisse du passé de la linguistique, de Pāṇini à Chomsky, ordonnée autour de la notion de structure, et une perspective des tâches qui doivent désormais orienter son devenir, au premier chef en matière de *sémiologie*. C'est la sémiologie qui est au cœur des articles ensuite présentés. Reprenant

(1) Il est vrai que Pottier écrit seulement : « Ce type est bien représenté en chinois » (p. 273).

le problème de la théorie de cette science au point où Saussure l'avait laissée, l'A. en définit les objets (ch. III « Sémilogie de la langue » ; cf. le compte rendu donné par R. L. Wagner, *B.S.L.* 66/2, 1971, p. 22-23).

L'un est celui des *systèmes de signes*. Le critère de leur appartenance à la sémilogie est leur propriété de signifier ou signifiante, et leur composition en unités de signifiante ou signes. La signifiante s'articule sur deux dimensions, l'une *sémiotique*, qui est une propriété de la langue, dont la fonction linguistique est de signifier, l'autre *sémantique*, dont la fonction linguistique est de communiquer, qui permet l'actualisation linguistique de la pensée. Cette distinction, qui vaut non seulement pour les systèmes linguistiques, mais pour les systèmes du même ordre dans l'ensemble des faits humains, sera explicitée pour ce qui est de la langue au ch. XV (« La forme et le sens dans le langage »). L'on y voit clairement que la sémiotique peut se fonder sur la théorie saussurienne du signe. L'unité du système sémiotique est en effet le signe, avec ses deux faces, de signifié et de signifiant (dans l'analyse des signes, il convient de distinguer des sémio-lexèmes, signes lexicaux libres, des sémio-catégorèmes, signes classificateurs [préfixes, suffixes, etc.], des sémio-phonèmes, qui ne sont pas tous les phonèmes de la nomenclature courante, mais ceux qui caractérisent la structure formelle du signifiant). L'unité du système sémantique est au contraire le mot (défini comme unité minimale du message, et unité nécessaire du codage de la pensée). Le sémiotique se définit par une relation de paradigme, chaque signe incluant dans une sous-unité l'ensemble de ses substituts paradigmatiques ; au contraire, le sémantique est caractérisé, non par une substitution, mais par une connexion : sa forme spécifique est le syntagme, et son expression par excellence la phrase, qui implique référence à l'ici-maintenant du locuteur. A l'inverse du sémiotique, le sémantique, dont l'ordre s'identifie au mode de l'énonciation, et à celui du discours, a besoin d'un appareil nouveau de concepts et de définitions.

L'*énonciation* peut être étudiée sous trois aspects : sémantisation de la langue (qui conduit à l'analyse de la signifiante) ; réalisation vocale de la langue ; cadre formel de sa réalisation, constitué par le réseau complexe des relations spatio-temporelles intra-discursives. L'une est la temporalité : dans le ch. IV (« Le langage et l'expérience humaine »), il est montré que le temps linguistique — distinct du temps physique (avec son corrélat psychique, la durée) et du temps chronique (qui est le temps des événements) — se définit et s'ordonne à partir d'un axe qui est toujours et seulement l'instance du discours : le présent axial, signalé par la coïncidence de l'événement et du discours, est le seul temps



inhérent à la langue, et le fondement des oppositions temporelles de celle-ci. Le paradigme des formes temporelles fait partie, avec les indices de la personne (le rapport *je/tu*) qui leur sont nécessairement conjoints, et avec les indices de l'ostension (type *ce, ici*), de « L'appareil formel de l'énonciation » (ch. V), auquel appartiennent, de plus, les grandes fonctions syntaxiques (interrogation, intonation, assertion), les modalités plus difficiles à catégoriser que sont les modes, ce qui ressort à la phraséologie (« peut-être », « sans doute », « probablement »), les formes complexes du discours (dialogue, énonciation écrite, énonciation parlée, etc.), qui restent à analyser.

L'autre objet d'étude de la sémiologie est celui des *relations entre les systèmes de signes*, qui peuvent être de trois types : engendrement — homologie — interprétance. C'est une relation d'interprétance qui unit les deux systèmes sémiotiques particuliers que sont la langue et la société (ch. VI « Structure de la langue et structure de la société ») : la langue, qui est l'interprétant de tous les systèmes sémiotiques, l'est en particulier de la société, par son pouvoir de transmutation de l'expérience en signes, et de réduction catégorielle. En outre, elle contient la société dans son appareil conceptuel et en même temps, en vertu d'un pouvoir distinct, elle configure la société en instaurant un sémantisme social : elle est l'interprétant des fonctions et des structures sociales. De plus, outre que la langue et la société ont des rapports logiques si l'on considère leurs facultés et leurs rapports signifiants, elles entretiennent des rapports fonctionnels, parce que l'une et l'autre peuvent être considérées comme des systèmes productifs chacun selon sa nature, et que les trois notions essentielles de communication, de valeurs, d'échange valent pour les deux. Ainsi se manifeste constamment le souci épistémologique qu'a l'A. de retrouver un réseau de notions articulées par les rapports de base dont la linguistique offre l'image la plus aisément analysable, au niveau profond des grandes démarches intellectuelles, réseau qui pourrait englober non seulement la société et l'économie, mais de plus, selon lui, la structure des mathématiques, certains concepts marxistes, etc.

Viennent ensuite des études portant sur des classes de mots ou des mots particuliers, dans lesquelles se manifeste le désir de déduire des observations de portée théorique. Les exemples en sont empruntés au français moderne (sauf le ch. X « Pour une sémantique de la préposition allemande *vor* », qui, comme lat. *prae*, indique une position qu'on occupe et une direction où l'on va sous l'impulsion d'une force irrésistible venant par-derrière et vous poussant vers l'avant). C'est un problème concernant l'instance du sujet à son propre langage, et relevant encore, de l'énonciation, qui est traité au chapitre XIV (« L'antonyme et

le pronom en français moderne » [cf. *B.S.L.* 60/1, 1965, p. 71-87]] : à côté d'une série pronominale conjointe (*je - tu - il*) existe une série autonome (*moi - toi - lui*), celle des antonymes, qui ont les mêmes traits distinctifs, fonctionnels et syntaxiques que les (pro)noms propres, dont ils sont une variété spécifique à la langue actualisée dans le discours ; quant au jeu des conditions et des relations d'emploi des antonymes et des pronoms, il est, de manière complexe, déterminé par le mode du verbe, la fonction grammaticale, et la personne (la 3<sup>e</sup> p. étant fondamentalement différente des deux autres).

Parmi les autres articles, certains sont consacrés à des formes nominales, d'autres à des formes verbales.

C'est un « mécanisme de transposition » (ch. VIII) en morphologie nominale qu'offrent les noms d'agent en *-eur*, qui transposent le verbe en substantif de deux manières : l'une où le terme a un emploi occasionnel (« avis aux voyageurs »), l'autre où il est professionnel (« voyageur de commerce »), et prédicable. Le noyau générateur du nom en *-eur* accompagné d'un adjectif (« un bon marcheur ») se trouve dans un prédicat verbal accompagné d'un adverbe (« il marche bien »), et cette classe de noms met en évidence la capacité constatée, hors de tout contexte de situation, non la pratique habituelle ou professionnelle d'une activité. Et c'est une « convergence typologique » (ch. VII) que fournit le type fr. *mainlenir* (où le nom entre en composition avec un verbe qu'il précède à titre de déterminant instrumental), puisque ce type apparaît aussi en paiute, langue de la famille uto-aztèque.

D'autres articles sont consacrés aux composés nominaux que l'A. voudrait faire entrer dans un chapitre nouveau de la théorie des formes, consacré au phénomène du « métamorphisme », puisqu'ils représentent la transformation en signes nominaux de certaines propositions typiques, simples ou complexes. Ce sont les « Fondements syntaxiques de la composition nominale » (ch. XI [cf. *B.S.L.* 62/1, 1967, p. 15-31]), qui doivent servir de base à toute classification de ces formes. Des « Formes nouvelles de la composition nominale » (ch. XII [cf. *B.S.L.* 61/1, 1966, p. 82-96]) peuvent être créées par la langue savante (ainsi « *microbe* », ou « *olarie* », dont l'histoire nous est retracée), ou pour les besoins de la nomenclature technique ; il en est ainsi d'un bon nombre de « synapsies » (à distinguer des composés proprement dits), groupes de lexèmes formant une désignation constante et spécifique où le déterminant et le déterminé (dans un ordre séquentiel constant) sont unis par *de* ou *à* (« avion à réaction », etc.) : la synapsie tend à réaliser ce que Saussure appelait la limitation de l'arbitraire.

« Les transformations des catégories linguistiques » (ch. IX)

sont les unes innovantes, produites par la disparition ou l'apparition de classes formelles, les autres conservantes, qui consistent à remplacer une catégorie morphématique par une catégorie périphrastique de même fonction. De l'importance fondamentale de la notion de périphrase dans le processus de transformation nous sont donnés les exemples romans de deux formes verbales à auxiliaire, le parfait, syntagme maintenu distinct avec *habere*, et le futur, où les deux membres infinitif+*habere* ont fini par fusionner. Et c'est toute la « Structure des relations d'auxiliarité » qui est approfondie au ch. XIII, sous ses trois aspects d'auxiliation de temporalité (« il a frappé »), d'auxiliation de diathèse (« il est frappé »), d'auxiliation de modalité (« il peut, il doit frapper ») ; la fonction auxiliationnelle est définie à l'instar des fonctions propositionnelles : l'auxilié (« frappé ») représente « l'argument », l'auxiliant la fonction.

Dans la dernière section sont rassemblées des études lexicales : « la « Diffusion d'un terme de culture : latin *orarium* » (ch. XVI), véhiculé jusqu'en Asie Centrale par les missionnaires de langue syriaque ; la « genèse du terme 'scientifique' » (ch. XVII), créé par Boèce au sens de « qui produit le savoir » ; « la blasphémie et l'euphémie » (ch. XVIII), deux forces opposées dont l'action conjointe produit le juron, qui, procédant du besoin de violer l'interdiction biblique de prononcer le nom de Dieu, est proprement un tabou linguistique ; « comment s'est formée une différenciation lexicale en français » (ch. XIX), celle de « amenuiser » et de « menuisier » ; « deux modèles linguistiques de la cité » (ch. XX), le modèle latin où le terme primaire est celui qui qualifie l'homme en une certaine relation mutuelle, le *cīuis* « concitoyen », qui a engendré le dérivé abstrait *cīuitās*, nom de collectivité ; le modèle grec, où le terme primaire est celui de l'entité abstraite, la *pólis*, qui a engendré le dérivé *politēs*, désignant le participant humain.

Nous dirons toute l'émotion qu'a suscitée en nous la parution de ce recueil, qui nous rend si présent notre maître, et tout notre émerveillement devant la profondeur fascinante de la pensée, et devant la portée des leçons méthodologiques, et le nombre de directions nouvelles qu'ouvre à la recherche son dernier livre.

Françoise BADER.



4. *Current Trends in Linguistics, volume 11: Diachronic, Areal and Typological Linguistics*, edited by T. A. SEBEOK, H. M. HOENIGSWALD, R. E. LONGACRE, The Hague-Paris, Mouton, 1973. In-4°, xii-604 pages.

La série des *Current Trends in Linguistics* a poursuivi avec persévérance et régularité son chemin sinueux. La plupart des volumes ont eu pour objet de faire le point des études linguistiques soit menées dans une région donnée du monde soit portant sur un certain ensemble de langues. Quelques autres traitent de questions de méthode : celui-ci est le second du genre, après le vol. 2.

Il commence par un chapitre détaillé de R. H. Robins sur l'histoire de la classification des langues depuis les vues de l'antiquité jusqu'aux plus récentes tentatives de classification typologique. Notons que, à propos de la classification génétique et des principes de la grammaire comparée, l'auteur cite à plusieurs reprises des formules de Meillet, qui restent apparemment ce qu'on a dit de plus net sur le sujet. Le livre est ensuite divisé en deux parties. La première, intitulée « Methodological », est introduite par des remarques de H. M. Hoenigswald, qui portent notamment sur les problèmes de la reconstruction sémantique et les relations entre langue et culture. Elle comporte une série de chapitres sur la méthode comparative (historique), la reconstruction interne, la théorie lexicostatistique (la glottochronologie), la linguistique des aires ou « aréale » (les relations entre langues voisines, apparentées ou non), la méthode typologique, les conditions sociales du changement linguistique, enfin les méthodes de déchiffrement des langues ou des écritures dont la tradition s'est perdue. La deuxième partie, « Case Studies », comprend une série d'études qui se présentent comme des illustrations de questions discutées théoriquement dans la première. Dans son introduction à cette partie, R. E. Longacre décrit l'évolution de la linguistique comme un mouvement pendulaire oscillant entre la considération exclusive des caractères spécifiques de chaque langue et la recherche des universaux et conclut que l'attention des linguistes doit se porter à la fois sur les uns et les autres. Ce qui est évident à quiconque ne se laisse pas entraîner par le vertige d'une théorie trop dogmatiquement comprise.

Les principes de la méthode comparative classique (la grammaire comparée) sont exposés brièvement par H. M. Hoenigswald à l'aide de modèles abstraits de changement phonétique, et illustrés par un chapitre dense (parfois même un peu elliptique) de C. R. Rensch sur les isoglosses des langues otomang (famille d'Amérique Centrale), description qui aboutit à une reconstitution de l'histoire de l'évolution phonétique de ces langues.

Sous le titre « Internal Reconstruction », J. Kuryłowicz expose, avec une particulière netteté, des idées qui lui sont familières depuis longtemps. Il montre comment la méthode structuraliste (il s'agit ici du structuralisme fonctionaliste, « européen ») permet de rendre compte de faits de diachronie ; à l'aide de nombreux exemples empruntés non seulement au domaine de la phonologie, mais bien plus encore à celui de la morphologie et pris dans diverses langues, il explique des faits d'évolution par les relations fonctionnelles qui s'instaurent entre des termes en opposition. R. Anttila, de son côté, cherche à reconstituer la formation des alternances consonantiques en finno-ougrien à partir de la description de leur fonctionnement en finnois.

P. Kiparsky, « On Comparative Linguistics : The Case of the Grassmann's Law », et K. Hale, « Deep-Surface Canonical Disparities in Relation to Analysis and Change : An Australian Example », introduisent la perspective de la linguistique générative dans la linguistique historique comparative et étudient des questions de phonologie historique, l'un en indo-européen ancien, l'autre en polynésien et dans quelques langues du nord de l'Australie, sur la base de la conception de la langue comme un système de règles. Les problèmes envisagés sont réels et l'examen en est fait très minutieusement. On ne peut cependant se défendre du sentiment qu'ils pourraient être aussi bien posés et traités dans les cadres d'une méthode différente et que l'usage des concepts génératifs ne les renouvellent pas fondamentalement. Certaines formules de K. Hale sont d'ailleurs un peu inquiétantes. Il semble penser que les règles auxquelles il donne la préférence comme constituant la meilleure description existent effectivement dans l'esprit des locuteurs et qu'elles résultent d'une interprétation des paroles entendues, effectuée au cours de l'acquisition de la langue par les enfants. N'y a-t-il pas là une illusion ? Toute description, toute « grammaire », qu'elle soit générative ou structurale, n'est qu'une construction abstraite qui vise à rendre compte du fonctionnement de la langue de la manière la plus adéquate et la plus simple possible. Que cette construction, si elle est effectivement adéquate, ne soit pas sans rapports avec ce qui se passe dans l'esprit des usagers de la langue, c'est probable ; mais de là à conclure que les règles découvertes sont l'image exacte du mécanisme psychique, domaine encore presque inconnu, il y a loin, et franchir ce pas est bien aventuré.

Dans le domaine de la glottochronologie, méthode fondée par M. Swadesh qui cherche à mesurer l'écart chronologique entre des langues présumées parentes au moyen de la proportion de mots communs conservés sur une liste type censée représenter des concepts de base, D. Sankoff présente des développements

mathématiques récents. Le linguiste non mathématicien ne peut guère suivre le détail de l'exposé, mais il admire l'ingéniosité des mathématiciens à construire des modèles de plus en plus perfectionnés pour y faire entrer les multiples facteurs du problème. Il aurait tort d'affirmer *a priori* que ce travail est vain, car il est concevable que des processus qui paraissent tenir à une foule de causes fortuites soient statistiquement commandés par certaines constantes, reflétant des conditions universelles du langage. Mais il reste à prouver que ces modèles sont adéquats à la réalité. Les expériences faites sur des familles de langues bien connues ne semblent pas très encourageantes. L'article de J. A. Rea, « The Romance Data of the Pilot Studies for Glottochronology », qui examine et critique les contrôles faits sur le domaine roman, se termine sur une conclusion fort sceptique : « if, as Hall, Bergsland and Vogt, Arndt, O'Neil, Fodor, I and others have found, the results of the method do not correspond to known facts ; if, now, the Romance wordlists and scorings that formed the basis of the method are in fact full of indeterminacies, inconsistencies and errors, what then remains? » Si les prétentions de la méthode à mesurer la chronologie préhistorique paraissent excessives, la lexicostatistique n'en est pas moins susceptible d'applications fort utiles. C'est ce que montre l'intéressant article de Shirô Hattori, qui mesure à l'aide d'une liste de 199 mots les affinités lexicales des différents dialectes japonais. Il aboutit à un classement qui diffère de celui qu'établit la méthode comparative classique, ce qui donne à penser que ces affinités de lexique reflètent des relations suivies à date plus ou moins récente bien plus qu'une parenté génétique plus ou moins étroite.

Sur la linguistique des aires, W. Winter présente des considérations générales, qui ne sont pas un bilan des résultats, mais une revue des problèmes et des types de relations qui peuvent s'établir entre des langues voisines. Il évoque naturellement la question complexe des emprunts, non seulement lexicaux, mais aussi phonétiques et grammaticaux. Notons à ce sujet une erreur (p. 144) : la construction ergative en kurde n'est pas empruntée ; elle est banale en moyen-iranien et dans beaucoup de dialectes modernes iraniens aussi bien qu'indo-aryens. Ce qui montre bien qu'en matière de grammaire, il ne faut jamais se hâter de conclure à l'emprunt ; en ce domaine, même lorsqu'une langue subit l'influence d'une autre, c'est toujours dans la mesure où sa structure le permet, et l'influence étrangère s'exerce surtout en favorisant certaines virtualités internes. La conclusion de l'article est de bon sens : la notion de « Sprachbund » ne peut être substituée à celle de la parenté génétique ; c'est une réalité marginale, mais importante. Les questions posées par les relations « aréales » sont



illustrées par un article de T. Kaufman qui porte sur les langues de l'Amérique Centrale, considérée comme une aire culturelle définie, et qui n'aboutit pas à des conclusions bien nettes, puisque l'auteur se demande en terminant « *whether there is a notable break between Middle America and North America and... how significant is the typological break between Middle America et the circum-Caribbean [area]* ». C'est dire combien en ce domaine la matière est fluide et difficile à saisir et combien on est encore mal armé pour traiter de manière concluante ces questions aussi irritantes qu'essentiellles à l'étude de l'évolution des langues.

Les langues altaïques constituent un domaine où s'affrontent classiquement la thèse de la parenté génétique et celle de similitudes de structure et de vocabulaire résultant d'un voisinage prolongé. J. R. Krueger fait le point de la question. Sa position est la suivante : « *looking at the entire picture, the impression one receives on every sort of (linguistic) sense basis, is one of relationship and unity with numerous small and interlocking agreements.* » Mais l'argumentation s'appuie essentiellement sur les ressemblances typologiques : « *For Altaic comparative studies, in any event, typology is more overwhelming than vocabulary.* »

L'exposé de la méthode typologique revient à J. H. Greenberg, le spécialiste des universaux. Dans un chapitre particulièrement substantiel et clair, il étudie successivement les principes logiques de la typologie, en linguistique comme dans d'autres sciences, l'histoire de la typologie linguistique, les problèmes typologiques posés par l'école générativiste (les universaux sont-ils dans la structure profonde ou dans la surface?), enfin les questions de typologie diachronique (changements de type, typologie des changements). Ce dernier point est illustré par L. E. Reid, qui montre comment dans les langues des Philippines (soixante-treize langues ou dialectes) un système originel de quatre voyelles a abouti à des systèmes de trois, quatre, cinq, six, sept et huit voyelles.

La socio-linguistique a sa place avec le chapitre de W. Labov, « *The Social Setting of Linguistic Change* ». Après avoir souligné la faiblesse des études consacrées à ce sujet et le caractère subjectif et hypothétique des opinions ordinairement émises, l'auteur, avec de nombreux exemples empruntés surtout à la phonétique de l'anglais des habitants de New York, passe en revue divers facteurs de différenciation, appartenance à une classe, à un groupe ethnique, origine paysane ou non, différence entre les sexes, entre l'école et la famille, etc. De son côté A. Valdman, sous le titre « *Some Aspects of Decreolization in Creole French* », étudie fort soigneusement l'influence du français standard sur divers parlers créoles des Antilles et les conditions sociales dans lesquelles s'exerce

cette influence. Il donne en conclusion un intéressant aperçu des théories sur la formation des créoles. Relevons la dernière phrase qui intéresse le problème des universaux : « The simplicity of grammatical structure that cannot fail but impress the student of these languages is... a simplicity resulting from the restructuring of any human language so that it can be more quickly and efficiently used for certain communicative needs in the special context of language contact. »

Enfin I. J. Gelb, « Written Records and Decipherment », expose très méthodiquement les diverses manières dont une langue peut être attestée par écrit (les divers types de texte), les différents systèmes d'écriture, « logosyllabiques », syllabiques et alphabétiques, et les procédures de déchiffrement. Et J. Chadwick analyse et publie partiellement les notes rédigées par Ventris au cours du travail qui a abouti au célèbre déchiffrement du « linéaire B » et ouvert le champ des études mycéniennes : on y voit comment il a progressé pas à pas vers la solution grâce à une méthode rigoureuse et à un esprit libre de préjugé.

Ce riche volume tient les promesses de son titre. Il fait un large tour des questions posées par l'évolution des langues, leurs relations de contiguïté et leur étude typologique. On y note cependant un manque, celui de la dimension quantitative (excepté dans quelques remarques incidentes, par exemple chez Greenberg, au bas de la page 180). Pourtant on ne peut nier qu'elle n'intervienne dans tous les domaines étudiés. La fréquence des faits linguistiques est évidemment un facteur important de l'évolution. En typologie même, on peut concevoir des classifications fondées sur des caractères quantitatifs. On souhaite qu'un jour un volume des *Current Trends* soit consacré à la linguistique quantitative.

Gilbert LAZARD.

- 
5. Max BLACK. — *Sprache. Eine Einführung in die Linguistik*. Übersetzt und kommentiert von H. E. Brekle. München, Wilhelm Fink Verlag, 1973, 1 vol., 246 p.

Dans son avant-propos, le traducteur explique qu'il a voulu donner une introduction à la linguistique accessible à un large public (d'où le sous-titre qui apparaît dans la version allemande). Malheureusement, le livre de Black (*The Labyrinth of Language*, New York, 1968) ne se prêtait certainement pas à cette fin. Il s'agit en fait d'une discussion — certes non dépourvue d'intérêt — sur la « Sprachphilosophie », sur les rapports entre linguistique

et logique, entre langue et pensée, sur le sens... Cette discussion, pour situer les problèmes qu'elle soulevait, était introduite par des considérations générales sur l'histoire de la linguistique, sur la phonétique, la morphologie, la grammaire. Dans ces chapitres propédeutiques, l'information de l'auteur n'était pas de première main, ni, dès 1968, de première fraîcheur : il suffira de renvoyer à ce sujet aux comptes rendus de l'édition américaine, honnêtement cités par Brekle. Mais c'est dire si toute cette partie du livre ne donne qu'une information partielle et peu sûre, malgré les quelques additifs ou correctifs apportés en notes par le traducteur.

Or, le texte allemand paraît dans une collection intitulée « Kritische Information », et il est muni d'un appareil (bibliographie, double index) qui impose le respect. Et là est le danger : le profane à qui Brekle destine son travail se fera une idée d'autant plus fausse des données actuelles de la linguistique qu'il croira de bonne foi en avoir reçu une idée exacte, appuyée sur des fondements solides. En fait, la bibliographie par exemple (qui reprend simplement les références de Black, en y ajoutant un nombre non négligeable de titres allemands) est ou bien excessive pour le non-spécialiste, ou bien curieusement indigente : à cinq ou six exceptions près, tous les titres cités sont dus à des auteurs anglo-américains ou allemands. Brekle a heureusement introduit au détour d'une note (n. 7 p. 16) le nom de Hjelmslev, superbement ignoré par Black ; on notera aussi l'addition d'une référence à Coseriu (n. 18 p. 50). Mais si on admet, comme semble le faire Brekle, qu'un Allemand qui veut s'informer sur la linguistique puisse ignorer B. Croce ou R. Jakobson, pour ne pas parler de Benveniste ou de Guillaume, est-il absolument nécessaire à son projet qu'il connaisse en revanche un article sur « The Functional Bases of Appraising Academic Performance » (Wilson, 1941)?...

Pour conclure, on comprend que le sémanticien qu'est Brekle ait pu être intéressé par la deuxième partie du livre de Black ; mais il était sans doute inutile de traduire le tout, et c'est certainement une erreur d'avoir présenté cette traduction comme une introduction critique à la linguistique.

René HODOT.

- 
6. Georges MOUNIN (sous la direction de). — *Dictionnaire de la linguistique*. Paris, 1974, Presses Universitaires de France. XL+340 pages.

Un nouveau dictionnaire de la linguistique s'ajoute donc à ceux que le public français a vus paraître en quelques années :



le Ducrot-Todorov, le Dubois, le Pottier. Mais le projet auquel répond ce dernier-né a été établi par référence au dictionnaire de Martinet, *La linguistique, guide alphabétique* (Paris, 1969) : alors que Martinet et ses collaborateurs avaient fait une œuvre de type encyclopédique, où le nombre relativement restreint des entrées, environ 450, était compensé par le développement donné à certaines notices, le Mounin veut être d'un type différent, celui des dictionnaires de mots, avec des entrées plus abondantes (1308, selon la jaquette ; 1306, selon la page xxxix), mais des articles plus succincts, allant du simple renvoi à un maximum de deux pages et demie (article *accent*, de loin le plus long). C'est se fonder sur l'opposition, usuelle en lexicographie, entre les dictionnaires à finalité encyclopédique et les dictionnaires à finalité linguistique, malgré cette nuance capitale qu'ici le contenu du vocabulaire est lui-même linguistique, de sorte que l'écart entre les deux types se réduit considérablement. D'autres choix ont dû être opérés, sur lesquels s'explique l'*Avertissement au lecteur* (p. xxv sq.). Bien sûr, il n'était pas question d'être normatif ; mais comme l'inflation et l'imprécision terminologiques de la linguistique figurent parmi les sujets favoris de Mounin, il leur a consacré une longue introduction ; de fait il y a beaucoup à dire et nous avons lu avec intérêt les réflexions du linguiste aixois, non sans avoir eu parfois le sentiment que, hélas, il ne sert pas à grand chose d'avoir raison. D'autre part les auteurs se sont appliqués à « faire un dictionnaire de linguistique et non de grammaire », ce qui leur a fait, non pas éliminer, mais traiter plus rapidement les entrées relevant de la grammaire traditionnelle (on dispose d'ailleurs du lexique de Marouzeau), à « faire un dictionnaire de linguistique générale, et non de linguistique française », à rendre compte « de la terminologie actuellement utilisée dans les écrits linguistiques de langue française », en écartant « l'étude diachronique de la terminologie » et évidemment à peu près toute terminologie en langue étrangère.

La plupart des rubriques, presque toujours signées des initiales de leur auteur, et même, quand il le faut, leurs subdivisions sont rapportées par une indication en abrégé ou en toutes lettres à la discipline dont relève le terme (ou l'emploi). Ces disciplines sont les suivantes : linguistique appliquée, dialectologie, grammaire générative, grammaire, grammaire classique, lexicologie, linguistique (tout court!), pathologie, phonétique, phonologie, prosodie, rhétorique, sémantique, sémiologie, stylistique, syntaxe, typologie, versification. Mais certaines entrées ne sont rapportées à aucune de ces disciplines, soit que les auteurs aient hésité, soit qu'ils aient pensé que l'appartenance allait de soi. Toujours est-il que l'attribution à une discipline, voire le découpage et la définition

des disciplines ne vont pas sans problèmes. Par exemple les termes dont use Tesnière (*actant*, *translation*, etc.) sont rapportés à la linguistique en général ; pourquoi pas à la syntaxe, puisque l'œuvre maîtresse de Tesnière a pour titre *Éléments de syntaxe structurale* ? De même les entrées signalées comme relevant de la grammaire générative sont pour la plupart syntaxiques. D'autre part, malgré l'article *prosodie* (p. 273), la prosodie n'est pas, comme on aurait pu l'attendre d'un fidèle de Martinet, considérée comme la partie de la phonologie traitant des unités suprasegmentales, c'est-à-dire comme le complémentaire de la phonématique, mais prise dans un sens bien plus traditionnel, où elle voisine avec versification ; or ni *versification*, ni *vers* ne constituent des entrées du dictionnaire. On a donc ici une classification hésitante, ce qui explique pourquoi la *diérèse* est rapportée (p. 107) à la prosodie, tandis que son antonyme, la *synérèse* (p. 316 ; on a passé sous silence *synizèse*), est rapporté à la versification.

Le dictionnaire a du reste ses dominantes : le lexique de la pathologie linguistique et celui de la rhétorique y font l'objet d'un traitement de faveur, sans doute parce que l'équipe de rédaction comprenait des spécialistes de ces domaines. D'où, en rhétorique, une surprenante floraison de termes, certains délicieusement désuets (*anadiplose*, *épanadiplose*, *kakemphaton*, etc.). Il est vrai que la rhétorique redevient à la mode. Mais les citations de Pierre Fontanier auraient pu faire l'objet d'une référence bibliographique (*Les figures du discours*, Paris, 1968, Flammarion : réimpression, avec introduction due à Gérard Genette, de deux ouvrages parus, l'un en 1827, l'autre, en éditions successives, entre 1821 et 1830). Le contraste est frappant avec certaines déficiences que manifeste la terminologie attribuée à la grammaire historique des langues indo-européennes, apparemment faute d'un spécialiste : ainsi *apophonie* est donnée comme équivalant à *alternance*, alors que dans l'usage le plus répandu actuellement le premier terme est diachronique et le second synchronique ; les correspondances phonétiques ne font pas l'objet d'une entrée et il faut les chercher sous la rubrique *comparatisme* (p. 74-75) ; aucune allusion non plus, dans les rubriques correspondantes (p. 198 et 292), à la théorie des *laryngales* indo-européennes, dites naguère *schwas*, à laquelle Martinet a pourtant apporté sa pierre. On souhaiterait donc un certain rééquilibrage au détriment de la rhétorique traditionnelle et au profit non seulement de la grammaire comparée, mais surtout de diverses écoles contemporaines, de la psycholinguistique et de la sociolinguistique. Des termes volontairement écartés (voir p. xxvii-xxviii) comme *génotype* (il faudrait ajouter *phénotype*), *narrème* et *sémion* auraient avantageusement remplacé certaines entrées. Ce n'est pas à dire

que toutes les éliminations soient regrettables et nous souscrivons par exemple à celle d'*aryténoïdes*, bien que le mot figure dans le corps du texte (p. 42, avec coquille). Peut-être un index regroupant les termes techniques qui, sans faire l'objet d'une entrée, figurent dans les notices aurait-il heureusement complété les ressources fournies à l'usager par les vedettes : un accès commode aurait été donné ainsi à *système*, par exemple, qui n'est pas au nombre des rubriques, et le volume de l'ouvrage n'en aurait pas été sensiblement accru, d'autant plus qu'on aurait pu alors faire l'économie des entrées qui se limitent à un renvoi. On n'aurait tout de même pas évité certaines lacunes fâcheuses : à l'article *niveau* (p. 231), il y a seulement un renvoi à *palier* (p. 244), où il s'agit de niveaux d'apprentissage en « pédagogolinguistique », mais rien sur les sens, divers, que prend le terme dans « niveaux de langue » ou « niveaux de la langue ».

Un dictionnaire de la linguistique ne peut manquer de renseigner sur les transcriptions phonétiques. Ici le parti adopté, non sans raison, est de faire apparaître dans une section préliminaire (p. xxxi-xxxviii) la diversité des systèmes : on a donc mis en parallèle l'Alphabet Phonétique International (A.P.I.), l'alphabet des romanistes (celui de Straka ; mais non celui de Bourciez, encore familier à bien des francisants), l'alphabet « machine à écrire », celui des arabisants et celui des sanskritistes. L'inconvénient est qu'en contrepartie aucun système n'apparaît avec toute sa richesse. Ainsi les signes diacritiques dont dispose l'A.P.I. ne sont regroupés nulle part. Des sigles très courants font défaut, ce que les auteurs avouent volontiers (p. xxxii), mais qui n'en est pas moins dommage : [ã], [æ̃], [ʁ], [χ], etc. De même, pour les voyelles postérieures étirées, seul le signe de la plus fermée est donné dans le répertoire ; pour les autres, il faut se reporter aux articles *cardinal* (p. 60) et *étirée* (p. 130 ; il fait double emploi avec *rétracté*, p. 288). P. xxxvii, les emphatiques sourdes de l'arabe figurent par inadvertance dans l'alphabet des sanskritistes, où en revanche on a omis le sigle [h] et le cercle souscrit indiquant un centre de syllabe (il est donné p. xxxii comme un usage de Marouzeau), mais attribué à [h] et à [j] une double valeur : est-ce délibéré ? Enfin (p. xxxiv) il est très discutable d'illustrer la même voyelle par *peu* et *fais-le*.

Ces remarques n'empêchent pas que l'ouvrage, par ailleurs de belle présentation, soit de nature à rendre bien des services : il complète heureusement, selon son objectif, le dictionnaire de Martinet, surtout en ce qui concerne la pathologie linguistique et la grammaire générative. Les réserves qui ont été formulées ne font que souligner la difficulté de la tâche.

Xavier MIGNOT.



7. *Studi Saussuriani per Robert Godel* a cura di René AMACKER, Tullio de MAURO, Luis J. PRIETO. *Studi Linguistici e Semilogici*, I. Società editrice Il Mulino, Bologna 1974, 300 pages.

Les *Études Saussuriennes* offertes à Robert Godel, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, se présentent comme un recueil d'articles de linguistes et de sémiologues liés par une même conception de la linguistique. Se réclamant tous, à des degrés divers, de la pensée saussurienne, ils souhaitent apporter un témoignage de la fécondité de ses concepts méthodologiques et descriptifs. Leurs contributions se veulent soit une mise au point sur certaines des notions fondamentales présentées dans le C.L.G., soit une direction possible de développement de la pensée de F. de Saussure. Elles s'appuient toutes sur des documents solidement établis, les *Sources manuscrites du C.L.G.* de Robert Godel (1957), les éditions critiques du C.L.G. préparées par Tullio de Mauro (1967) et Rudolf Engler (1967 et 1968), qui permettent de préciser la teneur exacte de l'enseignement de Saussure. De ce fait, elles échappent le plus souvent, — une exception, peut-être, p. 158-160 —, aux débats un peu académiques, aux montagnes de citations sélectionnées pour ou contre, qui caractérisaient une période de la vie posthume de la linguistique saussurienne, où l'on dissertait « littérairement » sur la dichotomie synchronie-diachronie ou langue-parole.

Parfois, elles échappent également, à cette approche que les Italiens qualifient d'*antistorico* et que Hall définit comme « la projection à revers des conceptions d'une époque sur les vues d'une période antérieure, les déformant et les interprétant mal pour les faire coucher dans le lit de Procuste de son cadre de travail » (cf. *Acta Linguistica Hafniensia*, vol. XII, n° 2). Le danger de cette approche reste, selon la formule de Mounin, « la chasse aux précurseurs inventés *a posteriori*, aux pressentiments, aux prétendus jalons qui authentifient telles ou telles vues actuelles, les confirment, leur donnent ces lettres de noblesse historique que chaque doctrine aime à se décerner » (*Histoire de la Linguistique*, PUF, 1967, p. 10). N. A. Sljusareva (« *Essai de comparaison des conceptions de F. de Saussure et de W. von Humboldt* », p. 265-274) montre « qu'entre les conceptions de Saussure et les idées de Humboldt, il ne peut être question ni de répétition, ni d'emprunt, mais seulement du développement ultérieur de thèmes identiques » (p. 274). Mounin (« *Les anagrammes de Saussure* », p. 235-241) voit dans « l'intérêt dont bénéficient actuellement les anagrammes saussuriens... moins le désir de mieux connaître Saussure » ou celui « de résoudre le problème qu'il posait que leur utilisation pour justifier une théorie actuelle de la littérature » (p. 241). E. F. K. Koerner (« *Animadversions on some recent claims regarding*

*the relationship between Georg von der Gabelentz and Ferdinand de Saussure* », p. 165-180) établit l'inexistence des liens entre la pensée saussurienne et celle de Gabelentz qui fut un de ses professeurs à Leipzig. D'autres fois, les auteurs considèrent que les problèmes qui ont occupé Saussure restent en grande partie ceux de la linguistique actuelle ; c'est donc à la lumière des recherches les plus récentes qu'on restituera dans sa pleine signification l'œuvre du grand précurseur. R. Simone (« *Montrer au linguiste ce qu'il fait* », p. 243-263) se propose de démontrer que « la linguistique saussurienne n'est pas une théorie au sens étroit, mais une métathéorie dont le domaine d'application n'est pas la langue comme objet d'étude mais la théorie linguistique dont l'objet est la langue » (p. 244). Toute la linguistique contemporaine devient substantiellement saussurienne dans la mesure où elle continue d'employer le système des notions « métathéoriques » élaborées par Saussure : « la linguistique saussurienne constitue le fondement et la base de toute la recherche linguistique du xx<sup>e</sup> siècle, de Bloomfield à Troubetzkoy à Hjelmslev à Jakobson à Chomsky... » (p. 261). Alors qu'on pouvait penser que la thèse sémiologique est tout juste esquissée dans le C.L.G., l'accent est mis sur la distinction entre deux niveaux, l'un sémiologique et l'autre proprement linguistique : « la pensée de Saussure se développe d'abord au niveau de la sémiologie générale, dont le langage verbal n'est qu'un cas particulier » (p. 8).

Certaines des notions fondamentales de la linguistique saussurienne provoquent des interprétations toujours pertinentes : « *la linéarité du signifiant* » (R. Engler, p. 111-120), l'arbitraire du signe (H. Frei, « *Le mythe de l'arbitraire absolu* », p. 121-131), le caractère complexe et asymétrique de la dichotomie langue-parole (D. Gambarara, « *Il circuito della « parole » e il modo di riproduzione delle lingue* », p. 133-164), le caractère d'une définition scientifique, à savoir partir de la *chose*, de la notion, du concept, les décrire, puis les mettre en relation avec un signifiant selon une procédure onomasiologique (A. Martinet, « *De quelques unités significatives* », p. 223-233). R. Amacker (« *Sur la notion de valeur* », p. 7-43), considérant les problèmes d'interprétation philologique relatifs à la notion de valeur chez Saussure résolus par Godel dans les *Sources manuscrites*, formule un certain nombre d'hypothèses interprétatives et théoriques sur cette notion, une des plus difficiles à définir de l'univers saussurien. G. Derossi (« *Sistema e metodo del significato* », p. 67-109) tente de cerner la définition saussurienne de la signification ; F. Lo Piparo (« *Tre semantiche referenzialistiche* », p. 201-222) examine les sémantiques de Wittgenstein, du logicien Tarski et des épigones de Chomsky. Tullio de Mauro (« *Le cillà invisibili* », p. 57-66), après avoir

esquissé la voie de la science des significations, — une sorte de résumé de la thèse exposée dans *Introduzione alla semantica*, Bari, Laterza ed. 1965 —, dans une langue riche de formules philosophiques un peu sybillines, propose une classification des codes sémiologiques « fondata sul diverso modo di ripartirsi dei sensi nei significati » (p. 64).

Toutes ces comparaisons, ces évaluations des notions de F. de Saussure sont heureusement complétées par de nombreuses références bibliographiques à la fin de chaque article, une bibliographie des écrits de Robert Godel (p. 227-280), et trois index (un des auteurs cités, un des concepts examinés, un des références à Saussure). La consultation de cet ouvrage stimulant en est grandement facilitée.

Christian BAYLON.

8. Louis HJELMSLEV. — *Essais linguistiques II*. Copenhague, 1973, Nordisk Sprog- og Kulturforlag (Travaux du Cercle linguistique de Copenhague, vol. XIV). 278 pages.

En 1959, les Travaux du Cercle linguistique de Copenhague (vol. XII) avaient publié sous le titre d'*Essais linguistiques* une quinzaine d'articles que Louis Hjelmslev lui-même avait choisis parmi ses publications antérieures. Après la mort du savant, survenue en 1965, ses papiers ont été inventoriés par Francis J. Whitfield. Il y a trouvé plusieurs inédits : deux sont publiés à part dans la série des TCLC, *Sprogssystem og sprogforandring* (c'est-à-dire *Système et changement du langage* ; vol. XV, texte danois) et *Résumé of a Theory of Language* (vol. XVI, traduction anglaise due à Whitfield). Deux autres, moins étendus, ont été insérés dans le présent recueil, conçu comme un complément aux *Essais linguistiques* de 1959 ; d'où son titre. Dans le premier volume, les articles concernaient les uns la théorie linguistique, les autres le plan du contenu. Dans le second, on trouvera, en complément à la première rubrique, des textes que L. H. n'avait pas retenus ; les éditeurs y ont ajouté un ensemble d'articles, tous publiés ailleurs, concernant le plan de l'expression, ainsi que quatre notices consacrées par L. H. à Rasmus Rask, Vilhelm Thomsen, Holger Pedersen et Otto Jespersen, c'est-à-dire à quatre grands linguistes de sa nationalité. Reconnaissons qu'en soi le recueil n'apporte rien d'essentiel : les contributions majeures de L. H. à la linguistique étaient déjà connues. Cela dit, ceux qui comme nous considèrent le linguiste danois comme une figure de première grandeur se réjouiront de posséder, réunis sous une



forme commode, des textes jusqu'à présent épars et, grâce à ces rapprochements, grâce aussi à plusieurs inédits qui deviennent accessibles, de mieux suivre la démarche d'une pensée exemplaire.

Dans la section intitulée « Principes généraux », on peut laisser de côté *The Basic Structure of Language* : pour l'essentiel, ce texte de 1947 a été publié dès 1968, en traduction, sous le titre *La structure fondamentale du langage*, comme supplément à l'édition française des *Prolégomènes*. En revanche, on soulignera le contraste entre les deux inédits, l'un de 1933, l'autre de 1941. Dans le premier (que le Cercle linguistique de Copenhague avait à l'époque refusé de publier!), L. H., examinant les travaux de Peškovskij, Karcevskij et Jakobson, parle en ces termes des corrélations morphématiques : « il serait faux de vouloir les ramener à un principe logico-mathématique » (p. 66), comme le font ces auteurs. Se renie-t-il donc quand en 1941, dans une conférence en anglais où, dit-il (p. 117), on trouve en quelque sorte son *credo* scientifique et dont l'accent personnel est frappant, il adopte « la notion de *fonction*, prise en son sens le plus abstrait, c'est-à-dire dans le sens logico-mathématique de 'dépendance' ou de 'relation' » (p. 107 ; voir aussi p. 116)?

C'est qu'entre les deux il y a toute une réflexion dont on peut suivre le mouvement dans la série d'articles sur l'« expression », qui vont de 1937 à 1939. L. H. s'intéresse profondément à la phonologie pragoise et pourtant de plus en plus il prendra ses distances par rapport à elle : s'il lui emprunte la « commutation » (le terme est de lui) comme procédé fondamental d'analyse, il reproche aux phonologues de se laisser pratiquement empêtrer dans des problèmes de phonétique au lieu de se comporter en vrais structuralistes. Pour lui, le structuralisme suppose qu'on abandonne toute étude de la substance, phonique ou autre, au profit de l'étude de la forme conçue avec une rigueur intransigeante ; d'où la position extrême qui refuse tout lien de nécessité entre le plan linguistique de l'expression et le domaine des sons. Plus tard, une fois rédigé le traité théorique qui fonde la glossématique et qui, malgré l'avortement de celle-ci, contient tant de principes dont se nourrit la linguistique contemporaine, L. H. atténuera la raideur de son attitude. Dans l'article de 1957 sur la phonologie des langues mortes, il ne jette plus la même exclusive sur les problèmes de prononciation. De même, sur le plan du contenu, il avait accepté de rendre une place à la sémantique parmi les sciences du langage. Dès 1951, un article sur le système danois de l'expression, dont on trouvera dans le présent recueil une traduction anglaise, manifestait quelque indulgence (p. 257, 259) envers la substance phonique dans la mise en œuvre de la

glossématique. On assiste en quelque sorte à une revanche du donné concret qui, après avoir dû céder toute la place à l'élaboration théorique, regagne dans l'esprit du savant l'essentiel du terrain perdu. Quelle leçon d'épistémologie!

Xavier MIGNOT.

9. Giorgio GRAFFI. — *Struttura, forma e sostanza in Hjelmslev*. Bologne, 1974, Il Mulino (Studi linguistici e semiologici, 3). 47 pages.

Dans cette thèse de « lauréat », l'auteur analyse les diverses interprétations qu'on peut donner des notions hjelmsléviennes évoquées par le titre. De plus, il examine les seules parties publiées de l'*Outline of Glossematics*, celles qui sont dues à Uldall. Parmi les appréciations souvent sévères qu'il porte sur elles, la plus importante a trait à la puissance descriptive de la théorie : équivalente à celle d'une algèbre de Boole, elle pêche par défaut quand l'objet à analyser est une langue naturelle.

Xavier MIGNOT.

10. *Historiographia Linguistica*, « Revue internationale pour l'histoire de la linguistique ». Vol. I, n° I (1974), 145 pages ; éditeur : John Benjamins, Amsteldijk 44. Amsterdam, Pays-Bas.

Internationale, cette nouvelle revue l'est vraiment, pas son comité de publication, où Européens de l'Est comme de l'Ouest figurent aux côtés d'Américains et de Japonais, et par les trois langues (anglais, français, allemand) utilisées dans le sous-titre et dans les contributions (le résumé placé à la fin de chacun des articles originaux est uniformément rédigé en anglais).

Une telle collaboration entre linguistes venus de différents horizons est évidemment indispensable pour répondre aux intentions de la revue, clairement exposées par son directeur, E. F. K. Koener, dans l'éditorial (pp. 1-10). Il y définit d'abord les trois types d'histoires de la linguistique qu'on a connus jusqu'à présent et qui consistaient : 1) à faire la somme des acquis d'une génération, 2) à mettre en évidence, à titre de propagande pour de nouvelles théories, les insuffisances des théories antérieures, et 3) à établir (ou rétablir) au contraire le lien entre les générations,

en montrant ce que chacune doit aux précédentes. Il reste donc, poursuit-il, maintenant que la linguistique, science en pleine possession de ses moyens, apparaît comme une discipline-pilote pour les autres sciences humaines, à en présenter l'histoire comme partie intégrante de la réflexion théorique de et sur la discipline, c'est-à-dire d'en faire l'historiographie. Cela n'implique plus seulement une bonne connaissance des développements factuels de la linguistique à chaque époque, mais aussi et surtout une connaissance des conditions (techniques, culturelles, idéologiques) dans lesquelles se sont élaborées les théories.

Le contenu du premier fascicule est conforme à ce programme, comme à la vocation internationale de la revue.

R. H. ROBINS (Londres), dans : « Data-Orientation versus Theory-Orientation : A recurrent theme in linguistics » (pp. 11-26), montre que le débat entre partisans de recherches théoriques ou du moins abstraites, et partisans de la pure recherche de données, remonte aux débuts de la réflexion occidentale sur le langage. On n'en veut pour preuve que les attaques subies dès l'Antiquité par l'œuvre de Dionysius Thrax, qui définissait la grammaire comme « la connaissance pratique de l'usage habituel des poètes et des prosateurs ». Au Moyen Age, le débat entre scolastiques et tenants de Priscien, puis dans les Temps Modernes, entre empiristes et rationalistes, illustre le même thème.

On pourra regretter que cette opposition ait été isolée de tout un réseau de contradictions spécifiques à l'histoire de la linguistique, dont l'une des plus importantes est sans doute le fait que les développements de la grammaire générale correspondent à la 'découverte' des langues vernaculaires, européennes ou exotiques : plus les langues variaient, plus on recherchait un principe unificateur. En face d'une telle problématique, la présentation du grammairien anglais du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle Wallis comme précurseur des analyses structurales (p. 19) — donc justes? — de l'anglais, en opposition ouverte avec l'impérialisme de la grammaire latine, semble secondaire, et surtout souffrir du parti pris anti-latiniste qui a trop longtemps caractérisé les histoires 'structuralistes' de la linguistique.

P. WUNDERLI (Fribourg), « Zur Saussure-Rezeption bei Gustave Guillaume und in seiner Nachfolge » (pp. 27-66), s'est proposé la démarche suivante : 1) mettre en évidence certains problèmes centraux de la théorie de Guillaume, 2) les distinguer des conceptions saussuriennes, 3) et en présenter aussitôt un examen critique. Car Guillaume, qui doit beaucoup à Saussure (p. 59), a voulu, pour éviter l'écueil d'une conception purement statique de la langue, introduire un aspect dynamique dans le système synchronique :



Wunderli montre comment il a été ainsi conduit à altérer en particulier la distinction entre langue et parole, ou discours, par l'introduction du concept de *temps opératif*, et à transformer radicalement la théorie saussurienne du signe, dont il ne garde en définitive que la terminologie, complètement vidée de son contenu. L'auteur utilise largement les *Leçons de Linguistique* publiées par les soins de R. Valin, et dont R.-L. Wagner a récemment souligné l'importance pour la compréhension de l'œuvre de Guillaume (*BSL* 1974, II, p. 111). On pourrait se demander s'il n'est pas excessif de présenter Guillaume comme l'un des rares linguistes français à avoir directement compris avant 1960 l'importance des théories de Saussure, la génération des années 30 ne les ayant reçues que par des intermédiaires : Wunderli cite le *C.L.G.* par l'édition de 1931, qui est la troisième ; si l'audience du livre a été assez large pour susciter deux réimpressions en quinze ans, il faut bien qu'on en ait dès ce moment reconnu la valeur, même si l'on n'en mesurait pas toute la portée.

U. RICKEN (Halle, R.D.A.), « La critique sensualiste à l'encontre du « Discours sur l'universalité de la langue française » d'Antoine de Rivarol : quelques aspects des liens entre politique et théorie linguistique » (pp. 67-80), montre qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, ces liens étaient très nets : le débat linguistique entre futurs révolutionnaires et futurs partisans de la Restauration a d'abord eu pour centre la question de l'ordre logique, fixe et naturel des mots en français, thèse défendue par les seconds. A partir de la Restauration, il s'est plus agi de savoir si l'on devait ou non admettre les néologismes « révolutionnaires ». Schématiquement, les partisans de la liberté politique étaient aussi ceux de la liberté en matière de langage ; en particulier, inversions et néologismes étaient à leurs yeux souhaitables car ils permettaient une expression des « sentiments » et de la « passion » qui appartenait de droit selon eux à l'univers du langage.

Deux questions se posent inévitablement au lecteur : d'une part, s'agissait-il d'une simple projection (inconsciente) d'opinions politiques, ou bien ces deux attitudes, linguistique et politique, étaient-elles dues à des phénomènes plus profonds ? D'autre part, dans la mesure même où l'auteur assimile partisans de l'ordre fixe des mots et tenants du rationalisme, comment se fait-il que ceux qui se réclament aujourd'hui de ce rationalisme représentent au contraire, aux États-Unis en particulier, la gauche 'radicale' ?

E. F. K. KOERNER (Université d'Indiana) donne aux pp. 81-94, la première partie d'une « Annotated Chronological Bibliography of Western Histories of Linguistic Thought, 1822-1972 », qui va jusqu'en 1915. Chaque titre de livre ou d'essai est présenté avec

tous les renseignements souhaitables (dont les dates de naissance et de mort de l'auteur, dont il n'est pas besoin de souligner l'utilité dans une étude historique) ; un résumé de quelques lignes dégage le contenu et l'apport de chaque contribution. Koerner avertit dès le début que des ouvrages écrits dans une langue autre que l'allemande ont pu lui échapper. Voici une addition possible à sa liste : E. EGGER, *L'Hellénisme en France; leçons sur l'influence des études grecques dans le développement de la langue et de la littérature françaises*, Paris, 1869, 2 vol. (VIII+472 et 498 pp.) : c'est l'œuvre d'un philologue classique, attentif à la jeune grammaire comparée, à propos de laquelle il écrit : « Peu à peu se développe une physiologie positive du langage ».

Dans la deuxième partie de chaque fascicule, on trouvera un 'rapport critique' : ici, B. H. DAVIES, pp. 95-110, traite du livre de R. Jankowsky sur *The Neogrammarians* (dont on trouve un c. r. dans *BSL* 1974, vol. II, pp. 100-105), ainsi que des comptes rendus assez développés (quatre livres sont recensés aux pp. 111-136) et quelques pages de notules (ici, pp. 139-140, sur la carrière du linguiste suédois C. Svédélius). En fin de volume, la liste des ouvrages reçus est précédée d'un sympathique encouragement aux jeunes linguistes qui désireraient rendre compte d'un livre.

Quelques mots pour finir sur la présentation matérielle, qui est de qualité : le format (15×22) est commode, la typographie claire et agréable ; il faut cependant déplorer un trop grand nombre de coquilles dans certains articles.

René HODOT, Georges REBUSCHI.

11. E. F. K. KOERNER. — *The Importance of « F. Techmer's Internationale Zeitschrift für allgemeine Sprachwissenschaft » in the Development of General Linguistics* (Studies in the History of Linguistics 1), Amsterdam 1973, 76 p.

L'intérêt de nos contemporains pour l'histoire de la linguistique ne cesse de croître. Pour y répondre E. F. K. Koerner vient de fonder la revue *Historiographia linguistica*, qui doit être complétée par une série de monographies (*Studies in the History of Linguistics*, sub-série III des *Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science*) portant sur un aspect de l'histoire de la linguistique ou un moment de son développement. C'est à ce dernier thème que se rattache l'ouvrage proposé aujourd'hui par le même auteur et présenté comme un supplément à sa réédition

de l'*Internationale Zeitschrift für allgemeine Sprachwissenschaft* (Amsterdam 1973).

Friedrich Techmer (1834-1891) est à l'heure actuelle quasiment inconnu. On ne sait de sa vie que ce que nous en apprennent quelques indications autobiographiques. Ses publications scientifiques et ses comptes rendus (550 dans sa *Zeitschrift*) font apparaître un savant post-darwinien, curieux de tous les aspects du langage, mais surtout sensible à ses aspects physiologiques, tout en étant conscient de l'unité de la matière sur laquelle il travaillait. On lui doit une revue (*l'Internationale Zeitschrift...*, publiée à Leipzig, où il enseignait), qui, malgré la brièveté de son existence (1884-1890 : cinq numéros et un supplément), présente un intérêt exceptionnel. Seule véritable revue internationale de linguistique au XIX<sup>e</sup> siècle, elle reflète parfaitement une époque particulièrement importante pour l'histoire des sciences du langage. Pour s'en persuader, il suffit de parcourir les chapitres consacrés par Koerner aux membres du comité de direction (p. 7-11 ; cf., p. 43-50, la liste de leurs principales publications), aux auteurs d'articles (p. 11-18) et aux sujets traités (p. 18-22), ou encore de consulter les tables des matières des différents volumes, données en fac-similé p. 63 sqq. Les néo-grammairiens, avec leur historicisme, leur positivisme et leur intérêt presque exclusif pour les langues indo-européennes, dominant cette période ; il est donc naturel de rencontrer ici ou là dans la *Zeitschrift* le nom de quelques-uns de leurs représentants (A. Leskien, H. Paul, K. Brugmann...). Mais on y trouve aussi — outre W. von Humboldt (un inédit et des lettres) — certains de ses héritiers (G. von der Gabelentz, L. Adam, R. de La Grasserie...), pour qui « the study of language includes not only the investigation, description and classification of all languages of the world in terms of material and formal structuring, but also the study of conceptual features embodied within a given language » (p. 23). On y côtoie enfin quelques « précurseurs » (Withney, Baudouin de Courtenay, M. Kruszewski).

L'analyse de Koerner laisse entrevoir que ce sont ces derniers et non pas, comme on le dit parfois, Humboldt ou ses épigones qui ont influencé Saussure. Elle montre également que, contrairement à ce qu'on a pu croire, un courant humboldtien persiste sans solution de continuité, en Europe et aux États-Unis, pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle et probablement après, et que la présence chez N. Chomsky de certaines idées humboldtiennes correspond non pas à un « surprising leap back into 18th and 19th century linguistic thought apparently without much more immediate sources of inspiration », mais tout simplement à une « re-emphasis of existing intellectual currents in North American linguistics » (p. 3).



On ne peut que se réjouir de l'entreprise de Koerner. Notre appréciation de l'histoire de la linguistique au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle en sortira sans doute considérablement modifiée.

CL. BRIKHE.

12. A. ROSETTI. — *Études Linguistiques*, Mouton, 1973, 258 pages.

Cet ouvrage, qui fait suite à deux autres recueils du même auteur, ne comprend que des articles déjà publiés ailleurs.

Il s'agit de notes généralement très courtes, exception faite d'un article écrit en collaboration avec I. Ghetie, *Mihail Eminescu et l'expression poétique roumaine*, et regroupées dans différentes sections :

— Histoire de la linguistique, où l'œuvre de quelques linguistes de diverses nationalités est esquissée.

— Linguistique générale, où l'on trouve des jugements tels que :

« L'apport positif de la grammaire transformationnelle est d'avoir mis en lumière certaines relations systématiques entre les phrases, fondées sur la règle  $x \rightarrow y$ , où  $x$  représente, par ex., un syntagme nominal ou verbal, et  $\rightarrow =$  'sera récrit comme...' ». (page 36).

— Phonologie.

— Phonétique, et :

— Histoire du roumain et des langues balkaniques, où les chercheurs dans ce domaine trouveront nombre de discussions spécialisées.

G. REBUSCHI.

13. Hansjakob SEILER (éd.). — *Linguistic Workshop I. Vorarbeiten zu einem Universalienprojekt*. München, 1973, Wilhelm Fink Verlag (*Structura*, 4). 105 p., DM 9,80.

Ce petit recueil (105 pages en offset d'un texte aéré) inaugure la publication de travaux réalisés à l'Institut de Linguistique de l'Université de Cologne, sur le thème des universaux linguistiques. Selon l'introduction du professeur Seiler (p. 6-19), ces universaux ne sauraient appartenir au donné directement observable ; ils relèvent d'un niveau plus profond ; leur recherche implique un point de vue fonctionnel et conduira à un dépassement de la

linguistique vers les sciences connexes. Pour l'instant, les études sont moins ambitieuses ; celles du recueil, d'importance inégale, portent sur l'ordre des mots dans les phrases interrogatives (C. Lehmann, p. 20-53), sur l'intonation dans l'interrogation (R. Ibañez, p. 54-61), sur l'expression du sexe en basque (G. Brettschneider, p. 62-72), sur le rôle de la répétition dans la communication linguistique entre enfant et adulte (U. Stephany, p. 73-98). Ce sont les premiers pas dans un champ immense.

Xavier MIGNOT.

- 
14. S. K. ŠAUMJAN. — *Philosophie und theoretische Linguistik*, übersetzt und herausgegeben von Wolfgang Girke, UTB, Wilhelm Fink Verlag, Munich, 1973, 192 p.

Ce livre est la traduction allemande de l'ouvrage de Šaumjan paru à Moscou en 1971 sous le titre *Filosofskie voprosy teoretičeskoj lingvistiki*. Dans la mesure où ce dernier reprend les principes essentiels des articles et livres parus de 1963 à 1973, en particulier la *Linguistique structurale* de 1965, dont une version anglaise a paru chez Mouton en 1971 et à laquelle plusieurs travaux (voir en particulier *Langages*, nos 15 et 33) ont donné en France une certaine diffusion, je ne crois pas utile d'exposer longuement le modèle génératif-applicatif auquel est attaché le nom de Šaumjan. Je rappellerai seulement que l'auteur distingue ici, de nouveau, la langue génotypique (modèle général) et les diverses langues phénotypiques (langues naturelles, attestées). Ce qu'il appelle « application » est sa version du modèle transformationnel, distinct de celui de Chomsky sur plusieurs points, et en particulier sur celui-ci, essentiel : une grammaire générative ne saurait engendrer directement les phrases, étant donné la complexité et le nombre de restrictions particulières qui caractérisent les langues concrètes. Il y a donc non pas deux, mais trois niveaux, celui, métathéorique, des systèmes logiques, celui, intermédiaire, de la théorie universelle, et celui des langues elles-mêmes en tant qu'objets vivants. Šaumjan, qui fait de fréquentes références à Marx, Engels et Lénine, insiste sur l'idée que la philosophie ne saurait en elle-même être utilisée pour corroborer ou réfuter une théorie scientifique. Il se fait, en outre, l'avocat de l'abstraction, qui est loin d'être pour lui une fin en soi, mais répond au souci d'expliquer les faits. L'ouvrage utilise, comme les précédents travaux de Šaumjan, un grand nombre de symboles algébriques et de termes spéciaux (compositeur, duplicateur, mutateur, opérande, quanteur, etc.)

qui s'ajoutent, hélas, à tous ceux que manipulent les écoles de tous poils et de toutes obédiences. Verra-t-on un jour les linguistes se réunir pour fixer une terminologie internationale unifiée, comme cela se fait dans les sciences de la nature, et comme Trubetzkoy avait consacré les dernières années de sa vie à l'entreprendre en donnant la plus large diffusion à son questionnaire phonologique (1)?

Claude HAGÈGE.

15. Henri VERNAY. — *Essai sur l'organisation de l'espace par divers systèmes linguistiques* (Internationale Bibliothek für allgemeine Linguistik, Band 34), Wilhelm Fink Verlag, München 214 p.

Le sous-titre de l'ouvrage (*Contribution à une linguistique de la traduction*) en indique nettement les objectifs : une théorie de la traduction se doit de rechercher « dans quelle mesure le système d'une langue A est capable d'exprimer les mêmes idées qu'une langue B ». L'auteur va donc examiner le comportement de quelques langues face aux problèmes que pose l'organisation de l'espace. Dans une longue introduction (p. 11-50), il recense les différentes approches possibles du problème à travers les solutions offertes par les travaux contemporains sur la sémantique (Pottier, Greimas, Coseriu, Prieto...), s'attardant longuement sur les résultats obtenus par certains linguistes allemands, Baldinger, Bühler et surtout Heger, dont il utilisera la méthode onomasiologique (« partant du concept pour en arriver aux différents signes linguistiques servant à la désignation de ce concept », p. 21). C'est à ses yeux la méthode la plus adéquate. En effet, pour interroger deux systèmes sur leur capacité à exprimer une idée par des moyens formels différents, il est nécessaire d'établir « un *tertium comparationis*, un cadre de référence indépendant d'une langue donnée » (p. 19). Ce cadre de référence ne peut être qu'un système conceptuel (universel). H. V. élaborera donc un certain nombre de systèmes conceptuels de localisation, pour étudier ensuite comment ils sont réalisés par le français, le catalan, l'espagnol et l'allemand. Le titre des différentes parties suffira à montrer l'intérêt du livre : A. *L'opposition « ici »/« non-ici » et le champ monstralif du langage* (avec, notamment, d'intéressantes réflexions sur l'interpénétration entre deixis locale et deixis des

(1) Voir C. Hagège, « Extraits de la correspondance de N. S. Trubetzkoy », *La Linguistique*, 1967, 1, 114.



personnes, p. 62 sqq. et 80 sqq.) ; B. *Extension du système déictique : système (anthropocentrique) à trois dimensions, système topomnestique* (situation d'un objet par rapport à un autre — lié par exemple à la topographie — dans une des positions possibles du domaine « non-ici » par rapport à l'acte de communication) ; C. « *Mouvement* » / « *station* » ; D. *Localisation et dimensionnalité propre des objets*.

Les confrontations successives des systèmes conceptuels et des réalisations font apparaître concordances et discordances entre les quatre langues choisies. Elles montrent par exemple que pour les idées d'*entrée* et de *sortie*, de *montée* et de *descente* les langues romanes rendent uniquement le concept, tandis que « l'allemand y ajoute la position du locuteur, soit comme position de départ, soit comme position d'arrivée » (utilisation des particules *hin* et *her*). Au fr. *aller* qui désigne toutes les modalités du mouvement correspond un verbe allemand (*gehen* ou *fahren*) indiquant à la fois le déplacement et ses modalités. Bien entendu, le traducteur devra s'interroger sur ces divergences, pour les négliger, si elles sont secondaires, ou les expliciter, si elles sont pertinentes.

L'analyse est menée avec la plus grande rigueur et je ne vois que peu de chose à dire sur le « fond ». L'explication est rarement embarrassée (cf. p. 134 et 141 sq., à propos de « je vais ici », « tu vas ici », dont tous les emplois ne sont pas aperçus) ou l'exemple de valeur douteuse (« Enghien est dans le nord de Paris », p. 122 ; « de ... jusqu'à », p. 165). Dans l'ensemble l'ouvrage est excellent et par la méthode employée et par les résultats obtenus. Il est seulement dommage que la langue de l'auteur soit émaillée d'incorrections diverses, allant de la simple faute d'orthographe (« anthropocentrique », *passim* ; « sousentendu », p. 66 et 181 ; ...) à la faute de syntaxe (e.g. mauvaise utilisation des participes passés passifs p. 57, l. 14, p. 100, l. 10, p. 153, l. 5), en passant par le barbarisme (« meilloratives », p. 45 ; « exemplifier », p. 95) et le germanisme (« supérieur que », « différemment que », « analogue que », p. 41, 46, 47 ; emploi de « respectivement », p. 151 et 154 ; ...). Ces remarques ne doivent cependant pas faire douter de la qualité d'un livre que j'ai pris beaucoup de plaisir à lire et que je recommande vivement.

Cl. BRIXHE.

---

16. Eugeniusz GRODZIŃSKI. — *Zarys Ogólnej Teorii Imion Własnych* (Esquisse d'une théorie générale des noms propres). Państwowe Wydawnictwo Naukowe. Warszawa. 1973, 311 p.

C'est un philosophe et logicien qui aborde un sujet très peu étudié dans la recherche mondiale — la sémantique des noms

propres. L'ouvrage de M. Gradziński comprend dix chapitres, précédés d'une introduction et d'une préface d'un grand savant polonais, M. Tadeusz Kotarbiński. A la fin, nous trouvons deux résumés : en russe et en anglais, l'index des noms cités et l'inventaire des termes employés. Dans l'introduction, l'auteur présente les problèmes qu'il pense envisager dans son ouvrage — la notion du nom propre, sa signification et son origine. La notion du nom propre est présentée dans les chapitres II et VI. M. Grodziński définit le nom propre par rapport au nom commun et à la description unitaire — terme de logique qu'il introduit dans sa théorie pour faire mieux ressortir les traits spécifiques du nom propre. Il consacre tout un chapitre (III) à la définition de la description unitaire et aux limites qui séparent celle-ci du nom propre. Il traite de l'opposition du nom propre et du nom commun à travers tout son ouvrage. L'auteur présente le problème de la signification des noms propres dans le chapitre IV, en opposant sa théorie de signification aux théories nihilistes du logicien J. S. Mill et de ses disciples. Les chapitres VIII et IX sont consacrés aux origines des noms propres ; le chapitre VIII constitue une sorte d'introduction au chapitre IX où M. Grodziński présente le problème de la transformation de la description unitaire en nom propre. Dans le chapitre VII l'auteur présente le problème de l'existence des noms propres dans le temps par rapport aux objets qu'ils désignent : l'existence actuelle ou passée de l'objet que le nom propre désigne. Ce chapitre est intimement lié à la signification du nom propre. Le chapitre X constitue une polémique avec les théories de trois linguistes : 1. danois — Holger Steen Sorensen (« Word-Classes in Modern English with Special Reference to Proper Names with an Introductory Theory of Grammar, Meaning and Reference », Copenhagen, 1958) ; 2. anglais — Alan H. Gardiner (« The Theory of Proper Name, A Controversial Essay » 2d Ed., London 1957) ; 3. polonais — Witold Mańczak (« Nom propre et nom commun » in : *Revue Internationale d'Onomastique*. T. XX, Paris 1968, No 3, pp. 206-207). Dans ce même chapitre, M. Grodziński présente et critique la théorie de « noms propres au sens logique » de Bertrand Russell. Dans le premier chapitre de son ouvrage, l'auteur présente les questions terminologiques en s'occupant surtout des relations entre les termes de linguistique et de logique : nom commun, nom propre d'une part et nom général, nom individuel de l'autre...

Bien que l'ouvrage tout entier soit écrit d'une façon très précise, présentant une logique rigoureuse, même dans les points discutables de la théorie, nous avons néanmoins affaire à une imprécision de terminologie linguistique : la définition du mot à la page 12, au début du chapitre I manque de précision de par l'introduction

des termes *dźwięk* 'son' au lieu de phonème et *mowa* 'parole' au lieu de texte ou discours. Ce qui est pire, c'est le fait que M. Grodziński introduit dans sa définition la graphie qui ne fait pas partie du système linguistique. A la même page pour définir le NOM au sens large, l'auteur suit M. Doroszewski, tout en affirmant que tout nom au sens général est constitué par tout mot déclinable, ce qui est valable pour les langues à flexion nominale, mais ne peut s'appliquer à toute langue. Par la suite, dans ce chapitre, M. Grodziński donne la première approche de sa théorie des noms propres, tout en essayant de définir celle-ci par rapport au nom commun. Le nom pour être traité de nom propre doit remplir deux conditions : 1<sup>o</sup> il doit avoir une autre différence spécifique que le nom commun ; 2<sup>o</sup> il doit désigner, dans le contexte donné, un seul objet. La différence spécifique des objets désignés par le nom propre se distingue nettement de celle des objets désignés par le nom commun. La première consiste à porter le nom propre en question et à rien d'autre, tandis que l'autre comprend un certain nombre de traits caractéristiques pour la classe (ensemble) des objets désignés par le nom commun. En ce qui concerne l'unité de l'objet, il arrive dans les textes des langues naturelles que d'une part, le nom propre désigne plusieurs objets, et de l'autre, le nom commun désigne un seul objet dans le contexte donné. Mais dans ce cas-là, dit M. Grodziński, le nom propre n'est pas employé au sens propre, mais constitue une ellipse — on dit « plusieurs Jean » au lieu de dire « plusieurs hommes dont le nom est Jean », et de l'autre, le nom commun désignant un objet constitue une abréviation de la description unitaire — le petit Jeannot dira « Maman n'est pas là » au lieu de dire « Ma maman n'est pas là ».

Pour faire mieux ressortir la signification et l'individualité du nom propre, M. Grodziński le distingue, par la suite, de la description unitaire, en affirmant non sans raison que celui-là contient une signification plus ample que celle-ci ; d'autre part l'emploi du nom propre est général, tandis que l'emploi de la description unitaire est limité — on peut dire « Le plus grand poète polonais du XIX<sup>e</sup> siècle a enrichi par sa production la littérature et la langue polonaises » et « Adam Mickiewicz a enrichi par sa production la littérature et la langue polonaises », mais on peut dire seulement « Adam Mickiewicz déjeuna de sandwiches à la charcuterie » sans pouvoir dire « Le plus grand poète polonais du XIX<sup>e</sup> siècle déjeuna... » (p. 83). En plus, le nom propre peut être changé sans que l'objet désigné ne perde rien de son individualité — un cinéma peut s'appeler à une certaine époque « Apollon » et à partir d'un certain moment, on pourrait l'appeler « Vénus ». Ceci n'est pas possible en ce qui concerne la description unitaire. On peut donc changer



le nom propre de la Terre de Feu, sans pouvoir rien changer à la description unitaire de l'Organisation des Nations Unies. À côté des critères sémantiques, l'auteur présente également les critères grammaticaux qui permettent de distinguer les noms propres et les noms communs. Et c'est ainsi qu'aux pages 116 et ss. dans le chapitre VI, M. Grodziński nous donne six critères grammaticaux. Deux de ces critères paraissent discutables : il s'agit du critère 3 — emploi de la majuscule à l'initiale du nom propre et du critère 4 — impossibilité de l'emploi de l'article indéfini devant le nom propre. Le critère de la majuscule est déjà introduit dans le chapitre I, à l'occasion de la définition du nom propre. Il revient dans le chapitre V et constitue la difficulté d'interprétation des doublets graphiques (p. 110), où l'auteur se demande si le mot écrit une fois par une majuscule et une autre fois par une minuscule constitue deux mots différents ou un même mot à plusieurs fonctions. Nous savons bien que la convention d'écrire les noms propres par une majuscule n'est pas identique dans toutes les langues, ce que l'auteur remarque lui-même. D'autre part, cette façon d'écrire les noms propres n'est pas respectée, par exemple, par l'art moderne de l'affiche ou de l'édition du livre. Ceci est normal étant donné que la majuscule ne relève pas de la structure de la langue, mais du système graphique ; en appliquant ici les critères de M. Grodziński, on peut dire que la graphie constitue le nom propre des textes de la langue qui peut être changée sans affecter la structure même de celle-ci. Pour cette raison justement, il existe des inconséquences graphiques dans différentes langues que l'auteur remarque tout en disant que les membres de la communauté linguistique traitent souvent les noms communs écrits par une majuscule de noms propres. Mais malheureusement, suivant ce même critère graphique, M. Grodziński arrive à la conclusion (p. 138) que les auteurs du dictionnaire orthographique du polonais ne traitent pas les noms des périodes historiques, époques et courants littéraires ou philosophiques, de noms propres car ils les font écrire par une minuscule.

Le problème de l'emploi de l'article indéfini ne paraît pas bien interprété. L'auteur dit qu'il existe des cas de l'emploi de l'article indéfini devant les noms propres, mais que là l'article assume la fonction d'adjectif indéfini — « A Jim Brown », « Ich kenne einen Müller » (p. 116). Formellement, on ne peut donc parler de l'absence de l'article indéfini devant le nom propre comme d'un de ses traits caractéristiques et donner une interprétation particulière de la valeur de celui-là, étant donné que son emploi, dans ce sens, devant le nom propre est régulier et relève de son contenu sémantique : il n'y a aucune différence de fonction de l'article

indéfini dans les phrases — « Do you know a John Brown? » et « Do you know a good teacher? ».

Pour les détails, il faut remarquer qu'à la page 143, ligne 10 du haut, l'imprimeur aurait sauté un vers tout en redoublant un autre, ce qui rend la phrase incompréhensible. A la page 196, l'auteur emploie le terme mowa pisana 'parole écrite' qui n'est pas un terme juste pour dire texte écrit ou texte graphique. L'affirmation, à la page 258 en note, que La Haye est la capitale des Pays-Bas est une erreur parce que cette ville n'est pas la capitale administrative de ce pays.

En somme, il faut constater que l'ouvrage de M. Grodziński constitue une étude très approfondie du problème, basée sur une riche documentation. L'auteur, comme il le dit lui-même dans l'introduction, n'a pas épuisé ce vaste problème que posent les noms propres. Il a tout de même tranché les questions capitales tout en donnant un aperçu original et bien précis sur la notion du nom propre. Comme il est difficile de rendre compte d'une façon plus détaillée de l'ouvrage de M. Grodziński, il est donc dommage que le livre soit écrit dans une langue peu connue et ne puisse être accessible à un large public de linguistes. Une traduction en français ou en anglais résoudrait le problème.

Sławomir BAZYŁKO.

17. G. S. ŠČUR. — *Teorii polja v lingvistike*, Moscou, 1974, 256 pages.

Cette étude consacrée aux théories du champ en linguistique apporte une information diverse et abondante, montrant bien l'extension que la notion de « champ » a prise en linguistique au cours des dernières décennies. Un premier chapitre traite des champs paradigmatiques, champ de Trier, champ des termes de parenté, des noms de plantes, de maladies ou de parties du corps, etc., qui pourraient être rapprochés des champs synonymiques, traités au chapitre X (désignations équivalentes du lieu d'habitation p. ex.), dans la mesure où, dans les deux cas, le critère de définition est extralinguistique. C'est au contraire à partir des combinaisons du discours que sont délimités les champs syntaxiques (d'après Porzig, Weisgerber, Bech et d'autres auteurs), examinés au chapitre II, et qui ne sont pas sans rapport avec les champs associatifs (chapitre IV), réductibles eux-mêmes à des séries dont la cohérence n'est justifiée que par le fonctionnement d'un discours fictif ou intérieur. On discerne en troisième lieu

les champs grammaticaux (comme le champ de la temporalité ou le champ de la modalité), dont les champs morpho-sémantiques qui font l'objet du chapitre VII constituent une variante complexe, dans la mesure où ils instaurent une relation entre deux propriétés grammaticales, par exemple entre les formes analytiques du futur et celles du mode subjonctif dans les langues germaniques. Ce dernier chapitre, qui résume des travaux antérieurs de Šćur, est le plus original du livre, et il illustre bien cette approche topologique que l'auteur préconise et par laquelle il envisage les liens qui se construisent entre des groupes configuratifs exprimant la spécificité d'un système, plutôt qu'entre des termes isolés.

L'entreprise de Šćur est essentiellement critique. Il déplore à juste titre l'abus d'un terme aussi mal défini que celui de « champ », et surtout la confusion de ce terme avec ceux de « système » ou de « structure ». Et il recommande de parler suivant les cas tantôt de « groupes » et tantôt de « systèmes », en ne conservant la désignation de « champ » que pour un nombre restreint de groupes d'invariants caractérisés par un phénomène d'interaction (dit phénomène d'attraction) entre éléments ou ensembles d'éléments déterminés.

La bibliographie mérite d'être signalée (pp. 235-243 pour les titres en cyrillique, pp. 243-254 pour les titres latins).

J. VEYRENC.

18. Roger G. VAN DE VELDE. — *Zur Grundlegung einer linguistischen Methodik (gezeigt am Beispiel der altfriesischen Syntax)*. Commentationes Societatis Linguisticae Europaeae IV. München, Hueber, 1971, 220 p.

Comme on rencontre toujours des problèmes théoriques quand on entreprend la description d'une langue particulière, l'auteur se propose de faire une théorie de la description linguistique (*linguistische Deskriptionslehre*), c'est-à-dire d'envisager tous les problèmes théoriques qu'on est amené à trancher explicitement ou implicitement pour faire une description syntaxique. Mais comme il s'intéresse à l'état ancien d'une langue germanique, le vieux frison, il pose certains problèmes généraux que les linguistes n'ont pas l'habitude d'envisager : dans quelle mesure a-t-on le droit d'appliquer à une langue écrite ancienne les méthodes de description utilisées pour les langues vivantes ? est-il réellement possible de faire la description syntaxique et sémantique d'une langue ancienne, ce qui revient à se demander si la description linguistique



d'une langue peut se faire indépendamment des données situationnelles et extra-linguistiques ?

Celui qui entend décrire la syntaxe d'une langue ancienne doit d'abord délimiter son objet, car tous les textes ne sont pas de la même époque et ne présentent pas forcément le même niveau de langue ; il a donc besoin d'une sérieuse préparation philologique (au sens allemand du terme) pour pouvoir interpréter les textes retenus et contrôler leur établissement. Il importe aussi qu'il ait une formation en linguistique générale pour pouvoir se donner une définition de la syntaxe et en dégager toutes les implications méthodologiques. Par syntaxe, l'auteur entend, d'une façon assez traditionnelle, l'organisation des mots, des constructions et des combinaisons de constructions d'abord au point de vue de leur emploi, de leur forme et de leur structure et ensuite (ou en même temps) au point de vue de leur fonction syntaxique dans l'ensemble de la phrase, c'est-à-dire de leur fonction en tant que partie de phrase (p. 55). Cette définition est acceptable ; on peut seulement regretter que l'auteur ne pose pas le problème du morphème et de son rôle dans la syntaxe ; mais il faut bien reconnaître que les rapports entre le morphème et le mot ne sont pas encore réglés de façon satisfaisante et qu'il reste commode de partir du mot pour faire la syntaxe d'une langue ancienne.

En ce qui concerne la méthode d'analyse syntaxique, l'auteur cherche l'invariant de forme ou de fonction qui définit une classe d'occurrence (par exemple la classe d'occurrence prénominale) ; il répartit les éléments ainsi identifiés en classes de récurrence suivant la fréquence avec laquelle ils peuvent reparaître, et dresse le tableau des classes de co-occurrence, c'est-à-dire des éléments qui peuvent se combiner entre eux. A l'intérieur des faits de co-occurrence il établit des classes de distribution pour préciser l'ordre des mots et dégager une hiérarchie distributionnelle (pour éviter toute confusion avec une analyse distributionnelle comme celle de Z. Harris, il vaut mieux parler, ainsi que le fait du reste l'auteur lui-même, de classes de position). Ce dernier essaie ensuite de voir s'il y a un rapport entre ces classes de position et le sens, ce qui revient à poser en dernière analyse des classes sémantico-syntaxiques ; c'est ainsi que, pour les éléments prénominaux, la place de l'adjectif, qui est à côté du noyau nominal, celle des numéraux et des cardinaux, qui sont seulement voisins du noyau nominal, et celle des déictiques, qui sont loin du noyau nominal, correspondent au rapport sémantique de moins en moins étroit qu'ils ont avec le noyau nominal. Le principe d'une telle comparaison est évidemment intéressant, mais il faudrait disposer de moyens plus fins et plus précis pour analyser ces rapports sémantiques.

L'auteur applique cette méthode syntaxique à la structure du syntagme nominal, ainsi qu'à la structure et à la fonction du syntagme verbal, ce qui incontestablement lui permet de faire progresser en précision et en rigueur la syntaxe du vieux frison. Mais ceci fait-il progresser la théorie syntaxique en général ? On peut en douter, d'autant que le livre s'adresse beaucoup plus au germaniste qui connaît le vieux frison qu'au linguiste préoccupé de syntaxe générale et de méthodologie ; ce dernier risque même d'être plus attiré par les questions posées que par les réponses apportées. Il n'en reste pas moins qu'il est très réconfortant de voir que les études syntaxiques sur une langue ancienne peuvent devenir aussi vivantes grâce à une certaine réflexion théorique et méthodologique : on aimerait que ce soit une pratique courante dans l'étude de toutes langues anciennes.

Cette attitude résolument moderne anime tout le livre, mais encore plus le dernier chapitre où l'auteur envisage la possibilité de formuler les faits qu'il a étudiés dans le cadre de la grammaire générative transformationnelle. Il signale très justement que le descripteur n'a aucune intuition linguistique sur le vieux frison, ce qui lui interdit de soumettre cette langue à des expérimentations, et que la description d'une langue ancienne risque forcément d'être plus taxinomique que ne le voudrait la grammaire générative transformationnelle. Mais il grossit peut-être un peu trop ces difficultés, car il est assez souvent possible de faire, à partir de ce qu'on a déjà observé ou supposé, des hypothèses sur l'éventuelle grammaticalité ou agrammaticalité d'une construction. Évidemment c'est moins rapide et moins sûr que l'intuition d'un sujet parlant, laquelle toutefois n'est pas toujours aussi catégorique qu'on le souhaiterait quand le problème étudié est particulièrement complexe ou subtil. Certes la façon dont on peut connaître une langue ancienne complique la tâche du générativiste, mais on est en droit de se demander si le fait que le vieux frison commence, grâce aux travaux de R. G. van de Velde, à être décrit en termes générativistes n'est pas ce qui, pour l'instant, gêne le plus le spécialiste de cette langue.

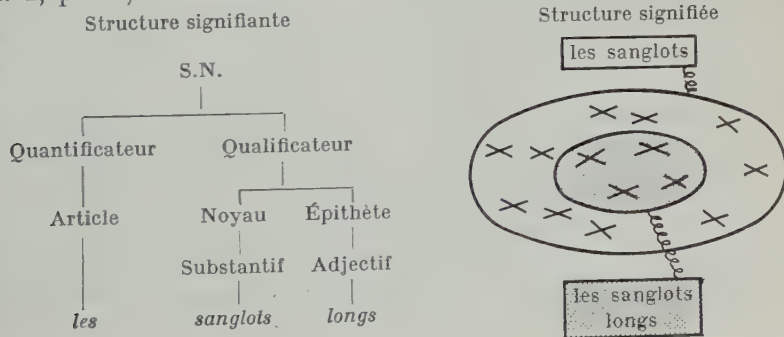
Christian TOURATIER.

- 
19. Georges van Hout. — *Franc-malh (Essai pédagogique sur les structures grammaticales du français moderne)*, I : le syntagme nominal ; II : la relation prédicative ; III : la proposition ; Paris, Didier, 1973-1974, 216 p., 268 p., 402 p.

Cet ouvrage va fasciner et irriter, à cause de son caractère éminemment moderne. Il rapproche deux branches du savoir qui,

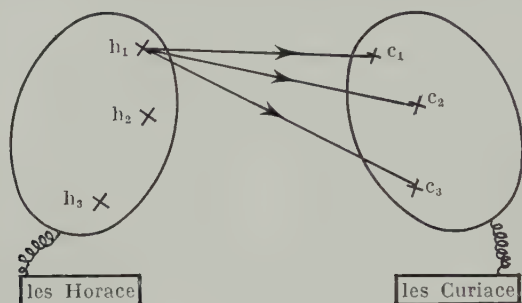
aujourd'hui, dans le grand public, sont aussi bien portées au pinacle que traînées dans la boue : la linguistique et les mathématiques modernes. Et l'auteur, en utilisant « la mathématique ensembliste et relationnelle » (I, p. 5) pour décrire les structures de la langue française, espère ainsi briser un peu la cloison artificielle et dérisoire que des préjugés socio-culturels établissent entre l'enseignement du français et l'enseignement des mathématiques (d'où le titre de *Franc-math*).

Il décrit par exemple le syntagme nominal en postulant qu'il « signifie un ensemble au sens où le définit le mathématicien » (I, p. 23), qu'il forme un sous-ensemble dans « l'univers du discours ou référentiel », qui « est l'ensemble délimité au moment de la communication » (I, p. 30), et qu'il se décompose « en marquant de la quantification et marquant de la qualification » (I, p. 32). Ainsi, dans le SN *les puces, des puces* ou *trois puces, les, des* ou *trois* est le quantificateur et *puces* le qualificateur, le qualificateur désignant « une propriété spécifique pour chaque élément de l'ensemble défini par un syntagme nominal, et ceci indépendamment de la quantification de l'ensemble », et le quantificateur désignant « une propriété spécifique pour l'ensemble défini par un syntagme nominal, et ceci indépendamment de la qualification de l'ensemble » (I, p. 31). Cette présentation des choses permet à l'auteur d'analyser systématiquement la quantification apportée par tous les éléments qui commutent avec l'article, et de cerner très précisément la nature et la valeur de l'épithète. Est épithète, explique en effet G. van Hout, tout élément qui s'ajoute au nom à l'intérieur du qualificateur ; c'est l'adjectif dans *les sanglots longs* ; c'est le SN translaté, comme chez Tesnière, en qualificateur par la préposition *de* dans *les sanglots des violons*, etc. Une telle adjonction au noyau du qualificateur qu'est alors le nom *a*, au point de vue du sens, la propriété de réduire l'extension du qualificateur, de « former un sous-ensemble de son extension » (I, p. 95), ce que l'auteur appelle la caractérisation et représente par les schémas suivants (cf. I, p. 82) :



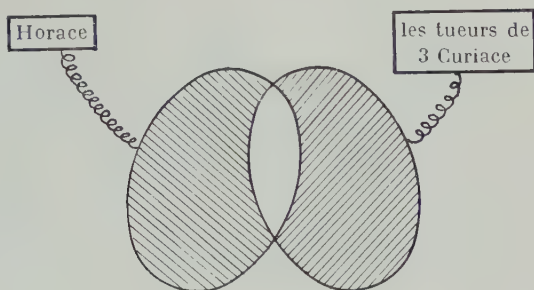


En décrivant l'énoncé verbal minimal, G. van Hout montre très clairement qu'il y a deux analyses possibles : une analyse relationnelle et une analyse prédicative. Dans l'analyse relationnelle, le verbe est considéré comme une relation entre plusieurs ensembles, relation à laquelle appartiennent les couples, les triplets ou les n-uples que désignent les actants du verbe. Soient par exemple la relation binaire *tuer*  $R$ , les éléments  $h_1$ ,  $h_2$  et  $h_3$  de l'ensemble *les Horaces* et les éléments  $c_1$ ,  $c_2$  et  $c_3$  de l'ensemble *les Curiace* ; l'énoncé *Horace tue les trois Curiace* signifie en termes relationnels que les couples  $h_1c_1$ ,  $h_1c_2$  et  $h_1c_3$  appartiennent à la relation  $R$ , c'est-à-dire :  $[(h_1c_1) \in R] \wedge [(h_1c_2) \in R] \wedge [(h_1c_3) \in R]$ .



Une relation binaire étant définie comme un ensemble de couples, si l'on appelle  $H$  l'ensemble  $\{h_1\}$ , et  $C$  l'ensemble  $\{c_1, c_2, c_3\}$ , l'analyse relationnelle ainsi formulée en termes d'appartenance peut aussi être formulée en termes d'inclusion, à savoir :  $H \times C \subset R$ , ce qui veut dire que le produit de  $H$  par  $C$  est inclus dans  $R$ . Quelle que soit l'écriture adoptée, on voit tout de suite que l'analyse relationnelle correspond exactement à la description que Tesnière donnait du verbe et de ses compléments, le nombre d'éléments des n-uples concernés étant d'ailleurs appelé « la valence de la relation » (I, p. 108), avec une reprise explicite de la terminologie de Tesnière. Mais si, contrairement à ce que fait Tesnière, on privilégie un des actants, ce qui semble se produire en français avec le sujet, on obtient l'analyse prédicative, qui, elle, voit toujours dans l'énoncé verbal une relation binaire d'inclusion entre deux ensembles : l'ensemble que désigne le sujet (ou thème), à savoir *Horace*, et l'ensemble qui correspond à l'extension de la propriété désignée par le prédicat, à savoir *ceux qui ont tué les trois Curiace*. Cette analyse prédicative ramène en quelque sorte l'énoncé avec syntagme verbal à un énoncé attributif du type *Horace est (un) tueur passé de trois Curiace*. Bien entendu, l'analyse prédicative et l'analyse relationnelle sont équivalentes, à cela près, signale G. van Hout, que le mathématicien n'utilise guère

une notation comme celle de l'analyse prédicative, qui « allonge inutilement l'écriture », mais que « langue, elle, y trouve un moyen d'expression supplémentaire » (II, p. 117) : la mise en évidence d'un des actants.



Ces descriptions mathématiques ou logiques du français posent le problème de savoir si elles appartiennent à un manuel de mathématiques appliquées au français ou à une grammaire de la langue française. Il nous paraît incontestable qu'il s'agit vraiment d'une grammaire (d'ailleurs l'auteur indique nettement ses intentions quand il sous-titre son œuvre par *Essai pédagogique sur les structures grammaticales du français moderne*) ; mais on est tenté de se demander si cette grammaire ne risque pas d'imposer arbitrairement aux faits linguistiques décrits le point de vue quantitatif du mathématicien. Ainsi, dans la phrase *Les vaches sont des mammifères*, le verbe *être* signifie-t-il réellement l'inclusion, comme le dit G. van Hout ? « Oui, répond L. Dupont, un hypercritique fort peu amène de G. van Hout, si je pense logiquement, en extension. Non, si je pense, comme c'est presque toujours le cas dans la langue courante, en compréhension. 'La vache est un mammifère' signifie sans doute son appartenance à l'ordre des mammifères, mais encore et surtout qu'elle a les caractères des êtres qui font partie de cet ordre » (*Bulletin de la Soc. belge des prof. de franç.*, n° 70, 1971, p. 19).

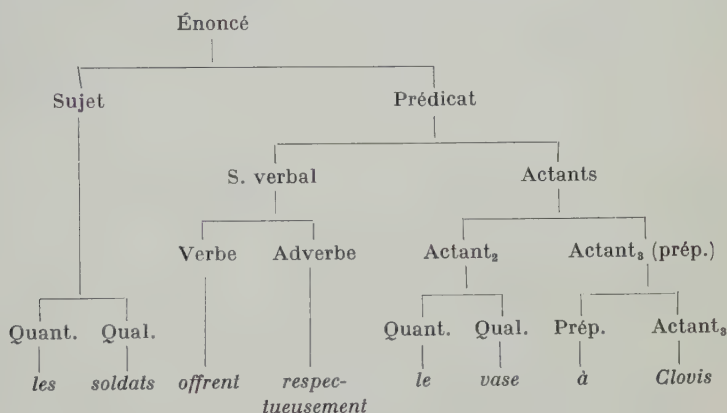
G. van Hout se défend en disant qu'il sait aussi bien que quiconque que *les vaches sont des mammifères* et *l'ensemble des vaches est inclus dans l'ensemble des mammifères* sont « au niveau de perception de la langue concrète (...) deux énoncés (...) distincts » (II, p. 13) ; mais il y a entre leur interprétation une « équivalence totale », comme il y a équivalence entre *sitio*, *j'ai soif* et *I'm thirsty*, malgré les différences de structures. Le but de l'auteur est par conséquent de traduire en langage mathématique les phrases de la langue française, ce qui lui semble aussi légitime que de les traduire en anglais.

Cette justification est tout à fait recevable quand la traduction est à peu près fidèle à l'original, ce qui nous semble le cas dans la description ensembliste du SN. Mais une traduction est assez souvent infidèle (*traduttore, traditore*). N'y a-t-il pas en effet une certaine différence entre *les vaches sont des mammifères* et *les vaches  $\subset$  les mammifères*? Lorsqu'on distingue, à la suite de Frege, la *Bedeutung* et le *Sinn*, la signification en tant que situation extra-linguistique désignée par un message linguistique et le sens en tant que contenu signifié par ce message, on doit reconnaître que la phrase française et sa traduction mathématique ont la même signification, mais n'ont pas le même sens : elles ne présentent pas de la même façon les mêmes choses et sont respectivement la version compréhensive et la version extensive d'une même réalité. Voilà qui, sur ce point, donne raison à L. Dupont contre G. van Hout. Mais alors comment analyser la compréhension d'une façon explicite et rigoureuse? Jusqu'à présent il ne semble pas exister de logique compréhensive vraiment satisfaisante. Du coup, ce qui est faiblesse théorique dans l'entreprise de G. van Hout devient supériorité pratique, puisqu'on dispose ainsi d'un moyen indirect d'appréhender et d'étudier la compréhension. On traduit en effet en termes quantitatifs le phénomène linguistique qu'on veut étudier, ce qui permet d'en donner une définition très précise et très rigoureuse, et, une fois les choses bien définies et analysées, on dit que la langue met en œuvre les données qualitatives qui correspondent à la définition quantitative proposée. Par exemple, l'adjectif épithète ou mieux la relative déterminative (où la grammaire traditionnelle voit, à la suite de *La logique* de Port-Royal, une restriction de l'extension de l'antécédent) peut être définie d'une façon très précise en termes extensionnels ; mais, pour le locuteur, elle n'exprime nullement une restriction, car si *les hommes qui sont pieux sont charitables* et *ceux des hommes qui sont pieux sont charitables* ont la même valeur de vérité, ces deux phrases n'ont pas le même sens. On ne rejettera pas pour autant la seule définition rigoureuse que l'on ait de la relative déterminative, mais on la précisera en disant qu'elle contribue au message non pas en tant qu'extension d'une sous-classe particulière, mais en tant que compréhension de cette sous-classe particulière, en tant que propriété définie et délimitée par cette sous-classe. Cette façon de procéder correspond d'ailleurs très exactement à l'analyse que G. van Hout a proposée pour le SN : la relative déterminative, tout comme l'adjectif épithète, fait partie du qualificateur du SN et est donc fondamentalement dans la phrase le support d'une propriété, le support d'une compréhension. Certes il serait préférable d'analyser et de définir directement cette compréhension ; mais comme cela n'est pas encore possible, il

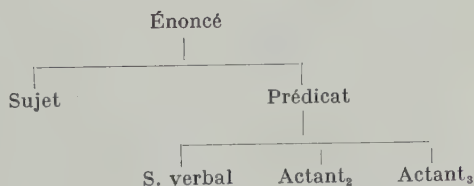


vaut mieux pouvoir l'analyser indirectement plutôt que de l'appréhender uniquement en termes impressionnistes ou vaguement flous.

Si pour les constituants du SN et pour l'énoncé attributif la traduction mathématique n'est que légèrement infidèle, elle nous semble par contre très peu fidèle, quand il s'agit de l'énoncé verbal. Certes l'analyse prédicative se rapproche beaucoup plus que l'analyse relationnelle de l'original français, puisqu'elle considère le prédicat verbal comme une propriété qu'elle appréhende indirectement par le biais de son extension ; mais, dans l'analyse prédicative, le prédicat, à défaut de l'énoncé entier, est encore décrit en termes relationnels. Il est en effet décomposé en deux constituants : d'une part la relation qu'est le verbe, d'autre part le produit des actants qui restent quand on a retiré le sujet, ce que G. van Hout représente par le schéma suivant (II, p. 117) :



Cette structuration ne correspond pas à la structure syntaxique que nous souhaiterions attribuer à un tel énoncé, laquelle serait du type :

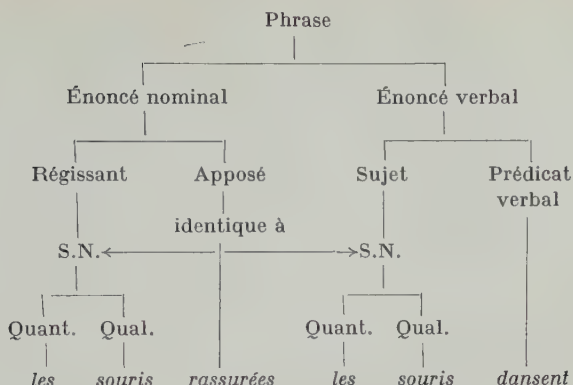


Certains linguistes proposeraient une analyse comme celle de G. van Hout et nous objecteraient que notre structuration syntaxique

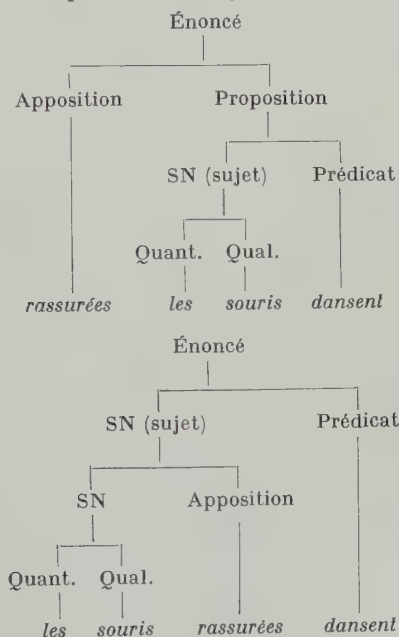
n'est qu'une réalisation superficielle de la structuration postulée par G. van Hout. Mais il nous semble que la véritable structuration d'un énoncé est sa structuration syntaxique et que si la description relationnelle du prédicat correspond à la réalité linguistique, ce ne peut être qu'en tant qu'interprétation sémantique de la structure syntaxique que nous avons envisagée.

Quand il décrit les constituants du prédicat qui ne sont ni verbe ni actant, G. van Hout est plus heureux. Il établit par exemple entre l'adverbe et le circonstant l'opposition suivante : l'adverbe est une caractérisation de la relation verbale, « une épithète du verbe » (II, p. 185), qui par conséquent « forme un sous-ensemble de l'extension de la relation verbale » (II, p. 185, note 2), alors que « le circonstant prédique la relation verbale » (II, p. 201) et ne fait pas partie du SV proprement dit. S'il n'est pas impensable de considérer que l'adverbe de manière se combine directement avec le verbe, on peut cependant se demander s'il ne faut pas distinguer le circonstant qui se combine avec l'énoncé et qui serait en quelque sorte extraposé, et le circonstant proprement dit, qui ne fait pas partie du SV (c'est-à-dire de la construction formée par le verbe et tous ses actants moins le sujet) mais est une expansion du SV à l'intérieur du prédicat. On admettrait ainsi deux classes parmi tous les SN qui sont des constituants du prédicat : les compléments du verbe qui sont imposés par le sémantisme du verbe et qui correspondent à ce que les dictionnaires considèrent comme la construction du verbe (c'est-à-dire les actants moins le sujet) et les circonstants qui, eux, ne sont pas entraînés par le sémantisme du verbe et se combinent avec le SV, c'est-à-dire avec la construction formée par le verbe et les compléments du verbe. Cela admis, il nous semble qu'il serait possible de dire que les circonstants ont la valeur caractérisante que G. van Hout attribue aux adverbes de manière, et que seuls les circonstants extraposés ont la valeur non-caractérisante qu'il attribue à tous les circonstants.

Quoi qu'il en soit, chaque fois que G. van Hout parle de caractérisation, que ce soit à propos du SN ou à propos du SV, il présente des analyses très intéressantes au point de vue linguistique ; mais tout ce qu'il oppose à la caractérisation nous paraît décrit avec beaucoup moins de justesse. L'apposition par exemple, qui est avec raison opposée à l'épithète, est considérée comme « un prédicat nominal » (II, p. 77), une phrase comme *rassurées, les souris dansent* ou *les souris, rassurées, dansent* étant analysée en deux énoncés : un énoncé nominal et un énoncé verbal juxtaposés, et recevant la structuration suivante (II, p. 45) :



Certains linguistes adopteraient sûrement une description de ce genre ; pour notre part, nous distinguerions l'apposition extraposée (*rassurées, les souris dansent*) de l'apposition ordinaire (*les souris, rassurées, dansent*) et nous les opposerions au point de vue de l'organisation syntaxique de la façon suivante :

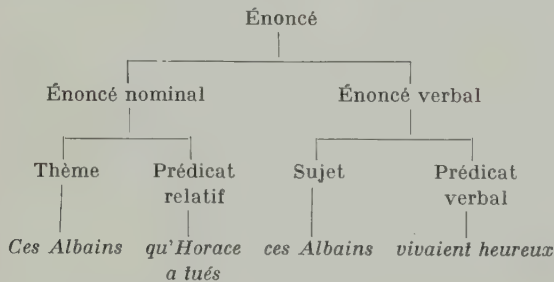


Ainsi nous ne verrions pas dans l'apposition un énoncé ou une proposition, tout en admettant qu'au point de vue du sens l'apposition correspond à quelque chose qui pourrait être une proposition. Bref, il nous semble que les analyses de G. van Hout

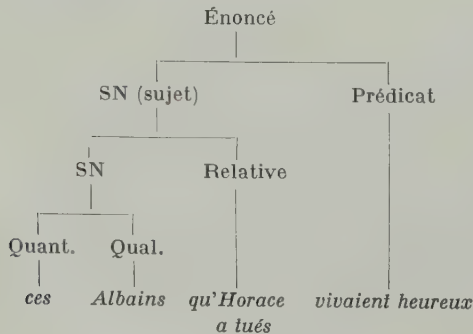


ont tendance à considérer que la structuration de la phrase correspond à l'analyse de son contenu et à confondre la sémantique et la syntaxe, un peu à la façon des linguistes que l'on range sous l'étiquette de « sémantique générative ».

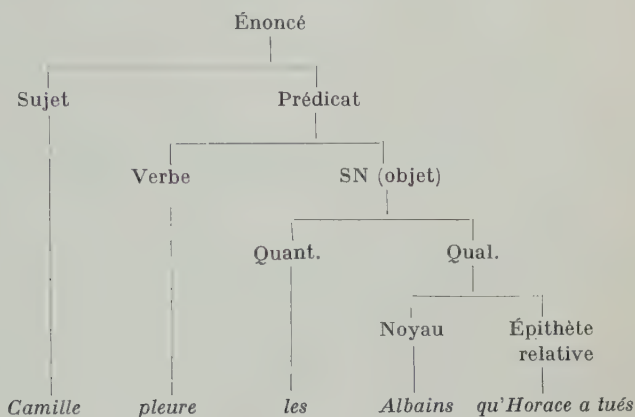
On retrouve bien entendu l'opposition entre la caractérisation et l'apposition dans la distinction traditionnelle entre relatives déterminatives et relatives explicatives. Et là aussi l'analyse que G. van Hout donne des relatives explicatives nous paraît moins adéquate que son analyse des relatives déterminatives. N'est-ce pas en effet pour obtenir un énoncé nominal avec son régissant et son prédicat non verbal que G. van Hout admet que « c'est *ces Albains*, *qu'Horace a tués*, (*et*) *Horace*, *qui avait tué les Curiace* qui sont des propositions, et non le syntagme relatif considéré isolément » (III, p. 134) *qu'Horace a tués* ou *qui avait tué les Curiace*? Le pronom relatif étant le topique d'une proposition relative et représentant dans la relative le contenu sémantique de l'antécédent, on peut dire que la relative seule (c'est-à-dire sans son antécédent) est l'équivalent d'une proposition au sens logique où l'entend G. van Hout, à savoir la proposition *Horace les a tués* ou la proposition *il avait tué les Curiace*. Dans ces conditions, la structure d'un énoncé avec relative explicative n'est pas, comme le croit G. van Hout (III, p. 141), la suivante :



mais correspond plutôt à :



Ceci veut dire que la relative explicative appartient au même syntagme que son antécédent, exactement comme la relative déterminative, mais qu'elle ne fait pas partie du qualificateur de ce SN, alors que la relative déterminative est, ainsi que l'a fort bien vu G. van Hout, un constituant du qualificateur de ce SN et correspond donc, dans la phrase *Camille pleure les Albains qu'Horace a tués*, à la structure (III, p. 138) :



Il apparaît alors que la différence entre les deux sortes de relatives n'est pas uniquement sémantique ou logique, comme on a parfois tendance à le croire, mais est avant tout syntaxique ; on peut la formuler en termes de « constituants immédiats », comme nous le ferons dans notre thèse sur la relative, en disant que la relative est déterminative, quand le nom ou le groupe nominal antécédent forme avec la relative une construction, qui, à son tour, forme une construction supérieure avec le déterminant (ou l'article) de l'antécédent ; mais que la relative est explicative, quand elle est un « constituant immédiat » du SN auquel elle appartient, l'autre « constituant immédiat » étant la construction que le nom ou le groupe nominal antécédent forme avec son déterminant.

On pourrait encore relever, ainsi que le font les correcteurs de versions, quelques « inexactitudes de détail » ; par exemple, considérer que le relatif devient interrogatif (cf. III, p. 152) alors qu'il s'agit simplement d'homonymie ; dire que *ne... pas* sont deux morphèmes (cf. III, p. 164), alors qu'il s'agit du signifiant discontinu d'un seul morphème ; prétendre que le présent est un « cursif » (cf. III, p. 75), alors qu'il est une forme verbale sans morphème (et par conséquent sans signifié) temporel ; refuser à *devoir* le statut d'auxiliaire, alors que \*JE *dois* que TU *parles*, à la différence de *je veux* que *tu parles*, est impossible ; etc. Mais

malgré ces inexactitudes et malgré des infidélités plus ou moins graves, il faut reconnaître que, d'une façon générale, la traduction mathématique que G. van Hout nous propose de la grammaire française est passionnante et fort stimulante pour l'esprit et qu'elle a très souvent une pertinence linguistique indirecte, mais indéniable, quoi qu'on en ait pu dire.

Christian TOURATIER.

20. Jean-Claude MILNER. — *Arguments linguistiques*, Collection « Repères », Série bleue « Linguistique », Maison Mame, 1973, 238 p.

L'auteur réunit sous ce titre plusieurs études de linguistique française et de linguistique générale qui, en dehors du fait qu'elles mettent toutes en œuvre la théorie linguistique de N. Chomsky appelée couramment « théorie standard étendue », « n'ont aucune unité de contenu » (p. 7). Il leur donne néanmoins un titre commun, parce qu'elles permettent de voir à quel genre de preuves et de démonstrations recourt la linguistique chomskyenne. On peut dire en effet que la linguistique structurale européenne par exemple, qui s'appuie sur la « distinctivité », utilise la commutation pour prouver le caractère distinctif d'un phénomène phonologique, morphologique, syntaxique, etc. La linguistique chomskyenne pour sa part énonce des « hypothèses plausibles et fécondes sur le fonctionnement du langage » (p. 13), puis montre que chacune de ces hypothèses est vraie pour telle ou telle structure, parce que cette structure a telle propriété. On peut donc dire de ces deux sortes de linguistique que « l'une raisonne en termes de test, l'autre en termes d'argument » (p. 16).

Ainsi, dans sa première étude, J.-C. Milner fait l'hypothèse que « les comparatives sont aux adjectifs ce que les relatives sont aux noms » (p. 31) et en commence la démonstration en essayant d'établir que les comparatives ont la propriété d'être déterminatives ou explicatives exactement comme les relatives. Pour ce faire, il dégage toutes les analogies que l'on peut admettre entre les comparatives et les relatives et notamment celles qu'il y a entre *Pierre est aussi intelligent que Paul* et la relative déterminative et entre *Pierre est intelligent, autant que Paul* et la relative explicative. Il remarque qu'il existe « deux types de comparaisons d'égalité » : 1) l'un qui « exprime la réalisation dans sa plénitude qualitative d'une propriété par un sujet, indépendamment du degré d'intensité quantitative, en se référant à un modèle



exemplaire » (p. 41), 2) l'autre qui « situe les propriétés sur une échelle quantitative d'intensité, indépendamment de la qualité de la réalisation » (p. 41), la phrase *Jean est beau comme un astre* ayant le sens (1), ainsi que le montre l'impossibilité de modifier le degré d'intensité (\**Jean est presque beau comme un astre*), et la phrase *Pierre est aussi intelligent qu'Einstein* pouvant avoir les deux sens. Il s'explique alors fort bien que dans le sens (2), où la comparaison porte sur le degré d'intensité, la qualité puisse être différente, comme dans *Pierre est aussi intelligent que (Paul est) courageux*, et oppose les deux types de comparatives en supposant que dans le type (1) l'identité concerne « l'ensemble du groupe adjectif » (p. 42), c'est-à-dire l'unité lexicale qu'est l'adjectif et son déterminant quantitatif, et que dans le type (2) seul le degré de l'adjectif, c'est-à-dire le déterminant de l'adjectif, est concerné (cf. la représentation graphique des deux structures ainsi postulées p. 48). Ceci l'amène à dire que l'analogie entre les comparatives et les relatives se restreint aux comparatives « où l'identité des adjectifs joue le même rôle que l'identité des noms pour les relatives » (p. 52), c'est-à-dire le type (1), et qu'en français, « les marqueurs du comparatif d'inégalité, *plus* et *moins* », qui « sont exclusivement des adverbes d'intensité quantitative » (p. 49), n'appartiennent qu'au type (2). Cette dernière conclusion nous semble contredire le parallélisme que l'auteur a admis entre les relatives déterminatives et explicatives et les phrases *Pierre est plus intelligent que Paul* et *Pierre est intelligent, plus que Paul* (cf. p. 36); peut-être faudrait-il exclure de l'analogie entre comparatives et relatives non pas toutes les comparatives du type (2), mais seulement celles qui ne présentent pas effectivement l'identité d'adjectif? D'ailleurs J.-C. Milner reconnaît lui-même que le comparatif de supériorité du latin ne correspond pas uniquement au type (2) : reprenant les observations de Löfstedt et la théorie d'E. Benveniste, il pense que le complément du comparatif avec *quam* (cf. *doctior quam Pelrus*) est propre au type (2) et le complément à l'ablatif (cf. *nocte obscurior*) propre au type (1); il serait même tenté de voir dans cet ablatif un ablatif adverbial qui ferait du nom mis à l'ablatif une sorte d'adverbe de degré (cf. p. 57).

Tous ces rapprochements entre les comparatives et les relatives nous paraissent judicieux et intéressants; mais on peut reprocher à l'auteur de considérer comme acquise l'analyse que N. Chomsky a proposée de la relative déterminative. Il ne nous semble pas en effet que la relative déterminative soit, comme l'article, un élément de la quantification du syntagme nominal; car, si l'on peut dire avec G. van Hout que la relative déterminative ou l'épithète détermine un sous-ensemble de l'extension de l'antécédent

(cf. *Franc-math* I, p. 48-49 ; p. 95 ; p. 31-32 et notre compte rendu dans ce volume), elle intervient dans le SN en tant que compréhension de ce sous-ensemble et fait donc partie du qualificateur et non du quantificateur du SN, pour reprendre la terminologie de G. van Hout. Nous dirions dans ces conditions que la différence entre *Pierre est intelligent, autant que Paul* et *Pierre est aussi intelligent que Paul* vient de ce que, dans le premier cas, la comparaison est une expansion du syntagme attributif, mais ne fait pas partie de l'attribut, alors que, dans le second cas, elle est un constituant de l'attribut, ce qui présente quelque analogie avec la différence entre relatives explicatives et relatives déterminatives, cette dernière formant une construction avec le groupe nominal antécédent moins l'article, alors que la relative explicative forme une construction avec le syntagme composé du groupe nominal antécédent et de son article (cf. ici même notre compte rendu du *Franc-math*). On peut toutefois se demander si cette analogie n'est pas plus apparente que réelle, car les comparatives qui sont comparables aux relatives ne correspondent peut-être pas tant à un adjectif identique commun (par ex. *intelligent*) qu'à un prédicat identique commun (par ex. *est intelligent*) ; c'est ce que suggéreraient des phrases telles que *Pierre danse comme une étoile*, *Pierre danse aussi bien que Paul* ou *Qui vous empêche d'aller trouver M. Pierre Fabre, comme vous êtes venu me trouver moi?* (d'après K. Sandfeld, II, p. 426), où il serait probablement difficile de trouver des oppositions comparables à celle qu'il y a entre relatives déterminatives et relatives explicatives.

J.-C. Milner essaie, dans une deuxième étude, d'analyser les syntagmes du type *un kilo de pain*, *un imbécile de général* en considérant le premier nom comme un élément du déterminant du SN et en postulant qu'il y a dans la base de la grammaire une règle comme :

Dét → ... (Quantité) (Qualité)...

Les noms de qualité comme *l'imbécile*, *le crétin*, etc., ont en effet la propriété de subir un processus de dislocation (*Un gendarme m'a dressé une contravention, le crétin*) qui est différent de la dislocation ordinaire (*Je les ai montées, les marches*) et qui serait le résultat d'une transformation à partir de *Un crétin de gendarme m'a dressé une contravention*. Ce processus de dislocation semble présenter les mêmes propriétés et les mêmes restrictions que la dislocation de *Mes amis m'ont tous fait un cadeau* ou *Mes amis m'ont chacun fait un cadeau* à partir de *Tous mes amis m'ont fait un cadeau* ou *Chacun de mes amis m'a fait un cadeau*. De cette dernière analogie, J.-C. Milner tire une conclusion qui peut paraître logique, mais semble difficilement acceptable : « les noms de qualité

sont de même nature *syntaxique* (c'est nous qui soulignons) que *tous* et *chacun* » (p. 127) ; car s'il y a effectivement des ressemblances syntaxiques partielles entre *Un gendarme m'a dressé une convention, le crétin* et *Mes amis m'ont tous fait un cadeau*, peut-on admettre qu'il y ait identité *syntaxique* entre *le crétin de gendarme* et *tous mes amis* ?

Passant à la phonologie française, J.-C. Milner montre qu'à côté des semi-voyelles qui entraînent comme dans *l'yeuse*, *l'oiseau*, *l'huilier* la troncation formulée par S. Schane, il y a des semi-voyelles qui n'entraînent pas cette troncation (*le yogi*, *le watt*, *la ouate*, *le ouistiti*) ; il rend fort justement compte de ce disparate en postulant une véritable semi-voyelle dans /jogi/ ou /wat/ et une « voyelle abrégée » dans [jöz], [wazo], [wɪlje] à partir de /iöz/, /uazo/, /üilie/. Mais il apparaît du même coup que la théorie selon laquelle les semi-voyelles correspondent aux traits [-vocalique] et [-consonantique] empêche une généralisation, puisqu'elle ne permet pas de dire en une seule règle que par rapport à la troncation les semi-voyelles, les liquides et les consonnes ont le même traitement. J.-C. Milner montre aussi que la règle de troncation n'est une règle cyclique, qui par conséquent s'applique au-delà du niveau du mot, qu'en vertu de la règle d'insertion de la frontière de mot #. Traditionnellement en phonologie générative, la limite # est « insérée automatiquement au début et à la fin de chaque séquence dominée par une catégorie majeure, c'est-à-dire Nom, Verbe, Adjectif ou Groupe nominal, Groupe verbal, Phrase » (p. 157) ; J.-C. Milner propose d'ajouter une règle de réajustement qui remplacerait « la limite # par +, dans une configuration [X # # X], si X est une catégorie lexicale (c'est-à-dire N, V ou Adj) » (p. 158). Cette description a pour conséquence théorique que la règle de troncation n'est plus une règle cyclique et a pour avantage pratique de rendre compte aisément de l'absence possible de liaison dans *des camarades anglais*.

Dans l'étude suivante, J.-C. Milner propose une comparaison entre la théorie de N. Chomsky et celle de Z. Harris ou, comme il le dit, entre l'école de Cambridge et celle de Pennsylvanie et montre que si ces deux écoles sont d'accord pour admettre que « deux structures ayant les mêmes propriétés sont en relation transformationnelle » (p. 182), elles ne conçoivent pas du tout de la même façon les transformations. Il y a en effet des divergences qui sont facilement discernables, quand on connaît un peu les deux théories en question. C'est ainsi que pour N. Chomsky les transformations sont toujours paraphrastiques, alors que pour Z. Harris il y a, à côté des transformations paraphrastiques, des transformations incrémentielles, qui modifient le sens ; pour l'école de Pennsylvanie les transformations relient des structures

effectivement attestées, alors que pour l'école de Cambridge les transformations opèrent sur des structures non réalisées et par conséquent « abstraites ». Mais, à côté de ces divergences manifestes, J.-C. Milner en dégage une autre qui est moins évidente, mais qui est essentielle : l'école de Pennsylvanie a un point de vue extensionnel et l'école de Cambridge un point de vue intensionnel. Il montre en effet très justement que pour la première « la transformation n'est rien d'autre qu'une classe de paires ordonnées de phrases » et que « la relation entre phrases est exprimée dans le langage des classes » (p. 191) ; mais que pour la seconde la transformation est « une entité spécifique », « une propriété de la paire » de phrases mises en relation « qui est distincte de la paire elle-même » (p. 192), la relation étant exprimée dans les termes du prédicat : « analysable en » (cf. N. Chomsky, *La notion de « règle de grammaire »* — *Langages* 4, p. 100). Une telle présentation des choses a l'avantage d'opposer clairement et profondément les deux écoles, mais permet aussi, nous semble-t-il, de bien voir l'unité de la pensée de Z. Harris : certes il estime nécessaire de passer de l'analyse distributionnelle et plus précisément de l'analyse en chaînes à l'analyse transformationnelle (cf. notamment *Structures mathématiques du langage* 4.0), mais son analyse transformationnelle est faite dans le même esprit que son analyse distributionnelle : elle met aussi en œuvre le point de vue extensionnel. J.-C. Milner montre ensuite que cette différence entre les deux écoles transformationnelles n'est pas seulement une question d'écriture, mais correspond à « une divergence réelle » (p. 196) qui entraîne des divergences empiriques (par exemple, le point de vue extensionnel conduit à négliger « l'ensemble des hiérarchisations catégorielles » (p. 201) d'une suite « et à n'utiliser qu'un seul niveau ») et il s'efforce d'établir que le point de vue intensionnel a quelques conséquences objectives qui sont empiriquement plus commodes et plus opératoires.

Même si l'on n'accepte pas toutes les conclusions et toutes les hypothèses de l'auteur, il faut reconnaître que son livre est plein d'idées stimulantes et d'observations pénétrantes : il ne sépare jamais les faits linguistiques de la théorie linguistique et intéresse par ses analyses de détail comme par sa hauteur de vue.

Christian TOURATIER.

- 
21. Oswald DUCROT. — *La preuve et le dire (Langage et logique)* ; Collection « Repères », Série bleue « linguistique » ; Maison Mame, 1973, 290 p.

O. Ducrot distingue le « dire » du « parler », c'est-à-dire « la



communication d'une information à l'aide du langage » (p. 214) de « l'acte d'utiliser le langage » (p. 214), et estime qu'une des originalités du langage naturel par rapport au langage scientifique ou logique est précisément de ne pas réduire le « parler » au « dire », bref de ne pas avoir pour unique fonction, ni même pour première fonction, d'informer. C'est donc avec le sentiment aigu de ne pas embrasser tout le langage qu'il se propose d'étudier les rapports du « dire » avec la logique, entendant par « activité logique » la technique « qui consiste à inférer, c'est-à-dire à déduire des propositions ou des jugements les uns des autres » (p. 47), et reconnaissant que l'activité logique ainsi définie ne représente même pas l'essentiel du « dire ».

Pour O. Ducrot, il semble y avoir « trois façons possibles d'envisager les relations de la logique et du langage » (p. 8). La première consiste à « reconstruire les faits linguistiques à partir d'une théorie mathématique donnée » (p. 62) et finalement à réduire le langage à ce modèle logico-mathématique préfabriqué. O. Ducrot s'oppose farouchement à un tel point de vue, qui représente à ses yeux « le danger fondamental des rapprochements linguistico-mathématiques », et estime que la grammaire de Port-Royal et les « grammaires générales » du XVIII<sup>e</sup> siècle ont souvent succombé à cette tentation. On peut se demander si ce n'est pas aussi le cas du *Franc-math* de G. van Hout (cf. ici-même notre compte rendu), d'autant que O. Ducrot illustre l'attitude « réductionniste » par des exemples qui ressemblent fort à la description ensembliste que G. van Hout donne de l'adjectif épithète et de la phrase attributive (cf. p. 63). À notre avis, l'entreprise de G. van Hout serait « réductionniste », si elle se présentait comme une théorie du langage ; mais il n'en est rien. Elle se donne seulement pour une traduction du langage naturel en langage mathématique ou logique et peut, à ce titre, donner lieu « à des exercices pédagogiques fort intéressants », comme le dit O. Ducrot lui-même à propos des essais de définition ensembliste des fonctions grammaticales (cf. p. 63), ce qui d'ailleurs semble correspondre à l'objectif essentiel de G. van Hout.

La deuxième façon d'envisager les relations entre la logique et le langage s'oppose entièrement à l'attitude « réductionniste » : elle consiste à observer les phénomènes linguistiques, puis à chercher, à partir de ces observations, une description mathématique qui soit le plus adéquate possible. C'est une démarche très ambitieuse, mais aussi très difficile, et même trop difficile puisqu'elle ne s'appuie sur aucune logique déjà plus ou moins élaborée, ce qui légitime empiriquement le recours à une troisième façon d'envisager les relations entre la logique et le langage. Cette dernière est une sorte de compromis entre les deux premières :

elle consiste à partir d'une « théorie mathématique particulière, appelée souvent logique symbolique » (p. 68) ; mais au lieu de réduire la langue à cette théorie mathématique, on se livre à une comparaison ou plutôt à une « confrontation » (p. 69) entre cette théorie mathématique et les faits linguistiques. Une telle attitude, qui est incontestablement une des originalités et une des richesses de l'œuvre de O. Ducrot, est brillamment illustrée dans ce livre par la reprise d'articles fameux, notamment celui qui comparait le *ou* français avec l'opérateur logique *V* (« ou »), et celui qui étudiait « l'expression, en français, de la notion de condition suffisante ».

Sans compter son intérêt linguistique, une telle confrontation entre la logique et le langage a un intérêt pédagogique indéniable, dans la mesure où elle établit un pont entre l'enseignement du français et l'enseignement des mathématiques, tout en préservant l'originalité de chacune de ces disciplines. On ne s'étonnera donc pas que cette confrontation ait été partiellement menée par l'auteur dans un groupe de recherches pédagogiques de l'I.N.R.D.P., car elle peut, au point de vue théorique, faire naître un esprit nouveau où les mathématiques et les lettres cohabiteraient harmonieusement, et, au point de vue pratique, contribuer pour une bonne part au renouvellement de l'enseignement du français. Certes elle ne concerne pas tout le domaine de l'enseignement littéraire, mais elle peut au moins s'appliquer à « des secteurs limités de l'enseignement du français » (p. 62), par exemple, en grammaire, à tous les mots qui correspondent à une articulation logique et, dans l'analyse du discours et des textes, à tout ce qui est argumentation. O. Ducrot illustre d'ailleurs fort bien ce dernier aspect à propos des raisonnements de Pascal sur « la grâce suffisante » dans la seconde *Provinciale* ou à propos de la réfutation par Montesquieu des thèses esclavagistes. La seconde étude sur *L'esprit des lois* est même particulièrement intéressante, car elle permet de comprendre un texte apparemment peu clair, de dégager précisément la thèse défendue par Montesquieu, d'ouvrir une discussion à son sujet et d'entrevoir pourquoi Montesquieu ne l'a pas formulée explicitement. Une telle analyse logique, qui, comme le reconnaît O. Ducrot, n'épuise nullement le texte étudié, n'est pas un simple exercice logique à l'occasion d'un texte littéraire, mais est réellement au service du texte lui-même, dont elle explique un des aspects, et de quelle façon !

Pour le linguiste, la confrontation entre la logique et les faits de grammaire ou les raisonnements discursifs est une cure salutaire, qui prémunit efficacement contre les tentations du « réductionnisme » ; mais elle a aussi l'avantage plus positif de faire avancer la description sémantique des phénomènes linguistiques

étudiés. C'est ainsi que la comparaison de la négation du français avec la négation logique amène à distinguer deux sortes de négations linguistiques : la « négation polémique », qui est la « réfutation de l'énoncé positif correspondant » (p. 123) et ressemble à la négation des logiciens ; et la « négation descriptive », qui est l'« affirmation d'un contenu négatif, sans référence à une affirmation antithétique » (p. 124) et n'a rien à voir avec la négation logique. On constate en outre que ces deux valeurs différentes de la négation française ont des propriétés logiques différentes : la négation descriptive a en effet la particularité « de maintenir le présupposé de la phrase positive et de porter seulement sur son posé » (p. 128), alors que la négation polémique « peut être aussi bien refus du présupposé que refus du posé » (p. 129). Il n'est, dans ces conditions, plus possible de considérer que la structure profonde d'une négation verbale est une négation de phrase, comme l'a postulé G. Lakoff ; car cette description ne conviendrait qu'à la négation polémique. Faut-il alors admettre l'existence en structure profonde de deux négations différentes ? Oui, si l'on se place dans l'optique de la sémantique générative ; mais cela n'est pas nécessaire, si l'on adopte une théorie sémantique interprétative. Il est en effet possible de considérer les deux valeurs différentes de la négation française comme deux effets de sens d'un même morphème, puisque la valeur polémique n'apparaît que lorsqu'il y a eu préalablement affirmation de l'énoncé positif qu'elle nie.

Dans certains cas, la confrontation entre la logique et le langage nous semble devoir être poussée un peu plus loin que ne le fait O. Ducrot. Rejetant justement la description référentielle des indéfinis, selon laquelle « l'expression *certain* amis renvoie aux personnes auxquelles pense le locuteur lorsqu'il prononce la phrase » (p. 148), O. Ducrot est obligé d'apparenter les indéfinis au quantificateur existentiel des mathématiciens, ce qui permet, à la différence de la description référentielle, d'attribuer un sens à une phrase comme : *Des hommes marcheront un jour sur Mars* (cf. p. 162). Mais il est alors linguistiquement gênant de représenter *Pierre a acheté des livres* par :

$\exists x$  Livre ( $x$ ) et Acheter (Pierre,  $x$ )

c'est-à-dire : « Il existe des  $x$  qui sont livres, et que Pierre a achetés » (p. 151) ; car cette analyse fait abusivement de *livre* un prédicat comparable à *acheter*. O. Ducrot supprime cet écart entre la logique et la langue française, en imaginant la notation :

Livre :  $\exists x$  Acheter (Pierre,  $x$ )

c'est-à-dire : Dans l'ensemble des livres, il existe des  $x$  que Pierre a achetés. C'est incontestablement un progrès, mais cette descrip-



tion améliorée nous semble présenter encore un inconvénient linguistique : elle considère le nom précédé d'un indéfini comme « l'univers du discours concerné par » (p. 153) l'affirmation en question, comme l'ensemble des objets « dont il sera dit ensuite » que certains de ses éléments ont été achetés par Pierre, bref comme le topique ou le thème de l'énoncé en question. Or il serait difficile d'en dire autant à propos de *Pierre, il a acheté des livres* ou de *Pierre n'achète jamais les livres d'un collègue*.

Le compromis méthodologique que représente la confrontation entre la logique et le langage permet souvent d'entrevoir certains éléments d'une logique nouvelle plus adéquate aux phénomènes linguistiques que les logiques traditionnelles, et répond ainsi partiellement aux objectifs de la position pure et ambitieuse qui entendait s'appuyer sur la seule observation pour découvrir une description mathématique des faits linguistiques. Il n'est donc pas étonnant de voir O. Ducrot oser à la fin de son livre s'installer résolument sur de tels sommets. Il montre alors, dans un chapitre entièrement inédit, que beaucoup d'énoncés ont une fonction argumentative, c'est-à-dire « visent à amener le destinataire à une certaine conclusion, ou à l'en détourner » (p. 225) et que cette fonction argumentative, loin d'être surajoutée à la langue, « est inscrite en elle » (p. 227) et « a des marques dans la structure même de l'énoncé » (p. 225). Pour préciser une telle idée, il se donne la notion de classe argumentative, qu'il définit en disant « qu'un locuteur place deux énoncés  $p$  et  $p'$  dans la classe argumentative déterminée par un énoncé  $r$ , s'il considère  $p$  et  $p'$  comme des arguments en faveur de  $r$  » (p. 227). Puis il admet qu'un argument  $p'$  est plus fort qu'un argument  $p$  par rapport à  $r$ , quand, aux yeux du locuteur, le fait d'« accepter de conclure de  $p$  à  $r$  (...) implique qu'on accepte de conclure de  $p'$  à  $r$ , la réciproque n'étant pas vraie » (p. 228); et il appelle échelle argumentative une classe argumentative ainsi munie d'une relation d'ordre, ce qu'il illustre notamment par l'exemple de l'énoncé  $p'$  par rapport à *presque p'*, de *Je suis très inquiet* par rapport à *Je suis un peu inquiet*, de *Je ne suis pas du tout inquiet* par rapport à *Je suis peu inquiet* (*peu* et *un peu* n'appartenant pas à la même échelle argumentative).

A la lumière de cette nouvelle logique, O. Ducrot essaie de formuler les propriétés de la négation du français et établit les trois lois suivantes : 1) la « loi empirique que, si un énoncé  $p$  est utilisé par un locuteur pour soutenir une certaine conclusion, sa négation sera considérée par ce même locuteur comme un argument pour la conclusion opposée » (p. 238) ; 2) la loi de l'inversion argumentative, selon laquelle « l'échelle où se trouvent les énoncés négatifs est inverse de l'échelle des énoncés affirmatifs »



(p. 239) ; 3) la loi d'abaissement, d'après laquelle « dans de nombreux cas, la négation (descriptive) est équivalente à *moins que* » (p. 243). O. Ducrot montre que ces singularités de la négation française par rapport « aux négations logiques définies à l'heure actuelle » (p. 259) concernent aussi « la négation implicite incorporée dans les sous-entendus ou présupposés des énoncés non directement négatifs » (p. 252) comme ceux qui utilisent *encore*, *pas encore* ou *seulement*. Il donne ensuite une description argumentative de l'implication, ce qui lui permet de mettre en évidence la différence entre la condition (*Pierre viendra si Jacques vient*) et la concession (*Pierre viendra même si Jacques vient*) et d'expliquer « pourquoi une phrase du type *B si A* tend (...) à faire entendre, non seulement *A implique B*, mais aussi l'implication réciproque *B implique A* » (p. 264).

Peut-être devine-t-on un peu maintenant toute la richesse d'analyse et d'observation de ce livre, qui fait incontestablement progresser l'étude linguistique des éléments qui, dans le langage, correspondent à une argumentation explicite ou implicite, et qui est un des premiers livres de logique à traiter véritablement de « la logique du langage » ?

Christian TOURATIER.

22. *Statistique et linguistique*. Colloque organisé par le Centre d'Analyse syntaxique de Metz, 2-3 mars 1973 ; actes publiés par J. DAVID et R. MARTIN. P. Klincksieck, 1974, 163 p., « Actes et colloques » n° 15. 36 participants, 12 contributions réparties en 5 rubriques approximatives, avant-propos de Ch. Muller.

I) Justification de la st. ling.

- 1) Kl. Heger (9 p.). La « place » de la st. ling. au sein de la ling., problématique, apport de la st., discussion.
- 2) J. David (11 p.). Gr. transformationnelle et analyse quantitative.

II) St. et contraintes syntagmatiques.

- 3) Ch. Muller (9 p.). Contraintes idiomatiques. Évaluation st.
- 4) M. Hug (9 p.). Phonèmes, mots grammaticaux. Distribution.

III) H. D. Maas (14 p., en all.). Corrélations entre classes sémantiques d'adj. allem. (couleur, population) et flexions ; et entre cl. sém. de subst. russes (humain, collectif, événement, lieu, partie du corps, abstrait-concret, énumérable-non énum., genre) et distribution des cas selon la fréq. ; affinité d'un mot pour une classe donnée.

- 6) R. Martin (11 p.). Définissants dans le D.F.F. « Syntaxe » des définitions, circularité, « niveaux » des définissants, polysémie.
  - 7) A. Schneider (11 p.). Démonstratif en fr. mod.
- IV) Stat. et style : langue parlée.
- 8) U. Engel (12 p., en all.). Typologie des formes de phrases, all. usuel (journaux, conversations). Distribution en fonction de critères extralinguistiques (spontanéité, régionalité, monologue (comptes rendus), « polylogue » (discussions), etc.
  - 9) K. H. Deutrich, G. Schoenthal (10 p., en all., bibliogr.). Recherche d'Allem. standard à fins didactiques, compte tenu des facteurs régionaux et situationnels.
- V) St. en mécanisation.
- 10) E. Brunet (23 p.). Faits ling. et stylistiques. Appl. à Giraudoux.
  - 11) J. P. Michou, M. Potdevin (15 p.). Associations pragmatiques et th. des graphes.
  - 12) R. van Deyk (8 p.). Syntaxe de Fr. Villon. Modèles structuraux.

### Conclusion.

Large éventail de recherches, fondées sur un appareil stat. raisonnable, dépassant de loin les premières tentatives, situant de façon concrète un certain nombre de voies intéressantes, méritant chacune une discussion serrée. Élaboration de méthodologies. Lecture accessible aux non spécialistes en st. Confirmation scientifique de faits intuitivement pressentis, parfois résultats nouveaux surprenants.

Y. GENTILHOMME.

23. Franco Lo Piparo. — *Linguaggi, macchine e formalizzazione. Sugli aspetti logico-matematici della grammatica generativo-trasformativa di Noam Chomsky*. Bologne, 1974, Il Mulino (Studi linguistici e semiologici, 2). 128 pages.

Langages formels, équivalence des systèmes de réécriture avec les automates abstraits, ce sont des domaines où trop peu de linguistes se sentent à l'aise et pourtant on ne peut pleinement apprécier le chomskisme sans référence à eux. Franco Lo Piparo

en donne une bonne présentation didactique. En outre il prend une position critique : avec les structuralistes, il reproche à Chomsky d'adopter les concepts sujets à caution de la grammaire traditionnelle ; d'autre part, pense-t-il, un souci de formalisation à outrance compromet l'efficacité de la tentative dans la mesure où Chomsky n'a pas respecté la distinction nécessaire entre *système* formel et *théorie* non formalisée. A notre avis, ces objections ne s'accordent pas très bien : peut-on tour à tour reprocher à Chomsky d'accepter une théorie inadéquate, puis de ne pas avoir de théorie du tout ? En réalité la formalisation chomskienne laisse leur place à des théories intuitives, celle de la grammaticalité par exemple. Il reste qu'elle ne saurait passer, et qu'elle ne passe pas aux yeux des générativistes eux-mêmes, pour les *ultima verba* de la linguistique.

Xavier MIGNOT.

---

24. Slavko GERŠIĆ. — *Materialen zur phonetischen Variabilität*, Göppinger Akademische Beiträge, Nr 78, Verlag Alfred Kümmerle, Göppingen, 1973, 189 p.

Il s'agit ici des matériaux correspondant à la dissertation (= thèse) de l'auteur parue dans la même collection (n° 14) en 1971, *Recherches mathématiques et statistiques sur la variabilité phonétique d'après un exemple de données dialectales provenant de la Bačka*. On sait que la Bačka, au nord-est de la Serbie, entre Subotica et Novi Sad, est une de ces régions slaves du sud où s'est conservé un dialecte alémanique (Donauschwäbisch ou souabe danubien), trace de l'ancienne extension du pouvoir de la branche souabe des Hohenstaufen du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle, ainsi que des mouvements de populations de langue souabe.

L'ouvrage commence par une liste alphabétique des mots utilisés dans la thèse. Suit une autre liste où les mots sont rangés par ordre de fréquence décroissante. L'ouvrage se termine par une dernière liste alphabétique servant à la comparaison des mots utilisés, avec indication des informateurs, provenant de trois localités, Kunbaja, Tscheb et Hodschag.

Il est intéressant de retrouver dans ce corpus certains traits originaux de ce parler, en même temps que d'autres qui confirment la relative unité des dialectes alémaniques du haut-allemand (Bade, Alsace, Wurtemberg, Suisse alémanique) : absence de *b* ; occlusives sourdes faibles (*ktaurt*, cf. all. *gedauert* ; *ktiri:ve*, cf. all.

getrieben); opposition  $a \infty o \infty u \infty e \infty i$  à l'initiale ( $a$ , cf. all. *ein*;  $o$ :vec, cf. all. *abends*; *ufkla:t*, cf. all. *aufgeladen*; *ercaikt*, cf. all. *erzeugt*; *ivrih*, cf. all. *übrig*). On sait qu'une partie de ces traits se retrouve dans un autre parler, haut-allemand par l'essentiel de son lexique, le yiddisch.

Claude HAGÈGE.

25. François DELL. — *Les règles et les sons*, Introduction à la phonologie générative, Hermann, Paris, 1973, 282 p.

C'est avec beaucoup de satisfaction que nombre d'étudiants et de chercheurs ont accueilli la parution d'une véritable introduction à cette partie, longtemps négligée en France, de la linguistique générative : la phonologie. La déjà célèbre *Introduction à la grammaire générative* de Nicolas Ruwet (1967) faisait à la phonologie une place plus que modeste, contribuant peut-être, bien involontairement, à acclimater l'idée que la grammaire générative consistait essentiellement en une syntaxe. Il est vrai que c'est en ce domaine que l'apport de Noam Chomsky et de son école a été le plus spectaculaire, d'autant que la syntaxe avait toujours été la partie faible de la linguistique structurale. Pourtant, les premiers travaux de phonologie générative sont contemporains de *Syntactic Structures* (1957), et dus à Noam Chomsky et Morris Halle qui ne cesseront de travailler ensemble dans ce domaine jusqu'à la parution de leur grande somme phonologique, *The Sound Pattern of English* (1968). Ainsi, depuis une vingtaine d'années, s'est développé autour du M.I.T. une activité considérable touchant l'étude des structures phoniques des langues, dans laquelle le français a tenu une place importante comme en témoignent les travaux de S. Schane, J.-C. Milner, F. Dell, Y. Morin, E. Selkirk, J. R. Vergnaud, etc., travaux dont la diffusion a souvent été assez restreinte, hélas, et qui sont restés très méconnus des phonologues français relevant d'une autre obédience. C'est à ceux-ci, tout autant qu'aux étudiants, que s'adresse F. Dell, qui fait suivre l'introduction proprement dite du traitement détaillé de quelques problèmes classiques de la phonologie du français afin que puisse enfin s'ouvrir le débat.

La première partie de *Les règles et les sons*, « Notions fondamentales », qui correspond directement au sous-titre de l'ouvrage, constitue, à notre avis, un modèle du genre. En 180 pages d'une précision, d'une clarté et d'une rigueur parfaites, animées d'un souci et d'un talent didactiques constants, l'auteur tient son pari



d'introduire le lecteur « sans connaissances particulières », non seulement à un savoir, mais à la pratique de la phonologie générative. A cet égard cet exposé est une réussite exceptionnelle, comparé par exemple à ses homologues américains (R. T. Harms *Introduction to phonological Theory*, 1968, et S. A. Schane, *Generative Phonology*, 1973), et représente pour l'enseignement un outil indispensable particulièrement approprié au contexte français.

La phonologie générative se distingue d'abord de la phonologie structurale en ce qu'elle n'est pas conçue comme un niveau autonome, mais au contraire comme une composante étroitement reliée aux autres composantes de la grammaire. Aussi F. Dell commence-t-il par présenter ce qu'est une grammaire générative, son organisation générale, enfin la forme précise des structures superficielles syntaxiques puisque ce sont ces « sorties » de la syntaxe qui servent d'« entrées » à la composante phonologique elle-même qui va les pourvoir d'une interprétation phonétique. On sait que, contrairement à la phonologie structurale, la phonologie générative pose dans la structure phonique des langues un niveau phonétique et qu'elle refuse le niveau phonémique — lequel est, classiquement, une réduction fonctionnelle du niveau phonétique — pour poser un niveau sous-jacent beaucoup plus abstrait, le niveau phonologique, les deux niveaux de représentation étant reliés par l'intermédiaire des règles phonologiques. Après un excellent résumé de la théorie phonétique universelle de Chomsky et Halle et de leur système de traits phonétiques (à définition articulatoire), F. Dell présente en détail tout ce dispositif complexe, en insistant notamment sur le problème essentiel de l'ordre des règles phonologiques. Si un certain nombre des points faisant le plus de difficulté dans la théorie générative (mesure d'évaluation, application cyclique des règles, problème de la marque, etc.) ne sont pas traités, du moins l'auteur ne laisse-t-il rien d'obscur dans ce qu'il avance, s'ingéniant au contraire à le préciser, le clarifier, l'illustrer d'exemples français, bref à le rendre totalement accessible. Le plus remarquable de cette première partie est sans doute le troisième chapitre. F. Dell y développe deux grands fragments des composantes phonologiques respectives du Zoque et du Yawelmani, exposant pas à pas la démarche suivie, montrant par quel chemin d'hypothèses avancées, abandonnées, remaniées le phonologue parvient à écrire la phonologie d'une langue et à poser, dans le même mouvement, certains principes de la théorie linguistique générale. Excellent cours de méthode, ce dernier chapitre de l'introduction permet véritablement au lecteur « débutant » de partager la pratique scientifique de l'auteur. Une remarque pourtant. F. Dell ne prend avec la théorie générativiste

aucune distance explicite ; la critique est toujours interne et dans le mode prévu par la théorie. Jamais mise en doute — fût-il méthodique — la phonologie générative n'est pas davantage mise en perspective : son rapport avec les phonologies l'ayant précédée n'est jamais précisé. De légers glissements inavoués signalent pourtant aux initiés certaines préférences personnelles de l'auteur. Un exemple : Chomsky et Halle récusent absolument l'emploi du terme même de phonème (précisant qu'il ne s'agit pas là d'une question de terminologie, mais de théorie, cf. SPE, p. 11) ; F. Dell en revanche le conserve, mais sans discussion, et sans préciser non plus qu'il s'agit d'un concept tout différent de celui des structuralistes. Sans doute doit-on y voir un souci de ne pas rompre avec ces derniers, avec lesquels aussi F. Dell répugne visiblement à marquer ses distances : s'il croit à la supériorité de la phonologie générative, il entend pêcher par l'exemple, non par l'anathème. Souci sensible encore dans la définition qu'il fait des tâches de la linguistique : parallèlement à l'absence de référence explicite à la distinction compétence-performance, on est surpris de lire, dans ce cadre théorique, que « le linguiste décrit la façon dont les gens parlent effectivement » (p. 19), ce qui nous met assez loin du « locuteur-auditeur idéal appartenant à une communauté linguistique complètement homogène, connaissant parfaitement sa langue » qui fait, pour le Chomsky d'*Aspects* (tr. fr. p. 12-13) « l'objet premier de la théorie linguistique », la « performance effective » relevant selon lui d'une toute autre étude. Notons encore que F. Dell soutient la nécessité de poser une composante morphologique distincte de la composante phonologique, et, enfin, qu'il manifeste une très grande prudence quant au degré d'abstraction des représentations phonologiques, à l'opposé de S. Schane ou T. Lightner, pour ne citer que des auteurs ayant travaillé sur le français.

L'intention de rendre possible le débat avec les phonologues français non-généralistes est particulièrement net dans le choix des « Questions de phonologie française » qui constituent la seconde partie du livre de F. Dell. Loin d'explorer des domaines nouveaux conquis à la phonologie par la position générative des problèmes, l'auteur se concentre sur le plus classique des terrains : le « e muet ». Le chapitre 4 traite la question de savoir s'il faut poser dans les représentations sous-jacentes un schwa qui sera le plus souvent effacé au niveau phonétique. En particulier, le « e muet » du féminin est-il représenté dans le lexique ? F. Dell suit ici S. Schane d'assez près, parvenant tout naturellement aux mêmes observations concernant l'orthographe française : les graphies traditionnelles sont très proches des représentations phonologiques posées, au moins pour les « consonnes latentes » et les schwas finals. Un

détail : pourquoi F. Dell ne présente-t-il pas les raisons qui l'ont conduit à écrire ici la nasalisation des voyelles orales et la chute des consonnes nasales en une seule règle de format transformationnel contrairement à ce qu'il proposait dans ses travaux précédents ? Dans le cadre d'une théorie linguistique visant les universaux, il faut des arguments forts pour abandonner la règle très répandue de nasalisation des voyelles orales au profit d'une règle ne dissociant pas les deux processus, ce qui semble un cas beaucoup moins fréquent (cf. certains dialectes du portugais, le galicien, etc.). Le chapitre suivant traite des schwas en syllabe fermée, et notamment des alternances ə-ɛ (et e-ɛ). L'auteur pousse ici la discussion plus loin que ses prédécesseurs et parvient à traiter en un seul schéma ce système compliqué. Notons aussi l'attention accordée à l'harmonie vocalique en français, qui devrait conduire à des travaux intéressants sur un point souvent négligé. Le dernier chapitre est consacré au problème particulièrement délicat des principes réglant la chute et le maintien de schwa en français. Là encore F. Dell fait preuve d'une grande précision et d'une parfaite maîtrise s'agissant de manipuler et dominer un très grand nombre de données complexes, pour ramener finalement tous les problèmes à quelques règles assez simples. Comme dans toute la seconde partie, il se montre attentif à ne rien introduire qui ne soit entièrement compréhensible à partir de la première partie sans l'explicitier. Signalons pourtant une obscurité : pour régler le sort d'exceptions, F. Dell n'hésite pas à se servir de règles phonologiques introduisant des traits du type [— règle *n*], avec un renvoi en note à SPE, p. 374-75... passage où Chomsky et Halle expliquent pourquoi ils excluent l'emploi de règles de ce type dans la composante phonologique ! De façon générale, il n'est pas question ici de discuter le système de règles proposé par F. Dell. Il a déjà fait l'objet d'une critique de J. R. Vergnaud (« *Problèmes formels en phonologie générative* », 1975, LADL, Rapport n° 4) qui propose un tout autre ensemble de règles, dans le même cadre théorique et à partir des mêmes données. Mais ce sont précisément les données qui posent un problème important. On sait qu'en théorie les générativistes reconnaissent deux sortes de données : les énoncés attestés et les données de l'intuition, ces dernières servant à la fois à exclure des premiers ce qui ne relève pas de la compétence (l'agrammatical) et à renseigner sur tout ce sur quoi ils n'apportent pas d'information. En pratique, les générativistes ne recourent guère qu'aux données de l'intuition, excepté lorsqu'ils travaillent sur des langues mortes, ou quasi mortes comme les langues indiennes d'Amérique du Nord. F. Dell lui, qui veut, on s'en souvient, « décrire comment les gens parlent effectivement », recourt aux données des deux sortes. Ainsi précise-t-il que le



français décrit c'est son propre « parler » (p. 195). Sur ces bases, on est en droit de poser des questions : comment s'est-il observé ? S'il a fait des enregistrements, les a-t-il soumis à l'examen instrumental ? Parlant de style, a-t-il fait varier systématiquement les conditions d'observations de façon à s'assurer qu'il y avait bien « style shifting » et non variation inhérente ? Car, si l'on part des données de la « parole effective », peut-on négliger la méthodologie du recueil de ces données dont la tradition commence au moins avec Rousselot, Gauchat, Dauzat et qui connaît un réveil remarquable, depuis les travaux de Labov notamment. Même chose pour l'intuition. Je crois qu'il est indispensable de s'y référer, en phonologie comme en syntaxe, s'il s'agit d'écrire des grammaires. Mais là encore on est en droit d'attendre que soit précisée la méthode d'enquête, afin que la validité de ces données aussi soit soumise au contrôle du lecteur. « Demandez à quelqu'un qui ne les a jamais rencontrés — écrit F. Dell — de former des adjectifs sur *La Rochelle* et *Sarlène*. Il vous proposera... » (p. 207). Outre que la quasi-impossibilité de découvrir un français natif n'ayant jamais rencontré d'adjectif formé sur *La Rochelle* laisse penser que la question est de pure forme, on aimerait savoir si l'auteur a fait l'expérience. L'ayant faite (avec *La Roquette*, pour tenter de répondre effectivement à la condition posée) nous avons obtenu des résultats différents. Une affirmation identique p. 208 (« si nous demandons à quelqu'un... les formes fournies sont toujours... unanimement... ») s'est révélée aussi imprudente à l'expérience. D'ailleurs même si l'enquête effective les confirmait, ces affirmations restent peu recevables sous cette forme : l'identité des enquêtés, les modes de l'enquête (orale ou écrite, le mot étant isolé ou placé dans des séries systématiquement variées, etc.), et les résultats quantifiés sont des paramètres exigibles. Le linguiste peut s'en tenir au « sujet idéal ». Mais s'intéresse-t-il aux « sujets réels » que certaines conditions d'observation demandent à être remplies.

Poser ces questions ne revient pas à minimiser l'intérêt de *Les règles et les sons*, mais à souligner au contraire que l'originalité même de la position de F. Dell incite à le pousser à franchir un pas de plus dans la même direction. *Les règles et les sons* n'est pas seulement un livre utile pour ses rares qualités didactiques, c'est un livre important, parce qu'à vouloir atteindre le double but d'initier les non-spécialistes et d'informer les phonologues d'autres écoles, il esquisse implicitement une tentative de dépassement de certains « bloquages » actuels dont le développement ultérieur devra retenir l'attention de tous les linguistes.

Pierre ENCREVÉ.



26. Jiri KRAMSKY, *The phoneme*, Munich (W. Fink), 1974.

Cet ouvrage se propose de retracer l'histoire du concept de phonème depuis ses origines jusqu'à ses développements les plus récents. L'auteur estime que le concept de phonème joue un rôle capital dans la linguistique contemporaine, « sa découverte — nous dit-il — constituant une des réussites majeures de celle-ci ». Mais — et cela n'est pas contradictoire — il estime aussi que, d'une certaine manière, il s'agit d'un concept très ancien, pièce maîtresse de cette linguistique « naïve » qui a précédé la linguistique scientifique : c'est en effet ce concept qui sous-tend, comme on l'a souvent indiqué et comme nous le rappelle notre auteur, l'invention et l'utilisation de l'écriture alphabétique. Des systèmes orthographiques aussi ambigus et aussi complexes que ceux qui sont en usage pour noter l'anglais ou le français d'aujourd'hui restent néanmoins phonologiques ou mieux phonématiques dans leurs principes. Les formules employées pour parler des « sons du langage » par les philosophes ou les orthoépistes antérieurs au xix<sup>e</sup> siècle ont bien souvent une allure phonologique, mais, dans ce domaine, il est difficile de faire la part entre une similarité de hasard ou au moins superficielle avec les textes modernes et d'authentiques prémonitions. C'est chez Baudoin de Courtenay que la distinction entre phonétique et phonologie fait nettement son apparition, encore que notre auteur nous montre que cette idée est déjà en germe chez certains prédécesseurs de Baudoin, linguistes russes ou polonais du xix<sup>e</sup> siècle. La suite est bien connue : on sait comment se sont élaborées les thèses de Troubetzkoy, Jakobson et des autres linguistes du Cercle de Prague sous la double influence de Baudoin d'une part, de Saussure de l'autre. Notre auteur insiste sur l'évolution du concept de phonème dans la pensée de Troubetzkoy : de nettement mentaliste ou psychologique à ses débuts, la théorie pragoise du phonème devient fonctionnelle. Il serait aisé de mettre en évidence la diversité des formulations données par Troubetzkoy lui-même en comparant, par exemple, l'article intitulé « La phonologie actuelle » (1933 — *Revue de Psychologie normale et pathologique*) et certaines pages bien connues des « *Principes* ». A la même époque, d'autres définitions du phonème sont données en Europe et aux États-Unis. Par exemple, l'approche « phonétique » de Daniel Jones définit le phonème comme une « famille » de sons du langage phonétiquement similaires et ne se substituant pas les uns aux autres pour modifier le contenu du message ; parallèlement, les conceptions antimentalistes des Américains retraduisent la notion de caractéristique pertinente en termes, aussi « objectifs » que possible, d'« aspects du signal sonore » auxquels réagissent les sujets. La forme la plus radicale de cette tendance se trouve chez Bernard

Bloch qui, dans son étude sur la phonologie du japonais s'est efforcé (ce à quoi Bloomfield n'a jamais prétendu) de bannir tout recours à la signification et aux différences significatives et de se limiter à un examen strictement distributionnel des occurrences phonétiques. Enfin, notre auteur présente la phonologie « abstraite » de Hjelmslev qui, soucieuse de bien distinguer forme et substance sur le plan de l'expression se refuse à utiliser la notion de trait distinctif. C'est pourtant cette notion de trait qui, à partir de 1950, va devenir un des concepts essentiels de la phonologie. Désormais (Jakobson, Martinet) le phonème est défini comme un ensemble ou un faisceau de caractéristiques distinctives. On connaît le débat des années 50-60 pour ou contre le binarisme, présenté pour la première fois de façon systématique dans les « Préliminaires » (1953). Aujourd'hui encore, le débat n'est pas épuisé comme ne sont pas épuisées les questions relatives à l'interprétation elle-même de la théorie de Jakobson et, en particulier, à la nature des traits et des règles de redondance dont il est difficile d'apprécier le rôle sur le plan, non plus de l'analyse linguistique, mais des opérations concrètes d'encodage et de décodage. C'est le collaborateur de Jakobson pour les « Préliminaires », M. Halle, que l'on retrouve — à partir de 1962 — activement occupé à construire une nouvelle théorie phonologique dans le cadre de la Grammaire Générative. Cet effort a abouti, comme nous le rappelle notre auteur, à l'œuvre monumentale de Chomsky et Halle « The sound pattern of English » (1968).

Enfin, l'ouvrage de M. Kramsky fournit des renseignements intéressants sur les développements récents de la linguistique soviétique en particulier dans le domaine de l'épistémologie de la phonologie (Saumjan).

« Le phonème » n'est certes pas un livre original, mais il atteint assez bien ce qui paraît être son objectif : une présentation rapide, mais bien informée des principales théories du phonème, théories dont la diversité, tant en ce qui concerne les conceptions générales que le détail, est extrêmement remarquable et somme toute assez décevante si l'on songe que ce phonème qu'on a tant de peine à définir est présenté simultanément comme l'une des notions de base de la linguistique moderne.

Signalons pour terminer que l'ouvrage de M. Kramsky contient des erreurs typographiques ou orthographiques en particulier dans l'écriture des prénoms de certains linguistes (Bloomfield).

J. E. BOLTANSKI.

27. Annibale ELIA e Emilio d'AGOSTINO. *Teorie linguistiche e glottodidattica*. Studi Linguistici e Semiologici, 4. Società Editrice Il Mulino, Bologna 1974. 96 pages.

Dans la littérature contemporaine italienne, *glottodidattica* désigne ce domaine pluridisciplinaire de la linguistique appliquée, « cet art d'accomoder les postulats des linguistes », où linguistique, psychologie, sociologie et pédagogie se rencontrent pour étudier et analyser les préalables à la réalisation des méthodes d'enseignement des langues, et pour définir et mettre en œuvre une méthodologie appropriée. Cette définition implique que divers types d'approche de la didactique des langues sont possibles, selon la discipline de départ. La linguistique, par exemple, y apporte sa participation pour une définition des objectifs et une programmation de la matière à enseigner, pour la prédiction des difficultés d'apprentissage et la mise en application des modèles théoriques de la linguistique.

Le titre, « Théories linguistiques et didactique des langues », pourrait donc laisser croire à un manuel de méthodologie, contenant des techniques d'enseignement, inspirée de plusieurs théories linguistiques contemporaines. Il s'agit, en fait, d'un ouvrage d'histoire de la linguistique : Annibale Elia présente la contribution du philologue et linguiste anglais, Henry Sweet (1845-1912), à l'enseignement des langues, Emilio d'Agostino, l'apport du structuralisme américain à la pédagogolinguistique. Ces deux longs articles sont écrits d'un point de vue d'époque : les auteurs réorganisent et réévaluent l'héritage linguistique d'après leurs intérêts méthodologiques et théoriques propres, à la lumière de F. de Saussure, tel qu'il apparaît après les travaux de Godel et Engler, et des thèses de Tullio de Mauro, ce qui entraîne des éclairages rétrospectifs légitimes, et des remises en perspective.

Annibale Elia (« *Filologia Viva* ». *Henry Sweet e la priorità del parlato* », p. 9-42) voit dans Henry Sweet, dont l'ouvrage, *The Practical Study of Language* (1899) a été republié par Oxford University Press, Londres, en 1964, le véritable fondateur de la méthode d'enseignement orale et intensive. Sont présentées successivement sa vie, sa formation scientifique, sa recherche d'une *practical and living philology* et, au moyen de citations pertinentes, ses thèses : importance de la phonétique dans l'apprentissage d'une langue étrangère, dans l'enseignement de la prononciation ; enseignement de la langue parlée avant la langue écrite, priorité de l'oral sur les plans épistémologique et didactique, lesquelles présentent un caractère riche et complexe. On peut toutefois se demander si l'auteur échappe toujours aux dangers de ce type d'études, dont la chasse aux précurseurs inventés *a posteriori*, quand il voit dans Sweet « un des fondateurs de la

phonétique moderne et un des précurseurs de la phonologie » (p. 21), s'il n'utilise pas des pressentiments, comme la distinction entre *significant-sound distinctions* et *un-significant sound distinctions* (p. 26) pour authentifier des vues actuelles.

Emilio d'Agostino (« *Strutturalismo americano e insegnamento delle lingue* », p. 45-91) résume, de façon amère, l'apport de la linguistique appliquée (p. 45) : en 1925, les professeurs de langue ignoraient les résultats de la linguistique, ne savaient rien de la langue et pourtant devaient l'enseigner ; en 1971, la linguistique a aidé à éliminer certains mythes traditionnels, mais les a remplacés par d'autres, nouveaux. La raison de ce demi-échec lui paraît être liée à la permanence, malgré la diversité des méthodes successives, d'une série de conceptions scientifiquement peu adéquates, entre ces deux dates. Qu'il s'agisse de la préparation linguistique des combattants pendant la seconde guerre mondiale ou des programmes scolaires et universitaires de l'après-guerre, que l'on utilise les méthodes directes ou audio-orales ou celles fondées sur l'imitation et la mémorisation (*mimicry-memorization method*), on retrouve les mêmes erreurs, les mêmes faiblesses. La faute, selon lui, en incombe à celui qui fut l'inspirateur scientifique et l'animateur de l'enseignement des langues vivantes en Amérique, L. Bloomfield et ses disciples de fait, Fries et Lado. L'auteur retrace donc l'historique des rapports entre linguistique et didactique des langues, de 1930 à 1970, période qu'il divise en deux parties, « à l'époque de Bloomfield » et « après Bloomfield ». Il examine, dans l'ordre chronologique, les divers programmes et les diverses approches du *Foreign Language Teaching*, lesquels s'appuient tous, directement ou par l'intermédiaire de Fries et de Lado, sur la théorie développée par L. Bloomfield dans ses divers ouvrages et articles. Ses critiques, fondées sur les théories de Chomsky et de Saumjan d'une part, celles de Saussure et de Tullio de Mauro d'autre part, portent essentiellement sur les points suivants : primauté de l'oral (p. 64-66), conception de la langue comme un ensemble d'habitudes et de comportements (p. 67-71), pratique des modèles ou *pattern-practice* (p. 82-84) et insuffisance de la sémantique « structurale » (p. 84-87). Groupées essentiellement autour de la notion de créativité, elles peuvent être résumées, schématiquement, comme suit. Si la langue est une forme et non une substance, la primauté du parlé n'a plus de raison d'être ; il faut développer la compétence de l'élève sur les deux plans, celui de la « norme » orale et celui de la « norme » écrite. Bloomfield ne va pas au-delà de l'analogie pour rendre compte de la capacité du locuteur de produire et de comprendre un nombre illimité de phrases. La pratique des modèles se réfère à un « modèle » théorique inadéquat : elle permet de passer



uniquement d'un corpus d'entrée fini à un corpus de sortie fini. De la même façon, la sémantique des continuateurs de Bloomfield ne rend pas compte du pouvoir métaphorique des signes ; elle ne permet de développer qu'une compétence au niveau de la dénotation.

Tant de bonne santé intellectuelle, sinon tant d'originalité après l'opprobre jeté par Chomsky sur la linguistique structurale et taxinomique, peut ne pas laisser d'attirer la sympathie du lecteur. Pourtant, la démonstration n'est pas toujours convaincante : elle est souvent trop rapide et s'appuie parfois sur une lecture superficielle de Bloomfield. D'une part, certains termes sont mal définis : *mim-mem* ou *mim-mem method*, cité p. 46 et 54, n'est vaguement explicité qu'à la page 58 ; d'autres ne sont pas définis du tout : que sont les « normes de réalisation écrite, orale, formelle, informelle » citées p. 66 et sur lesquelles l'auteur fonde une de ses critiques essentielles ? les divers types de créativité cités p. 70 ? L'A. renvoie, dans le cadre de son argumentation et pour étayer celle-ci, à des ouvrages en cours de publication (cf. note 31) ou presque impossibles à se procurer (cf. n. 70) ; un bref résumé de ceux-ci aurait sans doute grandement contribué à emporter l'adhésion du lecteur. D'autre part, il semble ossifier quelque peu la pensée de Bloomfield ; il est vrai qu'il est aujourd'hui fréquent de le voir présenter comme un esprit étroit et dépassé, d'affirmer que son œuvre est remarquable par son dénuement philosophique, qu'il faut dépasser cette méthodologie empiriste et baconienne, ses conceptions du langage lui-même, behavioristes et mécanistes. Quand l'A. refuse à l'analogie un pouvoir explicatif dans le processus d'acquisition de la langue, ou du moins dans l'usage créatif du langage (p. 68), peut-être pense-t-il davantage à la conception beaucoup trop limitative de ce phénomène exposée par Chomsky dans *Cartesian Linguistics* (p. 55) qu'à celle de Bloomfield. F. François ne montre-t-il pas, dans la Préface qu'il a donnée à la traduction française de *Language* (Payot, 1970), le rôle « inventif » de l'analogie, conçue non comme un mécanisme de substitution mais comme un mécanisme de quatrième proportionnelle », qui évite le réductionnisme mécaniste comme l'image spiritualiste de l'homme ayant un don inné pour parler » (p. xvi-xviii). Quand l'auteur enfin s'appuie à plusieurs reprises (cf. notes 46, 48, 49) sur les théories sémantiques de Tullio de Mauro, dans sa critique, peut-être oublie-t-il que ce dernier a proposé dans *Une introduction à la sémantique*, une théorie de la signification qui « récupère » (p. 195), entre autres, la théorie bloomfieldienne de la signification, explicitée totalement par la situation ?

Ces critiques, on le voit, concernent le « genre », la systématisation des théories de la didactique linguistique d'un point de vue

historique et méthodologique, systématisation qui peut entraîner une certaine rudesse dans les affirmations quand « la vérité est dans la nuance ». Le volume réduit des ouvrages de la collection est également un obstacle à certains développements explicatifs, si bien que l'A. peut être matériellement contraint à exposer ses thèses avec une certaine rapidité, à ne publier qu'un résumé rapide de ses matériaux. L'œuvre reste tonique, digne d'attention et, sans aucun doute, fort utile aux historiens de la linguistique et aux enseignants soucieux d'analyser les fondements théoriques des méthodes qu'ils utilisent.

Christian BAYLON.

- 
28. S. P. CORDER & E. ROULET (eds). — *Linguistic insights in applied linguistics*. AIMAV et Paris, Didier 1974, 174 p.

Les colloques de linguistique appliquée de Neuchâtel réunissent chaque année, sous la présidence de P. Corder, une douzaine de spécialistes intéressés par les relations entre les développements récents de la linguistique (dans le sens le plus large du terme, incluant sociolinguistique, psycholinguistique et philosophie du langage) et les problèmes surgissant dans le domaine de la linguistique appliquée à l'enseignement des langues. Aucun thème n'est imposé aux participants, ce qui explique la diversité des problèmes traités dans ce volume, alors que les Actes du 1<sup>er</sup> colloque (cf. C. R. n° 19, *BSL* LXIX, 1954) traitaient principalement de la théorie linguistique qui, pour être adéquate, doit s'élargir et s'enrichir jusqu'à devenir une véritable théorie de la compétence de communication.

Abraham (Groningue), s'appuyant sur les travaux des logiciens, met en évidence l'importance des relations d'implication dans la description des prédicats d'une langue et, en particulier, dans le classement des verbes dans un dictionnaire bilingue. Adameczewski (Paris III) propose une hypothèse originale du fonctionnement de *be+ing* face à la forme simple ; rejetant les théories fondées sur la durée ou sur le développement inachevé de l'action, il soutient que la valeur centrale de *be+ing* est intimement liée à l'énonciation, que *be+ing* est en fait la trace en surface de la présence d'un énonciateur. Dirven (Trier) et Krzeszowski (Lodz) essaient d'évaluer l'utilité, pour l'enseignement, des différents niveaux de structure profonde ou sémantique postulés par la grammaire générative transformationnelle et la sémantique générative. Trois communications, prenant en considération les travaux de sociolinguistes et de philosophes du langage comme Labov

et Austin, ceux de Halliday, s'inscrivent dans une perspective pragmatique. Widdowson (Edimbourg) introduit un niveau supplémentaire de structure profonde, le niveau rhétorique, qui permet de rendre compte de l'équivalence pragmatique entre actes de communication ; il en dégage une nouvelle conception de l'emploi de la traduction en pédagogie des langues. Holec (Nancy) examine les problèmes soulevés par l'étude des valeurs illocutoires des énoncés des actes de communication, alors que Candlin (Lancaster) montre l'utilité de la « sociologie sémantique » sur les fonctions du langage pour la sélection et l'organisation de la matière à enseigner. Pour les cours visant à inculquer rapidement une certaine compétence de communication, Wilkins (Reading) montre l'avantage d'une conception notionnelle et fonctionnelle de la programmation d'un cours de langue alors que Nivette (Bruxelles) propose une méthode du faire qui s'inspire de certains processus stochastiques révélés par la théorie de la communication. Roulet (Neuchâtel) tente de répondre à la question, « comment caractériser une ou des normes dans l'enseignement des langues vivantes sans se référer à la norme prescriptive traditionnelle », en élucidant l'ambiguïté de la notion de norme et en examinant dans quelle mesure les théories des générativistes et des sociolinguistes peuvent contribuer à la caractérisation des normes à enseigner. C'est à la lumière de la psycholinguistique que Corder (Edimbourg) examine les trois problèmes fondamentaux de la pédagogie de la grammaire : le type, l'organisation et la quantité de l'aide à apporter à celui qui l'apprend ; il propose un modèle de l'apprentissage en trois étapes : formation d'hypothèses, vérification des hypothèses et pratique.

On le voit, les textes réunis ici étudient les implications possibles de quelques concepts posés par les linguistes, les sociolinguistes, les psycholinguistes, les théoriciens de la communication, les philosophes du langage et les logiciens, pour les différents niveaux de la linguistique appliquée à la pédagogie des langues : description, sélection et mode de présentation de la matière à enseigner.

Christian BAYLON.

---

29. Raymond LAMÉRAND. *Théories d'enseignement programmé et laboratoires de langues*. Nathan, Paris ; Labor-Bruxelles, 1973. 186 pages.

— Dans cet ouvrage, M. Lamérand ne définit pas les procédures fondamentales de l'enseignement programmé ; mais, se plaçant

dans une perspective d'apprentissage, cherche à comprendre et à juger les doctrines des principaux théoriciens de ce type d'enseignement.

— Dans une première partie, très systématiquement, sont exposés les principes de Skinner, Crowder, Pressey principalement. Puis est définie la « mathétique » avant que soit donné l'essentiel d'une programmation cybernétique. Il s'agit, semble-t-il, de corriger l'un par l'autre les différents théoriciens de la programmation : ainsi Skinner voit sa démarche caractérisée par sa linéarité : « mode de progression logique par étapes successives ne déviant pas de l'axe principal du cours », l'intérêt de l'élève étant « éveillé par une stimulation initiale qui indique le type de réponse attendu » (p. 36). Mais Crowder, tout en étant partisan du néo-béhaviorisme, cherche, en compensation de Skinner, à tenir compte « des différences individuelles » et à fournir « un système de redressement des erreurs » (p. 41). Ce qui conduit à imaginer un parcours, dans le programme, qui permette le retour sur l'erreur et ses sources ; de là les ramifications qui brisent avec la linéarité trop contraignante. « Un programme ainsi conçu prévoit que tout échec, lors de tests importants, entraîne la révision de notions mal comprises, oubliées ou mal étudiées, de même que l'obligation de reprendre certaines parties du cours » (p. 44). Autrement dit, Crowder essaie d'individualiser la programmation, et de l'adapter au rythme de l'élève.

— Ce n'est pas d'ailleurs la moindre gageure de cette pédagogie que de prétendre allier la rigueur de l'algorithme à l'individualisation de l'enseignement. Mais paradoxe apparent ! si la machine doit enseigner, elle suppose que le maître s'efface (au moins partiellement) et que l'élève trouve dans le programme tout ce qui peut le guider sans défaillance. Plus le maître s'éloigne, plus logique devient la didactique ; mais aussi moins sont prises en compte les errances de chacun : il faut donc sauver la rigueur logicienne, tout en respectant la psychologie profonde de l'enseigné. C'est pourquoi Pressey avec sa « programmation complémentaire » enrichit les démarches précédentes ; à son tour Gilbert avec sa « mathétique s'attaque « au problème du comportement de l'élève » (p. 71) et grâce à la procédure de « l'enchaînement inversé » se montre plus efficace.

— Comme souvent, l'ordinateur devrait permettre d'accroître les possibilités d'interrogation et de réponse que manifeste l'élève : de là, la présentation de différents types et de méthodes : Mentor, Socrate, Plato, Said... avec un complexe tableau algorithmique (programme de M. Lamérand pour l'étude des propositions conditionnelles en français (p. 89). La deuxième partie principale de l'ouvrage traite des mérites des différentes méthodes de



programmation et de l'usage que l'on peut en faire au laboratoire de langues.

— Dans les conclusions de M. Lamérand une certaine sagesse éclectique distribue à chaque théoricien et à chaque méthode, une fonction et un niveau : « la programmation (de Skinner) linéaire, en adoptant un système d'enchaînement du type conversationnel, semble indiquée pour l'apprentissage de notions de base devant être mémorisées » (p. 127). Par contre, « les approches mathématique et complémentaire se prêtent bien aux exercices de compréhension auditive, à la condition toutefois qu'elles soient appliquées sur la base de connaissances acquises préalablement » (p. 129).

— Le travail de M. Lamérand comporte une bibliographie satisfaisante. On aurait aimé que les problèmes de la programmation soient abordés dans le cadre d'une réflexion fondamentale sur les processus d'apprentissage : on regrettera que ne soit pas examinée (puisqu'il s'agit des langues) la critique de Chomsky à Skinner, autrement que de manière allusive. Mais peut-être s'agissait-il avant tout, pour l'auteur, de décrire et de présenter des méthodes qui ont une certaine réussite. Donner des documents et les illustrer (en appendice) d'exemples adaptés à la classe, est aussi un moyen non négligeable de servir la cause de la pédagogie des langues.

Jean PEYTARD.

---

30. Wolfgang HUBER. — *Assembler* (Eine Einführung in die Assemblersprache), 1973. Coll. Kritische Information Wilhelm Fink Verlag München.

« L'assembleur » de W. Huber se propose de fournir aux autodidactes une base de connaissances sur le langage Assembleur suffisante pour permettre la pratique des manuels des constructeurs et donc, le contact direct avec l'activité informatique. Les lecteurs éventuels du livre sont linguistes, mathématiciens, sociologues, etc.

L'idée directrice du manuel est l'indépendance du langage Assembleur par rapport aux langages « évolués » : PL/1, COBOL, FORTRAN, ALGOL, etc. L'intérêt d'un langage orienté machine réside dans sa flexibilité intrinsèque qui le rend apte aux applications les plus diverses. La version de langage présentée permet le travail non seulement sur IBM 360, mais aussi sur UNIVAC 9000 et Siemens 4004.

La méthode employée dans tout le livre est le parallèle présen-

tation théorique/exemples de programmes ou parties de programme ayant une signification immédiate et facile à saisir. L'étude des instructions forme la majeure partie du livre, à la suite d'une brève introduction aux techniques de l'ordinateur. Le problème des cartes de contrôle et des entrées/sorties est exposé avec un minimum des détails nécessaires à l'informaticien de métier ; les notions données sont choisies en fonction de leur emploi direct dans les programmes étudiés et permettent un approfondissement ultérieur à partir des manuels de références spécialisés.

A côté des problèmes généraux comme le calcul en virgule fixe et flottante, on envisage des tâches plus particulières, susceptibles d'intéresser le linguiste p. ex. le calcul de la longueur d'un mot de texte.

Dans la mesure où l'enchaînement des exercices proposés établit un contact réel avec le lecteur, le livre de W. Huber atteint son but : enseigner à toutes les personnes intéressées la pratique de lecture/écriture des programmes Assembleur de complexité croissante.

Daniel B. ARAPU.

31. Susan M. ERVIN-TRIPP. — *Language Acquisition and Communicative Choice. Essays by Susan M. Ervin-Tripp*. Introduced and selected by Anwar S. DIL. Stanford, Californie, 1973, Stanford University Press (Language Science and National Development Series, Linguistic Research Group of Pakistan). xvi+384 pages.

Dans une collection récente où, sous forme de recueils, ont déjà été publiés des articles de Ferguson, Gumperz, Haugen, Lambert et Fishman, voici réunis dix-sept articles de Mrs. Ervin-Tripp, professeur à Berkeley. Ils s'échelonnent sur une vingtaine d'années, de 1954 à 1972, et aucun n'est réellement inédit. Dans une postface, l'auteur explique clairement ce qui fait l'unité des trois thèmes autour desquels ils se regroupent : 1. Bilinguisme ; 2. Acquisition du langage ; 3. Sociolinguistique. Elle a commencé par des études d'orientation psycholinguistique sur les bilingues. Mais elle a très vite été frappée par la similitude des problèmes que pose le bilinguisme avec ceux qu'on rencontre dans un champ bien moins exploré, mais essentiel, l'apprentissage de la langue par les enfants. Il lui apparaissait que des structurations linguistiques interviennent très tôt dans le développement de l'enfant. Si le courant chomskien lui montrait l'importance et la complexité de telles structures, elle constatait aussi l'intervention de multiples variables psycho-

logiques et sociologiques. Aussi s'est-elle efforcée de mettre en lumière leur covariance avec les paramètres linguistiques : peut-on vraiment définir les fonctions du langage à partir d'un sujet abstrait et ne vaut-il pas mieux, dans l'intérêt même de la linguistique, envisager le comportement du sujet parlant sous son aspect social ? De cet appui mutuel que se prêtent la linguistique, la psychologie et la sociologie, le moindre bénéfice n'est pas qu'à étudier l'impact du « monde réel », tel que ce monde est vécu et analysé spontanément, sur le langage, on voit se préciser les variables en cause et, par voie de conséquence, la structuration de ce « monde réel » qu'elles manifestent. Au long d'articles quelquefois parcellaires, souvent austères, où il est donné plus de place à la recherche expérimentale qu'aux synthèses théoriques, c'est le fil conducteur qui donne à l'ensemble son intérêt.

Xavier MIGNOT.

32. *Language in sociocultural change*. Essays by Joshua FISHMAN, selected and introduced by Anwar S. DIL. Stanford University Press, Stanford, California, 1972, 376 pages.

Il s'agit d'un recueil de seize textes déjà connus de Fishman, articles ou extraits de livres, relatifs à la sociolinguistique, « étude des variétés linguistiques, des caractéristiques de leurs fonctions et des caractéristiques de leurs locuteurs, en considérant que ces trois facteurs agissent sans cesse l'un sur l'autre, changent et se modifient continuellement au sein d'une communauté linguistique ». Les morceaux rassemblés, tous rédigés entre 1965 et 1972, sont classés en six parties. La première et la cinquième présentent les conceptions générales de l'auteur : définition, théories, thèmes et méthodes de la sociologie du langage. La seconde contient, en puissance, une grande partie de l'œuvre ultérieure de Fishman. L'A. tâche d'abord d'établir de manière précise comment déterminer l'emploi habituel des langues quand deux groupes différents sont en contact. Il étudie ensuite les processus psychologiques, sociaux et culturels qui accompagnent généralement le maintien ou l'abandon d'une langue. Enfin, il approfondit les attitudes linguistiques typiques telles que la loyauté envers sa langue, les mouvements linguistiques, la conscience linguistique et l'interférence. La troisième partie s'intéresse au bilinguisme social, base de la recherche et de la théorie sociolinguistiques, et dégage les points de contact entre les concepts de bilinguisme et de diglossie ; elle invite à prendre conscience des possibilités

variées de relations entre bilinguisme individuel et diglossie sociale afin de ne pas considérer comme constituant toute la réalité sociale du bilinguisme, stable ou de transition, certains problèmes créés par un changement social rapide et la dislocation d'un groupe. La quatrième est consacrée à la planification linguistique, ensemble d'efforts conscients pour influencer sur les variétés linguistiques et leurs fonctions. La dernière partie insiste sur les applications actuelles ou à venir de la sociologie du langage, surtout dans le domaine de la planification, sous tous ses aspects, des changements linguistiques. Le livre se termine par un « Author's Postscript » où il reconnaît que la sociolinguistique est surtout une discipline descriptive et souhaite qu'elle puisse à l'avenir devenir une discipline beaucoup plus expérimentale, et une bibliographie complète des travaux de Fishman à la date de publication du recueil. Pour un linguiste français, l'intérêt essentiel que présente ce livre est donc de fournir sous une forme commode certains textes importants de langue anglaise. Les étudiants capables de lire cette langue y verront clairement quels problèmes se posent à l'étude des relations entre langue et société, à la sociolinguistique, discipline dont certains contestent l'autonomie et même la légitimité scientifique, arguant de ses bases encore mal définies et extrêmement diverses ; les autres, pourront se reporter à la première synthèse, parue en langue française, de l'activité scientifique de Fishman, *Sociolinguistique*, Nathan-Labor, 1971.

Christian BAYLON.

- 
33. Roberto GUSMANI. — *Aspetti del prestito linguistico* (Libreria Scientifica, *Collana di studi classici* 15), Naples 1973, 111 p.

R. Gusmani, connu jusqu'ici pour ses travaux sur les langues de l'Anatolie ancienne, a voulu nous faire profiter d'un cours donné par lui en 1972/1973 à Udine (Université de Trieste). Plutôt qu'à accumuler les exemples, il a cherché à faire réfléchir sur les motivations et les modalités de l'emprunt.

S'il y a consensus quant à la signification centrale de ce mot, les limites de son champ d'utilisation sont en revanche assez incertaines. R. G. le réservera aux éléments lexicaux qu'une langue a effectivement modelés sur une autre. Il y a donc différence de degré, non de nature, entre calque et emprunt, et ne mériteront cette dernière appellation ni les mots comme l'all. *Sporiller*, formés certes à partir d'un terme emprunté, mais selon un modèle indigène (cf. *Kunstler*), ni les emprunts apparents tels que les ethniques



et toponymes étrangers qui servent à désigner une chose d'après son origine supposée (e. g. fr. *faïence*), ni les faux exotismes comme *footing*, néologisme forgé par le langage journalistique français et sans correspondant en anglais, quoique composé de deux éléments appartenant à cette langue. Naturellement sont à considérer comme des emprunts les mots qui, originaires d'une langue, y reviennent, le plus souvent avec un autre sens (cf. a. fr. *bougette* > angl. *budget* > fr. *budget*) et probablement les calques de signifié fondés sur une ressemblance formelle (e. g. fr. *réaliser* « comprendre », d'après angl. *to realize*).

A juste titre, il paraît vain à l'auteur de vouloir distinguer entre *Lehnwort* et *Fremdwort*, parce qu'il y a une infinité de degrés entre l'un et l'autre. Pour « éviter le risque de subtiles différenciations non rattachables à des critères objectifs valables », il préfère opérer avec les concepts d'*integrazione* (adaptation aux structures de la langue) et d'*acclimatamento* (simple importation sans modification et concernant seulement le lexique).

Pour R. G. l'emprunt n'est pas simple mimétisme ; il est une des manifestations de la créativité permanente de la langue. Le mot reçu est soumis à une intégration phonologique, morphologique et sémantique (avec le plus souvent — sauf pour les termes techniques — réduction ou modification de ses emplois, cf. all. *trinken* « boire » > fr. *trinquer*, angl. *corner* « coin » > fr. *corner*, terme sportif), et synchroniquement il n'apparaît pas comme un corps étranger, mais comme un élément du patrimoine.

Le seul reproche qu'on puisse adresser à l'auteur est d'avoir négligé les problèmes posés par l'intégration phonologique. A vrai dire, c'est plutôt un regret, car cette « lacune » est volontaire (cf. p. 25). Nous avons là un excellent petit livre, agréable à lire, bien documenté, qui utilise intelligemment, là où c'est nécessaire, les apports de la linguistique contemporaine.

CL. BRIXHE.

34. MUHAMMAD HASSAN IBRAHIM. — *Grammatical Gender. Its Origin and Development*. The Hague. Paris, Mouton 1973 (Janua Linguarum, Series Minor 166), 113 pages.

En moins d'une centaine de pages — l'introduction commence à la page 11 et la conclusion est achevée à la page 104 — l'auteur, Muhammad Hassan Ibrahim, cherche à définir le genre grammatical en termes strictement linguistiques. S'il s'attache en particulier à l'indo-européen et au sémitique c'est afin d'en tirer des indications

à portée plus générale ; la diachronie tient une grande place dans cet exposé où l'auteur envisage le genre sous deux aspects : celui de son origine et celui de son développement. Mais il ne s'agit pas d'un ouvrage de grammaire historique ou comparée ; l'objectif est tout autre, comme l'indique M. H. Ibrahim p. 103 « We have seen how certain universal tendencies seem to exist with regard to some aspects of gender ». C'est sans doute dans le même esprit qu'il cite plusieurs fois et notamment dans son introduction C. Lévi-Strauss et L. Hjelmslev.

L'ouvrage a pour lui le mérite de la clarté dans sa composition ; il est tout entier organisé autour d'une idée fondamentale énoncée dans la préface en page 5 : le genre grammatical ne doit rien à des facteurs extra-linguistiques ; il est une conséquence accidentelle (accidental outcome) du développement linguistique de certaines langues. Aussi dans le chapitre 2 passe-t-il en revue les théories de Adelung, Herder ou de l'anthropologue J. Frazer qui tous expliquent le genre comme la projection dans la langue de l'imagination primitive ; or pour l'auteur la nature du genre est indissociable de l'accord : p. 26 « agreement is the essence of gender wherever it exists ». M. H. Ibrahim en vient alors à examiner les différentes hypothèses proposées sur l'origine du genre et parmi celles-ci il distingue avec intérêt celle de K. Brugmann (1897) et celle de W. P. Lehmann (*Language*, 34, 2, 1958, p. 179-202) qui ont en commun d'expliquer la genèse du genre grammatical comme une extension de certains morphèmes, marqués comme tels, du substantif à l'adjectif et réciproquement. C'est cette apparition du genre qu'il caractérise comme accidentelle et due à des facteurs phonétiques, morphologiques ou syntaxiques, mais sans aucun lien, à l'origine, avec l'expression du sexe pour les morphèmes en question : l'originalité de sa thèse tient en cette phrase : « the sex reference of gender was always posterior to the emergence of grammatical gender » (p. 50). L'examen des procédés d'attribution d'un genre aux noms empruntés à une autre langue mettent en lumière, selon l'auteur, l'importance déterminante des faits de phonétique et de morphologie et le caractère mécanique de l'extension du genre. Ces conclusions l'incitent au chapitre 6 à établir un rapprochement entre le genre d'une part et les classes de noms qui existent en Bantou par exemple : le lien ou le point commun n'est autre que l'accord. La contre-épreuve, si je puis dire, est faite au chapitre suivant où M. H. Ibrahim traite de la disparition du genre en tout ou en partie en anglais et dans les langues romanes : il ne fait pas de doute pour l'auteur que la cause déterminante est l'évolution phonétique qui frappe la fin du mot ainsi que, pour les mêmes raisons, la disparition de la flexion. Pour finir, il envisage les rapports entre la langue et

la pensée et conclut que les sujets parlants usent à leur gré de cette catégorie linguistique à leur disposition : ainsi dans la mythologie l'attribution du sexe à une divinité ne dépend pas de la conception que les humains en ont mais de la forme du nom qui sert à la désigner. Aussi le genre peut-il être intégré dans la confection d'une grammaire au moyen de règles pour ce qui est de ses manifestations phonétiques et morphologiques et de transformations quant à son rôle syntaxique.

L'originalité incontestable de l'ouvrage est de tenter de définir le genre grammatical comme une catégorie linguistique autonome, dont la nature et la fonction sont à chercher essentiellement dans la langue, mais la manière employée pour parvenir à ce but n'est pas toujours concluante. Ainsi l'on s'étonne qu'après avoir reconnu l'importance, dans l'histoire du genre, de sa genèse, l'auteur en vienne à distinguer deux étapes : l'une où le genre grammatical se constitue sans que les sujets parlants en aient conscience, l'autre lors de laquelle les individus constatent l'existence d'une nouvelle catégorie dans la langue et en usent à leur gré (p. 102). N'est-ce pas réintroduire par ce biais le hasard ou la génération spontanée et admettre qu'à un moment donné la langue évolue sans l'intervention des sujets parlants ?

A notre sens toute l'ambiguïté repose sur la notion d'accord. M. H. Ibrahim en fait un postulat, un point de départ, confondant ainsi la nature et la fonction du genre grammatical. Il semble d'ailleurs avoir perçu cette difficulté quand p. 76 il propose d'appeler genre les faits d'accord qui ont comme commun dénominateur sémantique la désignation du sexe et classes de noms les autres. Il est vrai que sous le nom de genre grammatical l'on associe deux types de faits : d'un côté une distinction d'ordre syntaxique, fondée sur des désinences casuelles (nom. acc. ; animé et neutre) ou sur des syncrétismes casuels comme en slave pour l'animé et l'inanimé, le personnel et le non-personnel ; de l'autre des morphèmes dont la fonction ne se laisse pas définir en terme de syntaxe à l'intérieur de l'énoncé autonome et dont l'origine ou le point de départ semble bien être dans des pronoms : il est bien connu que l'anglais ne distingue plus le masculin et le féminin comme genre, mais cependant il dispose de formes particulières pour le pronom de la troisième personne du singulier, sujet d'un verbe. C'est bien l'accord qui constitue le problème central du genre grammatical et de sa genèse et l'on peut reprocher à l'auteur de *Grammatical Gender* de prendre pour une évidence ce qui pose bien des questions.

Dans ce cas, bien sûr, l'examen des origines et du développement du genre grammatical aurait dû céder la place à une description

du genre dans une langue donnée, mais tel n'était pas le but que s'était fixé M. H. Ibrahim : « I only wish to make it clear that my concern in this study has been with general principles and not with exceptionnal cases. »

Philippe ROBIN.

35. *Tipologija passivnyx konstrukcij (dialezy i zalogi)*, Leningrad, 1974, 384 pages.

Ce recueil, qui traite de la typologie des constructions passives, est constitué essentiellement (pp. 73-342) de quatorze études consacrées à des langues naturelles (arménien, birman, gaélique, vietnamien, grec ancien, indonésien, espagnol, chinois, lituanien, nive, tamil, tatare, français et japonais). Chaque étude est construite selon un plan uniforme, réglé en général sur la distinction entre verbes monovalents, divalents et trivalents.

Cette doctrine des actants de Tesnière est finement critiquée par G. G. Sil'nickij dans un article sur « valence verbale et voix » (pp. 54-72), qui fait suite à deux autres articles de tête, destinés à préciser le support théorique du recueil.

Celui de V. S. Xrakovskij (pp. 5-45) propose un calcul typologique des constructions passives en épuisant l'ensemble des possibilités, soit toujours  $2(n+1)$ , où  $n$  représente le nombre des possibilités de remplacement du sujet par un autre actant grammatical, la majoration d'une unité (+1) tenant compte du fait que cette position de sujet peut rester vide (esp. *aquí se vende libros usados*), tandis que la multiplication par 2 est due à l'existence d'une série de tours passifs sans agent exprimé en regard de la série des structures pleines. Il y a donc pour les verbes monovalents deux types de constructions passives possibles, il y en a quatre pour les divalents, et six pour les trivalents.

S. E. Jaxontov donne en revanche une définition purement morphologique de la voix (pp. 46-53). Si la forme verbale ne varie pas, alors, dit-il, il n'y a pas de variation de voix. Cette opinion l'amène à considérer *dver' otkryli* « (on) a ouvert la porte » comme relevant de la même voix que *ljudi otkryli dver'* « des gens ont ouvert la porte », qui ne saurait être tenu pour passif. Or, dans le précédent article de Xrakovskij, la construction *dver' otkryli* est classée parmi les diathèses dérivées, au même titre par exemple que *dver' otkryta* « la porte (a été) ouverte ».

Ce point de théorie grammaticale est repris par I. A. Mel'čuk, dans la partie finale du recueil (« Sur le zéro syntaxique », pp. 343-



361), qui établit, dans le tour *ulicu zasypali peskom* « on a recouvert la rue de sable » la présence d'un zéro syntaxique pourvu du sème « personnel », en opposition au tour *ulicu zasypalo peskom* litt. « (cela) a recouvert la rue de sable », également caractérisé par un zéro syntaxique, mais renvoyant à la signification d'« élément impersonnel », « force élémentaire ». Pour Mel'čuk, le premier tour doit être sans hésitation rangé parmi les actifs, alors que le second peut s'expliquer soit comme actif, soit comme passif.

Sous le titre de « Miscellanea Marginaliaque » (pp. 362-379), A. A. Xolodovič, rédacteur de l'ouvrage, auteur de l'analyse des faits japonais, et co-auteur des articles sur le nive et sur l'indonésien, fait le bilan des informations accumulées dans les différents chapitres de cette monographie. Il s'agit d'un bilan typologique qui examine tour à tour le comportement des diathèses dérivées à partir d'une construction transitive, puis étudie le cas des verbes trivalents, puis considère les langues, moins nombreuses, où le passif peut être dérivé sur un verbe transitif indirect, et celles enfin, plus rares encore, où certains verbes monovalents ont un passif : japonais et lituanien, mais aussi russe dialectal avec *uexano* litt. « il a été parti », « il y a eu départ », comme latin *dormitur* ou espagnol *aquí se trabaja bien*.

Notons (pp. 372-373) l'explication, retenue pour le tatar et pour le japonais, d'un passif établi sur la base du permissif réfléchi. Cette réflexion mériterait d'être étendue à d'autres langues, y compris le français, où l'on doit tenir « il s'est fait voler sa bourse (par X) », avec auxiliaire « faire » de signification dite « permissive » +réfléchi, comme un passif de « X lui a volé sa bourse » à côté de « sa bourse lui a été volée (par X) », mais dans un autre arrangement des actants. On éclaire ainsi sur le plan sémantique le rapport existant dans beaucoup de langues entre la morphologie des formes passives et celle des formes moyennes ou réfléchies, celles aussi de certaines formes de politesse du japonais, où *yomareru* par exemple peut comporter, à côté de la signification passive « être lu », la signification « polie » de « se permettre de lire », « vouloir bien lire ».

Les spécialistes intéressés soit au problème général de la voix et de la diathèse et au rapport des deux catégories, soit à leur expression dans une langue particulière, trouveront sûrement quelque chose à glaner dans cet ouvrage collectif dont la riche matière a été judicieusement organisée et qui, laissant volontairement la discussion ouverte, éveille à chaque instant la réflexion.

Jacques VEYRENC.

36. *The Chicago Which Hunt, Papers from the Relative Clause Festival*, April 13, 1972, a paravolume to *Papers from the Eighth Regional Meeting*, edited by Paul M. PERANTEAU, Judith N. LEVI, Gloria C. PHARES, Chicago Linguistic Society, 1972, 261 p.

Sous un titre humoristique, l'on trouvera réunies plus de vingt études sur la phrase relative, qui est diversement définie (R. P. G. deRijk, p. 115 : « a relative clause is a sentence modifying a noun phrase, such that the deep structure of the sentence contains a noun phrase identical to the noun phrase it modifies » ; ou, dans une formulation plus traditionnelle, Z. Gołąb, p. 30 : « A relative clause can be defined as a predicative construction containing a verbum finitum in Indo-European modifying a noun in the governing clause. Thus, a relative clause : 1) expresses predication, and 2) is « adnominal »). Les langues dans lesquelles son fonctionnement est examiné appartiennent à une aire vaste : hittite (H. Berman) ; grec ancien (D. Q. Adams) ; latin (J. Ehrenkranz et E. C. Hirschland) ; slave (Z. Gołąb et V. Friedman) ; germanique (A. Loetscher) ; danois (J. Sadock) ; albanais (J. L. Morgan) ; français (D. M. Perlmutter) ; finnois (F. Karlsson) ; basque (R. P. G. deRijk) ; géorgien (H. I. Aronson) ; arabe (C. G. Killeen) ; sumérien et trois langues afro-asiatiques d'Éthiopie, Ge'ez, Gallinya, Amharique (G. B. Gragg) ; malgache (E. L. Keenan) ; bantou (T. Givon) ; sud-asiatique [indo-aryen : hindi, bengali, gujarati ; dravidien] (C. Masica) ; japonais (J. D. McCawley) ; coréen (Y. Tagashira) ; uto-aztèque (J. Heath) ; nahuatl (J. M. Rosenthal) ; yurok (H. Berman) ; il manque la communication sur le celtique, présentée par E. P. Hamp, mais non incluse dans le recueil. La terminologie (structure de surface et structure profonde ; « délétion » du groupe coréférentiel nom-prédicat ; contraintes s'exerçant sur des transformations de mouvement ; etc.) est celle de la grammaire générative et transformationnelle (est-ce la raison pour laquelle n'est pas mentionné dans la bibliographie consacrée au grec ancien le livre de P. Monteil « La phrase relative en grec ancien »?).

Les directions de recherches sont diverses, comme le souligne E. P. Hamp dans une intéressante Introduction, dont la conclusion est la suivante : « The papers in this volume make contributions in at least four directions. First, they assemble and update aspects of a complicated cumulative scholarly literature, especially in light of recent theory. Secondly, they contribute to specific questions of Indo-European relativization and that of surrounding Eurasia. Thirdly, they explore the ways in which one particular portion, or even a rule, of grammar may help clarify broad syntactic-semantic problems. And fourthly, they form a modest contribution under one rubric to our growing body of data and

formulations for topics on language typology and universals». Parmi les questions traitées, l'on signalera celles qui ont trait à des convergences typologiques (par exemple entre français et arabe, japonais, turc), ou aux divergences par rapport au modèle anglais (que manifestent des langues comme l'albanais, l'allemand, le coréen), ainsi qu'au rôle possible de phénomènes de contact (nahuatl et espagnol); à l'ordre respectif de la relative et de la subordonnée (finnois, amharique, hittite), ou du sujet et du pronom (bantou); à la forme et aux emplois des pronoms fléchis (grec, latin), ou des outils invariables (basque) ou de certains d'entre eux (le *som* danois); aux problèmes d'attraction (latin, géorgien, sumérien, bantou); à la corrélation (indo-aryen, grec, slave); à l'analyse des phrases relatives du sumérien comme exemples de phrases « nominalisées » (à l'aide du morphème postposé *-a*); etc.

Certes, l'inventaire des problèmes posés par les relatives n'est pas clos (l'on songe en particulier au problème [diachronique] de la place du verbe dans le développement de la phrase relative indo-européenne ancienne, ainsi qu'à l'importance que doit accorder au discours et à l'énonciation - au sens benvenistien de ces termes - quiconque veut apprécier les rapports entre interrogatif et relatif, qui se font jour dans des langues aussi diverses que le hittite, le latin, l'albanais, le slave, le géorgien, le nahuatl...). Mais les participants de ce Festival nous font participer au plaisir que leur chasse leur a de toute évidence donné.

Françoise BADER.

- 
37. Gerhard WAHRIG. — *Anleitung zur grammatisch-semantischen Beschreibung lexikalischer Einheiten. Versuch eines Modells.* Tübingen, 1973, Niemeyer (Linguistische Arbeiten, 8). xvi + 189 p.

Gerhard Warhig est un praticien de la lexicographie : en 1966, il a publié un dictionnaire allemand unilingue, qui en est à sa 3<sup>e</sup> édition. Les problèmes auxquels il s'est ainsi trouvé confronté ont été traités dans une thèse d'« Habilitation », sur laquelle repose le présent ouvrage, rédigé en 1971. Sans énumérer toutes les questions que l'auteur, très bien informé, soulève au passage, contentons-nous d'évoquer les points qui nous ont paru les plus importants. Les objectifs sont ambitieux : pour G. W., le domaine du lexicographe inclut la substance du contenu, sans qu'il lui soit loisible de s'en remettre sur ce point aux méthodes et à la terminologie des diverses sciences; car les structures sémantiques

ne sont pas calquées sur la connaissance scientifique, bien qu'elles en subissent l'influence. Il faut donc extraire du vocabulaire fondamental de la langue étudiée le métalangage qui servira à rédiger les définitions de base. Mais le procédé le plus original consiste à soumettre à une analyse transformationnelle le contexte syntactico-sémantique pour distinguer et classer les sens d'une entrée lexicale. Si G. W. n'est pas le seul aujourd'hui à recourir à cette technique, il en montre l'efficacité sur plusieurs exemples, ce qui l'autorise à parler de « description intégrée grammatico-sémantique ». Son livre s'insère donc avec honneur dans l'effort que mène la lexicologie contemporaine pour perfectionner ses moyens.

Xavier MIGNOT.

---

38. Geoffrey LEECH. — *Semantics*, Penguin Books Ltd, Harmondsworth, 1974, XII+386 pages.

Cet ouvrage se présente comme une introduction à certains des aspects de la sémantique actuelle : analyse sémique, rapports entre logique et sémantique des langues naturelles (quantification, présuppositions), etc. La présentation de ces divers concepts, très claire dans l'ensemble, repose sur une conception personnelle de l'auteur quant à la structure du langage, conception qui n'est malheureusement définie qu'en fin de volume.

Le point de vue de G. Leech est le suivant : face aux querelles opposant partisans de la sémantique générative et partisans de la sémantique interprétative, il pense pouvoir éviter certaines difficultés en postulant deux niveaux *autonomes*, celui de la syntaxe et celui de la sémantique, ce qui lui permet de n'avoir pas à privilégier une direction de passage de l'un de ces niveaux à l'autre. Il établit d'autre part une correspondance assez systématique entre les diverses catégories de ces niveaux : les catégories sémantiques sont soit des 'prédications', correspondant aux propositions et aux syntagmes prépositionnels de la syntaxe, soit des 'arguments' constituant les prédications, correspondant aux syntagmes nominaux, et des 'prédicats' (verbes, adjectifs, prépositions).

On pourra regretter que les problèmes posés par les relations entre prédicats et arguments ne soient pas suffisamment discutés. Ainsi, il ne suffit pas d'opposer deux types de prédication, ceux à un argument et ceux à deux, pour traiter correctement de



l'opposition intransitif/transitif : on peut constater le parallèle, mais il n'explique rien.

Le lexique, pierre d'achoppement de la sémantique générative, occupe une place assez importante ; les questions devenues classiques soulevées par l'analyse des terminologies de parenté ou des couleurs sont amplement débattues et permettent à l'auteur de sortir d'une analyse sémique stricte, en proposant l' 'incorporation' (*downgrading*) de prédications entières sous forme de sèmes dans les matrices définissant les mots. Ainsi, *oncle* sera [+humain, +mâle] mais aussi : [+frère de père]. On voit immédiatement l'avantage d'une telle position du point de vue générativiste : s'il existe dans le lexique d'une langue donnée un mot correspondant à la matrice de traits ci-dessus, associée à un argument, alors ce mot pourra être inséré dans la structure syntaxique correspondante ; si par contre il n'existe pas de tel mot, on aura une proposition relative... Ce traitement permet enfin de définir très précisément, et en termes linguistiques, les notions de tautologie, contradiction, présupposition, etc.

Enfin, l'apport le plus novateur de ce livre est sans doute l'esquisse du niveau que Leech appelle 'sémantique profonde'. Il s'agit d'une hypothèse concernant non plus seulement la structure sémantique d'une phrase, mais aussi celle de tout un énoncé, de tout un texte. Le niveau sémantique profond consiste en un réseau de relations qui peuvent correspondre à différentes prédications et à différentes phrases. Ainsi, aux trois 'textes' suivants :

- Brutus a tué César parce qu'il aimait Rome.
- Brutus a tué César. C'est parce qu'il aimait Rome.
- Brutus aimait Rome. C'est pour cela qu'il a tué César.

correspond un seul réseau profond de relations :

- a) Brutus aimait Rome ;
- b) Brutus a tué César ;
- c) a est la cause de b.

Chaque argument, chaque prédicat et chaque prédication doit être relié, ne serait-ce qu'indirectement, aux autres, pour que le texte soit sémantiquement bien formé.

En résumé, *Semantics* est un ouvrage qui dépasse la simple vulgarisation, même si certains domaines, tels que la grammaire des cas ou les questions relevant de l'énonciation, sont passés sous silence.

G. REBUSCHI.

39. Klaus W. HEMPFER. — *Gattungstheorie*, Information und Synthese, UTB, Wilhelm Fink Verlag, Munich, 1973, 312 p.

Ce livre présente un inventaire aussi complet que possible des théories sur les genres littéraires apparues depuis le début du siècle. Une large place est cependant réservée aux conceptions linguistiques modernes, et l'auteur souligne que nombre de linguistes s'intéressent à l'application de leurs méthodes à l'étude des textes. Cet ouvrage est le premier volume d'une nouvelle collection, « Information et Synthese », qui doit dans les années à venir traiter, sous quarante titres à paraître, les questions essentielles posées par cette application et plus généralement par la création littéraire. L'auteur insiste sur la nécessité d'une terminologie précise, d'une distinction de l'objet et de la description. Il montre que les nominalistes, parmi lesquels il range B. Croce, sont hostiles à une distinction rigide des genres, ce qui n'étonnera pas les linguistes (l'école idéaliste de Croce, tout comme celle des disciples de Schuchardt et d'Ascoli, s'est opposée au « rigorisme » des lois des Néo-grammairiens). Il rappelle, fort opportunément, l'importance du concept de genre chez les formalistes russes, dont on sait le rôle qu'ils ont indirectement joué dans l'avènement de la linguistique structurale. Il note que la définition structuraliste des genres que proposa Stender-Petersen en 1949 (« Esquisse d'une théorie structurale de la littérature », *Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague*, 5, 277-287) était directement inspirée de Saussure et de Hjelmslev. Il examine les opinions connues de R. Barthes sur la connotation comme système parasitaire, et de T. Todorov sur la relation structurale genre-texte. Il marque ses distances vis-à-vis des théories idéalistes inspirées de Chomsky, comme celle de Sh. Sacks qui, dans « The psychological implications of generic distinctions », *Genre*, 1, 1968, 106-115, conçoit les genres comme des catégories générales *a priori*. La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à la définition des genres littéraires et aux méthodes d'identification.

Claude HAGÈGE  
et Michèle REMBLIER.

- 
40. Siegfried J. SCHMIDT. — *Texttheorie*, Probleme einer Linguistik der sprachlichen Kommunikation, UTB, Wilhelm Fink Verlag, Munich, 1973, 184 p.

Cet ouvrage s'inscrit dans la même entreprise et paraît dans la même collection que celui écrit en collaboration par l'auteur et par W. U. Dressler, dont il a été rendu compte ici même (*BSL*,

t. LXIX, 1974, fasc. 2, p. 76-77). L'école de linguistes allemands groupés autour de ces deux noms et de ceux de P. Hartmann (un des fondateurs de la Textlinguistik en Allemagne), Habermas et al., s'est donné la tâche importante de restaurer les droits de l'acte de communication dans ses implications sociales aussi bien qu'individuelles, face au réductionnisme structuraliste du mot comme au réductionnisme générativiste de la phrase. C'est dire que reprenant les recherches de l'école de Vienne, de Carnap, de Wittgenstein, d'Austin, de Pierce, la Textlinguistik est une des récentes manifestations de la Pragmatique, dont on sait qu'elle a de nombreux adeptes chez nos collègues allemands. On ne manquera pas d'apprécier la reprise et l'illustration de l'idée qu'il y a, au-dessus du niveau phrastique, un niveau du paragraphe (oral, comme tout de signification) dont la pertinence linguistique doit être reconnue. Les recherches des dernières décennies sur la présupposition et l'implication sont reprises selon cette inspiration. Malgré la modestie de l'auteur, qui déclare que le livre « ne présente aucune théorie au sens scientifique strict », les huit chapitres donnent une idée précise du vaste terrain exploré et à explorer. La Texttheorie est proposée comme une nouvelle perspective linguistique (chap. 1), puis l'auteur expose les recherches pragmatolinguistiques effectuées jusqu'ici (chap. 2 et 3) et la théorie des actes communicatifs (chap. 4). Il étudie ensuite la présupposition dans le cadre de la Texttheorie (chap. 5) et les prémisses d'un modèle des actes communicatifs idéalisés (chap. 6). Il propose enfin (chap. 7 et 8) une interprétation des notions de grammaire textuelle et de production textuelle dans le cadre de la Texttheorie.

Claude HAGÈGE.

---

41. *Theorie, Methode und Didaktik der historisch-vergleichenden Sprachwissenschaft*. Herausgegeben von Jürgen UNTERMANN. Wiesbaden, 1973, Dr. Ludwig Reichart Verlag (distribué par Otto Harrassowitz). 125 p., DM 18.

Ce volume contient les actes du colloque qu'en 1971 la « Indogermanische Gesellschaft » a tenu à Cologne sur la méthodologie de la linguistique comparée. Les rapporteurs (E. Seebold, R. Katičić, J. Bechert, K. H. Wagner, J. Untermann) s'attachent pour la plupart à apprécier les principes traditionnels de cette discipline par référence aux positions théoriques prises par les diverses écoles de la linguistique contemporaine : opposition synchronie-diachronie ; dynamique des systèmes telle que la conçoit la phonologie ; règles de

la grammaire générative-transformationnelle. Comme il est naturel, l'accent est parfois mis sur la germanistique. Parmi les discussions, d'importance inégale, signalons celle de R. Schmitt-Brandt sur la place des études indo-européennes dans la linguistique historique et celle de Th. Bynon, qui envisage les relations entre la linguistique taxinomique et la linguistique diachronique, non sans faire intervenir, comme troisième terme, le générativisme. De pareils travaux montrent que la modernisation méthodologique de la vieille et prestigieuse grammaire comparée s'accélère. Il conviendra toutefois de ne pas se borner, comme ici, à resituer ou à reformuler l'acquis du passé (encore que ce soit nécessaire et souvent fructueux), mais de s'orienter vers de nouvelles découvertes.

Xavier MIGNOT.

---

42. *The Journal of Indo-European Studies* (Hattiesburg, Mississipi), vol. I, fasc. 1-3, 1973.

Cette nouvelle revue américaine se veut pluridisciplinaire en matière d'études indo-européennes, puisque les problèmes que celles-ci suscitent sont historiques, anthropologiques, sociologiques, aussi bien que linguistiques, ainsi que le souligne *C. Scott Littleton* dans le résumé de l'I. E. Symposium tenu par l'American Anthropological Association (Toronto, 1972) qu'il nous donne en introduction au second des trois fascicules de ce tome, et ainsi que le montre le long et clair article de *J. P. Mallory* : celui-ci retrace l'histoire du problème i. e. en attirant l'attention sur les efforts faits à la fois par les linguistes et les archéologues pour localiser l'Urheimat proto-i.e., article au terme duquel l'on trouvera une bibliographie de près de quatre-vingt-dix titres qui rendra les plus grands services. Et le désir de relier linguistique et archéologie apparaît clairement dans les études de *J. Peter Maher* et de *Otto J. Sadovsky* : le premier, dans un essai de paléontologie linguistique, montre, à propos de trois séries de termes slaves, que ce qui apparaît comme une anomalie sémantique dans le contexte des langues modernes peut recevoir une lumière des pratiques funéraires préchrétiennes ; selon le second, il y a une association sémantique entre le nom du « poisson » et celui du « mollet » qui s'explique par la comparaison de ce dernier avec le ventre du poisson plein d'œufs, et qui est largement répandue, puisqu'elle est attestée non seulement dans des langues i. e. (type russe *ikra* « frai de poisson » et « mollet »), mais dans des langues ouraliennes et amérindiennes ; les témoignages linguistiques sont renforcés par



les données archéologiques que sont les tatouages de poissons sur des jambres trouvés dans des tombes Pazyryk (Scythes, — VI<sup>e</sup> s.).

Certains articles sont d'orientation purement historique. *Marija Gimbutas* (qui, dans plusieurs travaux a attribué aux I. E. la civilisation « kourgane » des steppes du Pont et de la Volga) étudie, dans l'un d'entre eux, la plus ancienne civilisation européenne, qui a fleuri dans la région du Danube, de l'Adriatique, des îles de l'Égée, du Sud de l'Italie entre —7000 et —3500, avant l'arrivée des I. E., peuple guerrier qui construit des acroïles fortifiées et s'établit comme superstrat chez les populations indigènes ; et dans un second article, elle montre que, alors que la métallurgie du cuivre a laissé des traces en Europe entre —5500 et —3500, l'extension rapide de la métallurgie du bronze sur le continent est due aux mouvements des I. E. : l'apparition d'objets en bronze coïncide avec les routes de dispersion du peuple porteur de la civilisation i. e. depuis le cinquième millénaire, qui apprit les techniques métallurgiques des régions transcaucasiennes avant de les transmettre, depuis la fin du quatrième millénaire, à l'Occident. Ailleurs, c'est un peuple particulier qui fait l'objet de l'étude : pour *G. D. Kumar*, l'identification anthropologique des Arya est beaucoup plus difficile à établir que celle des populations auxquelles on doit la civilisation de la vallée de l'Indus, en dépit des témoignages sur leur apparence physique que fournissent les textes littéraires. *R. Pearson* traite d'un problème sociologique : le monde des Celtes, des Germains, des Romains, des Grecs (mais non des Slaves, qui perdirent leur propre noblesse sous des dominations diverses, ni des Indiens, à société rigide) a fait preuve d'une grande mobilité sociale étendue sur trois générations : alors que le mariage est endogamique, limité à des personnes de rang égal, pour une génération donnée, à l'intérieur des classes sociales importantes, des privilèges de rang et de fonction peuvent être acquis au bout de trois générations ; ce système a ses racines dans le système de parenté i. e., qui unit étroitement *Ego* avec son père et son grand-père paternel.

Certains articles portent sur des textes. Selon *D. Ward*, l'on peut reconstruire de la poésie i. e. non seulement certaines formes métriques, ainsi que l'ont tenté d'aucuns, comme Westphal et Watkins (et Meillet, qu'il ne mentionne pas), ou un grand nombre de formules (ce qu'a montré *R. Schmitt*), mais le contenu lui-même. La fonction du poète est en effet double, ainsi qu'il ressort de textes irlandais ou védiques : non seulement de louange, mais de satire ; hérités sont les poèmes satiriques des Indiens, Grecs, Latins, Irlandais, Germains qui, accusant la victime de fautes graves (inhospitalité, rupture de contrat, perversion morale), sont

un moyen puissant de pression sociale, dans une société, caractérisée par une « shame culture », où la réputation personnelle a une grande importance. Et c'est à des textes poétiques que s'attachent d'une part *J. Duchesne-Guillemin*, qui identifie comme la Bonne Pensée le locuteur du *Yasna* 29,8, texte (avestique) où l'âme du bœuf se plaint à une divinité selon un thème emprunté au folklore indo-iranien, et mis en évidence par G. Dumézil, *B.A.B.* 51, p. 23-51), et, d'autre part *P. Friedrich*. Ce dernier analyse les concepts d'honneur, d'intégrité personnelle, de souillure rituelle à travers le comportement de héros de l'Iliade comme Achille ou Agamemnon, avec ce qu'ils ont à la fois de commun à d'autres héros i. e., et de spécifique au monde homérique, et se réfère, de plus, à des problèmes universels de la condition humaine.

D'autres études sont plus exclusivement linguistiques. *A. Sihler* pose un proto-i.e. *\*smH-* « paire », qui serait dérivé, à l'aide d'un suffixe de duel *\*H* d'origine pronominale, de *\*sem-* « un ». — *J. Puhvel*, étudiant l'expression du comparatif, pense que celle-ci s'est effectuée d'abord par des procédés syntaxiques (emploi d'un cas comme l'ablatif ou d'une particule), avant de le faire par l'emploi de l'un des deux suffixes *\*-yes-* et *\*-lero-*, dont aucun n'est à l'origine proprement comparatif, mais dont l'un est équatif-exagératif, et l'autre signale le membre marqué d'une opposition binaire. — *E. P. Hamp* discute des formes apparentées aux noms germaniques de la famille de *to freeze*, qui reposent sur *\*prus-to-* (angl. *forst*, etc.), à côté du celt. *\*(p)reuso-* (gall. *rhew*, etc.), et du *\*prus-uó-* qui est à la base des formes latine (*pruīna*) et indienne (skr. *pruṣvā*) ; celles-ci posent, l'une des problèmes phonétiques (superposition syllabique après rhotacisme *\*pru(ru)īna*, ou absorption de l's accompagnée d'allongement : *\*prūuīna* > *\*prūīna* > *pruīna*), l'autre des problèmes sémantiques, étudiés ensuite par *E. Gerow* à partir des contextes rituels où se trouvent *pruṣvā/pruṣvā*. Quant à *J. Greppin*, il élargit la définition du concept iranien de *xvarənah* donnée par Bailey (« the good things of life ») à la lumière des théories duméziliennes, et en fait un terme « transfonctionnel », en relation avec les seconde et troisième fonctions.

Le troisième fascicule constitue des *Mélanges présentés à James Wilson Poullney*. Deux articles portent sur le grec : *H. Goedicke* fait venir le nom grec de l'hippopotame de l'égyptien *ḥb* prononcé *hebē* vers le *vii<sup>e</sup>* siècle, transformé en *ἵππος* par une approximation auditive et un jeu de mots, et précisé par l'adjonction de *ποτάμιος*. *G. Luck* étudie les tendances, déjà observées par G. Hermann et W. Meyer, respectivement, selon lesquelles il n'y a pas dans l'hexamètre de césure après trochée quatrième, ni de fin de mot long coïncidant avec celle du second trochée.

Les autres contributions sont des « *Papers on Italic topics* ». H. M. Hoenigswald discute le problème de savoir si l'assimilation  $*p \dots k^w > *k^w \dots k^w$  du latin (*quīnque*) et du celtique (v. irl. *cóic*, gall. *pump*) est un phénomène proto-italo-celtique : pour lui, ce phénomène peut, en celtique, être antérieur à la chute du  $*p$ , mais non nécessairement, si bien que l'hypothèse italo-celtique ne s'en trouve ni affaiblie ni renforcée. — Pour R. J. Jeffers, non seulement les correspondances morphologiques entre dialectes italiques et latin ne prouvent pas qu'il y ait eu une unité italique, mais la comparaison des systèmes phonétiques osco-ombrien/latin ne témoigne pas non plus d'une parenté génétique immédiate, ni d'une unité préhistorique. — G. Giacomelli traite d'un problème de paléographie prénestine : le  $\mathfrak{D}$  renversé et pointé de C.I.L. I<sup>2</sup> 60 (Préneste, milieu du — iv<sup>e</sup> s.) est un graphème destiné à rendre une vélaire palatale, qui a un parallèle dans le FAJIA « faciat » de la Tabula Veliterna volsque, *Ve. Hb.* 222 ; cette palatalisation a dû se produire plus tôt pour la sonore que pour la sourde (cf. ORCEVIA dans la même inscription).

Vénète, latin, osco-ombrien fournissent la matière de la plupart des études.

Pour le vénète, M. S. Beeler donne un compte rendu critique de l'édition, donnée dans les *Trans. and Proc. of the Am. Phil. Assoc.* 102, 1971, 217-263, par R. J. Kispert des « Recent Venetic Inscriptions » comme supplément aux *P. I. D. of Italy*, édition qui donne, de seconde main, 104 inscriptions vénètes (mais non les tablettes alphabétiques de Este), sans photographie ni fac-similé, et qui, étant insuffisante par ailleurs pour les noms propres, ne saurait remplacer ni l'édition de Pellegrini-Prodocimi, ni la quarantaine d'articles ou de comptes rendus dus à M. Lejeune. — H. Berman discute la place relative du sujet et de l'objet par rapport au verbe vénète (objet-verbe-sujet à Este, selon un ordre marqué qui serait en rapport avec le caractère dédicatoire des inscriptions, sujet-verbe-objet ailleurs). — M. Lejeune étudie deux termes vénètes désignant des relations non proprement familiales, qui créent des liens légaux à l'intérieur de couples nouvellement constitués : patron/affranchi, *liber.los*. « libertus », emprunt au latin, et « père adoptif » (par exemple oncle maternel d'un orphelin, sans référence à l'institution du fosterage) / « enfant adoptif » : *ve.s.ke.s.*, datif *ve.s.kete.i.*, dérivé d'un présent vénète correspondant au latin *uescor*, et qui pourrait être approximativement traduit par *alumnus*.

Pour le latin, K. R. Bradley discute les vues de G. W. Bowersock, selon lesquelles Suétone aurait écrit (sous Trajan) les vies des empereurs de Galba à Domitien, avant celles de César à Néron, pensant qu'au contraire l'historien a suivi l'ordre chronologique.



— A propos de l'inscription *Castorei Podlouqueique Qurois*, trouvée à Lavinium en 1959 par F. Castagnoli, E. Collinge discute l'étymologie du nom de *Pollux* et l'interprétation de *Qurois*, et conclut que cette inscription contient trop d'éléments bizarres pour être acceptée comme témoignage du latin du VII<sup>e</sup> s. ou même du V<sup>e</sup> s. — Pour G. Dumézil, (*Hjelernus*, divinité des Calendes de Février, séparée de Carna honorée aux calendes de Juin juste par la période dont ont besoin les favae de printemps pour mûrir, est une divinité de troisième fonction ; son nom est tiré de *holus*, (*h*)*olera* « légume », qu'il soit un dérivé de thème en \*-r- (cf. gr. *χολέρ-α*, de *χολή* « bile », v. irl. *gal-ar* « maladie », gall. *gal-ar* « chagrin »), ou plutôt, un \**heles-ino-s* (avec syncope). — W. Cowgill repousse les explications de lat. *stāre* comme forme radicale athématique, présent à suffixe \*-y<sup>e</sup>/o-, ou tiré par haplogogie de *sistō*, et en fait un présent d'état \**stāē-* (avec contraction en latin), présent apparaissant aussi en ombrien *stahe-*, *stahi-*, osq. *sta(h)i-*, sl. *stoēti*, et probablement en celtique *tā-*, et tokh. (*s*)*taka-* « être », et tenant la place du parfait d'état (gr. *ἑστηκα*, skr. *tasthau*). — Se fondant sur le formalisme des Romains en matière de noms propres, W. McDermott propose de corriger chez Tac., *Hist.* 2, 48, 2, *Seruio* en *Seruilio*. — R. Palmer retrace l'histoire du *Vicus Cuprius*, ainsi nommé « le bon » d'après un terme sabin aux dires de Varron, *ciprus*, archaïsme conservé dans la toponymie de la vieille Rome, en raison du rôle liturgique joué par cette voie, nécessaire à une procession rituelle en accord avec les divisions administratives de la cité. — J. Puhvel explique la formule *aquam exstinguere* qui figure dans un « oracle delphique » transmis par Tite-Live, 5, 16, 9 sq., comme une survivance phraséologique d'un rituel associé au mythe identifié par G. Dumézil de Neptune (irl. *Nechtan*, av. *Apam Napāl*). — C. Watkins étudie l'adjectif *suppus* (relié en latin à *sub*, *supinus*) sous le rapport du sens (démarche des quadrupèdes ; lancement de « trois » au jeu de dés ; posture sexuelle) et de l'étymologie (apparenté non pas à ombr. *supa*, *sopa*, hitt. UZU *šuppa* « chair pure rituellement », mais à hitt. *šuppala* « animaux » [et peut-être arm. *hup* « près »], le hitt. *up-zi* « s'élever », en parlant du soleil, pouvant être dans le même rapport avec *šuppala* que le groupe de *sub*, *super* avec celui de *ūpa*, *upāri*).

Pour l'osco-ombrien, E. P. Hamp montre que l'ombr. *ařfertur*, le sacrificateur par excellence, a des correspondants à connotation sacrificielle reposant sur \**ad-bher-* à l'Ouest ; par ailleurs, il rapproche des termes ombriens et celtiques de la base *ad-* appliqué à des notions à la fois religieuses et juridiques (ombr. *arsmor* « rites », v. irl. *adma*, *adhma* « sage », etc.). — A. J. Nussbaum montre que les Tables Eugubines I a b et VI/VII a (celles-ci



en alphabet latin), bien connues depuis Bréal pour être deux versions du même texte rituel, dérivent d'un archétype rédigé à la seconde personne, personne conservée par I, mais transposée en troisième p. dans VI/VII, non sans quelques incohérences. — J. Untermann montre que les trois préfixes o. o. *ā-*, non attesté comme préposition ni comme postposition, mais préverbe « to » pouvant avoir valeur aspectuelle terminative, *ad-*, préposition « at », postposition « towards », préverbe « to, at », *an-*, *am-* préverbe « on, upon ; around » (de même forme que le préfixe privatif), se sont confondus dans la graphie, en raison de la non-notation fréquente de *d*, *n*, *m* devant consonne, et de la notation inconstante de la quantité pour *ā*, sans qu'on puisse savoir si à cette ambiguïté graphique correspondait une homophonie dans la langue parlée.

L'on trouvera à la fin de chaque article une riche bibliographie, et l'on regrettera seulement de ne pas voir figurer dans ce recueil une liste des travaux du dedicataire, « Dean of Italic Studies in the United States ».

Françoise BADER.

43. O. SZEMERÉNYI. — *Einführung in die vergleichende Sprachwissenschaft*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft 1970, 311 p.

Le lustre qui vient de s'écouler a apporté aux comparatistes des manuels de conceptions différentes : d'abord l'*Indogermanische Grammatik*, en cours de publication depuis 1968 sous la direction de J. Kuryłowicz, puis, en 1970, le petit manuel de H. Krahe (*Einleitung in das vergleichende Sprachstudium*), cours publié, après la mort de ce dernier, par les soins pieux de W. Meid, et la même année, cette *Einführung* qui nous est parvenue en retard ; en raison de la personnalité et de l'originalité de O. Szemerényi, elle ne manquera pas de susciter un vif intérêt.

La conception en est assez traditionnelle (ainsi que l'utilisation, comme langues sur lesquelles reposent la plupart des démonstrations, du grec, du latin, du sanskrit) : après avoir rappelé les principes, la méthode, l'histoire de la grammaire comparée, l'auteur énumère succinctement les langues indo-européennes, puis aborde la description, d'abord phonétique, ensuite morphologique (noms et adjectifs ; pronoms et noms de nombre ; verbe), en passant la syntaxe sous silence, de manière évidemment regrettable. Et il donne un chapitre de Morphologie, où sont étudiés l'accent, les alternances vocaliques, les alternances

consonantiques (\*s mobile; \*w/zéro, etc. : s'agit-il bien de morphologie?), la structure radicale, la structure syllabique (la loi de Sievers-Edgerton en particulier). Et l'on ne saurait en cela que l'approuver. Mais l'on s'étonnera que ce chapitre sépare l'un de l'autre les deux chapitres de phonologie, consacré l'un à l'inventaire des phonèmes i.e., l'autre (qui contient de nombreuses redites par rapport au premier) à des problèmes de protohistoire (« Vorgeschichte »), tels que la genèse du degré zéro sous l'influence de l'accent, celle du degré long sous l'action d'une gémiation consonantique au nominatif singulier (type \*peds > \*pess > pēs), le nombre des séries de gutturales, deux à ses yeux (vélares et labiovélares, mais, de manière peu claire les palatales figurent, entre parenthèses il est vrai, dans le tableau de la p. 142), le problème de l'existence des aspirées sourdes à côté des sonores.

Il est très difficile pour un comparatiste français qui admire l'esprit inventif, la combativité, l'information sans faille de O. Szemerényi, mais qui a été formé à l'école de E. Benveniste, de rendre compte de cet ouvrage, car son auteur prend presque systématiquement le contrepied de l'enseignement du maître français. Par exemple, il considère le degré zéro comme dû à l'accent (alors qu'il est dit dans les *Origines*, p. 52, « le ton est lié à l'alternance, il ne la provoque pas »); il n'admet pas l'existence d'une affriquée indo-européenne (ce qui pose le problème de la désinence d'ablatif : cf. hitt. -az), ni celle d'une occlusive à explosion sifflante (expliquant, par exemple, le nom de l'« ours » gr. ὄρστος par une métathèse d'un prototype attesté par hitt. ḫartagga-, et skr. ṛkṣa-. Ces points peuvent, il est vrai, prêter à discussion. Mais au lieu d'accepter la théorie benvenistienne de la racine, qui fournit un cadre clair à l'analyse même si toutes les données n'y entrent pas, il pose non seulement des types divers comme CVC, TRVT, TVRT, Cē, Cā, mais des racines à voyelle autre que \*-e- (comme \*nas- « nez », \*kas- « gris », \*sal- « sel », \*ghans- « oie », sans dire qu'il s'agit, dans tous les cas, de racines non verbales), et des racines bilittères à voyelle initiale comme \*es- « être » (ce que contredit le myc. eesi (att. εἶσι) < \*<sub>1</sub>es-enti); on le suivra, en revanche, quand il pose la structure CV (type \*to-) comme caractéristique des thèmes pronominaux (et des particules, dont il faut ajouter qu'elles sont des thèmes pronominaux non fléchis). Pour la morphologie nominale, il n'accorde qu'une faible place aux phénomènes d'hétéroclisie, ne mentionnant pas, par exemple, l'hétéroclisie \*i/n du type āsthi/asthnāḥ, et voyant dans la forme en \*-ro- (type κυδρός), qui alterne avec la forme en \*-i- de premier membre de composé (κυδι-άνειρα) dans le cadre de la loi de Caland-Wackernagel, le résultat d'une syncope de \*-i-ro-, et non d'une alternance \*i/r; il refuse d'admettre la parenté des formations

baltoslave et louvite de participes intransitifs-passifs en \*-mo-, en faisant venir le -ma- louvite (type *asima-* « aimé ») d'une assimilation de -amna- (sans prendre en considération la variation louvite -ma- neutre/-mi- animé, qui s'explique à partir de \*-mo-/\*-mi-, cf. lat. *īnfāmus/īnfāmis* [gr. *φῆμις*], mais non à partir de \*-mno-), etc.

Il y a là, nous semble-t-il, plus qu'une divergence de vues : tout ce qui sépare un esprit encore très proche des néogrammairiens, accordant la plus grande importance aux lois phonétiques (comme la genèse du degré long à partir du nominatif singulier, la prétendue syncope de \**κῡδῡ-πο-*, etc.), d'un esprit soucieux de retrouver une structure derrière l'apparente incohérence des phénomènes. Les faits sont ici excellemment décrits (non parfois sans une pointe de paradoxe : p. ex. *φέρων* témoignerait d'une évolution phonétique ancienne de \*-nts, *ferēns* d'un traitement récent). Mais on souhaiterait parfois une présentation différente apte à leur restituer une logique interne. Par exemple, l'auteur, qui commence avec raison son chapitre sur la morphologie nominale en mentionnant ce qu'on doit savoir du genre et du nombre, eût dû, à notre avis, de la même façon, introduire les problèmes que posent les pronoms par un rappel de la distinction benvenistienne entre personnes du discours (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> p.), et 3<sup>e</sup> personne, « non-personne » : cette distinction rend compte de l'existence de deux séries de pronoms, personnels et démonstratifs (ainsi qu'indéfinis, etc.), dont la flexion diffère entièrement (et les seconds seuls partageant avec le nom la catégorie du genre) ; et il eût été plus utile, pour la compréhension des formes, de signaler ce qui distingue pour E. Benveniste (*Studi Baltici* 3) les déictiques (vocalisme \*-o-, tonicité, soumission aux genre, nombre, cas) des anaphoriques (vocalisme \*-i-, atonie, indifférence à ces catégories) que de rendre compte, d'une manière que d'aucuns jugeront paradoxale, de lat. *eo-* à partir d'un *ea* réfection de \**iā* sur *eius*.

De manière générale, on ne manquera pas d'être étonné par le conservatisme d'un linguiste connu, par ailleurs, pour sa hardiesse (de celle-ci, l'on citera, comme exemple, l'analyse du suffixe de participe présent-aoriste \*-ent- par la racine \*em- « prendre », ou du suffixe de participe parfait \*-wos- par la racine \*wes- [en fait thème II \**a<sub>2</sub>u-es-*] « séjourner », etc.) : il n'admet qu'une seule laryngale (définie, p. 132 comme « der gewöhnliche Kehlkopfspirant »), ce qui le conduit, entre autres, à poser pour l'indo-européen des diphtongues \*ai (\**aidh-* et non \**a<sub>2</sub>ei-dh-* : *αἶθω*, *aedēs*, etc.), \*au (*αὔξω*, *augeō*, etc. : en fait \**a<sub>2</sub>eu-g-*, à côté du \**a<sub>2</sub>w-eg-* de *ἄέξω*, etc.), à ne pas faire entrer les longues du type de (*g*)*nālus* dans un système d'alternances morphologiques, à ne pas expliquer la longue qu'on trouve à la jointure des deux

membres d'un composé comme *antīcus* (\**anti-ə<sub>3</sub>k<sup>w</sup>-o-*), à rendre compte de la longue de *ēmī* par *e+e*, et non par un redoublement normal \**a<sub>1</sub>e-a<sub>1</sub>m-*, à voir dans celle de \**wikmī-* « 20 » (\**wi-ə-*, avec morphème \**-ə-*) le résultat d'une « transposition », etc. Nulle part ce conservatisme ne se fait sentir avec une acuité plus grande que pour le verbe : le parfait et l'aoriste sont donnés pour confondus en latin, et le système temporel originel comme comportant trois thèmes, alors que cette doctrine appelle au moins une discussion ; aucune place n'est accordée à \**-ō* dans le système ancien des désinences de 1<sup>re</sup> p. sg. (alors qu'il s'agit là de la plus ancienne désinence temporelle en regard de \**-m*, actif, sur laquelle \**-mī* [dont le latin n'a aucune trace sûre] a été refait d'après \**-ti* : c'est en tant que \**-t* est une « 3<sup>e</sup> » personne que le thème pronominal \**-i*, de même personne, a pu lui être ajouté) ; le parallélisme d'organisation des verbes grec et hittite en deux conjugaisons (3<sup>e</sup> p. : gr. -τι, hitt. -zi < \**-ti*/gr. -ει, hitt. -i < \**-e/oī*) n'est pas mis en évidence ; la description des modes commence par le subjonctif, alors que ce dernier, à la fois par ses désinences, primaires, et par le fait qu'il comporte une voyelle thématique, doit être plus récent que l'optatif ; l'injonctif est rangé dans les modes, alors qu'il constitue la forme la plus archaïque d'un verbe actif, en dehors de tout temps et de tout mode ; l'aoriste sigmatique est considéré comme possédant un degré long ancien ; il n'est pas tenu compte de l'existence de deux types de parfaits (\**woid-a* ; *ēmī*) ; etc.

L'on pourrait formuler d'autres réserves : par exemple, sur l'antériorité respective de chacun des thèmes de relatifs, \**k<sup>wi</sup>-* étant pour l'auteur plus archaïque que \**yo-* qui serait une innovation des langues *saitem* et du grec, alors que le celtique (cf. gaul. *dugiionti-io* « qui honorent ») a des traces d'une particule relative \**yo* ; ou sur l'opinion que flexion nominale et flexion pronominale procèdent des mêmes principes, alors que la flexion nominale est bâtie autour de l'opposition cas directs/cas obliques (comme le montrent des phénomènes d'hétéroclisie, d'accentuation, d'alternances de la prédésinentielle, ainsi que la flexion du duel), mais la flexion pronominale autour de l'opposition cas sujet / (à valeur emphatique, la personne étant incluse dans la désinence verbale) / cas régime ; ou, encore, sur l'analyse du génitif thématique par un \**-e/osyo* d'extension quasi générale pour l'auteur, qui considère que le falisque *-osio* montre que le latin a possédé \**-osyo*, que l'irlandais *-ī* vient de \**-esyo*, le germanique *-esa* d'une dissimilation de \**-esyo*, le louvite *-assi-* d'une apocope de \**-osyo*, alors que *-assi-* est un suffixe d'adjectif (cf. lat. *-āri-*), *-ī* un suffixe appartenance (qui apparaît, aussi, au féminin [dont on ne peut pas accepter l'analyse \**-iyeh*, cf. p. 176]), \**-osyo* une forme obtenue



par addition d'une particule postposée (tout comme \*-bhi, auquel l'auteur reconnaît [p. 149] cette origine). Mais il faut savoir gré à O. Szemerényi du courage avec lequel il prend position sur des questions difficiles, du caractère fécond de certaines de ses vues (en particulier sur l'aspect, selon lui non hérité), de l'excellente bibliographie qu'il donne en appendice à la plupart de ses paragraphes pour la plus grande commodité du lecteur (et qui ne rend que plus étonnante l'absence de tout index). Et, en attendant d'avoir l'*Introduction to Indo-European Philology* que nous annonçait son auteur, nous devons le remercier d'avoir mis à notre disposition cette *Einführung*, quels que soient les points de doctrine sur lesquels nous nous sentons en désaccord avec lui.

Françoise BADER.

44. FRANCISCO RODRIGUEZ ADRADOS. — *Estudios sobre las sonantes y laringales indoeuropeas*, 2<sup>a</sup> edición, revisada y aumentada. Manuales y anejos de « Emerita » XIX, Madrid 1973, Instituto « Antonio de Nebrija ». xxviii+502 pp.

Il s'agit, plutôt que d'une « deuxième édition », du même ouvrage, pratiquement, que celui qui fut publié en 1961 (sous un titre qui n'incluait pas les sonantes), mais maintenant accompagné de réimpressions d'articles, publiés entre 1961 et 1972, sur les sonantes. Les seules contributions nouvelles sont, outre un prologue (xxiii-xxviii) et un épilogue (397-402), un appendice (430-440) faisant état des racines étudiées sur la base d'une classification selon les « appendices » des laryngales (dont il sera question plus loin et qui constituaient en 1961 la nouveauté de la thèse de l'auteur), et un index des mots traités (dont le livre de 1961 était dépourvu). Et ce sont l'appendice et l'index qui créent l'unité du présent livre, car ils réunissent, pour chacun des mots, les traitements inclus dans le livre original aussi bien que dans les articles postérieurs reflétant ainsi la « synthèse » des études sur les laryngales et de celles sur les autres sonantes.

Nous ne rendrons pas compte ici du livre original, avec tous ses bons aspects aussi bien que ses côtés moins attrayants, livre qui en son temps suscita de nombreuses recensions : nous renvoyons aux deux plus importantes, celles de M. Kuryłowicz (*B.S.L.* LVIII/2 [1963], 28-33) et de G. Cardona (*Language* 39 [1963], 91-101). R. Adrados tient compte de ce dernier dans deux articles (*Emerita* 31 [1963] 185-211 et *Lingua* 19 [1967] 133-144), plus tard réunis dans l'étude intitulé « Fonología, 'ley fonética' y

sonantes indoeuropéennes » des *Estudios de lingüística general* (voir mon compte rendu, *B.S.L.* 67 [1972], où je faisais l'éloge du courage de l'auteur, qui essaye de trouver des chemins non-conventionnels et propose de nouvelles « lois phonétiques ». En ce qui concerne la critique de Kuryłowicz, R. Adrados n'en tient compte qu'en modifiant quelques détails très minces (signalés comme « erreurs gênantes »), modifications qui, par ailleurs, constituent une grande partie des peu nombreux changements introduits dans le texte original. Ces « corrections » sont d'un caractère superficiel (correction d'erreurs typographiques, élimination d'exemples ou substitution par d'autres). Mais ce qui gêne est le fait que de très nombreuses erreurs typographiques nouvelles se sont introduites dans le texte de cette deuxième édition, et que dans certains cas l'auteur maintient son texte original sans le défendre contre les objections de son critique (il me semble que les lecteurs auraient tiré profit à avoir connaissance des raisons, d'ailleurs parfois fondées, qui amenèrent l'auteur à conserver ses vues) ; p. ex. il maintient que le désidératif v. ind. *siṣīrṣati* serait preuve d'une racine *seṭ* (290 [213 de la 1<sup>re</sup> (éd.) et que le -u final des 1<sup>res</sup> pers. sg. prêt. lithuaniennes aurait quelque chose à voir avec les *u* de *gnōūt*, *jajñau* (307 [231] et ailleurs), et refuse de voir dans v. angl. *slowjan* un dénominatif en -*ojan* (330 [254]).

R. Adrados a cru devoir se défendre contre ses critiques, que, d'ailleurs, il décrit dans un style plus poétique que savant (« ils déchirent leurs vêtements en parlant d'arbitraire... », 372), mais dont il aboutit cependant parfois à caractériser d'une façon assez intéressante les habitudes (de Ruijgh : « au lieu d'étudier le matériel... il part de quelques principes théoriques non-discutés et contraint le matériel à s'adapter à eux », 365 ; de Beekes : « [son] attitude... consiste à ne pas faire mention du travail d'autrui, quand celui contient une orientation différente de la sienne propre », 383). Sa « réponse » aux critiques consiste dans l'étude du comportement des laryngales à la lumière de celui des autres sonantes, et nous devons voir si elle constitue une défense réussie. Sinon, cela ne veut nullement dire que la cause défendue soit fausse. Au lieu de proposer des explications de faits sur la base d'un système préconçu, la vraie défense est de montrer comment les faits se situent, selon les critères proposés, à l'intérieur d'un système cohérent et de démontrer qu'un tel système est possible, concevable, et comporte une logique interne. Certes, l'auteur n'a pas encore abordé ce chemin, mais il lui est clair que cette preuve ultime de la vraisemblance de ses propositions est indispensable : il nous soumettra ultérieurement « un système plus serré et régulier qui explique la totalité de l'évolution des laryngales » (400),

ayant l'intention de publier un ouvrage *Linguistica indoeuropea* que l'on attendra avec une certaine impatience.

La ferveur de la lutte défensive amène l'auteur en certaines occasions à présenter les faits d'une façon qui est moins favorable à la théorie des laryngales et à retrancher quelques-unes de leurs preuves les plus importantes. Ainsi (75) l'auteur se trouve engagé dans une discussion sur l'origine des voyelles prothétiques grecques devant sonante et sa volonté d'en voir l'origine dans la sonante plutôt que dans une laryngale initiale le conduit à nier une laryngale initiale pour *δνομα*. (Notons en passant que la correspondance étonnante hitt. *l* : *n* des autres langues à l'initiale s'observe dans des mots pour lesquels une étymologie à laryngale plus nasale est probable : hitt. *lāman* 'nom' : *δνομα*, *nomen* ; hitt. *lē* «ne» d'une base dont le degré zéro gr. *ἀ(ν)-*, v. ind. *a(n)-* atteste la laryngale initiale ; hitt. *lag-* 'courber, fléchir', à rapprocher de *uncus*, *ῥγχος* ; hitt. *link-* 'jurer', dont le rapprochement avec *ἀνάγκη* 'nécessité' semble plus probable que celui de *ligāre*). R. Adrados affaiblit encore plus le rapport entre le *h* hittite et une laryngale en maintenant (390) qu'il est possible que pour donner *h*, d'autres phonèmes indoeuropéens aient convergé avec *H*», et en nous en offrant comme exemple en première ligne *ahhiyawa-* = *Ἀχαιῶες*, sans dire un mot sur l'immense littérature qui s'attache à cette équation et qui a aussi mis en lumière l'improbabilité, dans la reproduction empruntée d'un ethnique étranger, d'une correspondance entre un *kh* (*χ*) et un *h*. (Qu'il nous soit permis de signaler la correspondance possible entre *ahhiyawa-* à initiale laryngale, l'*a* étant ou non signe orthographique «mort», avec une base *Hiaw-*, dont dériverait à l'aide du suffixe d'individualisation *-on-/-ōn-* la forme *\*Ἰάφονες*, extrêmement probable en raison de l'anthroponymie et de la toponymie liées aux *ahhiyawa-*).

L'appui que R. Adrados accorde à l'étude des sonantes pour sa théorie spécifique des laryngales repose sur le fait que parfois l'on aperçoit des voyelles non-étymologiques, phénomène que l'auteur considère comme «vocalisation». Disons d'ores et déjà que l'auteur ne fait pas de distinction nette entre deux espèces de «vocalisation», l'une qui accroît le nombre des syllabes, et l'autre qui ne fait qu'ajouter une articulation vocalique à un phonème qui dans un état de langue donné ne peut plus être articulé comme centre syllabique. Dans le deuxième cas le nombre des syllabes n'est pas augmenté. C'est à nos yeux justement la non-distinction de ces deux phénomènes qui met en question la valeur de la synthèse fondamentale du livre, qui consiste, comme nous l'avons dit, à inclure l'histoire phonétique des laryngales dans le cadre plus général du traitement des sonantes.

A cette oblitération s'ajoute une apparente inexactitude terminologique. Nous n'avons pu découvrir dans l'usage de l'auteur aucune distinction entre les termes « voyelle d'appui » et « voyelle anaptyctique ». Or, c'est le deuxième terme qui s'applique à la vocalisation comportant une augmentation du nombre des syllabes (cf. aussi Knobloch, *Sprachwissenschaftliches Wörterbuch* s. v. *Anaptyxe*), tandis que le premier ne l'implique pas (Knobloch, s. v. *Absorplion*). De plus, c'est seulement pour les anaptyxes qu'on peut parler d'un « desarrollo » dans le sens diachronique, ce que R. Adrados considère comme essentiel pour « une théorie générale des voyelles d'appui indoeuropéennes » (5) ; mais il dit aussi qu'à côté des sonantes (dont il décrit clairement la nature, 9, 13) cette « vocalisation » produit un nouveau phénomène « autre que la phonologisation : il se crée une nouvelle syllabe » (7).

Si l'auteur dit que le timbre d'une voyelle créée par « vocalisation » dépend de l'environnement (23), cela est correct pour les voyelles anaptyctiques (l'hébreu en offre de merveilleux exemples : /kalb/ ∞ [k'éleb], /bayt/ ∞ [b'áyit], /rig<sup>c</sup>/ ∞ [réga<sup>c</sup>], /yopy/ ∞ [yópiy]), mais moins démontrable pour les voyelles d'appui, dont l'identité dépend essentiellement de la nature de la sonante « vocalisée ». Notre auteur n'accepterait pas, naturellement, la dernière affirmation ; et pourtant, je crois que cela est justement la pensée qui l'a guidé dans ses *Estudios* de 1961 : autrement, comment a-t-il pu affirmer que l'apparence d'une voyelle *i*, ou *u*, respectivement, à côté d'une laryngale étymologique, est un indice sûr d'une différence entre laryngales en tant que phonèmes, et comment a-t-il autrement pu être amené à établir des phonèmes laryngaux qui κατὰ φύσιν produisent une vocalisation *i* (« laryngale à élément *i* » : *H<sup>i</sup>*) vis-à-vis d'autres qui essentiellement produisent un *u* (*H<sup>u</sup>*). S'il préfère maintenant parfois à la désignation « elementos » (p. ex. p. 175 de la 1<sup>re</sup> édition), désignant des composants phonologiques, le terme « apéndices », cela ne peut point nous cacher qu'il existe là dans la pensée de l'auteur un lien entre l'essence phonologique du phonème et sa vocalisation, et non pas une dépendance de l'identité de la vocalisation vis-à-vis de l'environnement (comme ce peut être le cas pour les sonantes).

Que sont-ils, en effet, ces appendices ? Je m'attendais à ce que l'auteur nous dise si les *H<sup>i</sup>*, *H<sup>u</sup>* sont à évaluer de façon monophonématique ou bien biphonématique ; je n'ai rien trouvé à ce sujet, sauf, peut-être, ceci : « si à l'intérieur la vocalisation de quelques *H* oscille entre *ǎ*, *au* et *u*, et celle d'autres entre *ǎ*, *ai* et *i*, il est vraisemblable qu'il doit y avoir un phonème responsable des timbres *u* et *i* ; et puisque la 'face' antérieure de *H* donne *ǎ*, comme nous le savons (pp. 120 s. et 126 s.), c'est nécessairement la postérieure qui doit donner *i*, *u* ; les solutions *ai*, *au* en sont



une nouvelle preuve, et nous en verrons encore d'autres. A cet instant le parallèle des labiovélares surgit, avec sa solution  $k^{uo} > ku$  » (249). Le rappel des labiovélares est très instructif, car chacun sait comme il est important de distinguer les *qu* monophonématiques des *qu* biphonématiques.

L'auteur va très loin en regardant les appendices comme responsables de la naissance des *i, u* indoeuropéens, en ce qu'il croit, semble-t-il, que l'existence de *i, u* indépendant d'un appendice de laryngale ne doit être admise que sur la base d'une preuve positive : « Ces *i, u* non-laryngales se rencontrent dans... les racines disyllabiques du type *C-e-i, C-e-u* (τεῖσω, ῥέψω), ... du type *C-e-i-C, C-e-u-C, ...* dans des éléments déictiques et pronominaux » (400). Là-dessus il dit sommairement (*ibid.*) que « finalement (*sic*) ... nous tenons à insister ici sur ce que tout tend à prouver l'existence de *i, u* (*i, u*) indoeuropéens d'origine non-laryngale ». (D'ailleurs, il n'examine pas, dans tous les cas, si pour un *i, u* donné il s'agit d'un appendice ou d'une sonante radicale (cf. 362).)

On sait que dans les problèmes que pose l'anaptyxe vocalique au degré zéro en face des degrés pleins à voyelle phonologique, un très grand rôle est joué par les rapports morphologiques entre les mots. « La morphologie exige un *\*k<sup>o</sup>pīō* qui en grec donne régulièrement *κόπτω* et un *\*kl<sup>o</sup>pīō* qui donne *κλέπτω* et non pas *\*κλάπτω*. ... La raison du passage à *κλέπτω* est ... l'influence des formes à *e* non seulement de *κλέψω, ἔκλεψα*, mais aussi de la riche série des présents à *e*. » (61). (Parallèle instructif : les voyelles historiquement anaptyctiques des pluriels construits (à degré zéro) héb. /mlkei/ ∞ [malkey] « rois de », /sprei/ ∞ [siprey] « livres de » reposent sur les thèmes sing. à degré plein /malk-/ /sipr-/.) Comme l'on voit, l'auteur n'est pas sans se rendre compte du rôle de ces « faits morphologiques » et leur consacre un paragraphe (60-62) ; cependant, il nous semble qu'il en sous-estime quand même l'importance. Ce qui devrait être pris en considération est que ces faits se situent à un niveau non-phonologique et qu'alors leur appréciation pourrait aboutir à affaiblir les fondements des solutions phonologiques, c'est-à-dire celles qui se fondent sur les « appendices » *i, u*.

Pour revenir aux soi-disantes voyelles d'appui signalons qu'une certaine difficulté se crée, comme cela se comprend aisément, si l'on veut établir des anaptyxes au début du mot. Cependant cela est nécessaire si l'on veut unir les laryngales aux autres sonantes et ainsi traiter la prothèse vocalique comme le résultat d'une anaptyxe évoquée par des sonantes. R. Adrados résout la difficulté en invoquant le sandhi (70), comme si, par exemple, *ῥνομα* était né de *\*νόμα* en position postconsonantique, qui aurait donné *\*ονομα* (cf. ci-haut). A vrai dire rien n'exclut cette possibilité

(sauf, peut-être, l'accentuation), mais si nous pensons avec l'auteur que « nous ne pouvons pas *a priori* réduire le cas de voyelle prothétique aux mots qui commencent par une sonante » (70), nous n'arrivons pas à voir comment l'étude justement des sonantes peut nous aider à comprendre les vocalisations des laryngales dans les circonstances phonétiques en question. En outre, pour expliquer la naissance d'une laryngale initiale vocalisée dans l'environnement  $-C \# HC-$  il invoque « un type  $-t \text{ } rt-$ ,  $-t \text{ } st-$  » qui serait « comparable à  $-trt-$  » (71). N'a-t-il pas perdu de vue le fait qu'une initiale supposée sonante (non-laryngale) plus occlusive est totalement contraire à tout ce que nous savons du mot phonétique indoeuropéen, et qu'une séquence telle que  $-trt-$  constitue un signe démarcatif négatif? Nous perdons ainsi la cohérence logique entre la théorie phonologique des laryngales et celle des développements des autres sonantes.

Dans un autre cas encore l'auteur ne voit pas avec assez de clarté l'importance de la doctrine des signes démarcatifs. Il indique qu'« un groupe identique de phonèmes peut être syllabé dans des langues différentes (et même dans la même langue) de manière différente » (10), et nous donne comme exemple la double syllabation qui se révèle en anglais dans *a name* vis-à-vis de *an aim*. Dans un tel cas, qui est très commun dans les langues qui font la syllabation de la structure morphémique, la place de la limite syllabique est pertinente et sert de signe démarcatif. Ce n'est pas ce que l'auteur a voulu nous montrer; il a voulu plutôt insister sur la possibilité d'une syllabation variant à l'intérieur du mot, que, j'oserais dire, nous ne trouvons pas dans un même état de langue (bien entendu sauf quand on reconstruit un phonème à sonorité relativement instable, moyen dont je me suis servi moi-même pour des reconstructions justement à laryngales, mais nullement pour d'autres sonantes). La différence entre *a name* et *an aim* n'est alors le résultat ni d'une variation libre ni d'un processus diachronique, comme l'auteur le présente pour les sonantes indoeuropéennes.

En somme, il reste encore à voir comment l'hypothèse d'Adrados qui consiste à multiplier les laryngales (86-7) en établissant un système de six termes à deux dimensions ( $H^i_1 : H^u_1$ ,  $H^i_2 : H^u_2$ ,  $H^i_3 : H^u_3$ ) et qui représente la « discrédance fondamentale » entre les positions de l'auteur et celles des autres chercheurs (371), pourra offrir des solutions de problèmes insolubles par d'autres moyens; mais nous devons encore une fois rappeler que les études de Rodriguez Adrados nous ont apporté beaucoup d'idées attrayantes indépendamment de l'hypothèse « fondamentale » et nombre de suggestions étymologiques intéressantes; et nous félicitons l'auteur pour le courage qu'il a accusé en maintenant

ses vues en face des attaques, mainte ligne prolifique de pensée ayant été ainsi conservée. D'autre part, il a choisi pour défendre ses thèses, des moyens en partie mal appliqués (la fusion de la théorie des sonantes et la théorie des laryngales), en partie mauvais en eux-mêmes (non seulement la prise de fuite vers la doctrine néolinguistique, qui nous dégage des contraintes imposées par les lois phonétiques au lieu de nous faire chercher des nouvelles régularités, mais aussi la mobilisation du pré-hellénique [363] pour expliquer des développements grecs gênants, méthode par laquelle tout devient possible).

Mais comme nous l'avons dit, une défense non-réussie n'est pas la preuve d'une injustification totale de la guerre, et nous attendons avec impatience les futures recherches laryngologiques de M. R. Adrados.

H. B. ROSÉN.

45. Vittore PISANI. — *Indogermanisch und Europa*, Munich, W. Fink, 1974, 55 p.

Quatre conférences données aux Universités de Bonn et de Vienne constituent le texte de cet ouvrage dédié à la mémoire des grands maîtres de la linguistique, Bopp, Ascoli, Brugmann, Kretschmer et Schuchardt. Elles sont suivies de cinq brefs Excursus traitant de points particuliers. Le thème général est celui de l'adaptation aux divers substrats, c'est-à-dire au pré-indo-européen, de la langue (déjà diversifiée en dialectes) parlée par les envahisseurs indo-européens venus du N.-E. de la Mer Noire et issue des langues « de cavaliers des steppes et de prêtres caucasiens ». C'est à ces substrats que V. Pisani attribue, pour une bonne part, la différenciation qui s'en est suivie. Envisageant le problème sous tous les angles, phonétique, morphologique, lexical (en particulier noms d'animaux et de plantes susceptibles d'ailleurs d'être des emprunts aux substrats ou des résidus), il est conduit à déterminer des isoglosses, dont certaines étaient déjà reconnues. La liste des innovations « européennes » soupçonnées est importante. On notera, dans le 4<sup>e</sup> Excursus, la reprise d'arguments plusieurs fois avancés par l'auteur en faveur d'un « indomediterranisch » sur le plan culturel, allant de l'Égypte à l'Inde au 4<sup>e</sup> millénaire. On ne sera pas toujours d'accord avec ce que V. Pisani appelle avec humour ses « Ketzereien », mais on en appréciera la netteté et la fermeté. Il me semble, par exemple, difficile d'admettre que, dans le nom latin du romarin, *rōs marinus* : 1) *marino*- (avec *m* au lieu de *b* selon une alternance méditerranéenne

connue) soit une attraction paronymique de \*balino- issu par métathèse de \*libano- du gr. λιβανωτής « romarin »; 2) rōs soit l'Urlatein \*raus apparenté au germ. \*rausa- et alld Rohr « roseau ». Si les dictionnaires étymologiques ont tort d'admettre qu'il s'agit de rōs « rosée », il y a longtemps qu'a été proposée l'hypothèse raisonnable d'un emprunt au gr. ροῦς « sumac » (autre aromate). — P. 51, le rapprochement de roumain doină et lit. dainà n'est pas nouveau ; il a déjà été avancé il y a près d'un siècle par A. De Cihac, *Dict. d'étymologie daco-roumaine*, II, 1879, p. 98.

Jacques ANDRÉ.

46. Gyula DÉCSY. — *Die linguistische Struktur Europas. Vergangenheit, Gegenwart, Zukunft*. Wiesbaden, 1973, Otto Harrassowitz. VII+300 p., 48 DM.

Voici un titre qui surprend : si avec Hjelmslev on définit une structure comme une entité autonome de dépendances internes, on ne voit guère en quoi l'Europe a une structure linguistique ; il vaudrait mieux parler d'« organisation », résultant très largement de facteurs extra-linguistiques.

Après une courte introduction et un bref chapitre sur le passé linguistique de l'Europe, la section la plus copieuse porte comme de juste sur l'état présent. Les langues y sont classées partie selon leur importance (les grandes langues seraient l'allemand, le français, l'anglais, l'italien, le russe ; pourquoi pas l'espagnol, voire le portugais, moins parlés en Europe que l'ukrainien, mais dont l'extension hors de notre continent est considérable?), partie selon leur localisation, sans compter les langues isolées et les langues de diaspora. Mais que dire d'une « zone littorale » qui englobe le frison, le néerlandais, le basque, l'espagnol, le portugais et le maltais, sinon qu'elle est bien artificielle ? En outre les 62 langues répertoriées ne comptent ni l'occitan, ni le catalan, ni le corse, ni le sarde, ni le bas-allemand, mais des « langues » finno-ougriennes parlées par moins de 1000 locuteurs ; la spécialité de l'auteur, professeur de finno-ougrien, explique sans les justifier des exclusions aussi regrettables. Puis G. D. distingue la « linguistique extérieure » des langues européennes — il faut entendre les données à tirer de la sociologie, de la psychologie et de l'histoire — et leur « linguistique intérieure », traitée en une trentaine de pages : c'est cette dernière partie qui pourrait fournir une justification au titre ; mais plutôt que d'unité linguistique, il s'agit de ressemblances, relevées pour la plupart depuis longtemps.



L'auteur évoque enfin les perspectives d'avenir sur une éventuelle unification linguistique (douteuse!) et sur les chances respectives des langues pouvant prétendre à s'imposer comme « langue seconde » pour toute l'Europe.

L'ouvrage se clôt par de nombreuses statistiques, assorties de comparaisons fructueuses avec celles que Tesnière avait établies pour 1922. L'auteur n'ignore pas combien il est difficile d'avoir en ce domaine des chiffres qui méritent une entière confiance. Voici un exemple révélateur : nous apprenons p. 286-287 que la France compte 3 810 000 non-francophones, mais l'Angleterre aucun non-anglophone ; on nous permettra de douter du zéro. Quel crédit accorder alors aux indications concernant les langues balkaniques ? Elles aussi sont d'origine officielle, donc sujettes à caution...

Malgré des lacunes et des imperfections dont quelques-unes ont été signalées, on a affaire à un utile recueil de renseignements. Le livre est matériellement réalisé selon le procédé offset, ce qui donne un texte peu agréable à l'œil. Signalons enfin que si l'auteur se réfère souvent à A. Meillet, *Les langues dans l'Europe nouvelle*, 2<sup>e</sup> éd., Paris 1928 (avec appendice statistique de L. Tesnière), il ne signale nulle part A. Dauzat, *L'Europe linguistique*, 2<sup>e</sup> éd., Paris 1952.

Xavier MIGNOT.

---

47. B. B. KACHRU, R. B. LEES, Y. MALKIEL, A. PIETRANGELI & S. SAPORTA (éditeurs). — *Issues in Linguistics, Papers in Honor of Henry and Renée Kahane*, University of Illinois Press, Urbana, 1973, xii+933 pages.

Ce très gros volume offre 58 essais inédits classés par ordre alphabétique d'auteur, exception faite du premier, par A. Pietrangeli, 'The Writings of H. and R. Kahane'. Ils ont tous été soit écrits, soit traduits en anglais.

On peut classer les 57 articles restant selon les thèmes étudiés, malgré les recoupements inévitables.

#### A) Études étymologiques et lexicales.

E. HAMP : The Albanian Words for 'Liver', étudie les rapports entre mots signifiant 'foie' et 'poumon' dans les dialectes albanais d'Italie.

B. B. KACHRU, Toward a Lexicon of Indian English, passe

en revue les travaux faits dans ce domaine et dresse un tableau des problèmes de la lexicographie évolutive.

K. KAZAKIS, Turkish Lessons, propose une liste de jeux de mots fondés sur les emprunts grecs au turc.

Y. MALKIEL, Phonological Irregularity vs. Lexical Complexity in Diachronic Projection, analyse toutes les étymologies proposées à ce jour pour esp. *abarcar*.

H. MARCHAND, Reversative, Ablative and Privative Verbs in English, French, and German, propose un classement des différents préfixes négatifs dans ces trois langues.

H. MEIER, New Offshoots from the Family of Latin 'Rota', reconstruit quatre mots proto-romans dont il dérive ensuite environ soixante-dix mots attestés dans le domaine nord-ouest de l'ibérique.

M. A. MORINIGO, Discrepancies Between Peninsular and American Colloquial Spanish, donne d'assez nombreux exemples de divergences sémantiques dues à de simples changements de registre d'utilisation au départ.

V. PISANI, A Miscellany of Etymological Notes, examine l'origine de quatre mots latins et d'un mot celtique reconstruit.

A. TOVAR, The Word-Family of Greek 'kouros'.

B) Questions de phonologie synchronique et diachronique et de morphonologie.

E. H. ANTONSEN, Inflection and Derivation in German, considère qu'en traitant le pluriel allemand par la dérivation, on peut grandement réduire le nombre traditionnel de 16 classes de déclinaison.

A. M. B. MARGARIT, Toward a Formal Definition of the Verb in Spanish, propose comme critère la possibilité pour les formes en -r final d'être précédées de *suelo*.

C. BLAYLOCK, Observations on Sound Change, Especially Loss, with Particular Reference to Hispano-Romance, pense que la perte d'un phonème peut prendre plusieurs siècles, et prend comme exemple le /-d-/ intervocalique espagnol.

CHIN-CHUAN CHENG & W. S. Y. WANG, Tone Change in Chao-Zhou Chinese : a Study in Lexical Diffusion, discutent de la même question que l'auteur précédent : les changements ne sont pas abrupts ; en particulier, la répartition du ton II du moyen chinois en deux tons en chao-zhou sans qu'on puisse remarquer un quelconque conditionnement contextuel indique peut-être que l'on se trouve en ce moment au milieu chronologique de l'évolution de l'un de ces tons vers l'autre.

G. H. FAIRBANKS, *Sound Change, Analogy and Generative Phonology*, pose le problème des rapports entre changement dans les règles de la grammaire et simple recatégorisation ou redéfinition des segments phonologiques sous-jacents dans le lexique.

A. HALE, *On the Form of Verbal Bases in Newari*, propose un bon exercice de phonologie générative.

H. H. HOCK, *On the Phonemic Status of Germanic /e/ and /i/*, après un survol des différentes positions connues, soutient qu'il s'est toujours agi de deux phonèmes distincts.

C. W. KIM, *Opposition and Complement in Phonology*, propose d'une part de nouvelles conventions notationnelles, et d'autre part, à travers la notion de marque, des explications universelles à certains phénomènes.

C. W. KISSEBERTH, *Is Rule Ordering Necessary in Phonology?* discute les concepts relativement récents de 'feeding order', 'bleeding order' et d'opacité ou de transparence des représentations et des règles, et remet en cause certains des principes les plus fondamentaux de N. Chomsky et M. Halle.

R. B. LEES, *Turkish Voice*, étudie les contraintes superficielles et la lexicalisation des formes verbales affixées des morphèmes de passif, réflexif, réciproque et causatif.

F. K. LEHMAN, *Tibeto-Burman Syllable Structure, Tone, and the Theory of Phonological Conspiracies*, montre que parfois les tons pourraient bien n'être que la trace d'anciennes consonnes finales disparues.

T. M. LIGHTNER, *Paired and Opposing Tendencies in Linguistic Change*, montre comment des tendances universelles telles que l'économie de l'effort, etc., aboutissent à permettre cinq prononciations différentes pour le mot russe 'rouble'.

D. G. MILLER, *On the Motivation of Phonological Change*, critique les travaux de Kiparsky et introduit la notion de marque au niveau des règles phonologiques elles-mêmes.

H. PENZL, *Orthography and Phonology in the Old High German Ludwigslied*, tente de dériver une information phonologique à partir d'un système orthographique utilisé pour transcrire plusieurs langues.

I. RAUCH, *Old High German Vocalic Clusters*, se demande si le /h/ et les glides du v. h. all. ne sont pas d'anciennes laryngales.

J. M. SADOCK, *Word-Final Devoicing in the Development of Yiddish*, traite d'un point de vue générativiste des irrégularités dans l'évolution.

M. SALTARELLI, *Orthogonality, Naturalness, and the Binary Feature Framework*, propose l'introduction de paramètres n-aires

et non plus binaires pour traiter par exemple de l'aperture des voyelles.

S. SAPIROTA, Spanish 'estar' : On the Explanation of Anomalies, passe en revue les différentes propositions de la phonologie générative pour rendre compte de certaines irrégularités morphologiques.

S. A. SCHANE, The Treatment of Phonological Exceptions : The Evidence from French, propose d'utiliser des règles phonologiques très générales, les contraintes sur leur application que sont toutes les sortes d'exceptions ne devant plus leur être incorporées, mais données à part.

H. STAHLKE, The N/L Alternation : a Minor Rule in Yoruba Phonology, soulève également le problème des règles naturelles en phonologie générative.

D. WANNER, Is Stress Predictable in Italian?, développe une hypothèse sur cette question reposant en particulier sur une distinction entre voyelles laxes et voyelles tendues.

S. L. YEN, Vocalicness, Syllabicity, and Syllable Boundaries, remet en cause le trait /syllabique/ et montre l'intérêt d'incorporer systématiquement dans la représentation phonologique abstraite des mots la frontière de syllabe.

### C) Syntaxe et sémantique.

D. BOLINGER, Essence and Accident : English analogs of Hispanic 'ser-estar', montre qu'il existe de nombreuses traces dans la syntaxe anglaise de cette distinction 'cachée' dans la plupart des langues.

L. F. BOUTON, Some Reasons for Doubting the Existence of a Passive Transformation, défend l'hypothèse de Hasegawa contre Chomsky, en s'appuyant sur le postulat d'un *do* sous-jacent dans toutes les phrases non-statiques.

J. EMONDS, The Derived Nominals, Gerunds, and Participles in Chaucer's English, fait une étude des rapports anciens entre forme progressive et gérondif en anglais.

J. E. GEIS, Subject Complementation with Causative Verbs, tente de montrer que toute proposition causative repose en fait sur l'association d'une proposition instrumentale et d'une proposition simple et applique son hypothèse aux différents sens et constructions de *get*.

M. L. GEIS, If and Unless, soutient la thèse qu'une grammaire de phrase est insuffisante pour rendre compte du fonctionnement de ces mots.



G. GOUGENHEIM, *Artificial Innovations in French Grammar*, montre, en prenant pour exemples 'grand', 'jeune' et 'brave', que des innovations syntaxiques peuvent être imposées par la lexicalisation de certaines constructions.

G. M. GREEN, *A Syntactic Syneretism in English and French*, étudie les constructions du type GN - V - GN - Adj et leurs différences.

K. HALE, *A Note on Subject-Object Inversion in Navajo*, montre que cette inversion est optionnelle, obligatoire ou impossible selon le 'degré de tension' entre le sujet et l'objet, tension due à leurs valeurs respectives comme animés ou humains.

Y. KACHRU, *Causative Sentences in Hindi Revisited*, propose d'introduire un trait [ $\pm$  atmone] notant ou non si la causativité est au bénéfice de l'agent de la phrase matrice.

G. LAKOFF, *Some Thoughts on Transderivational Constraints*, étudie, à propos de l'incise 'if that' les rapports entre présupposition, quantification et la notion de 'dérivations correspondantes'.

R. LAKOFF, *Questionable Answers and Answerable Questions*, étudie les bonnes conditions d'énonciation pour *why* et *well*.

R. W. LANGACKER, *Predicate Raising : Some Uto-Aztecan Evidence*, montre simplement qu'en nahuatl, 'tuer' dérive bien de 'mourir'.

R. LAPESA, 'Un/Una' as the Indefinite Article in Spanish, discute des rapports entre adjectifs numéraux et articles indéfinis.

S. MAKINO, *The Passive Construction in Japanese*, relie les constructions passive, bénéfactive et causative dans le cadre de la grammaire des cas.

J. L. MORGAN, *Sentence Fragments and the Notion 'Sentence'*, pose le problème de l'adéquation d'un modèle de la compétence pour traiter des phrases mineures ou fragments de phrase.

H. SEILER, *On the Semanto-Syntactic Configuration 'Possessor of an Act'*, étudie les rapports entre parfait, datif et types de discours.

A. M. & A. D. ZWICKY, *How Come* and *What For*, analyse les différences syntaxiques et sémantiques entre ces deux façons de questionner cause ou but en anglais.

#### D) Autres problèmes.

G. CARDONA, *Indian Grammarians on Adverbs*, montre que la 'proportion' nom/adjectif = verbe/adverbe, déjà présente à leur esprit, reposait plus sur une conception dynamique de la structure du langage (règles de formation, etc.) que sur une simple taxonomie.

M. CORTELAZZO, *Convergencies and Divergencies in Mediterranean Names for the Milky Way*, reconnaît autour de la Méditerranée trois aires ethnoculturelles indépendantes des zones linguistiques proprement dites.

W. O. DINGWALL & G. TUNIKS, *Government and Concord in Russian*, présentent de nombreux tests relatifs à l'apprentissage de la syntaxe chez des enfants russes.

J. D. McCAWLEY, *William Dwight Whitney as a Syntactician*, montre que les travaux de ce dernier peuvent recevoir une interprétation transformationnaliste, mais plutôt sur la base d'une grammaire de dépendances que sur celle d'une grammaire de constituants.

H. MACLAY, *Linguistics and Psycholinguistics*, distingue trois grandes périodes dans cette science, une période formative dans ses débuts, une période 'linguistique' où elle s'est trop laissée guider par la grammaire générative, et la période actuelle, 'cognitive', où elle repousse la centralité de la syntaxe au profit des problèmes de performance.

J. W. MARCHAND, *Proto-, Pre- and Common : a Problem in Definition*, applique à ces trois termes ses propres réflexions sur le concept de 'définition'.

G. ROHLFS, *From Cyprus to Calabria*, donne un corpus intéressant de vingt-cinq proverbes en six dialectes grecs contemporains.

F. SCHALK, *On Differences between French and Spanish Styles in the Seventeenth Century*, nous propose la seule étude stylistique du volume, et aborde la question à travers deux traductions françaises de romans picaresques.

L. ZGUSTA, *The Shape of the Dictionary for Mechanical Translation Purposes*, montre que les traits de sous-catégorisation de la grammaire générative sont insuffisants dans ce domaine : le sujet du texte, le registre, sont également des informations indispensables.

G. REBUSCHI.

48. Louis RENOU. — *Études védiques et pāṇinéennes*, tomes XV, XVI, XVII. Paris, E. de Boccard, 1966, 1967, 1969, in-8°, 183 p., 185 p., VIII+96 p. (Publications de l'Institut de Civilisation Indienne, série in-8°, fascicules 26, 27, 30). Prix 29 f., 29 f., 24 f.

1. Un *ándhas* - 'ténèbres' (abstrait dérivé de l'adj. *andhá-*

'aveugle', 'opaque' : DEBRUNNER Sfx. 228-9) [distinct de l'usuel *āndhas-* = gr. *ἄνθος*] est plausible en trois passages du RV. : M. R. rejoint ainsi (\*XV 135 l. 4), après une hésitation (\*VII 25 'plante'), la position de BR. et GRASSMANN Wb. (admise Sfx. l. c.).

2. *āpas-*. Rares sont les neutres en *-as-* à vocalisme radical long (DEBR. Sfx. 231-2, MANESSY 53 sqq.). Faut-il y joindre *āpas-*, comme doublet de *āpas-* = lat. *opus*? On l'admet communément, avec BR. et GRASSM., pour deux passages du RV. (I 178 l. 1 et IV 38 [334] 4), et cette forme a passé dans les manuels comparatifs : WACK. I 79, II/1 101, WP. I 175, Pok. 780, WH. II 218, MH. I 75, THUMB-HAU. I/1 168, BURROW 157. D'autres interprétations ont été proposées. THIEME Unt. 41 n. 2 en a montré les faiblesses. Mais celle qu'il avance à son tour (N. pl. *āpaḥ* 'eaux' en fonction d'A. pl. *apāḥ* [de quoi le RV. a 6 ex. : WD. III 240]), si elle a ébranlé DEBR. (Sfx. 232), n'a pas convaincu M. R., qui maintient 'ouvrage' \*XV 162 (4).

3. *ukṣ-* 'grandir' n'est attesté que hors du présent personnel, en formes dispersées, isolées, et dont aucune ne survit au RV. Au contraire, *ukṣ-* 'arroser' (qui se prolonge en classique) ne fournit qu'un thème de présent (rien au dehors, hormis le verbal *ukṣitā-*). La confusion est donc réduite au minimum : \*XV 156 (7).

4. *urugāyā-*. DEBRUNNER a maintenu jusqu'au bout (Sfx. 66, 115, Nachtr. ad II/1 101 l. 10) l'enseignement de WACK. I 299 : « urspr. 'mit weiten Wohnstätten' zu *gāya-* 'Wohnsitz, Hausstand' » (corrélation connue : vocalisme radical bref au simple, long au composé). Au vrai, il faut entendre, avec tous les interprètes (ainsi WP. I 677, Pok. 463), 'qui marche (*gā-*) à grands pas' (de Viṣṇu), 'qui s'étend largement' (de l'espace) : \*IV 97(15c), \*XV 34(1) et 37(4). Le *y* est un glide qui apparaît dès le Vēda pour les racines en *ā* suivies d'un suffixe vocalique (WCK. I 207-8, DEBR. Sfx. 80). On ne peut donc en faire état (malgré BTHL. Wb. 517, 522, REICHELDT Hdb. 439) pour poser une rac. à diphtongue longue *gā(y)-*, dont les appuis baltiques sont, d'autre part, illusoire (lettre *gāju* 'ging' suppose un prés. \**gā-yo-* senti \**gāy-o-*, d'où passage aux rac. à dipht. longue : PERSSON Beitr. 573). Quant à l'aoriste (*adhy-*)*agīśala* B. + (Roots 35, Gr. § 884), il est visiblement analogique de l'alternance *ā/ī* (TH.-HAU. I/2 304).

5. On admet communément que *uruvyāñc-* 'étendu' est issu du croisement d'un \**ur(u)v-añc-* (d'où le fém. *urūcī-* : GRASSM. 264, DEBR. Sfx. 421, 424; hésitant BR. I 1002 l. 1) avec *uru-vyāc-* 'qui étirent largement' (cf. *uru-vyācas-* 'à l'ample embrassement') : WD. III 230, Sfx. 26, 115 (mais 156 coupe

*uruvy-dāñc-*), elliptique MAYRH. I 110. M. R. écarte *vyac-* (pourtant plausible) et voit dans *uruvyāñc-* la dilatation d'un \**urvañc-* par la finale *-yañc-* empruntée au type *pratyāñc-*, avec réfection en *uruvyāñc-* d'après *uruvyācas-* : GV. § 259g n. 1. « La finale *-añc-/cī-* aboutit à être explétive, d'après le sentiment exact que *pratyāñc-* était une simple nominalisation de *prāti*, etc. » \*IV 56(5b). Quant au fém. *urūcī-*, il est l'équivalent de *urvī-*. « La finale *-cī-* s'approche d'un type de dérivation purement explétif » \*IV 95(3b), \*XV 120(4).

6. *uloká-*. M. R. a curieusement flotté avant de se rallier à la vieille (et probablement meilleure) interprétation de BLOOMFIELD (bibl. Indices WD. et TH.-HAU.). 1) *u* « adventice » EtGrSk. ('36) 79 n. 2 ; — 2) « vocalisation » de certaines nasales et liquides : *uloká-* pour *loká* comme *iraj-* 'être maître de', *irādh-* 'gagner', var. de *rāj-* *rādh-* (en partant d'un doublet *rj-* *rdh-*) GV. ('52) § 36, EVP. \*I ('55) 48 ; — 3) haplogogie de \**ululoka-* de \**uruo* \*XV ('66) 128-9.

7. *kāldāyati* 'il pousse en avant', qui n'apparaît que dans l'épopée, est constamment rapporté au groupe de gr. *κέλλω*, lat. *celere*, etc. (MAYRH. I 179). M. R. lui trouve un ancêtre védique dans (*upa-*)*ā-Kṛ-* 'pousser devant soi', dit notamment des vaches qu'on ramène au parc : \*XV 157(9), \*XVI 70 l. 3. Cette suggestion peut s'entendre de deux façons : 1) ou bien *kal-* 'pousser' se dissimule en védique sous la forme *kar-*, rac. homophone mais distincte de *kar-* 'faire' ; — 2) ou bien *kal-* continue *kar-* 'faire' avec une restriction sémantique que celui-ci devait aux préverbes (*upa-*)*ā-* : cf. *apa-(ā-)Kṛ-* 'écarter', *sam-(ā-)Kṛ-* 'rassembler', etc. Ces deux solutions font difficulté. L'enseignement traditionnel, qui sépare les deux rac., semble pouvoir être maintenu. Reste à expliquer pourquoi \**kel-* 'pousser, impulser' n'a pas de représentant en védique.

8. Depuis BLOOMFIELD, on s'accorde à interpréter par *go-* 'bovin' les composés en *oḡva-* *oḡvin-*, dont le second membre a été de bonne heure senti comme semi-suffixal : *daśaḡvin-* 'formant des séries de dix' \*X 76-7, \*VIII 98. M. R. incline aujourd'hui à y voir un élargissement de *oḡu-*, doublet de *gā-* 'aller' (type *agre-gū-* 'qui marche en tête' : DEBR. Sfx. 471-2) : *dāśa-gva-/gvin-* serait donc 'qui vont par dix' \*XV 62(4), 116(5).

9. Non seulement le véd. *chardīṣ-* 'protection, refuge' est sans étymologie sûre (MAYRH. I 404), mais sa réalité même a été mise en doute. En effet, comme tous les passages métriquement probants du RV. exigent un iambe (BR. II 1083), on a proposé de lire : a) soit *chadīṣ-* 'couverture, toit' (rac. *chad-* 'couvrir, envelopper') attesté une seule fois dans le RV. (X 85 10), mais



usuel en véd. ultérieur [mais d'où viendrait cette « Verschreibung » (MAYRH.) ou ce « Missverständniss » (GRASSM.)?]; — *b*) soit \**chadīṣ-*, Prākritisme pour \**chṛdīṣ-*. ♦ Quoi qu'il en soit du problème métrique, la réalité de *chadīṣ-* est garantie, sinon par le (douteux : Helmer SMITH ap. MAYRH.) pâli *chaddī*, du moins par mahārāṣṭrī *chaddī* 'refuge, lieu sûr' (JACOBI, PISCHEL Pk. § 291). Mais, s'il s'agit d'un *r* « unorganisch » (BR. II 1083), d'où vient-il? Tacitement sceptique à l'égard de THIEME Lg. 31 443 sq. (« regressive infiltration » de l'*r* final de la forme *chadīr*, fréquente en sandhi), M. R. revient (\*III 27, \*XV 156) à la vieille explication de BLOOMFIELD AmJPh. 38 3 sqq. : influence des quasi-synonymes *śārmaṇ-* 'protection', *śaraṇā-* 'id.', *vārmaṇ-* 'cuirasse', qui, d'ailleurs, lui sont parfois juxtaposés ou associés : RV. I 114 5, VI 46 (487) 9 et 12.

10. Au thème faible du parfait, les rac. *jan-* 'engendrer' et *jñā-* 'connaître' ont la même forme *jajñ-*. D'où désaccord ou hésitation des interprètes. M. R. lui-même, après avoir posé que *jajñūh* relève toujours de *jan-* [\*IX 96(14)], juge possible de le rattacher à *jñā-* en deux passages : \*XV 115(3) ad RV. VII 79(595) 4 et X 28(254) 7. ♦ MCD. ne marque aucune hésitation : à *jan-* il rapporte *jajñūh* 358 et *jajñānā-* 363 (§ 493); à *jñā-*, *jajñivāms-* 363 (§ 492a). N'admettent que *jan-* pour *jajñūh* : WHITNEY § 794e, Roots 52 et 56, TH.-HAU. 1/2 282 (§ 518 3), 290 (§ 525 A.).

11. Que *jāspati-* ait deux accents (RV. VII) ou un seul (RV. I : WCK. II/1 263), le premier membre est un Gén. sg. : BR. III 94, GRASSM. 485, WCK. II/1 246, WD. III 119 et 129, Sfx. 32, TH.-HAU. 1/2 46, REN. GV §§ 176, 263, 268 n. 2 bis. Préciser ainsi l'énoncé ambigu de \*XIII 119, \*XV 118, Pok. 375, MAYRH. I 432.

12. « La finale *-trī-* appartient à *-tṛ-* non à *-tṛ-*, même quand le ton porte sur le radical » \*XV 131(4). Cf. Sfx. 707 (§ 518bA.).

13. En sk. hybride *diś-* 'montrer' passe à 'dire', comme en italique et, partiellement, en germanique : WP. I 776, Pok. 188. Amorce védique de ce glissement? \*XIII 157(15), \*XV 150(1).

14. A) Sur l'interprétation du nt. *dúvas-* [sinon toujours sur l'étymologie : WP. I 778, Pok. 218, MAYRH. II 53-4, UHL. 128, WH. I 111 et 325 l. 4; sceptique DEBR. Sfx. 233 l. 1 (§ 129a)] l'accord est général : 'Gunst, Gabe, Ehrerweisung'; \*IV 14(1a), \*X 61(14), \*XII 121(4), \*XIII 135(6) : 'don, bienfait, hommage, amitié, situation privilégiée'. B) Mais sur le msc. *duvās-* (RV. I 165 14 et 168 3) les avis sont partagés. 1) Pour la majorité des indianistes, c'est l'agentis de l'abstrait précédent (couple du type *yāsas-* 'gloire'/*yaśás-* 'glorieux') : 'Günstling, Freund,

donateur, bienfaiteur' OLDENBERG, GELDNER, MAYRH. II 53-4, DEBR. Sfx. 223 l. 1, REN. GV. § 200 n., \*IV 14(1a), \*X 73(3), 116(14). 2) Les comparatistes, au contraire, restent fidèles à l'interprétation de BR. III 697, GRASSM. 618 ('vordringend, hinausstrebend'), qui rattachent le mot au groupe de *dūrā-* 'éloigné', compar. *dāvīyas-*, superl. *daviṣthā-* : WP. I 778, Pok. 219, WH. I 379 (BOISACQ 204 et 206 accepte le sens mais repousse l'étymologie). C) M. R. adopte l'analyse « indianiste » (B1). Mais, d'autre part, il élargit le domaine d'une rac. *duv-* 's'élancer en avant, prendre du champ'. Il y inclut, en effet, non seulement *duvasanā-* 'qui s'élance au loin' [\*XIII 99(10)], sur lequel l'accord est général [GRASSM. 618, WP. I 778, WH. I 379, DEBR. Sfx. 205 (§ 90 A) et 237 l. 4 (§ 134 A.), MAYRH. II 54, BR III 697], mais deux autres formes qu'on rattache communément à 'honorer' : 1) *duvanya-sād-* 'qui demeure loin (en arrière)' \*XIII 99(10) [sic déjà GRASSM. 617], mais 'unter den Geehrten sitzend' DEBR. Sfx. 82 (§ 24b A.), 'qui siège parmi les privilégiés' \*XV 165. 2) *duvasyād* RV. I 165 14 (v. GDN. ad loc.) serait, non le sbj. de *duvasyāli* 'honorer, récompenser, gratifier' [\*IV 14(1a) et 77(2b)], mais l'Abl. d'un *duvasyā-* (sic déjà SĀY., cité BR.) : cf. \*X 56 'par désir-des-dons' (donc B1), mais \*XIII 99(10) 'de loin' (donc B2).

15. *pṛ-* et *pṛ-*. Il n'est déjà pas toujours facile de distinguer 'emplir' de '(faire) traverser' (MAYRH. II 284). Mais la première rac. pose un problème supplémentaire. Le sens de 'donner', qu'elle semble avoir parfois, doit-il, avec KUIPER, conduire à la dédoubler (MAYRH. II 330 *pṛṇāli-2*)? M. R. hésite à le faire. Il préfère garder la filière 'comblar > offrir en plénitude, donner avec abondance' \*IV 36(3d), \*XII 80(12), \*XV 6(6) et 126(7).

16. *prāyajyu-*. Si *yājyu-* est clair ['qui offre ou reçoit adoration ou sacrifice' : \*IV 15(7a) et 59(1d)], *prāyajyu-* ne l'est pas : 'ehrwürdig oder kräftig vordringend' GRASSM. 878. Ce dernier sens, note GDN. ad RV. I 39 9, conviendrait à de nombreux passages, 'ist aber etymologisch nicht begründet'. M. R. s'est montré, un temps, enclin à séparer les deux mots, en posant pour le second une rac. \**yaj-2* 'se distinguer', variante de celle (\**yaś-*) que postule *yāśas-* 'considération, distinction', proprement 'marque distinctive qui met en évidence' \*I 19 et n. 2, \*III 38 (a), \*VII 14(15c), 51(4), 81(1c). Il a ensuite renoncé à cette suggestion (notée MAYRH. III 4 et 12), pour revenir à une traduction (trop?) strictement étymologique 'adoré-en-avant' \*X 63(9), \*XV 146.

17. *makhā-*. De l'avis d'OLD., on ne peut poser avec certitude le sens de *makhā-* (cum suis), dont l'interprétation est souvent infléchie par des rapprochements étymologiques, soit à l'intérieur

de l'indien, soit avec des langues congénères (MAYRH. II 543). A la suite de GDN., M. R. considère que le mot n'est qu'une variante phonique de *maghá-* 'don', et que le sens général était 'don', adjectivement 'généreux' \*IV 62(14b), \*VIII 69(7), \*XII 157 bas, \*XIV 71(6), \*XV 27(4), 47(9), 99(1). Toutefois, il juge possible un glissement vers 'bon combattant' \*XIII 93(7), clair dans le cycle des Marut \*X 64(1), \*XVI 20(3), et se demande enfin (revenant ainsi à Grassm. : gr. μάχομαι, cf. MAYRH. II 543) si ce ne serait pas là le sens premier \*XV 141 l. 1.

18. *yakṣá-*. D'abord 'prestige fallacieux' \*II 28 n., éventuellement 'chose maléfique' \*XIII 94(13), puis valeur indifférente ou propice : 'fantasme nimbé de gloire, objet ou pouvoir merveilleux, prodige, mystère' \*II 71 bas, 72, 83, \*VII 58(5), \*X 101(16), \*XIV 92(13), \*XV 50(4). Pour l'étymologie, M. R. hésite. 1) Partir de 'signe (de mauvais augure)', 'marque distinctive', d'une rac. \**yakṣ-* 'se distinguer', élargissement sigmatique (\*IX 121-2) de \**yaś-* (cf. *yáśas-*) \*III 38(3a), *prá yakṣi* 'sois en évidence' \*XIII 136(8). 2) Partir d'une rac. \**yakṣ-* intr. 'foncer sur', tr. 'propulser' (d'où, aussi, le nom de la 'maladie' *yákṣma-*; autrement SOMMER, cité Sfx. 922 bas et MAYRH. III 2) : \*VII 51(4), \*XIII 155 l. 4, \*XIV 3 et 63-4. Cette rac. est admise GRASSM. 1069, UHL. 234, WP. I 196, Pok. 502, Sfx. 61. Contra MAYRH. III 1.

19. *yāc-* 'prier' est communément rapporté à un \**yek-* 'déclarer (solennellement)' (WP. I 205, Pok. 503; sceptique WH. I 716), sens dont KUIPER croit avoir retrouvé des traces en véd. (MAYRH. III 14). M. R. y voit plutôt « une manière d'élargissement sémantique » de *yā-2* 'prier' \*XV 126(5). C'est revenir à la thèse des anciens védisants (ainsi GRASSM. 1107), à ceci près que ceux-ci posaient (au lieu de la fission aujourd'hui admise) une rac. unique *yā-* 'aller' et voyaient dans 'prier' un sens dérivé : 'jemand (A.) bittend angehen um (A.)'.

20. Dans son étude sur *yóni-* BSL. 41 ('40) 18-24, M. R. n'admettait 'matrice' que pour les hymnes récents. Il l'admet aujourd'hui « dès le RV. ancien, au moins comme valeur latente sous quelque image » : \*XV 129(9).

21. On rapporte *ṛdh-* 'prosperer' à \**₂el-* '(ac)croître' [même élargissement dans gr. ἄλθεμαι 'guérir' (intr.)], mais *rādh-* 'réussir' à \**₂er-* 'ajuster' (gr. ἀρραβίσκω, etc.) par une chaîne \*(\**₂*)*r-eə-dh-*. Or, rien dans le sémantisme de l'indien n'interdit de poser, dans les deux cas, une même rac. \**₂el-* ou \**₂er-* ou même \**₃er-* [*ṛṇóti* 'se mouvoir', *ṛcchāti* 'atteindre' \*XV 38(1)]. L'écart entre les deux chaînes [c'est-à-dire l'intercalation d'un premier élargissement \**-eə-* > *-ā-* (cf. *i-/yā-* 'aller', *u-/vā-* 'tisser', *pr-/prā-* 'emplir', *bhas-/psā-* 'mâcher', *ji-/jyā-* 'vaincre', etc.)]

se retrouverait (MANESSY 69 bas) dans les couples  $*_{\alpha_3}(e)r-g-$  (*rj-* 'se diriger vers')/ $*_{\alpha_3}r-e\alpha-g-$  [*rāj-* 'diriger' et 'régner', \*XIII 132(1), \*XIV 99(4) et 128(5), \*XV 24(2)],  $*_{\alpha_2}(e)m-l-g-$  (*mṛj-* 'frotter')/ $*_{\alpha_2}m-e\alpha-l-g-$  (*mārṣṭi*),  $*bhl-g-$  (*bhārgas-* 'éclat')/ $*bhl-e\alpha-g-$  (*bhrāj-* 'briller') [mais là dorsale fait difficulté],  $*per-k-$  (*praś-nā-* 'question')/ $*pr-e\alpha-k-$  (*prāś-* 'débat'). [Cf. aussi  $*st-ek-$ / $*st-e\alpha_2-k-$  'se tenir debout' Pok 1011 ;  $*dei-w-$ / $*dy-e\alpha_1-w-$  'briller' BENVENISTE Origines 59, 166]. Mais cette solution est d'une facilité inquiétante, et ces cas, examinés séparément, admettent d'autres explications, entre lesquelles, d'ailleurs, se partagent les manuels. Reste le problème des doublets à *i-* initial : *irajy-rāj-*, *iradh-rādh-*, *irasy-/\*rās-*, *iyaśy-/\*yās-*, *inaks-/naks-* \*IV 27(4d), 127(3a), \*VII 31(9d), \*XIII 153 l. 7, \*XIV 70(9), 99(4).

22. Si *śūka-* 'perroquet' est indien, il doit s'expliquer par l'un des deux traits caractéristiques de l'oiseau : sa couleur [*śuc-* 'briller' : Wck. II/1 84 (§ 34cA.); dubitatifs WH. Roots et MW.] ou (plutôt) son cri [UHL. 313, WP. I 332, WH. I 184, Pok. 536 : onomat.  $*keu-$ , cf. *kīra-* 'perroquet' « wohl wie *ciri-* (*cini-*) 'id.' onomat. » MAYRH. I 215]. ♦ Pour le mainate, *śāri- śārikā-*, qui lui est souvent associé, il y a moins de doute, car, si sa mimique vocale est frappante, son plumage ne l'est pas. C'est donc par hasard que son nom évoque les adj. *śāra- śārika-* 'bunt'. En fait, ses nombreux homologues dans les langues congénères se laissent ramener à une rac. onomat.  $*ker-$  : UHL. 308, WP. I 414, WH. I 275, Pok. 569. ♦ Reste un autre nom du perroquet, *ropaṇākā-*, rare et obscur. Serait-ce un nom de couleur? M. R. le suggère \*XV 4(12) : « Le thème *rop-* est-il par rapport à *ro(hilá)* 'rouge' ce qu'est *ropáyati* par rapport à *roháyati*? » Objections : 1) L'élimination de *roh-* par *rop-* au causatif de *rudh-* 'croître' ne peut être phonétique (Wck. I 270 et Nachtr.). Elle résulte d'un accident singulier (hypothèses : Nachtr. ad l. c., MAYRH. III 78). 2) 'Rouge' n'a pas d'autre forme que  $*reu-dh-$  : une base  $*reu-p-$  est inconnue.

23. A côté de *dyut-1* 'briller', quelques passages de l'AV. engagent à poser *dyut-2* 'se briser' : BR. III 790 (contra WH. Trad. AV. et Roots 79). Encore n'est-on pas sûr de la retrouver dans le composé *hṛdyotá-* [à lire *hṛd-dyotá-* : Wck. I (§ 98bA.), II/I 127 (§ 55c)] : juxtaposé à celui de la jaunisse (*harimāṇ-*), ce nom de maladie admet peut-être 'brûlure du cœur' aussi bien que 'brisure du cœur' (FILLIOZAT Méd. ind. 90 n. 2). Or, dans le voisinage du même *harimāṇ-*, le RV. a un *hṛdrogá-* (hapax), curieusement symétrique du précédent. Mais alors, se demande M. R. \*XV 4(11), au lieu du *rōga-* 'maladie' (au simple AV.+) de *ruj-* '(se) blesser' (VS.+), ne peut-on songer ici à un  $*roga-$  'brûlure', doublet de *roká- rōka-* 'lumière', c'est-à-dire



à une rac. \**ruj-*, doublet de *ruc-* 'briller'? Objection : \**leu-k-* est pan-i.e. ; \**leu-g-* est inconnu, sauf peut-être en celtique. PEDERSEN VKG. I 98, LEW.-PED. 29, WP. II 410, WH. I 824 bas, Pok. 690.

En l'état actuel, le nombre des hymnes du RgVeda traduits et/ou commentés dans les EVP (I-XVII) sont au nombre de 858. La répartition est la suivante :

	Nombre d'hymnes du RV	EVP	
		Hymnes traduits et/ou commentés	Manquent
I .....	191	191	
II .....	43	43	
III .....	62	62	
IV ...	58	42	16
V.....	87	75	12
VI ...	75	45	30
VII ...	104	87	17
VIII ...	103	50	53
IX .....	114	114	
X .....	191	149	42
	<u>1028</u>	<u>858</u>	<u>170</u>

Hymnes traduits *et* commentés ..... 614

Hymnes traduits *non* commentés..... 82 (EVP XVII)

696 traduits (avec ou sans  
commentaire).

Hymnes commentés, non traduits.... 162

858

Armand MINARD.

49. *A Critical Pāli Dictionary*. Begun by V. TRENCKNER, vol. II. Continuing the work of Dines ANDERSEN and Helmer SMITH. Fasc. 8 *ugghāṭiyāli - udaka-sakuṇika* (L. ALSDORF, Editor-in-Chief). Copenhagen, Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab (Comm. E. Munksgaard) 24×30. 1973. P. 345-392. Prix 20 couronnes danoises.

La parution de CPD II se poursuit avec régularité. Comme les précédents, ce huitième fascicule se fonde sur une expérience philologique éprouvée. Une grande attention y est portée au texte pa(li), de sorte que, cette fois encore, des amendements sont proposés, en assez grand nombre, aux lectures des éditions européennes (de la Pali Text Society pour la plupart).

Le sémantisme est étudié avec soin, précisé, le cas échéant, à l'aide des gloses en cingalais et des commentaires récemment édités en Birmanie. Les nuances de sens sont présentées de façon claire, les rédacteurs s'attachant à en indiquer, si possible, la chronologie, et à traduire maints passages épineux.

Au passage, on note dans ce fascicule : des regroupements de préverbes, que favorisent les conditions phonétiques, et qui aboutissent, entre autres, à renforcer *ud, ul* ; l'extension de certains suffixes, parfois à la faveur d'associations verbales, par exemple celle de *-nī*, marque du sexe (et du genre) fém. Comme on sait, l'i(ndo-)a(ryen) a hérité de ce morphème, et en a, au cours de son histoire, considérablement développé l'usage (Wackernagel-Debrunner, *Altindische Gr.* 2,2, p. 393, 414, cf. 391-2 ; John Beames, *A comparative Gr. of the Aryan Languages of India* II, p. 164 ss. ; cp. en pa., CPD II 1, masc. *ācariya* : fém. *ācarinī, ācariyānī*) : CPD II 8 relève *ulu-nī* « menstruating..., (woman) in or after her courses » (comparer skr. *ṛṣu-mālī*), souvent associé à *bhikkhu-nī*, « religieuse », et à *gabbh-inī* « qui porte un embryon, enceinte », selon un processus bien connu, la forme, essentiellement fém., est susceptible d'être masculinisée (œi *devo*, par dérision, d'un roi qui saigne).

Aux savants qui ont étudié la phonétique de l'i.a., l'évolution de skr. *ṛ* a paru mériter quelque réflexion, en particulier lorsque le phonème était initial de dissyllabe. Il a donc été traité assez souvent des aboutissements de skr. *ṛju*, « droit », pa. *uju* (CPD II, p. 353). Le doublet *ujju* est ici signalé « metri causa » : n'est-ce pas plutôt que le mètre a conservé — malgré le prestige du skr. — la preuve d'une prononciation qui existait dès le plus haut m(oyen-) i(ndo-aryen) (*uju* × *ajjava*, selon H. Berger, *Zwei Probleme der mittelindischen Lautlehre*, p. 51, n. 99)? Elle était d'ailleurs nécessaire dès lors que l'adjectif survivait (comparer « un », skr. *eka*, \**ekka*, pkr. *ekka*..., et les représentants n(éo-)i. cités R. L. Turner, *A Comparative Dict. of the Indo-Aryan Languages*

2462). Aussi bien, CPD, s.v., relève la forme de l'i.a. moyen, p(ra)kr(it) *ujju*, dont sont, en définitive, issus les adjectifs modernes marathi... (cf., déjà, Jules Bloch, La formation de la langue marathe, p. 115-6, L'indo-aryen, 92, et, récemment, CDIAL 2448).

Quoique moins nets, d'autres faits mériteraient sans doute d'être replacés dans le contexte général du m.i. S.v. « *uñcha*, m., and *uñchā*, f. (in cpd.s only °ā-) [sa. *uñcha*, m.], originally gleanings... », « (produits de) glanage » récoltés par les ascètes et les religieux, CPD renvoie à une remarque de L. Alsdorf sur *u*. en a(rdha)m(a)g(adhi) (pkr. ancien, utilisé dans les écritures jaina, parallèles à celles des bouddhistes), où il signifie simplement « aumône(s) ». La comparaison avec l'amg., éventuellement avec le skr. bouddhique « hybride » (BHS), pourrait, me semble-t-il, aller plus loin, compte tenu de la morpho-syntaxe et des faits signalés par Geiger, Pāli Literatur und Sprache § 212, Pischel, Grammatik der Prakrit Sprachen § 593, accessoirement par Edgerton, BHS Gr § 8.42. Si l'on confronte ces diverses données, il pourra sembler préférable de considérer séparément, d'une part, les différentes formes du masc. thématique *uñcha*, d'autre part, *uñchā*<sup>o</sup>, avec voyelle finale longue à la jointure du composé (où la quantité n'est pas significative), enfin, l'« instr. f. » *uñchāya*, seule forme du paradigme, partout ailleurs masc., qui ait une diathèse fém. Quoique rare, cette situation n'est pas unique. On connaît les faits.

La même particularité grammaticale, exceptionnelle assurément, a été relevée pour deux « instr. f. » en BHS (BHS Gr § 8.42) ; au contraire, si mal expliquée qu'elle soit, la diathèse « fém. » de substantifs masc.-nt. thématiques est bien attestée au dat. sg. BHS et amg. (BHS Gr § 8.45 ; Pischel §§ 361, 364).

Autre constatation : en amg. est bien établie l'existence d'un nom verbal-absolutif en *-āe*. Pour la forme et le sens, il se confond aisément avec ce que serait l'instrumental-oblique du nom d'action fém., réel ou virtuel, dérivé en *-ā-* du même thème (cf. *āyāe*, skr. *ā-dāya*, « ayant pris »/par la prise). Or on sait que les désinences nominales d'oblique fém. sg. pa. correspondant à pkr. *-āe* sont en *-āya(m)*, que, d'autre part, le pa. a employé quelques absolutifs de type *qahāya*, « ayant pris », formation également attestée en BHS, *grahāya* (BHS Gr § 35.19, citant skr., Harivaṃśa, *grahāya*). L'existence de *qahāya*... (et skr., etc., *ā-dāya*) n'aura-t-elle pas facilité la création des quelques « instr. f. » *uñchāya* (« par le glanage, la récolte... »/en ayant glané, recueilli), signalés expressément dans CPD ? La forme paraît avoir gêné les copistes, et l'on constatera que l'un des exemples est glosé précisément par un absolutif dans le commentaire des Jātaka (cf. s.v. *uñchali*, ce

verbe étant, au demeurant, d'emploi beaucoup plus rare que le substantif).

Quoi qu'il en soit du détail de ces observations, on voit que certaines singularités apparemment isolées ou accidentelles en pa. trouvent place, semble-t-il, dans une perspective plus vaste.

Colette CAILLAT.

50. M. MAYRHOFER. — *Onomastica persepolitana. Das altiranische Namengut der Persepolis-Täfelchen*, unter Mitarbeit von J. Harmatta, W. Hinz, R. Schmitt und J. Seifert, Wien, Verlag der österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1973 (Österreichische Akad. d. Wiss., philos.-hist. Klasse, Sitzungsber., 286. Bd.; Veröffentlichungen der iranischen Kommission, Bd. 1.). In-8°, 358 pages.

La publication des tablettes élamites de Persépolis a ouvert aux iranisans un nouveau champ d'études. Ces tablettes, qui sont des documents économiques de l'époque achéménide, comportent en effet des centaines de noms de personne qui enrichissent considérablement l'onomastique iranienne. C'est ce matériel que M. Mayrhofer a élaboré et rassemblé dans le présent volume. Celui-ci est donc un répertoire ou plutôt une série de répertoires, qui fournissent non seulement la liste des noms avec toutes les références aux travaux antérieurs, mais aussi des tables de correspondance entre les transcriptions élamites et les formes iraniennes et des études sur divers points de détail ; enfin toute une série d'index rendent particulièrement commode la consultation du volume.

Cet ouvrage est né d'une nécessité pratique. Il prend place en effet parmi les travaux préparatoires à la rédaction d'un nouveau « namenbuch » iranien, qu'a entreprise la commission iranienne de l'Académie des Sciences de Vienne. Il sera des plus utiles à la philologie de l'iranien ancien. Au cours des dernières années des travaux fort importants (notamment ceux de E. Benveniste et de I. Gershevitch) ont déjà été consacrés aux noms iraniens ou présumés tels des tablettes de Persépolis et ont indiqué ce qu'ils apportaient à la linguistique comme à la connaissance de l'Iran ancien. Mais c'est la première fois qu'on trouve réuni l'ensemble des données, présentées et critiquées avec un extrême soin et une large information.

On apprécie particulièrement les tables qui établissent les correspondances entre le syllabaire élamite et les phonèmes



iraniens. La transcription élamite de l'iranien est en effet souvent déconcertante. La difficulté provient d'une part de la différence des systèmes phoniques des deux langues, d'autre part du caractère même du syllabaire, écriture d'origine étrangère adaptée tant bien que mal à l'élamite. A cela s'ajoutent les variations dialectales en iranien même, car il n'est pas rare qu'un même nom ou un même élément apparaisse sous sa forme mède et sous sa forme perse, ainsi *Misapušša* = pers. \**Viṭaḥ puça-* et *Miššaputra*, *Miššapušra* = mèd. \**Visaḥ puθra-*, ou *Ka-ra-ya-u-da* = pers. \**Kāra-yauda-*, *Ka-ra-ya-u-za* = mèd. \**Kāra-yauza-*, ou encore les nombreux composés du nom de Mithra, *Mi-iš-sa*, *Mi-ša* = pers. \**Miça-*, *Mi-ul-ra*, *Mi-is-ra*, peut-être aussi *Mi-tur-ra* = mèd. \**Miθra-*. Pour interpréter les graphies les philologues n'avaient jusqu'à présent d'autre arme que leur science personnelle et leur intuition. M. M. leur offre un tableau complet des correspondances fondé sur les noms et mots iraniens qui figurent dans la version élamite des inscriptions achéménides, c'est-à-dire ceux dont l'interprétation est sûre, puisque la forme iranienne se trouve dans la version vieux-perse. Une première liste donne tous les signes et toutes les suites de signes du syllabaire élamite avec les graphies correspondantes en vieux-perse. Elle est suivie d'un index inverse (à partir des graphies perses), et d'un chapitre qui regroupe les transcriptions de chacun des phonèmes iraniens. Cette systématisation, qui fait d'ailleurs apparaître bien des variations, fournit néanmoins une base aussi solide que possible à l'interprétation. On note par exemple que la suite (C)a-a ne représente jamais ir. ā, mais ai ou a (probablement palatalisé) devant y. Il en résulte qu'une suite telle que *Bat-li-na-a-da* ne représente pas, comme il semblerait naturel, quelque \**Patināda-*, mais probablement \**Patinaida-*, où il faut peut-être reconnaître en \**naida-* la forme perse du nom de la lance qui n'est attesté que sous sa forme non perse dans l'emprunt arménien *nizak*, le moyen-perse *nēzag* et le persan *nēza*. On voit à cet exemple quel intérêt il y a à disposer d'une *translittération* fidèle du syllabaire élamite ; M. M. insiste à juste titre sur l'insuffisance d'une *transcription* (p. ex. *Ballināda*), qui est déjà une interprétation. D'ailleurs, si les correspondances établies réduisent les incertitudes, elles ne les font pas disparaître complètement, loin de là, et la notation élamite des noms iraniens laisse encore ouvert un large champ où peut s'exercer la sagacité des spécialistes : un mot comme *Ma-a-ša-na* peut comporter aussi bien \**Maiša-* = av. *māšša-* « mouton », persan *mēš*, que \**Vaiša-*, qu'on peut rapprocher du nom propre avestique \**Vaēsaka-*, persan *Vēsa*.

La liste comprend 1892 noms. Elle inclut la totalité de ceux, iraniens ou non, qui figurent sur les tablettes élamites et en outre

ceux, beaucoup moins nombreux, qu'on trouve dans la version élamite des inscriptions achéménides. Un dixième environ se laissent interpréter comme élamites. Les autres sont pour la plupart présumés iraniens. C'est beaucoup plus que l'estimation faite six ans plus tôt par E. Benveniste, qui avait repéré parmi les noms des tablettes de Persépolis à peu près quatre cents noms iraniens. Il est vrai qu'il ne disposait pas encore de l'édition, mais seulement d'une liste en transcription. Il est vrai aussi que dans beaucoup de cas l'interprétation iranienne n'est pas assurée. On peut se faire une idée de la situation par les résultats du sondage suivant effectué sur la lettre *p* : sur 115 noms, 6 sont élamites, 1 peut-être akkadien, 10 laissés sans interprétation, une trentaine sûrement iraniens ; les autres, la majorité, ont donné lieu à une interprétation iranienne plus ou moins assurée, assez probable pour certains, fort douteuse pour d'autres. La prédominance des noms iraniens n'en reste pas moins la conclusion la plus nette qui se dégage de ce bilan. On note avec intérêt l'abondance relative des hypocoristiques, qui sont naturellement absents des inscriptions royales.

Gilbert LAZARD.

- 
51. M. A. ZYĀR. — *Die Nominalkomposita des Paschto*, Bern, Institut für Sprachwissenschaft, 1974 (Universität Bern, Institut für Sprachwissenschaft, Arbeitspapier 11). In-8°, 116 pages.

Cet ouvrage est la thèse fort méritoire d'un étudiant afghan, préparée sous la direction de G. Redard. Le sujet est riche en pashto comme dans toutes les langues iraniennes. Il n'avait été traité jusqu'à présent que, brièvement, dans les grammaires. L'auteur étudie successivement : les composés copulatifs (*dvandva*), les attributifs (*bahuvrīhi*), les déterminatifs (*tatpuruṣa*), enfin les composés reduplicatifs, qui comprennent eux-mêmes des itératifs (le même élément est répété avec ou sans morphème de liaison), des allitératifs (type *kor-kodāy* « modeste logis », litt. maison-cabane) et des formations à écho (type *angur-mangur* « raisin et autres fruits », de *angur* « raisin »). Chaque section est subdivisée de manière plus ou moins poussée selon la nature des composants ou leur mode de liaison et comprend de précieuses listes d'exemples dont le total se monte à 853. A parcourir ces listes on voit surgir bien des problèmes. Ne faudrait-il pas distinguer des composés proprement dits les « juxtaposés », dont les éléments sont liés entre eux selon les règles de la syntaxe ordinaire, et

préciser les critères distinguant ces juxtaposés des syntagmes libres? Le pashto comprend de nombreux composés empruntés au persan : doivent-ils être considérés comme des composés aussi en pashto? Ne conviendrait-il pas de distinguer les composés analysables (transparents), et ceux qui se laissent mal analyser (opaques ou translucides)? La mention, à côté des composés, des formes libres des composants ne serait pas inutile. Les expressions telles que *atə-atə* « huit par huit » ou *kor-kor* « maisons isolées » relèvent-elles de la composition ou d'un procédé syntaxique à valeur distributive? Si divers types de composés déterminatifs sont distingués selon la relation sémantique des composants, ce n'est pas le cas dans d'autres sections ; par exemple, parmi les attributifs, *Imar-məxay* « joli », litt. soleil-visage, c'est-à-dire dont le visage est comme le soleil, *zor-məlay* « cruel », litt. violence-bras, c'est-à-dire qui use de son bras avec violence, et *xat-o-breṭay* « jouvenceau », litt. duvet-et-barbe, représentent des types différents, dont à vrai dire le classement est assez délicat. Mais on aurait mauvaise grâce à tenir grief à l'auteur de n'avoir pas traité dans ce petit livre, qui est la première étude un peu détaillée du sujet, tous les aspects d'une question complexe. On lui sera au contraire reconnaissant de l'avoir défrichée et d'offrir des données abondantes et claires, sur lesquelles on pourra toujours s'exercer à pousser l'analyse.

Gilbert LAZARD.

---

52. Harry A. HOFFNER, Jr. — *Alimenta Helthaeorum, Food Production in Hillite Asia Minor* (American Oriental Series, vol. 55), American Oriental Society, New Haven, Connecticut, 1974, in-8°, xx-236 pages.

Dans l'Introduction (p. 3), l'auteur définit les buts de son travail en ces termes : « The goals of this volume are twofold. First, as a linguistic and textual study it is presented in the hope of furthering the understanding of the many Hittite texts which (whether incidentally or primarily) concern agriculture and foodstuffs. Through the chapter (VI) on the linguistic analysis of the bread names a contribution may be made to the study of Hittite (and indirectly Indo-European) noun formations. Secondly, as a study of foodstuffs it may be of use to others who wish to investigate various aspects of the economy of ancient Near Eastern societies. »

La majeure partie de l'étude (pp. 5-127) est consacrée à un examen, souvent très détaillé, de l'agriculture dans le Proche-Orient

ancien et, plus particulièrement, en pays hittite. Si l'auteur fait abondamment usage de la documentation figurée, il s'appuie principalement sur les textes ; de nombreux passages de la littérature hittite, où il est question de culture, d'élevage ou de nourriture, sont cités, traduits, commentés, des interprétations nouvelles sont proposées pour certains termes et la philologie hittite s'en trouve enrichie. Les lecteurs non-hittitologues seront reconnaissants à l'auteur d'avoir fourni des traductions de tous les textes cités.

L'ouvrage est soigneusement documenté et l'auteur éclaire les faits hittites par des parallèles offerts par les cultures voisines, Égypte, Mésopotamie, dont les documents figurés fournissent la plupart des illustrations du texte.

Le volume est bien présenté ; les notes, placées dans les grandes marges, sont faciles à consulter, le texte est clair et agréable à lire. On regrettera seulement que la longue liste d'errata laisse encore bien des fautes d'impression. Entre autres : p. 13 l. 7 du bas, *side* pour *sign*, p. 24 l. 19 du bas, *ploying* pour *ploughing*, p. 55 l. 9 *if flourished* pour *it flourishes*, p. 172 l. 19 du bas, <sup>ninda</sup>*muimuida* pour <sup>ninda</sup>*miumiuda* et, dans les Errata, 190 <sup>uru</sup>*Wallarwa* pour <sup>uru</sup>*Wallarma* (210). Il y a aussi quelque inconsistance dans les transcriptions et les traductions. Pourquoi, p. 27, écrire IGI.HÁ dans le texte, mais IGI.HI.A dans la note 118 ? Dans XIII 2 IV 23-24, correctement traduit p. 50, *hardu* est rendu par la deuxième personne p. 26. Autres détails : *JCS* 5 est cité deux fois p. 199 avec la date (incorrecte) 1960, deux fois en note p. 171 avec la date 1951 ; le texte de XXXVIII 32, mentionné en note pp. 13 et 15, est cité p. 42 : un renvoi eût été utile.

Le ch. I est consacré au calendrier agricole. On y trouvera une discussion abondamment documentée sur les saisons et les produits et travaux saisonniers. On s'étonne, en passant, de voir classer ensemble (p. 16) les oignons, les navets et les betteraves sous la rubrique « *bulbous plants* » : ces légumes appartiennent à des espèces botaniques différentes et « *bulbous plants* » ne peut convenir qu'aux oignons (liliacées).

Le ch. II (53-93), consacré aux céréales, discute avec une érudition exemplaire de la nature précise des espèces de blé et d'orge cultivées dans l'antiquité et l'auteur cherche à définir exactement des termes tels que *halki-*, *ZÍZ*, *kant-*, *karaš*, *šeppit*, *ewan*. Mention est également faite des divinités qui président aux céréales, des maladies et fléaux divers qui les détruisent.

Le ch. III (95-127) énumère brièvement les autres produits comestibles, légumes, fruits, produits laitiers, miel, viandes. Ce chapitre est le moins satisfaisant. Tout d'abord, il manque d'ordre : on ne voit pas bien pourquoi le sésame est relégué à la fin après



le poisson et le gibier ; les condiments, cumin, coriandre, safran sont dispersés. Il y a aussi de curieuses lacunes : par exemple, dans le paragraphe sur les aliments fournis par l'élevage (120 sqq.), les produits laitiers se bornent au lait et au fromage ; il n'est pas question de beurre (Î.NUN), quoique le verbe « baratter » soit cité à propos de la fête du lait, EZEN.GA, et quoique le beurre soit mentionné p. 196 comme ingrédient de NINDA.Î.E.DÉ.A. On remarque que, dans le passage consacré aux figues (p. 116), l'auteur n'a pas repris les interprétations suggérées par lui dans *An English-Hittite Glossary* (RHA f. 80, 1967, 43 n. 58) pour *gišhaššigga-* et *gišmaršigga-*. Les observations de G. Neumann (KZ 84, 1970, 141) sur lat. *mariscus*, qui serait un emprunt à une langue anatolienne, pourraient appuyer un *maršigga-* « figue ». Il eût été utile que H. H. qui, en d'autres endroits, renvoie souvent au *Glossary*, indiquât ici ce changement d'opinion et ses raisons.

L'auteur indique dans l'Introduction (p. 1) qu'il avait d'abord eu pour objet la collection et l'analyse des noms de pains qui abondent dans la littérature hittite, particulièrement dans les textes de rituels et de fêtes ; cette étude constitue maintenant la seconde partie de l'ouvrage. Le ch. IV, *The Preparation of NINDA* (129-147), est consacré au boulanger, au moulin, au four, aux diverses phases de la fabrication du pain et des objets rituels façonnés en pâte. H. H. y résout de façon magistrale (139-143) l'énigme posée par l'expression *taršan mallan* qui définit fréquemment des quantités de grain dans les inventaires ; *mallan* « moulu » était clair, *taršan* obscur. Une étude minutieuse des textes et une heureuse intuition étymologique ont permis à l'auteur de reconnaître dans *tarš-* la racine indo-européenne \**ters-* « sécher », qui fournit dans d'autres dialectes des termes techniques pour le séchage des aliments ; cette étymologie paraîtra évidente maintenant, mais personne n'y avait pensé. L'auteur aurait pu citer à l'appui de cette explication les remarques de R. J. Forbes, *Studies in Ancient Technology* (cet ouvrage manque dans la Bibliographie), III 53 : « ... the old Mediterranean method of parching or roasting grain for storage or preparatory to milling. The latter was done to facilitate threshing and grinding and to impart a sweet flavour to the flour by part-conversion of the starch to dextrin » ; d'une part, on voit que *taršan* et *mallan* ne s'excluent pas mutuellement comme le suggère H. H. p. 142 ; d'autre part, si le grain *taršan* fournit une farine un peu sucrée, on peut se demander s'il était plus particulièrement destiné à la fabrication de NINDA.KU<sup>7</sup>.

Le ch. V, *The Names of the Products* (149-204), fournit, dans l'ordre alphabétique, 122 noms de pains avec références, descriptions et tentatives d'explication étymologique de ces noms ; en

outre, 26 sumérogrammes (ou akkadogrammes) dont la lecture hittite est, le plus souvent, inconnue. Dans le chapitre précédent, l'auteur mentionne (p. 147), parmi les objets façonnés en pâte, UMBIN.HI.A (« wheels ») avec référence à H. Otten, *Toi.* 32 (*išnašš-a* <sup>giš</sup>DUBBIN<sup>hi.a</sup>) ; il faut signaler ici le <sup>ninda</sup>DUBBIN de 58/b cité par O. R. Gurney (*AAA* 27, 1940, 68) ; l'absence du déterminatif <sup>GIŠ</sup> peut faire douter qu'il s'agisse d'un pain en forme de roue, mais « ongle » paraît peu probable : « sabot » peut-être ? Ce même texte 58/b fournit encore deux exemples de <sup>nindaše-e-nu-uš</sup> et deux de <sup>nindama-ri-e-eš</sup>. Il eût peut-être été logique de citer au début de ce chapitre *zuwa-* « pain » que le lecteur ne découvrira qu'à la page 213.

Le bref ch. VI, Analysis of the Names (205-211), est décevant pour le linguiste. L'étude de la formation des noms, promise dans l'Introduction, consiste surtout en un classement sémantique fondé sur les étymologies du chapitre précédent : noms décrivant la forme, noms indiquant peut-être l'origine géographique, noms de couleur, etc. Il nous semble que trop d'importance est accordée au « pain de Nerik » cité p. 210 pour prouver que les Hittites pouvaient nommer pains ou pâtisseries d'après leur provenance. Comme l'indique l'auteur, le pain a été apporté de Nerik pour l'accomplissement d'un acte rituel qui aurait dû avoir lieu dans cette ville ; dans cette circonstance particulière, il s'agit d'une provenance géographique précise et le texte ne permet pas de conclure que c'est là le nom usuel de ce pain. En fait le texte (II 15 V 16) donne NINDA.KUR<sub>4</sub>.RA <sup>uru</sup>Nerik et n'apprend rien de plus sur la nature de ce pain que NINDA.KUR<sub>4</sub>.RA. La seconde référence fournie (KBo III 1 II 23-24) est encore plus claire sur ce point : *nu* <sup>uru</sup>Nerikkaz LÚ <sup>giš</sup>PA NINDA *haršin pedai*. L'ablatif du nom de ville précise clairement la provenance, mais le nom du pain est simplement NINDA *harši-* et rien n'indique qu'il s'agisse d'une variété particulière. Il n'en reste pas moins vrai que certains noms de pains paraissent dérivés de toponymes, mais le « pain de Nerik » ne prouve rien à cet égard. — Remarque importante p. 211 : NINDA recouvre au moins deux noms hittites du pain, l'un neutre, l'autre de genre animé (*zuwa-* p. 213).

On regrette que l'auteur n'ait pas songé à fournir ici une étude, même sommaire, des suffixes. Bien des noms sont obscurs mais on distingue un certain nombre de séries plus ou moins importantes : *-ešsar* (5, 102), *-wala-* (24, 50), *-a(l)la/i-* (56, 70, 93), *-ant-* (15, 36, 76, 80, 82), *-mi-* (52, 59, 63, 68, 94a, 110), *-anni-* (9, 10, 19, 21, 58, 67, 85, 103 ; *-ani-* 21, 114), *-ašši-* (3, 4, 16, 22, 28, 48, 69, 106, 117). On notera que si *tawala*imi (94a) désigne un pain contenant *tawati*sar, *-mi-* sert à former en louvite des adjectifs dénominatifs aussi bien que des participes. On peut comparer PAIN *ma-li-ti-*

*mi-a-ś*, Maraş, Lion 4, « doux, bon comme du pain au miel » ; cf. NINDA.LĀL et le n° 50 *mallitiwalla-*. A ce propos, on aurait souhaité aussi voir rassembler dans ce chapitre les indications, dispersées dans le chapitre précédent, sur la provenance dialectale (louvite) ou étrangère de certaines formes. L'ouvrage eût été aussi plus complet sur le plan linguistique si l'auteur avait songé à y inclure les éléments fournis directement par les textes louvites cunéiformes ou hiéroglyphiques. Le louvite *hawi-* « mouton » est cité en passant pp. 158 et 159, mais on cherche en vain les noms hiéroglyphiques du mouton (*hawa-*), du bœuf (*wawa-*), du pain (*turpi-* et *arsa-*), du vin (*wiyana-*) et de la vigne (*tuwarsa-*). Le seul mot louvite qui figure dans l'index est *tinlinanti-*, de sens peu clair ; il eût été utile d'indiquer aussi les formes louvites probables citées dans le texte (ainsi *harnantašši-*, p. 155 ; *hawiyasši-*, p. 159 ; *mitgaimi-*, p. 171 ; *niniyami-*, p. 174, etc.) ou, tout au moins, de signaler une forme pourvue du clou de glose et qui a toute chance d'être louvite : *mallitiwalla-*, p. 171.

Du reste, on ne peut que déplorer l'indigence générale de l'index, qu'il soit anglais ou hittite. On en conclurait, par exemple, que les Hittites ne buvaient pas d'eau (malgré les textes cités p. 213 sq.), n'usaient point de sel (MUN figure dans plusieurs passages cités et cf. le verbe MUN-*anzi* « ils salent » KBo XI 32 I 5) ; *memal*, cité de nombreuses fois, traduit « meal » ou « groats », est absent ainsi que le sumérogramme pour « huile, graisse » Ī, qui ne figure pas même dans le paragraphe sur l'olive (p. 116 sqq.). Manquent également toutes les graisses : Ī.UDU « graisse de mouton » (v. pp. 71, 159, 166, 196), ingrédient de certains pains, Ī.ŠAH « graisse de porc, saindoux » (XXIX 1 IV 7), Ī.NUN « beurre » ; absents aussi BULÜG (37, 67), BAPPIR (67, 144). Ne sont pas même inclus tous les termes qui font l'objet d'une mention spéciale dans le texte, alors que l'on souhaiterait trouver là un répertoire bilingue complet des termes se rapportant à la nourriture. Les historiens ou les linguistes non-hittitologues en eussent été reconnaissants ; en fait, il leur faudra recourir souvent au *Hittite Glossary* du même auteur et c'est grand dommage : pourquoi rendre difficile la consultation d'un beau livre plein de choses utiles ? Car l'ouvrage, tel qu'il est, est très bon. Il est évident que NINDA est demeuré la principale préoccupation de l'auteur et qu'il n'a pas accordé aux autres aliments le même traitement exhaustif. Sans doute, aussi, un répertoire complet de tous les aliments avec références et commentaires eût-il pris des dimensions trop considérables. L'ampleur du sujet et l'abondance de la matière sont cause de la plupart de nos critiques, qui proviennent de la déception de ne trouver point dans l'ouvrage tout ce que nous espérions. H. H. apporte une contribution importante à



l'étude du vocabulaire hittite ; il y a là une riche moisson de faits, une masse de commentaires judicieux et l'on souhaite que l'auteur nous fournisse d'autres études de semblable qualité : nos connaissances de la civilisation et de la langue hittites y gagneront.

Nadia VAN BROCK.

53. Jean C. PROBONAS. — 'Η συγγένεια Μακεδονικῆς καὶ Μυκηναϊκῆς διαλέκτου καὶ ἡ πρωτοελληνικὴ καταγωγή τῶν Μακεδόνων [*La parenté des dialectes macédonien et mycénien et l'origine protohellénique des Macédoniens*], Athènes, 1973, 72 p.

Dans cette brochure matériellement très bien présentée, M. J. Probonas, de l'Université d'Athènes, s'attaque avec conviction à un problème qui reste cher à nos collègues grecs : celui de l'origine du dialecte (ou de la langue) des Macédoniens de l'Antiquité. On sait déjà que, pour les Hellènes contemporains, une seule réponse peut être donnée à cette question ailleurs fort discutée : les Macédoniens étaient des Grecs et parlaient un dialecte grec (en dernier lieu, J. N. Kalléris, *Les anciens Macédoniens, étude linguistique et historique*, I, Athènes, 1954 ; II<sup>e</sup> partie non parue ; A. Daskalakis, *The Hellenism of the Ancient Macedonians*, Salonique, 1965). J. P. s'inscrit dans cette tradition et pense pouvoir apporter des arguments nouveaux en faveur du caractère hellénique de la langue et du peuple lui-même. Les conclusions, annoncées dans les dernières lignes de la préface (p. 6), sont particulièrement fermes : « a) le dialecte macédonien est le plus ancien, le plus pur et le plus conservateur des dialectes grecs, éclairant ainsi grandement la plus ancienne histoire du peuple grec ; b) les Macédoniens parlant ce dialecte sont les Protohellènes d'origine indo-européenne les plus authentiques ».

Pour obtenir cette démonstration, J. P. voudrait utiliser essentiellement le témoignage du mycénien (chap. I à III). Dans le chap. I (p. 12-22), il étudie d'abord les éléments de phonétique et de morphologie qui lui apparaissent comme communs au macédonien et au mycénien : passage de ε à ι, de ο à υ, traitement ορ de r, maintien de πτ-, passage de φ, χ, θ, à β, γ, δ, notamment. On ne peut reprendre ici chaque exemple. Pour le premier traitement, J. P. place la glose d'Hésychius ἰνδέα : μεσημέρια en face de formes mycéniennes connues, comme dat. a-ti-mi-te « 'Αρτέμιδι », etc. ; rappelons cependant que les faits mycéniens ne sont pas tellement clairs et que l'on voit plutôt ici des exemples d'un *flottement* entre e et i (Lejeune, *Phonét. histor.* § 248, n. 1).



En outre, comme le « matériel » macédonien ne s'enrichit pas, on est obligé de recourir toujours aux mêmes gloses, plus ou moins difficiles et controversées : de cette manière, on est amené à rapprocher tel élément discutable du macédonien d'un élément du mycénien qui peut se trouver lui-même (étant donné les lacunes de nos connaissances) d'interprétation mal assurée. Tout ceci ne permet guère d'arriver à des démonstrations irréfutables. La place manque pour analyser chaque exemple. Mais prenons le cas du passage de  $\theta$  à  $\delta$ . P. 17, J. P. veut comparer une glose d'Hésychius, à lire  $\kappa\alpha\delta\alpha\rho\acute{o}\nu$  · <οὐ>  $\theta\omicron\lambda\epsilon\rho\acute{o}\nu$  « non impur » (noter que la négation est due à une correction de Schmidt ; pas d'ethnique, attribution au macédonien proposée par Schmidt et Fick, *KZ* 22, 1874, 209 ; glose non reprise chez Hoffmann, *Die Makedonen*, 1906), qui correspondrait naturellement à  $\kappa\alpha\theta\alpha\rho\acute{o}\varsigma$ , avec mycén. *ka-da-ro*, nom d'homme à Pylos (hapax ; sans interprétation chez Morpurgo, *Lex.* s. v. ou chez Ventris-Chadwick, *Documents*<sup>2</sup>, p. 549), lequel a été expliqué par certains (Palmer, Landau) comme représentant aussi  $\kappa\alpha\theta\alpha\rho\acute{o}\varsigma$ . Tout cela n'est pas impossible, mais demeure fragile, d'un côté comme de l'autre : pour Hésychius, l'édition Latte voudrait supprimer cette glose (comme dittographie d'une autre) ; pour le mycénien, l'interprétation d'un tel nom isolé et assez bref demeure aventureuse.

Dans le chap. II (p. 22-34), J. P. énumère des éléments du lexique qui sont communs, selon lui, au macédonien et au mycénien. Il s'agit ici presque exclusivement de noms propres, puisque le vocabulaire du macédonien nous est à peu près entièrement inconnu. Une telle liste n'est pas sans intérêt ; j'ai attiré l'attention sur des rencontres comme mycén. *po-lo-re-ma-ta* =  $\Pi\tau\omicron\lambda\epsilon\mu\acute{\alpha}\tau\alpha\varsigma$ , en face du béotien mythique  $\Pi\omicron\lambda\epsilon\mu\acute{\alpha}\tau\alpha\varsigma$  (*Minos*, 12, 1971, p. 284-287). Mais ces rapprochements ont-ils valeur de preuve pour la théorie hellénique ? Si les Macédoniens ont été des Grecs dès l'origine, il n'y a pas de problème ; s'ils ont connu très tôt une hellénisation massive, la présence de noms grecs de toute espèce est normale, et l'utilisation du mycénien n'est pas indispensable. Ce qui est sûr, c'est la grande disparité chronologique entre les deux documentations : si l'on a dès le II<sup>e</sup> millénaire mycén. *a-re-ka-sa-da-ra* =  $\text{'}\Lambda\epsilon\acute{\xi}\acute{\alpha}\nu\delta\rho\alpha$  ou *a-re-ku-tu-ru-wo* =  $\text{'}\Lambda\epsilon\kappa\tau\rho\upsilon\acute{o}\nu$  (identifications qui sont évidentes), du côté du macédonien  $\text{'}\Lambda\epsilon\acute{\xi}\acute{\alpha}\nu\delta\rho\omicron\varsigma$  est représenté en premier lieu par Alexandre I<sup>er</sup>, dit le « Philhellène », régnant de 498 à 454 ;  $\text{'}\Lambda\epsilon\kappa\tau\rho\upsilon\acute{o}\nu$  n'est connu que comme surnom (« grec » ou « macédonien » ?) d'un général de Philippe II, Adaios. Ici aussi, il y a des rapprochements plus que fragiles, pour des raisons diverses. P. 25, un Macédonien appelé  $\Delta\acute{\alpha}\omicron\varsigma$  (Hoffmann, p. 243, mais sans accent ; le traitement du nom est insuffisant) : il s'agit probablement

d'un homme qui portait le nom « thrace » bien connu Δῶος (déjà dans ce sens I. Russu, *Ephem. Dacoromana* 8, 1938, p. 183) ; on ne peut placer à côté le mycén. *e-pi-da-o*, hapax à Knossos, qui malgré Landau n'est pas interprété (*Documents*<sup>2</sup>, p. 544) et qui n'a rien à faire ici. P. 26 : le nom Εῦλαιος, comme l'a confirmé L. Robert, est un nom macédonien caractéristique, mais on l'expliquerait malaisément par le grec (le rapport supposé avec macédon. Εὐλάνδρος, plus rare, n'aide guère) ; en face, je crois que le mycén. *e-wa-ra-jo* (Εὐλαῖος selon Landau) n'apporte rien ; c'est encore un hapax, à Knossos (obscur selon *Documents*<sup>2</sup>, p. 547 ; cf. F. Bader, *Études de compos. nomin. en mycén.*, 1969, p. 23-24). P. 29, au sujet de Λάαχος, Λῆχος : la lecture *ra-wa-ko*, soit Λάφαχος, sur un tesson de Mycènes, a été abandonnée au profit de ]*ra-u-ko*, Mycènes Z 713 (*Mycenae Tablets* IV, p. 39).

Le bref chap. III (p. 35-40) est consacré à une interprétation de la parenté entre le macédonien et le mycénien. S'appuyant sur une théorie de M. Sakellariou, qui place un siège primitif des Proto-Hellènes à l'extrême nord de la Grèce (entre 2200/2100 et 1900), J. P. croit à une parenté entre le macédonien, d'une part, le mycénien (considéré comme « éolien » avec Gallavotti), puis les groupes éolien et arcado-chypriote. A l'appui, il invoque une dizaine de formes : par exemple, Βάλλαι nom d'une ville macédonienne ; βᾶλλαι glose d'Hésychius qui signifierait « degrés, marches » en chypriote.

Le chap. IV (p. 41-58), qui sert de conclusion, est intitulé : « le macédonien, le plus ancien des dialectes grecs ; les Macédoniens, les Proto-Hellènes indo-européens les plus authentiques ». J. P. développe ici les thèmes annoncés au début (p. 6), soit l'archaïsme du dialecte, sa pureté, son caractère conservateur. Comme démonstration, il nous propose d'autres étymologies pour des formes macédoniennes difficiles. Ainsi, un traitement assez long (p. 42-45) du curieux nom des « roses » en macédonien : selon Hésychius ἄβαγνα · ῥόδα, Μακεδόνες. La forme a défié l'ingéniosité de nombreux étymologistes. J. P. s'y risque à son tour, et suppose que ἄδ-αγνα, avec plusieurs formes intermédiaires restituées, correspondrait à un composé \*εὔ-οδνα valant εὔ-οσμα ; je doute que ce soit la solution définitive... Une autre suggestion a attiré mon attention. Dans un article récent (*REG* 83, 1970, p. 356-361) j'ai étudié un nom grec rare Βατταρᾶς, sobriquet en -ᾶς/-ᾶδος, signifiant « Lebègue » (cf. βατταρίζω « bégayer »). Or, J. P. reprend ceci pour expliquer un nom macédonien « Σαβατταρᾶς », hapax dans un décret de proxénie à Delphes (*SGDI* 2745 ; *Syll.*<sup>3</sup>, 269 ; en dernier lieu *SEG* 18, 178) ; selon lui, on aurait simplement ici un composé, avec notre Βατταρᾶς renforcé à l'aide du préfixe δια-, passé parfois à ζα-, ici à σα- (?) ; le nom signifierait « Très-Bègue ».

Mais toute la construction est artificielle : sans parler des objections phonétiques, on ne voit pas, en grec même, de sobriquet en -ᾱς ainsi transformé en composé. Ajoutons que le nom macédonien n'est certainement pas un nom en -ᾱς (au sens précis de cette catégorie) ; le premier éditeur, P. Perdrizet (1896) avait écrit -ᾱ au génitif, et l'on a écrit ensuite -ᾱς au nominatif. A mon avis, il convient d'accentuer ce nom paroxyton, ou si l'on préfère, de ne pas accentuer du tout. En effet, qu'il s'agisse d'un nom macédonien « originel » ou d'un élément allogène en macédonien, nous ne pouvons le décider ; ce qui est sûr, c'est qu'un tel nom ne peut pas être expliqué par le grec (les tentatives faites jadis du côté du thrace ou de l'illyrien ne sont d'ailleurs pas plus convaincantes).

En conclusion, je dois avouer mon scepticisme devant les thèses présentées par J. P., avec une ardeur qui est d'ailleurs sympathique. Le macédonien est peut-être un *dialecte* grec marginal, encore faudrait-il pouvoir le démontrer avec des arguments vraiment nouveaux (il faudrait pour cela des *faits* nouveaux), et non avec des affirmations plus ou moins risquées, qui utilisent des gloses trop ressassées. Mais, si le macédonien était finalement une *langue* indo-européenne, voisine du grec et très proche du grec, quel mal y aurait-il à cela ? Rappelons, pour terminer, qu'une des gloses macédoniennes les moins contestées, celle qui fournit le nom des « sourcils » sous la forme ᾄροῦτες (Hésychius, s. v. ; on notera qu'il n'en est pas question chez J. P.), montre une formation clairement indo-européenne, mais différente de celle du grec, notamment avec un suffixe en dentale qui est attesté en iranien et en celtique ; n'est-ce pas un indice intéressant ? (cf. P. Chantraine, *BSL* 61, 1966, p. 58 sq. ; *Dictionnaire*, p. 843 ; O. Masson, *Annuaire E.P.H.E. IV<sup>e</sup> section 1967/68*, p. 177-178). Assurément, on n'a pas fini de discuter sur le macédonien.

Olivier MASSON.

---

54. Emmett L. BENNETT, Jr. and Jean-Pierre OLIVIER. — *The Pylos Tablets transcribed, Part I : Texts and Notes*, Rome, Ateneo 1973, 287 p.

Dans la même collection que les *Inscriptiones Pyliae* de C. Gallavotti-A. Sacconi, voici, due à d'autres auteurs, une nouvelle édition des tablettes de Pylos, en une transcription conforme aux conventions de Wingspread, modifiées par les Colloques mycéniens de Cambridge et de Salamanque (nouvelles transcrip-

tions : \*85 = *au* ; \*87 = *twe* ; \*91 = *two*, séparé de \*66 = *ta<sub>2</sub>* ; \*84 et \*88 éliminés). L'examen par J. P. Olivier des photos et des tablettes elles-mêmes au Musée National d'Athènes a permis d'éliminer de fausses lectures et des erreurs typographiques. Et l'établissement de nouveaux *joins*, ainsi que des études diverses (d'ordre interprétatif notamment), ont abouti à des modifications : de nouvelles séries ont surgi, d'autres ont disparu, et des redistributions de détail ont été effectuées pour certaines tablettes. Les séries sont présentées dans leur succession alphabétique, les tablettes qui les constituent dans celle de leurs numéros, et chaque série est suivie d'un appareil qui donne des indications sur les caractéristiques générales de la série, éventuellement les correspondances d'une série à l'autre, ainsi que les détails concernant l'état des tablettes, des signes, etc., qu'on trouve normalement dans les appareils d'inscriptions.

Ces PTT seront désormais l'indispensable édition de référence. Est-ce à dire qu'elles donnent toute satisfaction ? Pour notre part, nous continuerons à nous servir, parallèlement, de l'intelligente édition des *I.P.*, même si elle n'est pas épigraphiquement irréprochable. L'on passera sur l'inconfort qui résulte, pour l'utilisateur, de l'absence d'indication des mains de scribes (qu'il trouvera dans une seconde partie, qui contiendra, outre les données paléographiques, un Index et des appendices) ; et les auteurs nous informent que c'est volontairement qu'ils ont négligé l'ordre interne de chaque série. Mais quel lecteur non averti pourra imaginer que la longue série *Ta* par exemple (inventaire de mobilier du palais) s'ouvre par un intitulé, qu'il lui faudra chercher au milieu de la page, et non en tête, ou qu'au cadastre collectif *Ep* correspondent, dans le détail, des tablettes individuelles *Eb* ? Plus de vingt ans après le déchiffrement du mycénien, l'on se demandera s'il ne faut pas réserver une certaine place à l'interprétation dans une édition de textes comme ceux-ci, pour objective qu'elle désire être.

Françoise BADER.

---

55. J. P. OLIVIER - L. GODART - C. SEYDEL - C. SOURVINOU, *Index généraux du Linéaire B*. Rome, Ateneo 1973, 405 pages.

Ces Index généraux ont pour objet de donner de la manière la plus mécanique et la plus objective possible les références aux textes en linéaire B publiés jusqu'à la fin de 1970. Ils sont conçus dans un tout autre esprit que le *Mycenaeae Graecitatis Lexicon* de A. Morpurgo, paru dix ans plus tôt, qui indiquait



pour chacun des lemmes (présentés seulement dans l'ordre alphabétique direct) la nature du mot (anthroponyme, toponyme, etc.), et les interprétations proposées. Ils sont établis à partir des éditions les plus récentes des textes mycéniens (*The Knossos Tablets IV*; *The Pylos Tablets transcribed*; *The Mycenae Tablets IV*; J. Raison, *Les vases...*) et de deux documents non inclus dans ces études (KN Z 1716 = *Kadmos* 8, 1969, 43-45; MY Fu 711 = *Kadmos* 9, 1970, 48-50); ils ne comprennent ni les tablettes de Thèbes, encore non publiées, ni le fragment de trois signes de Tirynthe (cf. *Arkhaiologikon Dellion* 21 (1966), II, 1, 1968, p. 130), et n'incorporent pas les raccords de fragments effectués dans les tablettes de Cnossos par L. Godart et J. P. Olivier de 1970 à 1972.

Ce volume réunit divers instruments de travail : un index alphabétique direct, avec des références; un index inverse (syllabique, et non alphabétique, comme celui de M. Lejeune), sans références; un index des déterminatifs et des idéogrammes, avec références; et, en annexe, un index des groupes de signes contenant des syllabogrammes non translittérés, ainsi que, servant d'Index à l'édition des tablettes de Cnossos, et à celle des vases mycéniens, qui en sont démunies, une liste alphabétique des groupes de syllabogrammes, et une liste des déterminatifs et des idéogrammes des tablettes de Cnossos, un index des groupes de syllabogrammes apparaissant sur des vases. Les deux dernières annexes sont l'une une liste des préfixes utilisés dans KT IV, PTT et MT IV, l'autre une liste des tablettes de Cnossos, Pylos et Mycènes dans l'ordre des mêmes éditions. L'ouvrage se termine par un tableau des syllabogrammes et un tableau des idéogrammes. L'on a là un ouvrage, depuis longtemps attendu, qui rendra les plus grands services.

Françoise BADER.

- 
56. Juan Jose MORALEJO ALVAREZ. — *Gramática de las inscripciones delficas* (Fonética y morfología; siglos VI-III a. C.) Santiago de Compostela (monografías de la Universidad, 21), 1973, 329 p. 8°.

Sur la langue de Delphes, on avait, pour se borner aux travaux du <sup>xx</sup>e s., des monographies de Valaori (1901) et de Rüsch (1914 : t. I, Lautlehre, seul paru); et on avait, concernant le phocidien en général, un chapitre (t. II, 1923, p. 87-159) des *Gr. Dial.* de Bechtel, et un chapitre de Kieckers (t. I, 1952, p. 257-283) dans la seconde édition du *Handbuch* de Thumb. [Soit dit en passant,

la « bibliografia fundamental » de l'ouvrage recensé, p. 11, omet Valaori, et oublie trop souvent de dater les ouvrages cités]. Un jeune savant espagnol entreprend de nous donner une nouvelle grammaire delphique, qu'il conduit jusque vers 200 av. J.-C., se réservant (dit-il, p. 18) d'en écrire prochainement la suite.

Il utilise un matériel plus abondant que ses prédécesseurs (mais demeure, comme eux, tributaire d'éditions d'inégal aloi). Il en procure, pour chaque particularité phonétique ou morphologique étudiée, un dépouillement exhaustif. Il ordonne chacune de ces listes de faits, d'abord par catégories de textes (inscriptions archaïques ; lois et décrets ; comptes ; proxénies ; etc.), puis, à l'intérieur de chaque catégorie, par ordre chronologique (mais sans donner les dates, qu'on devra aller chercher dans l'index, pp. 283-302). C'est un dispositif raisonnable : la vie du dialecte, dans son passage d'abord à la *κοινά* du Nord-Ouest, puis à la *κοινή* ionienne-altique, ne manifeste pas, en effet, le même rythme évolutif dans les diverses catégories de textes dont chacune a sa tradition et son style propres, et qui constituent de quasi genres littéraires. Chaque liste de données ainsi classées est suivie d'un commentaire, sobre et judicieux, sur la nature et la portée des particularités observées.

On formulera d'abord un regret, quant à la commodité de la consultation. Qui veut chercher la date, connue ou supposée, d'un texte, en recourant à l'index, devra d'abord en connaître la catégorie ; il devra ensuite parcourir des listes parfois interminables (plus de six cents références, p. 286-299, pour les décrets honorifiques). Bien évidemment, il eût fallu que les dates fussent aussi données dans un *second* index, ordonné selon la numérotation des textes dans les recueils dépouillés. Mais ce défaut pourrait être corrigé à l'occasion de la parution promise d'un tome II.

Ce qui est sans correction possible, malheureusement, est le plan même du travail, avec cette coupure instituée en 200 au travers de l'histoire du dialecte. Si jamais vient au jour le t. II (avec, notamment, les données des actes d'affranchissement, dont la série commence vers 200), il n'en restera pas moins qu'on devra chercher dans deux volumes distincts, le début et la fin de l'histoire de chaque fait. Certes, la matière était considérable, et trop ample pour une thèse de doctorat. Mais pourquoi, alors, ne s'être pas borné au phonétisme (en réservant la morphologie pour plus tard) et n'avoir pas suivi la destinée de chaque fait des plus anciens textes aux plus récents ?

Sous ces réserves, cette description consciencieuse et intelligente du dialecte delphique rendra aux historiens du grec d'indéniables services.

Michel LEJEUNE.

57. Έμμ. ΚΡΙΑΡΑ. — Λεξικὸ τῆς μεσαιωνικῆς ἐλληνικῆς δημώδους γραμματείας 1100-1669. Tome III. Thessalonique 1973. 24,5 × 17,5 (40)+430 pp.

L'élan donné à l'important et précieux *Dictionnaire de la langue grecque écrite populaire du moyen âge* d'Emm. KRIARAS, dont les deux premiers tomes ont fait l'objet d'un compte rendu dans le BSL 67 (1972), se ralentit d'autant moins que la Fondation Ford prend à sa charge depuis janvier 1973 la rétribution de quatre collaborateurs. Encouragement certes bien mérité, dont on s'autorisera pour ne pas renouveler ici les éloges déjà parus dans toutes les revues spécialisées.

Ci-après quelques remarques de détail :

P. 110. ἀποσκορπίζω. L'exemple donné pour justifier un sens équivalent à celui d'ἀποφεύγω paraît convenir aussi bien à celui d'ἀπομακρύνω donné ensuite. Le renvoi à ἀπολείπω n'emporte pas non plus parfaitement la conviction, en raison même du sens propre à λείπω. Il semblerait alors qu'ἀποσκορπίζω n'ait que le sens attendu d'après σκορπίζω (cf. διασκορπίζω, κατασκορπίζω).

P. 183. Que faut-il penser d'ἀρέπο ?

P. 208. ἀρνιγάδος. Sans méconnaître l'influence d'ἀρνοῦμαι on peut se demander si l'emprunt dont il est fait état se limite réellement au suff. vénit. -ado, et s'il n'y a pas en fait emprunt total de *rinegado*, forme expliquant mieux la présence du *i* intérieur que l'influence d'un composé en ἀρνησι- (cf. égal<sup>t</sup> ital. arnione <lat. renione(m)).

YVON TARABOUT.

58. ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ. — Λεξικογραφικὸν Δελτίον. (Bulletin Lexicographique, publié par le Centre de Rédaction du Dictionnaire Historique du Grec Moderne de l'Académie d'Athènes). N° 12, 1972, 26 × 18, 260 pp.

Ce bulletin, qui se veut annuel, paraît néanmoins avec une certaine irrégularité (le numéro précédent remonte à 1969), pardonnable dans le cas particulier en raison de l'importance des recherches que suppose la dernière livraison.

La majeure partie du numéro 12 est constituée par une bibliographie de linguistique grecque (pp. 102-245), établie par D. Vayacacos, directeur du Centre de Rédaction, qui comprend 2630 titres. On en retiendra spécialement l'importante partie dialectale (650 titres), bien utile en un moment où l'accélération de la dispa-

rition des dialectes, généralement non écrits, impose aux néo-hellénistes un redoublement d'efforts dans ce domaine particulier avant le constat de l'irréparable.

Cependant, puisque la présente bibliographie, touchant les questions générales, sans prétendre donner une liste exhaustive de tous les travaux parus sur le grec de la *κοινή* à nos jours, voudrait présenter quelques études concernant le grec ancien « jugées comme indispensables du fait qu'elles démontrent la continuité de la langue grecque à travers les siècles » (notice préliminaire), on regrettera de ne pas voir citée dans la liste donnée d'ouvrages de P. Chantraine sa *Morphologie historique du grec*, où les formes modernes sont signalées avec une constante opportunité. Relevons enfin une fâcheuse métathèse : n° 118, BOURNUF E. (répété dans l'Index) n'est évidemment autre qu'Émile-Louis BURNOUF.

Toutefois les remarques les plus indispensables doivent être faites à propos de la partie consacrée à la dialectologie :

P. 173, à la suite de la bibliographie consacrée aux dialectes de Cappadoce. Signalons que N. BARRI, maître de conférences à l'Université de Jérusalem, a présenté en 1971 une thèse de Doctorat de l'Université de Paris intitulée *Essai de syntaxe structurale du dialecte néo-grec de Cappadoce* (450 pp., 21×27), dont l'impression est actuellement envisagée. Le titre de ce travail dit assez quel attrait de nouveauté il peut exercer.

P. 200, n° 1930. Pour faciliter les recherches en bibliothèque, précisons que SAINT-HILAIRE figure habituellement avec l'intitulé QUEUX DE SAINT-HILAIRE (Marquis de).

P. 208, 21. Langues romanes. Rajout utile : J. ANDRÉ. Nominatifs latins en *-us* formés sur un génitif grec en *-ος*, in *BSL* 52 (1956), pp. 254-264.

La bibliographie est précédée d'une introduction en français (pp. 80-90), qui, dans la partie consacrée à l'histoire du grec moderne et de ses dialectes, recoupe sur plusieurs points un autre article de N. Contossopoulos « Los dialectos en la Grecia contemporánea », pp. 51-58 (résumé en grec). Ces deux articles sont constitués par le texte de deux conférences données le 19 août 1971 à Malaga dans le cadre du cours de géographie linguistique du prof. Manuel Alvar.

Celui de D. Vayacacos provoque les deux remarques suivantes :

P. 81. Le terme de *diglossie*, employé ici, comme il l'est ailleurs par tous les savants grecs, pour désigner un état dans lequel on utilise simultanément une langue écrite archaïsante et une langue commune parlée représentant l'aboutissement actuel du grec (et qui est aussi la langue écrite de la littérature contemporaine), ne rencontre pas l'adhésion universelle. A. Mirambel, notamment,



a toujours tenu à enseigner que la diglossie caractérise des sujets parlant deux langues différentes et non deux états d'une même langue. Il reste alors, au bénéfice de D. Vayacacos, qu'en adoptant cette dernière manière de voir on ne dispose pas d'un terme simple pour désigner la situation grecque (et celle d'autres pays). Il y a là une question de terminologie qui reste ouverte.

P. 88. S'il est bien certain qu'en parlant « des écoles, de la presse, de la radio, de l'armée et de l'église » une langue commune se répand dans les villages au détriment des parlers locaux, encore est-il utile de préciser que la forme sous laquelle elle se répand le mieux, la démotique, est précisément celle que sont censées ignorer à des degrés divers les écoles, la presse, la radio, l'armée et l'église.

Indépendamment de ces questions d'ordre général, diverses études particulières figurent en tête du Bulletin Lexicographique.

Pp. 3-42. Article de D. Vayacacos sur la parenté linguistique entre les dialectes de Crète Occidentale et du Magne (avec résumé en français).

Cette parenté, qui n'est pas contestable, a déjà été remarquée par G. Chatzidakis et par G. Anagnostopoulos. La seule question posée ici est de savoir l'origine de cette parenté : implantation historique en Crète d'une minorité maniote, l'inverse étant exclu — il n'y aurait là rien que de semblable à d'autres faits du même genre largement attestés en Grèce —, parenté plus profonde attestant la dislocation d'une aire linguistique homogène antérieure, byzantine en l'espèce ? D. V., s'appuyant notamment sur la constatation que les faits observés en créto-maniote sont fréquemment attestés dans le domaine plus vaste des dialectes dits du Sud, tranche en faveur de la seconde hypothèse. Le seul reproche qu'on pourrait faire à l'auteur de l'article serait d'avoir gardé pour soi la réponse à une objection qu'on peut lui faire, et qu'il vaut mieux prévenir, à savoir le traitement différent, et de notoriété panhellénique, réservé à *ly* devant voyelle dans toute la Crète (sauf à l'extrême Est à Sitia, cf. N. Κοντοσοπούλου. Γλωσσολογικὰ διερευν. εἰς τὴν κρητ. διάλεκτον), tel que μάτια « yeux » > μάθια. (soit *ly* > *þ*), et dans le Magne méridional qui nous intéresse ici, où μάτια > μάϊτα selon A. Thumb en 1910, ce phénomène étant toujours assez répandu aujourd'hui, à part justement μάτια passé à *mača* d'après A. Mirambel en 1929. Le maintien de la thèse de D. Vayacacos suppose nécessairement que l'évolution divergente de *ly* devant voyelle soit tardive tant en Crète occidentale qu'en Magne méridional. Et c'est bien le cas.; le passage de *ly* à *þ* en Crète est en effet postérieur au XVII<sup>e</sup> siècle (v. à ce sujet l'art. de G. Anagnostopoulos dans 'Αθηνᾶ. 38, 1926, pp. 139-193.

Pp. 43-49. Problèmes de l'atlas linguistique de Grèce, par N. Contossopoulos (résumé en français).

Les problèmes les plus délicats à résoudre pour la constitution de l'atlas linguistique de Grèce en projet (ce sera une « première ») seront posés par l'existence d'enclaves dialectales en Grèce du Nord, à la suite de l'échange de populations de 1922 avec la Turquie (il y eut d'autres échanges, mais beaucoup moins importants).

Pp. 59-67. Gli studi albanologici in Grecia, par T. Yochalas (résumé en grec).

L'inventaire des travaux publiés cités dans cet article concerne essentiellement à des titres divers les minorités albanaises en Grèce.

Pp. 69-80. Griechische Orts- und Familiennamen der italoalbanischen Gemeinden Siziliens, par T. Yochalas (résumé en grec).

L'auteur a relevé plus particulièrement les toponymes et patronymes remontant au grec, les Albanais de Sicile jouant en l'occurrence le rôle de vecteurs. On ne peut écarter non plus l'apport direct dû aux Grecs, compagnons d'émigration habituels des Albanais.

A noter p. 72 : à *Argomazit* lire, au lieu de Flug, Pflug ou mieux Pflügen.

YVON TARABOUT.

59. "Αντας ΚΑΤΣΙΚΗ. — Χαρακτηριστικά φωνητικά φαινόμενα τοῦ Συμαϊκου γλωσσικοῦ ιδιώματος (Caractéristiques phonétiques du parler de l'île de Symi (Dodécanèse). Tiré à part de Τὰ Συμαϊκά, T. 2. Athènes 1974, pp. 105-125, 24×17.

Située à l'extrémité du Dodécanèse, enserrée dans des promontoires turcs, brûlée de soleil, reliée au Pirée et à Rhodes par le moyen d'une liaison maritime hebdomadaire, la petite île de Symi, où ne vivent plus que 3.000 habitants (ils furent plus du double), représente un des milieux isolés et marginaux où l'étude d'un dialecte grec rencontre encore des conditions favorables. La jeune M<sup>me</sup> Catsikis-Guivalos, consciente de cette situation, nous offre aujourd'hui son premier travail linguistique au lendemain de la soutenance à Paris de sa thèse sur le poète Palamas.

La classification de G. Hatzidakis, qui remonte à 1905, a naturellement rangé le parler de Symi parmi les dialectes du Sud. Avec plus de précision, M. Triandaphyllidis l'a localisé en 1938 dans un groupe dialectal du Sud-Est, qui comprend, outre le Dodécanèse, Chio, Nicaria, Chypre. Diverses études ayant été déjà faites sur ces différents domaines, le travail d'A. C. ne peut

conduire à de grandes surprises. On n'en apprécie pas moins sa rigueur. Au surplus, le parler de Symi possède certains traits phonétiques qui lui sont propres, notamment dans le cas des rencontres de consonnes.

On regrettera seulement qu'A. C. ait noté les faits dialectaux au moyen du système officiel préconisé par l'O.E.Σ.B. (Ὁργανισμός Ἐκδόσεως Σχολικῶν Βιβλίων) qui utilise l'alphabet grec dans ses valeurs actuelles (où β = v par ex.), avec addition de signes diacritiques destinés à rendre les phonèmes inconnus de la langue commune, au lieu de l'alphabet phonétique de l'A.P.I. On conviendra cependant que s'il n'était pas possible de faire autrement c'était sans doute le meilleur pis-aller.

YVON TARABOUT.

---

60. Nikolaos ANDRIOTIS. — *Lexikon der Archaismen in neugriechischen Dialekten*. Schriften der Balkankommission. Linguistische Abteilung XXII. Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften. Wien 1974, 706 pp., 24×16+14 cartes hors-texte.

Nous devons à N. Andriotis plusieurs études dialectologiques, concernant plus particulièrement l'Asie Mineure et la Grèce du Nord, et un dictionnaire étymologique de la langue moderne dont la seconde édition, parue en 1967, représentait alors le dernier mot en la matière.

L'ouvrage qui paraît aujourd'hui se situe à la charnière des deux types d'ouvrages précédents. C'est un dictionnaire étymologique : les 6712 entrées étant représentées par des mots anciens (classiques ou dialectaux), un répertoire des termes dialectaux, dû à Peter SOUSTAL, est incorporé à la suite pour renvoyer à ces entrées, c'est-à-dire aux étymons. Mais c'est en même temps, limitativement, une étude des phénomènes d'archaïsme phonétique et lexical dans les dialectes (dont l'auteur précise néanmoins, p. 10, qu'ils sont liés à des faits grammaticaux plus généraux), présentée par ordre alphabétique. Le danger d'une telle présentation, certainement étranger à l'esprit de N. Andriotis, serait d'introduire une confusion entre les notions de trait archaïque et de trait dialectal, alors qu'on peut trouver en maint dialecte des faits montrant une évolution plus avancée que celle des faits leur correspondant en langue commune. Il est permis de manifester une telle appréhension dans la mesure où l'auteur voit dans la « sprachlige Archäologie » des dialectes actuels (Préface, p. 7)

une démonstration de la vanité des assertions d'un FALLMERAYER mettant en doute la permanence des caractères constitutifs de la Grèce. Même sans mélanger patriotisme et linguistique, se fier dans ce but aux seuls archaïsmes, où qu'ils soient, sans les placer dans leur contexte historique structural revient à produire des arguments intéressants mais sans grande utilité dans une cause où l'évidence apparaît d'emblée sur le seul vu de caractères bien plus fondamentaux. On pourrait même, à la limite, montrer le caractère indiscutablement grec de tel ou tel dialecte sans y disposer d'un seul archaïsme.

Or en tant que telle, la notion d'archaïsme, trop souvent imprécise dans la terminologie d'autres auteurs, est présentée ici (Préf., p. 6) fort clairement. C'est, à peu de chose près, celle qu'en avait donnée A. MIRAMBEL dans ce Bulletin (Consonnes aspirées en tsak., BSL LV, 1960, p. 57) : « est archaïque tout ce qui est antérieur à la κοινή hellénistique, n'entre pas dans sa structure, et ne s'explique pas par elle ». On saura également gré à N. A. d'avoir non moins clairement mis en évidence la vieille observation de K. BRUGMANN selon laquelle la fréquence des archaïsmes croît avec le caractère de marginalité des dialectes étudiés. Dans l'application qui en est faite ici, ce principe paraît devoir appeler plusieurs remarques :

1) il serait peut-être utile de préciser que la notion de *Zentralgebiet* (Préf., p. 10, § 1) doit être entendue comme centre politique plutôt que géographique (cf. les cas du castillan, du toscan, du franconien, etc.) ;

2) N. A. constatant heureusement (Préf., p. 10, § 2) que les dialectes les plus marginaux, qui recèlent le plus d'archaïsmes, sont nécessairement et simultanément ceux où les influences des langues étrangères voisines se font le plus sentir, il résulte de cette importante correction que la quantité d'archaïsmes dans la langue commune, la plus « centrale » et la moins exposée aux influences étrangères (les xénismes récents qu'elle contient relevant généralement d'un domaine lexical ignoré des dialectes), est peut-être plus importante qu'on ne pourrait le supposer. Question qui, par définition, et par définition seulement, souhaitons-le, n'est pas étudiée ici ;

3) il y a lieu enfin de noter que les influences étrangères qui s'exercent sur les dialectes sont toujours fortement liées (plus qu'en langue commune), positivement ou négativement, à un caractère géographique particulier (cf. cas du crétois qui ne contient pas d'emprunts albanais, slaves ou aromouns : cf. N. Γ. Κοντοσοπούλου. Γλωσσογεωγραφικαὶ διερευνήσεις εἰς τὴν κρητικὴν διάλεκτον, p. 25).

La bibliographie des ouvrages de référence comprend 553 titres.



Elle représente donc un choix, n'étant pas exhaustive en la matière. Mais elle va des plus anciens aux plus récents ouvrages de quelque importance. Le seul reproche qu'on pourrait faire à ces ouvrages est de manquer parfois de précision géographique, et de noter trop approximativement les phonèmes locaux. Pas plus qu'à d'autres on ne pourra naturellement faire grief à N. A. d'avoir subi et répercuté ce défaut très général.

Les observations qui suivent, portant surtout, pour des raisons particulières, sur l'Épire et Leucade, visent avant tout à compléter sur ce point l'information du lecteur.

P. 63. α. 3) ἀναπνοά (et ἀναπνογά) attesté aussi à Leucade. Signalé aussi par Valaoritis, dont les notes peuvent être considérées comme très sûres chaque fois qu'il les déclare prises sur le terrain.

Aj. gr. anc. ἀ-βάσκαντον « contre-maléficé » : ἀδασκαντήρα « coquille de *cyprea* (fr. « porcelaine ») percée d'un trou pour être attachée au cou d'un mouton et le préserver du mauvais sort » Leucade, Acarnanie ; et réciproquement βασκαντήρα « porte-bonheur », même coquillage attaché au cou des enfants, Épire (cf. Ἀραδαντινοῦ Ἡπειρ. Γλωσσ.).

P. 103. ἀναπτερυγίζω, ἀναφτερυγίζω (et ἀναφτερυγιάζω) s'entend aussi en l. c.

P. 151. ἀπώρας. En fait ἀπουρίς est fréquemment remplacé par l'emprunt μπωνώρα à Leucade.

P. 154. ἄροτρον. Un toponyme Ἀλατρο à Leucade fait apparaître une forme dialectale plus ancienne que le commun ἀλέτρι employé aujourd'hui.

P. 161. ἀτάσθαλος. St. CARATZAS nous semble avoir montré (Sull' etimologia di ἄτσαλος, Aevum 1951) que l'étymon ἀτάσθαλος proposé par MOUSSEOS en 1884 n'était pas aussi satisfaisant qu'ἑξαλλος.

P. 190. βωλίον. A Leucade σῶλος « motte » ≠ βῶλος « bille, balle ».

P. 195. γεωμόρος. A γήμορο aj. Leucade.

P. 199. γρυλλώνω. Au siècle dernier Valaoritis employait normalement encore γρυλλώνω à Leucade (supplanté par γουρλώνω aujourd'hui).

P. 210. δικρανίζω. De même δίκρανον « fourche » > δικριάνι, τό à Leucade.

P. 223. εἰκάζω. Leucade connaît non seulement μοῦ 'καζει, mais aussi μοῦ 'κάζεται, notamment à l'aor. usuel μοῦ 'κάστηκε.

P. 225. ἐκ. Ὅχ est également entendu çà et là à Ithaque et Leucade.

P. 227. \*ἐχλακῶ. A signaler à Leucade adv. ξελάκου (παίρνω ξελάκου et v. ξελακίζω) « poursuivre ».

P. 232. ἐλασία. Aj. ἐλασά ou ἄλασά Leucade :

- 1) sur la côte : « barre traversière servant à fixer les avirons » ;
- 2) à l'intérieur : « enjambée ».

P. 239. ἐνι. ἐν' à Leucade dans le syntagme invar. ἐν 'το (éndo) : « voilà ».

P. 253. ἐπίρριμα. Cf. ἀντίρριμα Épire, Leucade, « drageon, sarment ».

P. 257. ἐρείπω. ῥ'πίζου signalé à Leucade au sens de « tomber » y est connu aussi avec une forme passive au sens d'« être dispersé ».

P. 258. ἐρπετόν. On rencontre à Leucade ἐρπετό à côté de σερπετό, le commun φίδι commençant à concurrencer l'un et l'autre.

P. 261. ἔτος. Aj. Τριέτικο Épire, même emploi.

P. 269. η « unbetont ». On relève néanmoins quelques exemples de η accentué. On y joindra νῆμα > γνέμα « fil » Leucade.

P. 272. A la suite de θαλαμεύω : gr. a. θαλάμη, ἡ « anfractuosité où logent des animaux marins » : θαλάμι τό « repaire de la pieuvre », Leucade, Myconos et probablement ailleurs.

P. 274. θεραπεία. Cf. θεραπάικα ou θαραπάικα Leucade « j'ai bien mangé ».

P. 280. ἰδάνη. A côté d'ἰρδάνη Ép., peut-être ἰδάρι, τὸ Leucade « partie communale de la lagune exploitée comme vivier » (Lazaris tente le rapprochement avec lat. vivarium).

ἰδιώτης signalé à Céphal. avec la même évol. sém. que le fr. « idiot » est peut-être dû à l'ital. idiota.

P. 298. καρύα. Καρυά, toponyme à Leucade.

P. 332. κουρά. Aj. κοῦρα, ἡ Leucade « tonte des moutons ».

P. 345. λάγανον. Au sens de « gingivite du cheval » on dit plutôt au pl. τὰ λάγανα à Leucade.

P. 346. λαθύριν. λαθύρι également à Leucade (c'est la langue comm. qui présente l'archaïsme λαθούρι).

P. 351. λεία. Également λειάνωμα Épire « 1) agneau à la broche, 2) veau de boucherie, 3) troupeau, 4) richesse » ; à Leucade « agneau rôti ». Les exploits de vols de moutons sont encore célèbres dans l'île.

P. 370. μελισσίδιον. Aj. Μελεσίνη, toponyme Épire.

P. 371. μελίταινα. Aj. μελετινή « armoise (artemisia abrotonum) » Épire, Leucade.

P. 392. νέφος. Aj. γνέφι Épire, γνέφος, τὸ Leucade (et σύγνεφο, τὸ).

P. 401. ἔθεν. ἔθε et οὔθε « par où » Leucade.

P. 402. οἶκος. Aj. « pile de couvertures (souvent partie de la dot) » Leucade.

P. 425. ὄχος. Il faut lire ὄχος dans le sens indiqué (gr. anc. ὄχος = véhicule).

P. 433. παράλλαμα. Aj. παράλλαμα « épouvantail, être hideux » Leucade.

P. 480. ῥιπίζω. Aj. Leucade dans les deux premiers sens (surtout le second).

P. 489. σείω. Aj. Leucade.

P. 493. σινωπίδιον. Cf. σιναπίδι dans Arav. Ἡπ. Λεξικόν « pluie fine qui provoque la rouille des semences ».

P. σκαίος. Aj. σκεύρωμα « défaut dans le bois » Leucade.

P. 510. σταυρίδιον. σταυρίδ(ι) « saurel, poisson » Leucade.

P. 520. σύβοτον. Aj. Σύβοτα, τὰ, toponyme Leucade.

σύγγυρον. Aj. συγύρια, τὰ « ustensiles de ménage » Épire.

P. 539. συρίζω. σουρίζω et σουλίζω (et subst. σουρίχτρα et σουλίστρα) Leucade.

P. 563. τυρανία. Aj. τραγιά « comportement désagréable (en gén. d'un enfant) » Leucade.

P. 565. v. Cf. plus haut σουρίζω et σουλίζω Leucade.

P. 586. φρακτός. Aj. φράζος Leucade.

P. 602. Après χραίνω aj. gr. anc. χρεμετῶ « hennir » : χλιμητῶ et plus rarement χλιμιτίζω Leucade. Langue comm. χιλιμιντρίζω et χιλιμιντρίζω.

P. 612. - ὤμαι. καταριῶμαι attesté également à Leucade.

Yvon TARABOUT.

61. E. ΚΡΙΑΡΑ. — Ερωτοκριτεῖα (Questions relatives à l'Erotocritos). 26 × 18. Tiré à part des pp. 7-20 du num. 25 des Κρητικά Χρονικά.

Remarques philologiques sur le texte de l'Erotocritos, grand poème de la renaissance crétoise écrit en dialecte, remontant au xvi<sup>e</sup> siècle, selon K. KRUMBACHER, ou seulement à la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, selon D. C. HESSELING. La plupart de ces remarques reprennent certaines observations de St. ALEXIOU et de N. PANAYOTAKIS.

Yvon TARABOUT.

62. E. KRIAPA. — « ζούρα » καὶ παραγωγὰ σημασιολογικά καὶ ἐτυμολογικά. (ζούρα, significations et étymologies productives). 26 × 18. Tiré à part des pp. 96-103 du « Limonarios », hommage au professeur N. V. Tomadakis (ΑΘΗΝΑ 73-74).

Étude des significations dans la langue commune et dans les dialectes de ζούρα « dépérissement » (sens général) et de ses dérivés, en partant de l'étymon ital. *usura*.

YVON TARABOUT.

63. E. KRIAPA. — Βηλαρῶς. Γλωσσικά καὶ γραμματολογικά (Vilaras. Étude littéraire et grammaticale). 48 pp. 26 × 18. Tiré à part de Νέα Ἑστία, Noël 1973. Athènes 1973.

Jean Vilaras (1771-1823), dont le rôle de précurseur a été trop longtemps sous-estimé, constitue l'objet du présent opuscule d'E. Kriaras, et servira, espérons-le avec son auteur, de point de départ pour une étude plus approfondie. Des jugements formulés sur Vilaras, dont E. K. nous donne un fidèle résumé (pp. 24-44), il apparaît surtout, en dépit des restrictions émises par Psichari, qu'on doit particulièrement apprécier, dans cet esprit extraordinaire pour son temps et pour son milieu, le réformateur de l'orthographe et l'utilisateur littéraire d'une forme largement répandue du dialecte épirote. C'en est assez, sans doute, pour diriger l'attention du linguiste sur cette œuvre, où l'on est confondu parfois par la sûreté d'une véritable prescience linguistique.

Faute de disposer d'une édition critique des œuvres complètes de Vilaras (p. 12), E. K. limite volontairement son étude à celle des faits démotiques observables dans la langue de V., faits démotiques qui, dans une certaine mesure, peuvent être dialectaux. C'est en se plaçant à ce point de vue qu'a été rédigé le glossaire de la langue de Vilaras, qui constitue pour l'auteur lui-même la partie la plus immédiatement utile de l'opuscule (p. 24).

Ce glossaire appelle quelques remarques :

— p. 16. Précisons que γρονίζω = γωρίζω (Aravantinos. Lex. Epir., p. 35).

— p. 17. δίχως (μὲ). Signalons qu'aux faits attestés en Crète par E. K., comme ἔδελος *infra*, on peut ajouter l'expr. μὲ δίχως, ainsi μὲ δίχως δαχτυλίδι in A. Jeannarakī, Kretas Volkslieder, Leipzig 1876, p. 219, cité par H. Pernot dans sa Chrestomathie. Même obs. pour θωρῶ = βλέπω.



— p. 18. κωλοσέρνω est attesté jusqu'à Leucade à la même époque, cf. B. Δ. Πατριαρχία. Ἀριστ. Βαλαωρίτου ποιήμ. ἀνέκδ., p. 84.

— p. 22. τηράω = κοιτάζω, attesté dans le même sens dans les chants pop. de Leucade :

Τρία πουλάκια κάθονται στῆς Ἐγκλουδῆς τὰ μέρη,  
τὸνα τηράει τῇ Βαφκερή... ;

τυραγνιοῦμαι, très largement attesté à bonne distance de l'Épire.

Par ailleurs les traits morphologiques et dialectaux les plus marquants ont été mentionnés.

Yvon TARABOUT.

64. Ε. Σ. ΣΤΑΘΗΣ. — Μετριασμός και ἐπαύξηση τοῦ λόγου (Atténuation et amplification du discours). 108 pp. 25 × 18. Salonique 1973 (1.000 ex. tirés à compte d'auteur).

Sous ce titre se dissimule ici le vieux problème de l'*efficacité* du langage (ἀπηχητικότητα, traduit par *effectiveness* dans le résumé en anglais des pp. 97-98), circonscrit pour le lecteur au domaine néo-grec.

L'objet de toute communication linguistique étant de faire entrer en résonance (et ici le terme d'ἀπηχητικότητα fait une concurrence heureuse à celui d'ἀποτελεσματικότητα) un locuteur ou scripteur et un auditeur ou lecteur, il en résulte que, hors la communication strictement scientifique rigoureusement codifiée au préalable, l'utilisation aussi précise qu'on voudra des moyens lexicaux ne suffit pas toujours à assurer un contact parfait entre un émetteur et un récepteur qui sont aussi des personnes. D'où la nécessité de recourir à des moyens supplémentaires dont l'ensemble constituerait une sorte de troisième articulation du langage, permettant en toute circonstance de transformer l'équivoque en univoque. On pense alors à des moyens suprasegmentaux, qu'E. S. n'élimine pas *a priori*, mais qui ne doivent pas masquer le procédé essentiel consistant à opérer un choix dans les actes de communication, de façon à faire apparaître à un récepteur donné dans un cas donné une modulation déterminante de l'information. Pour l'auteur, ces procédés sont d'abord linguistiques, ce qui revient à dire qu'il faudrait les aborder d'une façon différente pour les voir ressortir à la stylistique. Un soin particulier, à cette fin, est mis à la distinction entre atténuation et euphémisme, litote, diminution, courtoisie, d'une part, et entre amplification et intensification, emphase, exagération d'autre part. L'atténuation

et l'amplification, ainsi entendues, sont donc en définitive pour E. S. les principaux moyens permettant d'obtenir l'« efficacité » sans laquelle il n'est pas de communication véritable. Il est entendu que ces moyens, comme l'application qui en est faite, sont particuliers à chaque langue, de sorte que leur comparaison est possible et souhaitable. Ce qui est commun à toutes, c'est leur nécessité, qui fait apparaître l'insuffisance des simples descriptions grammaticales. S'en tenant au grec moderne, E. S. n'a rien épargné pour le démontrer. On le suit bien volontiers, non sans se demander parfois si la stylistique, dans cette intéressante étude, ne sort pas, en certains cas, des frontières où l'auteur pense l'avoir cantonnée. Un bon ouvrage, de toutes façons, pour les néo-hellénistes désireux d'étudier les subtilités de la langue, notamment dans ses aspects familiers.

YVON TARABOUT.

---

65. René JEANNERET. — *Recherches sur l'hymne et la prière chez Virgile*. Bruxelles, 1973, AIMAV. 247 pages.

L'ouvrage porte en sous-titre : *Essai d'application de la méthode d'analyse tagmémique à des textes littéraires de l'Antiquité*. Dans le domaine de la « Textlinguistik », l'auteur met donc en œuvre la technique élaborée par Pike. Le corpus est tiré de l'*Énéide*, mais R. J. l'enrichit ensuite de textes empruntés non seulement aux autres œuvres de Virgile, mais encore à Lucrèce, Horace et Homère, ce qui permet d'utiles comparaisons. Très brièvement, voici la démarche suivie : dans un premier temps, R. J. analyse, d'abord au niveau *élique* (dans la table des matières, p. 247, rectifier ainsi le titre du chapitre V : *Analyse tagmémique du corpus*), puis au niveau *émique* la structure en *tagmèmes* de ces *syntagmèmes* que sont les textes étudiés ; il aboutit à des définitions selon lesquelles, à titre de noyau obligatoire, la prière comporte un tagmème *Invocation* et un tagmème *Demande*, tandis que l'hymne comporte un tagmème *Invocation* et un tagmème *Objet* (c'est-à-dire relatif au dieu objet de l'hymne : en fait un éloge). A ces tagmèmes obligatoires s'ajoutent des tagmèmes facultatifs, tels que *Sujet* (= éléments relatifs au sujet qui prononce la prière ou l'hymne) et *Promesse de récompense*. Dans un second temps et toujours selon la même technique, R. J. prend à leur tour ces divers tagmèmes pour syntagmèmes et établit les classes de tagmèmes qui les constituent ; les classes ainsi dégagées se caractérisent par

une fonction sémantique : qualificative, laudative, causale, descriptive, vocative, etc.

On doit louer la prudence et la sûreté dont l'auteur fait preuve : R. J. ne dissimule jamais les insuffisances de sa méthode, par exemple le caractère flottant de la frontière entre niveau *élique* et niveau *émique*, l'imprécision relative de la notion de fonction ou encore l'incapacité à traiter correctement les relations d'ordre. Mais il sera désormais difficile d'étudier l'hymne ou la prière sans faire référence au cadre rigoureux qu'il a tracé. On souhaitera avec lui que d'autres méthodes soient mises en œuvre, et en particulier celles qui portent sur les structures sous-jacentes au texte.

Xavier MIGNOT.

66. Iorgu IORDAN - Maria MANOLIU MANEA. — *Linguistica romanza*, a cura di Alberto Limentani, trad. di Marinella Lőrinczi Angioni, Padova, Liviana Editrice, 1974 (Ydioma Tripharium, Coll. di Studi e Saggi di Filologia romanza dir. da Alberto Limentani), in-8°, 486 p., 12.000 L.

C'est plus qu'une traduction de l'*Introducere in linguistica romanică* (Bucarest, 1965) dont Manuel Alvar a procuré (Madrid, Gredos, 1973) une trad. espagnole avec compléments pour le domaine ibérique. La traductrice a remanié les derniers chap. à l'aide de la *Gramatica comparată a limbilor romanice* (Bucarest, 1971), et de manuscrits de Maria Manoliu et apporté quelques légères modifications et des suppléments bibliographiques.

L'ouvrage comporte trois chap. (Latin et latin vulgaire, Du latin aux langues romanes : la Romania et Lexique et formation des mots) dus à I. Iordan, où le linguiste roumain montre son élégante maîtrise et sa sûreté d'information. Les 4 chap. rédigés à partir de textes parallèles de sa collaboratrice (Phonologie, Morphosyntaxe, Aspects de la structure de la phrase, Les nouveaux problèmes de la lexématique) révèlent un louable souci de faire profiter le domaine roman des derniers résultats de la recherche linguistique : le point de vue structuraliste domine pour la morphologie et la phonologie, le générativiste en syntaxe. Cela semble avoir amené l'A. à considérer surtout les grandes langues littéraires aux dépens des riches données de la dialectologie.

Ouvrage sûr dans sa première partie, intéressant et suggestif dans sa seconde.

J. STEFANINI

67. *Glossaire des patois de la Suisse romande*, tome V, fasc. 58, *démarmaler-dent*, paginé 281-336. Genève et Neuchâtel, 1974.

La richesse de cette œuvre monumentale, qui paraît très rapidement, n'est plus à louer. C'est ainsi que, une fois la publication achevée, on pourra constituer un recueil de locutions imagées tel que le romand n'aura rien à envier au castillan. Dans telle ou telle de ces locutions subsiste l'ancien usage hispano- ou gallo-roman, ainsi celui de l'article défini tenant lieu de possessif — ou l'absence de l'article indéfini devant un nom de mesure. Il faut souligner l'abondance des corrections apportées, en fait de datation, d'étymologie, ou de traduction, aux devanciers ou aux fascicules précédents. Les rédacteurs sont admirablement informés, notamment sur le matériel bas latin ; ils s'astreignent d'autre part à vérifier sur l'original une citation bizarre, qui chaque fois du reste s'avère exacte, comme on peut s'y attendre puisqu'elle est due à un auteur suisse. Il n'y a pas d'œuvre plus scrupuleuse.

Raymond SINDOU.

---

68. *Glossaire des patois de la Suisse romande*. 75<sup>e</sup> rapport annuel, 1973. 11 pages. Imprimerie Paul Attinger, Neuchâtel, 1974.

Ce rapport, dû à M. Godel cette fois encore, porte sur le fascicule 57. Sont signalées maintes familles de mots intéressants, comme celle de *dzèr* « peur », primitif ou post-verbal, on ne sait pour l'instant — celle du latin *equa*, partout attesté, sauf en un point, sous une forme provençale — les *égra*, beaucoup plus vivaces que les *degrés* français. Curieux aussi l'emploi d'*église* comparé à celui de *moutier* ou à celui de *temple*.

Suivent les renseignements accoutumés sur les nouveautés apportées par ce fascicule ou entrées au bureau du Glossaire. Enfin la chronique 1973 nous apprend surtout que les subventions fédérales ont été augmentées.

Raymond SINDOU.

---

69. René DEBRIE. — *Les noms de lieux et les noms de personnes de Warloy-Baillon = Eklitra* 14. Amiens, Archives départementales, 1973 (166 pages).

C'est la seconde thèse de M. Debie. Auteur de tant de travaux dialectologiques, d'une information sûre, il a fait aussi œuvre



d'onomastique ; il a de plus le mérite considérable d'y avoir intéressé une jeunesse nombreuse, qui ne cesse de dresser, dans toute la Somme, des relevés anthroponymiques communaux. Mais ce nouvel ouvrage, ayant un objet spécial, trouvera son compte rendu ailleurs ; disons seulement ici que l'auteur s'est montré prudent, tout en n'éluant aucune difficulté, aucune question.

Raymond SINDOU.

70. René DEBRIE. — *Étude linguistique des patois de l'Amiénois* = *Eklitra* 18, xxxix-468 pages, plus une pochette de 32 cartes (deux portant le n° 7). Amiens, Archives départementales, 1974.

Nous avons là l'édition dactylographiée d'une thèse principale soutenue en 1960, mais remaniée pour tenir compte de publications postérieures. Elle traite d'abord de la phonétique et de la morphologie du parler de Warloy-Baillon [au doyenné de Mailly], puis, à partir de la p. 166, du lexique recueilli sur une aire triangulaire dont Warloy est le centre. Il y a là une espèce de contradiction, justifiée, à mots couverts, par la peur de n'obtenir en un seul point que des résultats trop maigres (p. 11). Doit-on déclarer indiscreète une démarche qui présuppose qu'un mot fut employé là où l'enquêteur n'a pu l'obtenir ? Non peut-être, si celui-ci l'a recueilli de part et d'autre du point où il manque aujourd'hui, autrement elle est illégitime, et M. D. écrit là-dessus p. xx quelques lignes impeccables montrant que, s'il y a des *relitti* en des lieux isolés, il y a aussi, toujours dans des lieux isolés, des manques qui remontent loin dans le passé. Le reproche qu'on serait tenté de faire à l'auteur serait d'autant plus mal venu que l'entrée dans les patois d'emprunts français n'est pas uniforme, et qu'il affirme avoir été précis dans ses localisations : il l'a été. Au surplus il avait été approuvé par Ch. Bruneau. Si d'autre part nous avons parlé d'aire triangulaire, c'est que l'auteur a inscrit dans un triangle, au dos même de l'ouvrage, le nord de l'Amiénois, avec quelques points du Santerre, pays qui ne fut pas abstrait du premier, comme il est dit p. viii, mais de la *ciuitas Viromanduorum*.

Est-ce là un détail ? M. D., qui a donné p. vi sq., comme presque tous les dialectologues, l'aspect géographique de l'aire qu'il considère (*rideaux*, appliqués à des hauteurs, a-t-il le sens même que lui donne Littré ? Est-il vraiment picard ?), se borne en fait de géographie historique à signaler p. viii que le *pagus Ambianensis*, devenu archidiaconé, fut divisé au M. A. en doyennés, mais deux ne datent que de 1639, Davenescourt et Grandvilliers, et de toute

façon rien ni personne ne nous garantit que ces doyennés ne doivent l'être à autre chose qu'une décision des bureaux. En fait il y a un lien entre la géographie physique et la géographie humaine et historique, mais ce n'est pas la première, c'est la seconde qui a joué un rôle linguistique : on ne peut dire p. ix que la géographie physique permet « de jeter quelques lueurs sur la recherche linguistique », ni plus précisément p. viii « que les vallées marécageuses boisées et inhabitées ont pu jouer un rôle d'obstacle [à des changements linguistiques] », sous prétexte que plus d'une fois (pp. viii, xvii, etc.), les parlers romans diffèrent notablement d'une rive de l'Ancre à l'autre. Mais il faut rappeler que les rives incertaines et marécageuses des fleuves de la protohistoire étaient par excellence le *no man's land* séparant deux *ciuitates*, et celles de l'Ancre frontière entre deux peuples belges ; ce n'est pas l'Ancre même, mais le terrain où elle divaguait, qui faisait écran entre deux ethnies et deux parlers, parlers primitifs, à quoi succédèrent des parlers médiévaux, enfin des parlers modernes.

M. D. pouvait considérer le cas de Bray, « marais » en gaulois, qui est au dioc. d'Amiens, tandis qu'au S et à l'E, delà la Somme, est Cappy, de la *ciuitas Viromanduorum* ou dioc. de Noyon. C'est dans cette cité que le pays dit en 883 *Sana terra* était né d'un défrichement dont le fruit avait dû émerveiller les auteurs. Autrement dit, au lieu de parler d'à peu près, on peut imaginer que le parler variait quand on passait d'Amiénois en Santerre. Quarante ans après la Grande Guerre et le déplacement de force Picards il est imprudent de rien affirmer. On souhaitera néanmoins une comparaison entre les parlers de Bray et de Cappy, ou ceux de Montauban (dioc. d'Amiens) et de Longueval (dioc. de Noyon), terroirs contigus. Le fait que la Gartempe, au dioc. de Limoges, depuis moins de deux siècles sépare sur une partie de son cours langue d'oc et langue d'oïl ne nous contraint pas de supposer, avant un examen rigoureux, que l'Ancre est une frontière mise par la nature entre deux dialectes contemporains. M. D. est tout désigné pour confirmer ou infirmer une hypothèse qu'eût approuvée Henri Morf.

Tout au long de l'ouvrage, M. D. est un observateur fin et scrupuleux. Il est capable de distinguer à Béhencourt trois parlers (p. xix), et, de par son origine, il a toujours remarqué qu'à Baillon, paroisse de Warloy, mais féodalement distinct, on parle autrement qu'au chef-lieu : pour *paille*, *bail* (p. xxiv), on dit ici /pàl, bàl/, là /paly<sup>i</sup>, baly<sup>i</sup>/. Il a prouvé en tout cas qu'un enquêteur parlant un dialecte est sensible à des différences phonétiques ou à des nuances syntactiques qui échappent à l'enquêteur allophone, satisfait de se traduire ce qu'il entend.

Retenons aussi que, malgré leur émiettement présent, qui laisse

présager leur fin prochaine, ces parlers maintiennent tous plus ou moins une phonologie retardataire, plus riche que celle du français (cf. le tableau de la p. xxxv), de même leur morphologie ou leur syntaxe, comme en témoigne un certaine absence de l'article défini dans l'expression du partitif (p. 9), ou l'existence du pron. neutre *el* (p. 21), ou tout ce qui est dit des possessifs p. 26-32, ou enfin ce qui se lit p. 58 sur les formes de l'imparf. du subj. d'*avoir* servant à former le présent de l'impératif (on sait qu'en provençal et en frano-provençal certaines personnes de l'imparf. du subj. ont souvent évincé les personnes correspondantes du présent). En revanche, l'emploi de temps surcomposés du verbe, beaucoup plus complet qu'à Gondecourt ou à Mesnil-Martinsart, qui est tout près de Warloy, est plus que surprenant.

Çà et là on pourrait regretter une attitude synchronique à l'extrême, encore que l'auteur, nous l'avons vu, nous ait déjà fait penser qu'il songeait à s'en départir quelque peu. Mais pourquoi ne pas distinguer expressément une façon de dire française et une autre picarde (cf. p. 2 le double féminin des adjectifs en *-eur*) — pourquoi surtout faire de deux homonymes un seul mot (*livre* M et *livre* F ; alors que *li* réfléchi est séparé p. 25 de *li* = *lui*), ou dire p. 53 qu'entre /doé/ et /yèm/ on intercale un /z/ pour éviter l'hiatus et faire 'deuxième' ?

M. D. a comparé souvent le picard avec un français tantôt écrit, parfois ancien, tantôt parlé. Sans doute *soi disant* au sens « à ce qu'on dit » est-il un francisme (p. 26), encore serait-il à dater ; mais *ils* « les gens » en général, avec pour corollaire le faible emploi d'*on* comme indéfini (p. 24), s'oppose moins à l'usage parisien qu'il ne s'identifie avec celui de tout le Midi et d'une partie de la France d'oïl. Non content de montrer l'originalité du parler amiénois en face du français — ce qui est bien —, M. D., si cela n'avait été hors de son propos, pouvait insister sur le fait que cette originalité de l'amiénois n'est que fidélité au gallo-romain. Quoi qu'il en soit, réjouissons-nous que M. D. ait regardé au-delà de l'amiénois et qu'il ait invoqué tel ou tel fait provençal ; la comparaison pouvait s'étendre, cf. p. 6 /jê/ « père et mère », p. 35 « celui-là ici » (cf. p. 37), ou p. 47 un pronom neutre désignant une personne, façon de dire connue des langues anciennes.

Mais *Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire* et, si M. D. u. 15 signale *ne ... pas ... autant ... que ...* = frang. *moins ... que ...*, il nous laisse le soin d'observer une litote paysanne, qui elle aussi nous fait penser au latin.

Dernière critique : la numérotation des communes est présentée dans deux tableaux p. xxii-xxvi, manque un troisième dressé à partir des nn. attribués par R. Dubois aux communes picardes. De toute façon, désigner un lieu par un numéro, procédé devenu

une règle pour les picardisants et d'autres, ne dit rien à l'esprit, surtout d'un lecteur intermittent : seul un sigle de trois lettres est parlant.

Concluons comme l'auteur lui-même a conclu. Passé par toutes les communes dont son aire est constituée, il a commis une *Étude* riche en enseignement de tout ordre et de grand prix sur un dialecte qui, avec des moyens tous simples, primitifs si on veut (p. 28), à une variété d'expression autre, mais aussi grande que celle du français.

Raymond SINDOU.

71. Reine CARDAILLAC KELLY. — *A descriptive analysis of Gascon. Janua Linguarum, Series Practica*, 138. La Haye, Mouton, 1973. 214 pages.

M<sup>me</sup> Kelly est de Donzac [dans le Brulhois et le dioc. de Condom, jouxte la Lomagne et le dioc. de Lectoure, plus précisément], tout contre la seigneurie du Bouzet, y compris Saint-Jean-du-B., point 659 NO de l'ALG. Le gascon de Donzac est mitigé d'agenois, et bien entendu plein de francismes, ainsi /buz rapeleç d'élo/ « vous vous la rappelez », p. 204. Bien que le travail soit une description synchronique, l'auteur ne peut éviter à maintes reprises de souligner que tel ou tel trait phonique, morphologique ou lexical est emprunté, et défigure le parler héréditaire. Il y a dans tout cet ouvrage, fortement inspiré de l'enseignement du maître que fut Jean Seguy, une honnêteté, une clarté, une finesse permanentes. La partie phonologique est de premier ordre, elle illustre la vie, moribonde, du parler étudié.

Raymond SINDOU.

72. R. L. WAGNER. — *L'ancien français*, points de vue, programmes, Paris, Larousse, 1974 (Coll. « langue et langage »). in-8°, 272 p.

Ce livre, fruit d'innombrables lectures, de travaux personnels, de directions de thèses, ne se veut ni une somme, ni un manuel, ni une grammaire, mais une incitation à de nouvelles recherches et à un renouvellement des méthodes. Destiné aux étudiants, il prétend moins leur aplanir les difficultés que dénoncer les « faux



amis », les apparentes continuités et similitudes, le danger constant d'anachronisme (31). Il leur indique où diriger leurs efforts : enquêtes sur les manuscrits, leurs graphies, leurs variantes, sur le vocabulaire philosophique médiéval (249), utilisation des ordinateurs non à des tâches mécaniques d'établissement d'index ou de concordances, mais à l'exploration rigoureuse de régularités profondes (229). L'A. situe lui-même son livre dans une entreprise « de re-description de l'ancien français » (12) et lui assigne donc un cadre synchronique, dans la lignée de Foulet. Ce dernier, sans référence à Saussure, sur la simple remarque de bon sens qu'au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> s., personne n'avait le sentiment de parler une langue de transition et de se trouver en porte-à-faux entre le latin et le franç. classique, mais disposait, comme tout être humain, d'une langue pour penser et s'exprimer, avait dégagé d'un petit corpus de textes homogènes (alors publiés dans les CFMA) une syntaxe synchronique (que trop de gens, sur la foi du titre, ont crue valable pour toute l'ancienne langue). Non seulement Wagner — après avoir rappelé les tâches d'une grammaire historique, abordable seulement par des étudiants avancés, connaissant bien le latin et les langues romanes — écarte les explications « historicistes » (dont il rappelle les bases forcément hypothétiques, celle de substrat par ex., 18) et tente de retrouver la situation qui pouvait être celle d'un jeune locuteur, apprenant et analysant pour l'apprendre, en l'absence d'un enseignement méthodique, sa propre langue : comment lui apparaît le jeu des apophories dans la déclinaison, la conjugaison, quels liens peut-il établir entre *prestre* et *provoire*, entre (*jo*)*aim* et *nos amons*? Mais avant d'aborder cette étude il tient à mettre en garde contre l'illusion que l'anc. franç. peut et doit s'apprendre comme toute autre langue vivante ou morte, comme le latin ou l'anglais.

En réalité, dans la France septentrionale du <sup>xi</sup><sup>e</sup> au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> s. (et sans doute avant) ont coexisté une langue parlée — irrémédiablement disparue pour nous —, mais dont les conditions historiques, politiques, économiques et quelques données textuelles font deviner l'extrême diversité dialectale (l'analogie, en l'absence des contraintes de la norme et de l'enseignement, loin d'entraîner une simplification, engendre, D. C. Walker l'a montré de son côté, une prodigieuse floraison de formes (91), notamment dans la conjugaison où se multiplient par ex. (139) les tentatives pour trouver une marque de subj. prés. : *-ge* ou *-che*). Ce foisonnement même a imposé un « système de références transcendant la diversité des dialectes » (22), un « consensus autour de quelques conventions » (66), une « langue littéraire » précocement constituée (54), de caractère « conventionnel » (28) et naturellement conservateur. Elle a même servi de modèle à l'aristocratie et ainsi contribué au

prestige du parler de Paris (cf. les vers de Conon de Béthune, les précautions des écrivains provinciaux ou anglais, l'orgueil d'une Marie de France, d'un Garnier de Pont-Sainte-Maxence), sans, pour autant, faire disparaître les centres régionaux : sans donner d'œuvre entièrement dialectale (même *Aucassin et Nicolette* emploie la forme d'art. fém. *la* à côté de la picarde *le*, 92), ils ornent leurs productions de traits dialectaux ou en parent des œuvres venues d'ailleurs. Ainsi coexistent deux systèmes linguistiques : celui des énoncés narratifs et celui, à jamais inaccessible, des énoncés informatifs. Tout au plus, ce dernier se laisse-t-il parfois deviner à travers les « fautes » des scribes, telle utilisation « stylistique », ou par la pression parfois incoercible qu'il exerce sur le système « écrit ».

De là l'importance du problème de l'édition des textes : au xix<sup>e</sup> s., les érudits ont transposé les usages de la philologie classique et ont parallèlement écrit une grammaire normative de l'anc. franç. et, d'après elle, corrigé les textes dont il la tiraient. Cercle qui vicie bon nombre d'études fondées sur ces éditions critiques : il faudra les reprendre à partir des manuscrits. La grammaire du latin littéraire est assez bien connue, elle possède une cohérence suffisante pour qu'un éditeur retrouve derrière les lapsus d'un copiste, le texte original de Cicéron et de Virgile. Et le *Manuel de critique verbale* de Havet se fonde sur un système linguistique vraiment construit, à la base des énoncés produits. Mais, d'abord, la notion de texte original et de propriété littéraire n'existent pas au m. â. : tout scribe se juge en droit d'introduire des corrections inspirées par son goût littéraire ou ses habitudes linguistiques. Bien plus, personne ne connaît vraiment le système linguistique qui a « produit » ce texte. Ici la démonstration de l'A. est aussi originale que convaincante. Sur des exemples précis : déclinaison, emploi du pronom sujet, emploi de la parataxe et de la syntaxe, il montre qu'il est impossible de définir un usage et cela pour une raison simple : en fait, au moins deux systèmes ont produit ces textes, l'un dominant, l'autre sous-jacent, mais dont les rares émergences suffisent à détruire toute possibilité d'établir une règle, fournissent toujours un contre-exemple au grammairien assez hardi pour formuler, par ex., une règle sur les valeurs respectives du passé simple et du composé (57-58). S'il s'avère ainsi impossible d'acquérir une compétence de l'anc. franç. (alors que nous serions tenté, avec R. Lakoff et R. D. King, d'admettre qu'on peut avoir la compétence du latin littéraire, au moins pour faire des thèmes et les corriger), il reste possible d'étudier les textes, les *scripta*, de fixer des usages, celui d'un scribe (il est consolant de penser avec l'A. que ce scribe, lui, possédait la compétence de sa langue, 60). Ce que fait avec

modestie et efficacité le C R A L de Nancy, sous la direction de M<sup>lle</sup> Naïs.

Dans ces conditions quelle tâche peut s'assigner le grammairien : d'abord étudier une morphologie, en utilisant les données des textes. On a dit comment l'A. a choisi un point de vue d'autant plus nettement synchronique qu'il s'efforce d'être celui du locuteur plutôt que du linguiste. De cette morphologie luxuriante, il dégage un certain nombre de schèmes, accentuels, apophoniques, structuraux (bases + marques désinentielles ou dérivationnelles) et montre comment ils se réalisent de façons différentes, mais respectant toujours cette structure abstraite. Un locuteur du xii<sup>e</sup> ou du xiii<sup>e</sup> s. possède toujours l'opposition indic./subj., mais la réalise d'une façon qui n'est pas forcément celle de son voisin. Ici, on a l'impression de mieux mesurer la portée de la distinction entre norme et système, telle que l'ont établie chacun de son côté, Hjelmslev et Guillaume. Et l'on peut même se demander dans quelle mesure la notion de grammaticalité ne s'accommode pas forcément mieux d'une langue normalisée. Ce n'est pas seulement l'intuition qui nous fait défaut pour bâtir une grammaire générative de l'anc. franç., mais peut-être aussi la théorie linguistique capable d'aborder l'étude d'une langue aux seuils de tolérance aussi larges que ceux de l'anc. franç., où ce que l'A. appelle les « irrégularités imprévisibles » (154) débordaient largement le domaine des verbes traditionnellement appelés « irréguliers ». L'A. propose une méthode de classement qui s'inspire étroitement de la distinction de Benveniste entre discours et récit. Il regroupe ainsi les divers moyens dont le locuteur ou le narrateur se sert pour situer référentiellement son énoncé : pronoms pers., adverbess, démonstratifs, etc., et analyse d'une manière fine et originale le jeu d'adverbess situationnels comme *ci-çà/là*, une répartition habile entre les personnels (avec un heureux usage de la notion de personne d'univers — l'expression n'est pas employée — pour les unipersonnels). Une très bonne étude sur l'emploi de l'article corrige heureusement les descriptions jusqu'ici données. Pour l'analyse de la phrase, l'A. propose le cadre, aussi large que commode, de la distinction thème-prédicat et dans les compléments du verbe, distingue ceux qui peuvent correspondre à un pronom conjoint, fondamentaux, des autres plus marginaux. Ce qui, d'une part, donne une rigueur véritable à son analyse, même si l'on peut regretter de voir reparaitre sous le nom de compl. d'adresse ou de destination, le bon vieux compl. d'attribution et, de l'autre, lui permet de faire sa place au datif éthique, si fréquent en anc. franç. Mettant en application ses propres principes, à défaut de « règles » impossibles à formuler sur l'ordre des mots, l'A. dégage une série de constructions attestées, de « figures », montrant quels

liens s'établissent entre le prédicat verbal et les pronoms personnels (187 sq.).

Reste également possible une étude du lexique. L'A. poursuit ici des recherches commencées ailleurs (notamment avec *Les vocabulaires français*) et montre comment une juste combinaison des données historiques (à noter d'opportuns renvois aux travaux de G. Duby) et du cadre onomasiologique peut permettre l'établissement de champs conceptuels et comment la lecture des textes s'en trouve approfondie et renouvelée (ex. proposé le *Lai des deux amants*). En même temps les étudiants sont préparés, au moins initiés aux problèmes que pose la constitution des index et voient comment l'intelligence de la mentalité et de la littérature médiévales reste tributaire de ces travaux.

Quant au grammairien, il sait qu'il ne peut faire qu'une grammaire « de constat » (185). Faute de la compétence nécessaire, il ne saurait pratiquer la méthode générative. Tout au plus peut-il établir une hiérarchie de règles : au sommet, celles, s'il en existe, qu'on peut formuler comme absolues, (63) ensuite, celles qui décrivent des usages plus ou moins généraux, puis, si possible, celles qu'on pourrait rattacher à tel ou tel niveau de discours, voire même, celles qui pourraient simplement décrire des « tics » rédactionnels, propres à un genre, à une époque (66).

Ce livre magistral, à l'arrière-plan duquel se profilent quelques problèmes théoriques majeurs de notre discipline, reste d'une lecture aisée pour l'étudiant grâce à la multiplication des exemples, des tableaux. Un index, une large bibliographie, souvent commentée, en facilitent encore la consultation.

P. 9 et 15 : ne faut-il pas lire 813, si c'est bien du concile de Tours qu'il s'agit ? ; 36 et 58 : à la rigueur, l'ex. du prov. montre que les formes surcomposées auraient pu naître ailleurs qu'en subordonnée et sans lien avec l'affaiblissement du passé simple ; 76 : faut-il marquer de l'astérisque le tour *je vueil que je le veeie* ? 93 : *uns* marque le duel, mais ne doit-on pas interpréter celui-ci comme un pluriel interne ; 122 : lire : du même coup (?) ; 220, 13<sup>e</sup> l. avant la fin, lire *dans* au lieu de sans.

J. STÉFANINI.

---

73. Jean BATANY. — *Français médiéval*. Textes choisis. Commentaires linguistiques. Commentaires littéraires. Chronologie phonétique, Paris-Montréal, Bordas, 1972 (Collection Études n° 66), in-8°, 320 p.

Étudiants en lettres, candidats au CAPES et à l'agrégation trouveront dans cet excellent manuel avec une judicieuse intro-



duction méthodologique, une table des correspondances entre l'alphabet phonétique « de Bourciez » et les autres, un tableau de l'évolution phonétique et 47 textes (du VIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> s.), plus longs en général que les sujets proposés d'habitude, suivis d'un questionnaire linguistique, 17 étant commentés sur le plan linguistique et 7 du point de vue littéraire. D'entrée de jeu, l'A. leur révèle l'inconfort de leur situation : professeurs, ils devront appliquer une linguistique et une pédagogie « nouvelles » (14), mais candidats, pour permettre « une expertise équitable », il leur faut étaler devant les jurys « une sorte de savoir faire normalisé » (22). Ces normes (incertaines, quand il faut rendre les temps du passé, 16), l'A. les formule avec une netteté — dangereusement, sainement — provocatrice : la théorie de Schogt, pour qui le représentant de *ê* tonique libre latin se prononce dans le Paris du XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s. /ej,oj/,/ɛ/ suivant l'origine, orientale ou occidentale des nouveaux Parisiens, « n'est pas admise officiellement » (83). A cette soumission à l'autorité plutôt qu'à une attitude critique et scientifique doivent sans doute être attribués l'explication « historiciste », d'après Lerch, de l'alternance *en* été/*au* printemps, *en* Chine/*au* Japon par une confusion entre *au* (= à+le) et *ou*, *on* (= en+le) (alors qu'ont joué ici l'évolution du système de l'article, l'interaction du genre et de l'initiale de mot), — le rappel de telle « analyse scolaire traditionnelle » (167-168), — de vagues survivances des conceptions organicistes sur l'usure et la « force » des mots (169), — une formulation très normative de l'emploi du gérondif (110-111), — l'histoire de l'orthographe vue à travers la thèse de Beaulieux (ou même un médiocre vol. de la coll. *Que sais-je?*) comme faisant passer de la graphie quasi-phonétique du XII<sup>e</sup> s. aux fantaisies étymologisantes du XVI<sup>e</sup> (306), — l'emploi, sans intérêt, de la métaphore de l'*outil grammatical* (84), à la mode dans les années 30-40. La notion, plus récente, d'opposition entre forme marquée et forme non-marquée a-t-elle quelque utilité en dehors de son domaine propre, la morphonologie : le passé simple morphologiquement marqué par rapport au présent de l'indicatif, quand il est employé pour exprimer un événement passé, n'est-il pas en cet emploi, marqué (59)? Ce serait l'interprétation normale en franç. contemporain. Ne vaut-elle pas pour l'anc. franç., au moins dans certains genres littéraires? Dire, à propos du passage de *m'amie*, *m'espouse* à *mon amie*, *mon espouse* que « *m'* a été remplacé par la forme masculine *mon* (par décumal de la marque de genre par rapport à la référence pronominale, qui réclame une semi-autonomie phonétique) » (109), ou présenter le passage du système de la déclinaison à deux cas de l'anc. franç. au cas unique du moyen franç., comme une victoire du cas non marqué (cas régime) sur

le marqué (cas sujet), n'est-ce pas prendre une description simplificatrice à l'excès pour une explication de faits infiniment plus complexes?

A côté de ces concessions à la « tradition », l'A. montre dans tout l'ouvrage une connaissance sûre, profonde et parfaitement dominée de la langue et de la littérature médiévale et un sens pédagogique rare : il montre, sans exposé théorique, mais par une série de remarques très simples, combien il est difficile ou impossible (228) d'établir un texte d'anc. franç., invite à choisir entre une leçon, peu intéressante, mais qui rétablit le nombre de syllabes du vers et une autre plus séduisante, mais laissant subsister l'irrégularité métrique, apprend à préférer, pour Joinville une édition plus ancienne à celle, trop systématiquement correctrice, de N. de Wailly (221). Textes et questionnaires sont savamment programmés et choisis pour faire peu à peu connaître la mentalité, la société, les mœurs du moyen âge et la langue qui les exprime. Sur un même problème grammatical, les questions se font sans cesse plus précises et affinent peu à peu un tableau d'abord tracé à grands traits. Un linguiste est-il fondé à dire la haute qualité des explications de textes, à signaler le brillant parallèle entre le poème de G. Apollinaire et la chanson de toile, sa « source » qui, loin de céder aux charmes des symétries verbales, dégage l'originalité de chacune des deux œuvres. Oui, sans doute, dans la mesure où l'A. renonce aux généralités psychologisantes de l'explication traditionnelle, pour appliquer les plus récentes techniques de la critique, attachées avant tout au texte. L'A. n'hésite pas pour autant à recourir, à bon escient, aux données de la psychanalyse (291), du structuralisme de Lévi-Strauss (221). Mais il sait donner une priorité absolue à l'interprétation philologique, accueillant les subtiles exégèses d'A. Henry, Zumthor, Wagner, Moignet, etc.

Toutes les questions lexicologiques et sémantiques sont magistralement traitées (dignes des *Mots français* de Gougenheim à qui renvoie souvent l'A.), le champ conceptuel et son évolution tracés avec netteté, les réalités référentielles évoquées dans leurs différences avec les nôtres (cf. par ex. l'étude des mots *degrel*, *baceler*, *dangier*, *drap*, *estal*, *lignage*, *mesnage*). Les lecteurs sont sans cesse invités à participer à la recherche et à l'explication : l'A. n'hésite pas à signaler la faiblesse de certains manuels usuels (Anglade, Brunot-Bruneau), à corriger tel dictionnaire récent (218), à inviter les étudiants à utiliser toutes les ressources disponibles, les *Éléments de linguistique romane* de Bourciez, ou, pour les relatifs et démonstratifs, la *Brief Description of Middle French Syntax* de Gardner et Greene (263). Il leur montre comment on reconstruit la trame d'un raisonnement un peu confusément

exposé dans Fouché (181), leur rappelle que la grammaire du xvi<sup>e</sup> s. de Gougenheim rend aussi des services dans l'étude de la langue du xv<sup>e</sup> (249). Les notes qu'il ajoute à ses traductions invitent les étudiants à réfléchir sur le sens des tours du français contemporain et il prévoit les erreurs possibles, celles qui rappellent que tout exercice de translation exige une parfaite connaissance de la langue d'arrivée aussi bien que de départ.

Les linguistes apprécieront la sobriété et la sûreté des explications linguistiques. On approuvera l'A. de ne pas engager les étudiants dans des explications « guillaumiennes » : elles exigent d'être produites par qui connaît à fond la théorie. Même l'opposition popularisée par Guiraud de l'actuel et du virtuel peut mener à une logomachie inquiétante. En quoi est vraiment virtuel le cheval sur lequel on monte à cheval?

L'A. a l'art par une simple remarque d'amener à réfléchir. Deux exemples : à propos du relatif *lequel* : « Il varie en genre et en nombre mais ... pas ... en cas ... ici il est moins clair que ne serait *qui* (on peut le prendre pour le complément). Il est donc difficile de croire qu'il est employé « à cause de sa flexion plus riche ». Ici l'auteur cherche peut-être un effet de variété (pour éviter *qui...* et sans *qui*) » (264) et à propos d'un fragment du *Tristan* de Thomas : « il manque une syllabe à quatre vers... trois autres en ont une de trop... C'est courant chez les poètes anglo-normands, dont l'accent anglais s'accommodait mal du « numérisme » de la versification française : ils comptaient plutôt les accents que les syllabes » (145). L'A. a l'art d'utiliser au mieux les souvenirs scolaires des étudiants, de rattacher tel mot, tel tour de La Fontaine à l'évolution étudiée (294) ; comme il ne manque pas une occasion d'ouvrir leur curiosité vers de nouveaux horizons, histoire de la grammaire (247) ou physiologie historique à travers une étude de Martinet sur le couple droite/gauche (216).

Les remarques qui suivent proposent non des corrections, mais quelques précisions supplémentaires pour une prochaine édition : p. 19 : à propos de l'analogie, peut-être pourrait-on citer les art. d'Hermann, de Kuryłowicz et les formulations générativistes ; p. 23 : est-on en droit de parler de régularisation d'un système ? ; 24 : l'évolution de *au* suppose une prononciation non populaire du latin ; 26 : une évolution *-rs- > -ss-* est mise en doute par Fouché ; *-m* s'élide, semble-t-il, dans la prononciation latine, devant voyelle, à en juger par la scansion ; l'évolution de *u* à *y* est non phonologique si l'on juge que le système phonologique constitue seulement un jeu d'oppositions, non pas si l'on établit des relations de divers ordres entre phonèmes ; 39 : une période ne peut être dite de transition, sur le plan purement linguistique, la notion, en revanche, est intéressante sur le plan socio-linguistique ;

59 : peut-on parler d'un emploi « illogique » pour une forme linguistique ? ; 60 : à propos de la valeur « objective » du déterminant dans *l'amour Dieu*, on notera que la « neutralisation » de l'opposition « génitif objectif/subjectif » est aussi fréquente avec les possessifs ; 61 : à propos de *un en i out*, faire référence à la th. de J. Pinchon pour le passage de *en i a* à *i en a* ; 64 : pour les diérèses, renvoyer à Tobler ; 80 : intéressante rem. sur la valeur de *devoir* (*il se doit*, impersonnel, serait plus proche du texte) ; *assiette du nom*, pour désigner l'article, est, sauf erreur, une de plus heureuses créations terminologiques de Damourette et Pichon, à qui Yvon l'a empruntée ; 85 : *autonymique* mériterait une explication et un renvoi aux travaux de J. Rey-Debove ; 91 : l'analogie des désinences de passé simple et de futur paraît plus forte, dans la mesure où il s'agit de désinences, qu'entre désinences de p. s. et formes de l'auxiliaire de passé composé ; 93 : *pour* causal reste employé en franç. contemporain ; *cum*, préposition n'a pas disparu de la Gaule puisqu'il subsiste en anc. prov. ; *avec* est d'abord adverbe ; 94 : pour le complément du comparatif, il serait utilement renvoyé à l'excellente th. de Pol Jonas ; 95 : écrire plutôt (*soi*) *garir* que (*se*) *garir* ; 97 : cf. l'excellent livre de Norberg sur la versification médiévale ; 112 : signaler les difficultés sémantiques posées par l'étymologie de *baron* ; 143 : signaler que *sachez* est la seule forme d'impératif en franç. distincte de l'indicatif ou du subj. ; pourquoi ne pas citer *pouvoir* parmi les verbes qui empruntent leur impératif au subj. ? ; 144 : si *confort* ne semble pas attesté, avant 1816, *confortable* date du XVIII<sup>e</sup> s. ; 171 : pour les différents niveaux d'interprétation que distingue l'exégèse médiévale, le terme moderne de « lecture » en l'occurrence « plurielle », paraît mieux indiqué que celui d'isotopie qui reste, au moins chez Greimas, étroitement lié aux sèmes lexicaux ; 184 : pour l'emploi de *ne* dans les comparatives, cf. th. de P. Jonas ; 186 : à propos de l'homonymie de *louer* (faire l'éloge ; prendre ou donner à loyer), on ne saurait invoquer les théories de Gilliéron, car ici l'homonymie n'est nullement gênante s'agissant d'activités aussi dissemblables ; 210 : l'imparfait sert à mettre au second plan » : un renvoi à Weinrich ?

Un index commode termine ce manuel qu'on a plaisir à recommander sans réserves.

Jean STÉFANINI.



74. Dagmar Thoss. — *Studien zum Locus amoenus im Millelatter*, Wien & Stuttgart, Braumüller, 1972, 176 p. in-8° (16×23 cm), 360 schillings (Wiener romanistische Arbeiten, X).

L'envoi de cet ouvrage à notre Bulletin pouvait nous faire penser qu'il comprenait une étude lexicologique proprement dite. Ce n'est pas le cas, bien qu'il donne quelques relevés fort utiles d'expressions traditionnelles. Pour l'essentiel, c'est une étude littéraire, qui reprend — après Curtius, Manfred Gsteiger, Marianne Staufer — la question du thème du *locus amoenus*, cher à la littérature médiévale, où les arbres, les fleurs, l'eau et les oiseaux composent un « site délicieux » généralement artificiel (jardin ou « verger ») mais permettant le contact avec la Nature.

Le but de Dagmar Thoss est surtout de remettre en cause le point de vue de Curtius, qui insistait sur le caractère scolaire et traditionnel du thème. D'où, pour voir s'il s'agit vraiment d'un exercice d'école de forme contraignante et figée, une étude comparée des textes : d'abord, le modèle rhétorique des « Arts poétiques », représenté surtout par la *descriptio loci* de Mathieu de Vendôme, pour laquelle un appendice à l'ouvrage nous donne (d'après le manuscrit de Vienne) le texte du passage manquant dans l'édition Faral ; ensuite, les applications de ce modèle dans la poésie latine (Alain de Lille, Pierre Riga...), allemande (Gottfried...) et surtout française (Chrétien de Troyes, *Floire et Blancheflor*...). Enfin viennent quelques analyses de cas particuliers, la plus étendue concernant Guillaume de Lorris et démontrant clairement la supériorité artistique de celui-ci sur les théoriciens, et surtout la cohérence étroite entre le prétendu *topos* et l'action du *Roman de la Rose*. En l'intégrant ainsi à chacun des sujets qui s'y prêtent, la poésie de langue vulgaire emploie le thème avec un bonheur qui montre, pour Dagmar Thoss, que Curtius avait tort d'opposer modèles rhétoriques et invention personnelle, ce qui ne faisait qu'entrer dans le jeu de la thèse qu'il voulait réfuter — celle de la poésie « populaire et instinctive » — et qui l'empêchait de voir des faits essentiels.

En effet, on admet de plus en plus, de nos jours, que les auteurs du Moyen Âge s'expriment souvent de façon profondément sincère au moment même où ils utilisent des formules et des schémas tout faits. Devant la réussite particulière du thème du *locus amoenus*, on peut même se demander s'il ne remplissait pas une place essentielle dans les structures de l'imaginaire médiéval : Dagmar Thoss ne se risque pas à définir cette place ; signalons un travail qui s'est engagé dans cette voie d'une façon intéressante, le mémoire de maîtrise de Maurice Acquaviva (*Essai sur le thème du locus amoenus dans quelques romans du Moyen Âge*, mémoire dirigé par M. René Louis, 1969, 141 p. dactyl.,

consultable au département de français de l'Université de Tours) ; il insiste longuement sur les origines du thème dans l'Antiquité orientale et romaine, et approfondit sa signification esthétique et morale, en se référant à de nombreuses œuvres narratives en français, y compris des chansons de geste.

On pourrait regretter qu'aucune de ces deux études n'ait comparé les textes littéraires avec le chapitre d'Albert le Grand sur la plantation des vergers (*De vegetalibus*, I, 14), qui a l'avantage de ne pas se présenter comme un modèle littéraire artificiel, mais comme l'exposé d'une technique horticole pratiquée à l'époque de Guillaume de Lorris, technique dont le but (comme le souligne sans critique morale le *doctor universalis*) est « delectatio, non fructus ». Le jardin de Dédruit évoquait à la « classe de loisir » du XIII<sup>e</sup> siècle la réalité familière de ses lieux de détente.

Jean BATANY.

75. Maibrit WESTRIN. — *Étude sur la concurrence de davantage avec plus dans la période allant de 1200 à la Révolution. Comparaison avec l'usage actuel.* Études romanes de Lund, 21. C. W. K. Gleerup. Lund, Suède. 1973, 133 p.

Il s'agit d'une étude minutieuse. Dans cet opuscule, l'auteur passe en revue tous les emplois de *plus* et de *davantage* dans l'histoire du français ; son étude dépasse même les limites de la concurrence entre les deux adverbes quantitatifs, puisque les premiers exemples de *davantage* avec cette valeur ne sont pas antérieurs au xv<sup>e</sup> siècle, et que l'étude, partant du début du XIII<sup>e</sup> siècle, envisage des valeurs de *davantage*, et du substantif *avantage*, qui n'appartiennent pas au propos fixé. Cet excursus offre peu d'intérêt, mais le reste de l'ouvrage n'en présente pas davantage. L'auteur aligne les exemples, commente les effets de sens, traduit les exemples anciens, presque tous cités d'après des manuels ou des dictionnaires. On doute que tout autre que Maibrit Westrin s'en fût tiré plus brillamment ; le sujet abordé est des plus insignifiants, et il n'était pas urgent de l'aborder : un pur exercice universitaire qui fait le point sur la question, sans apporter aucune contribution à une description scientifique du français. La seule tentative dans ce sens est l'appendice, où l'auteur se livre à une étude statistique de *davantage* et de *plus* dans les œuvres en vers et en prose de Racine ; mais nous ne croyons pas que l'application à ce domaine de la méthode de M. Ch. Muller ait été bien pertinente. Reste l'angoissant problème de la légitimité

de *davantage que*, locution *que*, dans notre enfance, on avait proscrite de notre usage. Maibrit Westrin l'aborde p. 70 et suiv. ; il ressort des vingt-huit témoignages qu'elle allègue que cette locution est parfaitement licite.

Une étude consciencieuse, mais qu'on lira sans passion.

André ESKÉNAZI.

76. Margareta SILENSTAM. — *L'emploi des modes dans les propositions complétives étudié dans des textes français de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle*. Acta Universitatis Upsaliensis, 11. Uppsala, 1973. 155 p.

L'auteur de cette thèse de doctorat a choisi d'étudier les modes dans les propositions complétives à partir d'un corpus abondant et varié (romans, nouvelles, correspondances, mémoires, essais, journaux) de textes en prose parus entre 1660 environ et 1695. Les difficultés inhérentes à ce genre d'enquête, et la façon de les aborder sont présentées dans une excellente série de *Remarques préliminaires* où M. S., instruite de l'expérience de certains de ses devanciers, définit son propos de façon qui emporte souvent la conviction. Ainsi, comment identifier des formes telles que *eut/eût*, *ful/fût*, si l'on songe aux hasards de l'orthographe de l'époque? M. S. établit très clairement le parti qu'elle a pris en des pages judicieuses (16 et suiv.). La méthode adoptée est rigoureusement statistique ; *parfois*, *souvent*, *rarement*... sont des évaluations de fréquence qui n'apparaissent que suivies de chiffres. C'est là une nécessité évidente. M. S. a éprouvé elle-même l'inconvénient qu'il y a à ne point disposer de proportions pour le français moderne : Grevisse donne dix exemples d'emploi de l'indicatif avec *il me semble*, mais autant d'exemples avec le subjonctif, pourtant presque inexistant. Le danger est bien plus grand quand il s'agit d'évaluer des états de langue disparus. Sur la foi des grammaires, on serait tenté de supposer que les verbes d'opinion régissent volontiers le subjonctif dans le français classique, mais l'enquête de M. S. établit le contraire, sans discussion.

L'ouvrage est composé de trois grandes parties :

- Expressions construites avec le subjonctif.
- Expressions construites avec l'indicatif.
- Expressions construites avec les deux modes.

Les lecteurs d'A. Klum reconnaîtront dans chaque chapitre la

disposition de *Verbe et Adverbe* : un tableau statistique au début, avec le relevé complet des types rencontrés, accompagné de chiffres, puis des listes d'exemples soigneusement classés. Toutes les combinaisons, tous les types d'énoncés sont répertoriés, et illustrés.

L'ouvrage rencontrera donc, et fort légitimement, un réel succès : il est en effet commode et bien fait. Cependant, on est obligé de regretter l'absence presque totale d'ambitions linguistiques qui en est la marque. L'auteur est assurément libre de s'en tenir à une philologie et à une grammaire des plus sérieuses ; elle donne elle-même sa thèse comme « une étude dépourvue de prétentions théoriques », comme « un catalogue ». Pourtant les acquis de travaux justement célèbres n'étaient pas à dédaigner, dans la mesure où ils permettent de rendre compte des usances que M. S. étudie. La thèse de M. G. Moignet, simplement recensée dans la bibliographie, et objet de deux mentions, au passage, dans le corps du livre, s'ouvre sur un exposé méthodologique magistral, mais dont M. S. ne tire aucun parti. *Temps et Verbe*, ouvrage qu'on croit classique, n'est mentionné nulle part : Guillaume a pourtant inspiré les études syntaxiques les plus remarquables dont nous disposons. M. S. recense l'article de P. Wunderli sur le subjonctif avec *après que*, mais non pas ceux de J. Stéfanini ! Ces lacunes dans l'information font que M. S. attribue au travail, estimable au demeurant, de Börjeson le renouveau de faveur dont jouirait le subjonctif parmi les linguistes, ce qui semble abusif. Elles font surtout que l'analyse n'est pas toujours poussée assez loin. Au courant des travaux guillaumiens, M. S. n'aurait pas écrit, p. 9 : « L'indicatif est presque à regarder comme une servitude grammaticale après *il me semble que* ». L'idée de servitude grammaticale, que plus personne ne réclame, est pernicieuse car elle donne l'idée que les parleurs sont passifs devant un idiome considéré comme un corpus appris par cœur, « bizarreries » et « inconséquences » comprises. Or une langue n'est pas un catéchisme, et il n'y a pas de discours qui ne soit sous-tendu par des règles, par un *schème sublinguistique*, qu'il faut découvrir. La linguistique, quoi qu'en pensent encore certains, n'est pas une fantaisie gratuite ou absconse, mais le seul traitement du discours qui en rende compte intégralement. Il est facile de comprendre pourquoi *il me semble que* est suivi de l'indicatif. Quand on énonce une opinion comme sienne, on la donne comme l'approximation la meilleure de la réalité, sinon, on ne l'énoncerait pas, ou pas de la même façon : c'est mon opinion, et je la partage nécessairement. En disant *il semble que*, on n'apporte nullement sa caution, on ne s'engage pas. Des manipulations élémentaires révèlent qu'*il me semble que* et *il semble que* n'ont pas le même statut : « Pierre



viendra, *il me semble* » est possible, mais non \*« Pierre viendra, *il semble* ». Les rares emplois du subjonctif après les verbes d'opinion au xvii<sup>e</sup> siècle se justifient de la même façon. A considérer les matériaux fournis par M. S. elle-même, on constate qu'on n'y trouve pas un exemple de *je crois* suivi du subjonctif malgré la caution de l'exemple rabâché : *La plus belle des deux...* ; le subjonctif est en usage, sporadiquement, dans les seuls cas où l'opinion émise n'est pas référée au *moi-maintenant* : *je croyais, il croit, il croyait, on croit...* On ne peut donc suivre l'auteur quand elle déclare, p. 134, que le subjonctif est le mode des opinions « fausses ou discutables ».

Malgré ces réserves, cette enquête consciencieuse et précise contribue opportunément à l'étude d'un état de langue jugé parfois, imprudemment, suffisamment connu.

André ESKÉNAZI.

77. *Revue Romane* p. p. l'Institut d'Études romanes de l'Université de Copenhague. *Mélanges Poul Høybye*, t. VIII, fasc. 1 et 2, 1973, 1 vol. xi-447 p.

Tous ceux qui ont eu le privilège de rencontrer, ne fût-ce qu'une fois, le destinataire de ces mélanges, seront sensibles au ton du discret hommage qui lui est rendu, en tête de ce volume, par ses confrères et amis. On est heureux, d'autre part, de trouver (p. viii à xi) une bibliographie des travaux de M. P. Høybye. L'esthétique, la stylistique, l'histoire littéraire occupent une juste place dans ces mélanges. Nous nous bornerons, à notre grand regret, à signaler les contributions qui concernent la romanistique.

DOMAINE ROUMAIN. A. Rosetti, *Sur quelques formules magiques du roumain*, p. 237. Elles conservent des archaïsmes, véhiculent des emprunts et d'intéressantes adaptations de caractère régional. — Michael Herslund, *Morphonologie du nom roumain*, p. 87. DOMAINE ITALIEN. Kolbjörn Blücher, *Considerazioni sui costrutti del tipo « Stare cantando, andare cantando, venire cantando »*, p. 13. — Lennart Carlsson, « *Vorrei una moglie che mi amasse* ». *Rection secondaire?*, p. 26. A joindre au dossier des études relatives à l'emploi du subjonctif en proposition subordonnée. — Hans Nilsson-Ehle, *Sur le conditionnel-temps en italien*, p. 178. C'est celui qui exprime le « futur dans le passé » (*Elle déclara qu'elle le ferait plus tard*). Intéressante étude historique sur les conditions dans lesquelles le conditionnel passé (*dichiarò che l'avrebbe fatto*) l'a emporté, en italien, sur le conditionnel présent (*farebbe*).

Giovan Battista Pellegrini, *Le denominazioni friulane della « Ditola gallia » (clavaria Botrytis)*, p. 216.

DOMAINE SARDE. Gerhard Boysen, *Le présent du subjonctif en sarde*, p. 21.

ANCIEN FRANÇAIS. Anker Teilgård Laugesen, *Quelques formules de salutation en ancien français*, p. 143. — Glanville Price, *Sur le pronom personnel sujet postposé en ancien français*, p. 226. Complément (attendu et bien venu) à la remarquable étude que l'auteur avait consacrée à ce fait dans *Romania*, 87, 1966. L'examen porte ici sur des textes du XIII<sup>e</sup> siècle. — Lene Schøsler, *Sur la disparition de la déclinaison casuelle de l'ancien français*. Cette étude, à mon avis excellente, m'ancre dans la conviction que dès le plus ancien français la construction *sujet + verbe + complément* était usuelle dans la langue parlée. — Gunnar Tilander, *Le verbe « suraller »*, p. 298. Terme de la nomenclature de la vénerie que Robert de Salnove définit « *c'est quant un limier... passe sur les voyes d'une beste, sans en rabattre, et en remonstrer à celui qui le meine* ». L'auteur fournit une ample documentation sur les tours *suraller la beste, suraller la voie, voies surallées et se suraller*. Ce verbe se conjugue en général sur le modèle des verbes du 1<sup>er</sup> groupe (*il suralle*) ; néanmoins il subit quelquefois l'influence du v. *aller* (*un limier surva*).

FRANÇAIS MODERNE. Maurice Grevisse, *Fausse règles, règles douteuses*, p. 57. A retenir en particulier : les justes observations sur les entorses que la langue courante inflige à la discrimination logique de *le* et de *la*, *les* dans *c'est à Ispahan que les roses sont le plus belles* ∞ *ce sont les roses d'Ispahan qui sont les plus belles*. Il est hors de doute, selon moi, que H. Yvon avait raison de tenir ces *le, la, les* pour des pronoms. — Bengt Hasselrot, *Répartition des modes après « il semble que »*. *Essai de statistique linguistique comparée*, p. 70. — Jørgen Schmitt Jensen, *L'infinitif et la construction relative en français et en italien contemporains*, p. 122. Réponses à plusieurs questions posées par les tours du type *j'ai besoin d'un aide sur qui compter* ∞ *Aveva scelto male il paese in cui combatterla*. — Hanne Korzen, *Comment distinguer une proposition relative indépendante d'une proposition interrogative indirecte?*, p. 133. Il serait dommage que cette étude échappât aux grammairiens. — Helge Nordahl, *La construction ampletive*, p. 185. J'en dirai autant de celle-ci qui porte sur les tours du type « *complot contre l'État, avec pour objectif la destruction de la République* ». — Sorin Stati, *Autour du système sémantique des adjectifs*, p. 286. Constatant les limites d'une analyse componentielle, l'auteur propose d'y substituer dans certains cas une définition syntaxique.

A retenir. — Brigit Broge, *Quelques possibilités de coordination avec « ni » en français moderne*, p. 383.

DOMAINE PORTUGAIS. Ulla Trullemans, *Sur le complément d'objet direct prépositionnel en portugais contemporain*, p. 383.

En plus de discussions, ce numéro comprend des comptes rendus. On retiendra évidemment celui de M. Poul Høybye sur l'ouvrage capital de Giovan Battista Pellegrini, *Gli arabismi nelle lingue neolatine con speciale riguardo all'Italia*, 2 vol. 634 p. Paideia Editrice Brescia, 1972.

R.-L. WAGNER.

---

78. *Mélanges de linguistique française et de philologie et littérature médiévales offerts à M. Paul Imbs, membre de l'Institut*, par ses collègues, ses élèves et ses amis... et publiés par Robert MARTIN et Georges STRAKA, 1 vol. 662 p. [Travaux de linguistique et de littérature p. p. le centre de philologie et de littératures romanes de l'Université de Strasbourg, xi-1, Strasbourg, 1973].

L'ampleur de ce volume — cinquante-trois contributions dont quelques-unes de bonne longueur — défie les forces du recenseur. M. R. Martin et M. G. Straka ont heureusement pris la peine d'en classer la matière. Celle-ci se distribue donc en trois parties : I. Sémantique, lexicologie, lexicographie. II. Méthodologie, grammaire, stylistique, sémantique. III. Philologie, littérature médiévale. Citer les titres de tous ces travaux ? Ce serait place perdue et de peu de profit pour les lecteurs du B.S.L. Je n'encourrai pas non plus le ridicule de prétendre en hiérarchiser les mérites. Tous, du plus mince au plus long, apportent quelque chose de positif, chacun dans son ordre. Aussi bien ces mélanges ont-ils déjà acquis une large audience. D'une certaine manière leur valeur est exemplaire. A qui, plus tard, avec le recul nécessaire, suivra le développement de la linguistique française, ils fourniront un bon repère. C'est donc dans ce sens que je me risque à proposer quelques-unes des réflexions que m'a suggérées leur lecture.

Les titres de son destinataire, la notoriété des érudits qui ont participé à l'hommage rendu à M. P. Imbs font que ce volume représente un échantillonnage de ce qui se fait de plus sérieux dans notre discipline en Europe.

Un seul article, mais important, concerne la documentation. L'emploi des machines a d'abord accru considérablement les champs d'exploration et par voie de conséquence a permis d'affiner l'analyse du lexique et des vocabulaires. L'idée de faire servir

leurs pouvoirs à des études de syntaxe poussées n'est pas neuve, mais elle s'est heurtée longtemps à des difficultés d'ordre pratique qui semblent aujourd'hui surmontables. L'exposé fortement documenté et très instructif de M. G. De Poerk, qui s'exprime ici au nom d'une équipe de chercheurs (p. 329) apporte à ce propos d'heureuses nouvelles. L'exploitation automatique, à Gand, des quelques 35.000 exemples contenus dans l'E.G.L.F. de Damourette et Pichon a dépassé le stade des projets. Les linguistes gantois seront bientôt en mesure de présenter à titre de test le traitement des 6.700 exemples du tome III. Le choix de l'E.G.L.F. est à tous égards excellent. Cet ouvrage est le premier où l'on ait tenu compte du français parlé. Et pour avoir maintes fois vu E. Pichon au travail, je puis garantir la sûreté avec laquelle il repérait et transcrivait ces échantillons précieux d'une langue spontanée.

Pour le reste. Il est d'abord frappant qu'aucune contribution ne soit marquée d'une influence chomskyenne. Plusieurs d'entre elles se rapportent pourtant à la grammaire. Mais grammaire de quel style, de quelle tendance? La plus traditionnelle, en somme, soit grammaire comparative (cf. I. Jordan, p. 401) ou historique (cf. A. Lanly, p. 391), soit grammaire fonctionnelle avec les saines réflexions de M<sup>me</sup> H. Lewicka sur la modalité et les modes (p. 381). Le regretté J. Seguy dans son travail sur l'accusatif prépositionnel en gascon (p. 429) touche surtout à des questions d'enquête dialectale. En écrivant cela je formule une simple constatation. Je ne puis toutefois me défendre contre le regret qu'un générativiste sérieux n'ait pas fourni ici un spécimen de ces exercices qui, lorsqu'ils sont bien faits, donnent par leur rigueur des leçons de prudence. La grammaire dite « descriptive » a ses mérites, certes, mais à condition de ne pas être entachée d'impressionnisme. Relève de ce genre l'article de M. H. W. Klein (p. 407) sur la structure de l'adverbe en français et la distribution des types *courageusement* — *avec courage*. Sujet propre à tenter un générativiste. Telle quelle, cette étude expose des vues intéressantes ; mais on est gêné par des affirmations beaucoup trop catégoriques. La formation des adverbes en *-ment* est, à mon sens bien plus souple que ne le prétend l'auteur et, à reprendre ses listes d'adjectifs, je constate que maints d'entre eux présentés comme improductifs (soit p. ex. *agressif*, *court*, *possible*) engendrent bel et bien des adverbes en *-ment* non seulement tolérables mais fort bien tolérés par des oreilles françaises. Je n'oublie pas l'analyse, par M. L. C. Harmer (p. 343), des procédés et des figures aptes à introduire de la diversité dans la structure des phrases. Mais en dépit de son titre ce tableau, richement illustré de bons exemples, se rattache, plutôt qu'à la grammaire, à la stylistique bien représentée ici d'ailleurs, par les contributions de MM. G. Antoine



(p. 445), Y. Le Hir (p. 463). A. Lorian (p. 435) et de M<sup>lle</sup> M. Parent (p. 471).

Au niveau de ce qu'on appelle la grammaire générale, les droits de la pensée spéculative sont défendus par M. G. Stefanini (p. 319 : *sur la conception guillaumienne de l'opposition langue/discours*) et par M. G. Moignet (p. 363 : *incidence verbale et transilivité*) dans une inspiration strictement guillaumienne.

A côté de cela on note la part importante dévolue dans cet ouvrage aux recherches de caractère « réaliste » (je veux dire où la philologie prend le pas sur la spéculation). Les énoncés (informatifs ou narratifs) qui constituent la matière des textes demeurent la base fondamentale d'une réflexion linguistique. Pas de meilleur moyen, pour faire surgir toutes les questions auxquelles nous avons à répondre tant bien que mal, que d'apprendre à déchiffrer un texte ligne à ligne. De ce point de vue les monuments anciens des domaines d'*oil* et d'*oc*, parfois encore opaques ou arbitrairement édités, fournissent aux médiévistes un vaste champ de recherches, de corrections, d'élucidations. Mais à tout prendre, combien de textes contemporains d'époque moins reculée attendent encore d'être relus de près? Il suffit de parcourir les études textuelles (groupées dans la troisième partie) ainsi que celles de MM. G. Antoine et Y. Le Hir, déjà cités, ou encore de M. J. Monfrin (p. 151) pour se rendre compte de la variété des aspects qui sollicitent les commentaires de lecteurs attentifs. Autre réalité, le terrain et tout ce qu'il apporte d'enseignement. La géographie dialectale est représentée dans ce volume par une élégante synthèse des cartes *suie* et *suif* (n<sup>os</sup> 1265 et 1266 de l'A.L.F.) par M. Duncan Mc Millan (p. 199). A tous les niveaux de la langue des structures existent à titre de réalités. Différentes par leur inspiration autant que par leur objet, les contributions originales de MM. A. Martinet (*La palatalisation du roman septentrional*, p. 481), H. Frei (*Pour l'n mouillé*, p. 487) et M. Hug (*La distribution des voyelles et des consonnes est-elle aléatoire?*, p. 495) en apportent de bons exemples en ce qui concerne l'articulation.

Il règne un certain arbitraire dans les places assignées à quelques articles. C'était fatal. Soit l'amusant problème dont traite M. J. Pohl (*Le gorille et l'ablette. Approximations statistiques sur le genre des noms d'animaux*, p. 415). La morphologie y interfère avec la sémantique. On a rangé cette étude sous le chef « grammaire » dans la seconde partie. Elle aurait aussi bien figuré dans la première, à côté de celle de M. G. Merk (*Les substantifs déverbaux — ou prétendus tels — du verbe « laisser »*, p. 225) où la même interférence est frappante. La diversité même des termes classificateurs atteste le souci légitime de souligner la variété des contributions et du même coup la variété des champs où le dedicataire de

l'ouvrage a conduit ses propres recherches. Mais ces termes, tirés de la nomenclature scolaire, ont une valeur approximative. Soit ceux qui commandent la première partie. Le champ de la lexicographie a des frontières nettes. On est au clair sur elles après les travaux de MM. B. Quemada, J. et Cl. Dubois et de M<sup>me</sup> J. Rey-Debove. Des difficultés soulevées par le traitement des unités lexicales dans les dictionnaires, il est question ici directement dans l'article de M. A. Rey (p. 97) et moins directement dans ceux de M. A. Goosse (p. 63) et de M<sup>me</sup> J. Rey-Debove (p. 109). Mais la sémantique n'est-elle pas une partie de la lexicologie? ou, pour mieux dire, les procédures des lexicologues ne débouchent-elles pas toutes sur la sémantique? Quoi qu'il en soit, ces deux termes se trouvant juxtaposés dans le titre de la première partie on serait souvent en peine de dire quels articles sont à ranger sous l'une ou l'autre de ces étiquettes. En fait, d'un bout à l'autre de cette partie, disons que le lexique a le pas sur la grammaire, et on attendait en effet qu'il vînt en tête dans un hommage rendu au directeur du T.L.F.

Du *Trésor* lui-même il est ici question d'ailleurs. Cette immense entreprise incite en effet à poser ou à reposer en termes nouveaux maints problèmes. Soit que sa matière se prête à des évaluations statistiques, et on ne s'étonne pas qu'un sujet aussi délicat ait tenté M. Ch. Muller (p. 83). Soit que la richesse des citations, la structure des articles permettent, comme ici à M. M. Wandruska (p. 53) de réfléchir à la vertu opératoire de concepts tels que « connotations et indices socio-culturels ». Sans crainte d'être démenti, on peut dire que le T.L.F. est le premier des grands dictionnaires français contemporains dont les auteurs se soient efforcés d'accommoder leurs techniques aux progrès de la linguistique. Or, d'une façon paradoxale, la sémantique est sûrement le domaine le plus délaissé par les linguistes. Ceux-ci semblent avoir remis aux logiciens les problèmes du sens et de la signification. Et quand certains s'y attaquent, sous le couvert de la sémantique structurale, c'est encore dans la dépendance du prestige que la logique conserve à leurs yeux. Des spéculations théoriques auxquelles donne lieu le concept de *sème*, celui de M. O. Duchacek (sur l'analyse componentielle, p. 25) et celui de M. B. Pottier (*Schémas actanciels et dictionnaires*, p. 79) donnent de bons exemples. On attendait toutefois qu'un collaborateur de M. P. Imbs dévoilât le genre de réflexions auxquelles les responsables du T.L.F. ont dû se livrer *avant* la publication du dictionnaire, au cours de la phase préparatoire où se sont posés les problèmes relatifs à ce que j'appellerais la structure notionnelle de celui-ci. Nul n'était plus qualifié que M. R. Martin pour le faire et il s'en est

acquitté dans son article (*Logique et mécanisme de l'antonymie*, p. 37) avec les dons que manifestait déjà son étude sur *Rien*.

En quittant ces hauteurs où, soit dit sans malice, l'air est un peu rare, on aborde une série de contributions, de caractère réaliste où lexicographes et lexicologues trouveront ample matière à fiches. Les unes concernent des faits d'emprunt (cf. M. R. Arveiller, p. 125, O. Nandriess, p. 305). D'autres, le vocabulaire de parlers français extérieurs aux frontières politiques de la France : Belgique (cf. M. Piron, p. 295), Canada (cf. G. Straka, p. 265). Les dialectalismes proprement français ne sont pas oubliés (cf. Ch. Th. Gossen, *De quelques dénominations du tourbillon dans les patois français*, p. 253 et P. Gardette, *Ancien lyonnais* « buydons », « boydons », « cage, caisse », p. 261). On retiendra l'intéressante histoire, bien documentée, du mot *indiciaire* et de ses valeurs par M<sup>lle</sup> H. Naïs, p. 207 ; la note non moins utile de M. A. Henry sur *Jean Wauquelin et l'histoire du mot « wallon »* (p. 169). Les problèmes d'étymologie et de filiation interfèrent (p. 191) dans les articles de M. G. Colón (fr. *casson* et *cassonade*) et de M. Y. Malkiel : *Ancien français* « faü », « feü », « malostru » (p. 177). Je ne serai pas seul à m'être instruit en les lisant. Comme sur l'une de ces études, je puis apporter non une correction mais un complément d'information, je l'ai gardée pour la fin. M. B. Hasselrot (p. 219) a raison d'estimer que *décade* « dizaine d'années » est un emprunt à l'anglais qui date du début du *xx<sup>e</sup>* siècle. Lorsque, sous l'occupation, ce mot s'appliqua à une ration de tabac pour dix jours il reprit sa valeur ancienne. Entre le 10 floréal an II et le 10 nivôse an XIII parut un périodique, *La Décade philosophique, littéraire et politique* ∞ *La Revue ou Décade philosophique, etc.*, dont les livraisons sortaient de dix en dix jours. On est documenté sur elle par la thèse de Joanna Kitchin, *Un journal « philosophique »*, *La Décade* (1794-1807), imprimée par F. Paillart, soutenue à Paris en 1956 (sans indication d'éditeur), 1 vol. viii-312 p.

Il est dommage que les éditeurs ne se soient pas inspirés de l'exemple donné par M. A. Goosse (dont l'article est suivi d'un index alphabétique) ou par M. M. Piron qui a classé selon le même principe les belgicismes lexicaux. Lexicologues et lexicographes auraient accueilli de bon gré une liste récapitulative de tous les mots cités, glosés, commentés au long de cet ouvrage. Cela dit, j'espère avoir suffisamment rendu hommage à la richesse de ces mélanges.

R.-L. WAGNER.

79. *Hommage à Georges Gougenheim* in *Le Français dans le Monde*, n° 103, mars 1974, 1 fasc. 72 p.

Présenté par Paul Rivenc, ce recueil contient des articles groupés sous trois chefs : linguistique et statistique — stylistique et littérature — méthodologie et pédagogie. Ces études sont excellentes. Toutes apportent du neuf, développent des points de vue originaux. Si je mentionne en particulier celles de B. Quemada (*Remarques de méthode sur une recherche d'indices d'utilité du vocabulaire*) d'A. Sauvageot (*Les problèmes de l'adjectif en français*) d'A. Lorian (*Oppositions de style*), C. Stourdéz (*Préparation d'un exercice de grammaire: savoir... savoir faire...*) ce n'est pas injustice à l'égard des autres ; il se trouve simplement qu'au moment où j'ai lu ce fascicule j'étais mieux préparé à saisir l'à-propos de celles-là. Hommage à Georges Gougenheim, oui. Et un hommage digne de lui.

R.-L. WAGNER.

80. N. N. CONDEESCU. — *Traité d'histoire de la langue française*.

Texte établi et augmenté par Ecaterina Cleynen-Serghier, Editura didactică și pedagogică-București, 1 vol. 8° vi, 454 p.

Notre confrère, décédé en 1966, n'avait pas eu le temps de mettre au point cet ouvrage issu d'un enseignement sur l'histoire de la langue française qu'il donnait depuis 1953 à l'Université de Bucarest. Il faut remercier M<sup>me</sup> Cleynen-Serghiev, qui fut son élève, d'avoir revu et complété d'après des notes manuscrites laissées par N. N. Condeescu ou d'après celles qu'elle-même avait prises à son cours, le texte suivi qui devait être livré à l'impression. Dans un genre tel que celui-ci, dont les règles ont été fixées par maints maîtres de la linguistique romane, ce qu'on attend de chaque chercheur est moins la répétition monotone de faits connus, bien établis, que la manifestation de curiosités personnelles. Des jours jetés sur tel aspect négligé de l'histoire du français, des rapprochements suggestifs peuvent rendre un manuel original. La connaissance que notre confrère avait du français, la sensibilité à la littérature, son sens de l'explication textuelle font justement le prix de cet ouvrage. L'initiation à l'ancien français est un peu trop traditionnelle pour mon goût. Mais dès que l'auteur aborde l'époque classique, le ton, l'exposé s'allègent et un recours constant à de bons exemples vivifie ce qui sous la plume d'un autre aurait pu n'être qu'un schéma didactique froid, sans âme.

R.-L. WAGNER.



81. Knud TOGEBY. — *Précis historique de grammaire française*. Akademisk Forlag, Copenhague, Trykt hos Andelsbogtrykkeriet i Odense, 1974, 1 vol. in-8° 258 p.

Conçu pour l'utilité des étudiants, ce livre rendra plus d'un service à ceux qui ont la charge d'enseigner l'histoire du français depuis ses origines jusqu'à l'époque classique. Sans doute n'échappe-t-il pas à la loi des grammaires historiques. Gouvernées par des préoccupations contrastives, elles privilégient de parti pris des traits différentiels majeurs et ne font pas état de la cohérence des différents états que le français a traversés. Conditionnée par des nécessités pédagogiques cette pratique restreint évidemment beaucoup leur pouvoir. Ceux qui consultent de tels livres doivent savoir qu'ils n'ont pas entre les mains à proprement parler de grammaire de l'ancien français, du moyen français ou du français classique. Leur mérite est ailleurs. On ne s'étonnera pas que M. Knud Togeby ait imprimé au sien une marque originale. A la place d'un discours suivi où les faits se noient dans la paraphrase on accède ici directement à des ensembles de traits illustrés par de bons exemples, accompagnés de sobres commentaires. Recueil d'amers, donc, et de feux permettant de s'y reconnaître au cours de la lecture de textes anciens ou dans l'approche d'œuvres qui, pour être plus jeunes, ne sont pas toujours d'une intelligence aisée. L'ordre du livre conduit de la phonétique à la morphologie qui constitue le morceau principal avec la syntaxe. Les dialectes sont évoqués, mais en deux pages. Comme l'ouvrage de M. K. Pope, abondant sur ce point, doit être entre les mains des étudiants danois, on regrette qu'à la place de ce trop bref excursus, les remarques sur la dérivation et le vocabulaire n'aient pas été développées davantage. Il n'était pas inutile de proposer aux débutants un précis de l'ancienne littérature française et des notions élémentaires de versification médiévale. Quant au précis, Knud Togeby n'est pas très juste, pour mon goût, à l'égard du xiv<sup>e</sup> siècle. Froissart eût-il été ce qu'il fut si Jehan Le Bel, merveilleux écrivain, ne l'avait précédé? Et ces chroniques anonymes où, entre maintes pages admirables, s'élabore la nouvelle historico-romanesque? Et le Chevalier de la Tour Landry? Et le translateur du roman de Troilus et Cressida? Négligeables? Mais je ne veux pas chercher querelle à l'auteur sur ce point. Mon propos était seulement de signaler cet ouvrage, de prétentions modestes mais bien venu, pourvu d'un bon Index, et dont la connaissance m'eût été utile quand je composais moi-même une étude critique sur la notion de grammaire de l'ancien français.

R.-L. WAGNER.

82. Jean DUBOIS et René LAGANE. — *La nouvelle grammaire du français*, Paris, Larousse [1973], 1 vol. 266 p.

Certes « par son objet même, une grammaire pédagogique ne se confond pas avec un ouvrage de recherche scientifique » (Avant-Propos, p. 2). En effet, il faut le dire tout de suite, l'ouvrage s'adresse à un public d'étudiants. Toutefois, la qualité des auteurs, la nature même de leur propos lui confèrent une valeur particulière. Du fait de la date de sa publication je n'ai pas pu le citer dans le second fascicule de mes réflexions sur la grammaire. Qu'on me permette de le faire ici, puisque l'envoi du livre à notre Bulletin m'en fournit l'occasion. On sait la part que M. J. Dubois a prise dans la divulgation en France des grammaires soit harrissienne soit chomskyenne. Rien de plus heureux que l'association de ce linguiste à l'un des plus « ouverts » parmi les grammairiens de type classique que je connaisse. Leur tentative d'initier des débutants aux principes d'une analyse linguistique de la phrase est nouvelle. Tout l'intérêt de l'entreprise tient au tact avec lequel elle est conduite. Ce qu'il entre de neuf dans ce livre — présenté de la manière la moins rébarbative qui soit — s'allie très bien à ce qui y subsiste de traditionnel, en particulier dans la nomenclature. Quelle utilité présente une grammaire? Si on la borne au fait d'accoutumer les sujets à s'exprimer correctement, on trouve ici les règles essentielles du bon usage. Mais si apprendre la grammaire c'est « surtout faire l'effort de réflexion nécessaire sur la langue elle-même » (Avant-Propos), c'est-à-dire prendre conscience des constituants de la phrase et des conditions qui président à la cohérence des énoncés, alors, à mon avis, ce livre modeste, prudent et « révolutionnaire » à la fois dépasse en valeur maints autres manuels.

R.-L. WAGNER.

83. E. A. REFEROVSKAÏA et A. K. VASSILIEVA. — *Essai de grammaire française — Cours théorique*, 2 vol. I, 426 p. II, 354 p. collection « Éducation », Leningrad, 1973.

Qui ne serait reconnaissant aux romanistes russes de rédiger en français des travaux relatifs à notre langue? C'est à une telle attention — qui en dit long sur le niveau de l'enseignement des langues vivantes en U.R.S.S. — que nos étudiants disposent avec l'ouvrage de M<sup>me</sup> N. Steinberg d'une excellente grammaire. Ils tireront autant de profit à lire de près ce cours théorique qui n'est pas, lui, à proprement parler, une grammaire mais un

ensemble de réflexions sur les cadres dans lesquels se distribuent les morphèmes. Les structures à la fois dogmatiques et anarchiques de nos cursus ne consentent pas de place, en ce qui concerne la grammaire française, à une initiation épistémologique. Lacune regrettable que ce livre-ci comble en partie. Ma restriction n'a, faut-il le dire, aucune valeur péjorative. Elle répond au fait que les auteurs ont délibérément écarté de leurs propos la grammaire générative. J'en devine les raisons et celles-ci, tout compte fait, me paraissent justes. Autant il est fructueux d'initier les étudiants à la méthode d'analyse distributionnelle, autant il est prématuré de les jeter de but en blanc dans une entreprise dont les principes ne sont pas encore assurés et qui dans sa tactique se heurte constamment à des problèmes dont la solution est lointaine. Encore pourrait-on dire que nos étudiants possèdent l'intuition (sinon toujours le sens de la grammaticalité) sans laquelle les exercices dialectiques des générativistes, ce va-et-vient du dicible à l'indicible, sont vains. Tandis que cet ouvrage s'adresse, lui, à un public pour qui le français est une langue étrangère ; et (qu'on s'en loue ou qu'on le regrette) ce public entend « langue française » au sens plein du terme, à savoir un idiome dont les structures informent des énoncés courants mais aussi une littérature. Il faut donc l'instruire à parler français le plus correctement possible mais non moins à lire n'importe quel texte d'une manière compréhensive et interprétative. Or, pour ce faire, les grammaires de type traditionnel, tenant compte des contraintes normatives et des valeurs de style, possèdent jusqu'à nouvel ordre une efficacité incomparable. Leurs faiblesses, maintes fois dénoncées, tiennent moins au modèle théorique dont elles se réclament qu'à des maladresses, à des imprudences qui compromettent tantôt une juste évaluation des valeurs, tantôt une description compréhensive des effets de sens. Il faut du discernement pour les utiliser. Là où un Français se tire spontanément d'affaire sans leur aide, ces manuels, autant qu'un dictionnaire non critique, conduisent souvent les étrangers à commettre des impairs. On conçoit donc l'utilité d'un ouvrage, qui, faisant appel comme celui-ci à des convergences ou à des contrastes entre le russe et le français, dissipe des ambiguïtés de nomenclature, révisé certaines notions, en précise d'autre et rafraîchisse, si j'ose dire, notre manière d'appréhender et d'interpréter les catégories. Ce n'est pas le moindre avantage, en effet, de telles études, que d'ouvrir les yeux des Français à des particularités d'emploi auxquelles l'accoutumance les rend insensibles. Dans celle-ci nombre de notes renvoient à des travaux issus de l'école moderne des francistes soviétiques. Cela fait regretter une fois de plus qu'on n'en translate pas méthodiquement le contenu. Il est dommage que l'effort

déployé naguère en ce sens par M<sup>me</sup> Vildé-Lot ne soit pas poursuivi. Une bibliographie aurait permis de mieux mesurer ce que les auteurs doivent aux recherches qui ont été conduites hors des frontières de l'U.R.S.S. durant les vingt ou trente dernières années. D'une manière générale leur information est bonne et sûre. On ne relève pas de références à des sources d'information médiocres. Il en manque quelques-unes, en revanche, à des travaux dont la mention allait de soi, me semble-t-il. A moins que mes yeux ne m'aient trompé, je n'ai pas vu citer l'article si riche de M. E. Benveniste sur *la structure des relations d'auxiliarité* (recueilli dans le t. 2 des *Problèmes de Linguistique Générale*) non plus que la thèse de M. J. Stefanini sur la formation de la voix pronominale. D'un bout à l'autre de l'ouvrage circule la sève généreuse qui alimente les doctrines élaborées entre les deux guerres par les élèves de Saussure (Ch. Bailly notamment), par A. Meillet et ses disciples, par G. Guillaume et ceux des grammairiens français qui ont été marqués par son enseignement. C'est dire — et on ne s'en plaint pas — que les perspectives historiques ne sont pas exclues ici. Des modèles latins sont rappelés à propos et les compétences particulières des auteurs se traduisent dans d'utiles retours à l'ancien français.

Après un intéressant préambule sur le mot et sur les clivages des parties du discours, le premier volume se poursuit par un inventaire et une analyse critique des classes, des espèces fondamentales et de leurs propriétés. E. V. Fiber est responsable d'une partie du chapitre qui concerne l'article, M<sup>me</sup> E. A. Referovskaïa de ce qui, dans le verbe, concerne les formes personnelles, ainsi que de ce qui touche les prépositions. Le second volume, d'une seule venue, traite avec une belle ampleur des structures de la phrase simple et des phrases complexes. Il se clôt par des considérations, très nouvelles dans un cours de cette sorte, sur l'unité contextuelle complexe (ou unité superphrastique) : à savoir la manière dont un sens se distribue et s'ordonne au sein d'un large ensemble discursif. Je ne cacherai pas la sympathie qu'a suscitée en moi la lecture de ces pages. Elles donnent envie de connaître le travail original de M. A. Boïovetz, professeur à l'Institut Pédagogique Herzen (Leningrad) dont elles s'inspirent. Mais celui-ci — simple question — connaît-il le beau et précieux ouvrage de M. J. Rychner sur un aspect du même problème tel que le pose *La Mort le roi Artu* en ancien français?

J'ai lu les deux volumes d'une traite, aisément. La rédaction est bonne (rétablir néanmoins *métonymique*, t. I, p. 93, l. 10, et corriger, t. II, p. 41 *s'efforce à partir* en *s'efforce de partir*; dans le t. I encore, p. 234, § 205 l'imparfait *occupait* gagnerait à disparaître au profit de *a occupé*). Les exemples, en général



éclairants, sont bien transcrits (on regrette toutefois t. II, p. 17, que l'exemple de Molière, tiré de *Tartuffe*, se présente comme de la prose et *ibidem* p. 48 rétablir *Moro-Giafferri*). On aimerait signaler tous les passages qui par leur originalité ou leur efficacité pédagogique appellent une approbation. Pour satisfaire aux exigences de la critique je dois formuler quelques remarques sur le t. I que j'ai pris le temps de relire la plume à la main. P. 79 (§ 40, l'article) : dans l'exemple de Flaubert *Emma ouvrit la fenêtre* l'article défini évoque à tout le moins que la pièce ne comportait qu'une fenêtre ; sinon une serait de mise. P. 82 (§ 41, *idem*) : l'exemple de J. Renard n'est pas probant, vu que dans *couper le sifflet* aucun des termes ne conserve son sens propre. Le jeu auquel l'écrivain se livre avec les mots est analogue à celui de Saint Loup sur *États-Unis* ∞ *états désunis* et à celui de Boris Vian *il passait le plus clair de son temps* à l'obscurcir. P. 89 (§ 46, *idem*) : ne pas présenter l'emploi du défini comme une règle dans les phrases du type *il remua la jambe*.

P. 124 (§ 74, postposition de certains adjectifs) : à côté de *la ligne droite* rappeler l'existence de *dans la droite ligne de*. P. 157 (§ 108) corriger *Valencé* en *Valence*. P. 197 la phrase qui ouvre le § 146 des Généralités sur le verbe devra être simplifiée. Le plan veut que l'on traite des prépositions plus loin. Mais puisque les auteurs, à juste raison, font appel à l'histoire, c'était ici le lieu de suggérer que les constructions (directe, indirecte) reflètent le système de la déclinaison latine. On en a la preuve, en ancien français, dans les tours où le complément de destination peut encore être construit directement au moyen du cas régime sur le modèle *nocere* ∞ *dare alicui*.

P. 199 (§ 151 les auxiliaires) : renvoyer à l'étude de M. E. Benveniste cité plus haut. P. 204 (§ 159, Les voix) : la doctrine exposée là mériterait une discussion. Je ne propose que ces remarques. Le critère retenu est « le rapport spécifique entre le sujet et le verbe ». Une idée intéressante, en effet, est de distinguer le cas où le sujet évoque l'agent direct du procès (*il l'a assassiné*) et le cas où il est l'instigateur du procès, ce qui implique l'intervention d'un second agent, direct lui (*il l'a fait assassiner*). En français comme en latin un verbe prégnant neutralise la différence (*Caesar fecit pontem* — *un octogénaire plantait*). L'emploi du verbe « subir » pour caractériser la situation du sujet au passif me choque toujours vu que *je reçois une gifle* et *je distribue des taloches* représentent le même syntagme. C'est mêler indûment la situation extralinguistique et la langue. Enfin si on range à l'actif *il lave la vaisselle* à côté de *les oiseaux chantent*, les verbes, réfléchis et réciproques ne représentent qu'une variante. P. 217 (§ 183 sqq. le passif) : un renvoi aux études de M<sup>r</sup> Jean Dubois

aurait été le bienvenu. P. 233 (§ 204 sqq. les modes) : objectivement, il est utile de rappeler que l'interprétation du subjonctif a posé et pose des cas de conscience aux grammairiens. Le résumé donné ici des vues d'E. Lerch, de M. Regula, de G. Guillaume, de M. G. Moignet de M. P. Imbs, de M. M. Cohen est, de ce point de vue, satisfaisant. Mais on aimerait connaître la position *personnelle* des auteurs sur ce propos. Qu'est-ce qui, en dehors des marques formelles (désinences) justifie l'existence d'un mode subjonctif? Quelle que soit l'opinion qu'on professe, une distinction préalable doit être faite entre les deux tiroirs et entre les types d'énoncé; l'un excluant toute forme dite d'imparfait, l'autre perpétuant — avec beaucoup d'incertitudes — des modèles archaïques. P. 262 (§ 234 le futur) : il est dommage que le plan adopté exclue une référence au futur périphrastique et à la périphrase *j'ai à + infinitif*. Du point de vue de la *pratique* du français il est utile de mettre les étrangers en face des commutations et des exclusions de *j'ai à le faire, je vais le faire, je le ferai*. P. 291 (§ 285 participe présent) : ici encore une distinction doit être faite entre les énoncés informatifs et les énoncés narratifs. L'emploi du participe présent (au sens propre) est exclu, en fait, des premiers (*\*j'ai vu un homme traversant la rue*). En français parlé la seule forme verbale vivante en *-ant* est le gérondif.

P. 323 (§ 304) : les constructions ambiguës du type *je l'entends chanter* (le représentant soit *quelqu'un* soit *un air*). P. 343 sqq. (§ 318 l'adverbe) : la bonne étude de M. E. Moignet pouvait être rappelée.

Je faisais part en commençant, de ma réserve non pas sur la grammaire générative elle-même, mais sur l'utilisation prématurée que certains ont tendance à en faire aujourd'hui. L'efficacité de l'analyse distributionnelle et de la méthode des transformations me paraît en revanche assez puissante. Il y a des cas où on se demande si les auteurs du présent ouvrage n'auraient pas eu avantage à y recourir. Rien n'interdit, au fond, de concilier l'acquis de la grammaire dite « traditionnelle » avec les progrès incontestables que ces procédés ont fait faire à l'analyse des syntagmes.

R.-L. WAGNER.

---

84. André MARTINET, Henriette WALTER. — *Dictionnaire de la prononciation française dans son usage réel*. France-Expansion, Paris [1973], 1 vol. 932 p.

L'enquête porte sur une population de dix mille mots environ, soit le cinquième de celle que le *Petit Robert* enregistre. Ce nombre

ne résulte pas d'un tri soumis au hasard. Ont été écartées les unités lexicales dont l'articulation se révèle constante pour un ensemble défini de sujets. Témoins de cette constance, les transcriptions que les orthoépistes donnent de mots tels que *plume*, *route*, *banc* : toutes concordent. On devine le temps et les soins que cet inventaire et ce choix ont demandés. Pour les mots restants, seuls des spécialistes avertis étaient capables de prévoir les cas où des variations risquent de se produire soit au niveau de la base (cf. *krɛp* ou *krɛ:p* pour *crêpe*) soit au niveau des formants (cf. *izo* ou *izə* pour *iso-*, *ism* ou *izm* pour *-isme*). Les noms propres ont dû être exclus de la liste. Heureusement celle-ci contient en revanche des mots étrangers (anglais ou américains pour la plupart) et des mots réputés « savants ». Les premiers permettent d'observer des réactions surprenantes chez les témoins auxquels ils ont été soumis. L'un, ayant un bon usage de l'anglais, rend *ice-* par [is-] dans *iceberg*, *icefield* ; mais passe à [ajs-] pour *iceboat*. Quelques variations traduisent une diversité dans les modèles visuels : soit *yog(h)ourt*. Il est évident que les témoins qui ont répondu [ˈjaurt] consomment un produit vendu sous l'étiquette de *yaourt*. L'articulation des mots « savants » est liée, elle, à un contexte socio-culturel. Il est dommage de ce point de vue qu'on n'ait pas indiqué si les témoins avaient fait ou non du latin. *Agnat*, *cognat* sont opaques pour des gens qui n'ont pas appris à déchiffrer *agnatus*, *cognatus* ou qui n'ont pas fréquenté la Faculté de Droit. C'est *probablement* le cas, ici, de ceux (au nombre de 14) qui ignorent la prononciation [agna]. Peut-être, car si je cite ce mot (que je n'ai pas eu une fois à prononcer au cours de ma vie) c'est que, tombant sur lui, il m'a fallu quelques secondes pour le rattacher à sa base ; faute de présence d'esprit je l'eusse aussi bien rendu par [aŋa].

Cela incite à réfléchir aux conditions de l'enquête proprement dite : elles sont analogues, en somme, à celles qui président aux actuels sondages d'opinion. Les dix-sept témoins informateurs des deux sexes s'échelonnent entre vingt et soixante et onze ans. Ils sont désignés par dix-sept des lettres de l'alphabet. Ce sont des « personnes cultivées, de résidence normale parisienne, mais d'une assez grande mobilité géographique » (p. 9). Chacun, par ses réponses, a révélé un comportement phonologique dont les traits sont précisément définis. La comparaison de ces tests a permis aux auteurs d'établir le profil d'un système phonologique « moyen » qu'on déchiffre (cf. p. 32-36) avec le plus grand intérêt. Les témoins sont l'objet d'une sorte de fiche signalétique. Celle-ci comporte notamment des indications sur leur ascendance, sur leurs études, leur profession, leur compétence en langues vivantes. Cela est excellent. Je ne vois que deux points à reprendre. Le

premier, déjà évoqué, concerne les études ; « études secondaires », « baccalauréat », « licence » ne signifient rien, à moins qu'on ne précise « classique » ou « moderne ». Le second me paraît aussi important. Les actions de substrat n'ont, au fond, jamais été méthodiquement observés, ce qui est pour le moins curieux dans un pays tel que la France. J'ai connu un Breton né à Paris de parents bretonnants qui s'étaient établis dans la capitale. Il avait passé par le lycée (études classiques), par la Sorbonne, et accentuait imperturbablement les mots disyllabiques sur la pénultième (ex. *mdison*). Ni l'École Normale ni la suite de sa vie à Paris n'ont conduit M. Roques, vieux parisien mais issu de souche gasconne, à distinguer les nasales profondes : [ā] et [ō] étaient indiscernables dans sa bouche. Le lieu de naissance d'un témoin est aléatoire, celui des ascendants aussi. Je regrette, pour ma part, étant donné la date de cette enquête et la composition actuelle de la population parisienne, qu'on n'ait pas inclus dans la fiche un renseignement sur les souches du père et de la mère.

Tels quels, ces observateurs sont donnés comme représentant une sorte de système de prononciation moyenne, normale... mais de quelle langue ? « Prononciation française » répond le titre du volume. Ici, je me rebiffe, comme chaque fois que le mot de « français » est connoté au sème d'« unité ». Du point de vue qui nous occupe ici « français » recouvre objectivement l'ensemble des parlers français, donc une extrême diversité de systèmes phonologiques. De quel droit dénie-t-on à [plœm] pour *plume*, à [parlɛ:] pour *parler* le privilège d'arborer cette étiquette, si ce n'est au nom d'un dirigisme inavoué ? Mieux valait dire ouvertement « prononciation parisienne ». Et voilà Paris promu une fois de plus au rang de modèle, à ceci près que le modèle n'est plus attaché comme jadis au comportement langagier d'une classe sociale particulière mais à un certain niveau de culture. En tant que parisien authentique je pourrais en tirer gloriole ; je me garde bien de le faire. Le problème d'ailleurs n'est pas là. Une fois levée l'ambiguïté du titre il reste le fait que les auteurs admettent tacitement une hiérarchie de valeurs dans les systèmes phonologiques et que celui des témoins interrogés est tenu pour supérieur aux autres... puisque ce dictionnaire, fort bien fait, va s'imposer comme ouvrage de référence. Ce n'est pas d'une autre manière, au fond, qu'en jugeait Vaugelas. Cela pour dire qu'il serait souhaitable de mener une contre-enquête sur d'autres témoins, parisiens eux aussi, mais d'un niveau moins relevé. L'entreprise est d'ailleurs réalisable grâce, précisément, au travail préparatoire si bien conduit par M. A. Martinet et M<sup>me</sup> Henriette Walker. Elle montrerait sans doute l'avantage que donne la culture pour l'interprétation d'ensembles graphiques compliqués. Nombre de



mots « savants » sauteraient de la liste. Je n'ai pu faire autre chose que de sonder une dizaine de ces gens dont je connais la souche et qui ont seulement passé par l'école primaire. Confronter à *agnat, enneagone, ex-libris, ichtyologie, quater, quartzile, physiognomonie*, tous ont répondu avec ensemble « j'sais pas, j'connais pas ». Fait plus intéressant, tous réalisent en [ɛs-] le groupe *ex*+*consonne* (*exquis, exposition*) que, par hyperpurisme ou parce que conditionnés comme je l'ai été moi-même enfant, les dix-sept témoins réalisent « correctement » en [ɛks-]. Tandis que, confrontés à *quelque chose*, deux d'entre eux se laissent franchement aller à dire (comme moi d'ailleurs...) [kɛkʒoz ou kekʒoz].

Il est vrai, au reste, — et j'en reviens là au propos des auteurs — qu'un examen critique des sources anciennes et des dictionnaires de prononciations modernes révèle à quel point la règle d'or (référence au modèle proposé par la bourgeoisie parisienne cultivée) était ambiguë et peu efficace. De tous temps, en matière de prononciation, des désaccords menus ou graves ont divisé cette classe. Il était absurde de le dissimuler. Il en va de même aujourd'hui pour l'ensemble des Parisiens (authentiques ou assimilés) à tous les niveaux. On est donc heureux que ces divergences soient ici révélées. Un tel ouvrage prémunira les étrangers contre le leurre d'acquérir la « meilleure » prononciation possible. Il délivrera de leurs scrupules, on l'espère, les orthoépistes sérieux qui interviennent dans la confection des dictionnaires monolingues ou bilingues. Inclinerait-il vers plus de tolérance, je ne dis pas les puristes, mais ces gens de Paris ou d'ailleurs, qui cherchent simplement à se distinguer par la correction de leur parole? c'est une autre question, et elle mériterait aussi une contre-enquête. Tel de nous, par exemple, admettra très bien qu'un confrère de Toulouse, de Bretagne, de la Manche, articule le français selon le système phonologique de son parler natal. Le même, — supposons-le parisien — souffrira le martyre si un autre parisien de son milieu néglige des différences qu'il *sent* fondamentales. J'en parle pour moi : il me faut me vaincre pour ne pas reporter sur la personne l'aversion catégorique que s'inspirent les réalisations [brève] pour *brevet*, [brɔʒe] pour *brochet*, [kalotɛ] pour *calotin*, etc. Histoire d'âge, de caractère. Billevesées? Je n'en suis pas sûr. Des témoignages méthodiquement recueillis sur ces réactions pourraient être utilisés dans un siècle ou deux par les historiens du français. Il faut louer en tous cas les auteurs de n'avoir jamais manipulé (au sens péjoratif du terme) les réponses. Celles-ci sont respectées, même quand elles représentent un écart peu commun par rapport à la moyenne : ex. [brɔk] pour *broc*, [dag] pour *dague*. Pas plus que leur honnêteté, la compétence des auteurs ne donne prise au moindre soupçon. Leurs transcriptions attestent une très

fine sensibilité aux timbres, aux degrés d'aperture, aux longueurs. Reste peut-être que dans le traitement de quelques groupes il est difficile de décider sans instrument de la qualité d'une articulation. Le seul mot, je dois dire, qui motive cette remarque est le quasi imprononçable *absorptivité*. Sauf une divergence entre [aps-] et [abs-] tous les témoins l'ont réalisé [apsorptivité]. La sourde -p- est-elle constante? Au cours d'une contre-enquête que je me suis amusé à faire auprès de dix personnes, quatre ont nettement articulé [apsorpti-]; trois, conditionnées sans doute par *absorber*, non moins nettement [absorb-tivité] avec une pausette après *b*; je dois dire que trois ont lamentablement bafouillé, escamotant en fait la labiale. On n'en a pas terminé avec ces observations. Aucune, sauf en ce qui concerne le titre, ne touche l'ouvrage en lui-même, ce sont les réponses qui les suscitent. J'estime, avec M. Joseph Hanse, que ce dictionnaire, complet, de consultation commode, bien présenté, fournit à propos des données qui manquaient aux francophones et ouvre le champ à maintes recherches.

R.-L. WAGNER.

---

85. Fernand CARTON. — *Introduction à la phonétique du français*. (Coll. « Études », n° 303, série de langue française), Paris, Bruxelles, Montreal, Bordas, 1974, 250 p., in-8°.

Cette étude synchronique, puis diachronique du phonétisme français, suivie d'un chapitre d'orthoépée répond à un besoin certain des étudiants et complète heureusement une collection déjà riche. On y trouve, après d'indispensables précisions sur les alphabets phonétiques et les habitudes des divers utilisateurs : phonéticiens, dialectologues, romanistes, etc., un bon exposé des tendances et des techniques par un phonéticien dialectologue compétent et — ce qui ne gâte rien dans un manuel d'enseignement — enthousiaste : « c'est une science de pointe, c'est la discipline linguistique la mieux élaborée », p. 5). L'A. rappelle avec clarté l'opposition phonétique/phonologie, en montrant que toute démarche phonétique a toujours été guidée par une phonologie, longtemps implicite : « Un tracé de phonétique instrumentale » rappelle-t-il, après Pilch, « n'est intelligible que lorsqu'on lui applique des concepts théoriques, par exemple le critère d'opposition. » (6). Après avoir présenté les faits sous l'angle de l'émission, puis de la transmission et de la réception, *i. e.* d'un point de vue essentiellement physiologique puis acoustique et familiarisé ses lecteurs avec les notions de lieu d'articulation ou de formants,

il aboutit à une description phonologique largement inspirée de celle d'A. Martinet. Il expose ensuite les divers phénomènes combinatoires et un chap. fait le point sur les études récentes sur l'intonation et la prosodie. On louera sans réserve la clarté de l'exposé, le choix heureux des illustrations (souvent empruntées à l'excellent album de Straka), les efforts pour détruire des erreurs enracinées : l'h aspirée ne mérite pas ce nom, elle est « soufflée », « expirée » (19) ; « le français fourmille d'hiatus » (43, cf. 75) ; les exemples (90 : Messieurs, les Anglais, tirez les premiers / Messieurs les Anglais, tirez les premiers) ou les anecdotes (82), et surtout le sens de la relativité montrée par l'A. Il n'hésite pas à souligner les faiblesses du classement traditionnel des consonnes fondé « sur une simplification arbitraire de faits physiologiques insuffisamment connus » (53) et ce qu'il peut y avoir d'aléatoire dans un découpage de tracé spectrographique. Il montre, en particulier, le jeu complexe des « compensations » : « Il est certain que, pour dire la voyelle y, les Français avancent et arrondissent les lèvres. Mais il est possible de prononcer un y presque semblable acoustiquement avec une cigarette en bouche ou en tenant volontairement les lèvres écartées » (55). Et « si, au café, j'entends « Vous prenez une pierre ? », au lieu de « Vous prenez une bière ? », je rétablirais sans peine ce qu'on a voulu me dire ! » (9).

Le chap. sur la phonostylistique laisse le lecteur un peu sur sa faim : avec une prudence bien compréhensible, l'A. se garde de prendre nettement parti entre partisans et adversaires de l'expressivité des sons. Peut-être eût-il fallu dire, encore plus nettement, après Grammont et Guiraud que cette expressivité se situe toujours au niveau de la première, jamais à celui de la deuxième articulation. Spire eût mérité une mention, au moins dans la bibliographie.

On sera plus réticent à l'égard de la deuxième partie, diachronique. Certes, l'A. a cru pouvoir et devoir s'appuyer sur les ouvrages de la même collection (Lanly, Batany), mais ne convenait-il pas de rappeler, même dans un manuel de phonétique qu'il n'existerait pas de phonétique historique sans la méthode comparative. L'A. a le droit — et le devoir — de juger, comme il le fait de la possibilité (150) ou de la plus ou moins grande probabilité de telle évolution phonétique, mais seul le comparatiste peut dire ce qui a effectivement eu lieu. Demander au double jeu du principe d'économie (remis à la mode par A. Martinet) et du besoin d'expressivité de rendre compte de l'ensemble d'une évolution, c'est s'exposer à des simplifications abusives. Le dialectologue le sait bien et M. Carton multiplie avec raison les exemples d'évolutions divergentes empruntés aux parlers d'oïl, le plus souvent. Si, comme tout le laisse croire, le résultat de l'évolution du *e* long



tonique libre pouvait être, à Paris, au XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s., suivant les locuteurs : *ei*, *oi*, *wa* (ou déjà *ε* pour certains mots), à quoi bon proposer une histoire faisant se succéder ces diverses prononciations, histoire linéaire et finaliste qui ne peut que simplifier à l'extrême et donc fausser la réalité. C'est ici un des mérites de la grammaire générative d'avoir fourni une représentation claire. On regrette que l'A. n'ait pu disposer de l'intéressante th. de D. C. Walker, *Old French Phonology and Morphology* (San Diego, 1971). Du moins le livre de Robert D. King a bien montré qu'on ne saurait mêler deux ordres de phénomènes : le changement phonétique qui intervient dans la compétence du sujet parlant : de *berbice* à *brebice* on ne saurait passer par une évolution lente (136, 147). En revanche, la généralisation de cette prononciation concerne la socio-linguistique. Dans le cas du /wa/ populaire parisien, cette extension demandera cinq siècles. A situer l'évolution du phonétisme dans le cadre comparatiste, on gagne de pouvoir poser un certain nombre de reconstructions incontestables et, dans les autres cas, de dégager immédiatement ce qui fait difficulté. On ramène la plupart des « évolutions historiques » telles que les retracent les manuels classiques, à leurs justes dimensions d'hypothèses fondées sur des faits plus ou moins bien établis ou sur une absence quasi totale de faits. L'A., au contraire, par souci d'être complet, est contraint de renvoyer l'étudiant à ces manuels et multiplie les « selon Straka », « d'après Fouché », « pour Bourciez » : « autorités » éminemment respectables, mais qui ne doivent être prises en considération que sur preuves et faute de place, ces preuves ne sont pas fournies.

Dans le domaine, fort délicat, de l'orthoépie, l'A. adopte une position moyenne (bon moyen, on le sait de recueillir un maximum de critiques) : pas de laxisme excessif qui risquerait de rendre la communication difficile entre Français ou francophones ; pas de purisme archaisant. Position pleine de sagesse, mais qui n'est pas nécessairement scientifiquement la meilleure, si la langue a vraiment évolué, si le français réellement parlé est vraiment différent dans sa syntaxe, comme dans ses intonations, du français traditionnel. (Ce n'est pas faire une critique sérieuse de l'ouvrage de Blanche-Benveniste et Chervel que de le déclarer « politiquement engagé » (208) : toute prise de position sur les problèmes actuels de l'orthographe et de la langue l'est nécessairement.) A vrai dire, la question concerne la syntaxe, la morphologie et la lexicologie autant que le phonéticien et en l'absence de toute description sérieuse du français ou des français parlés, on ne peut pour l'instant que suspendre son jugement ou émettre de simples opinions.

P. 6 : ne pas attribuer à Guillaume une terminologie où intervient la notion de *code* ; *fonction*, chez Hjelmslev, n'est pas synonyme



de *forme* ; 7 : pourquoi modifier le tracé célèbre du CLG présentant les axes diachronique et-synchronique ? ; 13 : la notion de phonème et celle de double articulation sont des universaux linguistiques dans la mesure où ils définissent *a priori* toute langue ; 57 : dire du bébé qu'il « émet des sons qui ne sont pas des phonèmes du français mais qui le sont peut-être dans d'autres langues » est une formule peut-être acceptable pour le phonéticien, mais certainement pas pour le phonologue ; 65 : lire (parisien) ? ; 75 : sur le franç. « langue du calembour », renvoyer à Bally, *Linguistique générale et linguistique française* ; 87 : « toutes les consonnes finales écrites », quoi qu'en dise l'A. ne se prononçaient sans doute pas chez Joinville (cf. Straka, *T.L.L. Strasbourg*, II, p. 52) ; 99 : dans *elle a acheté une robe très courte*, l'analyse en constituants immédiats ne dégagera pas forcément « trois unités de sens et de syntaxe », au contraire, elle séparerait *elle* du prédicat sur lequel opérerait ensuite une division entre le syntagme verbal et le nominal ; 108 : on aimerait savoir ce qui permet à l'auteur de dire que le « *Traité de stylistique* de Bally... n'a guère été lu en France ? ; 116 : ce qui lui fait abandonner la distinction entre incise et incidente ; 125 : lire *ressortissent* au lieu de *ressortent* ; 126 : l'A. fait remarquer avec raison la diérèse d'*ennui*, n'était-ce pas une occasion de rappeler les lois de Tobler ; 127 : *Voudriez-vous aller me chercher du jambon*, est bien un vers, simplement mauvais ; 134 : les explications « par la race » sont « rarement convaincantes ». Certains seraient tentés de dire « jamais » ; 135 : « L'accent reste d'une remarquable fixité en latin et en anc. fr., et si on a rendu plus proéminent le segment initial de *asinu* au point de rendre à peu près inaudible le *i* (asne, deux syllabes), c'est que cela convenait pour le succès de la communication et pour l'expressivité. » Quelle preuve peut être fournie de cette affirmation ? ; 137 : on met sur le même plan et sur le compte de la dilation le passage de *veni* à *vin* et celui de *totli* à *tuit* (d'ordinaire expliqué par un yod surgi de combinaisons syntaxiques) ; l'umlaut ici aurait donné /tyt/ ; 138 : « le mot *morpho-phonologie* est prononcé » (phonétique, quand tu nous tiens !) « *morphonologie* par beaucoup de linguistes » ; 139 : « les mots très longs tendent à s'apocoper » : la loi de Zipf, malgré son insuffisante rigueur, méritait d'être rappelée ici ; *dodo* n'appartient pas au même type de formation lexicale que *métro*, et *télé*, même si, pour d'autres raisons, on tend à les rapprocher ; 140 : *d(e)sir* était encore dans ma jeunesse, la prononciation, à la Comédie Française d'acteurs comme Lefaur ; le *De analogia* de César avait-il beaucoup à voir avec l'analogie de la grammaire historique ? ; 143 : un *lepore* paroxyton eût donné *levuer*, *leveur*, mais non *levour* ; 150 : l'assimilation rs > ss peut être contestée

(Fouché, 801), cf. *ours*, *vers*, etc. ; 151 : l'A. semble considérer que l'orthographe *island* montre que l's était encore prononcée lors de la conquête normande. Ce qui va contre l'opinion admise (Bourciez) et demande démonstration ; 152 : « dans *pers(i)cum*, le s est très solide et se maintient, c'est le c qui disparaît pour donner *perse*. Dans *pers(i)cam*, au contraire, c'est la première consonne qui est sacrifiée pour faire *pesche* ». Pourquoi ? ; 158 : l'A. parle du *Midi de la France* avec la superbe indifférence de Vaugelas pour les pays d'au-delà de la Loire et p. 184 il attribue à « certaines personnes » la prononciation /âne/ pour *année*, caractéristique de l'Ouest (notamment du Gard et de l'Hérault) ; 165 : « *Populus* « peuplier » et *populus* « peuple »... sont distingués par la place de l'accent ». Lire naturellement : par la quantité du o initial (ils sont tous deux proparoxytons) ; 169 : ne pas parler de pénultième inaccentuée pour *semper* et *inter* ! ; 171 : la réduction des divers hiatus en moyen franç. n'est jamais présentée comme un phénomène général ; 173 : il y a bien une forme populaire *pourfil* ; 178 : *amour* est déclaré forme champenoise avec assurance ; ce n'était qu'une timide hypothèse chez Fouché ; 184 : il est signalé que déjà dans le *Roland*, en assonne avec a et que « le passage de ê > â est assez récent » ? ; 185 : pourquoi rebaptiser Ramus (P. de La Ramée), en Rameau ? ; on regrette que la bibliographie ne mentionne qu'un art. traduit de Schane (*French Phonology et Morphology* est cité en note), que la phonologie générative soit présentée comme une discipline à ses débuts, sans que soit même mentionné *Sounds Patterns of English*. Tobler, Mazaleyrat et le *Vers français* de Grammont ne sont pas cités pour la phonostylistique et la prosodie. En conclusion, un manuel intéressant avec de sérieuses qualités, mais qu'une nouvelle édition devrait améliorer.

Jean STÉFANINI.

- 
86. Michael H. GERTNER. — *The Morphology of the modern French Verb*, The Hague-Paris, Mouton, 1973 (Janua linguarum, Series practica, 204), in-4°, 150 p.

Ce livre, qui a pour origine une th. de Columbia (1971), dirigée par R. Austerlitz, étudie la morphologie du verbe français, suffixation et dérivation comprises, dans le cadre génératif : c'est-à-dire que l'A. fournit une série de règles, les unes, 58, applicables à tous les verbes, les autres, marquées d'un astérisque, 63, pour les verbes traditionnellement nommés « irréguliers » (4 règles, comportant un exposant a, en doublent d'autres pour

en limiter ou bloquer l'application : ainsi R 6 : -i → -is/-Voy. qui transforme *fini-* en *finis-* devant Voy. est suivie d'une R 6<sup>a</sup> qui en interdit l'application aux verbes (*re*)*fuir*, *enfuir*, (*sou*)*rire*, *bruire*). Ces règles, génératives au sens le plus strict du terme, permettent de « générer », d'énumérer toutes les formes des verbes français, les prédisent. Mais si l'A. renvoie volontiers à Schane, il ne s'inscrit pas dans le cadre de la phonologie générative (tel que l'ont défini Halle et Chomsky dans *Sound Patterns of English* et tel que *French Phonology and Morphology* l'a popularisé pour le français) : il utilise une notation phonémique et non par traits et ignore, apparemment, les fondements épistémologiques de cette démarche. Il se réfère bien, par ex., au principe de simplicité, en soulignant que ramener les deux types productifs de conjugaison, celui de *chanter* et celui de *finir* à un seul, diminue le nombre des règles et qu'on a intérêt, toujours pour simplifier à prendre pour base les désinences de *finir* plutôt que celles de *chanter* (p. 19). Mais il ne se pose aucune question sur le genre et la portée des règles qu'il donne, sur leur place au sein d'une grammaire du français. Au départ, il formule des règles de structure simples : règles de réécriture non contextuelles, recouvrant les analyses traditionnelles : la première décompose toute forme verbale en racine + terminaison, la seconde distingue en cette terminaison, les marques bloquant personne et temps ou l'absence de toute marque, la 3<sup>e</sup> énumère 7 temps (*tenses*), mais la 4<sup>e</sup> qui énumère les 6 personnes est doublée d'une règle spécifique, ramenant ces 6 personnes à une seule pour les unipersonnels : et l'A. reconnaît qu'elle relève du lexique ou de la syntaxe (55) (du lexique pour *falloir* ou *chaloir* — Damourette et Pichon y joignaient *y avoir* — qui ne peuvent être employés à une autre personne ; les autres unipersonnels ont le choix entre cette construction ou une personnelle). Les règles suivantes, de R 12 à R 23, énumèrent, en somme, les marques temporelles et personnelles (par ex. : R 12 : pres. → -ø, R 15 : cond. → -rɛ) et seraient proprement (cela n'est pas dit par l'A.) morphologiques, comme celles, plus particulières, qui précisent qu'à la 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> personne, au passé simple, -sonz → -sməZ (R 28). On est plus embarrassé pour définir le statut — morphologique ou phonologique — de celles, qui en même temps que la désinence « prédisent » les phénomènes de liaison. L'A. affirme que ses règles doivent naturellement être complétées par toutes les règles phonologiques qui assurent la réalisation phonétique des phrases françaises, mais la liaison semble en fait assez mal assurée. Peut-on, par ex., poser à la 3<sup>e</sup> pers. sg. de l'indic. et du subjonctif prés. (et du passé simple à la 1<sup>re</sup> conjugaison) un -t pour rendre compte de la liaison dans les tours interrogatifs (*aime-t-il*) et ajouter que si cette liaison ne se fait pas dans les



autres environnements, cela est « of no morphological signifiacance »? (p. 17, n. 3). Peut-on ensuite prétendre que l'on accepte l'ensemble des règles phonologiques du français? Tout se passe comme si l'A. se contentait de mettre au point une mécanique assez complexe, permettant effectivement de produire toutes les formes verbales du français, par ex. en utilisant un ordinateur, sans se soucier d'intégrer ces règles dans une morphologie du français. On a certes le droit de traiter un ensemble de phénomènes donnés et d'en simplifier la description à l'aide de règles. Mais celles-ci doivent former une grammaire cohérente et non une série d'« astuces ». L'A. a beau jeu de dire que sa description est plus simple que les tableaux traditionnels de conjugaisons, mais quel grammairien s'est jamais contenté de donner ces tables sans en dégager préalablement le maximum de « régularités »? L'A. est fondé à montrer qu'il peut substituer deux règles seulement aux trois que nécessiterait une explication historique des alternances radicales *val-/vau-/vaud-* dans *valoir* et ses dérivés. Il ajoute honnêtement : « The only advantage to the historical approach is that all three rules are phonetically motivated, whereas R 96 is not » (p. 58, n. 1) (R 96 :  $a \rightarrow o/-C-C$ ). On ne reprochera pas à l'auteur de ne pas se référer à l'histoire pour expliquer la morphologie des verbes du franç. mod. (Schane s'est-il vu assez reprocher d'avoir formulé des règles, semblables à des lois phonétiques). Ce qu'on reproche à l'ouvrage, c'est de fournir des règles non intégrables à l'actuelle phonologie du français et de ne jeter aucune lueur nouvelle sur la conjugaison française. Qu'apporte au grammairien une règle comme R 84 :  $C^2 V(V) (C^1) \rightarrow C^2/- \left. \begin{matrix} -s \\ -Q \end{matrix} \right\}$

(p. 52 et 120), qui supprime les éléments de la racine après la consonne, dans les formes du passé : ainsi *croître* dont la racine est /kruas-/ devient /kr-/ au passé simple, au pc., etc., ainsi que 107 autres verbes dont la liste est fournie? C'est une simple description qui ne s'intègre pas à un ensemble. On regrettera que l'A. non seulement n'ait pas su se donner le cadre théorique de phonologie générative indispensable et même qu'il ait ignoré d'aussi solides études que la *Morphologie* de Félice ou l'étude de Blanche-Benveniste et Vanden Eynde.

Ce manque d'information est sensible encore davantage dans l'étude de la dérivation : elle se borne à reprendre l'essentiel des études antérieures de Pichon et de Dubois. Il ne dispose d'aucun critère pour décider en quel cas on doit reconnaître un suffixe. Faut-il découper *écornifler* en *écorn-ifier*? (96). L'A. ne pouvant se fonder sur sa propre intuition, recourt aux dictionnaires (Larousse, Robert et naturellement pour l'étude des suffixes, le dict. inverse de Juilland), mais il n'a pas consulté le seul qui lui



eût été utile parce que, de parti pris, fondé sur le sens linguistique de l'auteur, le *Dictionnaire Larousse du franç. contemp.* de Jean Dubois. La valeur sémantique des suffixes lui est difficilement perceptible : si le Larousse voit dans *-oyer* un sème « devenir », c'est peut-être une expression malheureuse, mais qui correspond au fait incontestable que *rougeoyer*, *verdoyer* (absent de la liste), etc., supposent un processus duratif et progressif : la valeur répétitive de *festoyer*, *flamboyer*, *larmoyer* est incontestable (104).

P. 14 : poser l'équivalence fréquence et régularité, c'est aller contre la constatation bien connue que les verbes les plus fréquents sont les plus irréguliers (idée développée par Mańczak) ; 15, n. 2 et 64 : il n'y a pas 3 verbes dont l'impératif emprunte ses formes au subj., mais 5, si l'on ne tient pas compte de *sachez*, *sachons* ; 16 : faute d'impression pour 2 sg. prés. ; 18 : les vues de Guillaume sur la morphologie du verbe méritaient d'être signalées ici ; 31 : le franç. n'évite pas systématiquement l'hiatus, fût-ce dans la conjugaison : *nous louons* ; 52 : les règles ne font pas intervenir l'accent pour expliquer l'apophonie de *je meurs/nous mourons* ; 60, n. 2 : ne pas poser comme une règle que l'impératif de *vouloir* emprunte régulièrement ses formes à l'indic. ; 64 : en fait, tous les impératifs subjonctifs voient la valeur sémantique du verbe modifiée ; n. 9 : *il s'en est allé* reste la forme du franç. « correct » et la forme « en allé », n'est pas admise comme *enfui* ; 82 : *émotionnant* n'est pas le synonyme d'*émouvant* ; 83 : *moudre* disparaît à Paris parce qu'on y moud rarement quoi que ce soit ! Ce serait vraiment dommage pour les marchands de moulins électriques ; 87 : il suffit de consulter le dict. des mots sauvages de M. Rheims, pour y trouver des composés en intro- : *introdufiliser*, *introjecter* et d'après les principes de l'A., *introverti* permet de poser un verbe *introvertir* ; 96 : on est surpris de ne pas voir mentionner *boursicoter* à côté de *tournicoter* ; *asticoter* (non cité), en dépit de l'étymologie, paraît participer de la valeur répétitive du suff. ; 98 : on ne saurait dire que *poulain* soit « a back formation from the verb » pouliner et s'emploie aussi bien pour la femelle que pour le mâle ; 99 : *imaginer* ne se rattache en fait ni diachroniquement à *image(r)* ni synchroniquement : il s'agit en l'occurrence d'images mentales.

L'auteur semble ignorer la thèse de Schane sur l'aspect abstrait de la phonologie générative du français, lié au fait historique de l'introduction de mots latins en français (opposition *jour/diurne*) ; 103 : on pourrait ajouter le verbe *magouiller* qui prouve la vitalité du suff. *-ouiller*.

En conclusion, ouvrage intéressant, mais bases théoriques mal définies.

J. STEFANINI.

87. Kjell-Åke GUNNARSON. — *Le complément de lieu dans le syntagme adnominal*, C. W. K. Gleerup, Lund [1972], 1 vol. 8° 130 p. [Études romanes de Lund, 20 publiées par Östen Södergård].

L'auteur ne s'attaque pas à un faux problème. La question dont il traite est complexe en effet. Elle touche, entre autres points, à la constitution de syntagmes du type *le pauvre sous l'escalier, la maison dans la ville* (titre) ; à la reprise d'un complément adverbial par un complément déterminatif (*les condamnés de Conacry* rappelant une phrase précédente où il est fait état de gens condamnés à *Conacry*) ; aux relations entre les prépositions *à, de, dans*, etc. (cf. *j'ai pensé à un hôtel du ∞ au Quartier latin ∞ dans le Quartier Latin*). Dans la pratique, ces faits préoccupent peu les sujets francophones : ils ne manquent pas de moyens en vue de parer aux difficultés que soulève p. ex. la reprise d'un syntagme tel que *ma maison en ville*. Aussi sont-ils à peine évoqués dans les grammaires traditionnelles. Ils intéressent en revanche au premier chef les étrangers. Ce n'est pas un hasard si les meilleures descriptions des compléments adnominaux sont fournies par les études de G. Dietrich, d'E. Spang-Hanssen et par K. Togeby dans sa magistrale grammaire du français. La grammaire générative constitue-t-elle un instrument plus puissant d'analyse ? Le présent travail devrait permettre de s'en rendre compte. Je passe sur les trop nombreuses fautes de frappe et sur les maladresses (p. 17, l. 21 remplacer *de* par *par*, p. 25, l. 10 rétablir *de ce nom*, p. 27, l. 6 remplacer *à* par *sur* ou *contre*, etc.) qui déparent un volume de la collection des *Études romanes de Lund*. Sur le fond, les lecteurs en décideront suivant leurs tendances et leur humeur. Plus d'un, sans doute, refermera le volume sitôt ouvert, déconcerté par la déplorable sécheresse de l'exposé et l'affectation prétentieuse d'un style à la remorque de celui des mathématiciens. Je ne comprends pas que les grammairiens, si doués, de l'actuelle génération s'attachent puérilement une aussi mauvaise image de marque. Cet enfantillage est d'autant plus regrettable que, si l'on surmonte l'irritation qu'il suscite, il s'avère que M. Kjell-Åke Gunnarson dégage avec beaucoup de finesse un grand nombre de propriétés intéressantes tenant au caractère défini ou indéfini des déterminants, ouvre maintes voies de recherche en particulier dans le domaine des références. Mon devoir deenseur est donc de le signaler aux francistes et de leur en recommander la lecture. On connaît les critères qui permettent, aujourd'hui de définir et de classer les syntagmes d'après leur réaction à des tests appropriés. M<sup>me</sup> J. Giry, dont j'ai eu enfin le temps de lire la thèse sur les constructions du verbe *faire*, les utilise avec beaucoup

de finesse. On se trouve, devant son travail, en face d'une œuvre éclairante à tous égards. Mais M<sup>me</sup> J. Giry pouvait isoler sans inconvénient ces constructions des phrases où elles s'enchâssent. Il n'en va pas de même de celles auxquelles M. Kjell-Åke Gunnarson a à faire. Sans doute rétablit-il quelques contextes en vue de montrer qu'une construction à première vue étrange est admissible une fois située dans un ensemble. N'empêche que, la plupart du temps, les exemples sur lesquels il opère n'ont qu'une apparence de réalité. Extraits d'un discours que nous ignorons, il s'ensuit qu'on flotte avec eux entre ciel et terre comme dans ces sémantiques où l'on traite de pseudo-signes. Cette méthode contraint le lecteur à recréer lui-même constamment des contextes ; cela lui demande du temps et de la peine. Quand l'auteur pose (p. 8, 1. 3) que pour formuler les règles qui engendrent ces compléments il faut repousser les méthodes traditionnelles et partir du « concept de grammaticalité », on ne peut se défendre d'être inquiet. Confond-il grammaticalité avec intuition (= discrimination de l'intelligible et de l'indicible) ou s'agit-il de jugements de valeur sur la correction des tours ? Répute-t-il indicible ce qui est condamné par le bon usage, bien que nombre de tours agrammaticaux soient parfaitement intelligibles dans un contexte approprié ? Il n'y a pas de concept plus vague et moins efficace que celui-là (cf. les remarques de M. J. Boons sur les facteurs qui influencent les sujets dans leurs jugements d'acceptabilité). J'ai ouï-dire qu'un Américain venait de formuler des observations spirituelles sur l'usage de l'astérisque dans la nouvelle grammaire. Puissé-je les lire ! L'inconvénient de ceux qu'utilise l'auteur, ici, résulte de ce qu'ils marquent aussi bien des phrases indicibles (ex. *ce matin nous avons admiré l'église* au début d'un discours, sans coréférence) que des tours intelligibles et qui n'ont contre eux que d'être refusés par les normes (p. 29, 2.2.4 début, p. 49, 2.3.2.5, p. 91, 3.2.2. ex. 73, etc.).

Que la grammaire traditionnelle s'expose aux justes critiques des générativistes, ce n'est pas niable. Dans combien de cas, en effet, pêche-t-elle ou par aveuglement ou par imprécision ! Mais que la dialectique, puissante, des générativistes souffre souvent de la manière dont elle est présentée n'est pas niable davantage. Et puis ce purisme, de la part de savants ! Quand on attend encore une grammaire des énoncés informatifs courants ! Le français, c'est ce qui s'écrit, je veux bien, ce que nous disons, gens « distingués », d'accord ; mais c'est aussi *tout* le reste, et ce reste je ne suis pas prêt à le sacrifier. Réécrit, mis à la portée d'un lecteur moyen, cet ouvrage aurait beaucoup plus de poids et d'efficacité. Il est dommage que l'auteur, sans affaiblir en rien

la rigueur de ses raisonnements, ne l'ait pas humanisé dans le style, excellent en général, qui n'est pas le moindre agrément des travaux émanant de nos confrères scandinaves.

R.-L. WAGNER.

88. Suzanne ALLAIRE. *La subordination dans le français parlé devant les micros de la Radiodiffusion*. Klincksieck, 1973. Paris. 237 pages.

— Cette thèse est une étude de corpus : 20 heures d'émission de radio en direct comprenant un certain nombre de débats entre les personnalités politiques qui ont participé à la campagne électorale de mars 1967 (du 13 février au 13 mars). Le but visé est une analyse de la phrase dans l'ordre de l'oral, de façon à vérifier si l'idée reçue que le discours parlé refuse la subordination est bien exacte. Il fallait faire cette analyse, et S. Allaire y parvient admirablement.

— Après avoir montré comment le corpus se définissait à l'aide de paramètres constants (il s'agit d'un type de message oral de « stimulation directe », avec public virtuel de masse), S. Allaire revient à plusieurs reprises sur le type de subordination qu'elle recherche : pages 19, 22, 24, 31 elle affirme sa définition. Les traits pertinents retenus sont les suivants : « l'élément connecteur qui signale la proposition comme subordonnée ; la position de la séquence subordonnée par rapport aux segments du même niveau ; les rapports morpho-syntaxiques qui s'établissent entre le verbe subordonné et certaines unités contextuelles ; en langue parlée, les faits d'intonation » (p. 31).

— Deux grandes parties dans cette thèse : une étude descriptive du corpus, avec établissement d'une typologie ; une analyse du modèle de performance que constitue la situation de parole en radiophonie. Cherchant à fonder rigoureusement son investigation sur des critères où n'entrent pas les évaluations de contenu sémantique, S. Allaire est conduite à distinguer deux grandes classes : l'une où le morphème de liaison est « tout à la fois connecteur, représentant d'un autre segment, par référence au contexte ou à la situation, élément constituant de la phrase qu'il introduit », tels les éléments : *qui, que, quoi, où, dont, lequel ; comment, pourquoi, quand* ; l'autre où « le morphème de liaison n'est pas un suppléant », tels les segments *comme si, pour que, comme, si*, etc.



— L'analyse des subordonnées marquées par *qui* se subdivise en quatre sections dominées par les types ainsi formalisés :

A — "X -- SN qui V --- Y // C'est — SN qui V -- Y

B — "X -- ce qui V --- Y

C — "X ---- O qui (N) V --- Y

D — "X ---- O qui que P --- Y

A et B comportent la présence d'un antécédent, C et D son absence. Les exemples illustrant chaque type sont analysés et commentés avec rigueur, dans le détail. Il est intéressant de relever (p. 79) que les seuls « modèles réellement productifs... sont ceux du type A : *SN qui V*, et du type B : *ce qui V* ».

— Le deuxième chapitre traite des subordonnées marquées par la conjonction *que* : on distingue plusieurs types selon que la conjonction est seule, ou précédée d'une préposition, ou d'un adverbe ou d'un nom. Une fois étudiée la distribution de chaque proposition une conclusion d'ensemble souligne que le segment *que* « est un morphème de liaison qui marque comme subordonnées un nombre important des phrases du corpus... et qu'il entre dans un système de formes où il est complémentaire de la préposition *de/à* ou de la marque  $\emptyset$ ... le « conjonctif » introduit une phrase, la « préposition » un syntagme nominal ou un verbe privé de ses affixes ». Dès ce moment de l'analyse, S. Allaire constate que la fréquence du morphème *que* dépend certainement de la situation de discours des interlocuteurs où le schéma syntaxique de base est : *Je/vous + Verbe que P* (p. 143).

— Dans le chapitre III où sont analysées les subordonnées marquées par les segments *comme*, *quand*, *si*, on trouve conduite avec une extrême finesse une analyse des subordonnées en « *si + P* », fondée sur la distribution du morphème, que visualise le tableau de la page 157.

— La typologie que présente S. Allaire sur ce corpus oral regroupe les catégories traditionnelles, même si l'analyse des distributions permet de faire apparaître des structures originales. Aussi trouve-t-on plus d'intérêt à la lecture de la deuxième partie où l'on quitte le plan du système pour retrouver celui du discours et les problèmes de l'énonciation. Il s'agit maintenant d'étudier « les types d'emboîtement et les limites qu'impose la situation à ces constructions imbriquées » (p. 175).

— Un ensemble de diagrammes et de tableaux propose les renseignements attendus sur les fréquences des verbes marqués par un subordonnant : pour 54 % environ de verbes (dans le corpus) non marqués, on trouve 46 % environ de verbes sous dépendance de subordonnants. Et l'on ne peut qu'acquiescer à

la conclusion de S. Allaire : « Il nous est impossible d'affirmer que le discours oral sélectionne « essentiellement » des phrases simples juxtaposées. Les énoncés analysés présentent de nombreux verbes subordonnés » (p. 181). Les fréquences des subordonnants apparaissent dans un tableau, où l'on peut lire que les morphèmes des premiers rangs sont : *que* (conjonction seule et en composition) avec environ 43 %, *qui* avec 25 %, *que* (relatif) avec 12 % : à eux seuls ces trois subordonnants occupent 80 % de l'ensemble ; viennent ensuite *si* (8,5 %), *où* (2,50 %), *quand* (2,20 %), *comme* (2 %), puis : *dont*, *lequel*, *quel*, *quoi*, *pourquoi*, *comment* (p. 182). De l'analyse des fréquences de structures syntaxiques, on retiendra principalement que le type le plus productif est construit sur le schéma suivant : *V que P* ; cette « fréquence (des complétives) est liée à celle des verbes dont la fréquence dans le discours manifeste le procès d'énonciation », par exemple : « je peux vous dire que, je pense que, je crois que, vous vous rappelez que, vous savez bien que... » (p. 190) ; il y a corrélation entre la productivité du syntagme *V que P* et l'exploitation par le locuteur des segments classés dans la série des verbes d'opinion » (p. 191). On découvre à ce point de l'analyse comment la situation de discours peut commander non seulement au choix d'un vocabulaire, mais d'un type de structure de phrase. On le voit encore mieux dans l'analyse de la phrase complexe.

— Le problème posé est celui du mode de « complexification » de la phrase ; autrement dit, si subordination il y a, comment se comportent les différentes subordonnées dans leurs relations entre elles : se succèdent-elles par coordination et juxtaposition, ou sont-elles en dépendance les unes des autres dans un processus d'imbrication ou d'enchassement ? On sait que dans un modèle de compétence de type chomskyen le réemploi des règles (principe de la récursivité) permet en *principe* des enchâssements en nombre indéfini ; mais, au niveau de la performance, les capacités de la mémoire et celle de l'attention viennent limiter cette procédure. Qu'en est-il dans ce corpus de « langage radiophonique » ?

— Pour la coordination, on apprend que 82 % environ des phrases qui coordonnent leurs subordonnées ne comportent que *deux* propositions, et 16 % environ en connaissent *trois* ; pour l'imbrication, 61 % des phrases n'ont qu'une subordonnée ; 25 % environ ont deux subordonnées ; les phrases à trois subordonnées ne constituent que 9 % des phrases complexes du corpus (tableau, p. 203). Il reste toutefois que des phrases à 4, 5, 6 et 7 subordonnées apparaissent dans le corpus, même si leur nombre est très réduit, et que se pose le problème des moyens que l'oral met en œuvre pour maintenir la cohérence d'ensembles aussi développés : c'est ici que doivent intervenir des phénomènes de pauses, de segmen-

tation du continuum sonore, et d'intonation : « la phrase s'analyse alors en deux énoncés successifs qui ont chacun leur profil mélodique... Les pauses phoniques permettent alors d'adapter la complexité structurelle de la phrase aux exigences de la communication ; par le découpage en deux temps elles facilitent l'émission et la réception du message » (p. 203). Il semble bien que l'on touche ici à la spécificité de l'analyse de l'oral, et c'est ce qui manque un peu au travail de Suzanne Allaire : quand elle analyse, à partir des retranscriptions graphiques (et orthographiques) son corpus de source orale, elle ne peut pas échapper au fait qu'elle est devant un *énoncé scripturé* ; qu'elle sera sensible aux marques subordonnantes (et cela est indispensable) que l'on voit aussi bien qu'on les entend, mais qu'elle n'aura plus à sa disposition les faits suprasegmentaux qui suturent les segments de la phrase. Il ne paraît pas possible d'analyser complètement la subordination dans un corpus oral si l'on ne cherche pas à corrélérer le prosodique et le segmental. C'est cela qui fait naître un certain regret lorsque s'achève le travail de S. Allaire : on aimerait que cette analyse magistralement conduite, et avec une connaissance des problèmes du français et de la linguistique contemporains extrêmement sûre, se poursuive quelque peu en direction des faits intonatoires. Autrement dit, on souhaiterait après avoir appris à lire cette syntaxe de la subordination orale être initié à son écoute.

Jean PEYTARD.

---

89. *Trésor de la langue française*. Dictionnaire de la langue du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle (1789-1960) publié sous la direction de Paul IMBS, de l'Institut. Tome troisième (Auge-Badin). Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, 15, Quai Anatole-France, Paris VII<sup>e</sup>, 1974, 1 vol. xxiv-1207 p.

Tel qu'il était parti, le T.L.F. risquait fort de dépasser la quinzaine de volumes prévue au départ pour l'ensemble de l'œuvre. Ce tome-ci a donc été l'objet de réductions et d'ajustements dont M. P. Imbs s'explique dans l'avis au lecteur (1).

(1) L'ampleur de ce volume, la diversité de sa matière m'ont incité à ne pas assumer seul la responsabilité d'en rendre compte. Mon collègue et ami, M. H. Cottet a consenti à me seconder dans cette tâche. Je l'en remercie. L'intérêt qu'il porte à la formation des nomenclatures scientifiques commandait qu'il examinât le traitement auquel ont été soumis les mots de cette sorte. Mais sa compétence en lexicographie l'a conduit à faire d'utiles remarques sur d'autres domaines du vocabulaire. Nous avons coordonné nos notes, discuté ensemble de plusieurs points. Ce compte rendu résulte donc d'une commune réflexion.

On en retiendra d'abord que la nomenclature est définitivement arrêtée à 80.000 mots. Toutefois ce total s'augmente de plusieurs milliers de termes énumérés (et brièvement commentés) sous les formants préfixaux (cf. *anti-*) ou suffixaux (cf. *-âtre*) présentés en vedette. Il y aura donc 60.000 entrées distinctes, les 20.000 unités restantes (dérivés, mots rares) étant incluses en remarques dans l'article qui analyse la vedette, c'est ainsi qu'*apocalyptisme*, *appréhensivité*, *aranteloir*, *aréolation*, *argumenteur*, etc., sont enregistrés sous *apocalypse*, *appréhensif*, *arantèle*, *aréole*, *argumentateur*, par exemple. Il est dit (p. VIII) que cette économie a été réalisée en accordant une moindre part au fonds technique de l'I.G.L.F. et aux vocables de même nature provenant des dictionnaires généraux du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle. Nul doute que les lexicographes du XIX<sup>e</sup> siècle aient gonflé leurs dictionnaires dits « universels » de néologismes dont on chercherait en vain un emploi sous la plume des hommes de lettres patentés. Pas mal, toutefois, ont passé dans la presse, dans des périodiques. Or par cette voie, moins glorieuse certes que l'autre (et encore, que dire des fantaisies lexicales des Goncourt et des décadents...), ils font partie, qu'on le veuille ou non, du lexique du XIX<sup>e</sup> siècle. Quant aux termes du fonds technique, il faut espérer que le T.L.F. ne sera pas trop sévère à leur égard, et pour la même raison. Ce qui fait le prix des derniers tomes de l'H.L.F. composés par F. Brunot, c'est la part qui y est réservée aux mouvements du vocabulaire dans les domaines extra-littéraires. Où mesurera-t-on ceux que les inventions, les progrès dans l'industrie et l'artisanat, le développement de la presse ont provoqués au cours du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle, si le T.L.F. n'en fait pas état? Ou alors mieux vaudrait restreindre le titre et dire que n'ont droit d'accueil dans cette œuvre que les mots techniques utilisés par des écrivains. Solution qui n'en serait pas une, car la notion d'« écrivain » est des plus vagues et de plus, aucun ordinateur ne saurait intégrer le vocabulaire de la totalité des œuvres dues aux hommes de lettres « petits », « moyens » ou « grands » qui ont écrit entre 1789 et 1960. Réflexion faite, on estime donc sain que le T.L.F. réserve une entrée à des mots de cette sorte, même quand ils ne sont pas assortis d'une citation « littéraire », comme c'est le cas, p. ex. d'*apetissement* ou d'*atinter* dans ce tome-ci. Ils y ont place autant que les termes d'argot (cf. sous *artichaut*, *artillerie*, *atelier*, *attacher*, *avalier*, *avoine* et les vedettes *arnac/arnaquer*, *arpion*, *alliger*, *aubert*, *d'author*, *baba*<sup>3</sup>, *badigoinces*) et non moins que des termes d'emprunt tels que *Baby foot* et *badge*. En revanche on peut s'étonner que ne figurent, ni comme entrée ni sous une entrée, des mots aussi connus que *anthérozoïde*, *apéro*, *artiozoaires*, *attendrisseur* alors qu'apparaissent dans la nomenclature, qualifiés de « néologisme d'auteur » des



mots-fantômes tels qu'*apicides*, *aorgerie* dont il y a tout lieu de croire qu'ils proviennent d'une mauvaise lecture des manuscrits ou de simples coquilles typographiques. On peut s'étonner pareillement, pour le dire en passant, que certains mots retenus ne soient pas décrits dans toutes leurs acceptions : ainsi *autogestion* est défini d'un point de vue strictement économique, alors qu'il a, depuis des années, un contenu politique très marqué et que la presse est pleine de discussions sur le *socialisme autogestionnaire*. C'est comme si on traitait aujourd'hui le mot *contestation* en tant que terme simplement juridique. Il s'agit là de mots qui sont de véritables témoins idéologiques, et auxquels un dictionnaire doit apporter une attention particulière.

Les rédacteurs, est-il dit p. VIII, se montreront plus sévères à l'égard des régionalismes. Ces mots donnent de la tablature aux lexicographes, car comment déterminer avec précision les limites « de ce qui est sûr et jouit (ou a joui) de quelque diffusion à travers le temps et l'espace » ? Soit *arander* (encourager les bœufs par un chant). C'est une chance qu'A. France ait sauvé la vie de cet excellent terme que j'ai entendu plusieurs fois dans la bouche de campagnards dans la Sèvre niortaise. Mais je ne me console pas que le hasard qui préside aux dépouillements ait fait sauter l'angevin *anuchier* (= anonner) sauvé, lui, par V. Hugo dans une page étincelante, et sur lequel le F.E.W., sous *Asinus*, donne d'utiles renseignements.

On veille par ailleurs à ce que les définitions ne soient pas trop alourdies de données encyclopédiques. Cela est sain. Toutefois — exceptionnellement, il faut le dire — une tendance à l'encyclopédisme se manifeste, au sein des articles, dans des citations d'une longueur démesurée (cf. *Arrondissement*, p. 579, col. 2, l'exemple de Lidderdale).

Allègement des indications bibliographiques. Soit ! On pourrait en envisager d'autres. La rubrique *Prononciation*, p. ex. est parfois languette et il arrive que l'essentiel ne soit pas dit. Pour autant qu'un Français cultivé ait à prononcer *annal* et *ascétique*, il est bien évident qu'il articulera [annal] et [assetik] pour fuir une confusion fâcheuse avec *anal* et *acétique*. Au reste, dans les tomes à venir, référence devra être faite, en ce qui concerne la prononciation *parisienne* au *Dictionnaire de la prononciation du français dans son usage réel* par M. A. Martinet et M<sup>me</sup> H. Walter. Et nous persistons à penser, en accord avec M. F. Lecoy, que les notices étymologiques devraient être raccourcies, surtout dans les cas où de graves incertitudes planent sur l'origine d'un mot. En toute bonne foi on se demande ce qu'un usager « moyen » du T.L.F. pourra tirer, en fait de profit, des discussions qui assortissent *arnica*, *attifer*, *aubéré*, *avalanche* par exemple.

Par ailleurs, pour ce qui est des mots savants, la rubrique *Étymologie* et *Histoire* n'est pas exempte d'erreurs et de lacunes dues généralement à une certaine méconnaissance de la morphologie et des micro-systèmes de dérivation du grec qui ont servi de modèle. Ainsi, décomposer *anthéridie* en « *anthère*, suff. *-ide* + *ie*, l'adjonction de ce dernier s'expliquant mal », et *bactéridie* en « rad. de *bactérie*, suff. *-ide* et *-ie* », c'est ignorer l'existence en grec du diminutif spécialisateur *-idion*, devenu *-idium* en latin scientifique et *-idie* en français (cf. *ascidie* dans ce tome III, p. 632). De même, analyser *antibiole* en préf. *-anti* et gr. *biolê* « vie », *antibiotique* en préf. *-anti* et gr. *biôtikos* tous deux avec influence possible de *antibios*, c'est ne pas comprendre le système auquel appartiennent les constructions grecques *sumbiôsis*, *sumbiôlês*, *sumbiôlikos*, qui donnent naturellement en français *symbiose*, *symbiote*, *symbiotique*, modèle lexicogénique pour *antibiose*, *antibiole*, *antibiotique*. En grec, *-biôsis*, *-biôlês*, *-biôlikos* sont des formes liées, et même s'il existe les formes libres *biôsis* et *biôtikos*, leur statut morphosémantique n'est pas du tout le même. Il aurait fallu d'ailleurs, à l'article *anti-*, non seulement signaler des emprunts au grec comme *antipathie* et *antithèse*, mais souligner que ce genre de mots construits représentent un modèle syntaxique entièrement différent, dans lequel *anti-* joue le rôle de circonstant du procès exprimé par la base, et c'est ce qui explique *antibiose* et *antibiotique*. Les rédacteurs auraient ainsi évité de se contredire en analysant, à l'article *anti-*, *antigène* comme formé de *anti-* et d'un second élément non-autonome, et, à l'article *antigène*, comme formé de *anti-* et du substantif *gène*... Quand il s'agit de ces constructions savantes, toute étymologie qui renvoie au « radical » grec sans remonter au morphème est nécessairement erronée.

Pour cette même rubrique, on souhaiterait aussi un peu plus de rigueur dans les datations. Le recours aux documents originaux, notamment pour les mots savants, est trop rare, et trop souvent le T.L.F. se contente d'une première attestation dans un dictionnaire, général ou spécialisé. En voici quelques exemples. *Autogène*, dans *soudure autogène* est daté de 1885, alors que le procédé et le mot ont été créés en 1841 par Desbassyns. Quant à *anthume*, puisqu'on l'admettait à la nomenclature, pourquoi se satisfaire de l'indication « Avant 1905, A. Allais, d'après *Nouv. Lar. ill.* », alors qu'il suffit de jeter un coup d'œil sur la bibliographie des œuvres de cet humoriste pour découvrir que le mot figure dans le titre même de plusieurs de ses livres, dont le premier, *Œuvres anthumes*, A se lordre, *Histoires chatnoiresques* date de 1891? Notons enfin que les datations qui font remonter l'apparition de nombreux mots scientifiques à *Lillré-Robin*, 1865, sont malheureusement fausses, car l'exemplaire qu'ont entre les mains les rédacteurs du T.L.F.

est, de toute évidence, antédileuvienne d'une bonne douzaine d'années. Ce qui n'a rien d'étonnant quand on connaît les pratiques des éditeurs du XIX<sup>e</sup> siècle, et les bibliophiles le savent bien. La consultation des sources originales fait apparaître qu'un dictionnaire daté de 1865 ne peut enregistrer des termes créés plusieurs années après. Le T.L.F. en apporte d'ailleurs la preuve : l'histoire signale que *athétose* est la francisation de l'anglo-américain *athelosis*, forgé par Hammond en 1871, que *athrepsie* a été créé par Parrot en 1876. Comment, dans ces conditions, maintenir imperturbablement, pour ces deux mots, l'attestation Littré-Robin 1865 ?

Qu'une œuvre de cette ampleur présente des inégalités, comment en irait-il autrement ? Mais ses mérites sont tels qu'on serait injuste en ne les reconnaissant pas de prime abord. De vifs éloges sont dus à l'ensemble de ceux qui, à un titre quelconque, ont recueilli, trié, mis en forme et commenté la matière de ce tome-ci. Il n'est pas possible d'énumérer tous les articles d'une bonne venue. Disons du moins la satisfaction particulière qu'on tire de la lecture d'*animation*, d'*annexe*, d'*appareil*, d'*appel*, d'*approcher*, d'*arme*, d'*art*, d'*attache/attaquer*, d'*attention*, d'*ancien*, d'*avenue*, d'*aveu*, d'*avoir*. Il fallait bon œil pour retenir, de Ch. Du Bos, un emploi d'*arabesque* (cf. ex. n° 2) au sens de « ligne directrice », des néologismes tels qu'*architecture*, *athénianisme*. Ne manquent pas d'utiles points de repère sur des premières attestations. Si L. Daudet a bien créé l'amusant *alavofigure*, s'il est possible que Giono ait acclimaté le prov. *aubenc* sous la forme française *aubain*, on sait du moins qu'il faudra chercher avant M. Barrès (1906) des attestations précoces d'*areligieux* et avant L. Daudet (1936) des exemples d'*attrapade* qui doivent fourmiller dans la petite presse. D'une façon générale les citations sont judicieusement choisies, soit qu'elles contiennent des collocations ou des corrélations éclairantes (cf. *artificiel*, p. 607 col. 1), soit qu'elles illustrent des valeurs d'emploi inattendues, parfois surprenantes, mais d'un vif intérêt sémantique (cf. *attabler*). Par rapport aux volumes précédents, le nombre des citations a été réduit. Il n'y a que demi-mal, étant donné qu'on récupère sous les rubriques *Synlagmes*, *Paradigmes*, nombre de collocations offertes par des textes qui ne pouvaient être tous cités. Reste cependant que les rédacteurs auraient pu raccourcir encore dans quelques articles un nombre excessif d'exemples et utiliser la place ainsi gagnée pour renforcer d'autres articles qu'on eût souhaité plus fournis. On comprend mal, par exemple, que trois colonnes entières soient consacrées à *arrondissement* qui ne pose guère de problème, alors qu'on ne réserve, sous *avoir* qu'une colonne et demie à un outil linguistique aussi essentiel que l'impersonnel *il y a*, dont le fonctionnement est décrit de façon totalement insuffisante. Admettons que des



syntagmes comme *il y a plus*  $\infty$  *mieux*  $\infty$  *loin*, etc., puissent être traités ailleurs. Mais où trouvera-t-on l'emploi de *il y a* avec auxiliaires (*il va*  $\infty$  *il peut*  $\infty$  *il doit y avoir*), emploi qui ne va pas de soi? De *il y a* avec un nom sans déterminant (cf. *il y a erreur*  $\infty$  *avantage*, *il y a ami et ami*, etc.), de *il y a* postposé (cf. *si hasard il y a*)? Et des tours tels que *qu'est-ce qu'il y a*, *il y a que...* ou encore *il n'y a pas plus naïf*, etc.

Quant aux entrées, il n'est pas surprenant qu'un certain arbitraire préside à la division des vedettes polysémiques. Qu'on veille à le réduire, il demeurera toujours des cas embarrassants. *Appréhender*, donne lieu, bien sûr à deux articles, mais la matière d'*Arête* n'aurait-elle pas pu être condensée en un? En revanche on aurait pu, semble-t-il, diviser celle d'*Appeler* (cf. *appel/appellation*), d'*Appropriation* et d'*Assister* (cf. *assister* quelqu'un/assister à quelque chose).

Le traitement des articles. Ici encore, la justice commande que mérite soit rendu d'abord aux artisans qui ont coopéré à cette tâche. Les observations qui suivent visent uniquement à signaler quelques points où l'attention des rédacteurs nous semble s'être relâchée.

Soit la nomenclature grammaticale. Pour caractériser la diathèse des mots du type *metus* (dans *metus hostium*), « valeur de sens » active/passive ou « sens actif/passif » serait préférable à « emploi ». L'article *Apposition* fait justement état des difficultés que soulève la définition de ce terme. Sous *Argent* (p. 467, col. 2, ex. n° 6), il est correctement employé à propos de *bleu argent*. Mais dans l'exemple n° 7, tous les grammairiens s'accorderaient-ils pour l'utiliser à propos du syntagme (*des objets*) *peints argent*?

Soit les définitions qui constituent la pierre d'achoppement des lexicographes. A quel juste milieu se tenir entre un synonyme pur et simple et une glose périphrastique? Affaire de tact, de juste sensibilité? Facile à dire tant qu'on n'a pas eu soi-même à dégager les divers traits dominants qui commandent les valeurs d'emploi. C'est donc avec scrupule que nous conseillerons aux rédacteurs de se défier des pièges de la logique et d'une subtilité poussée à l'excès (cf. *Appuyer*, p. 349, col. 1, B 1, *Atteindre*, *Attendre*). Il arrive d'ailleurs que, conscient de ce danger, l'auteur d'un article signale la fragilité des distinctions qu'il pose (cf. *Apprendre*, p. 319, col. 1 Remarque). En ce qui concerne les équivalents, les plus naturels sont les meilleurs. Sous *Appel*, p. 282, col. 4 b, *recourir* à est préférable à *se servir de*. *Appréciateur*, p. 312, col. 2 A, pourquoi ne pas faire intervenir *expert*? *Atone*, p. 802, col. 1 A « lire d'une manière atone », pourquoi ne pas recourir à *recto tono*? *Attaquable*, p. 820, col. 2, ex. n° 3, *vulnérable* serait meilleur qu'*influençable*. Aussi<sup>(1)</sup>, p. 952, col. 2. De toute façon



la définition, trop abstraite, est inexacte. La définition de base doit, autant que possible, être assez large pour rendre compte de la majorité des valeurs d'emploi courantes. Sous *Âpre*, p. 351, col. 2, l'accent est mis sur « les inégalités... qui produisent un effet peu agréable ». Cela ne convient guère à un *vent âpre*, et dans un *âpre accent de misère* (ex. n° 2), ce sont les traits de « dur », « cruel » qui dominent.

L'ajustement des exemples aux définitions est une opération délicate. La valeur d'un exemple peut prêter à discussion. Dans celui de Maupassant (n° 9) sous *Animal*<sup>(1)</sup>, p. 36, col. 2, on pourrait imaginer que *petits animaux* inclut par reprise *insectes, oiseaux* et renvoie de surcroît à de petits êtres vivant en milieu terrestre. Mais sous *Apparaître*, p. 258, col. 1, II, les exemples n°s 11 et 13 entreraient, semble-t-il, aussi bien en I, B. *Artiste*, p. 613, col. 2. L'exemple n° 3 de Malraux (où *artiste* est bien distingué d'*artisan*) infirme la définition. Sous *Aube*<sup>(1)</sup>, p. 895, col. 1, l'ex. n° 22 est à exclure, puisque le substantif n'y est pas suivi d'un complément déterminatif. Sous *Audace*, p. 906, col. 2, II, l'ex. n° 10 n'est pas à sa place puisque l'auteur admire chez certaines femmes *leur sentiment de la couleur d'une audace merveilleuse*. Si hardiesse il y a, celle-ci n'a rien d'excessif et en tous cas ne prête pas ici le flanc à la critique. On peut enfin relever quelques erreurs d'interprétation qui surprennent dans un ouvrage de cette qualité. A l'article *apprendre*, sous A 1 (recevoir un enseignement) on trouve, cit. n° 14 *vous aurez deux jours de salle de police pour vous apprendre à me répondre*; inversement, sous A 2 (enseigner qq. chose à qq.'un) on lit, cit. n° 22 *apprends à repousser l'amitié*, et cit. n° 23 *ils apprendront à me connaître*. On s'explique mal ce genre de confusions. Mais ce qui est plus regrettable encore, c'est que certains contresens puissent conduire à fabriquer des acceptions imaginaires. A *arracher* (emplois pronominaux), on trouve sous A 2 (le pronom a valeur de réfléchi, l'objet direct exprime une chose concrète ou abstraite) le syntagme *s'arracher les yeux* défini « s'irriter », avec, à l'appui, cette citation de M<sup>me</sup> de Chateaubriand : « *Sous l'Empire, les personnes d'opinions contraires pouvaient se voir sans s'arracher les yeux.* » Il est évident que *se* a ici valeur de réciproque. Jamais *s'arracher les yeux* n'a signifié « s'irriter », alors que *s'arracher les cheveux*, mentionné plus haut, signifie bien, en effet, « se désespérer », mais les deux constructions n'ont rien de commun.

Les commentaires. Il semble que dans ce tome-ci les rédacteurs accordent plus de confiance à la perspicacité des lecteurs que dans les volumes précédents. On se demande toutefois si *avoir un cœur d'artichaut* (cf. *Artichaut*, p. 599, col. 1) se dit plus fréquemment d'une femme que d'un homme. *Apparenté*, p. 270, col. 1 Remarque.

Si Sainte-Beuve emploie *apparenté avec*, quelle autorité nous empêcherait de le suivre? D'autant que dans sa phrase *au* ferait tache. *Approfondir*, p. 336, col. 1, A Remarque. V. Hugo écrit : « *A force de creuser et d'approfondir ses poches, Marius avait fini par réunir cinq francs, seize sous.* » Commentaire. « *Il s'agit sans doute de l'emploi concret de l'acception abstraite (infra B, 2)* ». Il est plus probable que l'écrivain a joué sur la valeur de sens de *la profonde* (= la poche) en argot.

Les caractérisations telles que *vieux*, *vieilli*, *rare* devraient être distribuées avec parcimonie et à bon escient. En quoi *Angelot* est-il *vieilli*? Et quel mot employer, à la place de « petits anges joufflus » pour décrire les figures d'un retable ou d'une peinture? Que feront les historiens si on leur déconseille l'emploi d'*Assaillir* (un château, une place forte)? *Assez*, p. 690, col. 2. En quoi « on y tue assez de faisans », « gagner assez d'argent » sont-ils populaires et archaïques? Cela se dit tous les jours. *Assistance*, p. 705, col. 2 sqq. Est-ce être *vieux* que de parler de *l'assistance à la messe*, de recommander *l'assistance au Salut*? que Flaubert écrive que de la beauté de Lucinde *il sortait...* quelque chose d'*attractif qui faisait venir à elle*, on convient que l'emploi d'*attractif* n'est pas fréquent. Mais en soi il n'a rien de *vieux*. *Auprès de*, p. 938, col. 2. La phrase de Michelet (ex. n° 30) a en effet quelque chose d'embarrassé; mais qui hésiterait à écrire, en suivant Stendhal (ex. n° 29), « *le talent qu'il faut pour réussir auprès d'une femme de si bonne compagnie* »? Un *cuisire*. En revanche, sous *Ardoise*, p. 454, col. 2 C, *avoir l'ardoise* (= avoir crédit) mérite d'être signalé comme *vieux*, tandis qu'on entend encore dans les campagnes et parfois même à Paris *avoir une ardoise* (= un compte ouvert) chez tel commerçant.

Le concept de rareté n'est pas moins ambigu. Il ne serait opératoire que si l'on disposait du dépouillement de *tous* les textes publiés entre les limites d'un état de synchronie donné. Ce qui ne sera jamais le cas. Si *Antagonique*, *Aride* (au sens de « maigre », « peu abondant »), cf. ex. n° 4, *Artiste* (« qui est sensible aux arts »), cf. I C, ex. n° 15, paraissent rares, cela tient en tout et pour tout au volume relativement restreint du corpus dépouillé.

Typographiquement, la présentation de ce tome-ci ne le cède en rien à celle des volumes précédents. Sous *Argent* dans l'exemple n° 16, je pense que *nat'ellement* doit être lu *naturellement*. Une lettre est renversée dans la définition d'*Argous(s)ier*. Sous *Avancement*, dans l'ex. n° 13, le mot qu'illustre la citation n'a pas été composé en caractère gras.

Voici, pour finir, quelques remarques de détail :

*Angliciser*, Historique. Ce néologisme de d'Argenson a eu du mal à s'acclimater. (*S'*)*anglaiser* (plutôt que (*s'*)*angliser*) est

encore courant sous la plume des écrivains et des épistoliers dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. D'autre part (cf. p. 19, col. 2), n'est-il pas téméraire de qualifier d'« exceptionnel » *anglicisant*? — *Anglo-normand*, p. 21, col. 2. Les médiévistes sursauteront. Il faut distinguer les Îles (Jersey, Guernesey...) où s'est perpétué le normand, et la Grande-Bretagne. L'anglo-normand des médiévistes véhicule bien d'autres dialectes que le normand. — *Appartement*, p. 274, col. 2. La valeur de sens qui caractérise ce mot dans l'ex. n° 4 (Remarque 1) s'explique par ce qui est dit dans la Remarque 2. — *-ard*. Mieux eût valu s'en tenir à une description objective du champ morphologique, sans faire intervenir de prime abord la valeur péjorative. Celle-ci se distribue inégalement entre les types. — *Aristocrate*, la forme apocopée *aristo* aurait pu être adjointe à la vedette puisqu'elle apparaît dans quelques citations. — *Arpent*, sauf erreur, manque le syntagme *un arpent de terre*. — *Arriver*, p. 571, col. 1, B 1, manque *il m'en arrive une bien bonne*?. — *Arlefact*, p. 592, col. 2. Pourquoi « probablement » emprunté à l'anglais?. — *Ascension* (au sens moral, mystique). Le titre du roman de G. Estaunié aurait très bien illustré cette valeur. — *Asile*, p. 640, col. 2, II, *salle d'asile* figure, sauf erreur, dans *les Misérables*. — *Asphodèle*, p. 651, col. 1 Remarque. Dans l'exemple de V. Hugo le singulier est une simple licence poétique. — *Assidu*, p. 692, col. 1, A 1, α. Au sens de « fidèle » « attentif » est-il vraiment vieilli?. — *Assurance*, p. 740 α, C. L'emploi du pluriel est rare dans les formules de politesse. La citation, d'ailleurs, porte le singulier. — *Attaquant*, p. 820, col. 2, II A. Sainte Beuve (ex. n° 1) archaïse ici par plaisir, cf. La Fontaine, *Que vous êtes reprenante, Gouvernante*. — *Avalement*, p. 1034, col. 2. On a, dans l'exemple n° 5 un reflet du syntagme *avale-tout-cru*, qui n'est pas cité. — *Avant*, p. 1044, col. 2. De même, le *passé donc avant* de l'ex. n° 6 reflète un *passé-avant* qu'on a peut-être réservé pour l'article *passer*. — *Aventurer*, p. 1083, col. 2, II B 1. La valeur de sens de *s'aventurer* dans une phrase telle que *Vous vous aventurez beaucoup en affirmant cela* n'est pas bien définie.

H. COTTEZ et R.-L. WAGNER.

---

90. *Grand Larousse de la langue française*, tome troisième, ES-INC, Librairie Larousse, Paris, 17, rue du Montparnasse, 1 vol. p. 1729-2619.

On continue à suivre avec l'intérêt qu'elle mérite la publication de ce dictionnaire. S'adressant à un large public, les rédacteurs

y dosent avec discernement les informations dont chaque lecteur, dans sa sphère, peut avoir besoin. On louera, d'une manière générale, celles qui, en tête des articles, sont relatives à l'étymologie et à l'histoire de la vedette. Celles qui concernent la grammaire et la linguistique sont confiées, on le rappelle, à M. H. Bonnard. Elles dépassent de beaucoup le niveau des renseignements objectifs qu'on trouverait dans une encyclopédie. Toutes, lorsqu'on les lit d'affilée, reflètent nous ne dirons pas une « doctrine », mais (ce qui est préférable) des réflexions personnelles qui s'inspirent d'une rare expérience de la langue et des faits de langage. On en aura une idée en étudiant les articles *Fonction*, *Futur*, *Grammaire*, *Grammaire générative*, *Imparfait* qui nous paraissent les mieux venus. Il est incontestable que l'auteur de ces notices se rattache à la lignée des meilleurs grammairiens français, les Clédats, les Brunots, du début de ce siècle ; gens dont l'esprit critique, toujours en éveil, sauvait de la routine l'enseignement de la grammaire. On le dit à l'intention de ceux qui cherchent à suivre les progrès actuels de cette discipline et à l'intention aussi des étudiants pour qui ce dictionnaire constitue un remarquable instrument de travail. De ce point de vue, il est dommage que ces notices ne soient pas assorties d'une courte bibliographie. On aimerait souvent un renvoi plus explicite à l'article ou au livre d'où M. H. Bonnard extrait un opinion ou une phrase.

Ce tome-ci contient pas mal de termes dont le traitement est difficile. On ne saurait les énumérer tous, mais entre tant de bons articles il convient de citer *Esprit*, *Essayer*, *État*, *Étoile*, *Façon*, *Figure*, *Fil*, *Fin*, *Galerie*, *Idée*. Leur mérite tient à l'organisation de la matière sémantique, au tirage des valeurs. Mais aussi, très souvent, à la qualité des citations. Soit p. ex. *Étoile* III (= sujet brillant). La phrase de Goncourt (ex. n° 1) fait état de l'emprunt à l'anglais de cette valeur. A. Daudet, pour sa part (n° 2), met encore *étoiles* entre guillemets ; le mot n'était pas tout à fait acclimaté en français. Proust (n° 3) évidemment ne recourt plus à cet artifice typographique. Pour *Être*, p. 1777, col. 2 A, on ne pouvait trouver un meilleur exemple que celui de Hugo pour illustrer la relation d'*être* à *exister*. Il est dommage qu'on ne la retrouve pas dans l'article *Exister* qui m'a paru, lui, un peu faible. Bonne documentation, encore, p. 1779, col. 2 et 3 sur *Être* = créature, individu. Sous *Estamper*, p. 1749, col. 2, la citation de Proust présente l'intérêt de renvoyer à la langue parlée. Cette valeur d'*escroquer* est d'ailleurs relativement jeune. Le P.R. donne la date de 1883.

La nomenclature est large. On s'en félicite. Elle inclut des mots de la langue classique (*escousse*, *feuilliste*, *fournir* I, *imboire*, *impourvu*, *incirconcision*, p. ex.) dont la valeur n'est plus immé-



diatement saisissable pour un lecteur moderne non spécialiste. Il est aussi fait état de termes beaucoup plus anciens (*faidit*, *falarique*, *fanfarer*, *féage*, p. ex.) qu'on peut lire sous la plume d'historiens, mais qui seraient obscurs s'ils n'étaient pas glosés. On est heureux que le G.L.L.F. soit accueillant aux emprunts. Entre *Feed-back* et *Hol-dog*, j'en ai compté près d'une vingtaine. Les mots rares (*famosité*, *une fleur* = odeur), les modernismes (*fiabilité*) y ont place. De même des régionalismes (*ferte*, *gail*). Enfin, les rédacteurs ont eu bon œil pour dépister de pittoresques valeurs d'emploi. Je ne résiste pas au plaisir de citer la charmante *garçonnette* (= petite fille) due à Chateaubriand.

D'une manière générale, la typographie est bonne. Sous *Étrenner*, p. 1780, col. 3, on substituera *étreenna* à *étonna* dans la citation de V. Hugo. Dans la notice *Hialus*, p. 2425, le v. 1936 du *Roland* (éd. J. Bédier) porte *que hoi murrum*.

Rêver d'une correspondance exacte entre la nomenclature du dictionnaire et celle des citations est utopique. Les rédacteurs devraient toutefois veiller à ne pas perdre les renseignements que leur fournissent d'authentiques écrivains. Sous *Évaporé*, p. 1793, col. 2, une jolie phrase de Proust établit une équivalence entre cet adjectif et un autre : « *c'est une espèce d'évaporée comme vous dites, ce que vous appelez une dégrafée, une sorte de « Dame aux camelias», au figuré bien entendu.* » Or l'article *Dégraffer* ne fait pas état de la valeur d'emploi ici attestée. C'est dommage.

Dans la structure des articles on ne saisit pas toujours la raison pour laquelle l'ordre de présentation des valeurs va de « classique » à « moderne » (cf. *Illustration*) ou de « moderne » à « classique » (cf. *Idée*).

Voici maintenant quelques notes de lecture :

*Exquis*. La nomenclature médicale réserve cet adjectif à des douleurs proprement insupportables. Cette valeur n'est pas relevée. — *Face*. En dehors des nomenclatures techniques (anatomie, géométrie) et de la langue poétique (*la face des eaux*) ce mot qui, en ancien français, était employé relativement à Dieu dans les traductions de la Genèse a de ce fait été un peu l'objet d'un tabou. On aurait pu caractériser plus précisément ses relations avec *figure*, *visage*. — *Faire*, p. 1865, col. 3. Il aurait fallu dissocier les syntagmes du type *faire le diable de elle fait une bonne maîtresse de maison*. Et dans cette phrase *faire* répond-il bien à la définition d'un verbe transitif?. — *Faiseur*. Au sens d'« escroc », « véreux » ce mot est-il vraiment « vieux » ou « littéraire »?. — *Fanfan*. Pourquoi ne pas rappeler Fanfan la Tulipe?. — *Faux-jeton*

manque à la nomenclature. Ce composé est pourtant aussi figé que *faux-monnayeur* ou *faux-sembant*. — *Félon*. L'étymologie a été discutée et demeure discutable. — *Feuilletonesque* n'est pas si « rare » qu'on l'affirme. — *Filer*, p. 1949, col. 3. La citation de Rousseau corrobore-t-elle vraiment la définition? — *Flanelle*. L'emprunt de ce mot à l'anglais (*flannel*) est assuré. En revanche, la relation de l'anglais au celtique pose des problèmes difficiles, si j'en crois une note qu'a bien voulu m'adresser M. E. Bachellery. — *Fomenter*. D'où Barbey d'Aurevilly tenait-il la valeur de « calmer », « adoucir » que ce mot a d'abord eu dans la nomenclature médicale? cette valeur s'est-elle conservée dans les parlers régionaux? — *Fonds*, p. 2014, col. 1. La Remarque, mal rédigée, est difficilement compréhensible. — *Footballeur*. Prononciation : corriger de toute façon [futbolœr] en [futbœr], mais dans le français que j'écoute c'est [futbalœr] qui prévaut. — *Fou*, p. 2039, col. 1, *chien fou* (= ébouriffé). V. Hugo dans *Les Misérables* en fournit une jolie attestation dans la bouche de Cosette. — *Frangin*. L'étymologie me paraît moins claire que celle qui est proposée ici. — *Fuel*. Prononciation. L'ancien Maréchal des Logis du train (automobile) que je suis peut affirmer qu'aucun conducteur n'articulait ce mot autrement que [fyɛl]. — *Futur*, p. 2116, col. 1. Ce n'est pas moi qui m'élèverai contre le fait de considérer *-rai*, *-ras*, *-ra*, etc., comme la terminaison de ce tiroir. Quant à la base, pour les verbes du 1<sup>er</sup> groupe, il y a profit, me semble-t-il, à en poser deux : l'une \**chante-* qui rend compte de la scansion trisyllabique de *chanterai* en poésie, l'autre \**chant-* seule valable pour rendre compte de la prononciation disyllabique dans la langue courante. P. 2117, col. 1. *Futur historique*. La dénomination n'est pas bonne. E. Benveniste a bien montré que le futur n'intervient jamais dans la narration historique, ou alors c'est que le narrateur, interrompant son récit, entre en scène et interprète l'histoire au nom de son *je*. — *Gamelle*. Il manque l'expression *camarade de gamelle* qui était encore usuelle à ma connaissance vers 1930. — *Gandin*. Vu le rôle du suffixe *-in* dans l'onomastique, je persiste à penser que le Boulevard de Gand est à l'origine de *Gandin*. — *Gavroche*. Qui élucidera l'origine de ce nom? — *Germanisme*. En dehors des deux valeurs mentionnées, le mot dénote par ailleurs l'ensemble d'une discipline qui a l'allemand et la civilisation germanique pour objets. — *Gingler* aurait pu être enregistré. J'en ai fourni une attestation dans mon étude sur la langue des Émigrés. — *Giries*. Est-ce que le nom de saint Gilles n'est pas intervenu dans l'histoire de ce mot? — *Gueulant*. Je regrette l'absence de ce terme. Il était usuel, dans ma jeunesse, pour désigner un café-concert populaire. — *Horreur*, p. 2457,

col. 2. Verlaine aurait dû être cité, car il utilise *horreur* avec la valeur que ce mot avait en français classique. — *Impie* qualifie des mots tels que *froid*, *gel*, dans quelques parlers régionaux. J'en ai relevé un exemple dans l'étude précitée.

R.-L. WAGNER.

91. *Introduction aux dictionnaires les plus importants pour l'histoire du français*. Recueil d'études publiées sous la direction de Kurt BALDINGER, 1 fasc. 184 p., Paris, Klincksieck, 1974 [Bulletin des Jeunes Romanistes, n° 18/19. Décembre 1973.]

Cette publication est issue d'un séminaire dirigé à Strasbourg par M. K. Baldinger. Le but en était d'instruire les jeunes étudiants qui y participaient à la consultation des principaux dictionnaires (étymologiques ou historiques) modernes. On sait que celle-ci demande toujours de la prudence. Les jeunes participants auxquels avait été dévolue la tâche de caractériser quelques-uns de ces ouvrages s'en sont en général bien acquittés. Mais leurs présentations n'apportent pas beaucoup de neuf aux spécialistes. Il en va autrement du reste. Franck Walt Moeren dégage bien (p. 163-184) les lignes maîtresses et l'originalité du *Dictionnaire étymologique de l'ancien français* conçu et publié par K. Baldinger avec la collaboration de Jean Denis Gendron et Georges Straka (Québec, Presses de l'Université Laval). La révision de l'*Etymologisches Wörterbuch der franz. Sprache* (1<sup>re</sup> éd. 1928, 2<sup>e</sup> éd. 1969) d'E. Gamillscheg est brièvement examinée par Georges Merk (p. 109-113) à travers quelques exemples. On est heureux de trouver à la suite (p. 115-142) la version française du compte rendu que Max Pfister avait donné de cet ouvrage en 1972 dans *Vox Romanica* (t. 31, p. 144-159). Cette étude fouillée, d'une haute tenue, située à sa place une œuvre originale, trop aventureuse parfois (surtout en 1928) dont les dimensions du F.E.W. ne doivent pas faire oublier les mérites. C'est la présentation du F.E.W. de W. v. Wartburg qui occupe plus de la moitié du présent fascicule. Trois études contiennent d'utiles renseignements (dont quelques-uns inédits) sur la place, l'origine, la confection de cette somme. *Chronologie du F.E.W. d'après la parution des fascicules*, p. 49-58, par Koji Okamoto et Willy Stumpf. *Le changement de méthode dans le F.E.W.*, p. 59-67, par Willy Stumpf. *Les collaborateurs du F.E.W.* par Elisabeth Schulze Busacher, p. 69-92. Nourrie d'exemples et d'observations critiques originales, apportant du

neuf dans le domaine des mots inconnus, l'étude de K. Baldinger (*Le F.E.W. de W. v. Warburg*, p. 11-47) constitue, à mon sens, la meilleure introduction à une consultation fructueuse de cette œuvre.

R.-L. WAGNER.

---

92. Guy ROBERT. — *Mots et Dictionnaires* (1798-1878), t. IX (Sédacteur — Tâte). Annales Littéraires de l'Université de Besançon, vol. 162, Paris, Les Belles Lettres, 1974, 1 vol. paginé de 2741 à 3152.

Dans une chronique précédente j'ai rendu hommage à cette œuvre dont M. G. Robert assure seul depuis quelque temps la publication. Ce n'est pas une entreprise lexicographique à proprement parler, bien que la base en soit constituée par une comparaison de données lexicographiques. Il s'agit en fait de tirer des dictionnaires français publiés entre 1798 (5<sup>e</sup> éd. du *Dictionnaire de l'Académie*) et 1878 (Académie, 7<sup>e</sup> éd.) des renseignements précis sur les réactions suscitées chez les lexicographes par un certain nombre de mots tant modernes qu'anciens. L'ouvrage complète et prolonge ainsi d'une manière très heureuse les indications fournies par le t. VI de l'H.L.F. sur les problèmes posés par le lexique au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il s'adresse donc particulièrement aux lecteurs modernes de textes dont la teneur, innocente en apparence, donne lieu à plus d'un faux-sens. Il rend de signalés services et, pour ma part, depuis 1966 (t. I), je l'ai toujours sous la main. C'est dire avec quel sentiment de gratitude j'ai reçu cet important tome IX. Il ne devrait plus s'écouler beaucoup de temps avant que M. G. Robert conduise à son terme l'œuvre qu'il avait entreprise avec la collaboration de M. M. R. Journet et J. Petit.

R.-L. WAGNER.

---

93. Albert HENRY. — *Esquisse d'une histoire des mots « wallon » « wallonie »*. La Renaissance du livre, [1974], 1 vol. 95 p.

Cette refonte d'une étude publiée en 1963 (et signalée ici même) est la bienvenue. L'auteur a tenu compte des observations qu'avait suscitées sa recherche et a mis à profit quelques travaux parus ultérieurement. On peut dire que, sauf imprévu, il a démêlé



l'histoire passablement capricieuse de ces deux mots. *Wallonie* s'est inséré dans la nomenclature des philologues au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle sous le parrainage de Grandgagnage. Il entra dans la langue commune en 1886 quand Albert Mockel le choisit pour titre d'une revue qui se tailla une jolie place. Objectivement, ce mot dénotait la partie romane de la Belgique. Mais la partition linguistique de ce pays et les problèmes politiques qui en découlent en ont fait un emblème. Les connotations actuelles que révèle l'emploi de ce mot débordent largement son sens propre. Jusqu'à nouvel ordre, ce dérivé est radicalement coupé d'un toponyme *Wallonie* datant du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle et qui, par une curieuse fantaisie du sort, désignait un fief éloigné du domaine wallon actuel. A l'origine de *wallon* on pose une forme \**walhaz*, pl. \**walhoz* qui transpose le nom d'une peuplade celte, les Volcae. Les Francs désignaient par ce nom les Gallo-Romans du nord et de l'est de la Gaule. Il engendra un adjectif dont l'équivalent *walois*, attesté au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, dénotait la langue d'oïl de Lorraine. A la même époque et plus tard un *walesch* (forme régressive tiré de \**walesche*, féminin de *walois*) renvoie cette fois à la langue d'oïl vulgaire. Au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, chez Monstrelet, *valec* s'oppose nettement à *latin*. Jusqu'ici, pas trace encore de *wallon*. Celui-ci fait une entrée remarquable sous la plume de Jean Molinet dans une acception purement linguistique. Comment ce terme, créé sur le modèle de *liesson* en milieu bourguignon, évolua par la suite, comment il en vint à désigner une forme régionale de français, comment E. Pasquier se méprit en voyant dans ce dialecte une survivance du gaulois, comment *wallon* pénétra en espagnol (*a la Valona*), il faut, pour l'apprendre, ainsi que d'autres détails non moins instructifs, lire la suite de cet opuscule dont je n'ai résumé qu'une partie. L'immense érudition de l'auteur est condensée dans les notes adjointes à chacun des chapitres qui dégagent une articulation de cette histoire. Ces chapitres eux-mêmes montrent à quel point, chez un savant comme A. Henry, ouvert à la littérature autant qu'à l'histoire et à la philologie, la science, l'agrément, l'esprit réussissent à faire bon ménage.

R.-L. WAGNER.

- 
94. Simone DEBOUT. — « *Griffe au nez* » ou donner « *have ou art* », écriture inconnue de Charles Fourier, Paris, Éditions Anthropos, [1974], 1 vol. 174 p.

Fourier se distrait-il lorsque d'un énoncé informatif présumé banal (réponse à une invitation que lui aurait adressée une certaine

Laure), il dégagea par d'ingénieuses mutations de syllabes un discours dont l'apparente incohérence suscite plus d'une question ? Il n'est pas le seul écrivain, au XIX<sup>e</sup> siècle, qui se soit livré à ce genre de cryptogrammes divertissants. Hugo y excellait, mais que d'autres poètes, avant lui, après lui, aient systématiquement exploité les ressources du calembour doit rendre le critique attentif. Les « jeux » des poètes sont rarement gratuits et puérils. Dans leur sémantique (et celle des surréalistes est révélatrice à cet égard) la polysémie des unités lexicales est un fait de grande portée : elle engendre des effets de style fort sérieux. A plus forte raison, la propriété singulière du français qu'une seule phrase puisse se prêter à plus d'une lecture. Le calembour atteint à sa perfection, soit que les deux coulées de sens s'alignent parallèlement (*Gall, amant de la reine...*), soit que l'une épouse dans ses méandres une lecture inverse de l'autre (*L'aspirant habite Javel ∞ j'avais l'habit de l'aspirant*). L'anagramme, le calembour ne constituent pas seulement une pièce importante de la sémantique poétique. Ils révèlent, à l'occasion, des faits de parole. Des deux derniers paragraphes de la lettre de Fourier : *Jeu d'oie pars tire dent troie joue redit si (l'un dit) pourceau mai lié rend faim dent mon Lis tape ah ris*. (Je dois partir dans trois jours d'ici (lundi) pour sommeiller enfin dans mon lit à Paris), on déduit que l'écrivain articulait un *l* mouillé dans *someiller*, que l'*o* de la première syllabe était fermé [o] pour lui et que l'*r* final de cet infinitif se reportait par liaison sur l'initiale vocalique du mot suivant.

Mais Fourier n'étant pas plus innocent que les poètes, sous l'incohérence de son discours peut-être un critique, découvrirait-il dans le mécanisme de ces mutations l'émergence des idées profondes ou des fantasmes obsessionnels qui meublaient l'esprit de ce penseur agité. Même si d'aventure celui-ci avait combiné certains passages de la lettre, je veux dire composé un texte qui se prêtât bien à un découpage, cette application serait signifiante venant d'un homme qu'on a étiqueté un peu légèrement « utopiste » alors qu'il se préoccupait surtout de la structure intérieure des choses. M<sup>me</sup> S. Debout s'est signalée depuis longtemps par le sérieux des recherches qu'elle conduit sur Fourier. S'appuyant sur la connaissance étendue qu'elle a de l'homme et de ses œuvres, se faisant psychologue et psychanalyste, elle tente justement de discerner dans ce fatras quelques-uns des traits pertinents qui caractérisent la pensée de Fourier. Qu'elle ait eu raison de courir l'aventure, c'est ce que j'admets après avoir lu son étude avec le plus vif intérêt. Qu'elle rende vraisemblable l'interprétation proposée ici de ces dislocages (si on me passe ce néologisme), je n'en doute pas. Et si on trouvait à la critiquer sur certains points il reste que ce texte, bien servi par elle, mérite de prendre

place à côté de maints autres (de J. Paulhan, de M. Leiris, d'A. Breton, de Cl. Simon), révélateurs des réactions que les « mots » suscitent de la part d'artistes plus sensibles à leurs résonances harmoniques qu'à leurs valeurs d'emploi utilitaires dans les énoncés informatifs.

R.-L. WAGNER.

---

95. Jean-Marie KLINKENBERG. — *Style et archaïsme dans la légende d'Eulenspiegel de Charles Costes*, Bruxelles, Palais des Académies, 1973, 2 vol. in-8°, I, 424 p. II, 356 p.

La légende d'Eulenspiegel a marqué une date dans l'histoire des lettres françaises en Belgique. Ce n'est pas sans de bonnes raisons que MM. M. Piron et J. Hanse ont conduit M. J.-M. Klinkenberg à prendre cette œuvre qui demeure encore surprenante aujourd'hui comme sujet de thèse. Il en est sorti un travail dont l'ampleur est, si l'on ose dire, à la mesure des ambitions qui animaient l'écrivain. Les stylisticiens consulteront avec profit cette étude. Le cas limite de Charles Costes incite en effet à réfléchir sur la portée de notions (telles que celles d'archaïsme, de réalisme) courantes, mais le plus souvent approximatives et confuses sous la plume des critiques. M. J.-M. K. s'en acquitte bien, d'une manière assez pénétrante, même si l'on juge que ce travail est trop volumineux. Son propos, il est vrai, ne tolérerait pas l'à-peu-près. Il fallait observer point par point — en l'espèce dans le cadre traditionnel de la morphologie et de la syntaxe — et définir les procédés qui devaient conduire Ch. Costes à gagner ou à perdre (affaire de goût) son pari. Nous y gagnons, nous, une abondante moisson d'exemples et un *index verborum* des plus utiles. L'index idéologique, très fouillé, fournit efficacement des repères qui ne trouvaient pas place à la table des matières.

R.-L. WAGNER.

---

96. Henri LEMAIRE. — *Lexique des œuvres complètes de François de Sales* de l'édition des Visitandines, Paris, A. G. Nizet, 1973, 1 vol. III-447 p.

Dans l'idée de l'auteur, ce lexique visait en tout et pour tout à aider ceux qui, sans préparation historique et philologique suffisante, entreprennent de lire les œuvres de François de Sales.

L'abbé Lemaire n'a donc pas fait appel aux pouvoirs d'un ordinateur. Connaissant à fond cet écrivain, ayant étudié de près la fonction que l'image et la métaphore ont dans sa manière de penser, il s'est fié, quant au choix du vocabulaire, à son intuition de lecteur, et pour les gloses des mots retenus aux données que les dictionnaires du xvii<sup>e</sup> siècle fournissent sur eux. L'ouvrage se situe ainsi dans la lignée des glossaires si utiles d'Ed. Huguet. Tel quel, il complète de plus sur bien des points la documentation du *Dictionnaire...* de Huguet et celle des tomes III et IV de l'H.L.F. C'est dire qu'il rendra de grands services aux philologues. Ceux-ci consulteront avec profit en particulier la liste des mots et des tours qui semblent être propres à François de Sales. J'estime pour ma part que le vocabulaire de cet écrivain mérite d'être inventorié exhaustivement. Mais l'ampleur d'une telle tâche dépassait les forces d'un travailleur solitaire, accablé d'autres devoirs. Et si nous devons être heureux que l'abbé H. Lemaire ait eu le temps de conduire à terme ce lexique, il nous peine qu'une mort prématurée ne lui ait pas permis de voir imprimé le manuscrit auquel il avait consacré tant de soins.

R.-L. WAGNER.

---

97. VOLTAIRE. — *Candide*, Étude quantitative (Dictionnaire de fréquence, index verborum et concordance de *Candide*. Essai de méthodologie et d'analyse de données quantitatives), par Pierre R. DUCRETET avec la collaboration de Marie-Paule DUCRETET. University of Toronto Press 1974. 602 pages ; accompagné de 7 microfiches reproduisant 822 pages de table de concordance.

— Le titre de l'ouvrage le signale : il s'agit d'une édition d'un index des mots de *Candide* et d'une table de concordances. Malgré l'insuffisance encore de ce type de travaux, on sait quelle en est la fin, depuis les ouvrages de Guiraud et Muller en particulier, au plan de l'élaboration théorique, et les publications de R.-L. Wagner ou de B. Quemada dans le domaine des index.

— Ce qui compte alors, pour une nouvelle « étude quantitative », c'est le plus ou moins grand raffinement par rapport aux prédécesseurs. Ici, la nouveauté (du moins si l'on songe aux traitements mécanographiques du Centre du Vocabulaire français de Besançon) c'est l'usage de l'ordinateur dont le fonctionnement électronique permet une mise en mémoire des données considérable et une manipulation du fichier sur ruban magnétique extrêmement souple et variée. Et cela conduit M. Ducretet à préciser l'analyse



des formes, comme jamais il n'a été donné à B. Quemada et à son équipe de l'imaginer : non seulement les mots sont traités sous leurs différentes catégories d'appartenance, mais regroupés sous un lemme dominant. Par exemple, si l'on considère l'expression « il fait beau », la forme verbale *fait* « a pour lemme « faire », dans ce contexte, et ses indices sont, en allant du général au particulier, les suivants : 1. Verbe / 2. Indicatif / 3. 3<sup>e</sup> personne du singulier impersonnel / 4. Présent / 5. Intransitif / 6. Voix active / 7. Post pronominal / 8. Pré-adjectival / 9. Simple / 10. Abstrait / 11. Locution verbale / 12. Polysème-homonyme (cf. « fait » : nom) » (p. 29).

— On peut apercevoir, sur cet exemple, que le codage sera très détaillé, et que l'on cherchera à introduire des indications généralement absentes dans ce genre de produit ; ainsi trouve-t-on un indice de la valeur sémantique (dont l'analyse reste encore sommaire) qui distingue trois traits sémiques différents pour chaque mot : abstrait, concret, neutre (p. 33). Et si l'on veut analyser dans le détail la finesse de cette mise en code (dont dépend en dernière instance le travail des chercheurs), on se reportera aux pages 34-99. Un simple aperçu des distinctions catégorielles établies pour le verbe permet de juger de la minutie de ce travail : au lieu de la traditionnelle, et facile, distinction entre verbes aux modes personnels et verbes aux modes impersonnels (ce que fait toujours l'équipe de B. Quemada, dans toutes ses publications d'index et concordances), M. Ducretet affine l'analyse pour la rendre, de fait, pertinente : il distingue le participe présent pur, le participe présent attribut, le participe présent épithète, le participe passé isolé, le participe passé conjugué, le participe passé attribut, le participe passé épithète. Chaque forme ainsi catégorisée est soumise à la grille des 12 indices, ci-dessus signalés. La richesse combinatoire est ainsi considérablement amplifiée, et les voies de la recherche se trouvent démultipliées.

— Après un long chapitre (les cent premières pages) de « considérations techniques », l'auteur propose les « données quantitatives » : *Dictionnaire de fréquence de formes* / *Dictionnaire de fréquence des lemmes* / *Index verborum*. Comme dans tout ouvrage de ce type, des tableaux viennent recueillir sous forme synthétique ou synoptique les résultats des analyses. A ce point du travail, M. Ducretet souligne que le traitement des données a été fait manuellement : le programme n'existe pas encore qui puisse permettre d'interroger la machine. Il semble toutefois qu'un langage formel comme le « snowbol » (qui permet un traitement des contextes du mot) devrait autoriser un traitement électronique : du moins le signalons-nous, après avoir lu la thèse de M. André Petroff sur l'analyse formelle des « portraits dans Jean Barois »

(soutenue à la Faculté des Lettres de Besançon, sous notre direction, en septembre 1972).

— Comme on aime pouvoir lire rapidement les diagrammes, on pourrait faire remarquer à M. Ducretet que la présentation qu'il fait (pp. 403, 404 et *passim*) de ses résultats n'est pas très claire, et qu'il est malaisé de passer des tableaux aux schémas. On sera intéressé, à la lecture des conclusions, par ce « chapitre idéal » qui est imaginé, sur la base des données numériques, et qui révèle qu'il devrait comporter 5 % de noms propres pour 16 % de noms communs, et 19,10 % de verbes, etc. La conclusion, par comparaison du modèle à la réalité du conte, étant que seul le chapitre 19 se rapproche de l'idéal ! On pourrait sourire de ce résultat, s'il ne révélait pas, comme toujours dans ce type d'étude quantitative, une certaine tendance à l'établissement d'une norme et un penchant évident pour la stylistique de l'écart.

— Or, ce que les études quantitatives permettent aussi, c'est d'aller au-delà de l'écart : les tables de concordances facilitent grandement une analyse des champs sémantiques ; les prises en compte des constructions des mots, de leur distribution (et cela les indices du codage le permettent) conduisent à la découverte de la grammaire du texte ; les oppositions entre les formes pronominales (je-tu vs il) que les index devraient permettre de détecter, favorisent une étude des structures du récit. On peut regretter qu'un travail aussi important et minutieux que celui-là, n'ait pas conduit M. Ducretet, au niveau de ses attendus de recherche et de ses conclusions, à briser le cadre d'une stylistique de l'écart.

Jean PEYTARD.

98. *Les langages de Jarry (Essai de sémiotique littéraire)*. Michel ARRIVÉ. Publications de l'Université de Paris X Nanterre, Lettres et Sciences humaines. Klincksieck, Paris, 1972. 384 pages.

— La thèse de Michel Arrivé est un texte de plaisirs. Par son objet, évidemment, pour qui aime à goûter au texte de Jarry. Par sa méthode, par son écriture, pour qui attend d'un travail de recherche qu'il sache allier la rigueur de la démarche à la justesse de l'expression.

— *Langages de Jarry* : le pluriel dit déjà que le fonctionnement multiple des textes sera montré/démonté, qu'un travail d'intertexte sera découvert où il apparaîtra « qu'il n'y a que la lettre qui soit littérature ». *Essai de sémiotique littéraire* : le sous-titre promet

la mise en forme d'une théorie des signes, pour cet étrange univers où « le signe seul existe... provisoire » (César-Antéchrist). La promesse sera tenue, et l'on verra comment. Mais on peut déjà caractériser cet ensemble descriptif/formalisé d'une phrase de Michel Arrivé lui-même : « travail qui, comme son objet, se dédoublera en description de la structuration, et description de la déstructuration ».

— Si l'on en croyait ce propos on pourrait imaginer que cette thèse est construite comme un reflet du monde des paroles de Jarry, alors que Michel Arrivé élabore un objet théorique sur le *modèle* (au sens que la logique mathématique attribue à ce terme) de l'objet analysé. La démarche à signes rompus, repris, joués, qui caractérise Jarry, se transforme, ici, en procédure d'investigation. Déchiffrement qui progresse par retours et détours, de la dénotation à la connotation, du contenu à l'expression (forme et substance) jusqu'à rendre lisible le réseau pluriel des langages de Jarry.

— Toutefois à trop souligner cette mimésis-théorisante on laisserait penser que l'appareil conceptuel est construit *ad hoc* et trouve sa limite singulière dans l'objet même analysé. Il n'en est rien. La thèse de Michel Arrivé participe de/à l'édification d'une sémiotique littéraire ; elle précise, définit, clarifie notions et concepts. Elle est un moment — et important — du mouvement contemporain qui trouve son départ parmi les théories de la linguistique (structurale plus que transformationnelle) et fait sa trace, avec insistance, pour devenir méthode scientifique reconnue.

— *Cinquante sept* pages d'introduction, *une* page de conclusion : significative asymétrie. Qui dit d'abord que l'essentiel, pour et avec Jarry, est de *se procurer les clefs* ; d'ouvrir les multiples huis qui barrent les chemins du labyrinthe. Mais ne jamais clore, ne jamais croire que l'on puisse conclure.

— Ces clés pour Jarry demandent la construction d'un appareil conceptuel et d'autant plus rigoureusement défini que l'objet est labile. Cela explique les prolégomènes que Michel Arrivé explore, expose, explicite, s'interrogeant sans indulgence sur la validité de sa démarche. Parviendra-t-on jamais à définir le texte littéraire ? Seul peut-être le concept de *connotation* repris de Hjelmslev permettra de rendre compte d'un langage qui se déploie à partir d'un autre langage, lui-même source ou cible d'un troisième discours, comme indéfiniment. Et l'on peut tomber d'accord que *connotation* est le concept le plus parfaitement congruent à Jarry. Pour une raison première, me semble-t-il : c'est que toute connotation est non seulement réemploi d'un système (expression ou contenu) dans un système autre, par un geste de sur-construction ; mais, ce faisant, le scripteur ébranle déjà le système premier.

On n'écrit de connotations que dans la différence et la subversion. L'écriture ne se fait que par négation, dans un premier coup. Or, le mouvement de Jarry (jusqu'à l'infini) est de débusquer les virtualités connotatives où qu'elles puissent proliférer, aussi bien dans le jeu graphémique/phonémique, que par le calembour, la métaphore, le néologisme. Voici pourquoi *connotation* ne peut — à sa limite propre — qu'engendrer *intertexte*. Et l'on oserait dire que ces enchaînements de texte en texte, d'*Ubu-Roi* dans *César-Antéchrist*, et de nouveau repris/relu par *Ubu Enchaîné*, sont choses *normales*, puisqu'elles relèvent de la logique du déchaînement connotatif. Quand la dénotation passe à la trappe, l'écriture se nourrit de ruines, matériaux d'elle-même. Ainsi, connotation, intertexte, métalangage sont-ils les maîtres-concepts du grand décervelage analytique d'un monde où « s'entregluent les symboles et les signes » (p. 109) dans un infini et fascinant jeu de miroirs...

— Avec une précision méticuleuse, d'abord, le métalangage jarryque, où qu'il s'exerce, est souligné, défini. Une classification permet de distinguer le *métalinguistique* : « tous les fragments qui décrivent des objets linguistiques », du *mélasémiotique* : « tous les fragments qui décrivent des objets ayant eux-mêmes le statut de signes » (p. 46). On découvre la curiosité de Jarry pour la grammaire, pour les différences des codes graphique et oral, pour le signe linguistique. Ce sont les premières clés, les plus ouvragées : le signe est motivé, tellement qu'à ses yeux le réel n'existe que dans la mesure où il est exactement conforme au contenu du signe qui lui correspond... [ce qui implique] neutralisation de l'opposition entre les deux notions de *contenu* et de *réfèrent*... la non-existence de l'objet en l'absence du signe » (p. 54), mais inversement « l'existence d'un signe implique l'existence du référent correspondant » (p. 55). De là naissent toutes les possibilités de manipulation du signe, au niveau du « langage-vérité » (pp. 60-66), du « langage-mensonge » (pp. 67-81) et du « théâtre mirlitonesque ». Ainsi voit-on dans *Spéculations* les mots jouer entre eux : « lynchage/linge sale ; politique/politesse/police » ; ou bien dans *la Dragonne* : « coefficient/coofficier ». Aussi dans *l'Amour absolu* comme dans *les Jours et les nuits*, le geste fondamental est-il de « construire un autre langage : construction qui présuppose la destruction du langage traditionnel » (p. 69).

— Ce détour, ou ce passage, par l'activité métalinguistique de Jarry prépare nécessairement à la lecture de l'intertexte, des relations tressées de *César-Antéchrist* à *Ubu-Roi* et à *Ubu enchaîné*. Univers métalangagier, et aussi — c'est nous qui interprétons — symbolique « méta-ensembliste », dans la mesure où tout ne vaut que par relations, applications, partitions toujours recommencées,



que peut-être l'algèbre des ensembles et ses opérations logiques éclaireraient plus sûrement que l'entrecroisement et le dédoublement des signes tels qu'ils sont représentés, page 140, par exemple. Nous sommes en présence (et tout près de Freud) d'un « même signe porteur de deux contenus contraires », du « Bâton symbole du signe moins et en même temps symbole du signe plus » (p. 139). C'est un « réseau infini d'incertitudes organisées, qui constitue, à vrai dire, le seul contenu de César-Antéchrist » (p. 147).

— Ouvrons, un instant, une parenthèse pour souligner un aspect essentiel de la méthode de Michel Arrivé : sa tentation pourrait être de se laisser entraîner par le tourbillon abyssal de Jarry, de dériver/délirer comme par mimétisme critique — et Lacan et Freud et Chomsky seraient sollicités. Il existe plus d'un discours méta-métaphorique, dont on peut redouter la vanité. Rien de tel ici : observer, comprendre, expliquer l'incessant tourniquet des paroles jarryques, dans un geste où lucidité fait loi. On n'en veut pour exemple que la prudence à plaquer une procédure générativo-transformationnelle inspirée de Chomsky, au moment où les mots *enchâssement*, *transformation* semblent s'imposer pour définir les imbrications et les effacements que connaît le texte d'*Ubu-Roi* se mêlant au texte de *César-Antéchrist*. « Les méthodes transformationnelles, dans la mesure où elles se sont donné pour objet le texte littéraire, ne semblent pas comporter de théorie susceptible de distinguer le fonctionnement du texte littéraire de celui d'une langue naturelle... La transformation pourrait prendre, entre autres, le sens de « transformation d'un texte à un autre texte au sein de l'intertexte »... Le lexème *merdre* donne lieu, entre *Ubu-Roi* et *Ubu enchaîné* à une transformation d'effacement explicitement signalée comme telle » (pp. 161-162).

— Revenons au texte... et parlons des « dictionnaires ». Cette thèse en contient deux : celui d'*Ubu-Roi* et celui d'*Ubu Enchaîné*, plus un métadictionnaire d'*Ubu-Roi*. Autrement dit, à partir du chapitre IV, le traitement de l'objet jarryque varie essentiellement. Jusqu'ici l'analyse se déroulait de manière discursive et discontinue. Désormais elle se fragmente, elle éclate en articles lexicographiques, classés alphabétiquement, avec définitions et exemples : on commence par la préposition *à*, comme le *Peùt Larousse*, on utilise les renvois : *hémistiche* : voir *alexandrin* (p. 212) ; *mort* : voir article *antithèse* du *méta-dictionnaire* (p. 224). Et pourtant cette procédure qui dissémine l'analyse en adresses de dictionnaire a sa justification et sa fonction. Devant le discours jarryque et son étoilement, il semble que la méthode la plus pertinente soit de suivre la trajectoire de chaque particule ; individualiser l'analyse pour mieux la creuser et la préciser. Mais

au-delà, ou plutôt, complémentirement, écrire les dictionnaires de Jarry, c'est, par implicite, poser que ces langages sont systématisés, et cohérents parce qu'ils fonctionnent sur codes multiples, intégrés l'un à l'autre. Un article de dictionnaire ne se lit que par référence à d'autres, qui ne se comprennent qu'en relation avec d'autres, etc.

— Pour qu'il y ait jeu des possibilités, indéfiniment, il faut bien que les codes s'installent. Et qu'est-ce qu'un code, sinon une combinatoire? et une combinatoire qui multiplie, diversifie ses éléments par construction/déconstruction (geste fondamental de Jarry) mime l'infini. Tournoyant sur lui-même, nébuleuse, comète, univers éclatant... On pourrait rappeler ici quelques-unes des conclusions de Iouri Lotmann (*La structure du texte artistique* — 1973 — Gallimard) insistant sur ce fait que ce n'est pas dans la linéarité que prennent source la surprise et l'émerveillement, mais dans *l'ensemble*, là où se croisent les codes par jeu structural. Et peut-être trouverions-nous ici la réponse à ce paradoxe apparent de la thèse de Michel Arrivé : pour décrire l'intertexte des langages de Jarry, l'analyse se fonde sur les concepts de Hjelmslev qui sont d'appartenance structurale. Ne faudrait-il pas justement dépasser le signe, sa dichotomie, aller au-delà même d'une étude transformationnelle, vers une méta-sémanalyse des textes? Or, jusqu'au bout, connaissant — mais sachant s'en garder — les tentatives/tentations de la psychanalyse, du transformationalisme, Michel Arrivé assure son chemin, rendant compte du fonctionnement d'un texte dénoté et connoté simultanément, et s'appuyant — en partie — sur le schéma actanciel de Greimas. Il s'agit bien de définir la clôture de l'intertexte, c'est-à-dire, les codes et leur déploiement, pour signaler qu'il est « à l'égard de tout objet extérieur, entièrement clos, et sur lui-même infiniment ouvert, en sorte qu'on peut le décrire comme un mouvement perpétuel d'interactions réciproques » (conclusion, p. 360).

— Autrement dit, pour saisir le jeu de la *dialectique*, il est scientifiquement nécessaire de découvrir les *structures* des codes et leur fonctionnement. Le travail — magistral — de Michel Arrivé le dit fortement — et c'est bien en cela aussi qu'il est texte de plaisirs...

Jean PEYTARD.

99. Marie-Rose SIMONI-AUREMBOU. — *Atlas linguistique et ethnographique de l'Ile-de-France et de l'Orléanais* (Ile-de-France, Orléanais, Perche, Touraine), vol. I, Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, 15, Quai Anatole-France, Paris, 1973. [Atlas Linguistiques de la France par régions].

Il est connu et reconnu que les parlers des aires marginales d'un domaine aussi bien défini que l'est le français conservent plus de reliques lexicales et plus de traits caractéristiques dans leur morphologie que ceux du Centre. Les représentants de *merenda* survivent à la périphérie du français ; on doit courir assez loin à l'ouest pour entendre des passés simples dans la bouche de paysans qui respectent encore d'ailleurs sans le savoir la relation entre *je vis* et *j'ai vu* dont Maupas faisait état. Tenant compte du puissant rayonnement de Paris, Gilliéron posait que les alentours de la capitale n'offrent pas grandes ressources aux dialectologues et cette idée prenant valeur de dogme a sans doute détourné plus d'un enquêteur d'aller visiter ces régions. Aux vues systématiques de Gilliéron, l'étude de M. H. Bourcelot a déjà apporté un démenti. Quand a paru le premier volume de son Atlas, j'ai signalé que les parlers de la Brie et de la partie occidentale de la Champagne conservaient maints archaïsmes dans la structure de leur lexique. Il est vrai qu'en ce qui concerne la phonétique et la morphologie c'est Paris qui, depuis le moyen âge, a été « receveur » de traits provenant des parlers en usage dans ces régions et non l'inverse.

La situation de ceux qui entourent Paris au midi et à l'ouest pouvait, théoriquement, être assez différente et apporter un appui à la thèse de Gilliéron. Cela faisait attendre avec curiosité les résultats de l'enquête qu'y a conduite depuis 1966 une des plus jeunes et des meilleures spécialistes de l'équipe des Atlas, M<sup>me</sup> M.-R. Simoni-Aurembou. Une vocation indiscutable la poussait vers la dialectologie ; son travail montre à quel point elle a profité de l'enseignement des maîtres vers qui je l'avais dirigée et des exemples de ses aînés. Matériellement, ce volume à toutes les qualités qui recommandent les publications du C.N.R.S. et la collection des atlas en particulier. A côté de trois cent dix-huit cartes, il comporte à titre de compléments une liste de termes relatifs au traitement de la vigne, trois planches de bonnes illustrations et un index des mots français avec renvoi aux cartes qui y correspondent. Je dois exprimer ici un regret. Étant donné la composition du domaine, un mot sur les témoins et notamment sur leur *âge* aurait été le bienvenu. Il n'a pas dû être facile d'en trouver de très bons en Eure-et-Loir. Ne sont-ce pas les plus vieux qui ont extrait de leur mémoire les réponses les plus intéressantes ? L'auteur ne pourrait-il pas combler cette lacune dans un

volume ultérieur? En étendue, l'ensemble du terrain testé (72 points) dépasse un peu ce qui avait été prévu au départ. Épousant le cours de la Loire au midi (Indre-et-Loire, Loir-et-Cher, Loiret), il englobe la totalité du Perche, mordant donc un peu, à l'ouest, sur la Sarthe et sur l'Orne (le point 12 étant à la limite du normand); au nord, quelques points dans l'Oise jalonnent la frontière du picard. Avec la Beauce, cela fait un assez gros morceau. Conformément aux normes du Nouvel Atlas, la matière est distribuée en fonction des *realia*. Les neuf sections incluses ici concernent respectivement les semailles et les cultures, la charrue et les labours, les foin, la moisson, les battages, les pommés à cidre et la vigne, le verger et le potager, les plantes sauvages et les fleurs cultivées, enfin les arbres forestiers.

Un atlas se prête moins aisément à un compte rendu que n'importe quel discours suivi. Quand on peut faire fond, comme dans le cas de celui-ci, sur la compétence de l'enquêteur, sur la sûreté de son oreille, sur son honnêteté, la valeur d'un tel travail ne se révèle bien qu'à l'*usage*. Les atlas demandent à être fréquemment manipulés. Chaque carte, évidemment, mérite d'être lue, déchiffrée pour elle-même; mais vu le nombre et la diversité des questions que soulève l'interprétation des structures phonétiques, morphologiques, lexicales d'un parler, voire de plusieurs parlers, force est de confronter des cartes et même, souvent, des cartes issues de différents atlas. Au point que je finis par me demander si, compte tenu de ce genre de travail, des jeux de cartes mobiles ne seraient pas préférables à ces volumes magnifiques, certes, résistants (c'est un grand mérite) mais encombrants. Soit à comparer, p. ex. les termes dénotant un petit tas de fumier déposé dans un champ (la carte 27, ici, révèle déjà quatre types); veut-on savoir s'il en existe — et lesquels — en Picardie, en Normandie, en Bretagne française, en Champagne? Que d'efforts musculaires et quel espace tabulaire (si j'ose dire) requiert cette recherche! Mais peut-être ai-je tort de me plaindre que la mariée soit trop belle... Quoi qu'il en soit, on ne saurait tirer d'un seul volume des conclusions ayant une portée générale. A première vue, néanmoins, les résultats de l'enquête me paraissent confirmer que le pessimisme de Gilliéron était excessif. Ni la proximité de Paris ni l'action de l'école n'ont entravé en somme le libre développement des parlers paysans en usage dans ces régions. Quant à la phonétique, les cartes 41 (*avoine*), 83 (*labourer droit*), 256 (*prunier*), 259-260 (*noisetier, noisettes*), 268 (*poireau*), 297 (*églantier*) fournissent déjà d'utiles repères. Quant au lexique, un premier tri permet de faire un sort aux cartes unitaires, je veux dire celles qu'un seul type occupe dans toute leur étendue. Elles ne sont pas très nombreuses (cf. 28 : *semoir*, 35 : *herser*, 37 : *seigle, épi de seigle*,



41 : *avoine*, etc.). Lorsqu'un terme est dominant, il se heurte plutôt en général à la résistance tenace d'une ou deux autres dénominations (cf. 20 : *croûte de terre durcie*, 23 : *fumier*, 29 : *semer*, 51 : *bleuet*, 313 : *hêtre entre autres*). La majorité des cartes révèle au contraire une grande variété de réponses (soit, à titre d'ex., le n° 52 : *moutarde blanche*). Celles-ci ont de quoi exercer la sagacité des dialectologues. Suivant la règle, l'auteur n'intervient pas dans le domaine de l'étymologie. Les ensembles que configurent les types relèvent d'un commentaire historique. En revanche, les commentaires qui accompagnent les cartes fournissent nombre de bonnes données tant sur les *realia*, les réactions de quelques témoins, la sémantique, que sur les substrats institutionnels de quelques reliques (cf. nos 58-60 : *mesures de superficie*). Ces notes montrent encore à quel point l'auteur domine son sujet. Il reste à souhaiter que les volumes suivants ne se fassent pas trop attendre.

R.-L. WAGNER.

---

100. *Annales* publ. par l'Université de Toulouse-Le Mirail, Nle série, t. X, 1974, fasc. 4, *Grammatica*, III-130 p. in-8°.

Georges Maurand, sur un corpus de phrases spontanées, parfois répétées en labo, de frang. régional ou d'occitan et à partir d'une analyse syntaxique sur deux plans (1/ sujet-prédicat ; 2/ verbe et 3 actants) discerne dans l'énoncé minimal un intonème montant (ou de continuation) suivi d'un intonème descendant (ou de finalité) qui caractérise successivement le sujet et le prédicat et — ce qui est plus original — retrouve ce schème intonatif fondamental par ex. dans les syntagmes nominaux issus d'une transformation nominale (dans *l'installation du chauffage*, mais non dans *les réparateurs du chauffage*) ; Jean-Louis Tritter (Y a-t-il une linguistique balzacienne ?) étudie dans une lettre à Cusine, dans des articles critiques (sur le *Leo* de Latouche, sur *les Rayons et les Ombres*), dans la *Lettre à Sainte-Beuve* et dans une correspondance avec L. Aimé-Martin, mari de la veuve de B. de Saint-Pierre, l'attitude puriste de B. qui condamne *ce sont...* au nom de la logique du français et la non reprise dans une comparative du verbe principal s'il n'est exactement à la même forme, ainsi que de façon générale, toutes les ambiguïtés. En revanche, il admet pour le grand écrivain (Racine) le droit de donner à un mot un sens nouveau ; Fritz Nies (Pour une orientation nouvelle d'une science accessoire : préliminaires d'une lexicologie sémiologique) souhaite des études précises sur le milieu social de l'écrivain et le genre pratiqué pour déterminer exactement la nature de son

lexique. Il souhaite que la dernière attestation d'un terme soit aussi soigneusement recherchée que la première (en réalité, il y a là un faux parallélisme et pour intéressantes que soient de telles recherches, elles sont moins probantes dans la mesure où un écrivain peut toujours archaïser). Il emprunte la plupart de ses ex. aux lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné ; Jean-Pierre Lassalle (Théorie des vicariances dans les hermétolectes) propose d'abord un classement des langues spéciales : religieuses (hagiolectes), des ordres militaires ou religieux (ordinolectes), des professions (ergolectes), particulièrement des sociétés closes (cryptolectes des services de renseignement, du ROICH de Mgr Benigni ou des « pataphysiciens ») et notamment des hermétolectes des sectes maçonniques. Il y étudie en particulier le jeu des isotopies (au sens que donnent au terme, après Greimas, Rastier et Klinkenberg), en somme des synonymies dans un milieu donné, par ex. les noms de Dieu dans les sociétés de maçons ou ceux des grades. Il applique aux séries ainsi constituées le concept de variance, emprunté aux botanistes : à chaque degré, les mêmes grades sont désignés par des noms excluant nécessairement les termes correspondants dans les rangs inférieurs et supérieurs (la bouteille est *barrique* pour les apprentis, *cruche* pour une maîtresse, *gomor* pour une parfaite) ; Jacqueline Schön (Synthèmes et phonèmes : mise en corrélations et segmentations de synthèmes dérivés) veut retrouver au niveau de la première articulation des relations semblables à celles qu'établit Martinet entre phonèmes d'un même système, de façon à faciliter l'analyse de synthèmes comme *défaire*, *refaire* qu'on met en corrélation avec *décoller*, *recoller* : elle dégage ainsi des préfixes *dé-* (« oblitération »), *re-* (réitération), etc. Ainsi peut-elle établir des degrés divers de cohésion : *Déjeuner* se décompose plus malaisément que *décoller*, mais mieux que *délayer*. Ici intervient un critère proposé par Ducrot : l'existence d'un emploi substantivé de l'infinitif ; Reine Cardaillac Kelly (Phonetic « false friends » with o vowels) note que si les anglophones arrivent aisément à distinguer o ouvert et o fermé, ayant dans leur propre langue une opposition de cet ordre, ils sont souvent trompés par de « faux amis » comme porc, porte, sole, etc., qui ont un o fermé en angl., ouvert en franç. ; Jean-Claude Dinguirard (Quelques hypothèses... (suite) : deux imparfaits) souligne l'aspect ludique de l'imparf. hypocoristique et celui, complémentaire, de l'imparf. d'atténuation (de politesse), forme de la 1<sup>re</sup> pers. comme l'hypocoristique, de la 2<sup>e</sup> et explique leur commune valeur d'*humilité* par l'homophonie entre la désinence d'imparf. et le suffixe diminutif *-et* ; Albert Daniels (La substitution et la notion de texte) étudie le procédé de substitution (= désignation d'un même référent par des pronoms, des articles, des répétitions, des synonymes) qui assure

la cohésion entre phrases et l'unité d'un texte ; Nicole Boyer (Remarques sur le nom propre), en se fondant sur la notion logique de description définie (Russel) souligne le caractère « métalinguistique » du nom propre qui, on le sait, n'a pas de signification ; Robert Garrette (Oswald Ducrot et la sémantique syntagmatique) présente quelques thèmes de recherche de Ducrot : présuppositions, échelle argumentative, lois d'informativité et d'exhaustivité.

J. STEFANINI.

101. N. A. POULIN. — *Oral and nasal vowel diphthongization of a New England French dialect*. AIMAV (Bruxelles) et Didier (Paris), 1973. 87 p.+46 figures et spectrogrammes.

Il s'agit d'une étude de phonétique articulatoire à partir du parler des Franco-Américains de Manchester (New Hampshire). Les membres de cette communauté ont été choisis comme les plus représentatifs de ce parler. L'enquête a consisté en des conversations enregistrées, et non transcrites : la méthode est moins aléatoire, quoiqu'elle présente l'inconvénient de faire perdre une partie de leur naturel à des sujets parfois impressionnés par la présence du micro. Quatre chapitres et six appendices composent l'ouvrage, consacrés à un inventaire des travaux déjà publiés sur le franco-américain, à une description des méthodes de l'enquête, à une description très précise du phonétisme étudié.

Il s'agit assurément d'un livre très technique, et réservé aux spécialistes ; mais il se lit avec intérêt. Les photographies de spectrogrammes, très soignées, sont parfaitement lisibles.

André ESKÉNAZI.

102. Vaira VIKIS-FREIBERGS. — *Fréquence d'usage des mots au Québec. Étude psycholinguistique d'un échantillon de la région montréalaise*, 1974, Les Presses de l'Université de Montréal, 1 vol. 152 p.

Ce travail, qu'un confrère nous a aimablement adressé mérite d'être signalé ici car il est, à n'en pas douter, un des plus estimables parmi ceux qui traitent de la statistique lexicale. L'index qui clôt le volume constitue déjà un document de premier ordre portant témoignage sur le vocabulaire d'un milieu francophone

restreint, mais bien circonscrit et représentatif. Dans les pages qui le précèdent, l'auteur expose, explique et justifie la méthode qu'elle a appliquée en vue d'établir sa liste. A première lecture, cette étude nous a semblé si importante que nous l'avons soumise à l'examen de M. Maurice Tournier et de M<sup>lle</sup> Annie Geffroy, tous deux spécialistes de cette matière au sein de l'E.R.A. 56. Ils ont bien voulu rédiger à son propos la note qui suit. On verra qu'en dépit de certaines critiques leur jugement rejoint le nôtre en définitive.

« Il est évident que la fréquence n'est pas un fait de langue, » étant entendu par fréquence le nombre d'occurrences d'un mot » et par langue le système virtuel de disponibilité et de création » commun à un groupe d'émetteurs. Car, dès que la virtualité » «*occure*», elle se fait actualité et l'on passe du plan de la » compétence au plan de la performance. En dépit donc de Herdan, » la langue n'est pas une population ; elle est un moule à lexique, » capable d'engendrer n'importe quelle fréquence. Un moule ne » se compte pas.

» Ce sont ses produits qui se comptent. Qui veut faire des » prédictions sur la langue fait en réalité des probabilités sur un » discours, c'est-à-dire un ensemble clos et situé d'actes d'énon- » ciation (que cet ensemble soit passé, présent ou à venir). R. Moreau » l'avait montré avec des exemples de bon sens en 1961 et » G. Gougenheim l'avait senti dès 1956 quand il opposait fréquence » et disponibilité.

» L'ouvrage de V. V.-F. se présente pourtant dans l'entre-deux. » On va compter des «*fréquences d'usage*» : qu'est-ce à dire ? » Des «*fréquences empiriques*» tirées d'un corpus bien cerné » seront admises comme «*estimés statistiques de la fréquence » théorique réelle*». Le cumul d'adjectifs aussi contradictoires » montre à la fois l'embarras de l'auteur et la complexité du » problème. Est-ce la langue qui est atteinte ou est-ce un pari » qui est pris sur un discours tenu ou tenable ? Dire qu'un mot » est en tête d'une hiérarchie établie, cela voudra-t-il dire que sa » place en langue est très importante ou que sa chance d'occurer » dans le discours est très forte ?

» Il semble qu'on s'oriente, au début de l'ouvrage, vers une » réponse «*langue*». Ce qui donne cette impression est le fait » de vouloir démontrer qu'il existe des stabilités «*en langue*» de » caractère statistique. D'où l'appel aux constats et aux modèles » de Zipf, Mandelbrot, Simon et Herdan. Certes, d'une multiplicité » d'expériences on peut abstraire des lois de structure (mais il » vaudrait mieux parler encore de «*lois empiriques*» comme » Jakobson). Dans tous les cas, d'une distribution quasi constante » des *classes* de fréquences, on ne saurait tirer la preuve d'une



» distribution des *mots* eux-mêmes dans ces classes (hormis quelques  
 » outils, peut-être, aucun n'a de répartition uniforme). Donc ces  
 » modèles et ces constats ne prouvent rien quant au problème  
 » posé.

» Plus directement concernées par lui, les fortes corrélations  
 » observées par des psychologues entre des expériences sur la  
 » langue (« degré de familiarité » ou « fréquence subjective ») et  
 » des relevés sur corpus d'attestations ne prouvent rien non plus.  
 » Il est clair que, dès qu'une certaine parenté de situation (ou  
 » culture), de temps et surtout un degré suffisant de généralité  
 » thématique s'établit entre les deux enquêtes, les mots — qu'ils  
 » soient sentis ou exprimés — s'établissent à des niveaux à peu  
 » près équivalents sur les deux échelles de fréquences. Ce faisant,  
 » c'est le discours qui est atteint, chaque enquêté répondant par  
 » une impression assimilable à un pari sur l'usage des mots.

» Et c'est bien à « l'usage » qu'on aboutit, au terme d'un premier  
 » chapitre brillant, parfaitement dominé mais hors sujet.

» Bien qu'il soit affirmé que « la fréquence d'usage est une des  
 » caractéristiques fondamentales de chaque mot de la langue »  
 » il s'agira en fait d'une recherche sur le *discours*. Dès lors, qu'on  
 » parle simplement de « fréquences empiriques » (relevées dans  
 » l'échantillon expérimenté) et de « fréquences estimées » (inférées  
 » au discours habituel du milieu), et tous les obstacles théoriques  
 » seront levés.

» Les obstacles pratiques ne le sont pas pour autant. Dans ce  
 » domaine, on admire le soin avec lequel l'enquête a été conduite :  
 » sélection homogène d'un échantillon fourni par un milieu  
 » d'étudiants, grille de *stimuli* riche et équilibrée, multiplication  
 » des expériences (qui ont duré deux ans), comptabilisation et  
 » correction très étudiée des réponses (le corpus de celles-ci  
 » comprenant plus de 125.000 occurrences). Nous sommes devant  
 » un travail parfaitement mené, qui n'est pas sans évoquer, à  
 » des années de distance, les scrupules scientifiques de l'équipe  
 » du C.R.E.D.I.F. réunie autour de G. Gougenheim. Cette honnêteté  
 » à traquer le biais ou à l'avouer, à éliminer la fausse inférence,  
 » à déceler les pièges et à reconnaître les difficultés fait plaisir.  
 » D'autant plus que cette étude est rédigée dans une langue claire,  
 » précise, aucun faux-fuyant ne se dissolvant dans des phrases  
 » ambiguës ou dans des tableaux incomplets. Nous pouvons faire  
 » le tour de tout.

» L'intérêt de cette recherche réside sans doute dans l'application  
 » qui peut en être faite par des psycho-pédagogues (on retrouve  
 » là le but du C.R.E.D.I.F. Il réside aussi dans la description très  
 » clairement présentée d'un échantillon représentatif d'un discours  
 » québécois. Il réside enfin dans des conclusions statistiques.

» Après être passé de l'échantillon (fréquences) au discours (estimations) on atteint peut-être la langue si toutefois on admet l'existence d'une structure des classes de fréquence autre qu'empirique. Dans ce domaine, l'expérience faite démontre une fois de plus la distribution log-normale des niveaux de fréquence ; en revanche elle met assez nettement en échec la loi de Zipf.

» Quant à la comparaison avec les listes du C.R.E.D.I.F., qu'en conclure ? Que deux discours se ressemblent ou divergent selon que leurs conditions d'énonciation, de situation... et d'enquête se ressemblent ou divergent. Deux usages d'une même langue se trouvent ici confrontés, mais ces variables sont trop fortes pour qu'on puisse décider quelles d'entre elles sont responsables des convergences et des différences. On ne peut comparer que le comparable. »

R.-L. WAGNER.

---

103. *Cahiers de Linguistique* p. p. Le Département de linguistique de l'Université du Québec à Montréal. Les Presses de l'Université du Québec.

André Dugas, assisté de Judith Mc A' Nulty assurent cette nouvelle publication avec le concours de Paul Pupier et Antonio A. M. Querido. L'inspiration de ce périodique (dont quatre fascicules ont paru entre 1971 et 1974) est résolument moderne, c'est-à-dire que les analyses logiques et les essais de formulation abstraite y prennent le pas en général sur les descriptions. On ne s'étonnera donc pas que l'attention des rédacteurs se porte sur des domaines qui constituent le terrain de chasse favori des générativistes : les pronoms (cf. fasc. 1, Judith Mc A' Nulty, *la cooccurrence des clitiques en français*), les prédéterminants du nom (cf. fasc. 1, Judith Mc A' Nulty, T. R. Hofman et J. P. Paillet, *les partitifs et la syntaxe du groupe nominal* — fasc. 3, Colette Coursaget-Colmerauer, *Les déterminants de la nominalisation*). La description, toutefois, est bien représentée, dans le fasc. 3 (par une étude de Paul Pupier et Lynn Drapeau : *La réduction des groupes de consonnes finales en français de Montréal*) ainsi que dans le fasc. 4, excellent d'un bout à l'autre, intitulé *le français de la région de Montréal*. En revanche on regrette cruellement une absence totale d'exemples dans l'étude de Madeleine de Saint-Pierre (fasc. 3, *Observations sur la diversité linguistique en Martinique*). R. Pelchat traite d'un problème de statistique lexicale en cherchant à définir le vocabulaire caractéristique d'Harpagon (fasc. 1). J'aurais beaucoup à dire sur le fascicule 2

tout entier réservé à des problèmes de sémantique. Tel quel, cet ensemble d'articles illustre à la fois l'ambition légitime de dépasser la sémantique traditionnelle et les déboires d'une recherche qui, faute de s'appuyer sur des énoncés réels, se perd dans des impasses. Cela dit, on doit souhaiter bonne chance à ces cahiers de linguistique.

R.-L. WAGNER.

---

104. Gérard DION. — *Vocabulaire français-anglais des relations professionnelles*, 1 vol. 8° 392 p. [Relations Industrielles, Revue trimestrielle. Département des relations industrielles de l'Université Laval, Québec, Canada. Les Presses de l'Université Laval, vol. 27, nos 1 et 2].

Avec ces 4 000 entrées, l'ouvrage ne représente qu'une partie d'un Dictionnaire canadien, beaucoup plus vaste, des relations du travail. Nous devons en signaler l'existence car tel quel, avec ses deux volets (français-anglais - anglais-français), il fournit un précieux ensemble d'exemples propres à illustrer toutes les difficultés que posent des équivalences entre deux langues aussi différentes par leur structure que l'anglo-américain et le français. On en conseille la lecture à ceux qui, préconisant des équivalences, se flattent de ne pas recourir aux emprunts. Sans doute *heure de pointe*  $\sim$  *d'affluence* épargnent-ils l'emploi de *peak hour*, mais dans combien de cas (cf. *man-day*, *man-hour*) la francisation du syntagme étranger est-elle préférable à une périphrase lourde ou à un calque qui en aucun cas ne peut passer en français! Tel est du moins mon avis. Je sais très bien que les Canadiens ont des raisons d'avoir une opinion différente de celle d'un Français. Quoi qu'il en soit, je tiens ce livre, bien présenté, commodément utilisable, pour très utile, parce qu'il permet de se rendre compte, à l'aide d'exemples concrets, des difficultés que suscitent les interférences de langues en contact.

R.-L. WAGNER.

---

105. Au Canada les francophones constituent 26 % de la population totale. L'État du Québec, officiellement bilingue, est francophone à 80 % : trois millions et demi de personnes ne parlent que le français. 25 % de ses habitants sont bilingues anglais-français. Ces quelques chiffres suffisent à expliquer pourquoi le Gouvernement

du Québec est si particulièrement sensible au malaise que crée toujours le rapprochement de 2 langues. Il a donc créé un Office de la Langue Française dont il ne faudrait pas minimiser le rôle. Cet Office publie des cahiers consacrés aux néologismes « Néologie en marche » et des vocabulaires bilingues. Dès 1971 il décidait de choisir un certain nombre de tranches de l'activité économique et d'en faire le cadre général de ses travaux de terminologie. Les résultats de ces travaux alimentent la Banque de Terminologie de la Langue Française qui dispose d'un fichier semi-automatisé comprenant déjà plusieurs milliers de termes et mis gratuitement à la disposition du public. Voici la description des dernières publications reçues par le BSL.

*Cahiers de l'Office de la Langue Française n° 18.* Terminologie Technique et Industrielle. Lexique Anglais-Français de l'Industrie Minière. 1. L'Exploitation. Gouvernement du Québec, 1973, 89 p.

Les termes ont été retenus à la suite d'un sondage auprès de spécialistes. Pour chaque terme ou expression le domaine d'emploi est donné par un code chiffré. Ce lexique comporte un index des termes français (75-85) et une bibliographie (87-89). D'autres fascicules porteront sur le traitement des minerais, les explosifs et les appellations d'emplois.

*Cahiers de l'Office de la Langue Française n° 19.* Terminologie Technique et Industrielle. Vocabulaire Français-Anglais de la Machine à coudre industrielle. Gouvernement du Québec, 1973, 85 p.

Ce vocabulaire, tentative d'uniformisation de la terminologie française de la machine à coudre, comprend 21 planches (55-77), un index des termes anglais (78-83) et une bibliographie (84-85). Le manuscrit a été révisé par le CETIH (Centre d'Études Techniques des Industries de l'Habillement), organisme national français dont l'une des fonctions est d'élaborer des normes pour l'AFNOR (Association Française de Normalisation). C'est le premier vocabulaire relatif à la machine à coudre publié à ce jour.

*Cahiers de l'Office de la Langue Française n° 21.* Vocabulaire Français-Anglais de l'Automobile. Fascicule 1 : Le Moteur. Gouvernement du Québec, 1973, 156 p.



Ce vocabulaire comprend 68 figures, un index des termes français (129-139), un index des termes anglais (141-153), une bibliographie (155-156) et 9 affiches hors pagination. 4 autres fascicules sont prévus sur la transmission, le châssis (avec l'équipement électrique et les accessoires), la carrosserie, l'atelier de mécanique automobile. La consultation de ce fascicule est aisée (classement analytique le plus logique possible).

*Cahiers de l'Office de la Langue Française n° 22. Terminologie Technique Industrielle. Lexique Anglais-Français de l'Électronique au Québec (électricité, radio, télévision, appareils de mesure, composants électroniques). Gouvernement du Québec, 1974, 213 p.*

Le but est d'offrir un matériel linguistique auquel les intéressés pourront puiser selon leurs besoins. Pour chaque terme anglais il est offert une traduction française conseillée, et éventuellement d'autres traductions à tolérer ou à éviter. Sont à éviter « les mots ou expressions soit directement empruntés à l'anglais, alors que des équivalents français existent ou peuvent être formés, soit mal adaptés à la réalité qu'ils sont censés décrire ». L'ouvrage comprend un index des termes français à employer ou à tolérer (174-196), un index des termes à éviter en français (197-205) et les principaux sigles et symboles employés en électricité et en électronique (ordre alphabétique) (206-208), une bibliographie (209-210), et 72 pages de schémas et illustrations hors pagination.

*Néologie en marche, n° 3, mars 1974, 70 p. Office de la Langue Française. Gouvernement du Québec.*

Ce numéro est consacré à l'adjectif CORPORATE qui correspond au substantif CORPORATION dans la langue commerciale et juridique. Le responsable de ce cahier a recueilli en quelques mois 156 emplois du terme. Il nous les donne en contexte (1 à 6 lignes) et pour chaque emploi propose un ou plusieurs équivalents français. Les traductions offertes sont souvent remarquables car cet adjectif protéen dont on use et abuse dans la langue journalistique présente un éventail de sens très large. Il peut signifier, selon le contexte, social (concernant une société), général, central, de société, d'entreprise, de grande entreprise, capitaliste, industriel, d'organisation scientifique ou rationnelle, syndical, municipal, corporatif pour ne signaler que les sens les plus importants. Ce cahier est le fruit d'un travail minutieux qui éclaircit vraiment le brouillard

qu'engendre le terme CORPORATE et il constitue un véritable dossier linguistique qui va enrichir la Banque de Terminologie du Québec.

*Office de la Langue Française.* Terminologie de la Gestion. Vocabulaire des Imprimés Administratifs. Gouvernement du Québec, mars 1974, 311 p.

C'est un vocabulaire anglais-français qui donne une définition en français sous la traduction française du terme. Il comprend un index des termes français (251-297), un index des formes fautives (298-303), la provenance des imprimés administratifs qui ont constitué le corpus (305-307) et une bibliographie (309-311).

*Office de la Langue Française.* Terminologie de la Gestion. Vocabulaire de l'Économie. Édition provisoire. Gouvernement du Québec, mars 1974, 72 p.

C'est un vocabulaire anglais-français qui déborde le cadre de la terminologie de la gestion. Fondé sur la fréquence il donne une définition du terme en français sous sa traduction française. Il comporte un index des termes français (57-69) et une bibliographie (71-72).

*Office de la Langue Française.* Vocabulaire général de la vente en magasin. La Vente Promotionnelle. Gouvernement du Québec, juillet 1974, 29 p.

C'est un vocabulaire anglais-français qui donne une définition en français sous la traduction française du terme. Il comporte un index des termes français (23-25), un index des formes fautives (27) et une bibliographie (29).

G. ZÉPHIR.

---

106. Giacomo DEVOTO. — *Il linguaggio d'Italia*. Storia e strutture linguistiche italiane dalla preistoria ai nostri giorni. Milano, Rizzoli, 1974, 412 p. in-8°.

Le dernier ouvrage de G. Devoto, disparu le 25 décembre 1974, peut être tenu pour son testament scientifique. Le grand linguiste

italien y a tenté et, nous semble-t-il, réussi une aventure difficile et passionnante entre toutes. Ce qui donne à cet ouvrage, divisé avec une rigueur mathématique en cinq parties, cinquante chapitres et deux cent cinquante paragraphes, sa dimension propre, c'est qu'il nous offre non seulement la somme des recherches antérieures de l'auteur depuis *Gli antichi Italici* (1931) jusqu'aux publications de ces dernières années — ce qui nous dispensera d'entrer dans une analyse détaillée —, mais aussi un livre sur la péninsule italienne où la protohistoire et l'histoire, jusques et y compris la création du Fonds international pour la terminologie des langues romanes (sigle : FITRO) à Florence en 1972, sont reconstruites au moyen de la convergence des données archéologiques et linguistiques. L'éloge n'est plus à faire de l'aisance avec laquelle Devoto a pu dominer un sujet aussi complexe et varié, ni du talent d'exposition qui lui a permis de rendre agréable la lecture d'un livre bourré de faits précis et dont le sujet est forcément austère, sans néanmoins aucune concession à la facilité. En particulier, les paragraphes qui traitent de sujets délicats, difficiles comme l'étrusque, l'ombrien, les différents types de métaphonie et de systèmes vocaliques dans l'Italie médiévale, sont, parmi tant d'autres, des modèles d'une information très sûre et impartiale. Dans les vingt-deux derniers chapitres consacrés à l'histoire de la langue littéraire italienne, il sera aisé aux spécialistes de discerner les correctifs, dont on aurait aimé parfois discuter la pertinence avec l'auteur, apportés à l'expression de ses précédentes opinions en la matière, par exemple, sur la théorie et la pratique de la langue chez Dante, sur la position d'Ascoli dans la polémique concernant l'idiome national ou encore sur la qualité de la langue d'Italo Svevo. En somme, un beau et grand livre de synthèse.

Cl. MARGUERON.

---

107. *L'Italia dialettale*, Anno XXXVI, Volume XXXVI, Nuova Serie, XIII, Pisa 1973, 372 pp.

Enrico Campanile (*Sulla quantità della vocale che precede -m in latino*, pp. 1-6) cite la thèse du professeur Lüdtke soutenue lors d'une communication sur la métaphonie (Pescara mai 1973). Ce qui en latin classique et postclassique est écrit : voyelle atone (en syllabe finale) + -m, d'un point de vue phonétique et phonologique correspond à une simple désignation de voyelle longue. Puis il réfute cette thèse en s'appuyant sur des emprunts latins dans les dialectes britanniques et sur des exemples pris essentiellement

dans Virgile. Il termine en recherchant pourquoi le professeur Lüdtke a formulé cette théorie.

Dans sa recherche *Aggiunte e rettifiche al Vocabolario dei dialetti salentini di G. Rohlfs* (pp. 7-38) Franco Fanciullo recueille un certain nombre de mots qui n'apparaissent pas dans le VDS, examine les mots enregistrés par Rohlfs en y ajoutant de nouvelles acceptions (« kağğa » p. 1 « farnaru » p. 17, « fokaña » p. 17, « štittsare » p. 35), des variantes (« spramintare » p. 33) et en formulant des hypothèses étymologiques (« urda-urda » p. 38, « kliri, ġliri » p. 12). A cet effet il donne pour presque tous les mots la forme phonétique du dialecte de Cellino S. Marco (Brindisi) où il a choisi ses informateurs (hommes et femmes de 20 à 70 ans). Giorgio Masetti continue et termine son *Vocabolario dei dialetti di Sarzana Fosdinovo Castelnovo Magra* (pp. 39-274) commencé dans le vol. XXXV, NS XII, 1972 (pp. 99-311). Il y joint une liste de noms scientifiques de plantes citées dans le dictionnaire accompagnée des dénominations dans les dialectes étudiés. Edoardo Vineis (*Studio sulla lingua dell'Italia* pp. 287-372) continue et termine l'analyse morphologique commencée dans le vol. XXXIV, NS XI, 1971 (pp. 137-248). Il étudie les analogies au sein de la conjugaison (pp. 287-318) puis entame une analyse stylistique (pp. 319-372). A cet effet il prend comme termes de comparaison le témoignage des grammairiens, le « modus scribendi » d'écrivains de la même époque ou postérieurs, de tradition chrétienne et la Vulgate. Avant de procéder à un développement qu'il veut le plus systématique possible l'auteur traite brièvement de quelques phénomènes qui apparaissent avec une fréquence particulière (règles de l'accord, ordre des mots, emploi d'« adjectifs d'appartenance », valeurs précises de quelques particules latines PRO UT QUASI TAMQUAM, prédominance de la conjonction copulative ET, syntagme UT PUTA). Passant à l'étude proprement dite il analyse la syntaxe des cas (pp. 322-330), l'emploi des adjectifs (pp. 331-336), des pronoms (pp. 336-348), des prépositions (pp. 348-365), les déterminations de lieu (pp. 365-369), l'emploi de l'infinitif et du gérondif (pp. 369-372).

Joseph SAVI.

- 
108. CALVO (Edoardo Ignazio). — *Poesie piemontesi e scritti italiani e francesi*, edizione del bicentenario a cura di Gianrenzo P. Clivio, Torino Centro studi piemontesi, 1973, 350 pp.

Sixième ouvrage de la « Collection de textes et d'études piémontaises » ce volume est publié à l'occasion du bicentenaire



de Edoardo Ignazio Calvo (1773-1804). Gianrenzo P. Clivio présente une nouvelle édition de l'œuvre du médecin piémontais. Soucieux d'offrir au lecteur cultivé comme au chercheur un texte soigné il a dû procéder à quelques corrections et à quelques mises au point :

— pour les textes en italien et en français il s'est limité à la correction d'erreurs évidentes et à quelques retouches dans l'orthographe et dans la ponctuation.

— pour les textes en piémontais, selon les principes établis dans cette collection la graphie a été normalisée (à part quelques détails elle coïncide avec la graphie moderne). Seul le texte des *Follie religiose* conserve la graphie originale. Chaque texte est accompagné d'une traduction que Gianrenzo P. Clivio veut la plus littérale possible et d'une note sur la date de composition, sur les éditions et, le cas échéant, sur la transcription. Les *Appunti critici* (pp. xxiii-xxvii) ainsi que la *Nola storica* (pp. xxix-xxxii) qui présente un tableau des orientations politiques et des événements piémontais de l'époque de Calvo achèvent de faciliter la lecture des textes. Ainsi l'on pourra suivre Edoardo Ignazio Calvo dans sa défense du dialecte piémontais (*Canson quasi poetica për servi 'd bon auguri al matrimòni 'd tota Teobalda Turinet con l'intendent Morand* vv. 57-64), dans ses philippiques contre les aristocrates (*Passapòrt dj aristocrat* vv. 37-40, *Campan-a a martel pr'ij piemontèis* vv. 16-18, *Sairà dij piemontèis* vv. 19-21), dans son chant pour un Piémont libre (*L'aurora dla libertà piemontèisa*, pp. 14-15), dans sa critique violente de la religion (*Sui prèive*, pp. 22-25, *Follie religiose*, pp. 31-159), dans ses diatribes d'ordre personnel (*A un scolè 'd Zenon arsussità*, pp. 160-163, *Contra 'l mèdich Archin*, pp. 179-180). On appréciera ses écrits politiques (notamment les *Favole morali*, pp. 189-229 et l'*Artaban bastonà*, pp. 302-314) et professionnels (*Sur les poisons des animaux*: Dissertation, pp. 329-343). L'édition de Gianrenzo P. Clivio est un instrument précieux non seulement pour la connaissance de l'œuvre de Edoardo Ignazio Calvo mais aussi pour l'étude du dialecte piémontais.

Joseph SAVI.

---

109. Kurt BALDINGER. — *La formación de los dominios lingüísticos en la península ibérica*. Versión española de E. Lledó y M. Macau. Madrid, Gredos, 1972, 496 p. (Biblioteca románica hispánica).

Il s'agit de la seconde édition (la première était de 1963), revue et considérablement augmentée de cet ouvrage fondamental sur

la formation linguistique de la péninsule ibérique. Une des principales qualités de cette présentation est sa richesse bibliographique, minutieusement analysée et critiquée. Sont abordés en particulier les problèmes relatifs aux contacts de civilisation, à la dialectalisation de la péninsule, aux substrats. Deux index détaillés complètent le volume, qui constitue pour le romaniste un guide sûr et précieux.

B. POTTIER

110. REAL ACADEMIA ESPAÑOLA. — *Esbozo de una nueva gramática de la lengua española*. Madrid, Espasa-Calpe, 1973, 592 p.

L'Académie espagnole de la langue a toujours publié un excellent dictionnaire, alors que sa grammaire restait très traditionnelle, et étroitement normative dans le cadre de la péninsule ibérique.

Le dictionnaire œuvre de plus en plus ses colonnes aux américanismes recommandés par les Académies des pays latino-américains. Les auteurs de cette ébauche mentionnent également cette nécessité de tenir compte du vaste domaine de l'espagnol du nouveau monde.

Par rapport à l'édition de 1931, les chapitres de *prosodia* et *ortografía* ont été réunis sous le titre de *fonología*, et considérablement développés, la *analogía* est devenue *morfología*, et la *sintaxis* a été conservée.

Un effort a été fait pour « moderniser » la présentation conceptuelle, et actualiser les références, qui incluent maintenant des auteurs du <sup>xx</sup>e siècle, péninsulaires et américains.

La phonologie est fortement développée, et on devine que certains auteurs présentent une petite monographie. L'édition définitive harmonisera cet ensemble.

La terminologie a été revue ; il est fait usage par exemple de *morphème*, *signe zéro*, *syncrétisme*, *neutralisation*. A titre expérimental, les « adverbes » en *-mente* sont classés avec les adjectifs. On trouvera l'article *el* avec les démonstratifs, et *un* parmi les indéfinis et quantitatifs, ce qui annule la catégorie usuelle de l'article. La forme *lo* (dans *lo más difícil*) est considérée cependant comme « article neutre », ce qui est peu cohérent. Les noms de nombre continuent à former une classe à part. En ce qui concerne le verbe, la série *amar*, *amando*, *amado* n'est plus un mode mais l'ensemble des formes non-personnelles, et le « conditionnel » est justement inséré dans l'indicatif. Par contre, on comprend mal pourquoi on conserve le terme de *perfecto* aussi

bien pour *amé* que pour *he amado*, ce dernier étant le seul à pouvoir satisfaire aux conditions d'imperfectivité (« *todavía no ha terminado* »).

Il est dommage que l'on oppose des énoncés *bimembres* à de curieux et variés *unimembres*, selon des critères extrêmement superficiels et instables. Quant au terme « *frase* », il recouvre un peu n'importe quoi (*por entre* ou *en aquella playa solitaria...*).

Tous les chapitres concernant la syntaxe sont remplis de remarques intéressantes et manifestent des points de vue nouveaux, qui seront les bienvenus dans la nouvelle grammaire normative en préparation. Ce genre d'exercice est toujours un compromis. Cet *esbozo* marque une évolution importante dans la présentation officielle de la grammaire de l'espagnol.

B. POTTIER.

111. Maria SCHWAUSS. — *Wörterbuch der Flora und Fauna in Lateinamerika. Amerikaspanisch Deutsch*. VEB Verlag Enzyklopädie Leipzig, 1970, 555 p. (Lateinamerikanisches Sprachgut, 2).

On sait devant quelles difficultés se sont trouvés les conquérants de l'Amérique lorsqu'il a fallu qu'ils désignent les plantes et les animaux locaux. Les deux moyens les plus fréquemment utilisés ont été l'emprunt à une langue indigène (d'où *tomate* ou *coyote*), ou l'application à une réalité nouvelle d'un mot européen (*helecho* 'fougère' ou *perdiz* 'perdrix'), avec naturellement un sens différent.

C'est un recueil d'environ 20.000 termes que présente l'auteur dans cet ouvrage qui représente une énorme somme de travail. Certes plusieurs ouvrages, surtout régionaux, ont été écrits sur le sujet. On trouvera réunie ici cette documentation, concernant le Mexique, l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud, avec de nombreuses précisions : les régions d'emploi, le nom latin, une définition en allemand (ou au moins une explication), une liste de composés (plus de 250 pour *yerba*!), et de nombreux renvois internes.

B. P.

112. Albert BARRERA-VIDAL. — *Parfait simple et parfait composé en castillan moderne*. Max Hueber, Munich, 1972, 352 p.

Le linguiste qui étudie le temps peut-il se défaire de la vision de sa propre langue? Ce vieux problème est évoqué par l'auteur, en particulier à propos des travaux de K. Heger, dont il adopte les deux démarches complémentaires, sémasiologique et onomasiologique.

L'inventaire morphologique conduit aux cinq formes simples indicatives du verbe espagnol, ainsi qu'à leurs correspondants avec *haber*. Une première étude porte sur l'opposition paradigmatique de *dijo* et *ha dicho*, de différents points de vue (histoire, morphologie, sémantique). La plus grosse partie du travail porte sur l'étude syntagmatique de ces deux formes. Les exemples cités sont nombreux, et l'analyse sémique bien menée. Au passage, plusieurs problèmes marginaux sont abordés : le tour *tiene leído un libro*, les cas de neutralisation temporelle, les auxiliaires de déroulement et les relateurs *a* et *de*, les rapports entre valeurs de temps et d'aspect, la combinatoire avec des déictiques pris comme réactifs, le rôle de certains lexèmes (tels *poder*, *deber*) dans le choix des temps.

H. Weinrich ayant expliqué l'opposition du type *dijo/ha dicho* par une différence de distribution entre le dialogue et le récit, l'auteur a voulu en faire une étude statistique en suivant la méthode de Ch. Muller. Sa conclusion est que seule une partie des faits peut s'expliquer ainsi. Il maintient à la distinction trois valeurs : temporelle (déictique, liée à la perspective), aspectuelle (marquée par *haber*), et modale (avec certains lexèmes). Le castillan a deux visions de « l'antérieur du maintenant », le français parlé n'en a qu'une (*il a dit*).

Les conclusions de l'auteur ne sont pas nouvelles, mais il y conduit avec rigueur et sa critique est bien étayée. Il semble accorder beaucoup de place au rôle du « discours » guillaumien : nous préférons parler de la situation dans laquelle on utilise la langue, et qui conditionne ses réalisations. Le discours n'apporte jamais rien d'original, par définition.

On aurait aimé enfin un tableau du système verbal espagnol fondé sur les variables justement énumérées.

B. POTTIER.



113. Nelson CARTAGENA. — *Sentido y estructura de las construcciones pronominales en español*. Universidad de Concepción, Chili, 1972, 255 p. (Serie lingüística, 1).

Dans le prologue qu'il fait à cet ouvrage, E. Coseriu, qui a dirigé le travail, met bien en évidence l'intérêt et l'efficacité de la méthode suivie, celle qu'il appelle le « fonctionnalisme réaliste » (1969). Il apparaît que tous les emplois de *se* peuvent se ramener à une fonction unique de base, la fonction *intransitivadora* (intransitivatrice), dont la réflexivité, la passivité, la réciprocité, l'impersonnalisation ne sont que des effets de sens contextuels.

Il est bien vrai que les constructions en *se* (et variantes personnelles) situent la relation de voix entre l'attributif et l'actif, dans une zone souvent appelée « moyenne ».

L'auteur a entrepris une étude analytique très fouillée des constructions avec verbe transitif, intransitif, et ambivalent, ainsi que des « pronominaux ». Plusieurs conclusions partielles, et tableaux spécifiques, ponctuent les chapitres. On trouve à la fin un schéma d'ensemble de lecture bien difficile.

Depuis la rédaction de ce travail un certain nombre de contributions ont paru sur ce sujet. La position de fond de N. Cartagena nous paraît fondée. Elle pourrait sans doute se formuler à présent à travers une grammaire casuelle qui aurait peut-être l'avantage de rendre les relations entre les actants plus explicites. Mais sur l'unité sémantique du *se* en compétence, nous sommes bien d'accord. Les emplois pourraient se distribuer le long d'un axe de transitivité, et en fonction de traits sémantiques des lexèmes verbaux. L'auteur pourrait, mieux que personne, compléter sa recherche par une synthèse actualisée.

B. POTTIER.

114. Josef FELIXBERGER. — *Untersuchungen zur Sprache des spanischen Sprichwortes*. Collection « Ars Grammatica », dirigée par Eugenio Coseriu, Band 3, Wilhelm Fink Verlag, München, 1974, 1 vol., 16,5×24, 261 pp.

Felixberger reproduit ici sa thèse dactylographiée, présentée en 1971 à l'Université de Regensburg. Avec la caution d'Eugenio Coseriu elle paraît sous le numéro 3 de la collection « Ars Grammatica » dirigée par l'éminent linguiste.

Après avoir situé le problème qui le retient et montré combien peu de parémiologues se sont intéressés à l'étude linguistique des proverbes, et tout particulièrement à leur syntaxe, l'auteur

définit (p. 20) les critères qui ont présidé au choix de son corpus.

Ce corpus sera traité statistiquement à chaque étape de son étude ; il devra le modifier en fonction de nouveaux paramètres clairement définis au fur et à mesure des chapitres. Rien n'est laissé au hasard, toute nouvelle variable, tout nouvel échantillonnage, toute nouvelle notion est nettement précisée et accompagnée d'abondantes données bibliographiques (pp. 257 à 261).

Sont étudiés tour à tour *l'adjectif* (pp. 23 à 49) — *temps et modes* (pp. 50 à 92) — *l'article* (pp. 93 à 139) — *la syntaxe* (pp. 140 à 248) et, en annexe, *l'adverbe* (pp. 250 à 256).

Chacun de ces chapitres est suivi d'un résumé et de conclusions qui en facilitent la lecture et permettront au lecteur de mieux prendre connaissance de ce remarquable travail et de mieux en mesurer l'intérêt.

L'ouvrage est très riche en remarques de tous ordres et incite à la réflexion. Il est impossible de les évoquer toutes en si peu de lignes. Retenons-en toutefois les points essentiels suivants : — L'auteur renonce à la discussion des problèmes théoriques. Il préfère s'engager audacieusement dans des recherches empiriques et statistiques à partir de notions théoriques de base reprises à la grammaire traditionnelle, et, pour son modèle phrastique, à Tesnière. Il affirme aussi qu'on ne peut atteindre à la cohérence — c'est-à-dire à une théorie qui se tient — qu'en analysant exhaustivement un vaste corpus, et ce, de différents points de vue, certes restreints en nombre, mais qu'il faut pour chacun d'eux mener jusqu'au bout.

C'est ainsi que, dans le premier chapitre, l'étude statistique des adjectifs et des participes (leur pourcentage par rapport à l'ensemble du vocabulaire) permet à l'auteur de comparer le *Refranero* d'une part, des textes littéraires et populaires (oraux) d'autre part. Les chiffres ainsi obtenus font nettement apparaître que le *Refranero* occupe une position intermédiaire, entre la langue « populaire » et la langue « littéraire », et qu'il faut bien admettre que les *proverbes* constituent une veine particulière de la littérature populaire. Ainsi est posé le problème de la « littérarité ». — Les recherches du second chapitre nous révèlent que le présent et l'impératif sont spécifiques des proverbes et que si le futur et le prétérit y surviennent aussi, c'est généralement dans des conditions bien déterminées : le futur, parce que très lié à l'impératif, par contre le prétérit, par son affinité avec les locutions proverbiales, semble plus secondaire.

En outre, des tests, faits dans des Écoles supérieures de Madrid et de Séville, ont prouvé que l'apparition de formes archaïques est liée à des proverbes bien définis.

— Quant à l'article (ch. III), il est possible de définir les conditions

linguistiques de son utilisation dans le *Refranero*. C'est ce que fait l'auteur en étudiant différents échantillonnages.

— Le quatrième chapitre consacré à la syntaxe s'attache — sur la base d'un volumineux corpus — à l'étude de la complexité syntaxique des proverbes. Il en définit les structures, leurs fréquences et leurs distributions. L'auteur observe notamment qu'un rapport s'établit par exemple entre la complexité des constituants de la phrase et celle de la phrase elle-même, ou, entre la détermination et la fonction, ou encore, entre la détermination et la coordination et, que toute augmentation de complexité d'un côté, entraîne une diminution de complexité de l'autre. Il y a en quelque sorte interdépendances et compensations. Il semble, en outre, que pour les proverbes existe un volume optimum. C'est dans ces limites qu'agissent les phénomènes de compensation définis plus haut.

— Enfin, l'analyse menée en annexe permet à l'auteur d'affirmer que l'adverbe doit être considéré comme un déterminant du verbe.

Ainsi de chapitre en chapitre sont essayés les instruments d'analyse de la linguistique générale sur un objet linguistique particulier, les proverbes. De cette confrontation s'enrichissent l'une et l'autre connaissances. Tel est précisément l'intérêt et le fruit de ce beau livre.

Haim Vidal SEPPIHA.

115. *Verba, Anuario gallego de filología*, vol. 1, 1974, Universidad de Santiago de Compostela, 256 pages. Directeur : Constantino García González.

Voici une revue attendue depuis longtemps et qui accorde enfin au galicien la place qui lui revient. Ce premier numéro est d'une très grande richesse et mériterait qu'on s'y arrêtât longtemps. Cette revue sera annuelle mais éditera des volumes supplémentaires consacrés à des études plus amples que les articles qu'elle accueille.

Dans le courant actuel du réveil des langues régionales, le lecteur se trouve soudain confronté avec le galicien et les très nombreux travaux — mémoires de maîtrise et thèses — qui y ont déjà été consacrés et dont il est abondamment fait mention dans les nombreuses notes des articles qui constituent cette première livraison.

D'entrée sont traités par Harri Meier les « Problemas de

gramática gallega » (pp. 7 à 15), premier article d'une série commençant par l'étude du futur (synthétique et analytique) — Vient ensuite « Contribución pra un estudio das partículas comparativas *que = ca e como = coma en galego* », par Antón Santamarina, qui non seulement essaie de résoudre les problèmes de l'alternance de ces particules et de leur diachronie, mais nous offre un texte en galicien (pp. 16 à 30). — « La constitución del gallego como lingua escrita » est étudiée par R. Caballero Calero (pp. 31 à 40), qui aborde tour à tour « el gallego-portugués », « el gallego lingua oral », « el gallego lingua escrita », « la desgalleguización del gallego », « dialectalismo.interdialektalismo », « descubrimiento de la tradición medieval », « diferencialismo », « portuguesismo », « movimientos reaccionarios » et « orientación actual », tous points qui soulignent bien les difficultés rencontrées par le galicien pour se reconstituer en une langue aussi autonome que possible tant par rapport au portugais que par rapport au castillan. — Avec « En torno a una cantiga de escarnio del Rey Sabio », J. L. Pensado (pp. 41 à 53) résout magistralement le problème de l'origine du mot espagnol *viedos*, 'immondices'. Quant à Manuel Alvar, sa contribution : « Galicia en la cartografía lingüística », est à la fois une doctrine et un programme en vue de l'établissement d'un *Atlas lingüístico y etnográfico de Galicia* qui tienne compte à la fois des phénomènes de contact et sociolinguistiques. Il semble d'ailleurs que les articles suivants viennent illustrer cette leçon magistrale et les principes qui s'en dégagent. Qu'il nous suffise de citer les titres et leurs auteurs : Joseph M. Piel, « Sobre uma suposta identificação dos topónimos gal.-port. *Groba, Grova*, etc., com o etnónimo pré-romano *Grovii* » (pp. 63 à 67) — Constantino García, « *Amanecer en gallego* » (pp. 150 à 158), article accompagné de 6 cartes comprenant 413 points d'enquêtes et consacrées aux formes *amaecer, amaeser, amaicer, ameicer, ameiser, amencer, mencer, amancer, amañecer, amañeser, amanecer* et *amaneser* (carte I) — *abri-lo día, rompe-lo día, ser día, raiá-lo día, nacé-lo día, apuntá-lo día, vi-lo día, salí-lo día, riscá-lo día* (carte II), etc. — Ramón Lorenzo Vázquez, « Algunas consideraciones del léxico gallego medieval » (pp. 160 à 169) où l'auteur insiste sur l'absurdité de certains écrivains, qui rejettent des formes galiciennes anciennes pour les différencier du castillan — J. L. Couceiro répond également à l'appel de Manuel Alvar en nous fournissant son étude « *Notas etno-lingüísticas en torno a la pesca de río en Galicia (río Mandeo)* », pp. 170 à 180, qu'accompagne un solide vocabulaire critique — M. C. Ríos Panisse abonde dans le même sens avec son article « *Vida marineira de Sada* — Contribución pra un estudio lingüístico » qui fut présenté d'abord en 1968 sous la forme d'une *tesina* (Mémoire de Maîtrise), très



abondamment illustrée de dessins représentant le matériel des pêcheurs (pp. 181 à 232).

La linguistique générale n'est pas oubliée tout au long de ces contributions. L'une d'elles, non encore citée, est consacrée à « La temporalidad verbal en español ». Elle est due à Guillermo Rojo qui y consacre les pages 68 à 149. Les pages 243 à 256 sont réservées à des recensions solides. En résumé une revue très attendue à laquelle nous souhaitons longue vie.

Haim Vidal SEPHIHA.

116. *Revista Portuguesa de Filologia*, vol. XV, tomos I et II, 1969-1971, Faculdade de Letras da Universidade de Coimbra, Instituto de Estudos românicos, Coimbra, 1001+XLIV pages plus le sommaire des XV premiers numéros de cette revue.

Le nombre des pages de ce volumineux numéro explique facilement le retard apporté à sa publication. Cette livraison est d'une très grande richesse et présente un avantage indéniable, celui de nous fournir un résumé en français de chacun des articles. Les pages 1 à 164 sont occupées par 6 articles où la linguistique de contact est bien représentée. Une seconde partie — les pages 165 à 436 — est réservée à d'intéressantes recensions. La liste des publications reçues et des notes bibliographiques s'étend sur les pages 437 à 787. Une quatrième partie intitulée *In Memoriam* (pp. 789 à 803) rappelle l'œuvre et la vie de Maria Manuela Gouveia Delille, Giacinto Manuppella et Pedro Cunha Serra. Nouvelles et commentaires occupent les pages 805 à 834 et la vie de l'*Instituto de Estudos Românicos* est retracée avec force détails en 5 articles (pp. 835 à 895) rédigés par Manuel de Paiva Boléo.

Enfin, ce qui pour un volume de cette importance nous paraît indispensable, auteurs, recensions critiques, notes bibliographiques, nécrologies, notices et commentaires ainsi que les vocables et les thèmes étudiés sont rangés dans une série d'index (pp. 897 à 995) qui rendent cet ouvrage très maniable.

Il va de soi que nous ne retiendrons ici que les 6 articles de la première partie :

- 1) Joaquim da Silveira, « *Numão* ou (melhor) *nomão* » (pp. 1 à 5). Il s'agit comme dit l'auteur d'une « nótula etimológica », où documents à l'appui, il nous montre clairement que ce nom ne dérive pas du latin NUMANTIA, mais de *Noomán*, nom de personne arabe, ce qui lui permet de préférer la graphie *Nomão* à *Numão*.

2) Pedro Cunha Serra, « ESTUDOS TOPONÍMICOS — XXIII : Casconha, Casconho, Cosconhe, Cosconho — XXIV : Anha e Anhões — XXV : Combe (Telões-Amarante) — XXVI : Rompecilha e outros — XXVII : Topo-antropónimos recentes », pp. 7 à 31. L'auteur auquel est consacré une note nécrologique dans la quatrième partie poursuit son étude toponymique selon l'ordre ci-dessus indiqué. En appendice est fourni une liste très utile des sources indispensables à l'étude de l'onomastique portugaise.

3) Marilina Luz, « Nomes de tecidos em antigas pautas alfandegárias portuguesas (1699-1834) ». Il s'agit d'une étude fouillée du lexique des tissus tel qu'il apparaît dans les tarifs douaniers du XVIII<sup>e</sup> siècle. La taxation exigeant une description discriminatoire détaillée des marchandises, la moisson en est rendue plus facile et richissime. L'index des noms de tissus cités — 207! — en fait foi. Voilà une étude qui devrait s'étendre à l'ensemble des documents de cette nature au Portugal et ailleurs (pp. 33 à 48).

4) Willy Bal, « O destino de palavras de origem portuguesa num dialecto Quicongo » (pp. 49 à 102). L'auteur rassemble et classe des matériaux recueillis en 1963 dans la région de Kisantu (République Démocratique du Congo). Sont traités tour à tour la distribution culturelle des emprunts, l'adaptation phonétique de leurs signifiants, la répartition des emprunts entre les catégories grammaticales, leur intégration dans le système de la langue emprunteuse, leur vitalité et leur évolution sémantique, toute une série d'études menées avec intelligence et dignes de servir d'exemples à de futures recherches concernant le bilinguisme et autres phénomènes de contacts linguistiques.

5) Joseph M. Piel, « A propósito de um centenário : o « onomástico » de Fr. Martín Sarmiento (1768) » (pp. 103 à 118). Article qui met en évidence l'importance de l'œuvre de ce bénédictin espagnol, qui en 1768 déjà, fut le précurseur des méthodes modernes de lexicologie et d'étymologie, et ce, avant F. Diez, le fondateur de la philologie romane.

6) Graciete Nogueira Batalha, « Glossário do dialecto Macaense » (pp. 119 à 164). Autre étude de linguistique de contact sous la forme d'un glossaire où chaque mot est accompagné de considérations sur la date de son emprunt, sa vitalité, voire son caractère désuet. Une introduction historique, analytique et méthodologique éclaire lumineusement ledit glossaire, dont certains éléments archaïques sont parvenus à Macao par le truchement de colons d'Afrique. La suite de cet article paraîtra dans le prochain numéro de la revue ici recensée.

Haim Vidal SEPHIA.

117. Javier DE HOZ & Luis MICHELENA. — *La inscripción celtiberica de Botorrita*, Universidad de Salamanca, 1974 (Acta Salmanticensia, Filosofía y Letras, 80), 129 p. in-8°.

Les fouilles du site de Botorrita, à une vingtaine de km au Sud de Saragosse, ont mis au jour un bronze opisthographe gravé en écriture celtibère, très corrodé sur une de ses faces, parfaitement lisible sur l'autre, et qui avait sans doute comporté environ 1000 lettres, soit environ 200 mots, ce qui en fait le plus long document suivi du celtique ancien.

Par malchance, l'inventeur (A. Beltrán), qui n'est pas linguiste, a, en présentant sa découverte à plusieurs reprises entre 1971 et 1973, déclaré, sans discussion, que le texte était ibère, et essayé de le comprendre à l'aide du basque. Divers linguistes, dont Antonio Tovar et (*CRAI* 1973, 622-647) nous-même, ont réagi vigoureusement pour restituer le document aux indo-européanistes. La question a, pratiquement, dominé un petit colloque tenu à Salamanque en mai 1974 sur les langues de l'Espagne préromaine. C'est en vue de ce colloque que J. de Hoz et L. Michelena ont rapidement rédigé la brochure ici recensée ; ils sont eux aussi des tenants de la celticité du texte.

Si l'indo-européanité du document (avec des articulations comme ...-Cue ...-Cue, ou comme *ne...neCue ...neCue...*, ou comme ...-ue ...-ue, etc.) ne peut faire de doute, si sa celticité est clairement démontrable à partir d'un certain nombre de mots, il s'en faut qu'à l'heure actuelle on comprenne l'inscription, et il faudra des années et des années de patient labeur des comparatistes pour y arriver.

La brochure de Salamanque, après une introduction de L. M. (tellement générale qu'on n'en voit guère l'utilité), aborde phonétique (L. M.), grammaire (J. H.), liens avec les documents celtibères connus de la même région (J. H.). Dans les seuls chapitres linguistiques (II, III), les auteurs s'efforcent d'inventorier les phonèmes, et de déterminer ensuite un certain nombre de structures de mots. Leurs tâtonnements, comme les nôtres (*CRAI*) et d'autres encore, mènent à des identifications provisoires, dont on ne sait encore quelle portion se révélera caduque. Mais plus il y aura de bons ouvriers sur le chantier, plus il avancera.

Michel LEJEUNE.

118. Erik Rooth. — *Das Vernersche Gesetz in Forschung und Lehre. 1875-1975.* (Acta Reg. Societatis Humaniorum Litterarum Lundensis. Skrifter utgivna av Kungl. Humanistiska Vetenskapssamfundet i Lund. LXXI.) Lund. CWK Gleerup. 1974. 1 vol. in-8, 180 pp.

L'étude d'E. Rooth rend de multiples services à la linguistique germanique et nordique. Comme le titre l'indique, l'auteur analyse les nombreuses réactions auxquelles a donné lieu, en un siècle, la fameuse loi de Verner, pour constater que, très exceptionnellement en un domaine où le renouvellement fréquent est la règle, cette loi a défié le temps et reste toujours recevable : par quoi un hommage de qualité est rendu au Danois qui conçut en 1875 la loi qu'il édicta en 1877 dans « Eine Ausnahme der ersten Lautverschiebung » (dans *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, 23, pp. 97-130).

En second lieu, c'est une sorte d'histoire de la linguistique moderne (de la phonologie en particulier) que s'est trouvé amené à écrire E. Rooth. De Verner à Lerchner en passant par tous les grands noms qui se sont illustrés en ce domaine, nous suivons admirablement l'évolution des idées et l'approfondissement des techniques. L'ouvrage est conclu par un énoncé de la loi de Verner (pp. 158-162) telle que précisée par un siècle de recherches (et, parfois, d'oppositions), qui prouve bien, avec les nuances et les distinctions requises, qu'elle aura eu l'extrême mérite de résister à un siècle d'avatars en linguistique, ce qui, assurément, n'est pas un mince hommage.

Régis BOYER.

119. *A Bibliography of Scandinavian Languages and Linguistics, 1900-1970.* Edited by Einar HAUGEN. Assistant editors Tove KANGAS, David MARGOLIN, Inger Mette MARKEY. Oslo-Bergen-Tromsø. Universitetsforlaget. 1 vol. in-8 (offset), xx-572 pp.

Quelques mots suffiront à dire toute l'évidente utilité de ce répertoire qu'Einar Haugen conçut lorsqu'il rédigeait son ouvrage monumental : *The Scandinavian Languages: An Introduction to their History* (London & Cambridge, Mass. 1974). Le principe en est simple : lui et ses collaborateurs ont tenté d'établir une bibliographie de tous les ouvrages importants, livres ou articles, qui concernent, de près ou de loin, la linguistique scandinave appliquée au domaine nordique, non seulement en tant que telle, mais aussi dans ses relations avec l'histoire et la sociologie du



Nord. L'onomastique, l'étymologie et la runologie y sont peu représentées puisqu'elles disposent de bibliographies spécialisées.

Le principe d'exposition, clairement présenté pp. ix et xi, est alphabétique (par noms d'auteurs), un index de thèmes permettant de retrouver aisément un ouvrage donné (table générale pp. xi-xii, détails pp. 381 sqq.). L'ensemble couvre la période 1900-1970. Ce volume comble un vide et, vérification faite, la compétence de son auteur, non seulement fait que tous les ouvrages essentiels sont présents, dans un domaine qui, pourtant, s'est plusieurs fois renouvelé depuis le début du xx<sup>e</sup> siècle, mais encore, que son existence en fera un indispensable instrument de travail.

Régis BOYER.

120. Oskar BANDLE. — *Die Gliederung des Nordgermanischen*, mit 23 Karten. (Beiträge zur nordischen Philologie. 1. Band.) Helbing & Lichtenhahn. Basel und Stuttgart. 1973. 1 vol. in-8, 117 pp.

Le titre de ce remarquable ouvrage de synthèse (qui constitue le volume I d'une nouvelle collection dont l'auteur est l'un des responsables) en résume correctement le propos et l'esprit. Dense, détaillé et d'un abord relativement difficile, même pour le spécialiste, se fondant sur une bibliographie d'une technicité et d'une minutie rares, ce livre étudie, d'un point de vue clairement dialectologique — domaine où Oskar Bandle a fait ses preuves — l'évolution (ou l'enchaînement : *Gliederung*) qui, à partir de l'urnordisk, a provoqué les différenciations présentes entre les langues scandinaves modernes (et O. Bandle n'oublie pas l'islandais moderne, le féroëien, le suédois de Finlande et d'Esthonie, et le *gutnisk* ou dialecte de Gotland).

L'originalité première d'O. Bandle est d'avoir essayé de donner une vue d'ensemble du domaine linguistique nordique depuis les origines connues, et donc, de présenter le tout comme un système en évolution continue et cohérente. C'est peut-être là que se trouve un des défauts de l'entreprise : les dialectes, on le sait, subissent aussi des modifications d'ordre interne qui échappent plus ou moins aux « principes » invoqués ; d'autre part, et synchroniquement, il se produit des phénomènes d'interactions « horizontales » entre les diverses branches, dont il aurait fallu aussi signaler les effets. On pourra également trouver un peu vestigieuse la distinction opérée entre, d'une part, les domaines vestique, ostique et méridional, où l'auteur parle d'innovations

(Neuerung) et, d'autre part, le nordique où il préfère étudier une évolution (Entwicklung). En fait, son chapitre récapitulatif ne distingue vraiment que les domaines ouest, sud et nord (auquel, donc, il rattache implicitement l'oriental).

L'autre faiblesse tiendrait aux cartes (23 en tout) qui accompagnent le volume. Sans doute pour des besoins d'édition, il a été nécessaire de les réduire aux dimensions du livre et de les simplifier à l'extrême, ce qui ne manque pas de défigurer souvent les intentions de l'auteur et de le mettre parfois en contradiction avec ce qu'il a avancé dans le corps même de son développement.

Mais le mérite, réellement admirable, de cette étude n'est pas altéré pour autant. La valeur de l'ouvrage d'O. Bandle est avant tout d'ordre pédagogique. Les cartes mêmes aident à prendre une vue d'ensemble parfaitement claire des problèmes évoqués ici. Et l'auteur du présent compte rendu apprécie tout particulièrement l'accent qui a été mis (seulement en fin de volume, malheureusement) sur les corrélations entre ces phénomènes linguistiques, l'histoire et la Kulturgeographie (par exemple, à propos de la dénomination des temples païens dans le Nord).

Ainsi, d'ores et déjà, un ouvrage qui sera indispensable à quiconque voudra prendre une vue diachronique claire et cohérente du phénomène linguistique scandinave dans son ensemble.

Régis BOYER.

121. Piergiuseppe SCARDIGLI. — *Die Goten. Sprache und Kultur*. C. H. Beck. 399 p.

Ce livre, essentiellement une traduction allemande de la « *Lingua e storia dei Goti* » de M. Scardigli (Florence 1964), se compose, outre d'une « *Einleitung* » (p. 1-12), de onze chapitres différents (p. 13-265) et d'un « *Anhang* » (p. 269-380) et présente — pour la plus grande partie — une description étendue de l'histoire et de la culture des Goths. L'auteur du présent compte rendu n'étant pas historien ne se sent pas suffisamment qualifié pour se prononcer d'une manière critique sur le bien-fondé de l'argumentation historique de M. Scardigli (p. ex. dans les chapitres suivants : 3. « *Umwelteinflüsse in Vor- und Frühgeschichte* » (p. 45-74), 4. « *Goten und Römer* » (p. 75-86), 5. « *Goten und Hunnen* » (p. 87-94), où l'auteur se propose de rendre vraisemblable la supposition suivant laquelle les Huns (et plus particulièrement l'entourage d'Attila) auraient possédé le gothique, 6. « *Wulfila*

und die geistige Emanzipation des Gotischen » (p. 95-132), 8. « Romania Gothica » (p. 173-209).

Le premier chapitre du livre est intitulé « Das Gotische als indogermanische Sprache » (p. 13-27). Il ne contient qu'une longue liste de mots gothiques hérités de l'indo-européen. Cette liste, qui embrasse des mots de divers champs sémantiques, montre suivant M. Scardigli que : « Der feste Kern des indogermanischen Wortschatzes (der Bestand an sprachlichen Wurzeln mit Fortsetzungen in praktisch allen indoeuropäischen Sprachen) ist, obwohl durch Lautverschiebung in seiner äusseren Gestalt verändert, im grossen und ganzen im Gotischen gut vertreten » (p. 15). Cela est bien correct, mais les restitutions que donne M. Scardigli au niveau de l'indo-européen sont souvent incorrectes et sa manière de s'exprimer est souvent imprécise. Voici quelques exemples : (p. 16) i.-eur. \**p/ino-* est donné comme préforme du got. *fulls*, ce qui est très peu vraisemblable (cf. v. ind. *pūrṇá-*) ; (p. 16) on lit à propos du perfect-présent gothique *wait* : « *woid* 'sehen', 'erfahren' ist nunmehr (wie auch im Griechischen) soviel wie 'ich weiss' » ; (p. 17) on s'étonne en lisant que i.-eur. \**kaput-* ist unversehrt erhalten geblieben in got. *haubiþ* (point de discussion des difficultés phonétiques que présentent les mots pour « tête » en germanique) ; (p. 20) le v. ind. *āp-* 'eau' est rapproché (avec un point d'interrogation, il est vrai) du latin *aqua*. La citation suivante, qui se rapporte au vocabulaire vieux norrois, dans lequel on trouve également quelques archaïsmes, est bien apte à illustrer cette manière un peu pompeuse et souvent obscure de s'exprimer qui n'est pas rare dans ce livre : « den isolierten Belegen des Altnordischen fehlt jedoch jene, wie wir meinen, kämpferische und antithetische Note, die den gotischen Archaismen eignet. » (p. 27).

Si l'on se propose de déterminer le caractère « archaïque » ou « non-archaïque » d'une langue comme p. ex. le gothique, on devrait utiliser, en sus des critères lexicaux, aussi des critères phonologiques et morphologiques, etc.

Le deuxième chapitre (« Das Gotische als germanische Sprache », p. 28-44), dans lequel M. Scardigli s'occupe également des données avant tout lexicales, est aussi caractérisé par un certain dilettantisme. Citons quelques exemples : (p. 36) on lit ici : « 'Sinken', 'versenken' wird nicht mehr durch die idg. Wz. *mezg-*, sondern durch die Neubildung got. *siggan*, an. *sökkva*, ags. *sincan*, as. ahd. *sinkan* ausgedrückt. » Mais cette prétendue « innovation » est certainement très ancienne en indo-européen comme le montre l'arménien classique *ənkenum*, aoriste *ənkeč* (< \**song<sup>w</sup>eye-* : *ankanim*, voir Godel, *REA*, N. S. 2, p. 26) ; (p. 36) selon M. Scardigli il n'y aurait pas de traces, en germanique, de la racine i.-eur.

\**g<sup>w</sup>hen-*, mais cf. v. norr. *gūðr* ; (p. 38) on lit à propos de la désinence *-ns* (acc. plur.) des thèmes en *-a-* qu'elle « ist in dieser Form auch in den übrigen idg. Sprachen fast nicht anzutreffen : ein überaus konservativer Zug. » Mais cf. p. ex. grec (crétois) *-ons*, vieux prussien *-ns* (*dei<sup>w</sup>ans*), arm. classique *-s* (< \**-ns*). (Le problème de la forme originelle de cette désinence en i.-eur. n'est d'ailleurs pas discuté par M. Scardigli) ; (p. 39) le gothique seul, parmi les langues germaniques, aurait conservé des traces du médiopassif i.-eur. ; mais cf. v. ang. *hätte*, 1<sup>re</sup> et 3<sup>e</sup> pers. du sing. (cf. got. *haitada*) et v. norr. *heite*.

Les chapitres restants du livre sont les suivants : 7. « Das 'klassische' Gotisch » (p. 133-172), qui renferme, entre autres, quelques remarques sur le système vocalique du gothique (p. 144 sq.), 9. « Die Einflüsse des Gotischen auf die übrigen germanischen Sprachen » (p. 210-231). 10. « Hat Cyrill die Wulfila-Bibel gelesen ? » (p. 232-235), 11. « Die Reste der gotischen Kultur » (p. 236-265), lequel traite du gothique de Crimée.

L'« Anhang » se compose de deux chapitres : 1. « Die lateinisch-gotischen Papyrus-Urkunden aus Ravenna » (p. 269-301) et 2. « Unum redivivum folium » (p. 302-380). Ce dernier chapitre, en partie écrit par M. Franz Haffner, présente une information historique très riche sur le « fragment de Speyer » du Codex Argenteus. Le texte gothique y est donné en transcription, muni d'un commentaire philologique détaillé. On apprend, entre autres, que le verbe *atAugjan* paraît être et transitif ('montrer') et intransitif ('paraître') en gothique. La formule *ingibe hwa* traduit le grec 'thanásimón ti', et *ingibe* est selon M. Scardigli (p. 370) le gén. plur. d'un neutre \**ingif* (cf. v.-h.-a. *gift*). Ce chapitre, donnant le texte gothique de la fin de l'évangile selon saint Marc, est particulièrement précieux pour tout germaniste.

Fredrik Otto LINDEMAN.

122. Peter von POLENZ. — *Geschichte der deutschen Sprache* = Sammlung Göschen 4015 (Berlin, Walter de Gruyter, erweiterte Neubearbeitung der früheren Darstellung von Prof. Dr. Hans Sperber, 8., verbesserte Auflage, 1972, 219 p.).

Le lecteur français pouvant se reporter au c. r. de Paul Valentin dans *Études Germaniques* 1973/3, p. 353 sq., on se contentera ici de rapporter ou discuter quelques points concernant la partie la plus neuve de cette édition, c'est-à-dire les trois derniers chapitres ainsi que les pages concernant la réforme de l'orthographe :



1) La querelle de l'orthographe est présentée de façon si stylisée (p. 133-135) qu'elle en devient presque inintelligible. Le fondement idéologique de l'argumentation des réformateurs est passé sous silence, bien que certains d'eux l'aient exhibé sans détours. Le débat entre tenants et adversaires de la minuscule à l'initiale des substantifs est en fait un débat entre société hiérarchisée et société sans rapports de domination. Plus l'orthographe est arbitraire et difficile, en effet, et plus une société hiérarchisée dispose d'un critère indiscutable dans son application grâce auquel elle peut non pas choisir les meilleurs, mais, à l'inverse, faire accepter au plus grand nombre (et dès le début de la scolarité) que les brillantes destinées lui sont interdites. Comme le disait Madame Furtseva, Ministre de la Culture d'U.R.S.S., au journal 'Die Welt' (19-IX-70, p. 23) pour justifier le *numerus clausus* à l'entrée de l'Université : « Il faut aussi qu'il y ait des ouvriers ».

2) La singularisation croissante des styles d'auteur en littérature moderne (p. 158 sq.) fait l'objet d'une explication de type 'iconique' : en systématisant certaines déviations syntaxiques ou sémantiques, l'écrivain (Grass, Johnson) voudrait refléter l'incommensurabilité réciproque et fondamentale des codes linguistiques de chaque locuteur. — Par le fait qu'il assigne à un fait de style la valeur d'un reflet, P. v. P. méconnaît que l'écriture et la consommation littéraires assument la fonction d'un mouvement libérateur et néglige le témoignage de Victor Hugo définissant la métaphore comme 'une trajectoire incalculable' et faisant abstraction de tout contenu cognitif. La singularisation syntaxique ou sémantique ne serait alors qu'un aspect de l'exil dans lequel s'engage tout écrivain.

3) 25 pages sont consacrées aux effets de la politique sur la pratique de l'allemand pendant les 40 dernières années. P. v. P. ruine de façon convaincante la thèse de la spécificité du style nazi en juxtaposant un texte de Hitler et un extrait d'un discours prononcé à l'Église Saint-Paul de Francfort sur le Main le 12 mars 1848 au nom du progressiste Comité des Cinquante. (On se rappelle que les républicains étaient plus nationalistes que les Rois dans la question du Schleswig-Holstein) (p. 165-167). — Pourquoi faut-il ensuite qu'il démolisse sa propre thèse en grossissant les différences qui distinguent le style nazi du style officiel de la DDR? Pourquoi faut-il que dans le chapitre consacré au style hitlerien, il présente la fréquence de 'nous', 'notre', etc., comme un trait spécifique du langage totalitaire, générateur de conformisme, mais qu'on cherche vainement une pareille lecture dans les pages consacrées au langage communiste en DDR, pages où le mot 'totalitaire' n'apparaît jamais et où on lit cependant (p. 184) que le citoyen est-allemand sait très bien devant qui il

peut se contenter de dire 'la DDR' et devant qui il a intérêt à dire 'notre République Démocratique Allemande'? Devant qui et de quelle impertinence s'excuse-t-il par le mot 'apparent' quand il écrit (p. 178) : « Les ressemblances apparentes (du langage officiel de la DDR) avec le pathos des teutomanes et des nazis s'expliquent par le fait que la propagande, aussi bien socialiste que nationaliste, emprunte son langage à une seule et même origine : la sentimentalité du XIX<sup>e</sup> Siècle »? Pourquoi n'évoque-t-il pas, enfin, la connotation *militaire* de la prose officielle en DDR, dont il n'y a pas à avoir honte dès l'instant qu'on accepte le schéma dialectique selon lequel la lutte à mort est la structure même de l'univers?

Eugène FAUCHER.

---

123. Marthe PHILIPP. — *Grammaire de l'allemand* (« Que sais-je » n° 1560), Paris 1974, 128 p. in-16.

Dans une brève introduction, Marthe Philipp pose clairement les limites de son entreprise : il ne s'agit pas ici d'une mise au point théorique, que ni le petit format de la collection ni surtout le foisonnement actuel des théories et des recherches ne permettaient ; il ne s'agit pas non plus d'un répertoire descriptif qui viserait à être complet. L'A. a voulu présenter à l'usager moyen un certain nombre de problèmes de la grammaire allemande, mis en relief par la linguistique contemporaine, et les solutions que celle-ci, sous ses divers aspects, leur apporte.

Ainsi, le court chapitre (1) de *phonétique et phonologie* est dominé par les notions de distribution des phonèmes et de hiérarchie des accents dans le mot ou le syntagme ; le chapitre II, *Morphologie*, reprend l'utile distinction de J. Dubois entre morphologie lexicale et morphologie syntagmatique (v. p. 40), pour se centrer sur cette dernière ; d'où l'importance accordée dans la description des morphèmes à la notion de *redondance* (l'A. montre en effet combien en allemand les simples oppositions des *marques* dans un paradigme donné peuvent être fragiles). Le dernier chapitre, consacré à la *syntaxe* est de loin le plus étoffé (p. 51-126) : là encore, l'analyse est avant tout structuraliste, avec une grande attention portée au jeu des oppositions paradigmatiques (ainsi pour *temps et phase*, p. 117 sqq.) ou syntagmatiques (p. 75-96 ordre des éléments,

(1) Pp. 7 à 18, l'A. renvoie à sa *Phonologie de l'allemand* (P.U.F.), Paris, 1970 ; voir le C. R. de P. Valentin, *BSL*, LXVIII (1973), II, p. 245-246.

mise en relief) — sans exclure le point de vue transformationnel (ainsi pour le passif ou l'assertion).

Voici maintenant quelques remarques de détail, qui ne remettent évidemment pas en cause l'utilité de l'ouvrage, comme complément des grammaires normatives, ou comme introduction à la linguistique de l'allemand.

On pourrait regretter, peut-être, que soit perpétuée, même avec les guillemets, l'expression de *verbes faibles* « irréguliers » (« qui n'ont pas le même radical au présent et au prétérit », p. 47). Elle contredit en effet la très claire définition des verbes faibles/forts, donnée p. 43, et à laquelle l'auteur elle-même renvoie.

Marthe Philipp repousse, p. 57, n. 1, le terme « actant » pour traduire *Ergänzung*, sans doute à cause de ses connotations : il faut entre autres éviter de préjuger de la valeur sémantique du noyau verbal ; mais *expansion*, terme retenu, est-il plus libre de connotations ? Ne contient-il pas (à cause de son préverbe, et de la confusion fréquente avec le paronyme *extension*) une idée d'accroissement, n'implique-t-il pas obscurément un *supplément* ? Or il s'agit de définir les éléments *obligatoires* de la phrase ; de ce point de vue, *actant* peut paraître préférable. Il est caractéristique que l'A., en présentant le *sujet*, p. 62, évite de l'introduire sous la dénomination d'« expansion ». — Notons qu'est donnée p. 79 l'ébauche d'une définition distributionnelle, par rapport au « cadre verbal » de la phrase, de ces éléments obligatoires.

P. 70-72, ne serait-ce pas l'absence d'un déterminant dans le groupe nominal circonstant de manière ou de cause qui empêche son remplacement par le pronom adverbial ?

On comprend mal, p. 73, la restriction, suivie d'un repentir, sur les transformations des groupes introduits par *bei* et *trotz* ; il faudrait d'ailleurs rappeler que *bei* introduit aussi bien des circonstants de *temps* (cf. p. 66) que de « condition ». Et c'est même sans ambiguïté aucune le *temps* qui est exprimé, dès que le groupe circonstant comporte un déterminant.

Ces problèmes de transformation des circonstants auraient peut-être gagné en clarté si la distinction entre *pronoms adverbiaux* et *adverbes* avait été explicitée : cf. p. 74, ligne 1 : « Les adverbes à sens final ont la forme de pronoms adverbiaux » (?).

René HODOR.

124. Marga REIS. — *Lauttheorie und Lautgeschichte — Untersuchungen am Beispiel der Dehnungs- und Kürzungsvorgänge im Deutschen*, W. Fink, Munich, 1974, 336 p. (= Internationale Bibliothek für allgemeine Linguistik 14).

Cette thèse de Munich combine, comme l'indiquent titre et sous-titre, les considérations théoriques et l'étude de phénomènes linguistiques précis. Le point de départ de la réflexion est fourni par des faits décrits habituellement comme d'allongement et d'abrègement de voyelles, qui séparent le mha. du nha. (*lobes* : *Lobes*, *näter* : *Natter*, *brähle* : *brachte*, etc.). A un exposé critique clair et fouillé à la fois des principales idées des néo-grammairiens, qui mérite une lecture attentive, succède la présentation détaillée des interprétations que ceux-ci ont proposées de l'allongement et de l'abrègement ; mais aucune ne rend compte d'une proportion satisfaisante des faits observables, dont les plus « critiques » sont énumérés dans un inventaire aussi soigneux que possible.

Pour reprendre cette question, M. Reis s'attache d'abord à opposer le structuralisme à l'idéologie néo-grammairienne dans des pages pénétrantes et méditées, qui l'amènent à une analyse du système vocalique de l'allemand moderne, dominé par une corrélation de tension et non de quantité, puis de celui du germanique commun, car c'est à cette période que l'auteur fait remonter les débuts d'une évolution qui accompagne en fait toute l'histoire de la langue. On fait l'hypothèse qu'en germanique tardif on a coupe lâche devant consonne simple, mais coupe ferme devant groupe de consonnes, soit p. ex. \**sta<sup>o</sup>pis* mais \**sta-pjan* ; voilà qui explique la fameuse gémiation devant *j*, car lorsque celui-ci se vocalise en *i*, la consonne est gémignée de manière que la coupe ne soit pas modifiée : \**sta-ppian* et non \*\**sta<sup>o</sup>pian*. Mais comme l'immense majorité des consonnes gémignées se trouvent être des fortes (ou sourdes), on passe peu à peu d'une corrélation de gémiation à une corrélation de force dans le système des consonnes, ce qui expliquerait qu'en westique, un peu plus tard, la gémiation devant les sonantes ne s'observe que pour les fortes, tout en se comprenant de la même manière que la précédente, à partir de l'apparition des voyelles de svarabhakti : \**a-pl* > \**a-ppal*. On notera au passage que cela suppose que la corrélation soit encore au moins autant de gémiation que de force, et que cette corrélation n'intéresse pour l'essentiel que les fortes. Mais on comprend aussi du coup qu'en vha. /bb/ > /pp/, etc., et /f/ > /v/, etc., de telle sorte que les fortes sont désormais toujours gémignées et liées à la coupe ferme, et les douces toujours simples avec coupe lâche ; il reste tout de même le /t/, certainement fort mais jamais gémigné, de *vater* (: *bālen*), *geriten* (: *bitten*), etc. ; mais dans le même mouvement on expliquerait aussi fort bien que l'autre aspect de la



seconde mutation consonantique consiste dans le remplacement de fortes simples par des géménées, changement articulatoire mis à part (/p/ > /ff/, etc.), ce à quoi M. Reis ne fait que des allusions peu nettes.

Cependant, on sait qu'au cours du vha. les géménées se simplifient après longue (*slāffan* > *slāfan*), si bien que devant les fortes il n'y a plus que des voyelles brèves avec coupe ferme. Or, devant consonne douce, c.-à-d. ici en cas de coupe lâche, les voyelles tendent naturellement à s'allonger, alors qu'en cas de coupe ferme elles tendent plutôt à s'abrèger. On fait alors l'hypothèse, fondée sur quelques indices, que la corrélation de quantité vocalique est remplacée au cours du mha. par une corrélation de tension, celle qui prévaut encore aujourd'hui : les brèves à variante allongée (*loben*) deviennent alors des tendues, et rejoignent les longues devant douce (*wāgen*), tandis que les brèves à variante non allongée (*sile*, *griffes*) deviennent des non tendues, et sont rejointes par les longues à variante abrégée (*brāhte*).

Cette théorie, que nous espérons n'avoir pas trop déformée en la résumant, et en négligeant nombre de développements complémentaires fort intéressants, a le mérite de rendre compte de la plupart des faits et de limiter le nombre des exceptions (cependant, malgré les critiques virulentes faites à un de ses articles, l'auteur de ce c. r. ne voit pas que la difficulté présentée par *vater*, *geriten*, etc., soit résolue). Allongements et abrègements n'y sont plus que des épiphénomènes dans une longue histoire gouvernée par l'association de la coupe syllabique avec des facteurs variables, que M. Reis a eu raison de considérer dans son ensemble, en s'appuyant sur une bibliographie qui doit être exhaustive, et une réflexion épistémologique de premier ordre. Si l'hypothèse sur le rôle joué par la coupe syllabique paraît confirmée par les nombreux autres faits qu'elle permet d'expliquer, le changement de corrélation vocalique, qui n'est guère douteux, devrait être maintenant traqué dans ses probables manifestations graphiques (et métriques), et daté, ce qui donnerait sans doute aussi l'occasion de préciser l'histoire des consonnes, un peu négligée dans ce travail après le vha. ; on pourrait ainsi mettre à l'épreuve l'ensemble du raisonnement. Il faudrait aussi aller au-delà des quelques allusions aux résultats constatables aujourd'hui dans les dialectes. Enfin, puisque des faits analogues se retrouvent dans les autres langues germaniques, une enquête d'envergure sur ces « développements convergents » serait une entreprise prometteuse. Ce ne sont pas là des regrets, mais les perspectives qu'inspire la lecture, rendue cependant malaisée par le style, d'un livre très stimulant.

Paul VALENTIN.

125. Hans Jürgen HERINGER. — *Deutsche Syntax* = Sammlung Göschen 5246 ; 2. völlig neubearbeitete Auflage (Berlin, Walter de Gruyter, 1972, 170 p.).

Contrairement aux thèses soutenues dans sa *Theorie der deutschen Syntax* (1970), H. renonce à la définition récursive de la phrase et considère qu'il n'est pas possible de dire ce qui fait partie d'une phrase avant de savoir ce qu'est une phrase (p. 11). Ce changement nous paraît refléter un itinéraire parti de la mathématique et aboutissant à l'empirisme. La définition retenue par H. tente d'harmoniser l'héritage de Bloomfield et de Saussure : la phrase est un *modèle* d'énoncés minimaux non-elliptiques qui peuvent être suivis et précédés d'une pause (p. 12).

### I. Une syntaxe de la parole

On voit dès cet instant que l'unité sur laquelle H. centre son investigation n'est pas une unité de langue, mais une unité de parole. En dépit de la révérence à Saussure qui apparaît dans l'introduction de la notion de *modèle* ('Muster'), la syntaxe de H. étudie non pas l'outil-langue, mais l'utilisation qui en est faite. Il ne suffit pas de passer du donné empirique (l'énoncé) aux règles auxquelles il est censé se conformer, pour accéder au plan de la langue, car ces règles portent elles-mêmes la marque indélébile du fait que l'énoncé n'est qu'une utilisation de la langue. Le plan de la langue est plus abstrait : on ne s'y préoccupe pas de savoir ce qu'est une phrase, mais de dénombrer les syntagmes minimaux dont disposent les parleurs et d'énumérer leurs règles de combinaison. La linguistique saussurienne part d'en bas (on aura beau jeu de lui reprocher de ne jamais parvenir à la phrase et de réduire la langue à un magasin de signes) ; Heringer part d'en haut (et il sera facile de souligner ses défaillances dans la délimitation des syntagmes minimaux).

Cette valorisation de la parole conduit H :

1) à surestimer l'information livrée par la segmentation en constituants immédiats. Après avoir écrit p. 15 que la division des phrases concerne aussi bien le contenu que l'expression, il en arrive p. 79, au nom de ce principe et au seul vu du fait positionnel, à faire porter 'nicht' sur le nom dans « Nicht Peter ist gekommen », alors qu'une vue plus affranchie de la chaîne l'aurait amené à reconnaître qu'il n'y a pas de sens à faire porter une négation sur un terme d'individu ;

2) à échouer dans sa définition liminaire de la *catégorie syntaxique*. La SK n'est plus un signe terminal comme dans la *Theorie* de 1970. Elle nous semble bel et bien recouvrir ce qui, en 70, portait

le nom de position syntaxique. — La définition de la SK nous semble circulaire. En effet, H. nomme SK l'ensemble des segments ou séquences substituables les uns aux autres et s'excluant réciproquement en une même position syntaxique (p. 17). Or, quelques lignes plus haut, la position syntaxique a été définie comme le lieu où se trouve un syntagme. Mais le syntagme a été défini p. 16 comme élément de l'ensemble dit 'SK'. — La circularité apparaît mieux encore si on compare ces deux phrases : « La définition de la SK présuppose la position syntaxique » (p. 17), et « Nous pouvons caractériser la position syntaxique au moyen de la catégorie syntaxique » (p. 18). — La circularité a son pendant dans la contradiction : il est dit p. 17 que *seuls* font partie d'une même catégorie syntaxique les éléments susceptibles de se trouver dans une même position syntaxique et p. 18 que des catégories syntaxiques définies comme différentes par leurs positions peuvent être identiques. Les deux phrases ne peuvent être affirmées que si, de l'une à l'autre, la notion de SK change de sens : catégorie positionnelle dans la première, ensemble défini par un même type de segmentation dans la seconde.

La différence entre catégorie et position aurait demandé à être illustrée d'emblée, au lieu d'être concrétisée sur le terrain et sans débat théorique. Ainsi on apprendra p. 64 que la catégorie 'complément accusatif nécessaire' (E 2) peut apparaître en deux positions successives ('wir lassen *das andere* machen' = nous laissons à d'autres le soin de le faire), et de même la catégorie 'complément libre de temps' ('er kam in der vergangenen Woche am Montag'). — En fait, à notre sens, ni dans un cas ni dans l'autre il n'était absolument nécessaire de poser une seule catégorie : dans le premier cas on pouvait distinguer sujet et objet de l'infinitif, et dans le second, on peut ou bien considérer 'am Montag' comme complément déterminatif de 'in der vergangenen Woche' (grâce à une boucle passant par NP, Nom art 1, At 3, NP kas 5) ou bien mettre 'in der vergangenen Woche' sous la dominance directe du symbole de phrase qui serait décomposé en : situatif temporel + radical propositionnel (Satznukleus), c'est-à-dire : SF must 1 (in der vergangenen Woche + er kam am Montag).

Ce n'est pas à dire qu'il était possible de n'opérer qu'avec la notion de position. Car les syntagmes dénombrés dans deux positions différentes peuvent être reconnus comme appartenant à un même ensemble au vu de leur isomorphie dès lors qu'ils se prêtent à la même segmentation. On voit bien par exemple que la position sujet et la position attribut contiennent des syntagmes de même structure ('der Kanzler bleibt der Kanzler'). N'est-ce pas à ces ensembles là qu'il aurait fallu réserver le nom de catégorie syntaxique ?

## II. Contre le binarisme

A l'appui de son refus d'analyser S en NP+VP, H. apporte un argument intéressant qui ne figurait pas dans sa *Theorie* de 1970 : une fois qu'on a opté pour le principe dichotomique, on ne dispose d'aucun moyen pour choisir entre NP+VP (ce dernier symbole se référant à tout ce qui n'est pas le sujet) et un autre découpage distinguant *sujet* (éventuel) + *verbe* d'une part, et tout le reste, de l'autre, au motif de la commutation par laquelle 'das erschreckt' peut prendre la place de 'friert' quand on compare 'das erschreckt mich' et 'mich friert' (p. 49). — Pour éviter ce choix indécidable, on divisera la phrase jusqu'à ce qu'on obtienne un ensemble de commutation dont les éléments ne seront pas tous divisibles de la même manière. Toute règle de décomposition syntagmatique doit donc être suivie d'une règle d'énumération paradigmatisque.

## III. Actants &amp; Circonstants

Dans la *Theorie* de 1970, 'Ergänzung' et 'Angabe' pouvaient être paraphrasés en français par : 'satellite nécessaire du verbe' pour 'Ergänzung', et 'complément libre' pour 'Angabe'. Ici, le critère est devenu plus sémantique, vu que le critère de nécessité vs. facultativité est d'un emploi difficile en raison des ellipses. Malheureusement, le lecteur ne saura pas en quoi les E contribuent autrement que les A, un complément d'agent autrement qu'un complément instrumental, à la constitution du sens de la phrase. Tout au plus H. hasarde-t-il avec précaution l'hypothèse selon laquelle les A auraient pour contenu un prédicat s'appliquant au reste de la phrase. — Quand bien même ce serait vrai, le critère légitimant la distinction entre E et A serait extérieur à la syntaxe des constituants, si bien qu'entre celle-ci et la syntaxe du contenu, le rapport serait circulaire et non pas de présupposée à présupposant (comme autres interventions de la structure du contenu dans l'analyse des constituants de l'expression : les règles de classème qui décrivent les restrictions auxquelles obéit la saturation des places vides créées par le verbe et qui sont indispensables, nous dit-on, à la définition du passif ; l'argumentation prouvant que l'adjectif attribut fait partie du verbe : p. 64, 65 d'une part, et 53 de l'autre).

La rection de l'épithète reçoit une solution différente de celle de la *Theorie*, où les compléments régis par l'épithète avaient droit à la même appellation que les compléments facultatifs du verbe (Angaben). Ici, ils ont le statut, non compromettant du



point de vue syntaxique, de 'groupes nominaux' (NP), et le fait de rection apparaît discrètement sous la forme d'un indice : 'Der als Protz geltende Nachbar' contient la NP 6 'als Protz', au lieu que 'er gilt als Protz' contient la même NP 6, mais en fonction E 6. Il manque une démonstration pour justifier que la distinction entre E et A, indispensable dans la zone d'influence du verbe fini, ne l'est plus quand le verbe prend la forme participe et la fonction épithète. Il semble qu'une présentation transformationnelle permettrait mieux de saisir l'unité des deux faits.

La sous-catégorisation des A repose le problème de la définition de la catégorie syntaxique. Les A sont en effet répartis en 8 classes sur la base d'un test d'exclusion dont le révélateur est la série des propositions subordonnées en fonction A, chaque type de subordonnée étant défini par la famille (sémantique) de conjonctions qui l'introduisent. Tout A ne pouvant coexister avec tel type de subordonnée sera réputé faire partie de la même sous-catégorie de A. — Une pareille procédure nous expose *a priori* à des erreurs par défaut : il se pourrait d'une part qu'il y ait plus de sous-catégories de A que de types de subordonnées, et il se pourrait d'autre part que certains syntagmes soient exclus à tort de certaines sous-catégories, puisque, selon H., une même SK peut être plusieurs fois représentée dans la même phrase à un même niveau de segmentation. La classification des A pose à H. des problèmes que R. Steinitz avait également rencontrés dans son *Adverbial-syntax*, et la question de savoir si cette classification est encore du domaine de la linguistique reste posée.

Entre l'étude des E (p. 42 à 48) et l'étude des A (109-113), l'indice *kas a* connaît un glissement de sens. Appliqué aux premiers, il distinguait des classes nominales de commutation. Appliqué aux seconds, il prend un sens purement morphologique : ainsi NP 5 (prépositionnel) pourra se retrouver dans toutes sortes de classes de commutation, qui, de ce fait, auront été désignées au moyen d'un autre indice : *stel a*, foncièrement sémantique. En d'autres termes, la syntagmatique des E faisait apparaître une certaine harmonie entre la morphologie et le comportement commutationnel ; dans le cas des A, cette harmonie est rompue. D'où deux classements successifs : sémantique d'abord, pour établir les classes de commutation (*stel a*), morphologique ensuite pour diviser chacune des classes de commutations alimentées par des syntagmes nominaux (*kas a*). On aurait aimé que l'auteur nous fît part des raisons auxquelles il attribue cette métamorphose de l'indice *kas a* car elle est sûrement riche d'enseignements sur le rôle des E et des A dans la constitution du sens. Mais pour que ces enseignements soient dégagés, il faut déblayer l'obstacle que représente la notion de translatif.

## IV. Translatifs

Il est regrettable que H. ait repris en compte le terme introduit par Tesnière, car au moins un des usages qu'il en fait se distingue foncièrement de celui auquel sont habitués les lecteurs des *Éléments de syntaxe structurale*. 'Translatif' apparaît en effet chez H. p. 57, avec le sens d'indicateur de rôle. Ainsi le 'Kasustranslativ' indique quelle place vide auprès du verbe remplit tel syntagme nominal. Or Tesnière n'a jamais prévu de nommer translatifs les marques auxquelles on reconnaît que tel syntagme nominal est prime actant ou second actant. A la différence des marques casuelles des circonstants, les marques casuelles des actants sont des *indices* (chap. 52 des *Éléments*) : « A la différence des translatifs, qui transforment la catégorie des mots pleins, les indices se bornent à l'indiquer, sans qu'il soit besoin de la transformer » (p. 83). Certes, Tesnière écrit quelques lignes plus loin ; « la distinction entre la notion de translatif et celle d'indice est fuyante ». N'était-ce pas une raison de se méfier des translatifs ?

La première acception que H. donne à 'translatif' comporte trois difficultés. D'abord il est difficile de trouver un critère permettant de trancher l'alternative entre translatif  $\emptyset$  et catégorie transitive non-réalisée. H. opte pour le premier terme à propos de l'apposition (p. 77) et pour le second à propos de l'adjectif attribut (p. 57). — Ensuite, on se demande au nom de quelles considérations on pourrait condamner un système de règles où chaque catégorie non-terminale serait flanquée d'un translatif généralement  $\emptyset$ ), puisque chaque catégorie a une fonction. Enfin le statut sémantique du translatif est malaisé à définir et H. le reconnaît lui-même (p. 57) : d'une part, le translatif ne commute pas (et dès lors on ne saurait lui attribuer de sens) et d'autre part on voit bien qu'il joue un rôle dans la genèse du sens de la phrase, puisqu'une permutation des marques casuelles dans 'der Lehrer beutet den Schüler aus' change le sens.

Ce dernier point, en fait, n'est pas propre à tous les translatifs, et c'est ce qui va nous fournir l'amorce d'une révision. Le datif après la préposition *mit* pourrait disparaître au profit d'une terminaison inaudible sans que la compréhension soit le moins du monde perturbée. C'est que, comme l'a bien vu J. Kurylowicz, ce datif n'est qu'un élément d'un signifiant discontinu « mit... datif ». L'analyse linguistique ne peut aller au-delà de cette unité composite, car les unités qu'elle saisirait alors ne seraient plus significatives. On peut donc faire tout de suite l'économie du translatif casuel au moins dans l'étude des prépositions à rection unique. Et à l'inverse, la préposition ne sera considérée que comme l'élément principal d'un signifiant discontinu. Le même raison-

nement peut s'appliquer au verbe qui est élément principal d'un signifiant discontinu comportant comme autres éléments ce que H. appelle 'translatifs casuels' : marque de sujet, marque d'objet, préposition régie. De même que la désinence verbale marque la présence du sujet au contact du lexème verbal, de même la désinence casuelle ou la préposition des compléments régis marque la présence du verbe dans les syntagmes nominaux. De même qu'une relation est caractérisée par le nombre de ses places vides et les traits communs aux objets qu'elle associe, de même le verbe, terme de relation, inclut les cas et prépositions qu'il régit. Pareille vue aurait prévalu depuis longtemps, n'étaient les exemples où une locution casuelle ou prépositionnelle n'entretient aucun rapport direct avec le verbe : « In Basel sind zur Zeit alle Zimmer belegt » ; certains groupes prépositionnels ('zur Zeit', précisément) ne peuvent même jamais entrer en rapport direct avec le verbe (on ne peut dire 'der Staatsakt erfolgt zur Zeit'), mais il est aisé de considérer la base lexématique de ces groupes prépositionnels ou casuels comme premier terme d'une relation largement implicite dont le second terme est la proposition proprement dite. Cette relation quasi implicite pourrait être paraphrasée comme suit :  $x$  définit l'univers de discours spatial vs. temporel de la proposition  $p$  (appliquée à notre exemple, la paraphrase donnerait ceci : Bâle définit dans l'espace l'univers de discours à l'intérieur duquel vaut la proposition : 'toutes les chambres sont réservées'). Nous disons que la relation n'est pas totalement implicite car les mots 'spatial' vs. 'temporel' qui entrent dans sa paraphrase se réalisent sur la chaîne sous la forme d'une préposition. Ainsi donc, le rôle de terme de relation qui est assuré par le verbe (et les cas-prépositions qu'il régit) à l'égard des syntagmes nominaux en rapport direct avec lui est assuré par la préposition à l'égard du terme définissant l'univers de discours d'une part, et de la proposition d'autre part.

Nous pouvons maintenant reprendre sur des bases plus prometteuses la discussion engagée dans la section précédente au sujet des raisons pour lesquelles la classification des A est plus sémantique que celle des E. Si la partie non-référentielle des E n'a pas besoin de véhiculer une charge sémantique considérable puisque la relation trouve dans le verbe un terme qui l'exprime suffisamment, il n'en va pas de même pour la partie non-référentielle des A, car elle est le seul signe de la relation qui associe le noyau propositionnel à l'univers de discours pour lequel il vaut et que définit la partie référentielle du A. Voilà pourquoi les prépositions jouent un rôle plus important dans les A que dans les E et pourquoi leur charge sémantique est plus élevée. — La notion de translatif était un obstacle sur la voie qui mène à ces conclusions, parce

qu'elle empêche la bipartition du matériel verbal entre termes de relations et termes d'individus.

Avec la composition des 'nomina' (règle 12, p. 89), la notion de translatif connaît un glissement de sens en direction de Tesnière : dans les rencontres précédentes, les translatifs agissaient de bas en haut en assurant à une catégorie sa place dans une catégorie de niveau supérieur (Kasustransl. ; Identifikationstranslativ) ; ici son rôle consiste à assurer un déplacement horizontal d'une catégorie terminale à une autre catégorie terminale : *-ung* fait passer le lexème verbal *erbau-* dans la catégorie substantivale : *Erbauung*. Cette différence entre verticale et horizontale reflète la différence entre *parles orationis* et *genera verbi*. L'application d'un même mot à ces deux types de transfert exprime sans doute une volonté d'effacer la frontière entre la morphologie et la syntaxe. Cette volonté serait irréprochable, à condition qu'elle argumente, et le meilleur moyen de la faire aboutir n'était sans doute pas de créer ces êtres hybrides et encombrants que sont les translatifs.

## V. Classèmes

La définition du passif comme cas particulier de substitution de classème ne nous paraît pas couvrir tout le definiendum. Car si un classème est l'ensemble des traits sémantiques communs aux termes aptes à remplir une place vide aux abords du verbe (p. 51), comment fera-t-on pour donner un sens à la définition du passif dans le cas du verbe 'ausbeuten' (entre autres), où le classème de la position 'sujet' ne se distingue en rien du classème de la position 'objet' ? Peut-on parler de substitutions de classèmes quand les classèmes sont identiques ? Il semble bien qu'entre la p. 51 et la p. 65, le mot classème a changé de sens.

## VI. Groupes nominaux en position prédicative

Le traitement donné à 'er verhält sich wie ein Rüpel' (où 'wie ein Rüpel' est assigné à la même classe de commutation que 'als ein Ehrenmann' dans 'er gilt als ein Ehrenman'), n'est guère satisfaisant car il ne permet pas de saisir la commutation : «er verhält sich rüpelhaft», où l'adjectif est traité comme partie du verbe, au même titre que 'gross' dans 'er ist gross' (règle EK 4). Cette assimilation ne tient pas compte, en outre, du fait que dans 'er benimmt sich rüpelhaft', la relation prédicative n'associe pas 'er' à tout ce qui suit, mais 'sein Benehmen', à 'rüpelhaft'. Mais c'est justement le genre de considérations dont une PSG n'a cure. Il est plus gênant, toutefois, même pour



une PSG, de traiter séparément « man hält ihn für einen Hasardeur » (où 'für einen Hasardeur' est affecté à la catégorie E 5 au vu de sa préposition), et 'er gilt als ein Hasardeur ersten Ranges', où 'als ein Hasardeur...' est affecté à la catégorie E 6 au vu de sa variabilité casuelle (p. 76). D'autant plus que H. pose un homonyme 'für 2', translatif d'identification, non-prépositionnel, à propos de 'man hält das für überflüssig' (p. 60).

## VII. A quoi reconnaître un substantif?

H. a tenté d'amender la règle d'introduction du Substantif qui, dans la version de 1970 (*Theorie...*), ne permettait pas de le reconnaître. Ici, la base lexématique du syntagme nominal est affectée d'un indice concernant le type de déclinaison suivi par ce lexème. La règle dit maintenant : la base lexématique suivant la déclinaison *a* peut être : ou bien un substantif suivant cette déclinaison ou bien un adjectif, ou bien un pronom (das Ich) ou bien un adverbe (das Wohl), etc. En vertu de cette règle, le substantif se reconnaît au fait qu'il suit un type de déclinaison. La question est de savoir si cette règle est 'well formed', car si la catégorie dont elle assure la sous-classification paradigmatique présente l'indice klas *a*, toutes les sous-classes qui la composent devraient aussi présenter cet indice *a*. Or c'est impossible, car le syntagme nominal est accueillant à des bases lexématiques indéclinables (das Heute). L'impasse dans laquelle on se trouve tient au fait que la segmentation descendante à partir du symbole de phrase ne permet pas de saisir le caractère privilégié des unités que les élèves de J. Fourquet connaissent sous le nom de groupe nominal et groupe verbal, ni les traits pertinents de ces unités. Quand on a défini le syntagme nominal non pas au moyen d'une segmentation en 16 parties, comme le fait H. (règle 11), mais par la co-présence nécessaire d'une base lexématique et des indices catégoriels 'nombre' et 'définition', le problème de la non-déclinaison de 'das Heute', ou de la composition de la classe des bases lexématiques ne sont plus cruciaux, puisque la déclinabilité du lexème ne joue aucun rôle dans la définition de l'unité pertinente dite 'groupe nominal', et qu'une base n'est pas fondamentalement nominale par vocation, mais le devient par l'application des indices catégoriels.

## VIII. « Propositions subordonnées »

H. refuse cette classe premièrement parce que ses éléments se répartissent entre plusieurs catégories syntaxiques, et en second lieu parce que leur segmentation ne fait pas apparaître les mêmes

constituants. Comme la seconde considération n'empêcherait pas de conserver une archi-catégorie qui serait divisée ensuite par une règle paradigmatique, nous développerons ici la première. Ce que nous nommons 'subordonnées' est réparti entre propositions en fonction E, propositions en fonction A, propositions en fonction de complément déterminatif. Une segmentation descendante ne peut évidemment parvenir à une autre conclusion, mais l'insuffisance d'une telle grammaire apparaît dans le fait que H. continue à parler de 'propositions subordonnées' (p. 98).

L'ambiguïté de 'wer' subordonnant est décrite de manière pénétrante. Soit l'exemple 'Wer die besseren Argumente hat, weiss, wer Recht hat'. Si la première proposition est sujet de 'weiss', le premier 'wer' est non seulement sujet, mais encore translatif, tandis que le second est simplement sujet (le translatif étant  $\emptyset$ ). L'objection que H. se fait à lui-même p. 100 quand il s'oblige à prévoir une position finale du verbe dans certaines subordonnées à translatif  $\emptyset$  tomberait d'elle-même si H. acceptait de considérer la position terminale du verbe comme un translatif. La translation pourrait donc s'effectuer sous trois formes : 1)  $\emptyset$  (et alors verbe en 2<sup>e</sup> position). Exemple : 'das kam, er hatte zu lange gewartet' (cela venait du fait qu'il avait trop attendu). 2) position terminale du verbe : 'ich weiss, wer dich beschattet'. 3) translatif segmental + position terminale du verbe. — Si H. n'a pas voulu envisager cette possibilité, c'est sans doute qu'il a voulu situer les règles de position hors de sa grammaire syntagmatique. Mais n'y a-t-il pas paradoxe à édifier une syntagmatique de l'allemand sans évoquer le rôle joué par la place du verbe? Comment identifier le rôle translatif vs. non-translatif de *da* sans évoquer le fait positionnel concernant le verbe?

La critique de la présentation transformationnelle des constructions infinitives serait fondée si la GGT les engendrait effectivement par une transformation entre phrases, ce qu'elle se garde bien de faire. Si bien que les différences réelles et importantes qui distinguent une construction infinitive d'une proposition par *dass* ne peuvent être invoquées contre la GGT, pas même l'absence de morphème de temps dans la première, car rien n'empêche la GGT d'engendrer d'abord un syntagme verbal (VP) sans morphème de temps.

La distinction entre infinitif substantivé et construction infinitive est mal assurée vu qu'elle repose en dernier ressort sur l'absence vs. la présence de *zu*. Mais comme l'infinitif substantivé ne saurait avoir de complément à l'accusatif (p. 107), des rencontres abondamment attestées telles que 'ein Tier quälen ist böse' (Duden IX, p. 354) où 'ein Tier' est objet de 'quälen' ne devraient pas s'observer.



En la personne de H. J. Heringer, les jeunes générativistes d'Allemagne de l'Ouest ont trouvé un repoussoir qui leur rend le service inappréciable d'aiguiser leur sentiment d'appartenance à une communauté. En ce qui nous concerne, nous faisons la différence entre les variations du suivisme sur les thèmes de Chomsky et Reichenbach, dont le marché du livre allemand est inondé, et une création originale comme celle de H. Il est facile de souiller de graffiti un édifice imposant sous prétexte de dénoncer ses réelles imperfections — et nous ne nous sommes pas privé de ce plaisir de vandale. Mais les graffiti n'abolissent pas l'édifice. Heringer est une personnalité (le choix de ses exemples, à lui seul est révélateur), et c'est pourquoi la lecture de ses livres est toujours instructive et attachante.

Eugène FAUCHER.

126. Hans Jürgen HERINGER. — *Theorie der deutschen Syntax* = Linguistische Reihe 1 (Hueber Verlag, Munich, 1970, 273 p.).

Contrairement à l'idée commune selon laquelle grammaires syntagmatiques (PSG) et grammaires de dépendance seraient équivalentes, puisqu'elles présentent la même aptitude à engendrer des phrases correctes, H. essaie de montrer qu'elles sont complémentaires, vu qu'on ne saurait se passer du concours des secondes pour expliquer la constitution du sens des phrases livrées par les premières. Malheureusement, H. n'apporte pas d'exemple convaincant de cette contribution de la grammaire dépendantielle à la syntaxe du contenu. Certes, il dit bien que le sens d'un lexème verbal varie suivant sa valence, mais comme il indique celle-ci dès la grammaire syntagmatique, on ne voit pas ce que celle-là pourrait apporter de plus. De même, les règles posant l'interdépendance du verbe et des éléments nécessaires (D 22) d'une part, et la dépendance des éléments libres à l'égard du verbe (D 23) d'autre part ne disent rien de plus que ce qui a été dit dans la partie syntagmatique. Cette observation est tellement vraie que dans la 2<sup>e</sup> édition de sa *Deutsche Syntax* (1972), H. esquisse une syntaxe du contenu immédiatement après avoir exposé sa syntagmatique, et ce en dépit de son tableau de la p. 32, qui insère le préalable de l'étude dépendantielle entre l'analyse en IC et la syntaxe des contenus.

Une seconde contradiction concerne les rapports de priorité entre la syntagmatique (qui livre le système des constituants : KS) et l'analyse de dépendance. Il est dit p. 77 que celle-ci présuppose celle-là : les rapports de dépendance ne peuvent être établis qu'entre unités dégagées par l'analyse en constituants. P. 115, en revanche, H. invite le lecteur à admettre la présupposition *réci-proque* de ces deux démarches : ainsi, la distinction entre les éléments liés au verbe par un rapport d'interdépendance et les éléments liés au verbe par un simple rapport de dépendance, c'est-à-dire entre 'Ergänzung' et 'Angabe' qui sont des unités du système des constituants (KS) ne peut être faite à l'intérieur de celui-ci.

Une troisième contradiction concerne les rapports entre la non-saturation (notion empruntée à Frege) et « l'influence ». P. 92, la non-saturation ('Ungesättigtheit') est constatée grâce à l'influence (mesurée d'après le nombre d'interdépendances et de dépendances au croisement desquelles se trouve ou peut se trouver une unité donnée). P. 115, par contre, l'influence d'une unité dépend de sa non-saturation.

Comme d'habitude, la notion de valence exhibe ses difficultés quand il s'agit de l'appliquer de façon indiscutable. Ainsi H. pose le verbe 'einigen' comme pentavalent (p. 198) dans « er einigt sie mit ihrem Gegner in dieser Sache auf einen Vergleich », alors que d'autres considéreraient sans doute « in dieser Sache » comme un élément libre. — De même, la notion de membre nécessaire, mais éventuellement elliptique, n'est pas, et ne peut pas être, étayée par des critères de décision absolument sûrs. Est-il inévitable, par exemple, de poser une ellipse (p. 115) à propos de « Madame donne » dans le sens de « Madame est généreuse »? — Nous n'avons pas pu, enfin, acquérir une certitude sur le point de savoir si le système exigeait impérieusement de nommer différemment la fonction tenue par l'accusatif dans « ein Professor hält einen Vortrag » et « ein einen Vortrag haltender Professor » (selon H. : complément nécessaire dans le premier cas, complément déterminatif, « Attribut », dans le second) (p. 211 sq.).

La seconde et louable ambition de H. était de fonder rigoureusement les « genera verbi » ('Wortarten') (p. 76). La modification terminologique imposée d'emblée avec la substitution du terme 'catégorie syntaxique' (SK) au terme de 'Wortart' suggère déjà que la classification que H. a voulu fonder ne répond pas au même besoin que les 'genera verbi'. Les SK sont en effet les signes terminaux qu'on trouve à l'extrémité inférieure des racines de l'arbre syntagmatique. Une catégorie qui nous est familière sous le nom d'adjectifs se retrouve ainsi sous cinq sigles



terminaux, qui correspondraient donc à autant de 'Wortarten' : complément déterminatif d'adverbe ('er singt arg schön') ; prédicatif ('das ist aber arg') ; épithète ('ein arger Wüterich') ; adverbe ('er hat sich arg blamiert') ; adjectif non spécifié, apte à fonctionner comme nom ('ehrlich währt am längsten'). La réduction de la catégorie à la fonction interdit de poser une catégorie 'adjectif'. Une seconde conséquence du parti pris distributionnel, c'est que H. ne nous donne aucun moyen de reconnaître un substantif, qui est pourtant un signe terminal inférieur de l'arbre syntagmatique, donc un g.v. (L'auteur émet toutefois p. 139 l'hypothèse selon laquelle Sub ne serait pas un authentique g.v., au motif notamment que l'analyse de Sub peut continuer dans le cas des dérivés et composés). La règle BK 15 (p. 138), qui donne les différentes réalisations possibles de la position syntaxique N (Subst/Adj/Adv, etc.) ne précise pas plus que les précédentes les circonstances dans lesquelles une position syntaxique telle que E 1 (sujet) présente ou ne présente pas les traits caractéristiques de ce que les élèves de Fourquet connaissent sous le nom de 'groupe nominal', à savoir indices de nombre et de définition. Il est clair pour eux, par exemple, que dans 'ehrlich währt am längsten', la position E 1 ne présente pas ces indices, et que, par suite, E 1 n'y est pas tenue par un groupe nominal. Cette défaillance de la syntagmatique est fatale à partir du moment où on part de la phrase pour descendre ensuite de proche en proche jusqu'aux unités minimales : on arrive très bien à définir des fonctions, mais la classification des instruments propres à tenir ces fonctions doit chercher ailleurs ses critères.

H. essaie de réunir au niveau plérématique ce qu'il a disjoint au niveau syntagmatique en disant qu'un même plérème peut appartenir à différents g.v., mais comme un plérème (p. 55) est une unité à double face et qu'un changement de g.v. entraîne fatalement un changement de contenu ('un g.v. est en effet une catégorie sémantique', p. 98), il faudra poser autant de plérèmes homonymes qu'il y a de g.v. dans lesquels ils peuvent figurer. Donc 5 plérèmes 'schön', par exemple.

Une troisième ambition de H. était de réhabiliter le distributionalisme en renonçant au parti pris binariste et en laissant à un autre système de règles le soin de ranger correctement les unités sur la chaîne. Son entreprise illustre cependant les difficultés auxquelles se heurte l'approche taxinomique, du fait de son asémantisme, quand elle veut prouver les intuitions du bon sens. Ainsi nous sentons tous que 'er läuft' et 'er wird laufen' sont des formes du même verbe et qu'il n'est pas adéquat de poser 'laufen' complément de 'wird'. Mais aucun des arguments asémantiques invoqués par H. p. 172-180, pour fonder ce sentiment

ne nous paraît convaincant, alors que la méthode de J. Fourquet consistant à demander quelle est la plus petite différence de signifiant correspondant à la plus petite différence de signifié nous permet sans détour de distinguer un lexème *lauf-* et un signe de futur à signifiant *werd- ... en*.

Est-ce également à la perspective asémantique qu'il faut attribuer le traitement différent réservé à l'attribut adjectival d'une part (considéré comme partie du verbe) et à l'attribut nominal d'autre part (considéré comme complément nécessaire du verbe au même titre qu'un objet accusatif ou prépositionnel, p. 71)? L'impossibilité invoquée de coordonner un adjectif attribut et un attribut nominal ne nous paraît pas universellement attestable. Ne peut-on pas dire 'Peter ist satisfaktionsfähig und ausserdem Scharfschütze'? 'Effi ist albern und ihres Vaters Tochter'? 'Er ist introvertiert und Lehrer'? Il suffit pour que ces zeugmas soient possibles que soit donnée une convergence sémantique des attributs, de même qu'on peut dire « il l'a giflée trois fois et publiquement », où les deux qualifications de l'action sont subsumées sous l'unité d'un même grief.

Comme toutes les PSG, la syntagmatique de H. ne peut expliquer le fonctionnement de la négation, vu que celle-ci peut se manifester dans de très nombreux g.v., si bien que livré à lui-même, le KS peut engendrer des phrases où cohabiteraient quatre négateurs (« niemand befummelt nirgendwo niemals nichts »). H. renvoie à une syntaxe du contenu le soin d'empêcher l'engendrement de ces monstres. Une comparaison entre la forme latine 'nonnullus' et la forme impossible 'nicht keiner' montre cependant l'arbitraire de certaines restrictions qui dès lors, seraient irréductibles à un traitement purement sémantique et devraient être traitées dans le KS.

Le refus de recourir au sens rend délicat le traitement de l'apposition (p. 203 à 207) notamment en ce qui concerne la diversité de son comportement casuel (accord, nominatif, datif). Une perspective asémantique oblige à traiter l'apposition comme un complément déterminatif, par conséquent, 'Peter, *der Germanist* an der Sorbonne' de la même manière que 'Der Fall *Maurizius*', sans voir que contrairement au complément déterminatif, l'apposition a une visée référentielle propre, fait qui se manifeste notamment dans la rupture intonatoire et la ponctuation.

Les objectifs ambitieux que H. s'est fixés étaient d'autant plus difficiles à atteindre qu'il a voulu se situer au confluent de plusieurs cultures linguistiques (situation inconfortable à laquelle échappait un non-linguiste comme Chomsky). Harmoniser Tesnière, Bloomfield et Hjelmslev était une redoutable gageure. De ce que la cible n'ait pas toujours été atteinte, il ne faut pas déduire

que la lecture de ce livre n'est pas rentable. Outre les réflexions fondamentales auxquelles il incite le lecteur, celui-ci accueillera avec faveur les efforts pour mesurer le degré de dépendance (p. 252-254), classer les subordonnées et les conjonctions de subordination (p. 142 sq.), refuser la syntaxe des boîtes noires (p. 66). Nous attendons avec intérêt le prochain livre de H. J. Heringer en souhaitant qu'il prenne tout son temps pour l'écrire et qu'il médite au préalable les « Prolegomena » de J. Fourquet.

Eugène FAUCHER.

127. Wilfried KÜRSCHNER. — *Zur syntaktischen Beschreibung deutscher Nominalkomposita auf der Grundlage generativer Transformationsgrammatiken*. Max Niemeyer Verlag, Tübingen 1974 (n° 18 de la série « Linguistische Arbeiten »), 228 pages.

A partir du secteur particulier de la formation des mots en allemand moderne, la composition nominale, l'auteur se propose de montrer que la description de certains lexèmes complexes n'est qu'un cas particulier de la description générale de la phrase et qu'ainsi les problèmes de la formation des mots peuvent être posés dans le cadre de la syntaxe.

L'étude se divise en quatre chapitres. Le premier est consacré à la revue des différentes théories sur la question. Dans le deuxième, il s'agit de savoir dans quelle partie de la grammaire il faut traiter les composés : ceux-ci sont-ils des éléments du lexique, non analysables syntaxiquement, relevant du domaine de la lexicologie, ou bien sont-ils des éléments de la structure de surface des phrases ?

Optant pour la deuxième solution, au moins pour ce qui concerne les composés non lexicalisés, l'auteur, dans les chapitres 3 et 4 — l'essentiel de l'ouvrage — montre au travers de deux modèles grammaticaux comment peuvent être expliquées les particularités des composés et leurs rapports avec d'autres constructions syntaxiques : tout d'abord le modèle du Chomsky des « Aspects... » (1965), qu'il rejette finalement comme insuffisant, ensuite le modèle de la grammaire des cas, de Fillmore, dont il esquisse une version corrigée, inspirée par Lees, Dokulil et surtout Brekle.

F. HERVÉ.

128. Markku MOILANEN. — *Zum lokalen Gebrauch der demonstrativ-adverbien « da » und « dort »*. Annales Academiae scientiarum fennicae. Helsinki 1973.

Il s'agit d'une thèse de Doctorat, destinée — selon le commentaire accompagnant le titre — à élucider l'emploi de « da » et de « dort » en suivant des critères extra-linguistiques.

Le volume comprend 144 pages et est accompagné d'une bibliographie, où sont mentionnés les titres les plus fondamentaux et généraux de la linguistique moderne.

Le procédé d'expression de l'auteur n'est pas toujours facile à suivre. Si on a bien compris le fil conducteur de son travail, il s'agit pour lui de montrer que le rôle des éléments extra-linguistiques est essentiel dans la communication dans le domaine de l'espace. Il faut sans doute voir dans cette profession de foi le désir — louable, pensons-nous — de s'inscrire en faux contre certaines tendances — maintenant dépassées — à exclusion de la linguistique tout ce qui n'est pas abstraction pure.

L'auteur part d'une critique de Brugmann et de Bühler, qui s'occupèrent du problème de la déixis au début de ce siècle. Il montre sans peine que le découpage arbitraire de l'un et le psychologisme de l'autre ne mènent pas très loin. Puis il analyse un grand nombre de situations où apparaissent « hier », « da » et « dort » en partant d'un corpus constitué à partir d'auteurs contemporains. L'étude est assez difficile à suivre, car les rapports avec les situations concrètes sont noyées dans un flot de commentaires abstraits théotiques passablement abstrus, et — il faut bien le dire — non dénués de psychologisme...

Pourtant, pour atténuer ce jugement peut-être un peu sec, il convient de mentionner que la motivation de l'auteur réside certainement dans le besoin de rechercher dans un système démonstratif allemand relativement simple, les correspondances avec un système finnois assez compliqué. L'auteur se trouve placé à peu près devant le même problème que le linguiste français désireux de mettre en regard le système allemand simple de la co-occurrence spatiale et le même système français, affreusement compliqué!

Peut-être peut-on se demander si l'auteur n'aurait pas eu intérêt à ne pas partir du seul système de détermination des portions de l'espace. Le problème qu'il étudie est essentiellement fondé sur la place relative ; or ceci est le fait du système à deux participants. En outre, on peut aussi se demander si l'auteur n'impose pas à « da » une valeur spatiale, alors qu'il est — dans le contexte donné — interchangeable avec « jetzt », et tend — ce qui lui est particulier — vers le domaine temporel. Ceci se



fait particulièrement sentir si on quitte la relation statique : « dorthin » n'est jamais interchangeable avec « dahin ».

En conclusion, un livre qui est loin d'être dépourvu d'intérêt. La subtilité n'y fait pas défaut non plus. Peut-être y en a-t-il parfois un peu trop. Et quand les linguistes accepteront-ils de parler une langue dénuée de jargon, et feront-ils des phrases courtes et simples?

Ph. MARCO.

129. Josef VACHEK. — *Written language — General problems and problems of English*, Mouton, La Haye-Paris, 1973, 80 p. (= Series critica 14).

Cet essai approfondit des travaux antérieurs du linguiste et angliciste de Prague, représentant du « fonctionnalisme » ; il n'a trait qu'aux langues dont la notation est fixée, et n'aborde pas les questions proprement graphématiques soulevées p. ex. par la graphie des vernaculaires au moyen âge. Norme écrite et norme parlée sont considérées comme autonomes ; graphèmes et phonèmes se correspondent mal, entre autres parce qu'il faut distinguer les homophones (mais on objectera que ceux-ci sont en fait rarement commutables dans un énoncé donné), et respecter la constance d'aspect des lexèmes et des morphèmes. A un signifié correspondent donc deux signifiants de même dignité, l'un écrit et l'autre parlé, ce que confirment les influences qui s'exercent entre eux dans l'un et l'autre sens (exemples anglais) ; on pourrait ajouter que l'allemand standard, p. ex., a été écrit avant d'être parlé. Cette autonomie des deux normes est d'autant plus marquée que la culture de la communauté linguistique a atteint un niveau plus élevé. Du coup, la norme écrite de l'anglais, malgré sa réputation, n'est pas sans posséder des vertus que J. Vachek s'efforce de mettre en lumière, avant de passer en revue les réformes qu'on en a proposées depuis le xvi<sup>e</sup> siècle.

Paul VALENTIN.

130. Hubert J. DEFROMONT. — *Les constructions perfectives du verbe anglais contemporain. Étude comparée de l'aspect transcendant dans les systèmes verbaux anglais et français* (Janua Linguarum, Series Practica, 185), Mouton, La Haye, 1973, 152 p.

Comme le laisse deviner la terminologie (*aspect transcendant*) employée dans le titre, c'est dans une perspective guillaumienne

que la présente étude considère les problèmes délicats, et parfois irritants, que pose le parfait en anglais actuel. Au vrai, le terrain avait déjà été très efficacement déblayé, et l'édifice très solidement construit, par W. H. Hirtle dans ses ouvrages de 1963 (*The English Verb System, An Essay in Psychomechanical Analysis*) et de 1967 (*The Simple and Progressive Form, An Analytical Approach*), ainsi que dans son article sur les auxiliaires (dans *Les Langues Modernes*, 1965, n° 4). Pourtant, si de ce fait le livre d'Hubert Defromont n'apporte rien de fondamentalement nouveau quant à la théorie, il n'en a pas moins le quadruple mérite de situer celle-ci par rapport à d'autres (et singulièrement à celle de William Diver 1963), de préciser et d'argumenter certains points, de comparer le système de l'anglais à celui du français, et de tenir compte d'une évolution intéressante dont témoigne l'américain contemporain. Il convient d'ajouter que les préoccupations pédagogiques ne sont jamais totalement absentes de ce travail, et que ce sont elles qui semblent principalement avoir motivé les pages consacrées à la présentation contrastive des systèmes verbaux des deux langues.

Après une introduction qui fixe les buts, les principes et les méthodes, l'auteur déploie sa réflexion en quatre temps. Il examine d'abord l'hypothèse de l'indétermination (due à Diver), puis celle de la vision rétrospective (inspirée par Hirtle), que vérifie ensuite le troisième chapitre, consacré aux formes transcendantes en discours ; dans une dernière étape sont abordés les problèmes de l'usage (notamment les différences entre anglais britannique et américain), accompagnés d'une tentative d'explication, et décrits contrastivement les systèmes anglais et français.

Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer (et à ce que croit peut-être H. Defromont lui-même), je suis infiniment plus en accord avec sa position que ne le ferait attendre son rejet de l'hypothèse diverienne dont, comme L. Guierre, il m'est arrivé de me faire l'écho (Tellier 1967). Sans doute un long plaidoyer pro domo serait-il déplacé ici. En réduisant à l'essentiel disons tout de même que les buts, partiellement didactiques, que je m'étais assignés ne sont pas étrangers à mon choix d'alors. Malgré ses défauts, la théorie de Diver semblait capable de faire saisir à des étudiants novices l'insuffisance d'explications scolaires généralisées trop vite à partir de contextes particuliers (par ex. combinaison du parfait avec *for*+SN signalant la durée) sur lesquels l'enseignement secondaire revient avec une insistance excessive.

J'incline d'ailleurs à penser que deux ou plusieurs théories différentes ne sont pas nécessairement et à tout coup contradictoires. Il se peut que leurs divergences tiennent à ce qu'elles

ne se placent pas tout à fait au même niveau de généralité. Dans ce cas, adopter l'une (pour des raisons contingentes, pédagogiques par exemple) ne signifie nullement que l'on rejette l'autre, de portée plus vaste. Ainsi, pour revenir au problème du parfait anglais, les explications élémentaires habituelles, malgré leurs lacunes, ne sont pas entièrement fausses à leur niveau ; elles peuvent gagner à être incorporées dans une théorie plus large, comme celle de l'indétermination ; il n'est pas impossible que celle-ci soit à son tour intégrable à la perspective guillaumienne adoptée par Hirtle pour l'anglais (H. Defromont ne nie du reste pas que le point de vue de Diver possède certaines qualités, et il en utilise les éléments positifs pour commenter un poème de Robert Frost) ; on peut même imaginer une théorie plus généralisante encore, qui coifferait entre autres la description de Hirtle, et l'intégrerait : ainsi, du côté d'un autre problème irritant, celui de l'opposition forme simple / forme périphrastique *be+V-ing*, les idées lancées par J. Lavédrine, dans une thèse à paraître, sur le clivage entre univers du « dire » et univers du « faire ». Il faut bien voir cependant que s'il est pleinement satisfaisant pour l'esprit, et se situe justement à une hauteur telle qu'il peut expliquer toutes les contradictions apparentes *en discours* (comme dans l'exemple célèbre, cité par Guillaume lui-même, de l'imparfait français, dont la valeur *en langue* rend compte des sens contraires attribuables à l'énoncé « un instant plus tard, le train déraillait »), l'extrême degré de généralité n'est en revanche plus guère utilisable du côté de la production, qui importe tellement à qui enseigne une langue étrangère. Force est alors d'éviter le trop général aussi bien que le trop particulier.

Cela dit, l'ouvrage attire excellentement l'attention, au cours d'analyses bien conduites, sur les cas où l'explication de Diver n'est pas recevable ou semble, si peu que ce soit, en défaut. Ainsi TO 19 (p. 28) « I should not like to say that this tragedy *has occurred* at a particularly unfortunate time » est effectivement un bon contre-exemple. De même, il est exact que l'argument de Diver porte à faux pour l'ex. TO 29, p. 34, puisque l'on a ici une forme *has — ed* compatible, contrairement à ce qu'affirmait ce linguiste, avec des signaux ayant une valeur de futur ; mais il faudrait peut-être réexaminer en détail — ce que ne font ni Diver ni Defromont — tous les problèmes en subordonnée, où ils ne se présentent pas toujours comme en principale, par suite de distorsions diverses qui tiennent aux relations autres entre énonciateur, énonciation, sujet de l'énoncé, etc. A la p. 37 « I *have seen* him with my own eyes », correctement analysé par H. D., constitue un argument assez convaincant contre la théorie de l'indétermination. Comme l'auteur encore, je crois en outre que le

linguiste américain a fortement exagéré le rôle joué par l'opposition article défini/indéfini dans les conditions d'emploi du prétérit et du parfait. Certains autres exemples invoqués sont peut-être moins évidents, et la critique qui est faite provient parfois de ce que l'auteur n'a pas tenu compte des circonstances dans lesquelles tel de ses prédécesseurs avait présenté l'énoncé : ainsi pour « *I've met him in the last ten years* », que j'avais « fabriqué » à des fins purement démonstratives, et qui n'est pas envisagé par H. D. dans l'esprit du contexte de sa création ; au vrai, j'approuve pleinement la note (n° 34, p. 30) qui l'accompagne, et je puis même préciser que, pour moi, l'énoncé incriminé ne se concevrait de manière tout à fait naturelle que s'il contenait un adverbial comme *off and on, seldom, sometimes* ou *repeatedly*.

Curieusement, je serais presque tenté de dire que Defromont ne se montre pas toujours suffisamment guillaumien. Bien qu'il mentionne certes ce fait à l'occasion, il ne marque pas assez que le point de vue de l'énonciateur a bien plus d'importance que la réalité objective (alors que Hirtle parle continuellement de « mental position », et A. Joly de « position imaginaire de la pensée par rapport à l'événement »). Dans ces conditions, tous les arguments anti-diverbiens qui se fondent sur une démonstration du caractère *intrinsèquement* ou *objectivement* déterminé de l'événement décrit par le verbe perdent une bonne part de leur valeur. Or, dans sa critique de l'hypothèse de l'indétermination, l'auteur donne assez souvent l'impression de recourir à ce genre de preuve.

Voici maintenant, en ordre quelque peu dispersé, des remarques complémentaires, dont certaines se rattacheront du reste à ce qui précède ; toutes ne constitueront pas des critiques, loin de là, et elles auront plutôt l'allure de suggestions et d'ajouts. Defromont a raison de suggérer (comme j'ai eu l'occasion de le faire de mon côté) que le critère achèvement/non-achèvement de la période dans laquelle s'inscrit l'action joue un rôle ; de même pour ce qui est du jeu entre défini et définissable (mais il ne s'en sert pas suffisamment, comme l'implique le paragraphe ci-dessus). A la p. 24 : il est certes vrai que *read* est tout aussi duratif que *live*, mais il est abusif de les mettre, ou de laisser supposer qu'on les met, sur le même plan dans l'exemple considéré ; en effet dans *since I read* la lecture est achevée, dans *since I've lived*, l'action d'habiter n'est pas achevée ; c'est tout ce que visait à faire ressortir mon exemple. A la p. 34, à propos des itératifs, il faudrait (et cela ne contredit en rien les vues de H. D.) classer ponctuel/non ponctuel, puis, dans la catégorie « ponctuel » distinguer entre itératif et non itératif. Toujours à la p. 34, à propos de l'ex. « *I shall answer your question when I have visited the Parthenon tomorrow* », il faudrait poser le problème de *tomorrow* : à quel niveau



convient-il de le rattacher? A la p. 50, peut-être conviendrait-il de noter que le past perfect *cumule* deux valeurs, qui le situent à la fois par rapport au present perfect (dont il est formellement le passé) et par rapport au prétérit; cela est certes suggéré, mais sans plus. Parmi les critères possibles, je me demande s'il ne serait pas bon d'examiner celui de définitif/non définitif : cela est suggéré par des exemples comparables chez Defromont et Tellier (le prétérit pouvant même, dans ce cas, avoir une connotation très critique, marquer l'indignation, etc. : « *I've never seen this film* » sous-entend « so far », mais je puis voir le film d'ici quelque temps, en face de : *I never saw such a place!*), mais on aperçoit des cas où le choix n'est même plus possible, en raison justement de ce critère. L'expérience montre, par exemple, que les anglophones refusent « *\*I haven't seen the first part* » s'il s'agit du premier épisode d'un film donné à la télévision, et dont on peut penser qu'il n'y aura plus de possibilité, pour le locuteur, de le voir. Enfin, si H. Defromont a raison d'étudier le jeu des adverbes et des formes verbales considérées, et s'il montre très bien, justement grâce à la théorie psychomécanique, les convergences ou au contraire les tensions qui résultent du cinétisme verbal associé à un cinétisme adverbial, il me semble que le lecteur reste un peu sur sa faim. En effet, à lire le début de l'ouvrage, il semblait que l'on pouvait s'attendre à une analyse en règle des différents cas de figure : on ne peut affirmer que tous apparaissent ici, comme cela se produirait si l'on faisait une série de tests, au cours desquels on étudierait les variations provoquées non seulement par le changement d'adverbe, mais encore par le passage du déclaratif à l'interrogatif, au négatif, etc. Tâche lourde sans doute, mais de nature à préciser certains points qui, dans toutes les théories, demeurent obscurs. H. Defromont a déjà repéré bien des faits intéressants, les a expliqués de manière assez séduisante, et les a résumés en des formules nettes : ainsi quand il parle de *ponctualisation* pour le développement sans cesse accru des cas où l'américain utilise le prétérit au lieu du parfait, ou quand il déclare que le sens de *current relevance* « n'est pas une forme de l'aspect résultatif », mais que « c'est au contraire l'aspect résultatif qui est une forme particulière de 'current relevance' » (p. 70), et, dans le secteur du livre réservé à l'étude contrastive, quand il note que « les formes transcendantantes anglaises diffèrent des françaises en ce qu'elles sont aptes à exprimer des procès inachevés » (p. 144). Il serait donc pleinement qualifié pour essayer de présenter dans un tableau d'ensemble, et dans une perspective guillaumienne, les différentes possibilités, en tenant compte de tous les facteurs qui entrent en jeu : point de vue de l'énonciateur,

situation d'énonciation, temps d'événement en face de temps d'énonciation, sémantique du verbe, jeu des adverbes, contexte syntaxique, etc. On ne peut en tout cas, me semble-t-il, que l'encourager dans cette voie.

A. R. TELLIER.

131. Hans MARCHAND. — *Studies in Syntax and Word-Formation* (Selected Articles, edited by Dieter Kastovsky), Internationale Bibliothek für Allgemeine Linguistik, Band 18, W. Fink, Munich, 1974, 439 p.

C'est à l'occasion du soixante-cinquième anniversaire du Pr. Hans Marchand qu'a été établi ce recueil de ses articles. On sait combien ce linguiste s'est intéressé à la composition et à la dérivation en anglais, et on ne s'étonnera donc point que ses contributions à ces domaines — données en seconde partie — couvrent les trois quarts du volume, tandis que la syntaxe, représentée par des articles sur l'aspect, la modalité, et le passif, occupe seulement le premier quart. Dans quelques cas, il s'agit de comptes rendus écrits par l'auteur (sur la *Deutsche Wortbildung* de W. Henzen, en 1953, et, en 1966 sur la monographie que Zimmer avait en 1964 consacrée à la négation affixe). Aucune de ces pages, commodément présentées selon leur chronologie, n'est bien sûr inédite. Il n'y a donc pas lieu ici de les réexaminer. Qu'il suffise de dire qu'elles sont toujours intéressantes, et emportent souvent l'adhésion (je ferai cependant une objection : je n'ai jamais très bien compris la position adoptée pour *would/used to* ; si l'auteur a parfaitement raison de décrire le premier comme il le fait et d'y voir un « qualitatif », il ne s'ensuit pas que *used to* mérite d'être classé comme « quantitatif », car il fonctionne essentiellement à titre de signal d'une rupture passé/présent). On a là, en tout cas, un recueil dont le mérite principal sera de mettre à portée de main les points de vue successifs, toujours propres à susciter la réflexion, d'un linguiste très au fait des mécanismes de l'anglais (et d'autres langues), et qui sait les exposer de manière rigoureuse et nuancée.

A. R. TELLIER.

132. Jules F. LEVIN. — *The Slavic Element in the Old Prussian Elbing Vocabulary*, University of California Publications, Linguistics 77, Berkeley-Los Angeles-London, 1974, 110 p.

Relevé de tous les mots d'origine slave dans le Vocabulaire vieux-prussien d'Elbing, avec étude détaillée des graphies et de la phonétique et essai de détermination de la provenance des emprunts et de leur datation.

A. VAILLANT.

---

133. Dieter BÄHR. — *Standard English und seine geographischen Varianten* (Uni-Taschenbücher 160, W. Fink, Munich, 1974, 333 p.).

En apparence simple manuel qui vise à donner aux étudiants les fondements à partir desquels ils pourront ensuite accroître et parfaire leur connaissance des variétés de l'anglais, ce volume est en réalité très riche. Sans la moindre prétention, et dans un style très clair, il fournit au lecteur une foule de renseignements sur les dialectes considérés.

A. R. TELLIER.

---

134. Walt WOLFRAM. — *Sociolinguistic Aspects of Assimilation Puerto Rican English in New York City*. Center for Applied Linguistics, Arlington, Virginia, 1973, 241 p.

La «Urban Language Series» publiée par le Centre de linguistique appliquée d'Arlington a pour objet de mettre à la disposition des linguistes et du public intéressé les résultats de recherches sociolinguistiques récentes sur la place et la fonction de la langue dans les grands centres urbains. Dans le 9<sup>e</sup> volume de cette collection Walt Wolfram étudie la langue des Porto-Ricains immigrés aux États-Unis, plus précisément celle des jeunes hommes de moins de 20 ans (male teen-agers), fils d'immigrants demeurant à New York dans East Harlem et dans le Bronx. Ces jeunes hommes dont les parents parlent l'espagnol vivent dans un entourage de noirs. Cette deuxième génération utilise l'anglais et, de façon plus réduite, l'espagnol et il n'existe plus de domaine où l'espagnol soit la seule langue employée. Le propos de cet ouvrage est de déterminer l'influence de l'anglais des noirs d'Harlem (AN) et de l'espagnol de Porto-Rico (E) sur l'anglais

parlé par ces *Porto-Ricains* de deuxième génération (APR). Les données de l'analyse ont été fournies par 29 *Porto-Ricains* et 15 noirs. L'enquête s'est effectuée en août 1969 et s'est prolongée par une deuxième série d'interviews au printemps de 1971, interviews limitées cette fois à 14 des 29 informateurs *Porto-Ricains* de l'enquête initiale. La concentration des *Porto-Ricains* à peau foncée dans East Harlem est caractéristique d'un processus d'assimilation fondé sur la couleur. Les informateurs de niveau scolaire très inférieur à la norme de leur âge appartiennent au prolétariat ou au sous-prolétariat et vivent le plus souvent dans des conditions de logement proches du taudis. Cet échantillon d'hommes forme un groupe homogène assez typique des jeunes immigrés *Porto-Ricains* de la deuxième génération vivant en milieu noir. Leurs rapports avec les noirs sont ambivalents : on constate un sentiment de solidarité entre les deux groupes car *Porto-Ricains* et noirs ont un statut inférieur dans la communauté américaine dont ils sont séparés par leur couleur de peau ou par une différence ethnique, mais on éprouve en même temps la sensation qu'il existe des tensions ouvertes ou latentes entre les deux groupes en concurrence dans leur quête d'un statut plus élevé. Les informateurs *Porto-Ricains* ont été séparés en 2 sous-groupes selon que leurs contacts avec les noirs étaient plus ou moins nombreux. Walt Wolfram, dans l'introduction, nous donne tous les renseignements nécessaires sur la sélection des informateurs et sur la manière dont fut menée l'enquête. Le lecteur trouvera dans les appendices A et B le questionnaire (225-232) et l'interview Complémentaire (233-244) utilisés par les enquêteurs.

Dans son étude des caractéristiques linguistiques d'APR, W. Wolfram adopte le point de vue théorique suivant : la possibilité de variations (*variability*) fait partie intégrante de la compétence du locuteur d'un dialecte. La grammaire de ce dialecte doit donc inclure les facteurs linguistiques qui favorisent ou empêchent le fonctionnement des règles sur les variables et elle doit ordonner ces facteurs. La formalisation des contraintes sur la variabilité fait donc partie de la représentation d'APR. Pour y parvenir, l'auteur utilise les techniques de quantification et la représentation des contraintes sur les variables déjà employées par Labov, Fasold et par lui-même dans de précédentes études sociolinguistiques. Il se concentre sur un petit nombre de faits caractéristiques : phonologiquement, d'une part, la variable TH (à l'initiale, à la finale, avec étude spéciale de WITH), les occlusives alvéolaires en fin de syllabe ; grammaticalement, d'autre part, la *négation* (emploi de AIN'T, emploi d'une marque de passé pléonastique avec DIDN'T, la négation multiple, la négation multiple avec HARDLY et NEVER, l'emploi spécial de HARDLY en APR).



Pour TH 11, règles formelles (p. 105-106) sont nécessaires pour expliquer les différentes réalisations s, ø, f, t d'un /θ/ sous-jacent. Certaines de ces règles sont communes à l'anglais standard et aux dialectes non-standard. Cette variable ne présente qu'une hiérarchie limitée de contraintes.

L'effacement de l'occlusive alvéolaire après voyelles et la dévocalisation du *d* font partie intégrante d'APR. Ces processus ne peuvent s'expliquer uniquement sur la base d'une assimilation de l'AN de la communauté environnante. Il y a convergence entre une évolution phonologique AN et une évolution que l'on peut attribuer à l'influence de E. C'est la combinaison des 2 sources qui explique l'effacement de l'occlusive alvéolaire. Cette conclusion se fonde sur la distribution des fréquences de réalisations. L'effacement de l'occlusive alvéolaire est plus fréquente dans les 2 groupes de Porto-Ricains que dans le groupe noir. C'est la convergence des évolutions phonologiques en AN et en E qui explique l'incidence de cet effacement.

La dévocalisation de *d* peut être aussi due à des évolutions convergentes mais elle paraît plus ressortir à l'assimilation à la communauté noire que l'effacement. Cette conclusion se fonde aussi sur des niveaux de fréquences. 2 règles formelles (p. 146) sont nécessaires pour l'effacement et la dévocalisation de *d* dans APR.

Pour la négation il y a beaucoup de chevauchements entre son traitement dans APR et celui d'autres dialectes non-standard.

La négation multiple (He didn't do nothing, avec une seule négation en structure profonde) est un phénomène très étendu dans APR.

L'accord de la négation (c.-à-d. la copie de la négation préverbale sur tous les indéfinis qui suivent le verbe : He don't never come no more) est une règle catégorique.

Les emplois de AIN'T ressemblent à ceux des autres dialectes non-standard. L'influence de AN semble se limiter à l'importance de la négation multiple. Certains caractères de la négation propres à l'AN dans cet environnement ne semblent pas être assimilés dans APR dans la même mesure que les caractères phonologiques de AN. Il existe donc une différence entre l'assimilation des caractères grammaticaux et celles des caractères phonologiques. Les traces d'interférence de E sur APR en grammaire sont parallèles aux phénomènes similaires en phonologie.

Pourtant la marque pléonastique du passé en APR (He didn't ate the food) semble être le résultat d'une évolution indépendante. Plusieurs étapes d'interférence aboutissent à ce type d'hyper-correction : He no eat the food - He no ate the food - He didn't ate the food.

En termes de changement linguistique les traces d'interférence (vestigial interference) sont apparemment la dernière étape dans le processus d'assimilation linguistique. Il faut distinguer de l'assimilation directe les processus de convergence qui se présentent sous 2 formes. La convergence de type I où des réalisations identiques de surface proviennent d'unités sous-jacentes semblables et de dérivation : elle révèle des niveaux plus élevés de fréquence relative pour les variantes d'assimilation, et la convergence de type II où des réalisations identiques de surface proviennent d'unités sous-jacentes différentes et de dérivation : elle offre un type assez parallèle de distribution de fréquences.

Les caractères phonologiques semblent plus susceptibles d'assimilation que les caractères grammaticaux.

L'enquête a permis d'observer qu'une consonne qui suit favorise de façon constante l'effacement d'une consonne qui précède lorsque celle-ci appartient à un groupe consonantique, que les marqueurs non-grammaticaux s'effacent plus aisément que les marqueurs grammaticaux, que les éléments en syllabe non-accentuée s'effacent ou se modifient plus aisément que ceux qui se trouvent en syllabe accentuée.

Si les contraintes sur les variables sont des universaux elles impliquent 2 conséquences : *a)* on pourra prédire que tel type particulier de contexte aura tel effet sur la variation (effect predictability), *b)* on pourra prédire l'ordre hiérarchique des contraintes (order predictability). Cette possibilité de prédire les effets des contraintes linguistiques sur la variabilité entrerait alors dans une métathéorie générale des règles facultatives.

On peut donc passer d'un point de référence spécifique, la communauté Porto-Ricaine d'East Harlem à une application plus vaste des problèmes sociolinguistiques soulevés par cette étude.

La lecture attentive de cet ouvrage qui s'appuie sur une formalisation rigoureuse des règles apporte sans nul doute une connaissance plus approfondie d'un dialecte social anglais, celui parlé par les fils d'immigrés Porto-Ricains vivant à East Harlem et dans le Bronx. Mais de cette étude minutieuse (10 figures et 45 tableaux de fréquences interprétés statistiquement) de 2 langues en contact, celle des Porto-Ricains et celle des noirs se dégagent des principes sociolinguistiques plus généraux. C'est dans cet élargissement de l'horizon que réside son très grand intérêt.

G. ZÉPHIR.

135. Pieter A. M. SEUREN (Editor). — *Semantic Syntax*. Oxford Readings in Philosophy, O.U.P., 1974, 208 p. Bibl. (211-218).

Le professeur Seuren a réuni sous le titre de *Semantic Syntax*, 9 articles qui se répartissent ainsi : James D. McCawley : *Prelexical Syntax* (I) (1971), et *English as a VSO Language* (III) (1970), Rudolf P. de Rijk : *A Note on Prelexical Predicate Raising* (II) (1968), Pieter A. M. Seuren : *Autonomous versus Semantic Syntax* (IV) (1972), et *Negative's Travels* (IX), C. L. Baker : *Notes on the Description of English Questions: The Role of an Abstract Question Morpheme* (V) (1970), George Lakoff : *Global Rules* (VI) (1970), et *A Derivational Constraint Involving Quantifiers* (VII) (1971), Robin Lakoff : *A Syntactic Argument for Negative Transportation* (VIII) (1969).

Tous ces articles sauf *Negative's Travels* sont des réimpressions. Nous avons donné leur première date de parution. Il n'était pas sans intérêt de les rassembler en un seul volume car ils sont, à des titres divers, d'importants jalons dans l'évolution de la sémantique générative ou, comme la renomme M. Seuren, syntaxe sémantique. Ce recueil constitue donc un solide dossier en faveur de la syntaxe sémantique. Une introduction de 27 pages de M. Seuren nous présente ces articles. Son choix s'est déterminé en vertu des deux questions cruciales que pose la démarche de la syntaxe sémantique, à savoir le problème de l'insertion des items lexicaux (les tenants de cette syntaxe remettent en cause pour le refuser le niveau conceptuel de structure profonde) et le problème du statut grammatical des éléments logiques, des opérateurs. Du point de vue de la syntaxe sémantique la règle d'insertion lexicale n'est qu'une sorte particulière de transformation qui substitue à une partie d'un arbre sous-jacent un item lexical spécifique. C'est une transformation parmi d'autres et qui alterne avec elles car elle se fait de façon non-unitaire. L'adoption de ce point de vue entraîne à une critique serrée d'*Aspects*, de sa définition de l'item lexical comme un ensemble non-ordonné de traits de sous-catégorisation et de traits de sélection, de son principe d'insertion lexicale unitaire pré-transformationnelle, de l'hypothèse lexicaliste. A l'encontre de Chomsky et de Katz les 'sémanticiens générativistes' soutiennent que : 1) l'item lexical correspond à une analyse sémantique qui suppose une structure d'arbre du même type que celle utilisée en syntaxe, 2) que les règles qui relient les items lexicaux à leur analyse sémantique ont pour fonction non seulement de spécifier les significations possibles mais aussi de relier les structures de surface aux structures 'syntaxiques' sous-jacentes et finalement à leur structure profonde. L'hypothèse VSO de McCawley va permettre de simplifier nombre de règles transformationnelles puisque l'on partira non plus d'une

structure NP — VP, mais de V-NP-NP, c'est-à-dire Verbe, Sujet, Objet. Autrement dit, les structures d'arbre consisteront en des prédicats (V) à deux arguments (NP, NP). Dans les limites de ce compte rendu qui ne peut comme il le faudrait étudier en détail chacun des articles toujours riches en exemples et en contre-exemples il nous faut cependant rappeler brièvement : *a)* la critique par C. L. Baker de l'analyse de Katz et Postal en ce qui concerne la description des questions anglaises. Baker, quant à lui, pose un morphème abstrait de question qui agit comme un opérateur et lie des variables, *b)* la démonstration de G. Lakoff quant à la nécessité de contraintes dérivationnelles globales, c'est-à-dire de règles qui font passer d'une représentation contenant des éléments sémantiques à des structures dérivées, règles dites globales car elles concernent des structures non adjacentes dans les dérivations (notion de nœuds correspondants), *c)* la démonstration de de Rijk qui essaie de prouver que la ' Montée du Prédicat ' implique toujours le prédicat placé immédiatement au-dessus dans l'arbre. Elle ne peut donc s'appliquer par-dessus (across) les quantificateurs qui sont considérés comme des prédicats en sémantique générative. Ils bloquent donc la Montée du Prédicat, *d)* les preuves qu'apporte R. Lakoff pour justifier l'existence d'une règle de transfert (transportation) de la négation, la présence d'un performatif abstrait, et le cycle syntaxique.

Tout en appréciant à leur juste valeur les efforts d'objectivité de P. A. M. Seuren dans son introduction aussi bien que dans ses articles et la rigueur intellectuelle des différents auteurs qui n'essaient jamais d'escamoter les points défavorables à leurs vues le lecteur désireux d'entendre la plaidoirie de la partie adverse reprendra avec profit la riche livraison de *Foundations of Language* (1966, 6, 2) où il retrouvera la défense et la redéfinition du niveau de structure profonde formulées par Katz dans *Interpretative Semantics versus Generative Semantics*. Il pourra aussi relire le substantiel numéro de *Langages* (sept. 1972, 27) où la présentation du même débat semble moins ' engagée '.

Toute approche qui affirme que la composante générative de la grammaire est la sémantique exige que l'on commence par la description du sens de la phrase avant d'engendrer ensuite les structures syntaxiques à l'aide de règles ' syntactico-sémantiques ' et de règles lexicales. La syntaxe n'est rien d'autre qu'un ensemble de règles pour exprimer le sens ou, pour faire court, la grammaire c'est le sens. Aucune théorie, croyons-nous, n'est encore en mesure de décrire le sens de la phrase. La sémantique générative ou syntaxe sémantique permettra-t-elle aux linguistes d'y parvenir plus rapidement en les obligeant à aborder le problème de front?

G. ZÉPHIR.



136. STUDIA ROMANICA ET ANGLICA ZAGRABIENSIA (n<sup>os</sup> 33-34-35-36, 1972-1973, Filozofski Fakultet, Zagreb), 900 p.

Il est bien difficile de rendre compte d'un volume aussi divers que celui-ci, qui — à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de son rédacteur en chef, Josip Torbarina — rassemble en fait la matière abondante de quatre numéros, et porte sur des domaines variés dont plusieurs échappent à ma compétence directe. Même en retranchant ce qui relève à peu près exclusivement de l'analyse littéraire (environ un quart du total), la seule énumération des articles avec références complètes exigerait beaucoup de place. Ils apparaissent du reste dans un ordre assez dispersé. Je me contenterai de mentionner, sans préciser l'auteur et sans donner le titre *in extenso*, les contributions dignes d'intérêt pour le linguiste. Dans le domaine roman : ébauche du système morpho-syntaxique d'un dialecte rhétoroman, le sursilvan ; examen d'un texte judéo-espagnol ; préliminaires à l'étude contrastive de l'italien et du serbo-croate ; l'adjectif dans *Le Prince* de Machiavel ; le commun et le spécifique dans le domaine istroroman ; les emprunts néolatins dans le dialecte de Raguse. Du côté anglais : le génitif saxon ; le vocabulaire du magazine *Time* ; le modal *must* ; les périphrases verbales dans les *Contes de Cantorbéry* ; l'élément anglais dans le vocabulaire technique serbo-croate, et, un peu plus loin, ce même élément dans le vocabulaire sportif en Croatie. Sont comparés en outre les emplois des temps dans les articles scientifiques rédigés en anglais et en croate. L'ouvrage comporte également quelques pages consacrées à des problèmes non liés à des langues particulières : emploi d'un corpus dans les études contrastives ; le linguistique et l'extralinguistique dans la traduction. Aucun de ces articles n'est dépourvu d'intérêt ; mais je dois dire, pour le domaine de l'anglicisme, que je connais mieux, qu'aucun non plus n'apporte des points de vue très neufs (je pense aux distinctions entre génitifs générique et déterminatif, pour lesquelles certains tests présentés ont déjà été suggérés ailleurs, cf. Tellier 1967). Naturellement ce reproche joue moins quand il s'agit d'articles fondés sur la comparaison avec une autre langue, et notamment avec le croate. Au total, le volume fait honneur à celui qui l'a inspiré et à l'activité des linguistes yougoslaves.

A. R. TELLIER.

137. BRNO STUDIES IN ENGLISH.

Volume Three, 72, 1961 :

- J. Vachek : Some less familiar aspects of the analytical trend of English (9-11).  
J. Firbas : On the communicative value of the modern English finite verb (79-100).  
J. Hladký : Remarks on complex condensation phenomena in some English and Czech contexts (105-116).

Volume Four, 93, 1964 :

- J. Vachek : On peripheral phonemes of modern English (7-100).  
J. Firbas : From comparative word-order studies (111-126).  
E. Dvořáková : On the English and Czech situational adverbs in functional sentence perspective (129-140).  
Dans les volumes 3 et 4 chaque article comporte un résumé en tchèque et en russe.

Volume Seven, 128, 1968 :

- J. Firbas : On the prosodic features of the modern English finite verb as means of functional sentence perspective (11-47).  
A. Svoboda : The hierarchy of communicative units and fields as illustrated by English attributive constructions (49-99).  
J. Hladký : An attempt at a quantitative expression of the communicative value of the verb in English and Czech (103-118).  
E. Golková : On the English infinitive of purpose in functional sentence perspective (119-147).  
H. Breithutová : The function of tenses used in modern English temporal clauses (129-148).  
K. Pala : On the homonymy of subject and object in a synthetic and analytical language system (149-165).

Dans ce volume chaque article comprend un résumé en tchèque.

Volume Eight, 137, 1969 :

Ce volume est un hommage au professeur Vachek à l'occasion de son soixantième anniversaire (mars 1969).

26 linguistes y ont collaboré par un article. Le professeur Firbas en a écrit la présentation. Ce volume comprend la bibliographie des œuvres du professeur Josef Vachek de 1931 à 1968.

G. ZÉPHIR.

138. Daniel GOUADEC. — *Comprendre et Traduire*. Techniques de la version. Bordas études 28. Bordas 1974, 160 p.

La seule honnêteté possible en traduction, ce crime de gens malhonnêtes, c'est d'avoir une méthode et ce petit livre en offre une qui est certainement le fruit d'une grande expérience pédagogique. La traduction suppose des universaux de situation. L'auteur appelle *image* le contenu de la situation évoquée par le texte de départ. Le texte d'arrivée doit s'efforcer de restituer cette image. Il appelle *trait pertinent de situation* tout élément qui rend cette situation différente de toutes les autres. La méthode proposée aboutit à faire intervenir entre le texte de départ et le texte d'arrivée un corpus de traits pertinents représentant l'ensemble de l'image situation. La recherche de ces traits oblige le traducteur à découper le texte, à poser des limites à l'emploi des mots, à tenir compte du contexte, à ne plus appuyer sa traduction sur des correspondances pures et simples entre lexiques, entre rhétoriques, entre syntaxes.

Dans une première partie M. Gouadec nous donne ses principes et sa méthode. Dans une deuxième partie il la met en œuvre en l'appliquant d'abord à deux phrases, puis à quatre textes tirés de I. Murdoch, A. Sillitoe, J. Braine et James Joyce. Les traductions offertes sont excellentes mais on peut toutefois se demander s'il serait possible de retrouver le texte original à partir d'elles. Une troisième partie propose au lecteur un large éventail de textes à traduire où il pourra s'entraîner à appliquer la méthode qui est l'objet de ce livre : 29 textes classés (descriptif, narration, tonalités, dialogue, diachronie...).

La terminologie de l'auteur est parfois surprenante (aspect passif, p. 25) ; certaines analyses sont discutables (celle de 'should have come', p. 22, par exemple), mais ces défauts mineurs n'empêcheront pas ce petit livre, excellent manuel par exemple, de rendre de grands services aux étudiants qui préparent examens ou concours comportant une version anglaise. Ils seront ensuite bien armés pour aborder avec profit la *Stylistique comparée du français et de l'anglais* de Vinay et Darbelnet signalée dans la bibliographie (pp. 47-49), et qui reste un des meilleurs livres en ce genre.

G. ZÉPHIR.

139. *Journal of Baltic Studies*, V, 1, 1974, 85 p.

Publié également par l'Association for the advancement of Baltic Studies : il apporte les renseignements sur les études

baltiques et les pays baltes, avec des articles et des comptes rendus. On notera par exemple un article de Felix J. Oinas, p. 18-25, sur le folklore d'Estonie dans la région de Setumaa.

A. VAILLANT.

---

140. *Baltic Literature and Linguistics*, 251 p., 1973, Columbus, Ohio ; dans les Publications de l'Association for the advancement of Baltic Studies de l'Université d'État de l'Ohio.

C'est un recueil composé par les baltisants d'Amérique et dirigé par quatre d'entre eux. Il comprend trois parties : I. Littérature baltique, avec 11 articles ; II. Folklore baltique, avec 5 articles ; III. Linguistique baltique, avec 10 articles. Le problème des rapports entre le baltique et le slave est naturellement abordé, et Antanas Klimas, p. 151-161, dresse le tableau des opinions diverses à ce sujet, pour ou contre l'unité primitive, ou sur l'époque de l'unité.

A. VAILLANT.

---

141. Jules F. LEVIN. — *The Slavic Element in the Old Prussian Elbing Vocabulary*, University of California Publications, Linguistics 77, Berkeley-Los Angeles-London, 1974, 110 p.

Relevé de tous les mots d'origine slave dans le Vocabulaire vieux-prussien d'Elbing, avec étude détaillée des graphies et de la phonétique et essai de détermination de la provenance des emprunts et de leur datation.

A. VAILLANT.

---

142. A. VAILLANT. — *Grammaire comparée des langues slaves*, IV, *La formation des noms*, Paris, Klincksieck, 1974, 810 pages.

Tous les slavissants se réjouiront de voir paraître ce quatrième tome de la *Grammaire comparée des langues slaves* d'A. Vaillant. Ils trouveront là une mine abondante de renseignements pour tout ce qui touche aux faits de dérivation dans les langues slaves, avec des incursions dans le domaine des langues baltiques toutes



les fois que le rapprochement peut être de quelque instruction.

Après une introduction que l'on peut juger trop brève (9-15) et qui se tient volontairement à l'écart des discussions actuelles sur le statut grammatical de la dérivation, A. Vaillant distribue son étude en trois parties : les suffixes flexionnels (17-283) avec un très utile index des postverbaux (285-291), les suffixes productifs (293-483), les autres suffixes et la composition (*resp.* 485-736 et 737-779). Les suffixes flexionnels étudiés dans la première partie sont classés d'après le régime de l'alternance radicale, chaque développement traitant successivement des alternances claires, puis des alternances moins claires, et enfin le cas échéant des formations sans alternance. Un autre principe de classement est adopté pour les suffixes productifs, la distinction entre suffixes masculins, féminins et neutres paraissant alors s'imposer. Pour les suffixes catalogués dans la troisième partie, l'auteur passe successivement en revue les dérivés en *-b-*, *-d-*, *-g-*, en *-j-*, en *-k-*, en *-l-* et *-m-*, en *-n-*, en *-r-*, en *-s-* et *-x-*, en *-t-*, en *-v-*, ainsi que les suffixes d'emprunt.

Pour l'illustration des faits modernes, A. Vaillant se limite à cinq langues slaves : russe, polonais, tchèque, slovène et serbo-croate. L'absence du bulgare, mentionné pourtant sporadiquement, peut s'expliquer par l'importance des exemples vieux slaves, une certaine partie des faits se recouvrant. Plus surprenante est la référence constante, dans le choix des exemples russes, au dictionnaire de Dal', qui fournit certes une masse imposante de dérivés, mais la plupart populaires, dialectaux ou d'attestation incertaine, quand il ne s'agit pas de fabrications individuelles. C'est ainsi que sous la racine *može-* (81) A. Vaillant se trouve à même de citer une quinzaine de dérivés. Mais quatorze de ces quinze dérivés ne sont représentés dans aucun dictionnaire moderne, pas même dans le Dictionnaire de l'Académie en dix-sept tomes (plus de 120 000 mots) : ni *moga* « force », ni *zamoga* « fortune, aisance », ni *obmog* et *obmoga* « suprématie », ni *vymog* et *vymoga* « exaction », ni les autres ne peuvent donc être considérés comme faisant partie du lexique moderne, le dictionnaire ne donnant que *pomoga* « secours » avec l'indication « vieilli et populaire », ainsi que *podmoga*, de même sens, avec l'indication « vieilli et dialectal », ce dernier non répertorié par A. Vaillant. Il est remarquable que certains termes sont traduits d'après Dal' (ici six sur quinze), alors que d'autres ne comportent aucune traduction. Enfin l'indication « dialectal » figure un peu au hasard, ici pour *mogá* et pour *pomaga* « secours », mais non pas pour d'autres, comme *zamoga*, dont Dal' indique pourtant lui-même qu'il provient des dialectes du sud. Il faut dire que le caractère arbitraire de ces listes établies d'après le dictionnaire de Dal' n'échappe pas

à A. Vaillant, qui s'en justifie peut-être un peu vite en écrivant qu'« une langue est riche aussi de ses virtualités » (35).

De nombreuses étymologies sont fournies par l'auteur dans le corps de l'ouvrage. Le plus souvent, elles légitiment un reclassement du dérivé : *pelena* « langue » rapproché de *pe-pelŭ* « cendre » et rangé parmi les formations à suffixe *-en-* (621) ; *ryba* « poisson » rapproché de *ryti* « fouiller » et rangé parmi les formations à suffixe *-b-* (487) ; pour *koza* « chèvre » A. Vaillant, tout en retenant l'explication d'A. Meillet par *k-* prothétique (en regard de skr. *ajā*), songe à un postverbal de *kaziti* « gâter, endommager » (88). Beaucoup d'autres analyses concernant des mots d'origine controversée posent des problèmes compliqués dont on admettra que l'auteur ne puisse en quelques lignes indiquer même sommairement les données.

On voit que le savant sait faire preuve de hardiesse quand il s'agit de présenter une hypothèse, autant que de prudence au plan de la doctrine ou de l'affirmation. Le livre d'A. Vaillant est riche, intéressant, plein, dans le détail même, d'observations stimulantes : on y verra notamment le parti qui a été tiré des faits de dépréverbation.

Comme l'a voulu l'auteur, cet ouvrage donne une idée de la complexité du domaine étudié et de la part d'incertitude que comporte un inventaire et plus encore une analyse des faits de dérivation en slave.

L'index (781-790) se borne légitimement aux mots qui ont fait l'objet d'un commentaire. Dans ce genre d'étude, un index *a tergo* aurait pu rendre des services.

J. VEYRENC.

---

143. S. B. BERNŠTEJN. — *Očerki sravnitel'noj grammatiki slavjanskix jazykov (čeredovanija, imennye osnovy)*, Moscou, 1974, 378 pages.

On attendait avec impatience ce deuxième tome de l'« Essai de grammaire comparée des langues slaves » que S. B. Bernštejn consacre à l'étude des alternances et des bases nominales, le premier tome, qui contenait une introduction générale et la partie phonétique, ayant paru dès 1961 (c. r. dans *BSL* LVIII, 2, pp. 159-163).

L'auteur ne se contente pas de reprendre ici les cours de grammaire comparée des langues slaves qu'il a donnés à la Faculté de Philologie de l'Université de Moscou. Il y joint le produit de ses propres recherches, présentées le plus souvent

lors de conférences de spécialistes et dont on a pu avoir en partie connaissance grâce à plusieurs études déjà publiées et qui traitent notamment de la morphologie du slave commun ou des langues slaves.

L'importance de la première partie, qui est à la fois une théorie et un inventaire détaillé des alternances, doit être soulignée. S. B. Bernštejn n'hésite pas à faire entrer ici certains développements qui ont d'ordinaire leur place soit dans la phonétique, soit dans la morphologie, soit dans l'étude de la dérivation, même s'il se trouve ainsi contraint parfois à des renvois au premier tome (partie phonétique). Un chapitre substantiel analyse les faits qui résultent de l'apophonie ancienne. Les exemples cités aux pages 45 et suivantes démontrent solidement la thèse selon laquelle les produits de l'apophonie d'époque indo-européenne ont divergé dès le slave commun d'un dialecte à l'autre, le degré réduit de l'alternance apparaissant par exemple plus souvent dans le domaine méridional. Sur la palatalisation des dorso-vélaires et leurs conséquences morphologiques dans les divers dialectes, l'auteur fournit d'abondants renseignements, recourant, pour les paradigmes du présent et de l'aoriste, à des tableaux qui montrent l'opposition des différents types.

La deuxième partie est une présentation des bases nominales du slave commun, bases en *-s*, *-n* (*-men*), *-el* et *-r*, puis bases en *ũ*, en *-ũ*, en *-i*, en *-õ* (*-jõ*) et en *-ã*, celles-ci étant apparues en dernier lieu, et dans un temps où le système de la flexion était dominé par des oppositions liées au genre grammatical. Tout en réservant leur étude pour un troisième tome, S. B. Bernštejn mentionne en leur lieu dans ce classement les bases pronominales, celles du comparatif des adjectifs et celles des différents participes. Surtout il accorde une place considérable à l'examen de nombreuses formations suffixales (en *-t* sous *-el*, en *-ar'* sous *-r*, etc.), montrant bien que l'utilisation d'une ancienne partie de la base pour une fonction nouvelle de dérivation détermine le caractère fortement compact des formations suffixales en opposition aux composés préfixaux ou aux composés de radicaux.

À propos des *nomina loci* en *-isko* et de ceux en *-iskje* (venant de *-isk-+jõ*), inégalement représentés dans les langues slaves modernes, l'auteur considère la signification locative comme antérieure à la signification augmentative (pour *-isko*) ou plus généralement évaluative (pour *-iskje*), sans justifier, contrairement à son habitude, l'existence parallèle de ces deux significations apparemment éloignées l'une de l'autre et qui pourraient reposer sur une base sémantique distincte à la fois de la première et de la seconde signification (pp. 294-295). L'explication d'un suffixe complexe comme *-bišče*, p. ex. dans russe *paslbišče*, par un

phénomène de fausse coupe (p. 296) pourrait être discutée. Ne faut-il pas admettre un étage de dérivation intermédiaire (même virtuel), ici *past'ba*, le sens du dérivé final étant alors « lieu de la pâture » et non « lieu où l'on fait paître (le bétail) » ? La doctrine de l'auteur sur les bases d'origine verbale en *-l'je* et en *-n'je* (pp. 298-299) est appuyée sur des exemples nombreux et sur des preuves souvent solides, celle notamment du serbo-croate, où l'intonation du dérivé déverbatif prouve son rapport avec l'infinitif, celle aussi qui touche à la dualité d'aspect du substantif verbal, maintenue dans plusieurs langues slaves (tchèque, polonais), l'opposition d'aspect fonctionnant en effet à l'infinitif, mais non au participe passé passif. On peut objecter seulement que le comportement syntaxique des substantifs verbaux oblige à leur prêter une signification fondamentale de passif, qui obscurcit au plan de la diathèse le rapport avec l'infinitif.

Sur tous les points qu'il aborde, S. B. Bernštejn confronte les opinions contradictoires et propose, arguments à l'appui, sa propre solution. Cette méthode critique permet d'apprécier l'apport personnel du savant, qui est considérable. Les indications de chronologie relative sont nombreuses, ainsi que les références aux données historiques et culturelles, qui replacent la grammaire historique et comparée dans le contexte vivant de la civilisation.

Ainsi S. B. Bernštejn a-t-il réussi à écrire un ouvrage qui, malgré son caractère de haute spécialisation, se trouve être en même temps d'une lecture attrayante, et enrichissante pour un public beaucoup plus large que celui des stricts comparatistes.

L'index des formes (où l'on peut regretter l'absence des langues baltes ou au moins du lituanien, peut-être aussi une présentation *a tergo*) rend plus aisée la consultation du livre.

Jacques VEYRENC.

144. A. N. SAVČENKO. — *Sravnitel'naja grammatika indoevropskix jazykov*, Moscou, 1974, 412 pages.

A. N. Savčenko est bien connu des indo-européanistes par les travaux qu'il a consacrés notamment à la construction ergative, à l'origine de la voix moyenne, à l'étude des désinences personnelles du verbe, aux formes pronominales du slave et du baltique, etc.

En dépit de sa destination essentiellement pédagogique, la grammaire des langues indo-européennes qu'il publie aujourd'hui ne contient pas seulement les éléments fondamentaux qui font désormais partie de tout enseignement traditionnel en ce domaine.



Sur bien des problèmes en suspens, l'auteur n'hésite pas à éclairer par des références détaillées l'état des discussions présentes, par exemple sur la localisation des territoires primitivement occupés par les Indo-européens, sur la manière dont s'est constituée la communauté indo-européenne et sur les contacts qu'elle a pu avoir avec d'autres communautés linguistiques (22-28), ou encore sur la question toujours controversée d'un groupe linguistique balto-slave et sur les rapports du balte et du slave avec le germanique ou avec l'indo-iranien (374-384).

A. N. Savčenko a surtout utilisé les langues qui se prêtent le plus commodément aux opérations de reconstruction : hittite, sanscrit, grec, latin, vieux slave et lituanien, d'autres à l'occasion, y compris les langues celtiques et l'albanais. Des tableaux permettent de comparer commodément l'état des différents systèmes : consonnes, voyelles, flexions nominales, pronominales et verbales. On a remarqué le chapitre, relativement important, consacré à la structure de la proposition indo-européenne (328-355). S'il n'est pas fait état du livre de C. Watkins sur le verbe indo-européen, c'est que le manuscrit de la grammaire comparée d'A. N. Savčenko était achevé dès 1970. On ne saurait trop déplorer un aussi grand retard de l'édition.

Les notes rassemblées en fin de volume (391-404) montrent l'importance et la diversité des sources bibliographiques consultées et effectivement citées par A. N. Savčenko.

Jacques VEYRENC.

145. Petar Skok. — *Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*, tome II, *K - poni*, 1972, 700 p. ; tome III, *poni- Ž*, 1973, 691 p. ; in-quarto, Académie de Zagreb.

L'Académie de Zagreb a achevé la publication du Dictionnaire étymologique de Petar Skok, sous la direction de Mirko Deanović et Ljudevit Jonke, et avec la collaboration de Valentin Putanec qui a préparé pour l'édition le manuscrit laissé par Skok mort en 1956.

Ce Dictionnaire si riche en formes dialectales omet pourtant le dialectal *kêr* « chien, limier ». Mot dont l'origine n'est pas connue, et la locution *tjerati ker* « faire la noce » ne contribue pas à l'élucider. Mais *päs* « chien », *pšŕŕ* du slave commun, n'a pas non plus

d'étymologie convenable, et celles qui ont été proposées (II, p. 612) sont si peu satisfaisantes que j'ai cru pouvoir envisager la possibilité d'un emprunt altéré à un iranien *spa*, d'où r. *sobáka* (*Gramm. comp. des langues slaves*, II, p. 194).

A. VAILLANT.

146. *Slovník jazyka staroslověnského. Lexicon linguae palaeoslovenicae*, 26, p. 65-128, 1974 ; 27, p. 129-192, 1974. Prague, Académie des Sciences de Tchécoslovaquie.

Ces deux nouveaux fascicules vont de *pobili* à *pospěšati*.

P. 67, *pobědětelnŭ* « victorieux » n'est qu'une variante graphique de *-dilelinŭ*. P. 100, pour *podobinŭvērŭ* ἀξιόπιστος, lire *podobino-*. P. 115, pour *Bogu poznanija* θεογνωσία Supr. 321<sub>30</sub>, lire sûrement l'usuel *bogopoznan-*.

P. 73, sous *povrěsti*, il manque les exemples Supr. 261<sub>8</sub>, 264<sub>26</sub>, et 537<sub>19</sub> *povrŭzŭše* « ayant lié » est donné par erreur sous *povrěšti*. P. 158, à *pomyti*, ajouter sûrement Supr. 392<sub>9</sub> = ἀπόσμηξον, altéré en *pokry*. P. 177, à *porokŭ*, ajouter Supr. 245<sub>30</sub> = τὸν ψόγον, altéré en *prorokŭ*. P. 181, à *posagŭ*, ajouter Supr. 391<sub>27</sub> *besposaga-e* = τὴν ... ἀπειρόγαμον, locution avec article postposé.

P. 65, *poboreštaago* Supr. 490<sub>11</sub> est de *pobрати*, *-borjŭšt-*, avec, comme dans *stelješt-* Supr. 332<sub>30</sub>, la substitution tardive et déjà moyen-bulagre de *e* à *jŭ* : une flexion nouvelle en *-ili* n'apparaît qu'en serbo-croate, *bŕiti se*, et en slovène. P. 65, pour l'adjectif (*dobljŭstva*) *pobranŭškaja* Supr. 83<sub>8</sub> πολέμων (ἀνδραγαθήματα), c'est un composé qui dérive de *po branemŭ* « dans les guerres ». P. 101, *podraživŭ* Supr. 90<sub>11</sub> donné comme adjectif est à corriger en *-živŭ*, et c'est le participe de *podražiti* au nominatif singulier neutre : *kamenije podraživŭ* rendant τὴν λίθων ἀντιτυπίαν. P. 104, *podŭgorije* Supr. 301<sub>18</sub> suppose un grec ὑπόρειον altéré en εὐπορίαν.

A. VAILLANT.

147. *Sborník praci filosofické fakulty brněnské university — series linguistica*, année 1972, 276 p.

Nous rendons compte des travaux les plus intéressants relevant de notre compétence. Jaroslava Pačesová, p. 11-19, entend montrer par quels stades passe l'évolution des catégories grammaticales

chez l'enfant de langue tchèque et non décrire l'ensemble du système employé par une certaine classe d'âge. Malheureusement, l'absence de toute indication sur l'âge auquel se manifestent les traits mentionnés et auquel ils cessent de se manifester est bien gênante. Que l'enfant, partant de l'imitation du langage des adultes, se révèle finalement créateur en morphologie, voilà une constatation bien banale. On découvre avec amusement des alternances non faites (*brouk*, pl. *brouki* pour *brouci*), des *e* mobiles maintenus (*koberec*, pl. *kobereci* pour *koberci*), des diminutifs inexistantes en langue adulte (*hřiště* → *hřišťátko*, *garáž* → *garážekka*), des antonymes fantaisistes (*nemocnej* « malade » → *mocnej* « bien portant »), des comparatifs trop « réguliers » (*dobrej* « bon » → *dobřejší*). L'ennui est qu'on ne sait jamais le degré de fréquence, de régularité des faits invoqués. Plus intéressantes sont les fausses régressions d'un diminutif supposé à un dérivant inexistant avec alternance (*ponožka* « chaussette » → *ponoha*), les amalgames *jidlo* « nourriture » + *pítí* « boisson » = *pidlo* « boire et manger ».

L'A. nous intéresse lorsqu'elle s'élève aux tendances générales des enfants tchèques : l'accord au féminin précédant tout accord différencié (*Karlik papala* « petit Charles a fait miam-miam », avec verbe au féminin); le perfectif serait, dans un premier stade, préféré à l'imperfectif et fabriqué uniquement par suffixation, laquelle est maintenue même quand l'enfant emploie la préfixation (*píše* « il écrit » → *písnout* pour *zapsat*, plus tard *zapišnout*); l'adjectif possessif est, paraît-il, utilisé de façon figée au neutre pour tous les genres (*tátovo nůž* « le couteau de papa »), le superlatif absolu serait obtenu par accumulation de suffixes augmentatifs (*velikej* → *velikanánskej*). Que le verbe soit d'abord à l'infinitif avant d'être conjugué ne nous surprend pas, mais, de plus, il est neutre quant au statut affirmatif ou négatif de l'assertion (*hajat ano* « dodo oui », *hajat ne*). Enfin, l'enfant tchèque fabrique librement des verbes d'habillement sur les noms de parties du vêtement (*vorukavičkovat* « ganter » pour *oblíknout rukavičky* « mettre des gants »), procédé courant en français mais inconnu du tchèque adulte.

Le même auteur (p. 215-225) part d'une étude non publiée (en 72) de D. I. Slobin (Berkeley) sur l'acquisition de la grammaire par l'enfant. Slobin a dressé un catalogue d'universaux fondé sur l'examen de 30 langues très diverses typologiquement. Il semble que le tchèque soit représenté parmi lesdites 30 langues, mais que son témoignage soit peu invoqué. L'A. essaie de voir si les universaux de Slobin s'appliquent réellement au tchèque. Par exemple : « l'acquisition des suffixes précède celle des préfixes ». Pačesová semble tenir cette règle pour douteuse, par manque de rigueur dans les définitions. En tchèque, l'enfant fait de nombreuses

fautes d'accord (voir ci-dessus la prédominance du féminin), ce qui va peut-être contre Slobin, et puis, l'emploi de suffixes et de désinences fait jouer des règles de morphonologie souvent transgressées par l'enfant. L'alternance consonantique doit-elle être incluse dans ce que Slobin assure acquis en premier?

Dans l'ensemble, cependant, les analyses de l'auteur américain sont acceptées par notre auteur. Par exemple : « une marque sémantique est réalisée plus tôt si l'usage de la même marque existe avec valeur morphologique ». L'A. cite tch. *čepička* du langage enfantin pour *čepička* à l'appui des affirmations de Slobin, puisque le signe *č* est bien réalisé et distingué de *č̣* au contact du suffixe, mais non en tête de lexème. La preuve peut paraître fragile. Slobin affirme la répugnance des jeunes locuteurs pour le morphème *o* et Pačesová cite effectivement comme courants *spravni*, *utekni*, etc., pour *sprav*, *uteč*, à l'impératif. Son compte rendu des travaux de Slobin est assurément fort instructif et fait désirer qu'elle approfondisse et étende encore ses propres études sur le langage des jeunes tchécoslophes.

Mirek Čejka, p. 38-52, applique la méthode lexicostatistique de Swadesh aux langues slaves. Cette méthode part du postulat que le lexique de base d'une langue quelconque se renouvelle lentement, à vitesse sensiblement constante : 14 % du lexique de base renouvelé en 1000 ans. La comparaison, à une date donnée, du lexique de deux langues supposées filles d'un ancêtre commun et évoluant de façon continuellement divergente permettrait de dater le début de leur séparation. L'A. est conscient de toutes les précautions et de toutes les retouches qu'exige la méthode si l'on tente de l'appliquer aux langues slaves, dont l'évolution divergente est sensiblement freinée depuis le xix<sup>e</sup> siècle. Il présente du reste son travail comme une simple expérience, dont les résultats, cependant, confirment sensiblement la chronologie de la désintégration de l'unité slave telle qu'on se la représente habituellement : les langues du sud (non compris le slovène) commencent à s'isoler au ix<sup>e</sup> siècle, d'abord du groupe oriental, puis du groupe occidental, auquel se rattache encore le slovène jusqu'au xi<sup>e</sup> siècle. Le rattachement complet du slovène au groupe méridional ne serait effectif qu'au xv<sup>e</sup> siècle. Listes de mots prises dans douze langues slaves, tables et diagrammes donnent toutes les clartés nécessaires sur les résultats obtenus.

Radoslav Večerka, p. 53-61, propose, pour l'apparition de la fricative vélaire *x* en slave une chronologie relative différente de celle qui est généralement acceptée. Comme on le sait, sl. *x* continue i.-e. *s* après *i*, *u*, *r*, *k*, dans les conditions où l'on a indo-ir. *š* et non *x*. L'A. suppose que le slave aussi, dans les mêmes conditions, présentait *š* et non *x*. Après la première palatalisation



des vélaires, on aurait eu alors le système suivant, manifestement déséquilibré :

$$\begin{array}{l} \check{c}+i, \check{z}+i, \check{s}+i \\ k+u, g+u, \check{s}+u \end{array}$$

L'équilibre aurait été rétabli par le passage de  $\check{s}$  à  $x$  devant  $u$ , etc., après la première palatalisation, mais ce passage se serait produit, dans le groupe occidental, plus tard que dans les autres groupes, en tout état de cause après la simplification des diphtongues  $oi$ ,  $ai$ , en  $\check{e}$ ,  $i$ , simplification qui est à l'origine de la seconde palatalisation des vélaires, à la suite de laquelle  $k$  passe à  $\check{c}$ ,  $g$  à  $\check{z}$ , et, naturellement, là où il existait,  $x$  à  $\check{s}$ . A l'Ouest donc,  $\check{s}$  reste devant les nouveaux  $\check{e}$ ,  $i$ , et passe plus tard à  $x$  devant  $u$ , etc., changement qui, encore une fois, est déjà fait à l'Est et au Sud avant la seconde palatalisation. Ainsi s'expliqueraient les conséquences différentes de la seconde palatalisation à l'Ouest et dans le reste du domaine. On a, en effet, sl. occ. *mušě* pour sl. or. et mér. *mušě*, en face du nom. *muxa*.

Quant au passage du  $\bar{e}$  indo-européen à  $\check{e}$  en slave, l'A. y voit un phénomène limité à la position après non palatales et survenant après la simplification des diphtongues  $oi$ ,  $ai$  (et la seconde palatalisation). Dans les autres cas, i.-e.  $\bar{e}$ , prononcé depuis longtemps très ouvert en slave, serait noté  $a$ , ce qui expliquerait que le slave occidental ait *mušě* (de *moŭšai*) et non *\*muša*.

Au fond, l'A. a repris la chronologie de Meillet (qu'il cite en note), combattue par tous les autres slavistes, et en tire toutes les conséquences.

Arnošt Lamprecht, p. 63-66, pousse lui aussi jusqu'à ses ultimes conséquences une thèse qui ne lui appartient pas : il s'agit de la doctrine de Mareš sur la confusion des caractéristiques thématiques, dès le slave commun, au profit de distinctions flexionnelles essentiellement fondées sur le genre. D'après Lamprecht, les désinences des thèmes en  $-o$  et des thèmes en  $-u$  de l'indo-européen sont interchangeable en slave commun, comme typiques du masculin, avant le passage de  $u$  à  $\check{u}$  en slave. Il pose par conséquent un nom. sing. *vilkus* « loup », analogue de *sūnus* « fils », qui explique sans difficulté la forme attestée *vlkŭ*.

Vladimír Šaur, p. 67-78, essaie de reconstruire les noms primitifs des mois en slave. Les tableaux fournis par l'A. montrent un accord presque général, qu'il souligne, pour le 8<sup>e</sup> et le 11<sup>e</sup> mois (*srpŭnŭ* et *listopadŭ*) et des décalages de séries entières en bloc dans la plupart des autres cas. Plusieurs raisons peuvent être invoquées à cela. Le calendrier agricole des anciens Slaves distinguait manifestement une période d'activité et une période plus courte de repos de la végétation, la date de la soudure entre

les deux périodes pouvant varier suivant les conditions météorologiques d'une année déterminée. Il est vraisemblable qu'un 13<sup>e</sup> mois, de durée variable, se situait entre la fin de la période de repos et le commencement de l'autre. La fixation tardive d'une nomenclature slave officielle de douze mois correspondant à ceux du calendrier julien entraîna l'élimination du treizième mois, qui n'est pas toujours le même chez les différents peuples slaves.

Roman Mrázek, p. 97-105, s'intéresse aux correspondants, dans les différentes langues slaves, du tour r. *mne nečego čitať* et de ses variantes. On peut résumer la situation de la manière suivante : soit le modèle *qn*<sup>1</sup> écrit *qc*<sup>2</sup> à *qn*<sup>3</sup> avec *qc*<sup>4</sup> (un prédicat avec ses dépendances 1, 2, 3, 4). On affirme ou l'on nie l'existence de tout être entretenant telle relation (par exemple la relation 4) avec le prédicat et l'on forme un énoncé de modalité potentielle (il n'y a rien/il y a quelque chose avec quoi on peut écrire ; il (n')y a (pas) de quoi écrire). On peut, de plus, facultativement, désigner l'expérient de la possibilité : *j'ai de quoi écrire*.

Le russe emploie un tour de type *esse* suivi de l'infinitif avec *qn* ou *qc* au cas grammatical présent dans le modèle et, éventuellement, le datif de l'expérient de la possibilité : *mne nečego čitať* « je n'ai pas de quoi lire ». Si *qn* ou *qc* est le *sujet* du modèle de départ, on transforme le nominatif en datif. Il y a donc finalement trois significations possibles du datif dans le tour résultant : datif de l'original, datif pour un nominatif de l'original, datif de l'expérient de la possibilité.

L'A. s'intéresse particulièrement à la forme que prend le tour, qui, en russe, est toujours de type *esse*, dans les langues slaves, notamment le tchèque, qui, d'une part, n'indiquent pas la possession (ici, la « possession » d'une possibilité) par *esse*+datif, mais par nominatif+*habere*, d'autre part, ignorent la transformation nominatif → datif. On a donc en tchèque, pour « il y a de quoi écrire » *je čim psát*, tout à fait semblable au tour russe, pour « il y a quelqu'un pour écrire » *má kdo psát*, pour « j'ai de quoi écrire » *mám čim psát*. Le russe a, dans les trois cas, *jest'*.

Jarmila Pikorová-Bartáková, p. 79-96, fait une étude comparative de la productivité du suffixe *-tel'* dans onze langues slaves (dont le vieux tchèque et le vieux slave). Elle montre sans peine, diagrammes à l'appui, que la formation de ces noms d'agent est surtout représentée, dans toutes les langues, lorsqu'elle se fait à partir d'une base *-i-* (tch. *krol-i-tel'*), le tchèque et le slovaque restant cependant très en retrait par rapport aux autres langues. La base *-a-* est encore assez productive, bien qu'elle reste loin derrière *-i-*. La base *-ova-* est à peine représentée en dehors du tchèque et du slovaque, surtout modernes, où elle compense, en

quelque sorte, le déficit relatif enregistré dans ces langues pour la base *-i-*.

Věra Michálková, p. 123-132, insiste sur le fait que le classement des langues slaves en familles géographiques s'appuie toujours sur des données phonologiques et morphologiques. La syntaxe est ici totalement négligée. L'A. ambitionne de faire apparaître, au sein du groupe occidental, des parentés typologiques assez inattendues en partant justement de faits de syntaxe, en grande partie dialectaux. Le présent article produit un échantillonnage, encore modeste, de faits de ce genre. Il convient d'attendre pour voir où peut mener un pareil travail, dont on n'aperçoit pas encore clairement les résultats.

Oldřich Ševčík, p. 107-122, étudie dans onze langues slaves les calques des locutions prépositives du type fr. *en accord avec*, *dans la mesure de*, *à la différence de*, *en comparaison de*, *y compris*, etc., marquant, soit un accord, soit une différence. Pour chaque cas envisagé, l'A. pose un modèle français (il existe presque toujours) et/ou un modèle allemand (généralement déjà calqué sur le français), parfois un modèle du latin international du *xvii<sup>e</sup>* siècle, et, à l'autre extrémité de la chaîne, parfois un modèle russe qui a pu être le substrat immédiat des autres formes slaves. Les langues slaves se sont toutes copiées au *xix<sup>e</sup>* siècle. A ce point de vue, on peut faire des familles de langues, selon le modèle qui a été directement imité, et les familles ne sont pas toujours exactement les mêmes d'une locution à l'autre. La rection est aussi prise en considération.

L'A. est conscient du fait que le petit nombre de ses échantillons ne permet pas d'aboutir à des conclusions très significatives. D'autre part, il n'a procédé à aucune datation, ni de l'apparition des calques mentionnés dans chaque langue, ni de l'apparition des modèles français : il est évident à nos yeux que fr. « dans le cadre de » (cité comme néologisme par le *Petit Robert*), quoique *cadrer avec*, lat. inter. *quadrare*, soient usuels au *xvii<sup>e</sup>* siècle, ne saurait être mis sur la même ligne que *excepté*, par exemple. Pareille étude devrait partir d'une enquête approfondie portant sur l'origine de chacun de ces européismes.

Dušan Šlosar, p. 133-142, traite de l'évolution des thèmes verbaux en *-a-* en tchèque, en s'appuyant sur cinq traductions du Psautier allant d'environ 1280 à 1948. L'auteur aboutit à une conclusion qui n'est pas pour surprendre : la cause essentielle d'évolution de la formation est la systématisation toujours plus grande des oppositions d'aspect, qui pousse notamment à la formation de dérivés en *-va-* dont le nombre finit par écraser complètement les autres types en *-a-*.

Miroslav Grepl, p. 143-150, classe les expressions de la modalité

de volonté en tchèque contemporain. L'A. distingue, à l'intérieur de cette modalité, la nécessité et la possibilité. Fondamentalement, on a la même situation qu'en français : la nécessité liée à un verbe négatif en structure profonde s'exprime par la forme négative de l'auxiliaire de possibilité, de même, *mutatis mutandis*, pour la possibilité liée à un verbe négatif : il a été obligé de partir/il n'a pas pu partir = il a été obligé de ne pas partir ; il a pu partir/il n'a pas été obligé de partir. L'A. étudie ensuite l'intention, ce qui l'amène à parler du verbe *vouloir* (tch. *chtít*), qui présente les mêmes particularités en tchèque et en français (infinitif seulement si l'agent est la même personne que le support de la modalité). Devant toutes ces concordances du tchèque avec les langues occidentales (surtout français et allemand) et ces divergences avec le russe notamment, l'A. reste perplexe et constate que tout un domaine de la typologie comparée reste en friche?

Yves MILLET.

148. *Slovo a slovesnost*. Nous rendons compte seulement des travaux les plus intéressants qui sont de notre compétence.

Fascicule 2, tome XXXV, 1974.

Jiřina Novotná-Hůrková, p. 113-120, commente des spectres acoustiques tridimensionnels récents de locuteurs tchèques. L'A. s'intéresse à trois ordres de faits de prononciation : les groupes de deux consonnes identiques à la jonction de deux morphèmes (c'est le seul cas où se rencontrent des consonnes doubles en tchèque), les groupes occlusive dentale ou palatale+sifflante ou chuintante à la jonction de deux morphèmes, le coup de glotte devant voyelle à la jonction de deux morphèmes. Les résultats de l'observation instrumentale sont confrontés aux prescriptions normatives du traité d'orthoépie de Bohuslav Hála. D'une façon générale, l'A. note que la frontière morphématique est mieux observée, avec les conséquences phonétiques que cela comporte, entre deux mots de sens plein qu'entre une préposition et un autre mot, entre deux mots qu'entre un préfixe et un lexème, entre un préfixe et un lexème qu'entre un lexème et un suffixe. L'A. remarque aussi que la conscience de la limite, avec ses conséquences phonétiques, diminue à mesure que l'âge du locuteur s'abaisse. Tout cela était assez bien connu, mais il est intéressant de voir ces faits confirmés par une analyse minutieuse reposant sur des données instrumentales et non sur des impressions subjectives.



Je suis surpris de constater que les deux consonnes identiques, surtout s'il s'agit d'occlusives, sont nettement émises, avec leurs deux explosions ou leur bruit nettement prolongé s'il s'agit de fricatives, entre deux mots et aussi entre un préfixe et un lexème, cela chez l'immense majorité des sujets et même lorsqu'aucune homonymie n'est créée par une prononciation négligée (*odřít* ≠ *odřít*, mais aussi *oddálit*). D'après ma propre expérience acoustique, j'étais persuadé du contraire. Pourquoi alors les traités d'orthoépie insistent-ils tant sur une prononciation soignée de ces groupes? Une évolution « à rebours » se serait-elle produite? Il me semble qu'autrefois il n'était pas rare d'entendre même des déclamateurs professionnels dire *oddálit* avec un seul *d*.

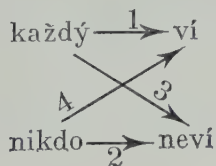
Pour les groupes de type *t+s*, c'est l'inverse. Les enregistrements montrent que la prononciation usuelle est de type *c*, avec une semi-occlusive, qui est par ailleurs un phonème. Cette prononciation a toujours été admise à la limite du lexème et du suffixe mais non entre le préfixe et le lexème (*pod sada*). Il est clair que l'élément spirant contemporain de l'explosion du *c* est, de toute façon, rigoureusement identique au *s*, bien qu'un peu plus bref. Ce qui distingue *c* de *t+s*, c'est surtout l'absence d'explosion non-stridente propre à *t* lorsqu'on articule seulement *c*. Les enregistrements le montrent clairement.

L'occlusive glottale est en nette régression partout, avec, dans certains cas, la trace de l'occlusive disparue, sous forme du maintien du non-voisement (*bezúhonný* prononcé de trois manières différentes : *bes?úhoni*, *bezúhoni*, *besúhoni*).

En conclusion, l'A. s'interroge sur le compte qu'il faudra tenir de l'évolution signalée pour la fixation des nouvelles normes d'orthoépie.

Fascicule 3, tome XXXV, 1974.

Ladislav Nebeský, p. 182-185, part de cette constatation qu'à l'aide des quatre segments *každý*, *nikdo*, *vi*, *nevi*, on peut former trois énoncés réputés grammaticaux : *každý vi* « tout le monde sait, personne n'ignore », *nikdo nevi* « tout le monde ignore, personne ne sait », *každý nevi* « tout le monde ne sait pas, il en est qui ignorent ». Si l'on dispose en carré les quatre segments en question en numérotant les énoncés que permet la combinatoire abstraite jusqu'à un certain point de la grammaire, on constate que seul l'énoncé numéro 4 n'est pas attesté. Il est réputé non grammatical :



L'A. propose une autre qualification de ce quatrième énoncé. Il serait « faux », c'est-à-dire contradictoire, mais parfaitement grammatical, et signifierait « il en est qui savent, mais tout le monde ignore ». Il m'a été impossible, malgré de longs efforts, de comprendre le raisonnement par lequel l'A. prétend justifier son hypothèse, naturellement invérifiable en langue.

L'A. part des structures sous-jacentes à ces sortes d'énoncés, d'une part, et, d'autre part, d'un phénomène de surface bien connu dans toutes les langues slaves et que certains grammairiens tchèques ont interprété comme une contrainte d'accord de négation allant du verbe vers l'indéfini. Si l'on admet cette interprétation, les segments de surface *každý* et *nikdo* représentent la même chose, c'est-à-dire l'ensemble « tout le monde », ou plutôt sa partie pleine, et seule la négation du verbe opère efficacement la transformation de l'ensemble « les savoirs » en son complémentaire « les ignorances », ceci, à condition qu'il y ait accord (énoncés 1 et 2). L'A. semble insinuer que, dans l'énoncé 3, l'absence d'accord de négation change le sens « partie pleine, le tout » en « partie non vide » (et, ajouterons-nous, de fait, « partie non vide, mais *petite* »). Dans l'énoncé fictif numéro 4, la situation est inverse : il y a accord injustifié, puisque le verbe est à la forme affirmative. Mais qu'en inférer? Sur quel ensemble signifié va porter le changement?

L'A. a bien vu que l'énoncé *nikdo vi* est virtuellement possible dans sa langue maternelle, et qu'il a un sens. Mais ce sens n'est nullement contradictoire et il échappe totalement à l'appareil logique dont Nebesky s'est entouré. Si l'accord n'est pas fait, c'est seulement parce qu'il y a changement d'identité : *nikdo* est alors mis pour *někdo* et obéit à la syntaxe de ce mot. C'est une figure, une condensation stylistique : « quelqu'un, qui est comme s'il n'était pas, comme s'il n'était personne, sait » (cf. « il s'amuse de riens »  $\neq$  « il ne s'amuse de rien »).

Fascicule 4, tome XXXV, 1974.

Karel Svoboda, p. 269-274, montre de façon convaincante que le tour tch. *co, něco, nic veselého* (« quoi, quelque chose, rien de gai », soit indéf.+gén.), opposé à *kdo, někdo, nikdo veselý* (« qui, quelqu'un, personne de gai », soit indéf.+nom.), n'est rien d'autre que la continuation remontant au vieux tchèque (et même au slave occidental ancien tout entier) où *co, něco, nic*, étymologiquement génitifs, servaient de nominatifs-accusatifs (l'ancien nominatif-accusatif ayant absolument disparu) et aussi de génitifs, à côté des formes refaites *ěcho*, etc., qui, par exemple, ne s'employaient jamais comme génitifs négatifs. L'origine de *co* est, certes, bien connue, mais l'« accord » de l'adjectif au génitif, qui est senti depuis longtemps comme un « désaccord », était implicitement

plus qu'explicitement interprété par les grammairiens comme l'analogie des génitifs de quantité habituels après les noms de nombre et la série *málo, mnoho, kolik*, etc. Il n'en est rien, puisqu'ici le mot au génitif est un adjectif, et, l'A. le démontre, un adjectif non substantivé. Il est possible que le génitif de quantité, l'existence aussi du tour latin, bien différent au fond, *quid novi, quid mulieris, quis hominum*, aient contribué au maintien du tour, mais le fait qui prime les autres est la constance de ce maintien dans tout l'Occident slave, qui s'oppose ainsi aux autres groupes, avec deux exceptions remarquables cependant : le slovaque a facultativement l'accord au nominatif-accusatif et l'ukrainien, au contraire, facultativement aussi, l'« accord » au génitif.

František Čermák, p. 287-306, fournit une étude très exhaustive sur les syntagmes tchèques constitués par un verbe et un substantif et plus ou moins figés aussi bien dans l'expression que dans le contenu. Il est impossible de résumer vraiment un travail surtout fait de listes et de tableaux. L'A. a pris un échantillon de 265 noms abstraits choisis parmi les mille mots les plus fréquents en tchèque. Les substantifs sélectionnés comme « abstraits » sont ensuite soumis à une épreuve syntagmatique. Les syntagmes retenus ne doivent être ni occasionnels, ni idiomatiques, et ne doivent pas donner un sens métaphorique. L'A. a ainsi trouvé plus de 400 verbes pouvant s'intégrer aux syntagmes valant, en quelque sorte, des « verbes complexes ». Les verbes les plus souvent utilisés dans ces syntagmes sont naturellement du type « avoir, être, devenir, recevoir, perdre, mettre ». Les syntagmes sont le plus souvent de valeur inchoative et s'inscrivent dans des champs sémantiques où certains de leurs pendants sont représentés par des verbes non agrégés à des syntagmes phraséologisés, du moins non obligatoirement, ainsi : *zahájil boj* « engager la lutte », *býl v boji* « être en lutte », mais aussi *bojovat* « lutter ». L'A. souhaiterait que l'on tînt compte de tels résultats dans les dictionnaires (ainsi, l'inchoatif de « lutter » est réellement « engager la lutte »).

Yves MILLET.

- 
149. Jerzy Ronard BUJAŃSKI. — *Słownikwo Teatralne w Polskiej Dramaturgii* (Le lexique de théâtre dans l'art dramatique polonais). Wrocław - Warszawa - Kraków - Gdańsk. Zakład Narodowy Imienia Ossolińskich. Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk. 1971, 127 p.

C'est un homme de théâtre qui entreprend une étude du lexique de théâtre en polonais.

Comme une tentative pareille n'a pas été entreprise jusqu'à présent, M. Bujański n'a pas pu se baser sur des études théoriques dans ce domaine. Il se propose donc de présenter la terminologie de théâtre à travers les œuvres de quelques dramaturges polonais à partir de W. Bogusławski (xviii<sup>e</sup>/xix<sup>e</sup> s.) jusqu'à S. I. Witkiewicz (xx<sup>e</sup> s.).

D'après ce que dit l'auteur dans l'introduction, il analyse les œuvres de cinq dramaturges polonais : W. Bogusławski, J. Słowacki, S. Wyspiański, G. Zapolska, S. I. Witkiewicz, ainsi que les ouvrages théoriques de dramaturgie de W. Bogusławski et de S. Wyspiański. Ce choix est dicté par une richesse de dramaturges dans la littérature polonaise du xix<sup>e</sup> et du xx<sup>e</sup> siècle et par le caractère représentatif des auteurs analysés. Trois d'entre eux ont été intimement liés avec le théâtre — Bogusławski et Zapolska ont été acteurs ou/et metteurs en scène, Wyspiański a collaboré avec le théâtre. En revanche Słowacki n'a eu aucun contact avec le théâtre. Le livre comprend l'introduction, cinq chapitres dont chacun est consacré à un dramaturge, la conclusion, l'inventaire des termes de théâtre, la bibliographie et le résumé en anglais.

Dans l'introduction, M. Bujański définit le théâtre, justifie le choix de dramaturges et présente la façon dont il va aborder le sujet tout en prévoyant les difficultés auxquelles il va se heurter fautes d'études antérieures concernant le problème. Dans les cinq chapitres, l'auteur analyse tous les termes concernant la vie du théâtre relevés dans les œuvres et les ouvrages de dramaturgie des écrivains dont il s'occupe.

La façon de présenter les résultats de recherches ne paraît pas très heureuse : l'auteur présente les termes employés par les dramaturges choisis séparément, en analysant aussi bien la présentation de la scène que les ordres donnés aux acteurs ; les termes employés dans les ouvrages théoriques et insérés dans les drames. Les termes sont appuyés de nombreuses citations.

Cette façon d'aborder le sujet en traitant chaque dramaturge individuellement constitue un état de recherches sur la terminologie de théâtre de chaque dramaturge analysé et non pas celle du polonais, car bien que M. Bujański donne l'inventaire des termes relevés dans les œuvres analysées et qu'il compose cet inventaire en se basant sur le « Dictionnaire de la langue polonaise » de S. B. Linde de la première moitié du xix<sup>e</sup> siècle, il n'arrive à aucune synthèse. Il serait intéressant de savoir quels sont les termes de théâtre relevés par M. Bujański qui fonctionnent à présent dans la langue, lesquels ont été introduits dans la langue par les dramaturges respectifs, lesquels ont existé avant Bogusławski dans la langue polonaise, lesquels enfin ont cessé de fonctionner à une certaine époque parce qu'ils ont été remplacés par d'autres



termes nouveaux ou parce que la forme du théâtre a changé.

En somme, le livre de M. Bujański constitue un corpus intéressant de termes de théâtre lequel devrait être soumis à une étude exhaustive de lexicologie.

Sławomir BAZYLKO.

150. Halina SAFAREWICZOWA. — *Polszczyzna XVIII Wieku w Podręczniku Gramatyki Polskiej M. Siemiginowskiego (Kijów 1791)/Le polonais du XVIII<sup>e</sup> siècle dans le manuel de grammaire polonaise de M. Semiginovsky (Kiev 1791)/*. Wrocław - Warszawa - Kraków - Gdańsk. Zakład Narodowy Imienia Ossolińskich. Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk. 1971, 83 p.

L'ouvrage de M<sup>me</sup> Safarewiczowa constitue une contribution à l'étude du polonais du XVIII<sup>e</sup> siècle employé aux confins orientaux de la Pologne. Le manuel de Semiginovsky qui constitue le corpus de l'analyse avait été conçu à des fins pédagogiques, destiné aux étudiants de l'Académie de Kiev. Semiginovsky étant, entre autre, professeur de polonais de cette Académie a fait une grammaire normative pour faciliter à ses élèves l'étude du polonais. L'auteur de la grammaire, né en Volynie, dans un milieu linguistique polonais, a pratiqué cette langue dès l'enfance, mais s'est servi d'une variété de polonais employée aux confins est de la Pologne. En écrivant sa grammaire, il s'inspire de celle de O. Kopczyński destinée aux élèves des écoles nationales. Ce n'est tout de même pas une imitation sans critique : sauf la partie concernant la flexion, Semiginovsky donne une interprétation personnelle des faits de langue. C'est là que M<sup>me</sup> Safarewiczowa voit le matériau de son étude du polonais des confins est au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le livre comprend l'introduction, cinq chapitres dont chacun correspond à un problème de grammaire traité par Semiginovsky (Prononciation, Flexion, Formation des mots, Phraséologie et syntaxe, Vocabulaire), la conclusion, la bibliographie et l'inventaire des mots et des phraséologismes traités dans l'ouvrage. En se basant sur une riche documentation des grammaires du polonais du XVIII<sup>e</sup> siècle, sur les dictionnaires, ainsi que sur les études antérieures du polonais du XVIII<sup>e</sup> siècle, M<sup>me</sup> Safarewiczowa essaie d'interpréter les faits de langue contenus dans la grammaire de Semiginovsky.

Le fait que Semiginovsky a repris sans critique la flexion de O. Kopczyński est interprété par M<sup>me</sup> Safarewiczowa comme la

non-existence des différences entre le polonais de l'est et la langue commune au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Les phraséologismes, les faits de syntaxe et le vocabulaire sont interprétés dans le contexte de la langue commune, de la variété orientale du polonais du XVIII<sup>e</sup> siècle ainsi que de l'influence des langues slaves orientales (russe, biélorusse et ukrainien) de l'époque. Suivant cette méthode M<sup>me</sup> Safarewiczowa dégage des régionalismes orientaux, des archaïsmes maintenus dans l'est de la Pologne et des constructions influencées par les langues slaves orientales. D'autre part, elle relève dans la grammaire de Semiginovsky des phraséologismes et des constructions syntaxiques qui ne se laissent interpréter par aucun de ces critères. On pourrait les interpréter non pas par l'idiote de Semiginovsky ou par des résidus d'un parler local de sa ville natale, comme le suggère quelquefois M<sup>me</sup> Safarewiczowa, mais comme une résultante du polonais des confins orientaux et de la langue commune. Car Semiginowski, malgré son enfance passée dans le milieu du polonais régional, en tant que grammairien et homme de lettres, a connu la littérature en langue commune et, vivant à Kiev, séparé du milieu polonais, s'est fait une langue qui n'était plus le polonais régional de son enfance et qui n'était pas encore la langue commune.

En somme, l'ouvrage de M<sup>me</sup> Safarewiczowa constitue une étude intéressante contribuant à une meilleure connaissance des variétés du polonais au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Sławomir BAZYŁKO.

151. Maria KARPLUKÓWNA. — *Regionalizmy w Języku Jana Cervusa z Tucholi* (Les régionalismes dans la langue de Jan Cervus de Tuchola). Wrocław - Warszawa - Kraków - Gdańsk. Zakład Narodowy Imienia Ossolińskich. Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk. 1971, 92 p.

Dans son ouvrage, M<sup>lle</sup> Karplukówna se propose une étude de dialectologie diachronique. Pour cette raison elle s'occupe de la langue de Jan Cervus de Tuchola, homme de lettres du XVI<sup>e</sup> siècle, qui écrivait ses ouvrages juridiques et de grammaire en latin, mais qui donnait des explications en polonais. Ces explications constituaient très souvent des vocabulaires alphabétiques accompagnant ses écrits. Ce qui intéresse surtout M<sup>lle</sup> Karplukówna, c'est le fait que Jan Cervus venait de Tuchola, ville située dans le nord de la Pologne laquelle se trouvait au XVI<sup>e</sup> siècle à la frontière des dialectes de Grande-Pologne et du cachoubien, et à présent elle possède un parler local. D'autre

part Jan Cervus avait fait toutes ses études à Cracovie qui était le centre de la langue commune de l'époque, celle-ci étant la continuation des dialectes de Petite-Pologne. Il a d'ailleurs continué à vivre à Cracovie, et c'est là qu'il a écrit ses ouvrages qui ont été édités par les imprimeurs de cette ville, sauf l'édition posthume de son œuvre principale qui a paru à l'imprimerie de l'Académie de Zamość.

Parmi les quatre ouvrages de Jan Cervus cités par M<sup>lle</sup> Karplukówna au paragraphe « Bibliographie des écrits de Jan Cervus », huit éditions de la « Farrago actionum ciuiliū... » retiennent surtout l'attention de l'auteur de l'analyse, et tout spécialement celles qui ont paru du vivant de Jan Cervus, dont l'auteur a pu corriger les épreuves d'imprimerie.

Le livre de M<sup>lle</sup> Karplukówna comprend l'introduction, la bibliographie des écrits de Jan Cervus, deux parties dont chacune est suivie d'une conclusion : Traits régionaux de la grammaire du polonais de Jan Cervus et Lexique régional de Jan Cervus, les abréviations et l'inventaire des mots cités.

Dans la première partie, l'auteur donne une analyse exhaustive des faits de phonétique, de formation des mots, de flexion et de syntaxe de la langue de Jan Cervus et arrive à la conclusion que les traits septentrionaux ne constituent pas un système dans sa langue sauf un phénomène de phonétique : /ɛɾ/, /zɾ/ au lieu de /sr/, /zr/ de la langue commune de l'époque : ceci est général dans la langue de Jan Cervus.

Les faits de syntaxe, comme le dit M<sup>lle</sup> Karplukówna, n'ont pas pu être analysés car, dans les textes de Jan Cervus, il n'y a pas de phrases complètes en polonais. Dans le paragraphe consacré à la syntaxe, l'auteur se borne donc à l'analyse du genre des substantifs (page 29). Le classement du genre parmi les faits de syntaxe paraît incompréhensible.

Dans la deuxième partie, M<sup>lle</sup> Karplukówna répartit le lexique de Jan Cervus en quatre groupes : mots septentrionaux, mots méridionaux, mots employés aux confins orientaux de la Pologne, mots de la langue commune du xvi<sup>e</sup> siècle existant comme régionalismes dans le polonais d'aujourd'hui. Après l'analyse du lexique de Jan Cervus, l'auteur constate que celui-ci a conservé les mots septentrionaux concernant l'artisanat et la construction, moins les noms de parenté, de plantes, d'animaux, d'eaux, le lexique médical et anatomique, les mots expressifs concernant les êtres humains ainsi que les noms d'esprits et de revenants, de cérémonies. Les mots d'origine méridionale appartiennent surtout au vocabulaire juridique ; les mots de l'est appartiennent à la même catégorie. Les mots de la langue commune du xvi<sup>e</sup> siècle

devenus régionaux aujourd'hui sont rares (10 en tout) et appartiennent à toutes les catégories.

En ce qui concerne les écrits de Jan Cervus, les « Institvtiones Grammaticae » comprennent le plus de mots d'origine du nord, tandis que les éditions posthumes de la « Farrago... » en comprennent le moins, fait dû à la correction des imprimeurs.

Très souvent M<sup>lle</sup> Karplukówna se heurte à des difficultés d'interprétation en ce qui concerne l'appartenance du mot à tel ou tel autre dialecte de Grande-Pologne ou au cachoubien faute de dictionnaires des dialectes du xvi<sup>e</sup> siècle. Mais comme ces dictionnaires sont en cours d'élaboration, M<sup>lle</sup> Karplukówna a l'intention de poursuivre ses recherches dans ce domaine.

Le livre peut intéresser tous ceux qui s'occupent de la dialectologie diachronique du polonais ainsi que de la formation du polonais commun.

Sławomir BAZYŁKO.

152. Vilim FRANČIĆ. — *Dział Polski w Siedmiojęzycznym Słowniku Piotra Lodreckera z 1605 Roku* (La partie polonaise dans le dictionnaire de sept langues de Pierre Lodrecker de l'année 1605). Wrocław - Warszawa - Kraków - Gdańsk. Zakład Narodowy Imienia Ossolińskich. Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk. 1972, xvi et 138 p.

Le livre de M. Frančić comprend, sur 137 pages numérotées en arabe, la photocopie et la transcription de la partie polonaise du « *Dictionarium Septem Diversarum Linguarum Videlicet Latinae, Italicae, Dalmaticae, Bohemicae, Polonicae, Germanicae et Ungaricae...* » *Singulari Studio et Industria Collectum a Petro Lodreckero Prageno, Bohemo, etc.*

Dans l'introduction — pages numérotées en romain — M. Frančić présente le dictionnaire et l'auteur de celui-ci. Jusqu'à présent, le dictionnaire a été l'objet de nombreuses études en Yougoslavie et dernièrement les lexicologues tchèques commencent à s'y intéresser. D'après ce que dit M. Frančić, le dictionnaire a été composé par un moine de l'ordre de Saint-Benoît, abbé du couvent d'Emaus à Prague. L'auteur du dictionnaire s'était inspiré du dictionnaire de cinq langues — « *Dictionarium quinque nobilissimarum Europae linguarum : Latinae, Italicae, Germanicae, Dalmatiae (!) et Ungaricae* ». Venetiis, apud Nicalaum Morettum 1595 —, œuvre d'un croate Fausto Vrančić, où il a ajouté les parties polonaise et tchèque et composé la deuxième partie du dictionnaire en partant des langues nationales.



La I<sup>re</sup> partie du dictionnaire de Loderecker donne les mots latins par ordre alphabétique et leur signification dans six langues ; la II<sup>e</sup> partie constitue une suite de dictionnaires : latin-italien, latin-croate, latin-tchèque, latin-polonais, latin-allemand et latin-hongrois.

Pour les détails concernant le dictionnaire, M. Frančić renvoie à l'ouvrage de J. Dobrovský, « Slovanka », édité à Prague en 1814 et à d'autres chercheurs qui se sont occupés, entre autres, de l'auteur de la partie polonaise Bartłomij Paprocki.

Pour faciliter la lecture du dictionnaire, l'auteur donne à la fin de l'introduction une interprétation de l'orthographe polonaise utilisée dans le dictionnaire ainsi que les différences d'orthographe qui existent entre la I<sup>re</sup> et la II<sup>e</sup> partie.

Bien que l'auteur promette, dans l'introduction, de donner la reproduction intégrale des deux parties, le livre ne contient que la partie polonais-latin, sans aucune trace de la partie qui part du latin. D'après l'intention de M. Frančić, son livre devrait constituer la base d'analyse et de comparaison des deux parties du dictionnaire en ce qui concerne le polonais ; mais la première partie manquant, le livre présente peu de valeur pour les chercheurs.

Il faudrait mentionner également qu'à la fin du livre, nous trouvons un résumé en français qui, sans parler de la correction du texte, ne constitue pas un résumé, mais une suite de l'introduction, car M. Frančić y parle plus en détail de Pierre Loderecker, ce qui manque dans l'introduction.

Stawomir BAZYLKO.

153. Luis MICHELENA. — *Apellidos vascos*, Txertoa, Saint-Sébastien, 1973, 250 pp. 3<sup>e</sup> édition augmentée et corrigée.

L'appendice à cette troisième édition (p. 235-250) retrace l'histoire de l'élaboration des deux éditions antérieures (1953 et 1955 : cf. le compte rendu de R. Lafon dans *BSL*, XLIX, 2, p. 160-161). L'auteur informe brièvement le lecteur du développement de ses recherches, notamment dans un domaine pour lequel l'onomastique fournit des données précieuses : la phonologie diachronique du basque. Une bibliographie commentée fait ici le bilan des travaux sur l'onomastique basque parus depuis la dernière édition de *Apellidos vascos*. Les règles phonétiques de la composition et de la dérivation basque, reprises de la 2<sup>e</sup> édition (*loc. cit.*, p. 24-30), sont ici complétées, affinées ou mieux explicitées, l'auteur apportant de nouvelles preuves à l'appui. Les entrées de dictionnaire (634) de cette troisième édition tiennent compte

des résultats des dernières recherches dans le domaine de la phonétique évolutive et de l'onomastique basques, résultats que l'auteur fait figurer — graphiquement — à la fin de chaque rubrique.

Catherine PARIS.

154. *Bedi Kartlisa*, revue de kartvélologie, XXXII, 1974, 369 pp., 25 pl. phot.

Ce numéro extrêmement fourni de la revue d'études géorgiennes et caucasiennes *Bedi Kartlisa* est dédié à la mémoire de René Lafon, collaborateur infatigable de la revue et membre de son Conseil scientifique, mort le 4 février 1974. L'ensemble s'ouvre ainsi sur une lettre de G. DUMÉZIL (p. 7-8) et une notice de la plume de N. SALIA (p. 9-10), consacrées toutes deux à la mémoire de René Lafon.

Ce numéro marque, en même temps, le 25<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de *Bedi Kartlisa*. Deux notices (« Le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de *Bedi Kartlisa* » par R. LAFON, H. VOGT et G. DUMÉZIL, au nom du Conseil Scientifique de la revue, p. 11-12) et « Un quart de siècle d'existence de *Bedi Kartlisa* », de K. SALIA, p. 13-22), retracent l'histoire de la revue, définissent ses objectifs et soulignent son importance pour la caucasologie. Ces notices sont suivies des photographies des membres du Conseil Scientifique et des principaux collaborateurs de la revue.

La revue marque le 70<sup>e</sup> anniversaire de deux de ses collaborateurs : R. LAFON, « En l'honneur du 70<sup>e</sup> anniversaire de Hans Vogt », suivi d'une « Bibliographie de ses articles touchant les langues caucasiennes » (p. 23-26), et J. ASSFALG, « Professor Dr. Dr. Joseph Molitor zum siebzigsten Geburtstag », suivi également d'une bibliographie sélective (p. 178-183).

Des problèmes proprement linguistiques ou philologiques sont abordés dans les articles suivants :

#### A. Caucasien en général :

K. H. SCHMIDT, « Zur Analyse des einfachen Satzes in den Kaukasussprachen », p. 213-218. — Pour appréhender les relations qui existent entre le verbe et ses actants dans les langues du Caucase (constructions nominative, ergative et dative), l'auteur propose de partir de la définition de la phrase proposée par Fillmore : « Ainsi, la phrase consiste, dans sa structure profonde, d'un verbe et d'une ou de plusieurs propositions nominales, dont chacune est liée au verbe par une relation casuelle déterminée ».

Tout prédicat sera ainsi analysé en tenant compte de sa « structure casuelle » telle qu'elle a été définie également par Fillmore. En ce qui concerne la construction nominative ou ergative des verbes transitifs en géorgien selon leur temporalité, l'auteur propose d'expliquer cette alternance des cas (nominatif-ergatif) par la méthode des « changements dynamiques » de Greenberg.

#### B. Comparaison basco-caucasique :

R. LAFON, « Pour la comparaison du basque et des langues caucasiques », p. 27-36. — C'est la cinquième partie d'un article (cf. *Bedi Kartlisa*, XXVI, 1969, XXVII, 1970, XXVIII, 1971, XXIX-XXX, 1972 et XXXI, 1973) qui reste désormais inachevé. L'auteur y apporte de nouveaux arguments en faveur du rapprochement de la racine oubykh *tʰ* « sortir de » et de la postposition abkhaze *-tʰ* indiquant la provenance, de la racine basque *de-/to-* « enlever, ôter », — arguments tirés des différents emplois de cette racine en basque. Suivent des remarques sur des racines basques monosyllabiques qui ont donné des participes à préfixe *e-* ou *i-* et à finale *-o* : *jo* « frapper » ; *ero* « tuer » ; *go* « moudre », « tisser », « monter » (homophones) etc., et un parallèle entre le *-o* basque et les participes-gérondifs du présent des langues du CNO. R. Lafon rapproche ensuite la marque du génitif *-d* (ou « dentale ») de certaines langues du CNE, du suffixe *-t* (\**-d*) qui a servi en basque à marquer le déterminant dans quelques noms composés.

#### C. Caucasiens du NO :

G. DUMÉZIL et T. ESEŇ, « Notes d'étymologie et de vocabulaire sur le caucasique du Nord-Ouest » (p. 37-47). — Il s'agit, ici encore, de la suite intitulée « Emprunts de l'oubykh au tcherkesse » d'un article plus étendu dont les différentes parties ont paru dans le *Journal Asiatique*, 1972 ; *Bedi Kartlisa*, XXXI, 1973. C'est une liste, en ordre alphabétique, des mots oubykhs empruntés au tcherkesse. Cette liste donne, en outre, des indications précieuses pour la comparaison des dialectes tcherkesses eux-mêmes. En effet, un seul dialecte, ou, plutôt, sous-dialecte tcherkesse, le hakoutch, a conservé une troisième série d'uvulaires, les glottalisées, qui ont perdu leur caractère phonématique principal dans tous les autres dialectes et n'ont gardé que leurs articulations à l'origine secondaires : la glottalisation, ou la glottalisation et la labiolisation. On a donc oubykh/hakoutch *q'* et *qʰ*, face à tcherkesse ? et ?ʰ. De même, à l'uvulaire aspirée *qʰ* de certains dialectes tcherkesses correspond, dans les emprunts oubykhs, le même phonème : essentiellement, dans le mot *qʰe* « tombeau » (en oubykh, dans des composés tcherkesses). Comme T. Eseň est bilingue oubykh-tcherkesse, et que son tcherkesse est (vraisemblablement) du

hakoutch, on peut se demander si les emprunts en question datent de l'époque « anatolienne » (période où les Oubykhs se sont établis en Anatolie avec les Tcherkesses), ou s'ils remontent plus loin dans le temps, à l'époque « caucasienne ». Les correspondances oubykh-tcherkesse dans les mots d'emprunt de la liste ne sont cependant pas régulières dans tous les mots, ce qui indiquerait qu'on pourrait être en présence de deux couches d'emprunt différentes.

#### D. Géorgien :

H. VOGT, « L'ordre des mots en géorgien moderne », p. 48-56. — En conclusion à cet article qui s'appuie sur un corpus très large, l'auteur démontre que l'ordre des termes est fixe ou libre, selon que l'on est en présence d'un syntagme nominal ou d'un syntagme verbal. Dans les syntagmes verbaux qui, en géorgien moderne, peuvent comprendre de deux à quatre termes : S(ujet)-V(erbe) : Sujet - Objet direct ( $O_1$ ) - Verbe ; Sujet - Objet direct - Objet indirect ( $O_2$ )-Verbe, l'ordre des termes est libre : tout ordre théoriquement possible est attesté dans le corpus (ou dans la langue). Bien que cette liberté s'explique par l'existence des marques casuelles distinctes du nominatif, du datif et de l'ergatif, il existe un ordre statistiquement préférentiel (72 % des exemples du corpus), avec le sujet en position initiale.

Il est intéressant de noter à ce propos que ce même ordre préférentiel se manifeste également dans les langues du CNO, le « sujet » étant marqué au cas ergatif (là où les marques existent). Les langues du CNO manifestent, en outre, une relation préférentielle entre le verbe et le complément non marqué, c'est-à-dire l'objet direct des relations à quatre termes, par la proximité immédiate de l'objet direct avec le verbe (généralement, avant celui-ci ; en abkhaz, dans certaines conditions, l'objet direct est soudé au verbe). Bien que H. Vogt n'examine pas ici le problème d'une hiérarchie statistique éventuelle entre les objets du verbe ( $O_1$  et  $O_2$ ), un calcul sommaire effectué sur les exemples qu'il présente donne les résultats suivants :

Si l'on considère comme relation préférentielle entre le verbe et son objet le fait que ce dernier le précède ou le suit immédiatement (cette immédiateté ne concernant que les termes de la relation), alors les cas où  $O_1V$  ou  $VO_1$ , représentent 74 % des exemples, tandis que les cas où  $O_2V$  ou  $VO_2$ , n'en représentent que 52 %. Dans ce calcul, des cas comme  $O_1VO_2$  et  $O_2VO_1$  sont envisagés deux fois. Sur 163 cas de proximité immédiate de l'O(bjet)<sub>1</sub> avec le verbe, 114 fois l'objet le précède, tandis que sur 114 cas de proximité immédiate de l'O(bjet)<sub>2</sub> avec le verbe, celui-ci suit le verbe 91 fois. Faut-il ou peut-on en conclure que



l'ordre des termes statistiquement préférentiel dans un syntagme verbal à quatre termes, en géorgien moderne, est : (S O<sub>1</sub> V O<sub>2</sub>, c'est-à-dire le point 1) du tableau présenté par H. Vogt, p. 54? Il serait intéressant d'avoir des informations plus amples sur ce sujet.

M. VAN ESBOECK, « Un nouveau dictionnaire de la langue ancienne géorgienne », p. 86-108. — Il s'agit d'un article écrit à propos de la parution du dictionnaire de I. ABDULADZE, *Dictionnaire de l'ancienne langue géorgienne (Matériaux)*, éd. Mecniereba, Tbilissi, 1973, 020-577 pp. On y trouve d'amples informations sur I. Abduladze lui-même, sur son œuvre, son travail sur le dictionnaire ; sur la manière d'utiliser les sources et le système des références.

Al. BARAMIDZE, « Le langage de la métaphore poétique et la question de la datation du « Chevalier à la peau de tigre », p. 63-69. — Certaines métaphores poétiques de l'œuvre de Roustavéli permettent de dater *Le chevalier à la peau de tigre* du règne de la reine Tamar et d'infirmer ainsi la datation (période post-tamarienne) qui prévalait jusqu'ici parmi les spécialistes.

G. GARITTE, « Un fragment d'évangélaire géorgien suivant l'ancien rite de Jérusalem », p. 70-85. — Description et analyse textuelle (présentation des variantes) du manuscrit géorgien 63 du monastère de Sainte-Catherine au Sinaï.

Dom B. OUTTIER, « Une homélie sur le jeûne et la pénitence attribuée à S. Ephrem en géorgien », p. 109-117. — Présentation et analyse d'une homélie, pièce unique, attribuée à Ephrem et conservée dans le manuscrit géorgien 25 du monastère de Sainte-Catherine au Mont Sinaï.

Dom B. OUTTIER, « Les recueils géorgiens d'œuvres attribuées à S. Ephrem le Syrien », p. 118-125. — Les quatre recueils géorgiens d'Ephrem le Syrien sont présentés ici, avec leurs modèles grecs, arméniens et arabes.

J. MOLITOR, « Die Eigennamen des Hebräerbriefes im Textus Receptus der georgischen Kirchenbibel », p. 184-187. — Recherches sur les 35 noms propres qui apparaissent dans l'« Épître aux Hébreux » de la bible du Corpus Paulinum géorgien. I. Noms neutres (noms bibliques : Abel, Abraham, Ahron, etc.), qui représentent plus d'un tiers de tous les noms. II. Influence grecque clairement reconnaissable aux formes des noms propres (p. ex. géorgien *iep'tae*, cf. grec *Jesphtaē*, syriaque *Jap'tah* ou latin *Iephthē*). III. Tradition purement géorgienne (il s'agit de la transformation de certains noms conformément aux normes linguistiques géorgiennes). IV. Influence arménienne (?); V. Traces d'influence syriaque.

E. Caucase du NE-E :

G. VOROCHIL, « De l'histoire de l'Albanie caucasienne et de l'écriture albanaise », p. 275-284. — Identification des Albanais antiques du Caucase (à partir du iv<sup>e</sup> s. av. J.-C.) avec les Oudi actuels, d'après des sources historiques. Bref historique du déchiffrement des inscriptions albanaises (G. A. Klimov) et de l'identification de la langue de ces inscriptions avec l'oudi moderne, dialecte du groupe lezghi des langues caucasiques.

F. Deux articles de la revue traitent de colloques ou de réunions, ou de l'état des études caucasiques :

A. MAGOMETOV, « Session scientifique des linguistes-caucasologues à Ordjonikidzé (Caucase du Nord) », p. 285-287. — Cette session s'est tenue du 4 au 5 juillet 1973 et a été consacrée au problème des contacts linguistiques au Caucase.

H. FÄHNRIK, « Zur Arbeit der Kaukasologie an der Friedrich-Schiller-Universität Jena », p. 219-222.

Ce numéro de *Bedi Kartlisa* comporte en outre les articles suivants :

V. BERIDZE, « Guïorgui Tchoubinachvili (1885-1973) », p. 57-62. — Histoire de l'art.

G. BOUATCHIDZE, « Traduction d'un poème de Vaja Pchavéla », p. 126-137.

E. TSERETELI, « Le chant traditionnel de Géorgie, son passé, son présent », p. 138-146.

L. TARDY, « Le roi Simon 1<sup>er</sup> à la lumière des sources d'Europe Centrale contemporaines de son époque », p. 147-174. (Deuxième partie de l'article).

D. LANG, « W. E. D. Allen, Traveller and Scholar », avec une bibliographie des articles de W. E. D. Allen parus dans *Bedi Kartlisa*, p. 175-177.

G. PÄTSCH, « Synkretismus und Orthodoxie im frühgeorgischen Christentum », p. 188-212.

E. KHINTIBIDZE, « Zur Stellung Rustwelis in der Geschichte des mittelalterlichen Denkens », p. 223-254.

R. A. HUSSEÏNOV, « Sources syriaques de l'histoire de la Transcaucasie aux x<sup>e</sup>-xiv<sup>e</sup> siècles », p. 255-264.

M. A. GULI-ZADE, A. DADACH-ZADE, « Littérature azerbaidjanaise, xviii<sup>e</sup> siècle », p. 265-274.

R. HUSSEÏNOV, « Imad-Ad-Din Nasimi, à l'occasion du sixième centenaire de sa naissance », p. 288-289.

Ce numéro contient, enfin, des comptes rendus d'ouvrages (p. 290-337), et deux annexes bibliographiques très utiles : — la Table des matières de *Bedi Kartlisa* de 1957 à 1974 (p. 338-359), et celle de l'édition en géorgien, de 1948 à 1964 (p. 360-369).

Catherine PARIS.

155. Haim Vidal SEPHIHA. — *Le ladino* (judéo-espagnol calque). Deutéronome, versions de Constantinople (1547) et de Ferrare (1553). Édition, étude linguistique et lexicque. Centre de Recherches Hispaniques, Collection Thèses, Mémoires et Travaux, dirigée par Charles V. Aubrun. Paris, 1973. 617 pages in-8°.

Ce travail de pionnier, qui représente une somme considérable de recherches, est de ceux dont il faudra désormais tenir compte dans toute étude consacrée aux langues juives, et plus généralement, à la linguistique de contact. L'auteur a commencé en 1958 la vaste enquête qu'il poursuit encore sur le judéo-espagnol calque. L'ouvrage qu'il vient de publier vaut non seulement par les résultats qu'il présente, mais encore par une sorte de dynamisme incitateur qui, tout en révélant l'énormité de la tâche qui reste à poursuivre, s'efforce de susciter des vocations et de créer l'esprit d'équipe nécessaire dans une telle entreprise. Nombreux sont en effet les passages où l'auteur indique des directions précises de recherches (voir par exemple p. 52 note 62, p. 55 note 69, p. 56 notes 70 et 72, p. 62, p. 116 note 180, etc.). Nombreuses sont aussi les pages où il cite les Mémoires de Maîtrise qu'il dirige et qu'ont achevés ou qu'achèvent des étudiants dont il a éveillé le goût pour la recherche et orienté l'activité sur un vaste terrain en friche. Les vocations sont d'autant plus souhaitées que presque tout reste à faire, et qu'en même temps, le judéo-espagnol vernaculaire, autre manifestation, à côté du ladino, de la vie culturelle des anciennes communautés juives d'Espagne, est menacé, sauf imprévu, d'extinction rapide. Le présent ouvrage, qui définit bien cette langue dans ses rapports avec le ladino (j'y reviens plus bas) est une étape, quoique, certes, la plus importante, sur une voie que jalonne déjà toute une série d'autres travaux, inspirés à l'auteur par ce double caractère d'immensité et d'urgence de la tâche. La bibliographie donne la plus grande partie de ses articles publiés dans diverses revues, et dont un des plus récents (non cité), vient de paraître ici même (« Problématique du judéo-espagnol », *BSL*, t. LXIX, 1974, fasc. 1, 159-189). Mais en outre,

H. V. Sephiha annonce (p. 21-22) la parution prochaine des versions en ladino du livre de Jérémie, celle de Ferrare et celle de Salonique, accompagnées de deux lexiques et d'une concordance. Il a préféré commencer par le Deutéronome cette série de publications qu'aurait ouverte, si son édition critique n'avait pris de trop vastes proportions, le livre de Jérémie. On donnera acte à l'auteur de son honnêteté scientifique et de sa persévérance. Il est un de ceux qui ont pris conscience d'une réalité et en ont tiré les conséquences : il est impossible d'étudier sérieusement une langue juive si on n'accompagne cette étude de celles de l'hébreu biblique dans ses différents stades, de l'hébreu michnique et talmudique, de l'hébreu médiéval, des particularités de la langue de Rachi, de l'araméen, du syriaque et de l'hébreu moderne. Je noterai aussi, pour en finir avec ces remarques préliminaires, que l'auteur, loin de se complaire dans la satisfaction que pourrait cependant lui inspirer un travail aussi considérable, est tout à fait conscient (voir par exemple p. 110 et 116) des remaniements, sinon des remises en cause, à quoi peuvent conduire les nouvelles découvertes, nombreuses dans ce domaine mouvant. Là encore, on appréciera cette conception de la recherche.

Après une Préface de C. V. Aubrun, sur un aspect de laquelle je reviendrai plus bas, un Avant-Propos souligne les dettes de l'auteur à diverses personnalités scientifiques (hispanistes, sémitisants, historiens des religions), ainsi qu'à la Fédération Séphardite Mondiale, qui était évidemment intéressée au premier chef par la publication d'un tel ouvrage. Je retiendrai, dans cet ensemble, le nom de B. Pottier, dont H. V. Sephiha a longtemps suivi les Séminaires, et dont on retrouve l'enseignement (ainsi que celui, plus lointain et plus estompé chez Pottier lui-même, de G. Guillaume), dans le traitement de l'aspect (p. 78-81) et dans l'utilisation de notions comme celle de lexie (p. 80). Suit une Introduction de 95 pages (21-116) dont la pièce maîtresse, après des indications sur les deux textes de Constantinople et de Ferrare écrits en ladino et sur le système de translittération adopté, est une étude, fort importante pour la linguistique, des problèmes posés par le littéralisme (= traduction s'écartant aussi peu que possible de la syntaxe de l'original hébraïque). Les pages 117 à 234 contiennent, deux par deux avec les deux textes en regard, les versions ladino de Constantinople et de Ferrare correspondant au texte hébraïque du Deutéronome (en hébreu, *Sepher Devarim*, selon l'antique usage consistant à désigner un livre par les premiers mots de son premier verset. Mais la Bible de Ferrare elle-même, contrairement à celle de Constantinople qui est écrite en caractères hébraïques, porte le titre latin de Deuteronomium. A plus forte raison, H. V. Sephiha ne pouvait-il, dans le titre même de son ouvrage, faire autrement,



même si les résonances ecclésiales et romaines du mot Deutéronome, employé pour traduire une désignation hébraïque beaucoup plus ancienne, peuvent heurter ceux qui donnent une pointe d'outrance à la réaction contre l'oubli de sa langue et de sa culture qui, selon eux, est pour le Juif le début de l'assimilation, c'est-à-dire un danger de dissolution). Vient ensuite, sur 344 pages (235 à 578), un lexique qui représente un très gros travail. L'auteur a voulu être aussi exhaustif que possible. Il a utilisé une Concordance trilingue, selon le meilleur usage des spécialistes du texte biblique. On lui en saura gré, puisque, pour les cas embarrassants, cette Concordance permet des recoupements et un contrôle, ainsi qu'une confirmation dans les cas les plus clairs. Mais surtout, elle a l'intérêt de permettre, quand il y a lieu, de déceler l'influence des commentateurs, Rachi en particulier : dans bien des cas, leurs gloses orientent les traducteurs vers le choix d'un terme ou d'un sens conformes aux tendances de l'herméneutique talmudique et de la gématrie cabbalistique. Le lexique est suivi de belles reproductions photographiques des dix premières pages du Deutéronome dans le Pentateuque de Constantinople (en caractères hébraïques) et dans celui de Ferrare (en caractères gothiques). Suit un Appendice où l'auteur donne, pour les deux mêmes versions de 1547 et 1553, les cinq premiers chapitres du livre des Nombres, préluant, par ce travail supplémentaire, à l'édition critique de la totalité des deux versions ladino du Pentateuque. L'ouvrage s'achève par une importante bibliographie, articulée en matériaux de base (Bibles, textes en ladino, grammaires, dictionnaires, Concordance) et travaux divers, relatifs à l'espagnol et à ses dialectes, au judéo-espagnol, et, pour un petit nombre de titres, aux autres langues juives. Je relèverai, parmi les noms cités, celui d'Israël S. Revah, dont la disparition récente a privé les études séphardites d'un de leurs meilleurs spécialistes, et, pour la linguistique, ceux d'Alarcos Llorach, de G. Lazard, de R. Menendez Pidal, de G. Mounin, de B. Pottier, d'U. Weinreich. Le cours de F. de Saussure est également mentionné. Je ne m'étonnerai pas, puisqu'il s'agit du ladino et du judéo-espagnol, de voir peu de titres consacrés au yiddisch et au yiddisch-taïtsch, mais noterai que le spécialiste des langues juives ne peut se dispenser de connaître, en raison de leur portée, qui dépasse largement le seul yiddisch, l'article de Sainéan, paru ici même en 1901, l'article « Jewish languages » de l'*Encyclopaedia Judaica*, les travaux de J. Fishman, de S. Birnbaum, de Y. Ben Nun, de H. Loewe, de M. Mieses, et surtout les nombreux livres et articles des Weinreich père et fils.

En ce qui concerne l'orientation générale de l'ouvrage, il n'y a pas lieu, je crois, de s'étonner, puisqu'il s'agit d'une édition critique, que la philologie y ait une large place. La linguistique

générale d'une part, la socio-linguistique de l'autre, n'étaient pas exactement l'objet de l'auteur. Pour commencer par cette dernière, qui n'est évidemment pas sans liens avec la linguistique externe au sens où l'entendait Saussure, une des impressions qui se dégagent du livre, même si l'auteur n'aborde pas directement le sujet, est que les Juifs espagnols, comme les Juifs des autres aires de la Diaspora, ont tenté de créer une langue-calque liturgique qui, empruntant ici (espagnol et dialectes) son lexique et là (hébreu) sa syntaxe, répond au désir de définir une identité. Il est remarquable que la même chose se soit produite avec le yiddisch-taïtsh, avec le judéo-iranien calque, avec le judéo-berbère calque (voir p. 46). Les amateurs d'universaux parleraient sans doute d'un quasi-universal judéo-linguistique. Mais en faisant mienne la prudence de H. V. Sephiha, qui note p. 46 que certaines de ces langues-calques ont probablement existé mais ne sont pas attestées, je dirai seulement que la naissance spontanée de ces idiomes en divers points de la Dispersion présente un certain intérêt pour la linguistique de contact, comme cela est souligné, également, dans les travaux d'A. Derczanski (en voie de publication). Même si l'on ne suit pas ceux pour qui la création de l'État d'Israël, en faisant de l'hébreu une langue véhiculaire, condamne à la disparition, à plus ou moins brève échéance, les judéo-langues vernaculaires et les langues-calques, on retiendra que la naissance de ces dernières est étroitement liée aux conditions très originales dans lesquelles se sont trouvés les Diasporiques.

C'est cette originalité que l'on doit garder à l'esprit quand on esquisse des rapprochements. Certes, un très grand nombre d'autres peuples ont spontanément donné une expression linguistique à la revendication de leur identité. Certes, la restitution d'un texte liturgique à des fins pédagogiques et de maintien d'une tradition assidûment retransmise d'âge en âge est loin d'être une spécialité juive (songeons, parmi bien d'autres exemples, à l'histoire culturelle et linguistique du bouddhisme en Asie du sud-est et dans une partie de l'Asie centrale). Certes, la traduction de la Bible dans les langues vernaculaires que ne consacrait pas encore une tradition écrite a joué un rôle considérable dans le développement de plusieurs grandes langues d'Europe et d'Asie (songeons, par exemple, à l'histoire du gotique, du vieux-slave, de l'arménien classique), et elle continue de jouer ce rôle pour bien des langues de l'oralité dont elle marque l'évolution (1). Pourtant, le cas du ladino demeure assez original : il s'agit d'une langue-calque

(1) Cf., entre autres, C. Hagège, « La traduction des Écritures en langue mbum », *Journal of West African languages*, 1968, V, 2, 97-106. Cet article présente le texte d'une communication faite devant la Société de Linguistique de Paris en 1967.

qui n'a jamais été parlée, et à laquelle le judéo-espagnol vernaculaire a seulement fait des emprunts, bien explicables étant donné les statuts respectifs ; d'autre part, comme le note l'auteur (voir aussi l'article du *BSL* cité ci-dessus, p. 161), alors qu'en général « la langue d'arrivée et la langue traduisante ne font qu'un, ici L2 (judéo-espagnol calque ou ladino) diffère de LT, l'espagnol du XIII<sup>e</sup> siècle, dont elle exploite les ressources lexicales et morphologiques, parfois syntaxiques pour calquer au mieux L1 (hébreu + araméen). » C'est ce double caractère de langue liturgique non utilisée dans la communication et de langue d'arrivée distincte de la langue traduisante qui fait l'originalité du ladino. C'est pourquoi je crois qu'il faut observer quelque réserve devant les rapprochements qu'on est tenté de faire avec les créoles, comme celui qu'esquisse C. V. Aubrun avec le papiamento, dans la Préface du livre. Évidemment, l'hybridation par l'emprunt est une caractéristique à peu près universelle des langues, du russnorsk ou du Melanesian Pidgin English aux langues européennes en passant par le mbugu, le marate ou l'afrikaans, et les spécialistes des langues créoles comme R. A. Hall, D. M. Taylor ou M. F. Goodman ont en partie raison de considérer et de répéter dans leurs congrès et travaux que la créolistique est la linguistique elle-même. Pourtant, en admettant qu'il y ait des points communs entre le papiamento (malgré la plus grande complexité lexicale de ce dernier, avec son fond luso-espagnol, son fort pourcentage de néerlandais colonial, et pour ne rien dire de sa morpho-syntaxe d'origine africaine) et le ladino, la différence est grande entre les constitutions et les destinations de chacun. Le ladino, qui, contrairement au papiamento, ne se parle pas, porte d'une façon tout à fait originale la trace du long séjour des Juifs en Espagne, qui fut pendant des siècles l'occasion d'une profonde influence réciproque (1).

Et pourtant, il me semble qu'il y a lieu d'introduire des nuances dans l'attitude intransigeante de l'auteur pourfendant tous ceux qui n'ont pas saisi le ladino dans son originalité, et l'ont purement et simplement confondu avec le djudezmo ou judéo-espagnol vernaculaire. Certes, on peut comprendre cette attitude chez un auteur qui a consacré une partie de sa vie à définir le ladino et à lutter contre un confusionisme dont seuls ont été exempts M. Morreale « et quelques autres audacieux » (p. 49, note 49).

(1) On sait que des esprits aventureux, ne se contentant pas du nom du grand Maimonide, qui vécut au XII<sup>e</sup> siècle dans l'Espagne musulmane, voient même un Marrane dans B. de las Casas, le défenseur des Indiens d'Amérique au moment qui suivait précisément l'expulsion des Juifs d'Espagne par les Rois Catholiques. Ces esprits tirent même du texte de Don Quichotte et des hébraïsmes qu'il recèlerait, la « preuve » d'une étroite sodalité, un siècle plus tard, entre Cervantès et les savants talmudistes « convertis ».



Il fait très bien de préciser si souvent et avec autant d'insistance qu'on doit distinguer le ladino (déjà confondu chez beaucoup avec le ladin, désignation plus ou moins heureuse qu'Ascoli proposa autrefois pour les parlers rhéto-romans) (2) du djudezmo, qui, lui, s'est parlé et se parle encore (de moins en moins), mais seulement depuis 1620 environ, date probable de son individualisation (bien postérieure à l'expulsion) dans les communautés juives de l'Empire ottoman et du Maroc. Mais ce ladino, dont H. V. Sephiha montre (p. 53 ; voir aussi article du *BSL* cité, p. 170 s.) qu'il a influencé le djudezmo, a beau être une création artificielle de traducteurs habités par un souci didactique et par la crainte de la déjudaïsation des nouvelles générations, il représente tout de même diverses étapes historiques et diverses aires dialectales (léonaisismes, aragonaisismes) d'une langue qui se parlait, et qui était avant l'expulsion celle des Juifs autant que des autres Espagnols. Il y a donc eu un support parlé, bien évidemment, pour cet hagiolecte (je préfère ce terme, que j'emprunte à J. P. Lassalle, « Théorie des vicariances dans les hermétolectes », *Annales de l'Université de Toulouse, Grammatica* III, 1974, p. 51, à l'expression « confessionnolinguistique » qu'emploie l'auteur). Il est possible que cet hagiolecte barbare, dont il donne dès le fronton de la page 9 un exemple qu'il a contribué à rendre célèbre, ait paru d'autant plus surprenant (à ses créateurs mêmes, qui présentent leur œuvre, en s'en justifiant, dans une introduction écrite en excellent espagnol du xvi<sup>e</sup> siècle), que les Pentateuques de Ferrare et de Constantinople paraissent au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire au moment où s'amorce en Espagne même, d'où les Juifs sont partis cinquante ans plus tôt, ce culte du beau style qui aboutira, au Siècle d'Or, aux élégances gongoristes. Mais il est exagéré de dire, comme le fait H. V. Sephiha p. 45, que cette langue-calque, même dans ses distorsions syntaxiques, pût être, avec son lexique espagnol, même archaïque, incompréhensible aux hispanophones à qui elle aurait par hasard été soumise.

C'est donc par sa syntaxe, dont les distorsions ont des limites comme le montre l'auteur, que le ladino emprunte à l'hébreu. La même chose est vraie des autres langues calques. Les langues vernaculaires correspondantes, au contraire, ne font pas d'emprunt syntaxique semblable à l'hébreu, sinon par le relais des langues calques elles-mêmes. C'est pourquoi « judéo- » n'a pas le même sens dans « judéo-langues calques » et dans « judéo-langues vivantes ou vernaculaires » : dans un cas, il signifie « empruntant à l'hébreu », dans l'autre il veut dire « parlé par les Juifs ». Je suggérerais,

(2) Sans parler de l'emploi du terme « ladino » pour désigner les métis des classes moyennes d'Amérique centrale, et parfois les variétés de castillan qu'ils utilisent.



pour éviter cette ambiguïté, de parler dans le premier cas d'« hébréolangues », tout en conservant, pour coiffer l'ensemble, la désignation générale de judéo-langues que propose le tableau de la page 46.

Quoique la linguistique générale ne soit pas son objet immédiat dans un ouvrage de ce genre, l'auteur, en consacrant 78 pages au littéralisme, rencontre des problèmes fort importants. Il étudie l'emploi du participe présent calqué sur celui de l'hébreu d'aspect inaccompli ; les calques génériques (p. 55-65) dans les nombreux cas où l'espagnol n'offre pas la latitude qu'il offre, par exemple, avec *lazerio/lazeria* (cf. p. 435) ; les calques numériques (p. 65-67) ; la répétition de l'article (p. 72-75), avec, le plus souvent, distorsion plus forte dans C (Constantinople) que dans F (Ferrare) (voir pourtant p. 85). Il souligne l'intérêt de créations par dérivation, comme celle de *nadear* (« devenir néant ») par parallélisme avec *la nada* (« le néant ») en conformité avec la symétrie hébraïque *yehebbalou/hahevel* ; ou celle de *a-*, *des-*, *en-kuniadar* (sur *cuñado* « beau-frère ») pour rendre le verbe hébreu exprimant l'obligation du lévirat ; ou celle de *eskosedades* (« virginité »), pluriel parce que l'hébreu *bethulim* est un pluriel (on notera que le terme *escosa* « fille vierge » est signalé comme appartenant au parler asturien, ce qui confirme l'hétérogénéité dialectale de l'espagnol qu'ont utilisé les traducteurs). H. V. Sephiha montre également les limites du littéralisme, apparentes ici comme dans toute entreprise de traduction, surtout quand le calque répond à une intention délibérée (voir p. 77, 85-86). Il aurait pu, je crois, mieux distinguer les aspects lexical et grammatical : quand il note p. 85 que C, aussi loin qu'il aille, « ne peut calquer le genre des pronoms personnels, des conjugaisons et des possessifs » (et de fait, les seuls cas de calque possibles sont, comme on voit au paragraphe suivant, lexicaux et sémantiques), il effleure un sujet essentiel, sur lequel il avait une ample matière pour être plus explicite : le caractère obligatoire des faits morphologiques, liés au figement, fait partie des caractéristiques principales d'une langue, de celles, donc, que la traduction littérale ne peut restituer. Je note, à propos de l'exemple donné p. 86, une incertitude : *Be'ozneKhem* de l'hébreu pourrait être traduit par \**en oreñas uuestros*, comme l'attestent les nombreux exemples de calque générique qu'il donne précédemment, mais alors rien n'indiquerait en espagnol s'il s'agirait des oreilles d'une femme ou de celles d'un homme, car si le traducteur peut se permettre une violation d'accord en faisant suivre un nom féminin d'un possessif masculin, il ne peut, en revanche, faire qu'une langue où le possessif s'accorde avec l'objet possédé (espagnol) calque exactement une langue où il s'accorde avec le possesseur (hébreu : *-Khem* se réfère à un possesseur masculin, mais on peut avoir *-Khen* pour un possesseur

féminin). Toujours au chapitre de la distinction entre faits lexicaux et faits grammaticaux, je suggérerais de ne pas ranger sous « Réductions et extensions lexicales », comme le fait l'auteur p. 83, les problèmes relatifs à la négation.

En dehors de ceux qui sont liés au genre, d'autres problèmes posés par le littéralisme auraient peut-être demandé un développement. Je me contenterai de citer le cas de l'infinitif personnel ou conjugué et celui de l'intensif. P. 100, H. V. Sephiha montre comment C, ayant recours à un léonaisisme bien connu (qui est aussi, et pour cause, un lusitanisme), rend respectivement par *hasta seeren estru.idos* et par *hasta tu estru.ir a elios* les expressions hébraïques à infinitif suivi de morphème personnel, 'aD hiXXaMeDam et 'aD hiXMiDeqha 'oTham. Il note que -en correspond à -am tandis que *tu* et *a elios* correspondent respectivement à -kha et à 'oTham. Quand il ajoute que « nous nous trouvons ici aux confins du littéralisme », les linguistes pourraient souhaiter qu'il soit plus explicite sur l'intéressant problème qui est posé : les formes verbales dérivées que possède l'hébreu sont liées à l'orientation du procès soit sur un actant unique qui est ici le patient ('aD hiXXaMeDam « jusqu'à ce qu'ils soient détruits »), soit sur un agent et un patient, représentés l'un par un pronom affixé au verbe factitif, l'autre par un pronom affixé à la préposition 'oTh/eTh ('aD hiXMiDekha 'oTham « jusqu'à ce que tu les détruises »). Or les traducteurs, qui ne pouvaient, évidemment, trouver en espagnol des formes dérivées exactement symétriques de celles de l'hébreu, ont pris le parti de se servir de l'infinitif personnel du léonais dans le premier des deux cas seulement, c'est-à-dire celui où l'infinitif de l'hébreu correspond à un passif, alors que dans le second cas, où l'infinitif de l'hébreu correspond à un actif à double orientation, ils n'ont pas eu ce recours, et ont préféré *tu+estru.ir*, dont la bizarrerie, pour un hispanophone, est certaine, mais qui souligne une importante différence de construction.

A propos de l'intensif, je noterai que H. V. Sephiha, qui a consacré au problème un article de la revue *Langages* (n° 18, 1970, 104-119) et une communication au G.L.E.C.S. (26-4-1972, à paraître dans les *Comptes rendus*), le reprend ici, en relation avec celui du factitif. Il montre l'intérêt des correspondances entre la forme *hiph'il* de l'hébreu, les préfixes *a-*, *en-* de l'espagnol utilisés avec subtilité par les traducteurs en ladino, et les préfixes *ver-*, *er-* de l'allemand (cf. p. 78-81). On admettra avec lui que l'intensif puisse être « senti comme un fact. » et qu'il soit possible de « concevoir une action intensive et factitive à la fois » (p. 79). En revanche, on pourra trouver que les limites avec l'inchoatif ou les simples verbes dénominatifs ne sont pas clairement marquées.

Les néologismes à partir d'emprunts qu'il signale, en espagnol moderne, p. 80-81 note 121, sont des dénominatifs qu'il n'est pas besoin de relier à la valeur intensive-fréquentative du suffixe *-ear* : *boycotear*, *chequear*, *boxear*, *telefonear*. Il en est de même de *adolorear* (p. 81 et 247), création du ladino. Quant à *aterçear*, autre création du ladino, c'est plutôt, il me semble, un factitif qu'un intensif (« diviser en trois »), comme dans les nombreuses langues (le malgache par exemple) qui se servent d'un morphème de factitif en combinaison avec un numéral. P. 377, l'auteur note, à propos de la racine 'RF de l'hébreu, que « bien que qal (c'est-à-dire forme simple, non dérivée), il s'agit sémantiquement d'un intensif-fréquentatif ». C'est assez dire qu'il n'y a pas de rigidité ni de stricte prévisibilité des sens dans les systèmes de dérivation verbale, en hébreu aussi bien que dans beaucoup d'autres langues (cf. arabe, langues bantoues, etc.), et que de même, les créateurs d'une langue-calque jouent de la souplesse des morphèmes de dérivation, tout comme les langues naturelles elles-mêmes.

Pour passer aux faits phoniques, on souhaiterait une information précise sur les caractéristiques, les appartenances dialectales et les étapes du développement des diverses strates de la langue parlée dont C et F, même s'ils représentent eux-mêmes une langue calque non utilisée dans la communication, sont évidemment le reflet. En effet, comme je l'ai noté plus haut, ces deux textes, l'un en caractères hébraïques, l'autre en caractères latins (graphie gothique), transcrivent divers aspects d'une langue réelle, et sont donc susceptibles de donner des informations aussi précieuses que celles que les exemples et passages en « français » des commentaires de Rachi donnent sur le phonétisme des parlers champenois au XI<sup>e</sup> siècle. Certes, l'auteur indique, indirectement, par les transcriptions des pages 35-36 et dans de nombreux termes du lexique (voir p. 470 ou 483 par exemple), que les états de langue reflétés par ces textes sont, tout comme le sera le djudezmo, conservateurs en ce qui concerne la chuintante palato-alvéolaire sonore *ç*, à laquelle correspond aujourd'hui, en castillan, la fricative vélaro-pharyngale *χ*, et l'affriquée sonore *dz*, aujourd'hui représentée au centre de l'Espagne par *θ*. Ce conservatisme permet de mieux mesurer le caractère radical des changements phonétiques qui, en moins d'un siècle (la période qui suit, à cinquante ans de distance, l'expulsion des Juifs d'Espagne, c'est-à-dire la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle et les premières décennies du XVII<sup>e</sup>), ont fait prendre au castillan une direction si exceptionnelle par rapport à la ligne romane ordinaire (voir A. Martinet, *Économie des changements phonétiques*, Francke, Berne, 1955, p. 298). Mais sur quelques points, l'auteur nous laisse sur notre faim. Quelles sont les époques et les aires dialectales reflétées par nos textes? Quelle



est, par exemple, cette « assimilation de -N devant S ou Ç » qu'il note p. 103, et que le Deutéronome de Constantinople est pratiquement le seul à présenter? S'il ne s'agit pas d'une simple convention graphique, faut-il penser que Ferrare, publié pourtant six ans seulement après Constantinople, reflète d'autres états de langue parmi ceux qui précèdent l'exil? Même perplexité à propos des sur- et sous-diphthongaisons mentionnées p. 102 et, plus généralement, des autres différences graphiques (= phonétiques?) entre les deux versions, notées dans cette même page. En fait, la note 146 p. 103, semble bien impliquer que le ou les parlers reflétés par la version de Constantinople sont distincts de ceux qui se laissent déceler dans l'autre version, ainsi que plus proches de ce que sera le djudezmo. En outre, le conservatisme dont je viens de parler à propos de *dz* n'était pas total, et la confusion de *z* et *s* en djudezmo comme dans une partie de l'espagnol latino-américain et de l'andalou était probablement amorcée avant le xvi<sup>e</sup> siècle, puisqu'elle paraît attestée par les confusions graphiques mentionnées p. 104. Faut-il considérer que la version de Ferrare note un ou des états plus proches du castillan ancien que celle de Constantinople, dialectalement plus hétérogène (voir p. 104 et note 151 à propos du flottement entre *-er* et *-ir*)? Il n'est pas exclu, en outre, que ce soit précisément parce qu'ils étaient portugais que les auteurs de la version de Ferrare (voir p. 100 note 142) s'en soient tenus à une plus grande fidélité vis-à-vis d'un castillan qu'ils considéraient comme plus représentatif de l'espagnol en général. Cela dit, l'auteur montre assez que l'autre version est elle-même plus conservatrice parfois, et, plus généralement, qu'elle donne l'impression d'une capricieuse diversité, mais ce n'est qu'occasionnellement (p. 27, 48, 99-100 et note 140, p. 111) qu'on trouve des indications sur les problèmes de dates et d'évolution dialectale.

D'autres points intéressants ne sont que salués au passage. Ainsi, que nous apprend la différence de graphie que l'auteur reflète par les deux translittérations distinctes *fi.el* (« fidèle »)/*fiel* (« poison ») sur la prononciation de ces deux termes en « espagnol » avant le xvi<sup>e</sup> siècle? L'auteur, qui les cite p. 32, les reprend plus longuement dans son lexique p. 367, où il note qu'il faut différencier « hiatus et diphtongue ». Peut-être est-il difficile d'en savoir davantage, mais il ne s'étonnera pas que le sérieux même de son travail suscite la réflexion, et qu'ici on souhaite apprendre si la distinction a eu valeur phonologique, c'est-à-dire si l'on avait dans un cas une voyelle *i* et donc un lexème dissyllabique, dans l'autre une continue palatale *j* et donc un lexème monosyllabique de sens différent (apparemment sorti de l'usage en castillan moderne). Un autre point intéressant concerne la sifflante



sourde. Même s'il est vrai que la version de Constantinople confond souvent les graphies hébraïques par *sin* et par *çamekh* (cf. p. 104 note 149), on souhaite savoir ce que cela peut encore nous apprendre sur la prononciation de la sifflante et les distinctions phonologiques entre sifflantes et interdentes sourdes en Espagne au xvi<sup>e</sup> siècle. Plus généralement, il serait utile et méthodologiquement important de déterminer dans quelle mesure deux transcriptions du ladino, l'une en caractères hébraïques, l'autre en caractères latins reflètent des prononciations réelles et peuvent donc constituer la base phonétique nécessaire d'une phonologie.

Je voudrais pour finir signaler quelques détails :

— p. 71, les formulations « *fulano* pour hébreu *PeLoNi* apparenté à l'étymon arabe » et « *meçkendad* pour hébreu *MiÇKheNuth* apparenté à l'étymon arabe » masquent le fait que *fulano* « un certain » (non mentionné dans le lexique) et *meçkendad* « pauvreté » (en castillan moderne « *mezquindad* ») sont tout simplement des emprunts directs de l'espagnol à l'arabe.

— p. 74, au lieu de « éludé », lire « élidé » ?

— p. 94, au lieu de « *dolores (todos)* », lire « *dolores (todas)* », si du moins il s'agit de la leçon présentée par la version de Constantinople, puisque p. 324-325 on a « *(todas) dolores* ». Ajoutons que le calque numéral n'est pas nécessairement dû à l'influence des commentateurs comme le croit l'auteur p. 95 : dans le texte biblique, hapax *MaDWeH* est accordé au pluriel (*mipnehem* « devant eux », Deut., 28, 60) et le commentaire de Rachi, qui propose *makoṯh* « les plaies » (lequel en revanche est un féminin et pourrait avoir contribué à favoriser le féminin *dolores todas*) ne fait que souligner que dans le texte biblique lui-même c'est bien de plusieurs plaies (les plaies d'Égypte) qu'il s'agit.

— p. 111-112, *ģerenançio* est cité à la fois dans deux listes dont les termes s'excluent. Il s'agit sans doute d'une erreur.

Claude HAGÈGE.

---

156. *Annali della Facoltà di Lingue e Letterature straniere di Ca' Foscari*, XI, 3, 1972 (Serie Orientale, 3) — Università degli Studi di Venezia, éditions Paidea, Brescia, 212 pp. + 21 reproductions.

Depuis 1968 cette revue paraît deux fois par an. En outre, depuis 1970 (vol. IX), un troisième fascicule constitue la « Serie Orientale ». Ce numéro est donc le troisième supplément de cette

série. A part quelques rares articles il n'est à proprement parler, consacré à notre discipline. Mais la linguistique étant multiple, il est bon je crois d'en donner au moins le sommaire. Chacun y trouvera matière à sa spécialité.

1) « *Forme decorative in manoscritti ebraici di origine franco-aškenazita* », par G. Tamani, pp. 1 à 11 ; abondante bibliographie et 6 belles reproductions.

2) « *Fiumerosso (traduzione italiana di G. Vajuri)*. Con una nota di G. Scarcia sull'arte poetica del turanismo impegnato », par H. Hüseyin, pp. 13 à 54.

3) « *La Grande Moschea di Damasco e l'ideologia Ommiade* », par V. Strika, pp. 55 à 74.

4) « *Il monte-santuario di Qal'è-Kāh nel Sistān afghano* », par G. Vercellin, pp. 75 à 118.

5) « *Tradizione e rinnovamento nella poesia di Nirala* », par L. P. Mishra, pp. 119 à 136.

6) « *Toyotomi Hideyoshi e Ikeda Yōtokuin* », par A. Boscaro, pp. 137 à 146. Comprend deux reproductions de lettres à Yōtokuin et un glossaire.

Outre ces 6 articles il faut encore signaler des « *Note e discussioni* » ainsi réparties :

1) G. Scarcia, « *Islamistica e Persianologia in Italia* », pp. 147 à 153. Interventions de l'auteur au « Cinquantième anniversaire dell'Istituto per l'Oriente in Roma ».

2) R. Dorigo Ceccato, « *Una casa libanese* », pp. 155 à 161.

3) V. Strika, « *Il Survey dei monumenti islamici di Baghdād* », pp. 163 à 165.

4) G. Scarcia, « *Neoclassicismo azerbaigiano : ' San Taddeo ' e ' Ishāq-Paša '* », pp. 167 à 172+13 planches de reproductions.

5) G. d'Erme, « *In margine al Dizionario Persiano-Italiano : I. Il « Paese dell'Ischia di Mezzo ». II. Per una definizione dell'ezāfē persiana* », pp. 173 à 189. Deux contributions à la linguistique iranienne. Dans le second article est souvent cité notre collègue Gilbert Lazard.

6) G. Donini, « *L'orografia del Ġūr secondo Ġuzġānī (sec. XIII)* », pp. 191 à 195.

7) D. Dolcini, « *Appunti sullo Yogavāsistha Rāmāyaṇa (Bhāṣā Yogavāsiṣṭha)* di Rām Prasād Nirañjanī », pp. 197 à 200.

Les pages 201 à 212 sont réservées à des recensions.

Haim Vidal SEPHIHA.

157. STRELCTYN (Stefan). — *Médecine et plantes d'Éthiopie*. II. *Enquête sur les noms et l'emploi des plantes en Éthiopie*. — Napoli, Istituto Universitario orientale, 1973. — 24×16,5 cm, 279 p.

S. Strelcyn, qui enseigne maintenant à Manchester, s'est depuis longtemps préoccupé primordialement de l'étude des textes médicaux et para-médicaux éthiopiens. Encore à Varsovie, il avait publié en 1968 un très gros volume intitulé *Médecine et plantes d'Éthiopie*. [I]. *Les traités médicaux éthiopiens*, Warszawa, Państwowe wydawnictwo naukowe, 1968, 24×17 cm, 799 p. (= Zakład orientalistyki Polskiej Akademii nauk, *Prace orientalistyczne*, tome XIV). Il y éditait et traduisait deux traités éthiopiens importants en accompagnant ce travail d'une foule de remarques linguistiques et lexicographiques notamment.

Il n'avait pu pourtant joindre à cette annotation copieuse la détermination scientifique des nombreux végétaux cités (plus de 500) non plus que des commentaires sur ceux-ci ou l'analyse de leurs désignations. Pourtant, tout en continuant à dépouiller les ouvrages imprimés, botaniques, ethnobotaniques ou linguistiques, il avait recueilli en Éthiopie quantité de notices sur les plantes ou les termes botaniques rédigés par ses informateurs : des étudiants ou lycéens campagnards, un professeur, des ecclésiastiques, etc.

Il est arrivé ainsi à recueillir 770 notices (en amharique) qui concernent 300 plantes. Il en édite le texte amharique sans hésiter à reproduire les répétitions, les erreurs, les contradictions souvent instructives et en ne corrigeant que les fautes évidentes dues à l'inattention. Il s'agit souvent d'amharique parlé par des jeunes gens d'autres ethnies et dont la forme trahit la langue maternelle de ces informateurs.

La reproduction des notices amhariques est suivie d'une traduction soigneuse abondamment annotée. L'annotation comporte l'identification botanique de la plante concernée et des références aux ouvrages qui en ont parlé, de brèves discussions quand il y a doute.

Au début, on trouvera (p. 23-31) des remarques sur les termes classificatoires employés en amharique pour désigner diverses catégories de végétaux. La discussion sur la compréhension (au sens logique) de ces termes se fonde notamment sur des avis d'informateurs donnés en amharique, en annexes aux notices sur les plantes, aux p. 132-3.

Les index seront fort utiles. D'abord un index des noms vernaculaires des plantes citées, surtout amhariques, mais aussi tigrigna, gouragué, galla. Un autre index permet de retrouver les notices et références à partir du nom botanique latin. Puis viennent des index des termes (français et indigènes) classificatoires traités aux p. 23-31, des notions climatiques, géographiques et

topologiques, des noms de lieux et populations. Le dernier index, particulièrement intéressant et original, est classé selon les emplois des plantes : emplois médicaux et magiques, mais aussi techniques, alimentaires, etc.

S. Strelcyn pense terminer son œuvre médico-botanique par un troisième volume qui comportera un lexique des noms de plantes et des noms de maladies.

Les résultats de la peine considérable qu'a prise S. Strelcyn sont intéressants. Du point de vue lexicographique, les dictionnaires des langues éthiopiennes ne reprenaient que peu de noms de plantes, définis au surplus de façon plutôt imprécise en général, alors que les ouvrages botaniques, beaucoup plus riches, donnent ces noms sous des formes peu sûres, avec des notations très approximatives. S. Strelcyn a donné là-dessus autrefois des indications instructives dans une communication au premier Congrès international des études éthiopiennes (1).

Une fois terminée, l'œuvre de S. Strelcyn formera donc une contribution très importante aux études touchant les langues et les cultures d'Éthiopie. Au-delà, elle fournit un matériel extrêmement précieux, qui demandera à être soigneusement analysé, non seulement pour la lexicologie théorique ou la sémantique sur lesquelles je n'insisterai pas ici, mais aussi pour les études d'ethnobotanique et plus largement d'« ethnoscience » (2). Dépasant l'horizon purement linguistique, mais l'englobant, on aborde ainsi l'étude comparée des systèmes selon lesquels les sociétés humaines ont réparti les objets du monde où elles vivent, auquel elles s'adaptent et qu'elles adaptent à leurs besoins. Des travaux sont entrepris depuis longtemps dans cette direction (3). Il est bon de signaler ici que le livre de Strelcyn apparaît en un sens comme un prolongement de l'enseignement de Marcel Mauss (fort intéressé on le sait par les systèmes classificatoires) puisque c'est sur ses directives que Marcel Griaule fit rédiger en Éthiopie des documents maintenant utilisés par l'éthiopisant polonais. Ces

(1) S. Strelcyn, « Les noms des plantes éthiopiennes », *Atti del Convegno internazionale di studi etiopici* (Roma, 2-4 aprile 1959), Roma, Accademia nazionale dei Lincei, 1960 (= *Problemi attuali di scienza e di cultura*, quaderno n. 48), p. 123-135.

(2) Cf. J. W. Harshberger, « The purposes of ethno-botany » (*The Botanical Gazette*, Madison, Wisc., 21, 1896, p. 146-154) ; W. C. Sturtevant, « Studies in Ethnoscience » (*American Anthropologist*, 66, 1964, p. 99-131).

(3) Il faut citer notamment comme un modèle l'admirable petit livre de W. W. Robbins, J. P. Harrington et B. Freire-Marreco, *Ethnobotany of the Tewa Indians*, Washington, Government Printing Office, 1916, xii-124 p., ill. (= Smithsonian Institution, Bureau of American Ethnology, Bulletin 55).



travaux se multiplient ces derniers temps (4). Si les mots n'indiquent pas tout, ils donnent beaucoup d'informations sur les processus en cause dans les interactions entre les sociétés humaines et leur milieu. Un point de départ pris dans le matériel terminologique peut certes encourager cette réduction des processus complexes en question à un libre déploiement de l'activité classificatoire et théorique de l'esprit humain que semblent suggérer les œuvres de C. Lévi-Strauss. A y regarder de plus près pourtant, le vocabulaire porte témoignage contre des perspectives unilatérales de ce type et encore plus les textes où s'expriment les sujets parlants qui sont aussi des sujets actifs.

Maxime RODINSON.

- 
158. T. G. PENCHOEN. — *Tamazight of the Ayt Ndhir*, Los Angeles, Udena Publications, 1973, III et 124 pp. (Afroasiatic Dialects, vol. 1).

Ce volume est le premier d'une collection consacrée aux langues chamito-sémitiques, qui reçoivent ici le nom d'afro-asiatiques, mis à la mode par M. J. Greenberg. Les avantages de la nouvelle appellation ne sont pas évidents, mais il n'y aurait pas grand profit à discuter une terminologie qui, de toute façon, reste conventionnelle. MM. W. Leslau et T. G. Penchoen, responsables de la collection, avaient annoncé qu'elle fournirait des « descriptions concises ». L'étude de M. P. porte sur le berbère des Ayt Ndhir, qui appartient au groupe de la « tamazight » parlée dans le Maroc central. Il se trouve que la tamazight a récemment fait l'objet de plusieurs publications, dues à M. E. T. Abdel-Massih, à M<sup>me</sup> J. Harries (dont le livre est postérieur à celui de M. P.) et à M. A. Willms (qui a observé une zone plus méridionale). Il est certes dommage que, dans le même temps, certains parlers restent tout à fait négligés, mais la recherche est parfois commandée par les circonstances et une certaine concentration des travaux

(4) On trouvera diverses contributions dans ce sens dans les mélanges offerts à André-G. Haudricourt, lui-même pionnier de l'ethnobotanique (cf. J. M. C. Thomas et L. Bernot édit., *Langues et techniques, nature et société*, Paris, Klincksieck, 1972, 2 vol.). Il ne faut pas oublier d'utiliser les travaux sur les langues écrites plus ou moins anciennes comme celui de J. André, *Notes de lexicographie botanique grecque*, Paris, H. Champion, 1958 (pour 1959) (= Bibliothèque de l'École pratique des Hautes Études. Sciences historiques et philologiques. Fasc. 311). On annonce un important ouvrage de B. Berlin, D. E. Breedlove et P. H. Raven, *Principles of Tzeltal Plant Classification*, New York, Academic Press, 1974, 744 p.

présente aussi des avantages. Il y a du reste longtemps que la tamazight avait attiré l'attention et, sans insister sur les livres plus anciens d'Abès et d'E. Laoust, il faut rappeler que P. Bisson avait déjà décrit le parler des Ayt Ndhir en 1940 : *Leçons de berbère tamazight, dialecte des Aït Ndhir (Aït Nâaman)*, Rabat, 292 pp. Mais la méthode de l'auteur n'est pas sûre et l'apport d'un linguiste confirmé comme M. P. ne peut être jugé superflu. Sobre et précise, sa description n'omet rien d'essentiel (voir pourtant ci-dessous le problème de la particule prédicative) et elle atteint certainement le but proposé à la collection. L'auteur garde ses distances à l'égard des doctrines et ne cherche pas à emprisonner les faits dans des formules préétablies. Le plan est classique : les chapitres traitant de la phonologie, de la morphologie et de la syntaxe sont précédés d'un bref aperçu sur le berbère et suivis d'appendices qui viennent compléter l'information. M. P. présente avec une réelle élégance les questions les plus complexes, comme la morphologie du verbe (p. 30 et suiv.) ou la syntaxe des propositions relatives (p. 67 et suiv.). Une telle aisance ne va pas sans contrepartie, certaines difficultés restant négligées : ainsi celle que soulève la notion de « sujet » (p. 54 et suiv.). On est un peu gêné par le caractère ambigu de l'ouvrage, qui hésite entre le manuel scolaire (d'où le tableau de l'alphabet touareg, tout à fait étranger à la tamazight) et la description proprement scientifique (d'où les commentaires en bas de page). La bibliographie (p. 119 et suiv.) reflète cette ambiguïté : elle dit trop ou trop peu.

Sans entrer dans le détail des faits berbères, je retiendrai ici trois points de l'exposé, pour les problèmes de méthode qu'ils posent. Le premier concerne la voyelle centrale ou « chva » (pp. 10-11 et 94). L'accord s'est fait depuis plusieurs années sur le statut purement phonétique de cette voyelle, du moins dans les parlers du Maroc central et méridional. Mais les lois qui président à son apparition sont si complexes que M. P., sans la considérer comme un phonème, a jugé plus simple de la noter, bien qu'il recoure à une graphie phonologique pour les autres articulations. Je ne crois pas qu'on doive condamner par principe l'emploi d'une notation mixte, tantôt « large » et tantôt « étroite », là où elle peut rendre des services ; la pratique en est courante en kabyle. Mais était-il utile d'écrire un « chva » (ə) quand il ne correspond pas à une articulation vocalique ? M. P. dit lui-même (p. 10) que le signe peut marquer simplement le caractère syllabique ou même l'explosion d'une consonne et je présume, d'après les observations faites sur des parlers voisins, que ces cas sont les plus fréquents. Dans l'appendice, M. P. a dû compliquer sa notation pour distinguer les diverses variétés de « chva », mais

on peut se demander si le système adopté pour le reste du volume n'incitera pas le lecteur à prononcer beaucoup de voyelles centrales imaginaires, comme le faisaient naguère les vieilles graphies à la française.

Une autre question est posée par l'opposition d'état dans le nom. M. P. (p. 12 et suiv.) distingue les noms dont la voyelle initiale est un préfixe de genre et de nombre (*a-ryaz*) et ceux dont la voyelle initiale est radicale (*asif*) : présentation séduisante, mais fondée précisément sur le comportement de la voyelle à l'état d'annexion, que la distinction proposée ne saurait donc faire prévoir ; de plus il est probable que les voyelles « radicales » représentent souvent un amalgame du préfixe de genre et de nombre avec un élément radical. Quoi qu'il en soit, M. P. décrit très clairement les mécanismes qui permettent de former l'état d'annexion : préfixation de *w* (ou de *y*) dans les masculins à initiale vocalique, chute du préfixe vocalique de genre et de nombre (voyelle « non constante » d'A. Basset). On retrouve ici les deux phénomènes mis en évidence par A. Basset dès 1945, dans un article qui aurait mérité d'être cité (v. *Articles de dialectologie berbère*, Paris, 1959, pp. 83-89). Le tableau de la p. 20 montre alors comment on obtient l'état d'annexion : *a-ryaz* > *wa-ryaz* > *w-ryaz* > *uryaz* et *asif* > *w-asif* > *wasif*. Ce n'est là, sans doute, qu'un procédé didactique, mais on aurait pu dissiper tout malentendu en précisant que la forme \**waryaz* n'est pas attestée.

Le troisième point est la description des énoncés nominaux qui notent l'existence ou l'identité : « *x* (existe) », « *x* (est) *y* », énoncés que M. P. considère comme fondamentalement identiques (« underlyingly identical »), respectivement, aux phrases à verbe *ili* « exister, être » et aux phrases à verbe *g* « faire, être » (pp. 61-62). On reconnaît là une vieille idée rhabillée par les transformationnistes. Je ne crois pas qu'elle ajoute beaucoup à la compréhension des énoncés nominaux (possibles même en proposition relative, malgré ce qui est dit p. 62, n. 8 et p. 70). Les parlers de la région disposent d'une particule *d* qui leur permet de désigner le prédicat nominal, mais qui, sauf erreur, n'est pas mentionnée dans l'ouvrage (on trouve toutefois *idd* « est-ce que c'est...? », p. 82, et *ur-idd* « ce n'est pas... », p. 63) : serait-elle tombée en désuétude chez les Ayt Ndhir ? Le fait que P. Bisson la signale (*Leçons*, pp. 12-13) appellerait alors une mise au point.

Les observations et les réserves qui viennent d'être formulées n'ont d'autre motif que le désir de résister à la séduction même de l'ouvrage : il a paru bon d'évoquer des discussions et des travaux un peu escamotés, si j'ose dire, par l'habileté de l'auteur. Mais l'habileté n'est pas un défaut quand elle s'accompagne — comme

c'est le cas — d'une information solide et d'une méthode à l'abri du dogmatisme. C'est pourquoi la nouvelle collection de Los Angeles connaît assurément, avec ce livre, un heureux début.

Lionel GALAND.

- 
159. K. G. PRASSE. — *Manuel de grammaire touarègue (lāhāggart)*, IV-V : Nom, Akademisk Forlag, Copenhague, 1974, 440 pp.

Ce volume, qui est le troisième à sortir des presses, constitue en réalité le deuxième tome du *Manuel*, c'est-à-dire les chapitres IV et V, consacrés au nom. L'auteur poursuit donc sans retard un travail dont l'ampleur va croissant, puisque le nouveau livre dépasse de cent cinquante pages chacun des précédents (v. *BSL* LXIX/2, 1974, 295-299). M. Prasse dit lui-même qu'il fixe ainsi les résultats « d'une recherche qui n'est pas encore terminée » (p. 5). En rendant compte des chapitres déjà parus, j'ai signalé le bouleversement que M. Prasse provoque depuis quelques années dans notre connaissance du système des voyelles touarègues. Il a retouché plus d'une fois le tableau qu'il en donne et sur lequel il revient à nouveau dans ce volume (pp. 7-8, 417-418). Il pouvait donc s'interroger sur la solidité de sa construction. Inversement, devait-il attendre pour traiter tant de questions, sur lesquelles il a beaucoup à dire? L'essentiel est qu'il nous fait part de ses tâtonnements et de ses doutes avec une scrupuleuse franchise. J'ai plaisir à préciser que les vérifications constantes auxquelles je dois procéder pour développer un enseignement de touareg m'ont fait admettre successivement plusieurs traits importants du système phonologique proposé par M. Prasse. Il me semble pourtant qu'une description plus purement synchronique serait plus simple : faut-il vraiment distinguer trois quantités vocaliques? Par ailleurs, *ā* n'est-il pas un phonème distinct de la série des *a*, malgré l'affirmation de la p. 7 (que je concilie mal avec la présentation faite au ch. I, p. 21 et suiv.)?

Le chapitre IV donne un « aperçu » général du nom et commence par l'étude de l'opposition d'état. Le nom berbère se présente souvent sous deux formes, l'état « libre » et l'état « d'annexion », chacune d'elles étant réservée à certaines fonctions. Je suis d'accord avec M. Prasse (p. 11, n. 2) pour critiquer ces appellations, qui reposent sur une confusion avec la grammaire sémitique, mais non pour parler de « cas » : l'état en berbère concourt à indiquer la fonction, mais il ne le fait ni dans les cadres ni avec les procédés morphologiques qu'on observe dans les langues à déclinaisons,



auxquelles il vaut mieux, je crois, réserver la notion de cas (déjà contestable en arabe). La marque de l'état n'affecte que la partie initiale du nom, d'où le terme de « préfixe d'état » choisi par M. Prasse et justifié par des considérations diachroniques. Il est fort difficile de retracer la genèse de l'opposition d'état. M. Prasse voit dans le préfixe d'état un ancien pronom qui serait devenu la marque de rapports syntaxiques. L'hypothèse ne va pas sans difficultés (v. p. 12, IV.B.2.c), mais je crois que la méthode est bonne (v. *Cahiers F. de Saussure*, 21, 1964, p. 48). L'auteur donne ensuite, des formes du préfixe, une description systématique qui n'avait jamais été tentée, même dans les *Notes* du P. de Foucauld. D'autres sections du chapitre traitent de la vocalisation des noms, avec des références au sémitique (pp. 34-38), et de l'opposition de genre (pp. 39-47) : on remarquera la discussion de la valeur du féminin ; il aurait désigné d'abord « ce qui est semblable (mais non pas identique) à ce que désigne le masculin », formule transposée de la morphologie, puisque le féminin est un dérivé du masculin ; la vieille idée d'un féminin « caractérisant » aurait fourni, peut-être, un fil conducteur plus facile à suivre. La question du nombre bénéficie d'une étude détaillée (pp. 48-63). La fin du chapitre est réservée à différents problèmes de morphologie : on notera en particulier les observations présentées sur les « morphèmes expressifs » (pp. 64-66) et sur les noms composés (pp. 77-80), plus nombreux et plus variés qu'on ne le croit parfois. Les comparatistes s'arrêteront aussi au problème des noms bilitères et (peut-être) « unilitères » (p. 111).

Je ne peux entrer dans le détail du très long chapitre V (pp. 117-416), qui est une revue des formes nominales, classées par types. Il n'est guère besoin de préciser que M. Prasse, ici comme pour le verbe, cherche constamment à retrouver les états antérieurs de la langue. Une section (p. 399-402) est consacrée aux noms que l'auteur considère comme des formes verbales conjuguées et pourtant substantivées, ce qui demande réflexion, une autre (pp. 403-408) aux noms de nombre, que le touareg a bien conservés (il semble que l'auteur n'ait pas connu à temps la communication de M. Ju. Zavadovskij, « Les noms de nombre berbères à la lumière des études comparées chamito-sémitiques », *Actes du I<sup>er</sup> congrès intern. de ling. sémit. et chamito-sémit.*, Paris, 1969, 1974, pp. 102-111). Une intéressante liste de pluriels sans singulier clôt le chapitre. Le livre s'achève sur une bibliographie complémentaire (pp. 419-420) et sur un indispensable répertoire des thèmes (pp. 421-435).

Fruit d'un gros travail, le *Manuel* n'est pas un livre de tout repos : le lecteur est plus d'une fois gêné par les renvois chiffrés

(pourtant nécessaires), déconcerté par le va-et-vient continu entre description et histoire, provoqué à la discussion. C'est la contrepartie de la richesse d'une œuvre à laquelle manque seule, désormais, l'étude syntaxique.

Lionel GALAND.

---

160. URAL-ALTAISCHE JAHRBÜCHER. — *Im Auftrage der Societas Uralo-Altaica herausgegeben von Gyula Décsy und Annemarie v. Gabain. Band 45. 336 p. in-8°. 1973. Otto Harassowitz-Wiesbaden.*

Ce nouveau volume comprend à la fois des études portant sur les langues et civilisations ouraliennes et d'autres sur les langues et civilisations des peuples altaïques.

Notre confrère soviétique Boris A. Serebrennikov expose ses vues sur ce qu'a pu être ce qu'il appelle *frühuralische Grundsprache*. Par là il entend la langue ou plutôt l'état de langue qui aurait immédiatement précédé la différenciation des dialectes ouraliens communs en langues distinctes. Mais quelle allure cette langue a-t-elle pu avoir?

Pour commencer, toutes les tentatives d'apparemment de l'ouralien à d'autres groupes de langues sont récusées. On en restera donc aux seuls faits proprement ouraliens. L'auteur n'accepte par ailleurs qu'une partie des restitutions des grammaires comparées déjà proposées et surtout, il veut remonter au-delà de ce qu'elles font envisager. Pour commencer, il suppose que contrairement à l'opinion de « tous les uralistes », l'ouralien commun a connu des classes de mots dans le genre de ce qui s'observe dans un certain nombre de langues africaines. En réalité, une partie seulement des langues d'Afrique reconnaissent des classes de mots. Il y en a un grand nombre qui les ignorent complètement. Ensuite, il s'agit de savoir si ces classes sont des vestiges très anciens ou des innovations, comme a essayé de le montrer la regrettée Mlle Homburger. Sur ce point, l'auteur renvoie à l'édition allemande du livre bien connu du regretté Lucien Lévy-Brühl sur les fonctions mentales dans les sociétés inférieures. Mais on sait que par la suite, Lévy-Brühl était revenu sur ses assertions dont le moins qu'on puisse dire est que les faits observés ne les confirment pas. Donc, l'ouralien aurait distingué des classes de suffixes exprimant différentes notions de pluralité « collective ». M. Serebrennikov aligne 10 terminaisons qui auraient supporté ces distinctions. Il admet que la distinction du duel aurait précédé

celle du pluriel et il voit dans la terminaison de certains noms des parties doubles du corps un reflet de cet ancien duel : finnois *jalka* « pied, les deux pieds », *olka* « épaule, les deux épaules », *kenkä* « les deux chaussures », etc. C'est mince et surtout, rien ne vient étayer une pareille supposition.

S'il reconnaît une « déclinaison » de 5 cas (nominatif compris), M. B. A. Serebrennikov se refuse à doter l'ouralien commun d'un génitif. Pour ce qui est de l'accusatif, il lui assigne comme origine un élément déictique *-m* dans lequel il voit un suffixe de localisation indiquant la position immédiatement proche du sujet parlant. Cet élément aurait ensuite donné d'une part un accusatif et d'autre part la forme possessivée de 1<sup>re</sup> personne du singulier du possesseur. Pour les autres personnes, les éléments de localisation auraient été respectivement *-t* et *-s*. Originellement, ces éléments auraient été suivis d'une voyelle dont le timbre n'est pas défini. Ces mêmes éléments auraient développé les pronoms personnels. Il dote par ailleurs l'ouralien commun d'un verbe distinct du nom mais qui aurait commencé par ne distinguer ni les temps ni les voix. Une même forme aurait donc pu avoir à la fois un sens actif et un sens passif. Tout cela est présenté sans même l'ombre d'une démonstration. Ou bien il s'agit d'allusions à des restitutions bien connues et reconnues ou bien nous avons affaire à des assertions sans preuves. Il est vrai que l'un des préambules à l'exposé contient cette déclaration surprenante : « La communication normale à l'aide de la langue doit contenir les éléments suivants : référence au sujet de l'action et expression de l'action elle-même, référence à l'objet de l'action sur lequel est dirigée cette action, les déterminations locales et temporelles de l'action et l'expression des relations possessives. » (p. 68). Une pareille définition est un anachronisme. L'esquimo exprime-t-il l'objet? Le polynésien distingue-t-il la relation objectale de la relation locale? La relation temporelle est-elle toujours exprimée et n'est-elle pas encore aujourd'hui inexprimée dans certaines langues? Si l'ouralien imaginé par notre confrère a rempli les conditions définies ci-dessus, c'est qu'il était déjà devenu une langue moderne. Comment alors prendre au sérieux un pareil « ouralien commun » ou « préouralien »?

Mlle Rosemarie Radomski essaie de délimiter les sortes de style par rapport à leurs caractéristiques grammaticales. Elle a prélevé des tranches de 200 phrases dans un nombre considérable de publications hongroises en prose qui vont des dialogues aux textes de nature scientifique en passant par la prose narrative, etc. Elle a établi une statistique des différents paramètres grâce auxquels elle espère pouvoir distinguer les différents styles. Ces paramètres sont nombreux : 21. Certains ne sont pas très utiles,

comme l'auteur le reconnaît elle-même au vu des résultats obtenus. On aurait pu songer à un choix différent, suggéré par la connaissance préalable des caractéristiques les plus voyantes des textes (nombre des appositions, des constructions de *kell*+subordonnée et forme impérative du verbe, nombre des constructions où la dépendance objectale du verbe est extra-syntaxique, etc.). Par contre, le relevé des adjectifs en *-i* ne s'impose pas, etc. Les tableaux, difficiles à construire, auraient pu être conçus différemment. Cela dit, nous avons affaire à une étude sérieuse, menée avec soin et accompagnée de remarques pertinentes et aussi, ce n'est pas le moindre mérite, de conclusions empreintes d'une grande prudence. Il faut donc féliciter Mlle Rosemarie Radomski de ce premier essai dont on souhaitera qu'il ait une suite dans le proche avenir.

La linguistique « contrastive » étant à la mode, M. Lajos Kazár présente ses réflexions sur la façon dont la notion de ce qu'il appelle en anglais *ability* se trouve exprimée en hongrois. Mais que faut-il entendre par *ability*? Il le définit très vaguement (p. 110) mais l'on s'aperçoit en lisant son exposé qu'on y a fait tenir les concepts de capacité, d'habileté (au sens juridique du terme), de possibilité, de potentialité, de virtualité, de tolérabilité, etc. L'étude porte plus précisément sur la comparaison d'un texte hongrois, celui du beau livre de J. Illyés qui a été publié en français sous le titre « Ceux des pusztas » (*Puszták népe*) et sa traduction en anglais. C'est mince. En effet, le livre hongrois, l'un des chefs-d'œuvre de la littérature hongroise contemporaine, est écrit dans un style qui, par sa saveur, par le milieu qu'il décrit ne saurait refléter le hongrois contemporain dans toute son étendue et toutes ses variétés. Il conviendrait de ramener les choses à leurs proportions réelles en présentant cette étude sous un titre plus modeste : Expression de la notion d'*ability* dans la prose de J. Illyés. Mais ce n'est pas tout. Il conviendrait de nous dire aussi qui est M. G. F. Cushing qui est responsable de la traduction parue en Hongrie. Quelle variété d'anglais représente-t-il? Quelle est sa connaissance personnelle de la langue hongroise? Dans quelles conditions la traduction a-t-elle été établie, contrôlée, vérifiée? C'est qu'il est imprudent de faire un inventaire des locutions anglaises qui traduisent les phrases de l'original hongrois en opérant avec des moyens aussi réduits. Le résultat présenté n'a aucune valeur indicative. Il aurait fallu au moins une contre-épreuve, à savoir le dépouillement d'un texte hongrois traduisant un livre anglais de même époque et de genre correspondant. La confrontation des deux relevés aurait alors pris une tout autre signification. Mais même alors, il faut se méfier car les choses ne se passent pas comme on serait tenté



de le croire. Je puis en porter témoignage puisque j'ai eu l'occasion de traduire des textes hongrois en français. Quand je me relis après coup, il m'arrive de constater que j'aurais pu ou dû rendre autrement telle phrase ou telle expression. Cela veut dire qu'une traduction est toujours approximative et qu'il faut tenir compte de cette approximativité si l'on veut apprécier les choses selon leur valeur réelle. Pour dégager des règles générales, il faut donc opérer avec plusieurs traducteurs. L'idéal serait de faire traduire un même texte témoin par plusieurs personnes. Mais le choix de ces personnes est déterminant. Un sujet qui n'a pas la maîtrise de sa langue et connaît mal la langue de l'original est hors d'état de fournir un témoignage valable sur les capacités de sa propre langue. Faute de s'être entouré de ces précautions, l'étude de M. L. Kazár ne nous permet pas de nous faire une idée valable des facultés qu'ont le hongrois et l'anglais d'exprimer les concepts dont il est question. Le coefficient d'incertitude qui affecte les résultats est trop grand pour cela.

La partie « uralienne » du volume contient encore une large étude de M. Tuomo Pekkanen sur les relations les plus anciennes des Hongrois et des Sarmates. L'auteur essaie de démontrer que les Sarmates ont entretenu avec les anciens Hongrois des relations suivies bien avant l'époque où l'on a l'habitude de les situer. A cette occasion, il remet en cause l'étymologie du nom des Hongrois que notre éminent confrère et ami J. Németh faisait venir d'un composé turk (dialecte bulgare) *on-oyur* « les dix flèches ou les dix tribus ». C'est aux spécialistes de l'histoire de cette partie tourmentée de l'Europe orientale qu'il convient d'apprécier la validité des interprétations proposées.

Ce qui vient après concerne plus particulièrement les altaïstes. M. James M. Kelly (Utah) poursuit son étude sur la phonologie (= phonétique) d'Al Kaşgari. Il traite cette fois de l'orthographe ou si l'on préfère de la notation écrite. Il s'agit d'interpréter la transcription en caractères arabes des mots recueillis parmi les Turks. M. Even Hovdhaugen (Oslo) étudie le phonétisme du dialecte tchouvache de Martinka dont il communique des textes avec traduction. M. Gerhard Doerfer reprend la question de l'origine de la finale *-m* en tchouvache. On sait que cette finale en *-m* s'oppose dans un nombre appréciable de mots à *-n* des différents dialectes turks. Il est enseigné habituellement que l'*-m* du tchouvache est une innovation de celui-ci. On aurait affaire à un changement *-n > -m* à une époque relativement ancienne du développement propre du tchouvache. Dans un premier article (*Ural-Altaische Jahrbücher*, 1967) M. G. Doerfer, qui a l'esprit contestataire, avait révoqué en doute cette hypothèse et produit une démonstration pour proposer de voir dans l'*-m* une terminaison

ancienne, devenue *-n* en turk dit « commun ». On sait que le passage, en finale surtout, d'*-m* à *-n* est une évolution banale qui se retrouve dans beaucoup de langues (grec ancien, finnois, etc.). Cette thèse a été battue en brèche et M. G. Doerfer répond cette fois à ses contradicteurs en reprenant dans le détail leur argumentation pour la réfuter point par point. Son exposé est fort suggestif et incite à penser qu'il a raison. Ce n'est pas sans importance pour les historiens du hongrois car celui-ci a emprunté anciennement au tchouvache le mot *szám* « nombre, compte » qui existe en tchouvache sous la forme *sum* (dans des acceptions différentes) et répond au turk commun *san*. Ce dernier vocable semble avoir comporté une voyelle longue et rien ne s'opposerait à ce que le hongrois ait emprunté *szám* à un ancien turk \**sām* car l'*-m* final est le seul critère qui ait pu être invoqué pour le considérer comme un emprunt au tchouvache. Il est vrai que d'autres considérations interviennent aussi qu'il n'est pas possible d'énumérer ici.

Signalons aux turkologues l'article de Sir Gerard Clauson : *Two Uygur Administrative orders* et aux mongolistes un exposé très intéressant de N. Poppe sur les suffixes de dérivation qui affectent en mongol les noms des parties du corps.

Une dernière partie contient des communications et des comptes rendus qui portent souvent sur des publications de date moins récente.

A. SAUVAGEOT.

161. URAL-ALTAISCHE JAHRBÜCHER. *Journal International des Études Ouraliennes et Altaïques*. Band 46 (1974). 224 p. in-8°. Otto Harrassowitz. Wiesbaden.

Notre confrère américain Thomas A. Sebeok, qui, comme son nom l'indique, est d'ascendance hongroise, communique la 1<sup>re</sup> partie du nécrologue qu'il consacre à la mémoire de John Lotz, cet autre linguiste hongaro-américain décédé subitement en 1973. Je l'ai peu connu personnellement car il ne me souvient pas de l'avoir rencontré plus d'une fois (en 1948 à Paris, lors du Congrès International des linguistes). C'était un esprit qui avait reçu sa formation en Hongrie et n'a jamais complètement dépouillé les principes qui lui avaient été inculqués par nos maîtres communs, surtout Zoltán Gombocz. Sa carrière s'est déroulée en deux étapes : à Stockholm jusqu'en 1947 et ensuite aux États-Unis à Columbia et à Harvard. Doué d'une grande intelligence, d'une extraordinaire capacité de travail, il faisait de la linguistique « tous azimuts », depuis l'étude synchronique du hongrois

jusqu'aux recherches de phonétique instrumentale. Mais ce qui le caractérisait avant tout, c'était son talent d'organisateur. Partout où il est passé, il a dressé des plans de recherche, créé des collections de publications, projeté les réalisations les plus ambitieuses. Son œuvre est d'une grande diversité mais elle est malheureusement éparpillée dans toutes sortes de publications dont l'accès deviendra de plus en plus malaisé. Son grand mérite, en tant que théoricien, restera d'avoir gardé la tête froide et de s'être courageusement tenu à l'écart des fantaisies de certaines écoles à la mode. Sebeok répète de lui un propos significatif : il aimait à se dire « poststructuraliste ». On aurait profit à lire ce début de nécrologue car il jette une lumière bien curieuse sur les hommes et les choses d'au-delà l'Atlantique.

M. Andries D. Kylstra propose à l'appréciation des spécialistes un échantillon du dictionnaire qu'il projette de publier. Cet ouvrage réunirait tous les mots dont on a quelque raison de supposer qu'ils ont été empruntés par le finnique au germanique commun et au nordique commun. Les emprunts plus récents, même s'ils remontent au vieux-suédois, seraient exclus de ce recueil. Signalons en passant que les mots *airul* et *aivina* ont été intervertis dans la typographie.

M. Niels Danielsen expose ses vues sur ce qu'il appelle les « universeaux sémasyntaxiques en finnois ». Il nous explique que « La sémasyntaxe » (*sic*) est la théorie du langage humain dans le sens le plus étendu ». Il la définit « un empirisme déductif, c'est-à-dire qu'elle reconnaît pleinement que la science du langage est au-dessus de la logique ». « Son but principal est d'analyser des phrases humaines pour déterminer des universeaux ». A cette fin, il nous fait faire une brève promenade à travers la phraséologie finnoise, en ajoutant de temps en temps une comparaison avec tel fait pêché dans une autre langue (allemand, russe, ourdou, japonais, géorgien, eskimo, etc., sans parler naturellement de l'anglais, du français, du grec ancien (qu'il aurait été intéressant de confronter au moderne), etc. Cela nous vaut des comparaisons saugrenues (comme l'emploi du *daval'* russe dans les formules exhortatives et du *geben* allemand dans les locutions *es gibt, es gab*, etc.). L'auteur s'est proposé de pourfendre les théoriciens du transformationnisme et du générativisme qu'il accuse de tous les péchés du monde. Des formules abstraites à souhait sont lancées çà et là, dont certaines phrases empruntées à Kierkegaard, ce qui est naturel de la part d'un Danois. Ce goût pour les aphorismes détonne quand on s'applique à faire quelque clarté sur des questions qui ressortissent uniquement à la méthode scientifique. Cela ne veut pas dire que les analyses présentées par l'auteur soient fausses ou même absurdes. Dans plus d'un cas, on sera d'accord

avec lui en dépit de l'invraisemblable jargon dont il enveloppe ses raisonnements. L'essentiel à ses yeux semble être d'établir une classification un peu dans le genre de celle, plus simple, proposée par Kant dans sa Logique transcendante. Seulement les catégories *a priori* sont remplacées par des schémas linguistiques. Ce qui trouble le lecteur, c'est qu'on ne sait pas toujours quels sont les paramètres communs des schémas rassemblés sous une même rubrique. Ainsi (p. 81), on trouve *Mennek-jönnnek az emberek* du hongrois, qui veut dire « Les gens vont et viennent » suivi du russe *ja poïdu pozvonju taksi* « Je vais (de ce pas) appeler un taxi ». Sans doute, il y a deux formes verbales dans chacune de ces phrases mais elles n'expriment pas du tout la même chose. A partir du moment où l'on prétend se mouvoir dans la sémantique syntaxique, cela devient fâcheux.

Notre éminent confrère finlandais Lauri Hakulinen présente une histoire brève mais très suggestive de la lexicologie finnoise. C'est un précieux complément à son ouvrage intitulé « Structure et évolution de la langue finnoise » dont il est regrettable qu'il n'y ait que deux traductions, l'une en anglais et l'autre en allemand (*Structure and Evolution of the Finnish Language, Handbuch der finnischen Sprache*) dont aucun finnisant ne saurait se passer ni même aucun théoricien de la linguistique générale.

M. Lauri A. Puntila évoque en quelques pages l'histoire du mouvement finniste, c'est-à-dire le long processus par lequel la langue finnoise a été instituée langue nationale principale de l'État de Finlande. On aurait aimé trouver une analyse un peu plus détaillée et surtout un peu plus profonde des raisons qui ont motivé ce mouvement. Elles n'ont pas toujours été les mêmes. La mission luthérienne a créé la langue finnoise écrite pour les besoins de sa cause. Il s'agissait de diffuser la foi réformée. Par la suite, une toute petite élite a poursuivi la tâche pour répandre les lumières de l'instruction en même temps que les vérités de religion parmi la population de langue finnoise qui était l'immense majorité du peuple. Une troisième étape a été celle des patriotes qui, selon la formule célèbre de l'un d'entre eux, ne pouvaient plus être Suédois, ne voulaient pas devenir Russes et se trouvaient forcés de se faire Finnois. On ne trouve peut-être pas assez souligné un trait caractéristique de la politique russe vis-à-vis de ce problème de la langue. Le gouvernement de Pétersbourg a vu avec satisfaction les masses finnoises s'émanciper de la domination du suédois. Une langue nationale finnoise semblait fournir une garantie que la Finlande ne retournerait plus vers la Suède. Un autre trait, qu'il aurait été utile de mettre en relief, c'est que la lutte pour la langue finnoise, bien qu'elle intéressât au suprême degré l'avenir des masses laborieuses de Finlande, n'a pas été favorisée par



les partis ouvriers. Ils n'ont pas compris que la libération des masses passait par le perfectionnement de la langue finnoise. Il est vrai que les partis ouvriers de Norvège n'ont pas été plus perspicaces. Enfin, il aurait fallu mettre davantage en évidence le patriotisme des Suédois de Finlande, ou plutôt de la classe dirigeante d'expression suédoise qui a détenu les leviers de commande aux heures les plus critiques d'avant la première guerre mondiale. Les « activistes » se sont surtout recrutés parmi leurs représentants. Ce sont eux qui ont notamment fourni les cadres de l'armée finlandaise après 1918. Comme on le voit, les choses n'ont pas été simples.

Les autres contributions concernent les langues altaïques. M<sup>me</sup> Margit Palló-K. revient sur le problème déjà traité par elle du passage de *ð* à *r* en tchouvache. Elle argumente à partir du mot hongrois *tor* « banquet », qui a presque disparu de l'usage et qui, dans les dialectes, désigne le « repas d'enterrement ». Ce terme aurait été emprunté au bulgare de la Volga au cours du ix<sup>e</sup> siècle par les Hongrois qui seraient restés en contact avec le monde turk bulgare même après leur descente vers la Mer d'Azov et la Mer Noire. Le passage de *ð* à *r* se situerait donc vers cette époque alors qu'on l'avait daté de plus tard.

M. N. Poppe rend compte d'un ouvrage collectif paru à Léninegrad en 1972 sous le titre *Očerki sravnitel'noj leksikologii altajskix jazykov* dont il reprend certaines comparaisons. Cet ouvrage propose en effet plusieurs séries de rapprochements lexicaux entre le mongol, le tongous et le turk. Il apparaît, n'en déplaise à certains, que ces idiomes ont un fonds lexical commun qu'il est possible de dégager des mots d'emprunt si nombreux derrière lesquels ils se sont souvent dissimulés. Poppe, dont la compétence est indiscutable en ces matières, complète certains de ces rapprochements et discute certains autres. Après lui il sera malaisé de douter qu'il existe une filiation génétique entre les langues altaïques. Cela renverse en tout cas l'hypothèse que j'avais émise, il y a longtemps déjà, qui mettait en doute l'existence d'une langue altaïque commune. Je m'étais trompé car il est désormais acquis que ce fonds ancien de lexique commun ne peut être interprété autrement que comme le reflet d'un état de chose ancien, plus exactement d'une langue commune altaïque dont sont issues les langues que nous groupons en langues turkes, mongoles et tongouses.

Des notules, diverse communications mineures et des comptes rendus terminent ce volume.

A. SAUVAGEOT.

162. Aulis J. JOKI. — *Uralier und Indogermanen. Mémoires de la Société Finno-ougrienne*. Tome 151. 419 p. in-8°. Helsinki 1973.

C'est un ouvrage d'une grande utilité que publie la Société Finno-ougrienne de Helsinki sous les espèces d'une étude approfondie des relations lexicales entretenues à date plus ou moins ancienne par les langues ouraliennes avec les langues indo-européennes. Le sujet n'est pas neuf en soi et il a déjà donné lieu à de si nombreuses publications de toutes sortes et de toutes dimensions qu'on pourrait en garnir les rayons d'une section de bibliothèque. Ce qui fait toutefois l'intérêt exceptionnel de ce nouvel exposé, c'est qu'il est dû à l'un des théoriciens les plus compétents et les plus sûrs, dont l'immense information, la lucidité, l'esprit de méthode et de pondération font qu'il doit être reconnu comme l'un des spécialistes de la question ou plutôt de l'ensemble des questions qui s'y trouvent traitées. Le professeur Aulis J. Joki s'est fait connaître par une succession de beaux travaux qui vont de la description du samoyède kamassique, de ses emprunts au turk jusqu'à cette revue d'ensemble si dense et si riche de renseignements de toutes sortes.

Les Ouraliens et les Indo-européens se sont rencontrés et ont voisiné depuis les temps les plus anciens. Ces relations se reflètent dans les langues ouraliennes, surtout les langues finno-ougriennes, par la présence d'un nombre assez important d'emprunts lexicaux. Sans doute, d'autres actions ont été exercées aussi par l'indo-européen sur le finno-ougrien mais il est aujourd'hui impossible de les déterminer alors que les éléments lexicaux peuvent être identifiés plus facilement sinon toujours très sûrement.

L'ouvrage commence par un historique des recherches sur ces relations ouralo-indo-européennes. Cette rétrospective est critique, c'est-à-dire que l'auteur apprécie les résultats obtenus par ses prédécesseurs et les situe en tenant compte des recherches les plus récentes. C'est une mise au point qui est nécessaire parce que les linguistes peu familiarisés avec l'histoire des langues ouraliennes se fourvoient souvent en se fondant sur des explications qui ne peuvent plus avoir cours. Ensuite, les faits principaux sont passés au crible, on pourrait même dire au crible fin. Ce sont 222 « rapprochements » entre des mots ouraliens ou finno-ougriens et autant de vocables indo-européens.

Ces rapprochements portent essentiellement sur des vocables relativement anciens bien que certains ne soient attestés qu'à date assez récente. En ce qui les concerne, plus d'un théoricien s'est demandé s'il ne s'agissait pas de vocables qui proviendraient de l'indo-européen commun ou d'une forme très archaïque de quelque langue indo-européenne. Il s'agit, par exemple, de vocables tels que celui désignant l'eau en finno-ougrien et en samoyède

(*vele-* du finnois »), plusieurs pronoms, des démonstratifs, un interrogatif, etc. Aussitôt après viennent, dans le temps, des vocables qui présentent un faciès indo-iranien, soit que certains évoquent une forme indo-iranienne antérieure à la scission de l'indien et de l'iranien, soit qu'on ait affaire à des mots de facture iranienne plus ou moins archaïque. C'est par exemple, le cas du nom de nombre « cent » (finnois *sala*), du nom de la « corne » (finnois *sarvi*, hongrois *szarv*, etc.).

Comme on le voit il y aurait eu d'abord une couche très ancienne d'emprunts qu'il est difficile d'identifier mais qui ne sont pas indo-iraniens et plusieurs couches successives de vocables ressortissant à des formes de plus en plus évoluées d'indo-iranien puis d'iranien. Par indo-iranien, il faut entendre l'état de langue encore indivis qui a précédé la formation de l'indien d'une part et de l'iranien d'autre part. Par iranien, il faut comprendre des formes plus ou moins différenciées des langues d'origine iranienne qui ont été en usage dans les zones où les deux civilisations se sont trouvées en contact.

En réalité, il y a également une autre distinction à faire entre les emprunts qui se retrouvent dans plusieurs langues ouraliennes et ceux qui sont confinés à une seule ou à deux ou trois de ces langues. Les premiers ont plus de chances d'être relativement anciens.

Il apparaît que les langues mordves et le tchérimisse contiennent beaucoup de mots d'origine iranienne qu'on ne retrouve pas ailleurs. Les langues permienes (votiak et zyriène) en présentent également quelques-uns ainsi que les langues dites « ob-ougriennes » (vogoul et ostiak). Ce qui est remarquable, c'est que les emprunts les plus anciens s'étendent au fennique et au lapon.

Dans le lot de ces vocables, il s'en trouve qui peuvent passer pour des termes de civilisation (finnois *aisa* « timon », *porsas* « goret », *sala* « cent », *udar* « pis (de vache) », *vasara* « marteau », etc.). Ils rappellent que les Finno-ougriens ont appris à se servir de certains outils, à élever certains animaux domestiques, à utiliser certaines techniques qu'ils ne connaissaient pas tant qu'ils n'étaient pas venus en contact avec des Indo-européens. Il y a certainement eu des échanges commerciaux, voire même des échanges plus violents et il est vraisemblable que des enclaves de populations parlant une langue ou plusieurs langues de type iranien du nord se sont formées dans des territoires que parcouraient des Finno-ougriens en quête de gibier de terre et d'eau. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les vocables d'origine indo-européenne sont facilement détectables alors que l'on a jusqu'ici trouvé peu de traces de mots ouraliens admis dans des langues iraniennes. Cela peut provenir du fait que les populations iraniennes se sont assimilées

au cours des temps soit aux Ouraliens soit aux autres peuples qui ont occupé ces parages. En tout cas, le phénomène est identique à celui constaté pour les emprunts du fennique aux langues baltes et aux langues germaniques. On dirait que du point de vue linguistique, le courant ne s'était établi qu'à sens unique.

Le plus singulier n'est pas cela. C'est que parmi les emprunts figurent des mots dont on se demande pourquoi ils ont pu s'installer dans les langues ouraliennes. Ce sont les vocables porteurs de concepts qui, selon toute vraisemblance, auraient dû pouvoir s'élaborer tout aussi bien en milieu autochtone. Ainsi, le finnois *murtta* « briser, mettre en pièces » aurait été emprunté à une forme très ancienne qui aurait donné notre français « mordre » mais l'auteur répugne ici à admettre qu'il y ait eu emprunt et préfère y voir une sorte de coïncidence de « formes expressives élémentaires » (*elementare expressive Bildungen*, p. 287). Il éprouve une même perplexité devant le finnois *nito* « lier, attacher » qui évoque une racine indo-européenne en *\*ned-/\*n<sub>2</sub>d-*, etc.

Comme il est naturel, un assez grand nombre de rapprochements sont plus que douteux. Ainsi, le mot hongrois *kert* « jardin » peut très bien, et même mieux, s'interpréter comme étant un dérivé d'un *ker-* qui signifiait « idée d'entourer, de circonscrire », qui est un mot du cru. L'étymologie du finnois *olut* « bière » est très probablement germanique, nonobstant la finale *-ut* qui a été attachée au mot après son admission en fennique où il existe des formes sans *-ut* qui est un suffixe diminutif bien connu. De même la forme *metu* qu'on rencontre en fennique à côté de *mete* « miel » n'a pas été empruntée telle quelle mais affectée d'une terminaison du cru en *-u* (comme *elu* « avantage »/*ete-* « partie antérieure, avant, devant, etc. »). L'élément *-min* du zyriène *komīn* « trente » n'est pas nécessairement emprunté. On trouve en tongous *men*, *min*, etc., « dix ». Sous *osa*, il semble que l'on ait confondu le mot *osa* « partie » du finnois avec les termes lapons qui signifient « chair, viande », lesquels font penser aux mots samoyèdes qui désignent la chair qu'on mange (nénets *ḡamza*, etc.). Il n'est pas du tout certain que le *h-* du hongrois *hét* « sept » s'explique comme on a l'habitude de le proposer. L'initiale *-h* a pu être empruntée avec le mot iranien. Dans ce cas, l'emprunt serait assez récent, en tout cas, il se serait produit au cours de l'histoire propre du hongrois. En effet, à date ancienne, un *χ* (passé plus tard à *h-*) n'aurait pu figurer devant une voyelle antérieure *ä*. Sans doute, une pareille supposition choque les théoriciens qui s'obstinent à voir dans le mot *hét* un vocable provenant de l'époque lointaine où le hongrois aurait fait partie du groupe ougrien avec le vogoul et l'ostiak. Mais le mot vogoul correspondant commence par un *s-* au lieu du *t-* attendu et d'autre part le même



nom de nombre remonte à un \*s- non mouillé dans les dialectes ostiaks. Le plus simple est de voir dans ces discordances le reflet de trois processus différents. Chacune de ces trois langues a emprunté à part le mot iranien désignant le nombre sept. Il est vrai que l'on fait feu de tout bois dès qu'il s'agit de démontrer que le hongrois est une langue « ougrienne ». Nous avons écrit ailleurs ce qu'il fallait penser de cette hypothèse qui a fait son temps.

La liste des rapprochements proposés n'est pas et ne peut pas être exhaustive. L'auteur a retenu ceux qu'il a jugés les plus vraisemblables, sans pourtant dissimuler que certains sont douteux, voire même improbables. On sera surpris de ne pas trouver dans sa liste le finnois *lounas* dont l'acception ancienne a été « sud, midi ». Il est vrai que ce vocable pose plusieurs petits problèmes.

Quoi qu'il en soit, cette magistrale étude sur les anciens emprunts de l'ouralien à l'indo-européen, sera désormais l'indispensable guide de tous ceux qui s'intéressent à ce problème important.

A. SAUVAGEOT.

---

163. VIRITTÄJÄ (L'animateur). — *Bulletin de la Société pour la langue maternelle*. Tome 77, 4 fascicules totalisant 428 pages in-8°. Helsinki 1973. Pris de l'abonnement : 30 FMK.

Nous n'extrairons de la très grande quantité d'études et d'exposés qui se pressent dans ces pages très denses que les contributions d'intérêt relativement général.

Les études inspirées des théories transformationnistes et générativistes se partagent en deux groupes : celles qui se proposent d'appliquer sans plus ces théories et celles qui, tout en les prenant en considération, s'en affranchissent plus ou moins. Mais ces théories sont mises en doute par plus d'un chercheur. Ainsi, Raimo Anttila pose carrément la question : « Le temps du structuralisme en linguistique est-il déjà passé ? » L'auteur, qui a d'ailleurs publié un article en anglais sous le titre *Who is a structuralist?* où il expose les mêmes vues, part du fait que tout linguiste moderne est sciemment ou instinctivement structuraliste en ce sens qu'il conçoit la langue comme une forme née de l'assemblage organique d'éléments qui sont eux-mêmes en forme. Il lui est aisé de montrer que cette conception est ancienne. Il aurait pu préciser que, pour ne citer qu'un exemple, le regretté lapologue finlandais Eliel Lagercrantz, que j'ai eu la bonne fortune de bien connaître, avait orienté dès 1920 son analyse du lapon dans le

sens structuraliste. Seulement voilà, on disait *forme* (comme Humboldt) ou *Gestalt* et l'on n'employait pas à tort et à travers le mot *structure* bien que j'aie cru devoir le faire en 1936 dans l'Encyclopédie Française permanente. Cela dit, il dénonce le formalisme des nouvelles écoles qui s'obstinent à vouloir classer les faits d'après un ordre préétabli. Il aurait pu ajouter que cet ordre préétabli n'est que la grammaire inspirée par une certaine conception de la logique, en d'autres termes la grammaire de tradition gréco-latine, reprise et systématisée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Or les efforts des comparatistes et plus spécialement des « néogrammairiens » ont tendu à éliminer les considérations suggérées par la logique. On a voulu saisir le fait linguistique dans sa réalité et à cet effet on a élaboré une méthode inductive partant des faits observés expérimentalement. C'est ce qui a donné son élan, entre autres, à la phonétique instrumentale. M. Anttila révoque en doute la validité des théories surgies depuis la seconde guerre mondiale, dans lesquelles il voit un singulier mélange d'idées inspirées par la mode et par le hasard. Sa conclusion est que ces écoles ont échoué dans leur tentative de renouveler la linguistique et dans leur ambition d'avoir apporté une solution définitive au problème de l'interprétation du langage. Son mot de la fin est que le structuralisme continuera mais après s'être débarrassé de procédés méthodiques manifestement inadéquats. On pourrait aisément renchérir sur les arguments de l'auteur. Ce qu'il faut reprocher aux écoles à la mode, c'est qu'elles sont incapables de saisir la « forme » que revêt le fait linguistique. Elles procèdent à partir d'exemples factices dont les termes sont traités comme de simples éléments algébriques. Ce qui ne ressort pas des schémas et des arborescences ni des commentaires formulés en langage hermétique, c'est ce qui confère à un message linguistique, si réduit soit-il, sa signification propre. Ces théoriciens semblent ignorer ce qui fait l'extraordinaire efficacité du langage : sa souplesse, son approximativité, sa faculté de combiner la régularité et l'irrégularité, qualités sans lesquelles il ne pourrait servir à rien.

La controverse au sujet de savoir si la linguistique est ou n'est pas une science empirique se poursuit mais la rédaction a décidé de s'en tenir là et d'y mettre fin, laissant les deux théoriciens sur leurs positions respectives, à savoir MM. Bengt-Olof Qvarnström et Esa Itkonen. Ces positions apparaissent aussi fausses l'une que l'autre car il n'est question que de concepts abstraits derrière lesquels les faits disparaissent à la vue. Les termes de « compétence », d'« intuition » et autres vocables avantageux ne répondent à rien. Ce qui est certain, c'est que la langue est apprise par celui qui devra s'en servir et il monte en lui l'édifice des stéréotypes qui

lui seront indispensables pour se faire comprendre des autres membres de la communauté dont il fait partie. Selon ses qualités d'intelligence, d'attention, selon la précision et la promptitude de sa mémoire, le sujet reproduira plus ou moins exactement les constructions qu'il a « engrammées ». Il n'y a pas d'intuition dans tout cela. C'est bien ce que nous découvrons quand nous apprenons consciemment une langue étrangère. Quant aux règles grammaticales, ce sont des concepts élaborés après coup par induction. Elles sont plus ou moins ajustées aux émissions linguistiques selon qu'elles reflètent plus ou moins fidèlement l'usage qui s'est établi au sein de la communauté linguistique. Elles servent à modeler la langue selon le désir des usagers conscients de ce qu'ils veulent exprimer à l'aide de leur langue, ce qui ne veut aucunement dire que les grammairiens qui formulent ces règles aient vraiment une idée adéquate de la langue sur laquelle ils opèrent.

Il est pourtant indéniable que les théories à la mode se sont imposées à l'esprit de quelques-uns car il apparaît que leur interprétation des faits en est influencée. C'est le cas, entre autres, de l'exposé de R. Tuomikoski sur la distinction de l'adjectif et de l'adverbe en finnois. L'auteur rappelle qu'à partir d'un adjectif, on peut dériver en finnois moderne des adverbes au moyen de désinences caractéristiques, lesquelles sont *-n*, greffé sur le thème de singulier de l'adjectif, *-in* congu comme un pluriel (*-i-n*), *-sti*. L'adverbe en *-n* sert de modificateur d'un adjectif et il lui est antéposé : *kauhean kaunis* « terriblement beau » (*kauhea* « épouvantable », *kaunis* « beau »). Il figure aussi devant un autre adverbe *kauhean kauniisti* « terriblement joliment » mais rarement en liaison avec un verbe. Les formes en *-in* sont conçues comme étant des formes de pluriel du cas instructif ou instrumental, qui a pour suffixe *-n*, tout comme le génitif au singulier et l'auteur constate que les formes en *-in* s'emploient en gros à peu près dans les mêmes conditions que celles en *-sti*. Il estime que cette trinarité des suffixes adverbiaux est caractéristique du finnois moderne, ce qui est inexact car on retrouve cette même distribution en plus détaillé dans l'estonien littéraire, par exemple. Ces faits s'expliquent historiquement puisqu'il s'agit en réalité de désinences casuelles qui ont subi des altérations plus ou moins profondes. Les textes finnois anciens foisonnent par exemple d'adverbes en *-sta/-stā* coexistant avec ceux en *-sti*. M. R. Tuomikoski propose de voir dans ces terminaisons des adverbes dérivés une sorte d'élargissements comparables aux suffixes casuels. Il a raison et l'on peut considérer avec lui que le fennique (pas seulement le finnois de Finlande) dispose en réalité de suffixes adverbiaux servant à exprimer la modalité. Tout cela est juste mais où l'on

est surpris, c'est de lire que l'auteur voit dans ces dérivés à fonction adverbale des éléments qui correspondraient dans la « structure de surface » à des constructions « profondes », naturellement plus « développées ». Ainsi avec le mot *outo* « étrange, singulier » on aurait *oudon* (dans *oudon kalpea* « étranagement pâle ») qui répondrait à *oudolla tavalla* « d'une manière étrange ». C'est faire bon marché de tout ce que nous savons. Il faudrait, en effet, démontrer que les formes « profondes » ont bien la même signification que ces adverbes. Quand on nous dit que  $(a+b) \times c$  est égal à  $ac+bc$ , nous opérons avec des valeurs constantes. Il reste à prouver qu'une locution *oudon kalpea* peut vraiment être transformée en *kalpea oudon tavalla*.

M. Fred Karlsson va plus loin. Il croit pouvoir expliquer le fonctionnement des partitifs finnois à l'aide des procédures transformationnistes. Certes, il finit par reconnaître qu'il n'y parvient guère mais cela nous vaut une démonstration des plus cocasses. C'est ainsi qu'il oppose les deux constructions :

*kahvi, jota mieleni teki* « le café dont j'avais envie »

*mieleni tekemä kahvi*, qui n'a pas de sens car il faudrait comprendre : « le café fait par mon envie », ce qui est manifestement absurde.

Ce qui est en cause ici, c'est toujours ce trait caractéristique de toute langue d'être capable de produire des locutions dénuées de tout sens. Cela ne veut pas dire que la construction n'est pas « grammaticale » mais qu'il n'est loisible de faire entrer dans une construction grammaticale que des termes appropriés, si l'on veut toutefois être intelligible. La construction finnoise *äitini keillämä kahvi*, qui est du même « modèle » aurait un sens : « le café fait (= cuit) par ma mère ». Mais ce qui domine la pensée de l'auteur, c'est l'idée que l'adjectif épithète, quel que soit son rôle dans la phrase, répond à une relative dans la « structure profonde ». Il en déduit que la relative est la donnée première tandis que l'épithète (antéposée en finnois) ne serait qu'un phénomène secondaire intéressant uniquement la « structure de surface ». On croit rêver devant ce genre de ratiocination. Comment font alors les gens qui se servent d'une langue ignorant toute subordination relative ? Le Tahitien ou le Marquisien fabriquent-ils sans le savoir dans leur for intérieur une relative qu'ils expriment en « surface » au moyen d'une épithète ? A quoi répond donc la « structure profonde » ? Mais existe-t-elle ?

Cela dit, nous n'en voulons nullement à M. Fred Karlsson qui, un peu plus loin, nous livre les résultats d'une très intéressante investigation qu'il a instituée au sujet de la durée des groupes vocaliques en finnois. Ces groupes sont de deux sortes : les uns



sont des diphtongues en se sens qu'ils sont constitués de deux voyelles émises en une même et unique syllabe dont le premier élément porte l'accent dynamique alors que le second élément, relativement bref, a tendance à se réduire et aussi à s'assimiler plus ou moins au premier ; les autres sont des séquences de deux voyelles réparties sur deux syllabes successives. La limite syllabique sépare les deux voyelles qui se suivent et les deux voyelles ont une durée qui dépasse parfois de 25 % la durée des diphtongues, selon les sujets. Dans tous les cas la voyelle suivante est plus longue que la voyelle second terme de diphtongue. Rappelons que sont diphtongues en finnois suomi normal les groupes vocaliques terminés en *-i* (*ai, äi, ei, oi, öi, ui, üi*), en *-u* (*au, eu, ou, iu*), en *-ü* (*äü, eü, öü*), en *-e* (*ie*), en *-o* (*uo*), en *-ö* (*yö*) tandis que les groupes répartis en deux syllabes sont ceux terminés en *-a*, en *-ä* auxquels s'ajoutent des groupes qui sont conditionnés par le timbre de la 1<sup>re</sup> voyelle. Ainsi *uo* est diphtongue mais *ao, eo, io* sont prononcés en deux syllabes. Il en est de même d'*oe, ue*, etc.

M. Jorma Koivulehto propose des étymologies germaniques pour plusieurs vocables finnois. Le premier de ces vocables est *kenno* « peau, pellicule, placenta, etc. ». Il le fait venir du mot germanique dont provient le suédois *hinna* « pellicule, peau fine, membrane ». Il aurait été emprunté à une forme relativement ancienne de nordique puisque l'*e* n'aurait pas encore viré à *i* devant *n*. Le *k-* finnois se serait substitué à *\*χ-* du germanique puisque à cette époque de son développement, le fennique n'aurait pas possédé d'*h*. Cela revient à dire que l'emprunt aurait eu lieu avant le passage d'*\*s* du fennique commun à *h*. Mais ne serait-il pas plus simple de supposer que *kenno* est issu d'un mot nordique ancien à initiale *sk-*? On serait alors en présence d'un emprunt différent, celui du mot qui a fourni à l'anglais son mot *skin* et aux langues nordiques actuelles *skinn*, etc. Certes, il resterait à rendre compte d'un certain nombre de détails mais l'étymologie *hinna* ne pose guère moins de problèmes. L'auteur traite d'autres étymologies dont plusieurs sont plausibles (notamment *kalvo* « membrane ») qu'il range naturellement toujours parmi les emprunts à l'ancien germanique ou à l'ancien nordique. Il y ajoute le verbe finnois *pyrki-* « aspirer à..., tendre à..., s'efforcer, tâcher de... » qu'il voudrait faire venir du mot germanique qui a donné en vieux-nordique le mot *yrkja* « travailler » (allemand *wirken*, etc.). Malheureusement on ne voit pas comme le *\*w-* du germanique aurait été rendu par *p-* en fennique. D'autre part, le mot finnois évoque entièrement le hongrois *fér* « pénétrer, se loger, trouver place, etc. ».

M. Kari Liukkonen de son côté propose plusieurs étymologies baltes. Nous ne le suivrons pas quand il voit dans le mot finnois

*taivas* « ciel » un emprunt au balte (cp lituanien *diēvas* « Dieu ») alors qu'il semble bien que nous ayons affaire à un emprunt très ancien à une langue de type indo-iranien, ainsi que le suggère le Dictionnaire étymologique de la langue finnoise.

M<sup>me</sup> Maija-Liisa Länsimäki voit dans les deux mots qui ont désigné le « lait de vache » ; *mailo* d'une part et *piimä* de l'autre, deux termes qui désignaient à l'origine le suc blanchâtre de certaines plantes ou la sécrétion également blanchâtre de certains animaux, en particulier la laitance de certains poissons. Ces termes ne se seraient appliqués au lait obtenu des animaux domestiques que secondairement. On serait en présence d'un développement sémantique exactement inverse de celui constaté en français où c'est au contraire le mot « lait » qui a fourni des acceptions multiples (lait de figue, laitance, etc.). Le mot *piimä* qui désigne actuellement en finnois suomi ce que nous appelons le « petit lait » a autrefois signifié « lait frais », sens qu'il possède encore dans une partie des langues fenniques. Quant à *mailo*, son acception de « lait frais » est attestée essentiellement, en dehors du finnois suomi, en carélien, ingrien lude et vepse alors qu'en estonien on ne connaît que *piim*. Le vote et le finnois suomi possèdent les deux mots *mailo* et *piimä* mais avec des acceptions différenciées. Si l'auteur a raison, ces deux termes seraient des innovations fenniques et leur emploi pour désigner le lait des animaux domestiques serait relativement tardif. Une pareille constatation serait de grande importance pour l'histoire de l'agriculture des anciens Finnois.

De nombreux exposés qui ne concernent que le spécialiste et de non moins nombreux comptes rendus complètent ces cahiers si riches en toutes sortes d'informations.

A. SAUVAGEOT.

- 
164. VIRITTÄJÄ (L'Animateur). *Bulletin de la Société pour la langue maternelle*. Tome 78. 4 fasc. totalisant 442 pages. Helsinki 1974. Prix de l'abonnement à l'étranger : 35 Fmk.

Le tome 78 (1974) reconduit plusieurs thèmes déjà traités ou examinés dans le tome précédent. C'est ainsi que M. Martti Nyman passe en revue un certain nombre des « propositions » avancées par les théoriciens des écoles les plus récentes sous le titre « Limites de la reconstruction synchronique ». Il se propose de montrer combien il est difficile de « produire une description valable « psychologiquement » des éléments et règles « intériorisés » par les

« locuteurs-interlocuteurs ». Cela revient à se demander à quoi correspond dans la « structure profonde » tel ou tel élément de la « structure superficielle ». C'est, sous un nouveau déguisement, une vieille affaire qui a opposé depuis longtemps les théoriciens. Mon illustre maître Antoine Meillet avait accoutumé de dire qu'il s'agissait du cas *lupus/lup-*. Le problème qui se pose est de savoir quelle est la forme ou l'élément de forme dont le locuteur fait son point de départ pour construire un mot et l'intégrer dans un énoncé et si ce point de départ est le même chez le récepteur qui perçoit l'énoncé émis à son adresse. Pour illustrer le problème avec des éléments finnois, il s'agit de savoir si le sujet parlant (et aussi son interlocuteur) opère avec une série de formes *vesi* « eau »/*vet-* (dans *vettä* « de l'eau »)/*vele-* (dans *veleen* « dans l'eau, en y plongeant »)/*vede-* (dans *veden* « de l'eau », génitif sg.). Ne part-il pas plutôt d'une « forme abstraite » *vet-*, par exemple ? Ou bien l'usager ne se sert-il pas d'une des formes du paradigme, telle qu'elle se présente dans l'usage, par exemple celle qui représente le nominatif sg du substantif, ce qui serait ici la forme *vesi* ? Meillet et Vendryès étaient divisés à ce sujet et ils aimaient en plaisanter. Vendryès prétendait que tout partait de la forme *lupus* alors que Meillet estimait que le vocable en question subsistait sous une forme latente en tant que paradigme entier. Les « rapports associatifs » liaient entre elles les différentes formes employées d'un même mot, aucune ne prévalant sur les autres. Les « transformationnistes » croient avoir trouvé une explication en situant le paradigme dans la structure superficielle et en plongeant le spectre abstrait du mot dans la « structure profonde ». C'est un compromis purement verbal. En réalité, les choses sont plus complexes. Considérons par exemple le cas d'un élève de lycée. Le maître lui présente les mots en choisissant une forme de départ. S'il s'agit d'apprendre le latin, la grammaire « simple et complète » posera *lupus* (nom. sg.) comme forme de base et il sera enseigné que les différents cas du singulier et du pluriel sont formés en *lupi*, *lupo*, *lupum*, etc. La « recette » sera même parfois celle-ci : enlevez *-s* à *lupus* qui est la forme donnée par le dictionnaire et remplacez cette terminaison par *-m* pour construire l'accusatif singulier-, enlevez *-us* et substituez-y *-o* pour obtenir le datif ou l'ablatif sg., etc. Ainsi enseigné, l'élève sélectionnera dans sa mémoire la forme *lupus* dont il partira, ou à laquelle il reviendra. Mais il est évident qu'il est question ici d'un apprentissage conscient. L'enfant qui acquiert l'usage de sa langue maternelle (ou de toute autre à côté) ne procédera pas de la même façon. Il répondra à des stéréotypes conditionnés. Il y répondra laborieusement, en s'y reprenant un nombre infini de fois, et certains sujets ne parviendront jamais à reproduire les stéréotypes



« corrects ». Il suffit d'avoir pu observer chez quelques jeunes enfants le processus d'acquisition du langage pour se rendre compte de ce qui se passe dans la réalité. Mais ce processus n'est jamais terminé et d'autre part, tout enfant est assisté par ses proches qui l'aident à conformer ses imitations de la langue à ce qu'ils croient de leur côté être l'expression correcte. Alors que devient l'hypothèse d'une séparation entre les deux structures, la superficielle et la profonde? Certes, Humboldt, auquel on se réfère assez souvent, avait distinguée la forme externe de la forme interne du langage (*äussere, innere Sprachform*) mais il entendait par là d'une part la matérialisation phonique (ou écrite) de la langue et d'autre part le système sous-jacent de rapports associatifs et de relations syntagmatiques. C'est dans cette acception que j'avais traduit cette distinction en celle de « structure interne » et « structure externe » dans différentes occasions. Je m'étais alors inspiré de l'enseignement de John Ries et de celui de mon maître hongrois Zoltán Gombocz. Mais il y a plus grave. Comme le relève justement M. Martti Nyman, transformationnistes et générativistes opèrent à partir d'un postulat qui est celui-ci : toutes les langues ont même structure profonde. Et cette structure profonde, après avoir été celle du grec ancien puis celle du latin est devenue celle de l'anglais (p. 234). Cette remarque est juste et c'est ce qui explique l'irritation éprouvée à la lecture des exposés des tenants des nouvelles écoles par les linguistes qui travaillent dans d'autres domaines et sur d'autres langues. En réalité, la structure profonde n'est pratiquement pas autre chose que ce qu'on a appelé une métalangue ou, comme nos amis soviétiques, une langue-étalon. Pour le moins, elle en est la carcasse. Du point de vue pédagogique, il peut sembler utile de se fonder sur un système de référence universel. On ramènera le chinois, le marquisien, le turk, l'arabe ou tel autre idiome à un même ensemble de coordonnées mais on ne comprendra rien à ce qui se passe quand on emploie ces langues.

M. Mikko Korhonen s'explique lui aussi au sujet de la restitution des anciens états de langue mais il le fait cette fois avec d'autres exemples que dans son article des *Nachrichten der Akademie der Wissenschaften in Göttingen* dont nous rendons compte ici-même. Cette fois, il s'agit de déterminer si la grammaire comparée permet d'établir que le finno-ougrien commun a vraiment été une langue « agglutinative ». La démonstration aboutit à ce résultat attendu que la langue restituée est plus simple que toutes les variantes attestées et surtout qu'elle est plus régulière. Que l'image obtenue par la restitution interne de chaque langue, la restitution interdialectale et la grammaire comparée, qui n'est qu'une restitution appuyée sur l'ensemble des langues de même filiation,



ne saurait refléter avec une totale exactitude ce qu'a pu être la langue d'origine, c'est évident et Antoine Meillet l'avait déjà indiqué dès les débuts de son enseignement au Collège de France. On ne restitue que des morceaux, ceux dont les débris se retrouvent au moins dans deux langues. Et même si quelque vestige s'est trouvé conservé dans une seule des langues soumises à la comparaison, on ne peut pas en faire état. On sera donc d'accord avec l'éminent lapologue. Pourtant, il y a des points qui laissent perplexe. Ainsi, M. Mikko Korhonen n'a fait aucune allusion au système pronominal dans lequel semblent bien disparaître des traces d'alternance vocalique. Et puis, il y a lieu de se demander si l'agglutination a consisté à élargir les mots primaires au moyen de morphèmes dépouillés de toute acception lexicale ou si cette suffixation n'a pas été le résultat d'une juxtaposition de deux mots dont l'un (le second) a perdu peu à peu toute autonomie et toute signification intrinsèque pour se réduire à l'état de marque grammaticale. C'est ce que suggère ce qui s'est passé en hongrois où le processus a pu être suivi à date historique. S'il en avait été ainsi, l'ouralien commun, ou un plus ou moins hypothétique préouralien, n'aurait pas été originellement une langue « agglutinative » mais une langue dans le genre des langues polynésiennes ou mélanésiennes. Comme l'avait proposé le très regretté Paavo Ravila, l'ouralien commun ou son prédécesseur immédiat aurait reconnu deux parties du discours : des mots pleins et des mots auxiliaires. C'est bien ce que cherchent à démontrer nos confrères hongrois dont plusieurs voient dans les suffixes casuels la trace d'anciens déictiques, par exemple. Autre rappel, Meillet avait coutume de dire que le caractère indo-européen de plusieurs langues modernes pouvait être démontré par la seule présence des oppositions du type *est/sunt* (français *est/sont*, allemand *est/sind*, russe *est'/sul'*, etc.). Or une opposition de ce genre détonne dans le système des langues romanes, germaniques ou slaves à tel point que certaines l'ont totalement abolie (les langues nordiques, par exemple). Le vestige en question dénonce pourtant que le type de la structure de l'indo-européen devait être foncièrement différent et, puisqu'il est de mode de proposer un classement, plus « flexionnel » que celui des langues qui en sont issues. Il peut donc arriver que la restitution suggère l'existence d'un système plus compliqué que celui des langues sur lesquelles on s'est fondé pour l'édifier.

M<sup>lle</sup> Kaisu Juusela s'est avisée de son côté de vérifier les vues de M. Mikko Korhonen en « appliquant » à un dialecte d'Ostrobotnie cette méthode de restitution interne et elle a montré que sur certains points, la restitution de l'ancien état du dialecte par l'analyse interne aboutit à des résultats reflétant un état de choses

relativement ancien qui remonte, par-delà le finnois de Finlande, au fennique commun dit tardif (forme de la langue après la scission supposée du lapon).

M. F. Havas, revenant sur le problème de la typologie des langues finno-ougriennes, constate à son tour que d'une langue à l'autre le dosage des éléments agglutinatifs et des procédés plus ou moins flexionnels varie. L'estonien se présente comme une langue relativement « flexionnelle » par comparaison avec le finnois de Finlande et le hongrois. L'auteur aurait pu faire allusion également au lapon, magistralement analysé de ce point de vue par M. Mikko Korhonen. Il découvre que l'harmonie vocalique joue un rôle qui peut passer pour assez semblable à un procédé flexionnel, ce que j'ai signalé depuis bientôt 40 ans mais l'auteur ne semble pas s'être demandé si ces problèmes avaient été traités avant lui. Il est regrettable qu'il n'ait pas été question des langues permienues ni des langues samoyèdes qui sont également très intéressantes du point de vue typologique. En bref, cet exposé nous laisse sur notre faim.

Il est des sujets qui prennent par moment une certaine actualité. M. Terho Itkonen traite largement de son côté la relation sujet/verbe en finnois moderne et son exposé est suivi d'un résumé anglais très détaillé auquel on pourra se reporter. Naturellement, il ne conçoit pas les choses sous l'aspect où elles me sont apparues dans les deux études où j'ai analysé les relations subjectales. Cela ressort déjà du titre : « De l'ergativité en finnois ». Cela présuppose que l'on reconnaît cette catégorie. Personnellement, je n'ai rien rencontré qui y corresponde dans les langues auxquelles j'ai eu affaire. Peut-être M. Terho Itkonen nous apportera-t-il des lumières dans la deuxième partie de son étude qui doit paraître en 1975 dans *Virittäjä*. En attendant, on aura le plus grand profit à examiner ce qu'il en a écrit.

M. Paaavo Siro, à qui l'on doit de nombreux travaux sur la grammaire du finnois de Finlande, revient sur le problème de ce qui a été appelé la « phrase existentielle ». Il estime que ce type de phrase a « pour membre central » un « élément locatif » de telle sorte que le verbe n'y joue que le rôle d'une « copule » (p. 43). Il s'agit d'énoncés tels que : *Ihmisiä ehti paikalle* « Des gens arrivèrent sur place » où le verbe (*ehti*) est à la 3<sup>e</sup> personne du singulier quel que soit le nombre de son « sujet » qui figure alors au partitif (*ihmisiä* « des gens », partitif pluriel). L'élément déterminant serait ici le mot *paikalle* « sur place », indiquant le lieu. Naturellement, cette notion de localisation nicherait dans la structure profonde ! Il reste à savoir si les verbes qui figurent dans ces constructions, avec pour sujet un substantif au partitif sg. ou pl., ne sont vraiment que des « copules ». Comment alors interpréter un énoncé

tel que : *Julkisia rakennuksia vaurioitui*. « Des bâtiments publics ont été endommagés »? (*Nykysuomen käsikirja*, p. 171)? Où est la localisation?

M. Heikki Paunonen termine son étude des formes respectives du génitif pluriel et du partitif dans les dialectes du sud-est de la Finlande, qu'il compare aux formes correspondantes relevées en estonien. Cette étude a plus d'importance qu'il ne paraît à première vue car elle montre que les dialectes finnois ont développé leurs formes indépendamment de ce qui a pu se passer en estonien. Cela va à l'encontre de la théorie selon laquelle les parlers du sud-ouest de la Finlande seraient très rapprochés de ceux du nord de l'Estonie.

M. Heikki Leskinen note les altérations subies par les dialectes des immigrés de Carélie établis en milieu dialectal nouveau et placés également sous l'influence accrue de la langue commune. Il s'agit de 400.000 habitants de la Carélie Finnoise qui ont été contraints de quitter leur habitat à la suite du traité de paix de 1947. Ils se sont reclassés la plupart dans le centre et l'ouest de la Finlande. L'Institut de langue finnoise de l'université de Jyväskylä a procédé à une vaste enquête aux fins de connaître le processus d'assimilation qui est en train de se développer. Cet exposé ne fournit que les premières indications à ce sujet. On constate que les dialectophones venus des territoires annexés par l'U.R.S.S. perdent d'abord les particularités les plus saillantes de leur prononciation, de leur morphologie et de leur syntaxe, sans parler naturellement des vocables qui détonnent dans le nouveau milieu linguistique. C'est ce qu'on pouvait attendre mais encore fallait-il en apporter l'illustration précise. Le résumé allemand de l'article est un peu trop concis car ce problème est d'un grand intérêt du point de vue de la linguistique générale.

Deux exposés s'opposent : celui de M. Jaakko Lehtonen et celui de M. Antti Iivonen. Le second produit des mensurations tendant à prouver que la durée d'un phonème est fonction de la longueur du mot. Il opère sur des mots émis isolément et constate que plus le mot est long, plus les phonèmes qui le constituent sont brefs ou si l'on préfère abrégés. M. Jaakko Lehtonen, qui a opéré sur des mots intégrés dans des phrases, signale au contraire que la durée des phonèmes n'est pas influencée par la longueur du mot. Les phonologistes auront intérêt à se reporter aux résumés anglais de ces deux contributions fort intéressantes qui portent sur les faits finnois.

M. Jorma Koivulehto poursuit ses recherches des mots que le finnois aurait pu emprunter au germanique. Il propose, entre autres, de considérer le verbe *tapaa-* « rencontrer, atteindre » comme un de ces emprunts de même que le verbe *tapahu-* « arriver,



survenir ». Ce qui l'incite à le faire, c'est qu'il constate la similarité qui existe selon lui entre le verbe *gadaban* de la traduction gotique de l'évangile selon St. Marc (10:32) et le verbe *tapahlu-* de la traduction finnoise du xvi<sup>e</sup> siècle. Il constate d'autre part que le gotique *gadaban* traduit le grec *synbainein* sans signaler que le mot gotique a tout l'air d'un décalque du grec. Ce qui l'embarrasse, c'est que le verbe gotique est transitif. Un autre détail est gênant : le verbe gotique ne se retrouve attesté directement nulle part dans les autres langues germaniques. Troisième détail, il apparaît nettement à travers la Vulgate (à laquelle il n'est pas fait allusion) que le terme grec avait déjà le sens d'« arriver », « survenir ». Or la traduction gotique est presque contemporaine de celle de St. Jérôme qui nous a avertis qu'il avait utilisé des latinisations antérieures. Cela n'empêche que l'étymologie proposée est très séduisante. Celles traitées ensuite sont moins réussies, notamment en ce qui concerne le mot finnois *tapa* « manière, habitude, coutume, etc. », qui avait été interprété jusqu'ici comme un emprunt au balte. Cette dernière étymologie reste la plus vraisemblable.

Des comptes rendus critiques, des notules, des remarques de toutes sortes complètent ces fascicules qui continuent à témoigner de la grande activité de nos confrères finlandais.

A. SAUVAGEOT.

165. SANANJALKA (La Fougère à l'aigle). *Bulletin de la Société pour la langue finnoise*. Tome 16 (1974). Turku. Distributeur : Akateeminen Kirjakauppa, Keskuskatu 1, 00100 Helsinki.

La linguistique proprement dite est très peu représentée dans ce nouveau volume où elle a laissé place à l'histoire de la littérature et à l'ethnologie. Elle n'apparaît que dans deux articles, celui de M. Fred Karlsson sur « le reflet linguistique des rôles des sexes ». C'est si l'on veut de l'ethno-linguistique plus que de la linguistique. Il s'y ajoute l'étude de M. Bertel Fortelius sur les noms de lieux d'origine suédoise et d'origine finnoise dans le pays de Turku.

M. F. Karlson constate qu'en finnois, dans l'usage de la langue, le « masculin » l'emporte sur le « féminin » bien que le finnois ignore la distinction grammaticale des genres. Les sexes se distinguent par des appellations différentes du type banal homme/femme, garçon/fille, etc. Ce phénomène se retrouve en français d'une manière encore plus accusée puisque, lorsqu'il y a en présence deux substantifs, l'un masculin et l'autre féminin,



l'accord de leurs épithètes doit se faire au masculin, sauf pour le cas où une attraction est intervenue. On connaît le fameux vers de Racine : « Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle » que le grand classique a préféré à « Armez-vous d'un courage et d'une foi nouveaux » qui aurait choqué et choquerait toujours bien des oreilles. L'auteur a relevé des traits qui reflètent dans l'usage de la langue la position dominante des hommes par rapport aux femmes. Il constate que dans les langues à genre grammatical, la forme féminine est « marquée » par rapport à la forme masculine, comme c'est le cas en français : instituteur/institutrice, blanc/blanche, vert/verte, etc. L'usage des dictionnaires français est d'ailleurs de faire figurer la forme féminine pour ainsi dire en appendice. Dans un dictionnaire aussi populaire que le Petit Larousse, on lit par exemple *veilleur*, *-euse*, ce qui montre bien que la forme féminine est considérée comme dérivée de la forme masculine et est conçue comme secondaire. Toutes ces constatations sont justes et s'appliquent à l'ensemble des langues de la civilisation occidentale. Elles attestent que celle-ci s'est construite sur le pouvoir des hommes. Ce rappel peut paraître déplacé à notre époque de féminisme exacerbé. Mais il faut en conclure que la langue est fortement en retard sur l'évolution de la société, surtout dans un pays comme la Finlande où les femmes ont acquis des droits civiques et sociaux très importants dès le début de ce siècle. N'oublions pas que les femmes nordiques ont une avance de plus d'un demi-siècle dans ce domaine. Rappelons à ce propos qu'en finnois, au lieu de dire comme en français « les frères et sœurs » ou « le frère et la sœur » on se sert du mot *sisarukset* construit à partir du mot *sisar* « sœur ». Voilà un cas où le féminisme l'avait emporté il y a déjà longtemps.

L'étude toponymique de M. B. Fortelius tend à déterminer quel a pu être, à date ancienne, le peuplement de la région de Turku. En tenant compte de l'étymologie des noms de lieux, il émet l'hypothèse que les Suédois, partis de l'archipel d'Åland (*Ahvenanmaa* en finnois), ont progressé vers l'est et pris pied sur le continent où ils ont trouvé des Finnois installés le long de la côte. A cette époque, l'intérieur du pays aurait été inhabité. Cette migration germanique aurait commencé au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère.

La linguistique proprement dite est surtout représentée par les comptes rendus qui terminent le volume. A ce propos, il me faut remercier le professeur Osmo Ikola qui a pris la peine de lire avec une extrême attention l'*Élaboration de la langue finnoise*. Notre éminent confrère finlandais sait en quelle estime je le tiens et je ne manquerai pas de tenir le plus grand compte des observations qu'il a formulées, en particulier en ce qui concerne les erreurs

de faits qu'il a relevés. Qu'il me permette cependant de lui dire que je suis surpris du reproche qu'il m'a fait de ne « pas y être allé de main morte » avec nos confrères finlandais. Si certains passages ont pu lui laisser cette impression, je le regrette car il sait que j'ai assez proclamé depuis bientôt un demi-siècle tout ce que je dois personnellement aux linguistes de son pays. Une autre réflexion m'a laissé perplexe. C'est la conclusion à laquelle il parvient quand il écrit « Le domaine dans lequel se meut ce livre est tel que seul un chercheur finnois peut le dominer dans toutes ses parties. » Je n'ai jamais eu la prétention de dominer dans toutes ses parties l'histoire de la langue finnoise mais seulement d'en tracer les grandes lignes. Pour se faire, il m'aurait été bien utile de disposer d'une histoire de la langue finnoise écrite par un maître de la linguistique finnoise tel que le regretté Martti Rapola, par exemple. Hélas, Rapola a renoncé lui-même à poursuivre son œuvre après avoir publié le premier volume de son « Histoire de la langue finnoise écrite » (*Suomen kirjakielen historia*). J'avoue que j'ai été plus favorisé quand j'ai écrit l'*Édification de la langue hongroise* pour laquelle je disposais de ce chef-d'œuvre qu'est le livre de mon vieil ami Géza Bárczi (*A magyar nyelv életrajza*) et de ce qu'ont ajouté tant d'autres auteurs, plus particulièrement mon ami disparu Dezső Pais. La question qui se pose donc est celle-ci, fallait-il attendre que sorte enfin une histoire de la langue finnoise rédigée par un linguiste finnois pour présenter dans ses grands traits une histoire de cette langue destinée à un public qui persiste à ignorer tout ce qui a été fait en finnois ? Et puis, même alors, aurais-je échappé à la critique ? Ainsi, page 155, M. Osmo Ikola me remontre que j'ai eu tort de signaler que les différentes formes de génitif pluriel qui coexistent dans le finnois écrit contemporain peuvent avoir des acceptions stylistiques différentes mais je n'ai fait que reprendre ce que le regretté E. A. Saarimaa a enseigné de son côté (*Kielenopas*, p. 36), enseignement que mes enquêtes personnelles et mes lectures n'ont fait que confirmer. Osmo Ikola est un trop bon linguiste pour ne pas trouver que cette répartition des formes est dans l'ordre des choses. En effet, trois solutions s'offrent : 1) les formes différentes mais synonymes se répartissent en aires distinctes selon les mots, 2) une seule parvient à évincer les autres, 3) elles se partagent des fonctions stylistiques distinctes. Pour le moment, je concède volontiers que les trois processus cheminent parallèlement, ce qui ne me paraît guère avantageux. Une politique de culture de la langue qui serait animée par des idées plus nettes tendrait à supprimer ce parallélisme. Un dernier reproche me paraît déplacé : celui de ne pas avoir communiqué une bibliographie de plusieurs centaines de titres (tous finnois). Mais à quoi bon puisque le livre

est destiné à ceux qui ne savent pas le finnois ou à ceux qui, l'ayant appris, pourront se reporter aux listes contenues dans les quelques ouvrages de fond auxquels il a été renvoyé? Cela rappelé, M. Osmo Ikola peut être assuré que ses opinions m'importent beaucoup, même si dans certains cas, elles ne me convainquent pas. Je lui suis reconnaissant du grand service qu'il vient de me rendre par son compte rendu si précis et si franc.

A. SAUVAGEOT.

---

166. Hans MARTIN. — *Untersuchungen zur sprachlichen Interferenz auf der Grundlage finnlanddeutschen Materials. Annales Universitatis Turkuensis (Aboensis), Series B, Tom. 129. 280 pages in-8°. Turku 1973.*

Le titre de l'ouvrage induit en erreur. Certes, l'auteur donne une définition du terme *Interferenz* dont il se sert : « Nous appellerons interférences les modifications qui surviennent dans la langue maternelle d'un locuteur sous l'influence d'une seconde langue avec laquelle il se trouve en contact permanent... » (p. 1), mais il ne faut pas être grand linguiste pour se représenter que chez le lecteur subsistera, ne fût-ce que par l'effet de l'étymologie, une signification différente. Interférence suppose une double action ou si l'on préfère une interaction. Or il n'en est pas question ici puisqu'il s'agit de rendre compte des seules actions exercées sur la tenue de la langue maternelle des Allemands ayant longtemps vécu en Finlande par la langue ou plus exactement les langues en usage dans ce pays. Cela revient à dire qu'il s'agit de savoir comment des personnes de langue maternelle allemande, plongées dans le milieu finnois, ont réagi. La langue allemande dont elles étaient porteuses a-t-elle subi des altérations et lesquelles?

L'auteur a interrogé un nombre important d'informateurs qui sont d'âges différents, d'extractions différentes et de niveau intellectuel varié. Beaucoup de ces personnes sont instruites, d'autres le sont à peine. Certaines se sont établies en Finlande avant la première guerre mondiale mais la plupart ne sont venues s'y installer qu'entre les deux guerres ou même plus récemment (avec pourtant au moins 10 ans de séjour lors de l'enquête). L'enquête elle-même a consisté en une conversation libre d'environ 1/2 heure suivie d'un petit exercice de version et d'un exercice de contrôle. Aucun de ces tests ne nous est communiqué intégralement, ce qui est bien dommage.

Après avoir exposé les généralités des résultats obtenus et

caractérisé brièvement le finnois en tant que langue, afin de permettre à ses lecteurs non initiés à cette langue de suivre les démarches de sa recherche, l'auteur se lance dans la considération théorique des phénomènes d'emprunt et il essaie d'accorder ses constatations avec la terminologie de certains auteurs chez lesquels il pense avoir trouvé une classification adéquate.

Une troisième partie est consacrée à appliquer cette classification pour ce qui est des faits lexicaux. Une quatrième partie traite des faits « grammaticaux ». Vient en cinquième partie un chapitre qui traite de la façon dont les mots finnois empruntés par les informateurs sont « intégrés » dans leur allemand. Un bref exposé énumère les facteurs extra-linguistiques qui ont joué un rôle dans le processus d'emprunt. Une dernière partie, de beaucoup la plus importante, présente une revue des faits relevés au cours de l'enquête, d'informateur à informateur. Une conclusion trop vague n'éclaire qu'insuffisamment les résultats obtenus.

Une chose frappe : l'auteur n'a pas observé les altérations éventuelles qu'aurait subies la prononciation allemande au contact du finnois. Il ne traite que du lexique et de la phraséologie.

Les sujets avec lesquels il a opéré semblent avoir utilisé un nombre appréciable de mots finnois tels quels (sans qu'on nous ait dit comment ils les prononçaient!) et l'auteur essaie d'établir une distinction entre ces vocables. Certains lui paraissent être des « emprunts », d'autres lui apparaissent comme étant seulement des citations dues au phénomène qu'il appelle « switch » et qui consiste en une intercalation du mot étranger dans une phrase où il figure pour ainsi dire entre parenthèses. Mais comme il ne nous fait aucune allusion au « débit » des énoncés où interviennent ces « citations », on ne sait dans quelle mesure ils sont à distinguer de l'emprunt. Et puis, il ne faut pas s'y tromper, un mot cité est dans son genre un emprunt. Quand un député français, au micro d'Europe 1 (13 h, 13-1975) déclare : « on n'a plus de creuset, de *melting pot* », on aura beau dire ce qu'on voudra, il a emprunté un terme anglais qu'il a cru naïvement plus expressif. Donc, switch ou pas switch, il est imprudent de faire une distinction qui ne répond à rien dans la pratique. La seule différence, c'est que le mot « cité » est émis hors phrase, nous voulons dire par là qu'il est séparé de ceux qui précèdent par une césure et qu'il est suivi aussitôt d'une autre césure, même si ces deux césures sont peu marquées. En outre le niveau sonore du mot cité est différent de celui qui constitue le profil mélodique de la phrase dans laquelle il a été inséré. Cette mise entre parenthèses est-elle une opération qui distingue le mot étranger en tant que tel ou bien n'est-elle pas simplement une mise en relief? Et puis on



aimerait savoir quelle a été la prononciation des mots finnois ainsi traités.

L'auteur examine ensuite longuement le processus de décalque. C'est un phénomène qui se produit sans qu'on soit nécessairement plongé dans un milieu linguistique étranger. Nous voulons dire par là que ce n'est pas caractéristique du bilinguisme dont il est question dans l'ouvrage. Au sujet de ce terme, d'ailleurs, il est quelque peu surprenant que l'auteur ait cru nécessaire de s'abriter derrière l'autorité de Weinreich dont la définition est un pur truisme qui ne dit rien au sujet du phénomène car il y a bien des sortes de bilinguismes depuis celui du maçon portugais qui ânonne un français rudimentaire et incorrect jusqu'à celui de l'intellectuel qui a lu plus qu'il n'a entendu la langue étrangère. Or le bilinguisme, de ce fait, a été assez mal décrit dans le livre de M. H. Martin qui a eu affaire apparemment à plusieurs variétés de bilinguismes si l'on en juge d'après les faits cités.

Les emprunts phraséologiques sont très nombreux mais l'auteur ne fait pas suffisamment ressortir dans quelle mesure et jusqu'à quel point ils ont été réalisés par les sujets qu'il a entendus. Ce qui a été altéré dans la syntaxe allemande, c'est essentiellement l'emploi des prépositions mais on aimerait savoir ce qui s'est passé concernant l'ordre des mots. Par ailleurs, du point de vue de la sémantique syntaxique, il apparaît que la conjugaison finnoise a souvent déteint sur les emplois de la conjugaison allemande. Toutefois, pour apprécier cette action, il faudrait savoir quelle variété d'allemand a été parlée par chacun des informateurs. Il se peut que des incorrections aient été confondues avec des décalques du finnois.

Plus généralement, surtout chez les informateurs qui savaient le suédois, il a été difficile de faire le partage entre les actions dues au finnois et celles dues au suédois, d'autant plus que bien souvent les expressions finnoises ne sont elles-mêmes que des décalques suédois.

Il aurait également été utile d'expliquer davantage un autre phénomène qui est l'action exercée sur les sujets de langue allemande par ceux des Finnois (et aussi des Suédois de Finlande) qui se sont entretenus avec eux en allemand. Certaines déformations subies par l'allemand chez ces bilingues de Finlande ont pu contaminer des Allemands qui ne savaient pas du tout de finnois ni de suédois. J'ai relevé des contaminations de ce genre chez des Français vivant en Hongrie mais qui n'avaient de contacts qu'avec des Hongrois parlant français. L'un d'eux, licencié ès-lettres de Paris, en était venu à dire couramment « je n'ai pas reçu le tramway parce qu'il y avait trop de monde » (= Je n'ai pas pu prendre le tramway) ou encore : « Ne dites

pas! » (hongrois *Ne mondja!*) dans l'acception de « Que dites-vous là? », etc. Or ce jeune homme ne savait que deux ou trois mots de hongrois...

Pour conclure, il faut dire que l'ouvrage de M. Hans Martin, en dépit du soin avec lequel il a été rédigé et des matériaux qu'il apporte, ne présente pas une vue très nette de ce qui s'est passé dans l'usage que font les Allemands de Finlande de leur langue maternelle. Trop de précisions font défaut et bien des passages sont consacrés à de futiles distinctions qui sont pour la plupart purement verbales.

A. SAUVAGEOT.

---

167. Mikko KORHONEN. — *Über den Charakter der sprachgeschichtlichen Rekonstruktionen. (Nachrichten der Akademie der Wissenschaften in Göttingen. I. Philologisch-historische Klasse. Jahrgang 1974). Nr. 3, pp. 113-125. Vandenhoeck & Ruprecht in Göttingen. 1974.*

Le problème évoqué par notre éminent confrère finlandais, le lapologue Mikko Korhonen, n'est pas nouveau mais il n'est pas sans intérêt de considérer l'idée qu'il s'en fait à partir d'une expérience qui diffère en bien des points de celles de la plupart des théoriciens qui se sont exprimés sur ce sujet délicat. Il s'agit en effet de savoir ce que vaut une « reconstruction » (nous disons en français une restitution) d'un état préhistorique d'une langue donnée. L'auteur rappelle qu'on peut essayer de restituer un état ancien totalement disparu en utilisant 4 méthodes : 1) celle de la recherche philologique, 2) celle de la restitution interne de la langue, 3) la méthode comparative et 4) la géographie dialectale. La 1<sup>re</sup> n'est possible que si l'on possède des documents anciens en quantité suffisante. Pour peu qu'il s'agisse de monuments nombreux, d'une certaine étendue et convenablement échelonnés dans le temps, on peut parvenir à se faire une idée assez précise de l'état de langue qui a immédiatement précédé celui où ont vu le jour les monuments les plus anciens. Ainsi, en hongrois, on peut se faire un portrait déjà assez précis de la langue qui a été employée pendant le siècle qui a précédé l'Oraison funèbre. Cette restitution se précise quand on y ajoute l'analyse interne des états de langue successifs. Les dialectes, même s'ils ne sont relevés que très tardivement, peuvent apporter de leur côté des renseignements utiles. Reste la méthode comparative qui consiste le plus souvent à faire entrer en ligne de compte les langues les plus prochainement apparentées à celle dont on veut restituer l'état

ancien. M. Mikko Korhonen montre brièvement ce qu'on peut tirer de toutes ces recherches en ce qui concerne les langues finno-ougriennes. C'est ainsi que l'état fennique commun, cet état de langue antérieur à la division des langues fenniques (finnois, estonien, carélien, etc.) apparaît sous des contours plus clairs si l'on fait intervenir la comparaison avec le lapon puis avec les langues fenno-volgaïques (mordve et tchérémisse), puis avec le permien (zyriène et votiak), etc. Il n'est pas jusqu'au samoyède qui ne puisse éclairer certains points obscurs dans la restitution du fennique commun.

Cela dit, M. Mikko Korhonen rappelle que toute restitution s'accompagne d'une simplification ; elle ne nous garantit nullement que la langue qui a existé dans la préhistoire a vraiment répondu au schéma qu'on en a restitué. Pour ce qui est des langues finno-ougriennes, par exemple, les recherches combinées par l'application des quatre méthodes signalées tendent à laisser supposer que la langue uralienne originelle a été une langue relativement simple dans sa structure morphonologique et qu'elle n'a connu comme unique procédé que la suffixation résultant d'une simple juxtaposition. La complication se serait introduite qu'au cours du développement particulier de chacun des idiomes qui sont issus de l'idiome-souche. Certains sont même allés jusqu'à supposer que l'ouralien primitif était une langue ne reconnaissant que deux « parties du discours » : des vocables « pleins » ou lexèmes et des vocables auxiliaires, de format plus ou moins réduit. En somme, l'ouralien primitif aurait eu un peu l'allure d'une langue polynésienne, par exemple.

Antoine Meillet avait déjà attiré l'attention sur « une difficulté de la méthode comparative » lorsqu'il avait dénoncé que la grammaire comparée était incapable de restituer un état de langue. A ses yeux, cette méthode n'aboutissait qu'à situer dans la langue restituée une série plus ou moins longue de traits plus ou moins nets. M. Korhonen distingue entre deux structures morphonologiques : la superficielle et la profonde. Il suppose que c'est cette dernière qui est le plus éprouvée par le changement alors que les traits superficiels se conserveraient davantage tout en se stratifiant en couches plus profondes. Il illustre cette interprétation en indiquant que l'alternance consonantique attestée en fennique et en lapon serait à considérer comme l'une des dernières manifestations superficielles du fennique commun ancien et qu'elle affecte dans les langues fenniques d'aujourd'hui des couches plus profondes du morphophonétisme, plus particulièrement en lapon. Il estime que la langue restituée n'est pas nécessairement très proche de la langue originelle telle qu'elle a existé. Il se demande alors si la langue restituée n'appartient pas plutôt à la synchronie

et si elle ne consiste pas en une projection des particularités communes aux langues apparentées.

Dans ces conditions, l'auteur conclut que la restitution « n'éclaire qu'une partie de l'histoire de la langue et qu'on ne peut guère se fier à elle du point de vue typologique ». C'est ce que ne démentiront pas les romanistes, eux qui ont la bonne fortune de pouvoir confronter leurs restitutions avec la langue d'origine telle qu'elle est attestée dans de nombreux monuments.

A. SAUVAGEOT.

168. Seppo SUHONEN. — *Die jungen lettischen Lehnwörter im Livischen*. Mémoires de la Société Finno-ougrienne. Tome 154. 250 pages in-8°. Helsinki 1973.

Cette étude porte sur un problème qui n'intéresse plus guère que les spécialistes du fennique. En effet, les deux dialectes lives qui avaient tant bien que mal survécu sur la côte de Courlande sont aujourd'hui pratiquement éteints. Les jeunes ne parlent plus que le lette, même en famille. Pourtant, ces parlers avaient vaillamment résisté à l'action du lette jusqu'au milieu du siècle dernier. L'auteur a relevé tous les mots qui présentaient des caractéristiques lettes dans les listes de mots, glossaires et dictionnaires dont nous disposons et dont le plus important est sans nul doute celui que nous devons au regretté Lauri Kettunen. Les emprunts lettes récents datent tout de même d'assez longtemps puisque une partie au moins remonte aux <sup>xvi</sup><sup>e</sup> et <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècles. Leur pourcentage est d'environ 20 %. Dans certains cas, le mot lette emprunté n'est en dernière analyse qu'un vocable bas-allemand ou, plus tard, également haut-allemand. Toutefois, dans les textes oraux recueillis sur place par les linguistes finlandais E. N. Setälä et Lauri Kettunen de même que par le linguiste estonien Mägiste, la fréquence d'apparition des emprunts lettes est d'environ 5 %. Cela revient à dire que les mots en question font partie des mots disponibles et non pas des mots de haute fréquence. Naturellement, ils consistent surtout en substantifs (63 %) alors que les verbes sont moins nombreux (26 %) en face de 9 % d'adjectifs et 2 % d'adverbes. L'auteur, qui fournit une liste détaillée des vocables empruntés montre comment ils ont été ajustés au phonétisme live et il relève également les emprunts morphologiques, etc. Ce travail ingrat mais utile est présenté très clairement et fournira une source précieuse de renseignements sur le cas du live.

A. SAUVAGEOT.



169. Mikko KORHONEN. — *Die Konjugation im Lappischen. II. Die nominalen Formkategorien. Mémoires de la Société Finno-ougrienne. Tome 155. 227 pages in-8°. Helsinki 1974.*

Ce second volume consacré à la conjugaison lapone traite de ce qu'il est convenu d'appeler les formes nominales du verbe. Pour les reconnaître, l'auteur se sert de 3 critères : 1) le critère syntaxique, 2) le critère fonctionnel et 3) le critère morphologique. Le résultat est qu'il retient 11 formes distinctes. Il serait vain de chicaner sur ces définitions ou sur ces distinctions. Ce qui est évident, c'est qu'il est très difficile de classer ces éléments et que de nombreux théoriciens se sont évertués à qui mieux mieux à en déterminer la nature. En ce qui concerne la classification adoptée ici, elle reflète en réalité la conception de la grammaire classique. C'est si vrai que lorsqu'il traite (p. 33) des emplois du participe présent, l'auteur déclare qu'à « l'objet de la « structure profonde » la détermination de cette forme répond le plus souvent par une relation avec un nominatif ou un génitif ». Cette allusion à la structure profonde (*Tiefstruktur*) trahit assez qu'un concept logique intervient dans la sélection qui a été faite des formes nominales du verbe.

La plus grande partie de l'ouvrage porte sur la restitution comparative des prototypes auxquels répondent les formes actuellement attestées dans les différents dialectes lapons. Cette opération est menée avec la rigueur, la minutie auxquelles nous ont habitués nos confrères finlandais. Aucun détail n'est négligé, aucune difficulté n'est escamotée ; on s'est efforcé de tenir compte de tous les accrocs qui ont pu se produire au cours des temps dans chaque dialecte. Toute exception apparente est retenue et il en est fourni une explication. Il arrive même parfois que la précision paraisse excessive. Nous voulons dire qu'elle va au-delà de ce que la nature des faits observés permet d'espérer. C'est un peu ce qui se passe lorsqu'en physique, on joue avec les décimales en chiffrant des résultats d'observations qui ne l'autorisent pas. Cela dit, l'ouvrage est d'un extraordinaire intérêt. Écrit sans verbiage, avec au contraire une concision lapidaire, il nous place devant tout un ensemble de restitutions qui, par-delà le lapon, nous éclairent sur le passé des langues ouraliennes. On notera en particulier le chapitre consacré à la forme du thème négatif. Ce thème, tant en lapon qu'en fennique, remonte à un thème verbal augmenté d'un suffixe ancien en *-k*. De ce fait, il y a identité entre cette forme et celle de la 2<sup>e</sup> personne de singulier de l'impératif. On a ainsi en lapon de Norvège (d'après K. Nielsen) : *im gulâ* « je n'entends pas » / *gulâ* « entends ». Les langues samoyèdes (à l'exception du selkoup) présentent des faits analogues de telle sorte qu'on peut s'associer à M. Mikko Korhonen pour supposer

que l'ouralien commun a possédé une conjugaison négative constituée d'une part par un verbe de négation et d'autre part par son complément « modal » sous les espèces d'un thème terminé en *-k*. Ce thème serait à considérer comme une forme nominale du verbe. Mais comment interpréter la terminaison *-k*? Setälä l'interprétait comme un suffixe de dérivation déverbatif qui aurait servi de thème de présent. On a même analysé certaines formes conjuguées du présent de l'indicatif en finnois : *tulemme* « nous venons », *tulette* « vous venez » comme résultat de l'amalgamation de ce thème en *-k* et du pronom personnel. Ces formes proviendraient des combinaisons *\*tulek + \*mek* et *\*-tulek + \*-tek*, etc. Cela reviendrait à dire que le paradigme du présent de l'indicatif en finnois serait hétéroclite. On le reconstituerait ainsi :

- \*tule- + -m* « je viens »
- \*tule- + -t* « tu viens »
- \*tulek + -mek* « nous venons »
- \*tukek + -tek* « vous venez »
- \*tule- + -pa* « (il, elle) vient »
- \*tule- + -pat* « (ifs, elles) viennent ».

Le thème élargi en *-k* fournirait d'autre part la 2<sup>e</sup> pers. sg. de l'impératif : *\*tulek* « viens » et le « thème négatif » : *\*en \*tulek* « je ne viens pas », *\*el \*tulek* « tu ne viens pas », etc. Une pareille hétéroclisie n'aurait rien de surprenant en soi car les conjugaisons des différentes langues ouraliennes semblent s'être constituées de pièces et de morceaux. La thèse soutenue par Setälä n'a guère rencontré d'objection. On est même allé jusqu'à retrouver le *-k* de la dérivation en question dans des dérivés finnois en *-ek* (passés à *-e* + occlusive glottale) : *paiste* « éclat, lumière du soleil » (*paista-* « briller, luire »), etc. Mais il y avait là une difficulté, c'est que le suffixe en question apparaît sous la forme *\*-ek*, ce qui exige qu'on explique la présence de cet *e* quand il s'agit d'un radical terminé par une autre voyelle. Naturellement, des explications ont été trouvées. Elles restent conjecturales. A cela s'ajoute que la terminaison *\*-ek* apparaît également suffixée à un thème nominal ! Il se peut que ce *\*-k* n'ait été qu'un élément de renforcement dans le genre de l'enclitique *-kana/-känä* qu'on trouve dans les textes kalevaliens. Mais cela est également conjectural.

Ce qui frappe quand on regarde de près cet appareil divers et, il faut le dire, passablement hétéroclite, des formes non conjuguées du verbe lapon, c'est qu'il a été utilisé autrement que les formes correspondantes qui ont pu être identifiées en fennique. Le déverbatif en *-ma/mä*, celui en *-ja/-jä* ont servi à autre chose qu'en fennique. Ce désaccord entre le lapon et le fennique, déjà visible pour ce qui était des formes conjuguées

étudiées dans le volume précédent, dont il a été rendu compte ici, ne fait que s'accroître quand on fait entrer en ligne de compte les formes nominales. Alors se pose la question : puisque la conjugaison et l'appareil des formes non conjuguées qui lui est associé ont une forme si différente en lapon de celles qui les caractérisent en fennique, quand les conjugaisons laponnes et fenniques se sont-elles édifiées et quand leurs accessoires nominaux ont-ils été joints à ces conjugaisons ? En d'autres termes, le préfennique dont seraient issus à la fois le lapon et le fennique n'avait-il donc pas développé de conjugaison ? Mais alors comment expliquer le parallélisme de certaines formes entre le lapon, le fennique et certaines langues samoyèdes ? Si l'on suppose que l'ouralien avait déjà possédé une sorte de conjugaison, comment admettre que les deux langues issues du même préfennique aient divergé à ce point après leur séparation ? Il n'y a guère plus d'intervalle entre la conjugaison mordve ou la conjugaison tchérémisse et la conjugaison fennique qu'il n'y en a entre celle-ci et la conjugaison laponne dont Mikko Korhonen vient de nous donner un tableau tracé de main de maître.

A. SAUVAGEOT.

---

170. KARJALAN KIELEN SANAKIRJA (Dictionnaire de la langue carélienne). *Lexica Societatis Fenno-Ugricae XVI*, 2. Deuxième partie. 591 pages grand in-8°. Helsinki 1974.

Ce second volume est entièrement consacré à la lettre *K*. Cela n'a rien de surprenant puisque les mots commençant par *k-* sont relativement très nombreux dans les dictionnaires des différents dialectes fenniques. Chaque entrée est suivie des gloses qui explicitent en finnois suomi les différentes acceptions du vocable dont l'emploi est illustré par une locution ou une phrase plus ou moins longue selon les cas. Une partie seulement de cette phraséologie est traduite en finnois, le reste est laissé à la diligence de l'utilisateur, ce qui suppose que pour consulter l'ouvrage il faut disposer déjà de connaissances assez étendues en matière de dialectes caréliens. C'est que cette langue carélienne est en réalité un ensemble de dialectes qui divergent parfois assez sensiblement les uns des autres car la distance est assez grande entre les parlers du carélien septentrional et ceux du carélien d'Olonets, par exemple. Les matériaux présentés sont ceux qui ont été recueillis sur place et c'est seulement leur transcription phonétique (ou pourrait même dire phonologique) qui a été

normalisée afin de ne pas forcer le lecteur à interpréter des notations plus ou moins considérablement différentes. Dans ces conditions, ce dictionnaire est surtout un instrument de travail pour quiconque a affaire aux dialectes caréliens. Tel qu'il se présente, sur papier fort, avec une typographie d'une impeccable netteté, il apporte à la connaissance du carélien une contribution fondamentale. Qu'il ait coûté un labeur immense ne fait pas de doute pour celui qui le consulte et se représente ce que la rédaction de chaque article a pu exiger de circonspection, de rigueur, d'exactitude. Tous les finnisants porteront reconnaissance à la petite poignée de linguistes qui s'est dévouée à cette tâche ingrate entre toutes. Il faut féliciter en particulier le professeur Pertti Virtaranta d'avoir ajouté ce nouveau mérite à tous ceux qu'il a déjà acquis, en dirigeant la rédaction de cet ouvrage dont on attendra la suite avec impatience.

A. SAUVAGEOT.

- 
171. Aimo HAKANEN. — *Adjektiivien vastakohtasuhteet Suomen kielessä* (Les oppositions des adjectifs en finnois). Société de Littérature finnoise. 279 pages in-8°. Helsinki 1973.

L'auteur déclare d'emblée son intention qui est d'apporter une vérification des théories exprimées récemment au sujet de la structure sémantique de la langue. Il a choisi de traiter des adjectifs en finnois moderne et présente son étude comme le résultat d'une recherche purement synchronique. Mais pourquoi a-t-il choisi les adjectifs ou plutôt pourquoi a-t-il détaché ceux-ci de l'ensemble des noms? C'est parce que ces mots lui ont semblé se prêter davantage à l'établissement d'un réseau d'oppositions qui situeraient sémantiquement chaque adjectif par rapport aux autres avec lesquels il entre plus ou moins en relation dans l'usage qui est fait de la langue. Par « oppositions » il entend toutes sortes de relations : distinctives, contrastives, contradictoires, antonymiques, etc. Comme les théoriciens dont il s'inspire et dont il résume la doctrine ou plus exactement les différentes doctrines dans son introduction, il estime que pour apprécier pleinement ces « oppositions », il convient de tenir compte au moins dans certains cas des contextes et même des situations, des circonstances extralinguistiques dans lesquelles les vocables en question ont été utilisés. Tout cela part d'un postulat qui n'est pas formulé explicitement, à savoir que le contenu sémantique d'une langue est une « structure ». A l'intérieur de cette structure, les adjectifs



constitueraient un « système ». Il s'agit alors de trouver sur quoi repose ce « système ». Les « oppositions » répondraient ici, en quelque sorte, à celles que les phonologistes conçoivent de leur côté pour rendre compte des relations entre phonèmes. Elles refléteraient les « traits distinctifs » de chacun des éléments fonctionnant dans le même système. Tout cela s'inspire en dernière analyse de l'enseignement de Ferdinand de Saussure bien que son nom ne soit jamais mentionné. Il est vrai qu'il est indirectement reflété par une citation empruntée à un essai très brillant du regretté Paavo Ravila. L'auteur est saussurien par personne interposée. Ce n'est pas un reproche mais encore faut-il bien interpréter de Saussure et ne pas mêler sa doctrine aux théories échafaudées par des théoriciens d'autre inspiration.

Le corps de l'ouvrage, la partie qui constitue l'apport personnel de l'auteur, est un inventaire des formes et différentes catégories de mots conçus comme adjectifs en finnois contemporain. Pour ce qui est de l'emploi de ces mots et des valeurs qui leur sont reconnues, il a été procédé à une enquête parmi les étudiants de l'université de Turku et tout cet ensemble de documents nous donne un témoignage intéressant de ce qui se passe en finnois juste à un moment où l'emploi de l'adjectif se développe extraordinairement dans d'autres langues, notamment en français où il était de tradition de ne l'utiliser que modérément.

Que ressort-il de cet exposé ? Que beaucoup d'adjectifs véhiculent des concepts qui tranchent les uns sur les autres ? Mais ce ne sont pas seulement les adjectifs qui se comportent ainsi. Il y a antonymie entre *grand* et *petit*, *gros* et *mince*, entre *fort* et *faible*, etc. Cela se retrouve en finnois dans les oppositions *suuri* ≠ *pieni*, *paksu* ≠ *hoikka*, *vahva* ≠ *heikko*, etc. Mais le même adjectif peut entrer en « opposition » avec d'autres : *heikko* « faible, frêle, débile, etc. » ≠ *luja* « ferme, fort », *väkevä* « fort, vigoureux, robuste », etc. On peut évidemment caractériser tel adjectif en déterminant tous ceux avec lesquels il peut entrer en relation d'antonymie ou de synonymie (aspect qui n'a guère été pris en considération ici) mais cela revient à établir l'inventaire des stéréotypes phraséologiques dans lesquels on peut s'attendre à voir figurer l'adjectif en question. Cette « aire » d'emploi, pour être vraiment caractéristique de la place que l'adjectif choisi occupe dans l'usage de la langue n'est vraiment bien délimitée que si l'on tient également compte des substantifs que l'adjectif peut déterminer ou qualifier. Cela revient à dresser le tableau de tous les emplois du mot qu'on étudie. C'est ce qui se fait dans tout dictionnaire bien conçu. Mais cette recherche aboutit-elle à une représentation cohérente des phénomènes ? Autrement dit, nous livre-t-elle des données

qui puissent nous aider à reconstruire le « système » de l'adjectif en finnois comme dans toute autre langue?

Que l'on puisse définir assez nettement ce qu'est l'adjectif du point de vue morphologique, c'est évident, surtout dans une langue comme le finnois, qui dispose d'un appareil très imposant de suffixes dérivatifs adjectivaux, mais comment dessiner la « structure » de cet adjectif du point de vue sémantique? Les « oppositions » dont il est question ici ne délimitent que les aires d'emploi de chaque adjectif. Est-ce que c'est là l'expression d'une « structure »? Et si l'on fait allusion au « système sémantique » de l'adjectif, suffit-il de constater des « oppositions » pour démontrer l'existence d'un système de concepts exprimés par des adjectifs? Bien mieux, à partir du moment où l'on situe l'adjectif dans un contexte, surtout si ce « contexte » est fourni par des circonstances extra-linguistiques, ne tombe-t-on pas dans la contingence? L'auteur (p. 44) a fait allusion aux adjectifs désignant des couleurs et il constate des antonymies du type *valkoinen* « blanc »  $\neq$  *musta* « noir » qu'il complice par l'intercalation de *harmaa* « gris ». Il définit d'ailleurs le contraste en terme de physique et pour ce qui est du gris en termes de peinture (le gris est obtenu par mélange des couleurs). Il définit aussi *harmaa* « gris » comme un concept intermédiaire qui va du blanc au noir et permet de distinguer des degrés croissants ou décroissants de l'une ou l'autre couleur selon le sens dans lequel on se déplace. Tout cela est plausible mais n'a rien à voir avec la linguistique. Celle-ci intervient encore moins dans le cas, contingent, où l'opposition naît d'un usage ou d'une convention motivés par des considérations qui n'ont rien de commun avec le langage. Soit le mot *rouge* (*punainen*), il s'oppose à la fois à *vert* et à *orange* quand il s'agit de la circulation mais à *blanc* quand il est question de politique sociale, à *bleu* dans une acception politique dans l'Ouest de la France. Les grévistes opposent *jaune* à *rouge* et les anarchistes distinguent le *rouge* du *noir*. Le *rouge* attire l'attention sur tel « voyant » sans qu'il s'oppose dans ce cas à une autre couleur quelle qu'elle soit. L'opposition est alors *rouge*  $\neq$  zéro couleur. C'est cette dernière opposition qui se rencontre dans une locution telle que *La dame au chapeau rouge*. Certes, dans ce cas, l'auteur rappelle (p. 45) que le linguiste John Lyons a argué qu'un énoncé *Mary was wearing a red hat* implique une assertion qui écarte que le chapeau auquel il est fait allusion soit de toute autre couleur. La belle affaire! Tout constat est distinctif. Si nous disons « Il pleut », cela veut dire qu'il ne fait pas un temps sec. Dès que nous émettons un énoncé, il comporte une sélection, plus ou moins subtile. Mais une « découverte » de cette taille ne nous apprend rien sur la question de savoir si les significations exprimées par

la langue constituent une « structure sémantique ». Que dans nos pays, le noir soit la couleur du deuil, a pour conséquence que le noir entre pour cette raison en opposition avec toute couleur vive. Mais cette opposition est de nature sociale, elle n'a rien à voir en soi avec le « système » des adjectifs français, pas plus qu'avec le voile de crêpe fixé au chapeau des femmes ni avec le bout de tissu noir cousu au revers du veston ou du manteau des hommes. D'ailleurs, constamment, les adjectifs sont employés hors de toute opposition. Nous disons « avoir des idées noires » sans disposer de l'antonyme « avoir des idées blanches », par exemple et d'un autre côté, la locution « avoir des idées claires » n'a aucun rapport avec « avoir des idées noires ». A y regarder de près, on s'aperçoit que si l'on veut aller au-delà des phrases abstruses et des raisonnements plus ou moins arbitraires, on ne tombe nulle part sur le moindre fait qui puisse laisser supposer que les significations des mots isolés puissent constituer un « système » ou une « structure ». Il en est par contre autrement lorsqu'il s'agit de catégories générales de l'entendement. Mais c'est là une autre affaire.

Il reste que le livre de M. Aimo Hakanen est une source d'information sur l'état actuel de l'emploi de l'adjectif en finnois. A ce titre, il rendra service aux finnisants.

A. SAUVAGEOT.

---

172. Elvi ERÄMETSÄ. — *Verzeichnis der etymologisch behandelten finnischen Wörter III. Annales Academiae Scientiarum Fennicae.* Série B. Tome 186. 190 pages in-8°. Helsinki 1974.

Ce volume fait suite à ceux publiés précédemment par le regretté Kai Donner en 1932 et par le même auteur, M<sup>me</sup> Elvi Erämetsä, en 1953. Ce 3<sup>e</sup> tome couvre les années 1950-1965. Tous les mots finnois qui ont fait l'objet d'une explication étymologique y sont consignés avec les références qui permettent de se reporter à la publication où ils ont été étudiés. C'est le produit d'un labeur énorme mais d'une utilité inappréciable. C'est aussi un guide indispensable pour tous ceux qui veulent se renseigner sur l'étymologie de tel ou tel mot finnois. On ne saurait assez remercier la rédactrice de l'effort qu'elle a produit car il lui a fallu dépouiller un nombre incroyable de publications diverses. Un seul regret, c'est que les abréviations hongroises n'aient pas été reproduites telles qu'elles figurent dans les publications hongroises, ce qui aurait facilité la tâche de ceux qui utiliseront

l'ouvrage. Les linguistes qui ne sont pas spécialistes des langues ouraliennes feront bien de consulter cette liste de mots chaque fois qu'ils voudront faire état de l'étymologie d'un mot finnois. Ils y trouveront les références qui les mettront tout de suite sur la bonne voie pour se renseigner sûrement. Cela leur évitera de commettre des erreurs parfois grossières.

A. SAUVAGEOT.

- 
173. ACTA LINGUISTICA ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE.  
*Tomus XXIII. Fasciculus 1-2.* 276 p. in-8°. Akadémiai Kiadó.  
 Budapest 1973. Prix : 24 dollars.

Ce nouveau tome débute par un exposé très bref de notre confrère américain T. A. Sebeok, intitulé *Problems in the classification of signs* qui est une sorte de préliminaire à ce qu'on est convenu d'appeler la « sémiotique ». La question traitée est vaste et nous renverrons le lecteur à ce texte en langue accessible. Toutefois, nous ne pouvons pas, à cette occasion, accepter la distinction faite entre le « monologue intérieur » et le message « interpersonnel ». Cette distinction risque d'induire en erreur. En effet, nous parlons toujours à un interlocuteur. Le monologue, qu'il soit muet ou qu'il soit prononcé à haute voix, ne diffère en rien structuralement du dialogue. C'est que nous ne sommes jamais seuls avec nous-mêmes à partir du moment où nous nous servons du langage. Celui-ci est consubstantiel au dialogue. C'est que le langage est un appareil extérieur à nous, qui nous est imposé par la société où nous vivons. Si nous désirons être seuls avec nous-mêmes, nous sommes forcés d'abolir tout langage. Certaines recettes mystiques n'ont de sens que pour cette raison.

M. J. Zsilka revient sur ses vues maintes fois exposées en termes chaque fois presque identiques et avec les mêmes exemples factices. Cette fois, c'est pour nous révéler ce qu'il y a dans le langage (*The structure of meaning. The unity of the motion of meaning*). Nous ne nous arrêterons pas non plus sur cette étude mais nous signalerons à l'auteur qu'il a tort d'estimer qu'avec le verbe « écrire », on ne peut associer qu'un sujet humain (human being). Nous disons couramment : cette *plume* écrit fin, ce *stylo* écrit trop gros, cette *machine* écrit de travers, etc. Cette distinction est d'ailleurs futile car n'importe quel verbe peut être placé dans la dépendance de n'importe quel sujet si la nécessité l'exige. Rappelons aussi à l'auteur, qui semble l'avoir oublié, que tout énoncé linguistique est indépendant de la réalité, autrement dit



arbitraire. Un énoncé peut exprimer n'importe quelle absurdité. Durant des siècles, on a pu dire que le soleil tournait autour de la terre et que celle-ci était plate. Si l'on ne pouvait construire correctement que des énoncés portant renseignement sur des phénomènes réels, on ne s'exprimerait pas souvent. M. J. Zsilka devrait aussi se rappeler que la poésie dite « avant-gardiste » a tiré un grand parti de cette faculté du langage d'opérer en dehors de toute réalité.

Poursuivant les recherches de son maître, le regretté Wolfgang Steinitz, M. G. Ganschow restitue pour l'obougrien commun ce que Steinitz avait appelé des « voyelles » réduites. Il s'agit cette fois de l'o et de l'a réduit (en 1<sup>re</sup> syllabe ou syllabe radicale). C'est là un important complément apporté à la connaissance du vocalisme ancien de l'ostiak et du vogoul. L'auteur ne remonte pas jusqu'à l'état « ougrien ». Il y a à cela une bonne raison, car il faudrait faire alors entrer en ligne de compte le hongrois, puisque la tradition veut que le groupe ougrien ait compris outre l'ostiak et le vogoul le hongrois. Nous avons exprimé à plusieurs reprises nos doutes sur le bien-fondé de l'hypothèse d'après laquelle le groupe le plus oriental des langues dites finno-ougriennes se serait séparé à date très ancienne des langues fenno-permiennes. A y regarder de plus près, on est tenté de supposer que cette première scission n'a pas eu lieu. Par contre, l'ostiak et le vogoul présentent des caractères qui forcent à conclure qu'ils descendent d'un ancêtre commun, l'obougrien. Il faut dire aussi que ces deux idiomes ont coexisté dans une même aire durant des siècles et qu'ils ont agi l'un sur l'autre. Il serait utile d'essayer de démêler les interactions qui se sont exercées et ont contribué à leur conserver un faciès particulier. Steinitz avait été frappé de rencontrer en tchérimisse des phénomènes qui lui rappelaient l'ostiak. Sa disparition prématurée l'a empêché de poursuivre plus avant ses recherches dans ce sens. A cela s'ajoute que le turk tchouvache n'est pas non plus sans rappeler par certains aspects de son phonétisme ce que nous trouvons en ostiak. Il y a là un vaste champ ouvert à de futures investigations qui pourraient se révéler très fructueuses.

M. A. P. Feoktistov publie une liste de mots mordves restée manuscrite. Elle provient d'un recueil de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les mots mordves sont accompagnés de leur glose russe et de notes appropriées. C'est une précieuse contribution à l'étude du mordve qui ne semble pas avoir subi jusqu'à nos jours de changements bien importants.

M. O. Haas est frappé de constater que dans un certain nombre de langues balkaniques, un pronom personnel « explétif » est employé comme une sorte de relais du substantif qui sert de

complément d'objet. Il s'agit de locutions du type « La voiture, je la gare dans la cour ». Ces constructions sont attestées en albanais, en roumain, dans les parlers macédoniens, en bulgare moderne, en grec moderne et jusqu'en italien. S'agit-il partout d'un procédé utilisé pour ajouter un complément d'information, plus précisément, avons-nous affaire à de la surdétermination ? Dans une partie des exemples cités, il ne semble pas que ce soit le cas. L'auteur se demande s'il ne faut pas avoir dans ces faits autant d'effets produits par une action du hongrois dont on connaît la distinction entre conjugaison subjective et conjugaison objective. Le problème est d'apporter la preuve historique de cette action. En attendant, nous mettrons M. O. Haas en garde contre l'explication fournie par mon regretté maître Szinnyi. Les formes objectives de la conjugaison hongroise ne contiennent aucun élément déictique se référant à un quelconque objet. Une forme *várom* « je l'attends » signifie en réalité « mon attente » et a pour dépendance extra-syntaxique un sujet de 3<sup>e</sup> personne. C'est postérieurement que ce sujet a été conçu comme un complément d'objet.

M. F. Ördög résume ses recherches sur les noms propres de personnes tels qu'il en a fait le relevé sur le territoire de Göcsej et de Hetés dans le sud-ouest de la Transdanubie. J'en ai publié un compte rendu dans la Revue Internationale d'Onomastique (26<sup>e</sup> année, numéros 2-3, pp. 230-33).

Une chronique et des comptes rendus complètent ce volume qui contient par ailleurs d'autres études. Mais celles-ci ne ressortissent pas à notre discipline.

A. SAUVAGEOT.

174. ACTA LINGUISTICA ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE.  
*Tomus XXIII, fasciculus 3-4.* 165 pages in-8°. Budapest 1973.  
 Akadémiai Kiadó.

On lira avec profit le bref exposé de M. I. Szathmári sur l'influence que Petőfi a pu exercer sur la formation de la langue littéraire hongroise moderne. C'est écrit avec la clarté habituelle à l'auteur en qui nous reconnaissons l'un des meilleurs connaisseurs du passé récent de la langue hongroise. Malheureusement, ses intentions sont trop souvent trahies par l'incorrection ou l'insuffisance de la traduction française. Ainsi, le mot *forradalom* (p. 289) a commencé par signifier « effervescence » au sens figuré et non pas « émeute » (*sic*). C'est grâce à Petőfi que ce terme a pris le sens de « révolution ». Le traducteur aurait pu se donner la peine

de jeter un coup d'œil sur un exposé français concernant la langue hongroise. Au lieu d'employer la circonlocution « désinence locative intérieure » (*sic*), il aurait simplement écrit : « désinence de l'inessif, du cas inessif ». Au lieu du mot « hésitation », c'est *flottement* qu'il aurait fallu dire pour évoquer le comportement de Petőfi en matière de morphologie. Et puis, que veut dire « *annecter les genres en prose* » ? (p. 291). Il est vraiment dommage que ce genre d'imperfections puisse rendre difficile la compréhension de plus d'un passage.

M. J. M. Lipsky traite de ce qu'il appelle « *Alpha variables* ». Nous nous abstenons de tout commentaire puisque le lecteur pourra prendre lui-même connaissance de ce texte traitant de généralités qui ne sauraient nous intéresser ici. De même Madame Ilona Molnár expose ses vues critiques sur la grammaire « générative ». Ici encore il suffira d'avoir signalé cette étude déjà parue en hongrois et que nous avons précédemment mentionnée ici-même.

M. A. Szabó résume en termes clairs et généralement heureux les traits essentiels de la grammaire du grec ancien telle qu'elle a été proposée par les anciens Grecs eux-mêmes. Cet exposé vient à son heure nous rappeler que notre conception de la langue s'inspire toujours de l'enseignement des « grammairiens » classiques. Pourtant, vers la fin du siècle dernier, des efforts avaient été tentés pour nous en libérer et nous inciter à rechercher de nouvelles méthodes pour analyser les langues. Cette « libération » n'avait jamais été totale mais elle s'était manifestée quand même sous la forme d'un nombre important de travaux qui pouvaient faire naître quelque espoir. On sait que tout cet effort a été remis en question depuis une vingtaine d'années, en particulier par les écoles qui, prétendant jeter les fondements d'une linguistique véritablement scientifique, en sont revenues à la conception logicienne de la langue. Même quand on a pris soin de changer la terminologie, on opère avec les catégories reconnues par les Grecs et l'on en est venu à confondre celles-ci avec les démarches mêmes de l'entendement.

Une chronique très détaillée et très riche termine ce volume, complétée par des comptes rendus critiques dont certains sont d'un grand intérêt, notamment ceux de M<sup>me</sup> Edith Vértés et de M. K. Rédei.

A. SAUVAGEOT.

175. NYELVTUDOMÁNYI KÖZLEMÉNYEK (Communications linguistiques). Tome 75. Fasc. 2. 172 pages in-8°. Prix : 24 florins. Akadémiai Kiadó. Budapest 1973.

Ce nouveau fascicule communique les dernières réponses opposées par plusieurs linguistes hongrois aux réflexions qu'avait formulées M. Ferenc Kovács (qu'il ne faut pas confondre avec Ferenc Fabricius-Kovács). Précédemment, nous avions fait allusion ici à la controverse qui s'était déroulée de fascicule en fascicule entre l'auteur de ces réflexions, parues sous les deux titres successifs de « Tendances et enseignements » et « Histoire de la science, volontarisme ». En nous en faisant l'écho, nous avons été amené à rectifier certaines erreurs qui nous avaient choqué dans les propos de M. F. Kovács et nous avons signalé qu'il s'était élevé un tollé général à leur sujet parmi nos confrères hongrois. La rédaction des « Communications linguistiques » a cru devoir mettre fin à cette polémique dont le ton allait s'aggravant et, comme nous l'avons écrit, prenait de plus en plus l'allure d'un règlement de comptes entre personnes qui s'affrontaient pour des raisons de moins en moins scientifiques. Pourtant, le sujet de toute cette polémique est d'importance. M. F. Kovács reprochait aux linguistes hongrois d'avoir trop tardé à se mettre au courant des théories les plus récentes, élaborées hors de Hongrie, et, d'un autre côté, il révoquait en doute leur interprétation du langage, estimant qu'ils n'avaient pas encore su s'inspirer convenablement du marxisme-léninisme. A cet égard, l'une des réponses contenues dans ce fascicule, celle de M. Ferenc Bakos, replace la discussion dans son vrai cadre qui est celui de savoir comment il faut concevoir le signe linguistique et, partant, comment se représenter le fonctionnement du langage. Quant au problème de l'interprétation marxiste de la linguistique, il s'est posé depuis fort longtemps puisque des linguistes parisiens s'en étaient entretenus dès 1933 au cours de plusieurs colloques privés réunis à la diligence du regretté Paul Langevin. A vrai dire, ces entretiens, de très haute tenue et dépourvus de toute passion partisane, n'avaient pas débouché sur grand-chose. La définition du langage comme phénomène social n'était pas nouvelle. Antoine Meillet l'avait formulée en des termes exemplaires et s'était à cette occasion attiré les foudres d'un Hjalmar Falk, par exemple. On avait même reproché à ce qu'on appelait l'école de Paris de faire abusivement intervenir des considérations sociologiques dans la description diachronique des langues. Meillet avait tenté de montrer (et je suis de ceux qui pensent qu'il avait raison) que les grandes langues indo-européennes de civilisation avaient été élaborées par des « élites ». Il avait essayé de distinguer au sein de l'indo-européen deux traditions, celle des aristocraties et celle



des masses populaires. Mais le marxisme ne pouvait se réduire à cette seule manière de voir. Il aurait fallu dégager des règles de méthode s'inspirant de ses principes. Ce n'était pas commode car, il faut bien le dire, la pensée de Karl Marx et d'Engels (qui était pourtant linguiste) n'est pas très explicite en ce qui concerne le problème du langage. Il était d'autre part mal venu de s'en remettre à une interprétation matérialiste plus ou moins simpliste, condamnée avec raison par Lénine. Ce qu'on attendait des tenants du marxisme, c'était de révéler un aspect encore méconnu sinon ignoré du phénomène langage. Il aurait fallu montrer que le langage est extérieur à l'homme, qu'il est une matérialisation sonore dont l'esprit humain s'est emparée comme d'un outil, exactement comparable aux autres outils dont l'homme s'est servi pour devenir au cours des siècles ce qu'il est. Il aurait fallu rappeler que l'acquisition du langage se fait par l'accumulation, l'engrammation si l'on préfère, d'une multitude de stéréotypes conditionnés et que cette opération est imposée à tout individu. Il aurait fallu préciser que le langage n'est jamais complètement ni parfaitement utilisé ou maîtrisé par l'individu, que celui-ci ne peut exprimer par son truchement que ce que la mentalité collective a abstrait de son expérience vitale et que pour cette raison la pensée personnelle est proprement ineffable. Elle n'est exprimée qu'indirectement, tout comme les calculs des joueurs d'échecs ne s'expriment que par les mouvements qu'ils impriment aux pièces sur l'échiquier, en tenant compte des règles qui confèrent un sens à ces mouvements. Mais c'est ce que de Saussure avait déjà indiqué. Seulement ce qu'il n'avait pas conçu ou qu'il n'a pas eu le temps d'exprimer, c'est que le langage est travaillé par une contradiction irréductible, celle qui oppose la langue à la parole. En d'autres termes, la réalisation matérielle du langage, effectuée sous les espèces de la parole, sape perpétuellement l'édifice de la langue. A cela s'ajoute que l'individu et les collectivités interviennent constamment dans la définition des normes d'usage soit du parlé soit de l'écrit soit des deux à la fois. Dans ces conditions, le langage ne peut témoigner qu'indirectement et très partiellement du comportement ou des démarches de la pensée. Quant à la réalité extérieure à l'homme, elle n'est pas plus exprimable par les moyens du langage que ne l'est sa pensée individuelle. Les signes du langage ne servent qu'à repérer les phénomènes qui ont alimenté nos perceptions.

M. László Honti consacre deux « communications provisoires » à une question très controversée touchant le vocalisme de l'ostiak. Cette langue se distingue (avec partiellement le vogoul) par le fait qu'elle présente dans certaines de ses formes une sorte d'alternance vocalique. On oppose ainsi *ämp* « chien / *impəm* « mon chien (*ä/i*), *pat-* « avoir froid » / *putiγən* « (il, elle) a eu froid »

(*a/u*), *kol-* « écouter » / *kulī* « écoute » (2<sup>e</sup> pers. sg. impératif), *jont-* « coudre » / *jintap* « aiguille à coudre », *num-* « se souvenir » / *nomas* « pensée », etc. Ce phénomène avait été interprété par le regretté W. Steinitz comme le vestige d'une ancienne alternance vocalique uralienne, ce qui rejoignait les restitutions proposées notamment par le non moins regretté T. Lehtisalo. En effet, l'hypothèse de l'existence d'une alternance vocalique originelle facilitait l'explication de pas mal d'étymologies et, par voie de conséquence, elle offrait une assise plus large à la comparaison. Notre éminent confrère E. Itkonen s'était élevé contre une pareille hypothèse et j'avais ici même formulé des réserves. M. L. Honti a pris le problème par un autre bout. En examinant la structure morphologique des mots affectés par l'alternance vocalique, il a fait deux constatations : 1) que seule l'alternance *o/ä* (*ä* note ici une voyelle réduite ou très brève) peut remonter à l'époque où l'ostiak ne s'était pas encore séparé du vogoul, 2) que les autres alternances sont plus récentes et qu'une partie d'entre elles se répartissent inégalement d'un dialecte à l'autre. Mais dans l'un comme l'autre cas, il a montré que l'alternance résulte de l'action de la voyelle de la seconde syllabe sur celle de la syllabe radicale ou 1<sup>re</sup> syllabe. Nous nous trouvons donc devant un développement secondaire qui a commencé en ob-ougrien commun et a pris une certaine extension en ostiak alors qu'il n'a pas réussi à se généraliser en vogoul. Il n'est donc plus question de faire remonter ces alternances au finno-ougrien et encore moins à l'ouralien commun.

M<sup>me</sup> Anna Jászó A. présente un tableau de la conjugaison ostiake telle qu'elle apparaît dans le dialecte de la Sigva, aujourd'hui éteint, que nous ne connaissons que par les notes du linguiste et explorateur hongrois Antal Reguly. Cette contribution apporte un complément bien utile à notre connaissance encore si imparfaite des dialectes ostiaks. Comme elle repose sur des textes oraux de folklore, la langue dont il s'agit a un caractère archaïque qui n'est pas sans importance, surtout quand l'auteur indique qu'elle n'a trouvé qu'un nombre réduit de cas d'alternance vocalique et que ces cas concernent des catégories verbales de moindre fréquence (passé, impératif, etc.).

M. Helmut Katz s'attaque à deux traits du samoyède kamassique : le paradigme des noms possessivés et la marque de pluriel nominal en *-saŋ*, *-zaŋ*, *-seŋ*, *-səŋ*, etc. Malheureusement, notre connaissance de ce dialecte mort du samoyède méridional est très lacunaire. Le seul témoin qui ait pu en observer quelque peu le fonctionnement a été le grand M. A. Castrén. Son successeur Kai Donner n'a plus eu affaire qu'à un jargon moribond qui était pénétré de part en part d'éléments étrangers, surtout turks. Quant à Ago Künnap (*System und Ursprung der kamassischen*

*Flexionssuffixe I, Mémoires de la Société Finno-ougrienne*, tome 147), il n'a pu compléter sa documentation qu'à l'aide de ce que lui a livré la dernière des Kamassines, une brave femme qui, en dépit de son grand âge, a eu la gentillesse de rapprendre tant bien que mal à cette occasion des rudiments du patois dont elle avait usé dans son enfance. Il est par trop évident que son témoignage est dénué de toute valeur historique. Il apparaît qu'il est bien chimérique de vouloir restituer à partir de documents aussi incertains, aussi peu authentiques, telle ou telle partie de la grammaire kamassique originelle. Ainsi, la désinence *-n* qui marque le possesseur de 3<sup>e</sup> personne du singulier a tout l'air d'un emprunt à un parler tongous. Il en est de même du fameux pluriel dont on vient de lire quelques formes ci-dessus. Il rappelle le pluriel tongous en *\*-sa* qui était originellement un collectif. Le fait que le pluriel kamassique se retrouve en selkoup ne peut que confirmer cette hypothèse puisque nous savons que cette autre langue samoyède a également emprunté le pluriel tongous en *-l* et le collectif en *-je*, etc. Devant ces faits, il devient téméraire de raisonner sur la formation du pluriel kamassique en *-saŋ*, *-zaŋ*, etc., à partir d'une étymologie ouralienne.

M. Tamás Márk expose son interprétation de la structure syllabique en samoyède selkoup (samoyède ostiak) et il n'y a rien à redire à l'explication qu'il donne des faits samoyèdes. Par contre, dans son introduction, il se laisse aller à des généralités inacceptables. Selon lui, en effet (p. 401) la « syllabe n'a pas de fonction linguistique, c'est-à-dire qu'elle ressortit à la parole ». Plus loin, il ajoute que « si une combinaison de phonèmes n'apparaît pas au début du mot, elle ne peut pas non plus exister au début d'une syllabe à l'intérieur du mot. Inversement, si une combinaison de phonèmes ne peut pas se trouver en fin de mot, elle ne peut pas non plus figurer à la fin d'une syllabe à l'intérieur du mot » (p. 402). Il aurait fallu souligner qu'il s'agit d'une règle qui est appliquée en selkoup mais qui n'a pas de validité pour d'autres langues. Ainsi en finnois, dans les mots du cru (c'est de ceux-là seuls qu'il s'agit selon l'auteur), un *d-* ne saurait commencer le mot mais il peut commencer une syllabe interne : *sola* « la guerre » / *sodassa* « dans la guerre ». De même un *-k* ne peut terminer le mot en finnois normal mais il peut venir à la fin d'une syllabe intérieure : *kirjoitus* « écrit » / *kirjoituksel* « les écrits », etc. Si nous avons relevé ces assertions abusives, c'est parce qu'il apparaît trop souvent ces derniers temps dans les publications hongroises qu'on se lance imprudemment dans des généralisations hâtives. Avant de formuler ce qu'on croit être une règle universelle, il faut vérifier si elle n'est pas démentie dans quelque langue autre que celles avec lesquelles on opère.



D'autres études complètent ce volume, notamment une notule très bien venue de M<sup>me</sup> Edith Vártes sur la prédication en ostiak et plusieurs comptes rendus leur font suite. Il m'est particulièrement agréable d'avoir à remercier notre éminent collègue Béla Kálmán qui a pris la peine de rendre compte d'une manière très détaillée et très pertinente de l'*Édification de la langue hongroise*. Je lui sais particulièrement gré d'avoir insisté sur le fait que l'ouvrage en question ne se proposait pas de refléter l'enseignement des spécialistes hongrois sous tous ses aspects. Une histoire de la langue hongroise existe, c'est le vrai chef-d'œuvre que nous a donné mon vieil ami Géza Bárczi. J'aurais pu me contenter de le traduire, au besoin en y ajoutant quelques notes explicatives pour en faire mieux saisir la signification pour des lecteurs qui ne sont pas des Hongrois mais il fallait leur faire comprendre en quoi l'histoire de la langue hongroise se distingue de l'histoire d'autres langues. Je crois avoir répondu en cela au désir exprimé par mon regretté maître Zoltán Gombocz. Il voulait que la langue hongroise fût regardée avec d'autres yeux que des yeux hongrois. Ne s'agissait-il pas de répondre en quelque sorte à la dramatique question du poète hongrois :

*Szabad-e engem hidegen megértni?*

*Szabad-e köszönnel előlem kitérni?*

« Se peut-il qu'on me comprenne avec froideur?

Se peut-il qu'avec indifférence on se détourne de moi? »

Merci à Béla Kálmán d'avoir compris.

A. SAUVAGEOT.

176. NYELVTUDOMÁNYI KÖZLEMÉNYEK (Communications linguistiques). Tome 76. Fasc. 1-2, 486 pages in-8°. Budapest 1974. Akadémiai Kiadó. Prix : 48 florins.

Ces fascicules constituent un volume d'une épaisseur inhabituelle. C'est qu'ils sont consacrés à notre éminent confrère et ami David Fokos-Fuchs, qui célèbre ses 90 ans. Nous joignons nos félicitations à celles de nos confrères hongrois.

D'entrée, c'est M. J. Kiss qui nous propose ses réflexions sur le phénomène onomatopéique dans les langues finno-ougriennes, plus particulièrement en hongrois, finnois et estonien. Le problème est celui-ci : quels sont les caractéristiques des mots onomatopéiques? Comment les classe-t-on? Quelles distinctions fait-on entre les diverses sortes d'expressions « onomatopéiques »? On sait



que le finnois, par exemple, a développé remarquablement tout un système morphologique pour exprimer les sonorités, les effets lumineux, les mouvements, etc., de telle sorte qu'on ne peut rendre compte du lexique finnois sans traiter de ces vocables dont le rôle est devenu très important. Le hongrois s'est également doté de procédés commodes pour rendre des impressions souvent assez difficiles à définir. Par contre, l'estonien se trouve en retrait de ce point de vue. Les critères de l'onomatopée sont multiples car bien des facteurs interviennent pour conférer à un vocable une valeur expressive particulière. Le plus souvent, on s'est contenté de chercher du côté de la phonétique et l'on a, effectivement, constaté que certains phonèmes, davantage encore certains assemblages de phonèmes, produisent un effet « expressif », depuis l'imitation prétendue de tel bruit de la nature, de tel cri d'animal jusqu'à l'expression très complexe de mouvements combinés à des effets lumineux, à des bruits, etc. Les emprunts sont nombreux car il semble bien qu'une combinaison de sons insolite produise un effet « expressif ». C'est ainsi qu'une rapide enquête a montré que le verbe français *vociférer* est, chez certains locuteurs, plus expressif que *crier*, *hurler*, et même *brailler* ! La combinaison *kraš* qui n'est plus « expressive » dans « il crache » l'est par contre dans « l'avion s'est crashé au décollage », etc. Si nombreux que soient les travaux traitant de l'expressivité, bien des choses sont encore à explorer.

M. F. Havas pose une autre question : « quelle est la limite jusqu'où une langue donnée peut typologiquement s'éloigner des langues qui lui sont génétiquement apparentées et se manifeste-t-il dans cet éloignement une quelconque constante ? » Pour sa part, il constate que l'estonien présente une structure passablement différente de celle du finnois auquel il est étroitement apparenté. Cette constatation n'est pas nouvelle puisque nous y avons fait allusion au début même de notre carrière dans la 1<sup>re</sup> édition des *Langues du monde*. Il est frappant, en effet, qu'on dise en finnois *mene metsään* « va dans la forêt » et en estonien *mine metsa* « id. ». Dans le premier cas, le mouvement de pénétration s'exprime par la désinence *-n* devant laquelle la voyelle finale du mot s'allonge (*metsä* « forêt »), dans le second, le même mouvement est indiqué par la prononciation longue du *t* du groupe *ts* (*mettsa*). D'une part, la relation spatiale est supportée par un suffixe casuel, d'autre part, elle est signalée par une modification interne de la prononciation du mot. Il est évident que nous avons affaire à deux procédés qu'il est impossible de ramener l'un à l'autre. Mais, le finnois ne procède pas autrement que l'estonien dans certains cas. Ainsi en finnois, nous trouvons l'opposition *tulen* « je viens » / *tullen* « je pourrais venir », alors qu'en estonien nous

avons *tulen* « je viens » / *tuleksin* « je viendrais ». Alors que *tuleksin* se décompose en *tule-ksi-n* (*tule-* « venir », *-ksi-* « marque du conditionnel », *-n* désinence de 1<sup>re</sup> personne du singulier), le finnois *tullen* s'analyse en *tulle-n*. Certes, le sujet parlant sait que dans *tulle-*, il y a une assimilation (*-ll-* < *-ln-*) mais il n'empêche que la forme usuelle a pour marque distinctive un *-ll-* géméné qui s'oppose à l'*-l-* simple de *tulen* « je viens ».

Y a-t-il des lois ou une loi pour expliquer ce qui s'est passé? Certainement puisque nous pouvons aisément reconstituer le cours des changements phonétiques responsables de la plupart des phénomènes en question. La chute de l'*-n* final et la réduction de toute longue figurant après la première syllabe a provoqué un réaménagement du système. Le finnois distingue 3 cas dans *linna* « forteresse » / *linnan* « de la forteresse » (génitif sg.) / *linnaan* « dans la forteresse » (avec mouvement) mais l'estonien ne connaît plus que *linn* « ville » / *linna* « de la ville » et *linna* « dans la ville ». L'orthographe de cette dernière forme masque sa prononciation qui est *linnna* (on émet une géménée dont la 1<sup>re</sup> partie est longue). Le système est maintenu mais les procédés de différenciation ont changé.

L'altération ou la disparition du support phonique entraîne soit un réaménagement pour sauver le système sémantique soit la perte de ce dernier. Dans ce dernier cas, la structure totale de la langue peut être changée du tout au tout comme cela s'est produit en français et plus généralement dans les langues néolatines. Ce sont là des vérités bien connues, notamment des romanistes, des germanistes, des iranistes, etc. A cet effet destructeur s'ajoute le perpétuel réajustement analogique, l'effort de réfection, les interventions plus ou moins conscientes qui agissent le plus souvent dans le sens du maintien ou de la conservation mais peuvent aussi tendre à un refaçonnage plus ou moins important de la langue. Enfin, il y a les actions extérieures, qu'elles proviennent du substrat ou de l'adstrat ou même d'un quelconque superstrat. Mais pour rester dans le cadre de l'estonien, il est certain que l'allemand a agi profondément sur la langue. Par ailleurs, souvent, les deux structures, celle d'origine et celle innovée coexistent. A. Saareste a signalé que l'illatif singulier d'un mot tel que *maja* « maison » pouvait apparaître sous les trois formes *majja* (modification interne du mot), *majasse* (suffixation), *maja sisse* (locution postpositionnelle). Bien mieux, un même paradigme peut ressortir à deux ou trois structures distinctes, ce qui lui confère une remarquable complexité. Ainsi le mot *meel* « esprit » (*ee* note ici une voyelle ultralongue) a pour génitif sg. *meele* (*ee* = seulement une longue), pour partitif sg. *meelt* (*ee* ultralong) mais pour illatif sg., à côté de *meelde*, *meele* (*ee* ultralong). Le génitif pl. est *meelite*

(mais *ee* n'y est que long!) et l'inessif pl. est soit *meelis* (*ee* long) soit *meelles* (*ee* long) en face de l'inessif singulier *meeles* (*ee* long), etc. Alors où ranger l'estonien? Mais tout simplement parmi les innombrables langues qui ne sont ni flexionnelles (*sic*), ni agglutinatives (*sic*), ni synthétiques (*sic*), ni isolantes (*sic*). C'est ce que j'ai essayé de montrer pour ce qui est hongrois et du finnois mais il semble que M. F. Havas ne m'ait pas fait l'honneur de le lire. Il m'a contraint à rappeler des banalités. Quant aux statistiques communiquées, quelle en est la valeur? Comment ont-elles été établies? D'après quelles observations? A-t-on procédé avec des enregistrements ou sur de l'écrit? Pour ne prendre qu'un exemple, comment a été classé une forme hongroise telle que *tudja* « il, elle (le) sait »? Y a-t-il juxtaposition simple? Certainement non, puisque nous entendons *tud'd'â* (que les grammaires hongroises transcrivent en *tuggya*). Plus généralement existe-t-il vraiment une juxtaposition simple? Comme on le voit, le classement typologique des langues ne doit pas se faire à partir de simplifications abusives ni d'approximations. La réalité est qu'il n'y a pas de type franc en linguistique. Partout on ne rencontre que du composite et s'il faut établir une classification, c'est par le dosage des différents procédés employés par une langue qu'on peut y parvenir.

M. B. Wacha étudie la relation qui existe en hongrois entre le verbe et le complément d'objet. Cet exposé est divisé en deux parties de très inégale valeur. Dans une introduction qu'on ne peut dire historique puisqu'elle ne repose sur aucun témoignage ancien, l'auteur croit pouvoir restituer l'état de choses qui serait selon lui à l'origine de la scission de la conjugaison hongroise en deux formes : la subjective et l'objective. Partant de l'hypothèse, entièrement gratuite, que la marque *-t* qui affecte dès les plus anciens textes hongrois les substantifs compléments d'objet, représente un ancien déictique qui aurait signalé l'objet défini, il lui faut expliquer comment on est parvenu à l'état constaté historiquement, à savoir que le verbe hongrois connaît désormais trois « conjugaisons », l'une employée en combinaison avec un objet défini, une autre employée pour les verbes sans objet (le plus souvent les verbes intransitifs) ou avec un objet indéfini, une troisième enfin, défective, qui s'applique aux verbes intransitifs à acception plus ou moins « réfléchie », sauf pour ce qui est de deux exceptions. Cela revient à dire qu'il suppose que la relation objectale avait déjà trouvé une expression dans la préhistoire de la langue, cette expression étant supportée par le suffixe *-t*. Cette hypothèse de départ a tout faussé pour cette simple raison que la langue préhistorique n'a probablement pas connu la relation objectale, pas plus que l'esquimo, par exemple, auquel l'auteur



fait allusion mais qu'il aurait bien fait de considérer d'un peu plus près. Il me faut donc rappeler, avec mon maître Gombocz et avec G. Meszöly, que la relation objectale n'a trouvé d'expression que dans une marque exprimant une relation spatiale. Le *-t* de l'accusatif est identique à celui du locatif ancien et c'est probablement la raison de la disparition quasi totale de ce locatif en hongrois. Pour reprendre l'exemple même cité par M. B. Wacha, dans une locution *vadat lálók* « je vois du gibier », il ne faut pas voir dans le *-t* de *vadal* une marque exprimant la relation objectale entre *vad* « gibier » et *lálók* « je vois » mais une marque exprimant la localisation : « Dans du gibier, il y a l'action de voir ». Mais à quoi bon insister ? Je renverrai l'auteur à ce que j'ai déjà maintes fois exposé (notamment dans *l'Édification de la langue hongroise*, pp. 89-92). Voilà pour la première partie. La seconde partie, qui porte sur l'état actuel de la langue est au contraire très instructive et apporte des analyses précises, bien choisies, dans lesquelles, chose trop rare, il est tenu compte des faits de débit (répartition des accents de groupe, profil mélodique, conditions de débit).

M<sup>me</sup> Eva Korenchy revient sur le problème si complexe de la restitution du vocalisme ancien du permien (zyriène et votiak). Son étude porte essentiellement sur les voyelles de la première syllabe. Ces phonèmes ont subi au cours des siècles de profonds changements. On en jugera par les deux tableaux ci-dessous, l'un représentant le vocalisme restitué pour le finno-ougrien commun, l'autre celui proposé pour le permien commun (p. 40) :

Fgr	Perm.
<i>u</i>	<i>ü</i>
<i>ü</i>	
<i>a</i>	<i>ə, u</i>
<i>o</i>	
<i>ä</i>	<i>a</i>
<i>ä, e</i>	<i>ə, o</i>
<i>i</i>	<i>e, ə</i>

On trouve en effet, en prenant le finnois comme point de comparaison parce qu'il semble bien avoir conservé en gros un état de choses plus ancien : zyriène *juk-* « partager » / *f jaka-*, zyr. *ju* « cours d'eau » / *f joke-*, zyr. *līm* « neige » / *f lume-*, zyr. *sen* « veine, tendon » / *f suone-* (uo proviendrait d'un ancien *e*) long, votiak *tol* « hiver » / *f tele-*, zyr. *ol-*, votk *ul-* « vivre » / *f elä-*, zyr., votk *šinm-* « œil » / *f silmä*, zyr., votk *kijn* « froid, gelé » / *f kylmä* « froid », etc.

Ces altérations ont naturellement donné aux langues permien-



un aspect très particulier qui se caractérise, entre autres traits, par la perte de toute trace d'harmonie vocalique.

C'est aussi des voyelles anciennes du permien que traite M. F. Molnár, mais cette fois il s'agit des voyelles finales aussi bien thématiques que désinencielles ou suffixales car il n'est plus possible de distinguer les unes des autres dans plus d'un cas. En gros, ce qui ressort de cette étude, c'est que les voyelles finales du finno-ougrien se sont amuies, en particulier les voyelles thématiques. Les finales vocaliques conservées sont le résultat de divers processus de résorption qui se sont produits quand l'élargissement du mot comprenait une consonne finale qui a préservé la voyelle suffixale avant de disparaître elle-même. Ces phénomènes confèrent au permien moderne un aspect très usé. A un fgr \**vele* « eau » répond désormais en zyriène *va* et en votiak *vu*. La détérioration est même allée beaucoup plus loin qu'en hongrois, par exemple, où la voyelle thématique s'est conservée souvent devant le suffixe casuel ou modal ou désinenciel. Cette conservation est plus rare en permien. L'auteur évoque cette comparaison et constate que les deux évolutions présentent des caractères distincts. Il suppose en outre que l'amuïssement des finales vocaliques est dû à la réduction de la voyelle, ce qui est un phénomène banal. Quel enseignement peut-on tirer de ces faits? Pratiquement aucun en ce qui concerne les relations réciproques des langues finno-ougriennes. La détérioration des finales, notamment des finales vocaliques est le résultat d'un processus mécanique. Ce processus, purement phonatoire, s'amorce tout seul et se développe aussi longtemps qu'aucun obstacle ne lui est opposé. Ce qui requiert une explication, ce n'est pas cet amuïssement mais bien au contraire le maintien des finales. La conséquence de tout cela est que l'évolution constatée en permien n'autorise nullement à rapprocher ce groupe de parlers du hongrois où des développements analogues, mais non identiques, se sont produits à date ancienne. Cette date ancienne doit être située autour de l'an mille de notre ère. Les faits permien ont l'air d'être plus tardifs.

Notre éminent confrère Béla Kálmán a traduit en hongrois et annoté 9 textes oraux de durées inégales recueillis sur place par la spécialiste soviétique du vogoul, M<sup>me</sup> Rombandejeva. Ces textes ressortissent au vogoul du nord et nous apportent une contribution d'autant plus précieuse à la connaissance de ces parlers qu'ils ont été relevés dans des conditions qui garantissent leur authenticité. Une autre traduction, due à M. Mikola Tibor, qui s'est fait connaître par d'intéressants travaux sur le samoyède, nous présente un exposé de M<sup>me</sup> A. I. Kuzmina sur le système des phonèmes en samoyède selkoup (samoyède ostiak). C'est

l'étude la plus précise et la plus détaillée que nous possédions sur cette question. C'est avec impatience qu'on attendra les publications qui nous sont promises des documents relevés sur place par l'auteur et qui sont susceptibles de modifier grandement notre connaissance de ces dialectes samoyèdes encore si mal explorés.

Aux turkologues, il convient de signaler l'étude de M. Gy. Hazai sur les notations en turk osmanli de Bartholomaeus Georgievits.

M<sup>me</sup> Zita Réger traite de son côté un cas très intéressant de bilinguisme : celui de jeunes enfants tziganes fréquentant l'école primaire hongroise. Le résumé, trop bref, est en français.

M. T. Szende présente une étude très détaillée sur le rôle de la langue dans la formation d'un certain nombre de phonèmes en hongrois. Il illustre sa démonstration de palatogrammes qui reflètent très clairement ce qui se passe.

Il nous suffira de signaler brièvement les contributions concernant des questions plus générales. On trouve ainsi un exposé de M. J. Bańcerowski sur « La nature de la langue et le modelage (= mise en « modèles ») de la communication linguistique ». On a la surprise d'y lire entre autres assertions audacieuses « La langue naturelle (?) est donc en rapport étroit avec la réalité objective » (*sic*) (p. 280). M. B. Buda dit tout d'un trait son opinion dans un exposé que n'illustre aucun exemple concret et qui est suivi d'un résumé anglais de 7 lignes et demie sous le titre : *The Role of the Cognitive Structure in the Internal Regulation of Behavior*. Pas un seul travail des cérébralistes français n'est cité, ce qui explique pourquoi les idées émises sont largement dépassées. M. G. Kemény nous entretient des distinctions qu'il fait entre « Signification lexicale-Signification contextuelle-Signification poétique ». La partie théorique est présentée d'abord et un exemple de son application, peu heureusement choisi, est fourni ensuite. C'est mettre la charrue avant les bœufs. Comme la « signification poétique » n'est pas définie, ni spécialement illustrée par des exemples clairs, le tout reste dans un vague qui prête à toute généralisation. Quand nous entendons dire par un théoricien de l'économie politique « les *clignotants* de crise viennent de s'allumer », avons-nous affaire à de la poésie ? On le croirait si l'on considérait avec l'auteur que toute comparaison est poétique, comme dans la phrase de l'écrivain hongrois Krudy qu'il cite, entre autres exemples : ... « le sommeil vole doucement vers le lit comme un papillon fatigué qui rentre se reposer ». Et que dire du propos du président de la République Française (4-12-1974) déclarant « qu'il est indispensable de *muscler* l'économie française » ? En lisant ces divers exposés généraux, on a l'impression que leurs auteurs, trop pressés de formuler des théories, n'ont pas pris le temps de chercher assez d'exemples soit pour les illustrer, soit pour les vérifier. Tout se passe comme

si la méthode choisie était : théorie d'abord, analyse des faits ensuite. Il ne surprend plus alors que, comme le proclamait Karl Marx, les faits se vengent.

Des étymologies, dont plusieurs sont à retenir et des comptes rendus, parfois très extensifs et fort intéressants, complètent ce gros volume.

A. SAUVAGEOT.

177. MAGYAR NYELV (La langue hongroise). *Bulletin de la Société hongroise de linguistique*. Tome LXIX. 1973. 4 fascicules totalisant 512 pages in-8°. Prix du fascicule : 14 florins. Éditions de l'Académie. Budapest.

De la quantité imposante d'études petites et grandes qui remplissent ces fascicules, nous n'extrairons que les exposés qui présentent un intérêt général.

M. György Hegyi, inversant l'ordre habituel observé par les historiens des langues, essaie de démontrer que le complément circonstanciel de cause a précédé dans l'évolution des langues le complément de lieu. Pour y parvenir, il part de ce postulat que la phrase complexe s'est développée avant la phrase simple. Au début, l'énoncé, encore proche du cri-signal, aurait été un « monème » ou si l'on veut une séquence sonore dont les constituants étaient indifférenciés. L'étape suivante aurait été celle de l'énoncé binaire. Mais les deux termes distingués l'un de l'autre n'auraient pas formé une phrase simple. Une sorte de subordination sans articulation autre qu'orale aurait caractérisé ces constructions. C'est ce qui se serait en quelque sorte conservé dans des énoncés hongrois du type : *Hideg van, fázom* « Il fait froid, je gèle ». Il est de fait qu'en français aussi nous trouvons ce genre de constructions que j'ai d'ailleurs décrites à plusieurs reprises. Mais une question préalable vient à l'esprit : est-il si sûr que nous ayons affaire à une « subordination » ? Dans une petite étude parue dans la Revue des Études Finno-ougriennes, j'ai montré que le profil phonique de ce genre de constructions était identique à celui des énoncés du type : *A víz meleg* « L'eau est chaude ». En effet, le premier terme porte un accent marqué sur la première syllabe (*hi-* de *hideg* dans l'exemple mentionné par M. G. Hegyi) tandis qu'un second accent, également marqué affecte la première syllabe du second terme (*fá-* de *fázom*). Une césure coupe le premier terme du second. Cela revient à dire que le 1<sup>er</sup> terme se comporte comme s'il était le sujet grammatical du second terme, lequel ferait ici fonction de prédicat. Où se situerait alors le « complément de



cause»? M. G. Hegyi procède à rebours de ce qu'avait essayé de faire Descartes. On se rappelle qu'il n'était pas satisfait de son *Cogito, ergo sum* dans lequel il voyait un syllogisme. Il l'avait traduit par « Je pense, donc je suis » qui en était le décalque français. Il avait ensuite estimé qu'il vaudrait mieux dire : « Je pense, je suis » afin de mettre en relief le fait qu'il s'agissait simplement d'une constatation n'impliquant pas de raisonnement. Il s'agissait en somme d'exprimer la simultanéité. Malheureusement, le français, qui aujourd'hui peut dire « je pense, je suis » ne peut se soustraire à la servitude du temps. Tout énoncé se déroule dans le temps et est de ce fait irréversible. Cette irréversibilité suggère que le fait qui précède est à l'origine de celui qui suit. Le passé commande le présent qui commande à son tour l'avenir. Mais faut-il voir là-dedans une notion de cause? C'est ainsi que M. G. Hegyi déclare tout de go que dans le hongrois *Erdőben félek* « En forêt, j'ai peur », le mot *erdőben* « dans la forêt » est « complément de cause ». Ici, le profil phonique est différent. Nous n'entendons qu'un seul accent de groupe, portant sur la première syllabe du mot *erdő* « forêt », ce qui fait que du seul point de vue auditif, la séquence *Erdőben félek* se conçoit comme une sorte de syntagme déterminatif où la forme verbale conjuguée *félek* « j'ai peur » est déterminée par le mot qui la précède sans césure. Le vocable *erdőben* n'exprime pas une notion de cause mais apporte une information situant dans l'espace le phénomène de peur éprouvé par un locuteur de 1<sup>re</sup> personne du singulier. Il en aurait été autrement si nous avions eu affaire à un énoncé : *Az erdőtől félek* « J'ai peur de la forêt ». Souvent, il nous a été donné d'entendre « J'ai peur en avion ». Il ne nous viendrait pas à l'esprit de confondre cette expression avec « J'ai peur de l'avion » même si, dans certaines circonstances, les deux locutions peuvent paraître synonymes. Dans l'énoncé « J'ai peur en avion », le phénomène de la peur se trouve situé dans la position du locuteur quand il se trouve dans un avion. Ce n'est pas la même chose.

Mais il y a aussi une autre remarque à faire, concernant le concept de « cause ». Est-ce un concept « homogène »? La comparaison d'une langue à l'autre et l'histoire des langues nous enseignent que ce concept ne se dégage pas très clairement. Qu'on le veuille ou non, les constructions qui expriment le plus souvent la causalité sont fournies par des termes qui désignent la provenance, l'origine dans l'espace. L'auteur devrait d'autant mieux s'en souvenir que le hongrois exprime la causalité le plus souvent par l'emploi du cas « ablatif » (-tól/-től) : ... *szédült a dühtől és a gyűlölelettől* « ... il avait la tête qui lui tournait de rage et de haine. » (Déry Tibor, *A befejezellen mondat*, p. 114)? Les mots *dühtől* « de rage » et *gyűlölelettől* « de haine » sont des ablatifs qui se trouvent supporter



ici la notion d'origine. Il en est de même dans un grand nombre de langues. Dans d'autres, c'est le terme qui précède qui suggère la causalité par rapport au terme qui suit. Ces observations devenues banales ont amené les linguistes à supposer que l'expression de la causalité ne s'est élaborée que peu à peu à partir de ce que l'on peut appeler un complément circonstanciel d'origine, de provenance ou simplement de lieu, comme par exemple en polynésien. L'ambition de M. G. Hegyi est de renverser tout cela. Dans cette intention, il commence son propos par une longue dissertation sur les origines du langage, qui autorise toutes les spéculations. C'est sans aucun risque puisque nous ne possédons aucun témoignage du langage à ses débuts. Conformément à la sage tradition de notre Société, nous ne le suivrons pas dans son argumentation qui suppose l'existence d'une notion de causalité dès les tout premiers débuts de l'*homo sapiens* sur cette planète. Il reste à se demander pourquoi l'excellent périodique hongrois a cru devoir publier cet exposé qui relève plus du roman que de la science.

Nous ne sommes guère plus heureux avec M. Zsilka qui traite des groupes transformables en hongrois. Pour illustrer la question par un exemple français, il s'agit de deux sortes de phrases, celles qui peuvent « se transformer » et celles qui ne le peuvent pas. On a affaire à un groupe transformable dans le cas de notre :

Elle a passé les vitres à l'alcool / Elle a passé l'alcool sur les vitres.

La question est de savoir si les deux énoncés sont rigoureusement synonymes. S'ils ne le sont pas, le problème auquel s'attaque l'auteur est un faux problème. En français, les deux énoncés ne sont pas synonymes. Donc, il n'y a pas « transformation ». Pas plus qu'avec « Les vitres ont été passées à l'alcool » / « L'alcool a été passé sur les vitres ». Pour ce qui est des exemples hongrois sur lesquels l'auteur a opéré, ils sont tellement factices qu'il est impossible de se prononcer. De toute façon, on ne perçoit pas ce qui peut apporter quelque chose de nouveau dans ce genre d'analyse purement formelle sur des faits plus ou moins « apprêtés ».

M. Antal Nyíri revient sur une question fort controversée : la genèse de la conjugaison hongroise. Il exerce sa critique sur les hypothèses formulées jusqu'ici et il n'a pas trop de peine à dénoncer leur faiblesse. Comme je l'ai signalé tant de fois ici-même, l'appareil de la conjugaison hongroise, tel qu'il se présente dès les premiers monuments de la langue est quelque chose d'hétéroclite. C'est l'ensemble des désinences personnelles qui produit cet effet. Les désinences sont multiples et leur répartition ne laisse pas de surprendre. Ainsi, une terminaison *-k* joue le rôle de désinence de la 1<sup>re</sup> personne du singulier dans *várok* « j'attends » mais elle sert à marquer le pluriel de la 3<sup>e</sup> personne dans : *vártak* « (ils, elles) attendirent ». Nous retrouvons ce même *-k* à la fin de formes

telles que *várunk* « nous attendons », *várnék* « j'attendrais », *várjak* « que j'attende » et aussi dans *esik* « (il, elle) tombe », etc. La 2<sup>e</sup> personne de singulier est signalée tantôt par *-sz*, tantôt par *-l*, tantôt encore, dans la conjugaison dite objective, par *-d*, etc. Ce qui fait difficulté, c'est qu'on ne réussit pas à déterminer l'origine de l' *-sz* ni celle de l' *-l* et qu'on se demande toujours s'il faut voir dans le *-k* de la 1<sup>re</sup> personne du singulier le même morphème que le *-k* de pluriel des noms (*ház* « maison », *házak* « maisons »). A dire vrai, les analyses très précises de M. A. Nyíri convainquent d'une chose, à savoir que les explications proposées jusqu'ici sont très conjecturales mais elles ne nous apportent aucune solution qui serait acceptable. Ce qui reste, c'est que la conjugaison hongroise apparait de plus en plus comme un appareil construit après que le hongrois s'est séparé des autres dialectes finno-ougriens. Plus exactement, cet aménagement, ou réaménagement, s'est produit entre le moment de la séparation et celui où ont été consignés par écrit les monuments les plus anciens de la langue. Cela revient à dire que le phénomène se situe avant le xii<sup>e</sup> siècle. Il n'en demeure pas moins que l'explication de ces formes disparates qui constituent le paradigme de la conjugaison hongroise nous renseignerait fort opportunément sur la façon dont les langues finno-ougriennes ont différencié le verbe du nom.

M. László Deme traite d'un problème qui peut paraître mineur mais qui ne manque pas d'intérêt. Il s'agit de la graphie et aussi de la prononciation d'un certain nombre de termes d'emprunt qui ressortissent à ce qu'on peut appeler le vocabulaire « international » de l'Occident. Beaucoup de ces vocables savants présentent, selon qu'ils sont affectés de tel ou tel suffixe de dérivation, une alternance quantitative de l'une de leurs voyelles. Ainsi, le mot *dráma* (*á* = *ā* long illabial) alterne avec *dramatizál* « dramatiser », *dramaturg* « dramaturge, metteur en scène ». A *fatális* « fatal » s'oppose *fatalizmus*, *fatalista*, à *esztéta* « esthète » *esztetika*, *esztetikus*, *esztétizál*, etc. De même on a d'une part *illúzió* « illusion », *illuzórikus* « illusoire », etc. Ce type d'alternance est très différent des alternances traditionnelles constatées dans les mots du cru : *nyár* « été » / *nyarak* « étés », *madár* « oiseau » / *madarak* « oiseaux », celles-ci n'intéressant pas l'alternance *ó/o* et ne figurant que dans la dernière syllabe du thème des mots. Il est à peu près certain que la longue est prononcée dans la syllabe qui portait l'accent de mot dans la langue d'origine. Quand, dans cette même langue hongroise n'a pas opéré ce transfert mais il a tout simplement substitué une brève à la longue, en gardant l'accent de mot sur la première syllabe.

M. L. Deme aurait pu signaler qu'un phénomène analogue se

constate en finnois moderne : *fataalinen* « fatal », *fatalismi*, *fatalisti* ou *esteelti* « esthète », *esteliika*, *estelismi*, *estelisoida*. De même que le hongrois oppose *szláv* « slave » à *szlavista* « slaviste », le finnois distingue *slaavi* de *slavisti*, etc. Il existe pourtant une différence, c'est que le finnois conserve la voyelle longue devant certains suffixes de dérivation quand, dans la langue originale, la syllabe présuffixale est accentuée : *esteliikka*, *draama* / *dramaatikko* « dramaturge », *dramaattinen* « dramatique » mais *dramaliikka* « (art) dramatique », ce dernier mot provenant du suédois *dramatik* où l'accent porte sur la dernière syllabe et non pas de l'allemand *Dramatik* où il est situé sur l'avant-dernière. Il n'en demeure pas moins que le parallélisme entre les faits finnois et les faits hongrois est saisissant.

Dissimulée modestement dans une notule (pp. 210-212), une explication est présentée par notre éminent ami Géza Bárczi de l'étymologie des formes du conditionnel hongrois. Le suffixe modal de conditionnel a, en effet, la forme *-nā/-nē-* dont la quantité longue provient de l'amalgame par la voyelle suffixale d'un élément consonantique ancien. L'enseignement traditionnel suppose que cette finale consonantique était originellement un *\*-k*. Après réflexion, Bárczi propose d'y voir la trace d'une ancienne finale *\*-j*. L'intérêt de la démonstration réside en ceci que la finale *\*-k* était identifiée au *-k* qui, selon les théoriciens, aurait été la marque du présent de l'indicatif. En face, la finale *\*-j* s'expliquerait comme étant l'élément *\*-j* qui a été utilisé dans plusieurs langues finno-ougriennes pour exprimer le passé. La forme hongroise du conditionnel résulterait de la suffixation de ce *\*-j* au suffixe modal en *-na/-ne*. Rappelons qu'en finnois, le potentiel, qui correspond par sa forme au conditionnel hongrois ne se présente que sous les espèces du suffixe *-ne-*, sans aucun élargissement. La forme hongroise serait donc du type suffixe modal+suffixe temporel. Du point de vue sémantique, il n'y a rien de surprenant à cela puisque le passé (notamment celui du verbe d'existence) a fourni très souvent un appui pour développer le mode conditionnel. Le seul obstacle à écarter dans cette explication est celui que dresse la structure même des verbes finno-ougriens. Nulle part le suffixe modal n'est associé au suffixe temporel de passé. C'est la raison pour laquelle, l'indicatif est le seul mode disposant d'un passé simple. Il est vrai que l'ancienne explication n'était pas moins inconciliable avec cette incompatibilité puisque la finale *\*-k* aurait représenté le suffixe de présent, donc tout aussi difficile à associer à un suffixe modal. La solution Bárczi est plus élégante en ce sens qu'elle est plus satisfaisante du point de vue sémantique. On ne voit pas pourquoi le suffixe de conditionnel aurait été augmenté d'une marque de présent



alors qu'on saisit au contraire plus aisément que cette marque ait été celle du passé.

M. Lajos Lőrincze, traitant des difficultés que présente actuellement l'emploi de certaines formes de la conjugaison hongroise, examine la relation qui existe entre la « norme » et l'usage en matière de langage. Comme nous l'avons nous-même signalé çà et là, la conjugaison hongroise traverse une crise. En particulier, la langue usuelle a cessé d'employer, par exemple, la forme en *-nók/-nök* du conditionnel présent de la conjugaison objective. On entend et on lit désormais : *várnánk* « nous attendrions », que l'objet gouverné par le verbe soit indéfini ou défini. Naguère, on disait et surtout on écrivait *várnók* « nous l'attendrions » en face de *várnánk* « nous attendrions ». Il en était de même pour les verbes de vocalisme clair : *néznők* « nous le regarderions » / *néznénk* « nous regarderions ». Cela veut dire que la distinction des deux formes subjective (indéfinie) et objective (définie) de la conjugaison est abolie dans ce cas précis. Mais il était auparavant aboli également dans d'autres cas : *vártam* « j'attendais, je l'attendais », etc. M. L. Lőrincze, après avoir procédé à une enquête a examiné 250 réponses parvenues à son questionnaire. La grosse majorité de ces réponses (164) émanait de personnes ayant reçu une instruction supérieure. La plupart de ces personnes étaient même des professeurs d'enseignement secondaire. Les moins de 20 ans étaient 33, les personnes entre 20 et 30 ans 61, celles entre 30 et 40 ans 57, celles entre 40 et 50 ans 48, etc. Le dépouillement et l'analyse des réponses a révélé que sur 250 sujets, un seul était résolument partisan du retour à l'emploi exclusif des formes différenciées (donc *-nók/-nök* d'une part et d'autre part *-nánk/-nénk*).

Devant ces chiffres, l'auteur estime que la cause est entendue et que les formes spécifiques de la conjugaison objective du type en *-nók/-nök* sont pratiquement sorties de l'usage. Tout au plus peut-on espérer qu'elles seront utilisées dans certains cas pour conférer à l'énoncé une saveur archaïque. A ce propos, il se demande comment définir l'usage correct de la langue, surtout là où il s'oppose à la « norme » telle qu'elle était formulée traditionnellement. Il aboutit à la définition suivante : ... « nous pouvons dire que c'est l'usage habituel de la majorité des personnes instruites ne parlant pas un dialecte qui peut montrer la direction et être décisif en matière de norme linguistique. » Cela rejoint la définition souvent donnée pour le français où l'on s'accorde généralement à considérer comme déterminant l'usage de la langue tel qu'on l'observe dans les milieux cultivés de la capitale. Tout dialectalisme en est proscrit, de même que tout régionalisme et nous voyons les Hongrois observer sur ce point le même



comportement que ceux qui ont réglé le français. On peut même ajouter que cette lutte contre le dialectalisme a marqué toute l'histoire de la langue commune en Hongrie.

Parmi les nombreuses étymologies proposées, il en est deux qu'il convient de signaler. En premier lieu, Mme Margit Palló établit que le verbe *tojik* « pondre » est un emprunt ancien au turk. Il a fourni un dérivé *tojás* qui est l'appellation de l'œuf. Le nom de la poule est par ailleurs aussi un emprunt turk (*tyúk*). Cela prouve que les poules ont été introduites chez les anciens Hongrois par les Turks. Mais il y a plus, ce vocable *tojik* peut être rapproché du mot qui a fourni en finnois le verbe *tuo-* « apporter » et qui se retrouve dans plusieurs langues ouraliennes de telle sorte qu'on peut le restituer pour l'ouralien commun. Sa forme invite à le comparer au mot turk. On aurait affaire à un vocable ouralo-altaïque dont le sens original aurait été « produire, créer, faire naître, etc. ».

Les mots *avas* et *avar* désignent dialectalement ce qui est desséché, passé, périmé. Le mot *avas*, dans la langue commune, signifie désormais « rance, passé » alors qu'*avar* désigne l'herbe sèche et plus généralement les endroits où il y a de l'herbe sèche. Ces deux vocables ont une même étymologie qui est celle du mot *ó* « ancien, vétuste » dont le thème en *-v-* était *ava-* (*a* = *á*). Dans les dialectes, ces mots ont désigné des lieux-dits qui rappellent le temps où le bétail, laissé en liberté, hivernait dans les endroits où il était resté de l'herbe sèche. C'était l'époque où l'on ne se donnait pas la peine de ramasser le foin. Il demeurait sur pied dans les champs ou dans les clairières des bois. Il s'agit donc d'une pratique très ancienne et il est intéressant de constater qu'elle se reflète dans des mots d'origine ouralienne. Cela tend à prouver que l'élevage, même très primitif, s'est introduit chez les Hongrois plus anciennement qu'on ne le croyait.

Le spécialiste trouvera comme d'habitude, dans ces fascicules, une mine de renseignements et de nombreuses études de détail concernant le hongrois.

A. SAUVAGEOT.

- 
178. MAGYAR NYELV (La langue hongroise. *Bulletin de la Société hongroise de linguistique*). Tome LXX. 4 fascicules totalisant 512 pages in-8°. Budapest 1974. Akadémiai Kiadó. Prix : 14 florins le fascicule.

Parmi les contributions si nombreuses, si variées et d'intérêt plus ou moins général, plus ou moins spécial, on relèvera celles

qui dépassent le cadre des études hongroises proprement dites.

Nos confrères hongrois suivent attentivement ce qui se passe hors de leur frontières, celles-ci ne fermant pas leur horizon. Il est donc naturel qu'ils tournent leur attention vers ce qui s'appelle l'analyse linguistique du ou des styles. M. Zoltán Szabó traite donc de « L'analyse stylistique à la lumière des théories récentes des textes ». C'est une revue des opinions émises de différents côtés sur le problème du style et les définitions proposées en ce qui concerne les concepts qu'on se propose d'utiliser pour formuler une théorie générale sur la structuration du texte. L'auteur, qui n'a donné aucun spécimen d'analyse pour illustrer son propos, conclut en proposant de procéder en trois étapes successives : 1) observation et description des faits, 2) explication et interprétation, 3) appréciation. Ce sont là des recommandations générales qui n'apportent pas la moindre lumière sur ce qu'il convient de faire dans tel cas précis. Observer quoi? Expliquer quoi? Apprécier quoi et selon quel critère? Et d'abord, que faut-il entendre par « style ». Est-ce des formes du langage employées par tel individu, telle société ou tel genre littéraire qu'il s'agit? Est-ce des particularités de la parole ou des utilisations de la langue qu'on veut rendre compte? La parole n'est-elle pas en effet un « style »? Mais il y a aussi la mode, la tradition, etc. Avant de se disposer à établir un classement, une quelconque hiérarchie des valeurs (le mot *értékelés*, que nous avons traduit par « appréciation » est dérivé d'*érték* « valeur »), il faudrait d'abord commencer par révoquer en doute les définitions générales, les classements arbitraires et toutes ces controverses dont l'auteur nous a fourni un résumé. Il a raison de conseiller de commencer par la recherche.

Cet exposé est suivi d'un autre, de M. Gábor Kemény qui traite des « formes linguistiques de la représentation imagée ». C'est un vaste sujet et ce qui nous est exposé consiste en une revue rapide de théories formulées par un certain nombre de linguistes qui ont opiné plus ou moins heureusement sur la « stylistique ». Savoir de quels termes ils se sont servis pour définir ce phénomène vieux comme la langue n'est peut-être pas sans intérêt mais, en 1974, on aurait aimé voir les choses sous un aspect plus précis. En effet, les auteurs cités ou mentionnés se sont à peu près exclusivement occupés des manifestations écrites de la langue et ont opéré sur des textes littéraires. Il faudrait aujourd'hui procéder plus largement en utilisant des enregistrements pris sur le vif. Et puis, même en ce qui touche aux seuls emplois littéraires, on aurait avantage à faire entrer en ligne de compte les textes de folklore et aussi certains documents anciens (par exemple la poésie dite skaldique des anciens Norvégiens, etc.). Les généralités proposées jusqu'à présent ne nous mènent pas loin. L'expression

imaginée est la règle ; elle n'est pas limitée aux effets de style des littérateurs. Victor Hugo a produit le « pâtre promontoire » mais nous entendons parler tous les jours d'*usines-pilotes*, on entend aussi dire qu'on a « gommé le chômage », ou encore qu'il faut « muscler l'industrie », etc. La tâche du linguiste est de définir les constructions qui supportent ces images et de montrer le parti qui en a été tiré dans telle langue à tel moment de son évolution. En réalité, beaucoup a déjà été fait dans ce sens et il est caractéristique de constater que les théoriciens auxquels renvoie l'auteur se sont occupés moins d'analyser la nature des faits que de proposer une interprétation plus ou moins « logique » de ceux-ci. Est-ce encore de la linguistique ?

M. Endre RácZ jette un coup d'œil sur l'évolution récente de l'enseignement grammatical en Hongrie. En réalité il entend faire une sorte d'inventaire, sommaire, de l'entrée du transformationnisme et du générativisme dans le domaine de la linguistique hongroise. Sans oser trop critiquer les écoles à la mode, il fait valoir à juste titre que les auteurs des grammaires hongroises n'avaient pas attendu les « découvertes » du siècle pour interpréter les faits hongrois tels qu'ils leur apparaissaient. Ils avaient su utiliser la commutation des syntagmes et d'autres procédés d'analyse qui devaient être prônés ultérieurement comme autant d'inventions géniales. Il rend justice au grand linguiste hongrois Zsigmond Simonyi en qui on peut honorer le fondateur de la description moderne du hongrois. Il est vrai qu'il a constamment accompagné sa description de considérations diachroniques. M. E. RácZ le constate et, après avoir salué la mémoire de Saussure dont il pense qu'il a exercé une grande influence sur la linguistique hongroise contemporaine, ce que je me permettrai de mettre en doute, il reconnaît que les linguistes de Hongrie ne conçoivent pas de la même façon les « relations entre la linguistique descriptive et la linguistique historique » (p. 396) que le grand Genevois. C'est exact et se reflète assez clairement dans l'ouvrage collectif édité en 1972 sous le titre *The Hungarian Language* dont on peut dire qu'il ne diffère pas fondamentalement par sa conception de celui de Zg. Simonyi « *Die ungarische Sprache* ». Nos confrères hongrois, de même que beaucoup de linguistes d'Europe Centrale et Septentrionale, ne peuvent se résigner à comprendre que la linguistique synchronique et la linguistique diachronique s'excluent parce qu'elles procèdent de deux points de vue irréconciliables. C'est ce qu'avaient enseigné Antoine Meillet et J. Vendryès mais il semble que certaines vérités soient difficiles à percevoir. Cela dit, on se sera pas toujours d'accord avec les analyses proposées par l'auteur. C'est ainsi qu'il découpe un mot *padjaim* « mes bancs » en *pad-* « banc » / *-jai* « marque du pluriel » / *-m* « indice



de la personne ». Il préfère ce découpage à celui qui est souvent enseigné : *pad+ja+i* (marque du pluriel) + *-m* « indice de la personne ». Il craint que ce dernier procédé n'induisse à interpréter l'élément *-ja-* comme étant la marque de la 3<sup>e</sup> personne, ce qui est dans ce cas historiquement inexact, du moins partiellement. Il répugne évidemment à voir dans l'élément *-ja-* un élargissement purement articulatoire. Ce qui le gêne, c'est qu'on a parallèlement *padja* « son banc » (*pad-ja*) et *padjai* « leurs bancs » (*pad-ja-i*) où *ja* est ressenti comme la marque de la personne. Mais n'est-il pas plus simple de reconnaître que le *-ja-* assume une double fonction ? Cette notion de double fonction est de toute façon à retenir car la grammaire hongroise en connaît plusieurs autres cas : *szolgái* « ses serviteurs » s'oppose ainsi à *szolgai* « servile » (*szolga* « serviteur, servante ») où *-i* indique dans le 1<sup>er</sup> cas, après voyelle longue le possédé pluriel d'un possesseur de la 3<sup>e</sup> pers. sg. et dans l'autre cas, après voyelle brève l'adjectif dérivé, etc.

M. F. Papp a fouillé de fond en comble le lexique hongrois tel qu'il se trouve désormais consigné dans le grand dictionnaire intitulé *A magyar nyelv értelmező szótára* dont nous avons rendu compte lors de sa parution. La question qu'il se pose est de savoir quel rôle les éléments lexicaux du cru, ceux d'origine finno-ougrienne comme ceux développés au cours de l'histoire même du hongrois, ont pu jouer dans la constitution du lexique hongrois moderne. Il observe que si l'on ne tient compte que des entrées, on est porté à supposer que les vocables empruntés à des langues étrangères occupent une place prédominante mais dès que l'on y regarde de plus près, on s'aperçoit que ce sont les éléments autochtones qui ont produit le plus grand nombre de mots dérivés et même de mots composés. C'est ce qui garde au hongrois cet aspect particulier qui déconcerte tout étranger lorsqu'il parcourt les rues d'une ville de Hongrie. Il n'y rencontre que des enseignes ou des inscriptions qui lui sont totalement opaques : *út* (avenue), *kijárat* « sortie », *bejárat* « entrée », *urak* « messieurs », *hölgyek* « dames », *színház* « théâtre », *vár* « citadelle », etc.

M. J. Balázs présente quelques étymologies de mots qui jusqu'à présent sont considérés comme étant inexpliqués. Certaines de ces étymologies sont séduisantes, comme par exemple celle du mot *bogár* qui désigne tout insecte du genre scarabée ou y ressemble. Il y a quelque vraisemblance que nous ayons affaire à un terme onomatopéique. L'étymologie proposée pour *cselekedik*, *cselekszik* « agir, faire » est probablement juste. Elle consiste à rattacher ce verbe au mot *csel* « ruse, intrigue, etc. ». Il n'est pas non plus absurde de rattacher *elme* « esprit » à la famille du verbe *él* « vivre ». Les autres étymologies sont moins sûres, en particulier



celle proposée pour *nagy* « grand » et *talál* « trouver » ou encore *tekint* « regarder, considérer ».

M<sup>me</sup> Ilona Molnár montre comment le hongrois tend à développer l'emploi transitif de verbes onomatopéiques. Il s'agit de locutions telles que : *Csak egy pár szót nyögök vagy inkább köhögök...* (du poète Mihály Babits) « Je ne fais que gémir quelques mots, ou plutôt je les tousse. » Nous connaissons ces constructions, surtout en français parlé dans des tournures telles que : « Il bafouilla une excuse » sans parler des tournures littéraires du type « Il lui susurra quelques mots », etc. La seule différence est que ces emplois sont bien plus fréquents en hongrois où, plus généralement, les mots expressifs jouent un rôle d'une autre importance.

M. László Antal propose ce qu'il appelle des « schémas synchroniques ». En particulier, il étudie les différentes acceptions (liées à différentes fonctions syntagmatiques) présentées par le mot *elég* « assez » qui peut alternativement jouer le rôle de modificateur d'un adjectif, avec l'acception « assez » : *elég jó* « assez bon », de modificateur d'un adverbe *elég jól tanul* « il apprend (*tanul*) assez bien », de prédicat : *Tíz forint nem elég* « Dix florins ne sont pas assez », etc. Il remarque, avec raison, que l'acception de modificateur d'un adverbe peut être assumée par la forme élargie *eléggé* (cas translatif ou factif du mot *elég*), que l'acception prédicative peut être prise en charge par le dérivé *elegendő* « suffisant », etc. On ne voit pas trop à quoi tout cela peut bien mener, une fois faites les constatations ci-dessus. Nous relèverons avec surprise (p. 195) que la forme *kezem* « ma main, mes (deux) mains », construite avec un verbe transitif, serait un abrègement de l'accusatif *kezemet* dans une locution : *Megülöttem a kezem* « Je me suis cogné la main, les mains ». En réalité, nous n'en savons rien et il y a tout lieu de penser que c'est au contraire la forme élargie du *-t* de l'accusatif qui est plus tardive. En tout cas, cette remarque détonne dans une étude qui est présentée comme « synchronique ».

M<sup>me</sup> Erzsébet E. Abaffy revient sur un sujet souvent traité, celui de l'amuïssement de la voyelle thématique en position de fin de mot. Cet amuïssement s'est consommé à date historique puisque les documents les plus anciennement attestés du hongrois présentent encore des mots qui, lorsqu'ils ne portent aucun élargissement, se terminent soit en *-i* soit en *-ü*, selon que le corps du mot comporte des voyelles sombres ou des voyelles claires. Il est évident qu'une partie de ces finales remontent à des voyelles *\*-a* et *\*-ä* alors que les autres étaient probablement des *\*-e* et aussi des *\*-ę*. Un tel développement n'est que très banal. Partout, dans l'histoire phonétique des langues, nous rencontrons des cas où, en finale absolue, une voyelle ouverte s'est rétrécie puis réduite

pour finir par disparaître. M<sup>me</sup> Abaffy situe l'amorce de ce processus très loin dans le temps. Le rétrécissement général de toutes les voyelles en finale absolue se serait achevé au moment où les anciens Hongrois auraient commencé leur migration vers le sud. C'est là pure hypothèse car nous n'avons aucun document pour le prouver. Les emprunts du type du mot *homok* « sable, dune » ont été interprétés comme étant très anciens mais leur étymologie est plus qu'incertaine. Ce qui est certain par contre c'est que le *-k* de *homok* est un suffixe hongrois attaché à un thème *hom-* ou *homo-* qu'on retrouve dans le turk *kum*. Contrairement à ce qu'on a pu croire, le *h-* (*χ-* plus anciennement) de l'initiale n'est qu'une substitution tardive, intervenue lors de l'emprunt. Le hongrois, à ce stade de son évolution phonétique ne supportait pas de *k-* devant une voyelle sombre et il a aligné le turk *kum* sur les mots du type *hó* « mois, lunaison », *homlok* « front », etc. Il ne convient donc pas d'alléguer des témoignages aussi douteux. L'auteur range dans ce même processus général la réduction ou la résorption des finales ou de certains élargissements et elle rappelle que ce processus continue sous nos yeux tant dans les dialectes que dans la langue commune quand celle-ci est parlée avec plus ou moins de négligence. Cette identification est arbitraire car cette réduction des élargissements trop corpulents se constate dans toutes sortes de langues à des étapes diverses de leur histoire. Mais ce qui surprend le plus, c'est que l'auteur, pourtant très avertie, explique la réduction en question par le changement de civilisation qui s'est produit dans l'histoire des Hongrois. Ils se seraient mis à parler plus vite, sur un rythme plus rapide. Du coup, les syllabes inaccentuées auraient subi une réduction progressive. Nous dirons tout de suite que cette supposition est toute gratuite car le même phénomène s'est produit dans des langues dont on ne peut pas dire qu'elles aient connu les mêmes destins. Sans quitter le domaine ouralien, il est aisé de vérifier que l'estonien a perdu une partie de ses voyelles brèves finales durant une époque où la paysannerie d'Estonie a connu un dur esclavage. Pendant la même période, le Carélien du nord a conservé ses finales. En revanche, le lapon oriental a perdu les siennes. L'usure des finales est frappante en zyriène. En samoyède, plus particulièrement en selkoup, on note un commencement de réduction des voyelles brèves finales, etc. Attribuer cette réduction aux effets de la civilisation paraît plutôt téméraire. Le français a réduit ses finales alors que l'italien a conservé les siennes et ceci à une époque où c'est en Italie que se trouvait le foyer le plus actif de la civilisation. La réduction et l'amuïssement des finales est un phénomène universel (on le trouve dans les langues mélasiennes, très « réduites » par comparaison avec le polynésien).

Ce qu'il convient d'expliquer, ce n'est pas cette « usure » qui résulte de la phonation et de ses aléas mais bien le maintien. En finnois de Finlande la langue commune a récupéré ses finales que ses dialectes avaient déjà mises à mal mais cette récupération a été voulue. Une langue soigneusement élaborée et étroitement surveillée conserve mieux son phonétisme qu'un dialecte que ses usagers laissent filer sans s'inquiéter de ce qui en résultera. Il est frappant de constater que le hongrois commun (*köznyelv*) a conservé assez bien ses formes, en dépit des petites réductions qu'il a subies dans le parlé négligé. L'amuïssement des finales s'est accompli durant la période, préhistorique puis historique, où les Hongrois n'avaient pas encore pris conscience de l'intérêt vital qu'il y avait à maintenir en bon état leur langue nationale.

M. Jenő Kiss présente un certain nombre de réflexions sur le problème des onomatopées mais il apparaît, en dépit de la prudence avec laquelle il s'exprime, qu'il entend par là des faits de natures différentes. Il y a les mots qui expriment des bruits, des mouvements, des gestes, des perceptions diverses et d'autres qui suggèrent des sentiments ou des appréciations. Un mot français *bafouiller* n'est pas une « onomatopée » mais un vocable doté d'une certaine expressivité plus ou moins péjorative. Il faudrait commencer par définir avec plus de précision ces différences. D'un autre côté, l'auteur a raison de rappeler qu'en cette affaire les réactions sont très subjectives et cette subjectivité provient de l'expérience que chacun a pu faire de la langue et de ses moyens d'expression. Ainsi, pour l'auteur de ces lignes, un vocable tel que *vociférer* est « expressif », même plus expressif que le *brailler* ou le *hurler* de tous les jours qui s'est « banalisé ». Ce qui rend l'étude de ces phénomènes très difficile, c'est que le chercheur ne peut pas explorer les éléments sous-jacents qui interviennent dans l'appréciation de la valeur expressive du mot. Ce qui est sûr, c'est que les « onomatopées » ne sont pas des imitations de bruits ou de cris de la nature. Les bruiteurs le savent bien et quand ils veulent vraiment imiter le cri d'un animal ou le bruit d'un train, ils ne se servent pas de mots, ils émettent des sons qui n'ont rien à voir avec ceux du langage. Un mot, au cours de l'histoire de la langue, peut perdre ou au contraire acquérir une valeur expressive plus ou moins déterminée et ce changement est dû aux conditions et aux circonstances dans lesquelles il est employé. Le support phonique est contaminé par l'acception qu'il véhicule. Ainsi, les mots français *patrouille*, *dépouille*, etc., ne sont pas « expressifs » mais *ratatouille*, *embrouille*, *arsouille*, etc., le sont. Un terme comme *andouille* n'est pas « expressif » chez le charcutier mais il le devient dans la conversation quand on traite quelqu'un d'*andouille*, etc.

Pour toutes ces raisons, il est aventureux de vouloir qualifier d'onomatopée tel ou tel vocable dont on croit entrevoir l'étymologie. Plus exactement, c'est quand on ne parvient pas à assigner à un mot une étymologie acceptable qu'on le range dans les « onomatopées », classe de mots qui est un véritable fourre-tout. Il vaudrait mieux commencer par relever dans chaque langue les vraies onomatopées, celles qui se sont créées sous nos yeux ou, plutôt, à nos oreilles, comme en français le mot *bla-bla* (et son dérivé *blablater*), etc. A quel point il faut être prudent nous est rappelé par le cas du français *zigouiller* « tuer, assassiner » qui est manifestement « expressif » mais qui n'a rien à faire avec le mot *zigue* (un joyeux *zigue*). N'y a-t-il pas à craindre qu'un étymologiste, en l'an 2000 et quelques, ne s'avise de lier étymologiquement *zigue* et *zigouiller*? Pour cette raison et bien d'autres qui s'y ajoutent, il est difficile de prendre pour de l'argent comptant les mentions « onomatopée » ou d'autres, analogues, qu'on rencontre trop souvent dans les dictionnaires étymologiques.

Notre excellent confrère István Szathmári, qui a la charge de la chaire de langue hongroise à l'université de Budapest expose les dispositions qu'il propose de prendre pour instituer une prospection générale des formes des variantes régionales de la langue commune. Voilà une initiative qui devrait être imitée en France où il serait également très utile de connaître où en est le français régional.

Un grand nombre de notules, de comptes rendus et d'informations de toutes sortes complètent ces fascicules.

A. SAUVAGEOT.

179. MAGYAR NYELVŐR (Le gardien de la langue hongroise). Tome 97. (1973). 4 fasc. totalisant 512 pages in-8°. Akadémiai Kiadó. Budapest. Prix du fasc. : 9 florins.

Il y a plus de cent ans que ce vaillant périodique a vu le jour, très officiellement, avec la bénédiction du pouvoir et sous le contrôle de l'Académie hongroise des Sciences. Il avait été confié à Gábor Szarvas qui passait aux yeux de ses contemporains pour l'un des meilleurs connaisseurs de la langue hongroise. La mission qui lui incombait était simple mais difficile : remettre de l'ordre dans une langue écrite que trop d'innovateurs avaient bourrée de vocables plus ou moins heureusement fabriqués et que trop d'usagers avaient plus ou moins défigurée en y introduisant des façons de s'exprimer étrangères. Dès ses premiers cahiers,



le *Magyar Nyelvőr* partit vigoureusement en guerre contre les innovations et contre ce qui déparait la langue. En somme, dans une certaine mesure, Szarvas a joué pour le hongrois le même rôle qu'un Malherbe, aidé d'un Vaugelas, d'un Lancelot et de tant d'autres, ont eu dans l'histoire du français. Il dota le hongrois de « règles certaines » et se mit à émonder le vocabulaire comme le style. Son action ne fut pas toujours bienfaisante car elle tendait plus à retrancher qu'à perfectionner. Elle suscita de véhémentes protestations et une sorte de controverse s'institua qui se poursuivit jusque vers la fin du siècle. Notre confrère István Szathmári s'en explique à ce sujet et fait valoir tout ce qui a été réalisé par les animateurs de ce périodique. Ils ont marqué les distinctions à observer entre les différents styles, débroussaillé le maquis des synonymes, régularisé les formes des mots en élaguant les variantes plus ou moins dialectales, résolument condamné les locutions qui sentaient par trop le décalque de l'allemand surtout mais aussi du français. On a aussi réglé l'ordre des mots, etc. Le successeur de Szarvas à la tête de la revue fut Zsigmond Simonyi en qui la linguistique hongroise révère un de ses grands hommes. Il était linguiste et représenta une tendance modératrice. L'esprit combattif du fondateur fit place à la réflexion de l'homme de science. A partir de 1920, mon ami et collaborateur Joseph Balassa eut la tâche délicate de sauver la revue de la totale perdition. Soutenue par le pouvoir à ses débuts, elle était tombée en disgrâce et dut même cesser de paraître. C'est le regretté Ödön Beke dont le nom reste attaché à la prospection du tchéchéisme à laquelle il a apporté une contribution décisive, qui reprit la revue en 1946 et il l'anima jusqu'en 1954, année où il fut relayé par Lajos Lőrincze, spécialiste de la régulation de la langue, qui lui a donné une allure nouvelle. Désormais, le *Magyar Nyelvőr* consacre ses efforts aux problèmes que pose la normalisation de la langue sous tous ses aspects. Parallèlement, il tient ses lecteurs au courant de ce qui se passe ailleurs afin qu'ils puissent mieux situer le travail de perfectionnement de la langue et constater qu'il se poursuit à la lumière des dernières acquisitions de la linguistique.

Parmi les contributions qui présentent un intérêt général, on peut relever d'abord celle de M. László Jakab qui porte sur les verbes hongrois où l'harmonie vocalique apparaît sous un jour particulier qui est celui-ci : le thème du verbe ou son radical comporte une voyelle indifférente (*i, í, ë, é*) et ses élargissements peuvent être selon les cas de vocalisme clair, de vocalisme sombre ou encore de vocalisme indifférent ou neutre. En réalité, le problème ne se pose que dans deux cas : 1) quand on conjugue le verbe primaire, donc dépourvu d'élargissement, ou quand le premier élargissement contient une voyelle indifférente, ce qui prolonge

l'incertitude. Un verbe *ír* « (il, elle) écrit » se conjugue *írok* « j'écris », *írom* « je l'écris », *írnak* « ils écrivent », *írlök* « vous écrivez ». C'est un mot à vocalisme sombre. Par contre, un verbe *csíp* « piquer, pincer » fait *csípek* « je pince », *csípem* « je le pince », *csípnék* « ils pincent », *csíptek* « vous pincez », etc. C'est un mot à vocalisme clair. Théoriquement, on ne peut pas savoir d'avance comment conjuguer d'une part un mot *diszil* « orner » et d'autre part un mot *rilkil* « raréfier, éclaircir, espacer ». Faut-il ajouter aux deux verbes des élargissements à voyelle sombre, à voyelle claire ou faut-il distinguer ces deux mots et traiter l'un en mot sombre et l'autre en mot clair? A vrai dire, le problème ne se pose pas au sujet hongrois de naissance car, en faisant l'apprentissage de sa langue maternelle, il a pris peu à peu connaissance des rapports associatifs entretenus par chacun des verbes de ce type. Celui qui hésite et s'expose à se tromper, c'est l'étranger qui apprend le hongrois. Je me suis trouvé personnellement devant cette difficulté et ensuite j'ai été dans la nécessité de guider les étudiants qui la rencontraient.

En réalité, le problème est plus complexe que ne le pose M. L. Jakab car il se retrouve pour les noms, substantifs et adjectifs. Les monosyllabes tels que *nyíl* « flèche », *sír* « tombeau », *zsír* « graisse », *hír* « nouvelle, message », etc., placent le débutant devant le même dilemme. On dit *nyilak* « des flèches », *sírok* « des tombeaux » mais *hírek* « des nouvelles », etc. J'ai pu constater que ce qui guide l'élève, c'est l'appartenance de chacun de ces mots à un paradigme déterminé. L'ensemble des rapports associatifs qui situent le mot forme une sorte de montage où chaque forme d'emploi évoque la série des autres qui constituent le paradigme propre à ce type de mots. A cela s'ajoutent d'autres repères. Ainsi, la plupart des verbes en *-ír* sont de vocalisme sombre (*bír* « pouvoir, avoir la force », *nyír* « tailler, couper », *írt* « extirper », *sír* « pleurer », *ír* « onguent », etc.). Toute une série de recoupements interviennent qui aident le débutant à reconnaître les monosyllabes ambigus et à sortir de l'ambiguïté. L'expérience de 36 années d'enseignement a démontré que l'ambiguïté en question n'était pas à ranger parmi les difficultés majeures de l'enseignement du hongrois.

M. Gyula Herceg réexamine à son tour les locutions comportant des appositions et il montre en citant de nombreux exemples que le hongrois, pour mettre en relief tel ou tel concept, telle ou telle situation, utilise volontiers l'apposition. Celle-ci peut apparaître comme un segment de phrase détaché du reste de la phrase au moyen d'une césure plus ou moins fortement marquée ou sous une forme plus complexe quand les éléments ainsi détachés sont reliés, par exemple au verbe de la phrase précédente ou suivante par une relation syntagmatique : *Egyellen ünnepet tartottak, a*

*kálvinisták nagy ünnepét* (Gy. Illyés) « Ils célébraient une seule fête, la grande fête des calvinistes. » On a de même : *Egy nő ment előtte. Magas, egyenes, karcsú nő* « Une femme allait devant lui, grande, droite, svelte ». Le profil mélodique de ces constructions rappelle celui des locutions françaises correspondantes : césure suivie d'une élévation de la voix marquant en même temps un accent d'intensité sur la 1<sup>re</sup> syllabe du lexème mis en vedette. Ainsi, dans le dernier exemple cité, on entend distinctement '*Magas* - '*egyenes* - '*karcsú nő*. Ce procédé se retrouve aussi dans d'autres langues du monde occidental.

Notre excellent confrère Iván Fónagy présente une petite étude instrumentale très suggestive sur la prononciation d'une phrase interrogative banale en apparence : *Az én hibám volt?* « Était-ce de ma faute? ». Il n'est pas possible de nous arrêter ici sur les observations très fines suggérées à l'auteur par les mesures qu'il a prises avec les machines dont il s'est servi. Il en résulte que la phrase interrogative, même en hongrois, est loin d'être aussi simple qu'on a voulu se la représenter. Ce qui est intéressant dans le cas étudié ici, c'est qu'une phrase émise par un acteur et imitée par des personnes cultivées qui se sont prêtées à l'expérience, a été comprise par les uns comme étant déclarative et par d'autres comme étant interrogative. Et selon la façon dont elle a été interprétée à l'écoute, elle a été reproduite en écho selon des variantes appropriées. La tenue prolongée des notes élevées semble avoir caractérisé la phrase interrogative. Cette étude n'est pas suivie de résumé en langue autre que le hongrois. Elle mériterait d'être publiée ailleurs dans une langue de plus grande diffusion.

Notre confrère et ami Joseph Erdódi présente un rapide historique des relations linguistiques austro-hongroises. L'allemand d'Autriche, plus particulièrement celui de Vienne, a exercé une grosse influence sur le hongrois tant que la Hongrie est restée associée à l'Autriche au sein de la double monarchie. Certes, cette action avait commencé dès les premiers contacts entre Allemands et conquérants hongrois mais elle a culminé au xix<sup>e</sup> siècle. Le lexique des expressions quotidiennes s'est empli de mots et de locutions et je me rappelle qu'il n'y a pas si longtemps, un menu de restaurant hongrois s'ornait de toutes sortes de termes autrichiens à peine assimilés. Une grande partie de ces vocables sont en train de sortir de l'usage, ce qui s'explique assez si l'on songe que la Hongrie vit sa vie à part depuis 1918. Le bouleversement social qui s'est produit à la fin de la seconde guerre mondiale a changé considérablement les conditions d'existence et les termes d'autrefois ont perdu toute utilité. Un nouveau vocabulaire, une nouvelle terminologie sont en voie de se constituer. On aura profit à se reporter à cet exposé, très clair et très ferme qui apporte



de nombreuses illustrations à l'histoire des relations austro-hongroises.

M. Tamás Szende nous entretient de la « norme » en matière de langue parlée (*beszédnorma*). Après avoir récapitulé un certain nombre d'assertions ou de propositions émises par différents théoriciens, dont la liste est d'ailleurs incomplète de beaucoup et confirme que nos confrères de Hongrie ne suivent pas de très près ce qui s'écrit dans les pays d'Occident, les États-Unis exceptés, il aboutit à une distinction pour le moins curieuse des faits de prononciations. Il oppose en effet le « normatif » au « général » et déclare que le premier répond à la notion de « validité » (*érvényesség*) tandis que le second n'est rien d'autre que le « conventionnel ». C'est évidemment un effort pour détacher la notion de norme de la notion d'usage. Là-dessus nous avons droit à des considérations phonologiques dont on ne voit pas en quoi elles peuvent rien décider. Si je prononce dans ma variété de français *in* au lieu d'un (*brun, chacun, etc.*), je commets une faute car la règle est de distinguer ces deux voyelles nasales. Que ma prononciation ne soit pas isolée mais au contraire très commune dans une bonne partie de la France n'empêche nullement qu'elle soit fautive. Au xvii<sup>e</sup> siècle, prononcer un *r* de gorge était ridicule en même temps que fautif alors qu'aujourd'hui, un *r* roulé donne l'impression d'une prononciation rustique et est qualifié de « rocailleux ». Même, nous dirons surtout, en matière de prononciation, la norme est un phénomène social. Rien dans le phonétisme du français n'oblige personne à grasseyer *r* plutôt que de le rouler. Rien non plus ne contraint les Français à prononcer *mœurs* en *môr* ni *ours* en *ur*, etc. La norme est toujours plus ou moins arbitraire.

M. J. Vörös nous présente de très intéressantes et subtiles remarques sur l'emploi de l'inversion du préverbe (plus exactement de la particule verbale). Il nous rappelle que si une phrase telle que *Meghívtam barátaimat* veut dire « J'ai invité mes amis (tous mes amis) », en revanche *Hívtam meg barátaimat* signifie « J'ai invité des amis à moi ». En d'autres termes l'inversion du préverbe a été utilisée pour exprimer le partitif que le hongrois peut difficilement rendre faute de posséder un article partitif, ou une forme casuelle de partitif comme le finnois, par exemple. Cette inversion peut également être utilisée dans les cas où on répond à une question : *Behoztam* « Je l'ai rentré » (tout le bois) / *Hoztam be* « J'en ai rentré » (du bois), etc.

On ne saurait épuiser toutes les indications, tous les renseignements, toutes les informations qui sont contenues dans ces fascicules.

A. SAUVAGEOT.



180. A RÁDIÖBEMONDÖ BESZÉDE (Le parlé de l'annonceur de la radio). Bibliothèque spéciale du Centre de recherches sur les communications de masse. Vol. 21. 169 pages in-8°. Budapest 1973.

Ce petit ouvrage est un recueil d'études réunies et publiées par M. Imre Wacha. Il résulte d'une prospection instituée au sujet des conditions dans lesquelles sont parlées les émissions de la Radiodiffusion hongroise. En 1971, un cours a été organisé à l'intention des annonceurs (*bemondók*) dont la façon de s'exprimer avait fait préalablement l'objet d'une recherche très poussée. Il s'agissait de les mettre en état de parler une langue correcte selon des variantes stylistiques appropriées aux différents sujets qu'ils avaient à exposer à l'auditeur. La doctrine qui a inspiré ces travaux et les recommandations qui en ont découlé sont propres à évoquer bien des souvenirs dans la mémoire du lecteur français. Il y est proclamé que « La pureté de la langue, c'est la pureté conceptuelle ». On croirait lire Boileau ! Entre le langage sophistiqué de certaines élites (qualifiées d'aristocratiques) qui est inintelligible au plus grand nombre et la parlure négligée qui dissimule la paresse intellectuelle, il faut savoir trouver « l'usage linguistique du démocratisme, la parole sensée, vraie, belle digne de l'homme adulte ». Cela revient à dire qu'il faut développer un « style acoustique » qui serve à perfectionner le « sentiment de la langue » des usagers.

Après ces déclarations préliminaires, M. I. Szathmári examine en guise d'introduction les différents genres radiophoniques et leurs styles. M. L. Grétsy passe à la loupe des textes oraux et relève toutes les négligences, les insuffisances, les incorrections d'un certain nombre d'émissions qu'il a écoutées avec l'oreille exercée du linguiste. M. G. Ferenczy s'arrête plus spécialement sur la prononciation dont il dénonce les défauts par de nombreux exemples. M. L. Deme reprend cet aspect phonique du travail des présentateurs-annonceurs. Après avoir décrit les conditions dans lesquelles ils opèrent, il montre comment ils sont amenés à malmenier plus ou moins la langue dont ils se servent. M. I. Wacha montre comment il faudra s'y prendre pour satisfaire aux exigences stylistiques de l'émission parlée. En particulier, il insiste sur les problèmes de la diction (netteté de la prononciation, répartition des accents de phrase, modulation de la phrase, effets divers de débit, articulation des différents éléments du discours, production de l'emphase, etc.). Un appendice reproduit les textes qui ont été utilisés pour la démonstration. Une bibliographie des publications en langue hongroise concernant la question suit cet appendice. L'ouvrage se termine par deux résumés très brefs, l'un en russe, l'autre en anglais.

Il est difficile de représenter au non-spécialiste toute la richesse de ces pages qui permettent de jeter un regard sur la situation présente de la langue hongroise et d'observer comment elle réagit quand elle est aux prises avec les problèmes que pose la communication de masse par radiodiffusion. Mais en lisant attentivement ce petit ouvrage si révélateur, le linguiste français est saisi d'un regret : celui de constater que rien de pareil n'a été réalisé en France pour les besoins de notre radiodiffusion et de nos télévisions. Sans doute, le défunt O.R.T.F. s'était doté d'un « Secrétariat permanent du langage » mais il avait pris soin d'en remettre la direction à une personnalité qui n'avait rien à voir de près ni de loin avec la linguistique. Cet organisme se contentait de publier toutes les semaines un feuillet sur lequel se trouvaient portées quelques recommandations plus ou moins futiles en ce sens qu'elles ne faisaient que reproduire ce qu'on peut trouver dans n'importe quel dictionnaire des difficultés de la langue française. Son titre était « Hebdo-langage » (*sic*) et il avait été maintenu contre vents et marées, c'est-à-dire contre toutes les critiques qu'il avait suscitées. On sait que les administrations françaises ont accoutumé de ne jamais céder, surtout quand elles sont en faute. Mais même ces recommandations élémentaires étaient dédaignées de certains des « parleurs » ou, pour employer le terme officiel des « présentateurs-annonceurs ». Les organismes qui ont pris la succession de l'O.R.T.F. ne semblent pas plus heureux avec certains membres de leur personnel, qui continuent à jargonner sans vergogne. Il est vrai que si l'enseigne a changé, le vin est resté le même.

Cela dit, il serait à souhaiter que les pouvoirs publics imitent ceux de Hongrie et chargent quelques linguistes qualifiés de présenter à leur tour une étude dans le genre de celle qui fait l'objet de ce compte rendu. Il n'y a aucune fausse honte à éprouver d'imiter ce qui est fait, et bien fait, ailleurs que chez soi.

A. SAUVAGEOT.

- 
181. H. PAASONEN. — *Tschuwaschisches Wörterverzeichnis. Studia Uralo-Altaica* IV, 244 pages in-8°. Reprographie. Szeged 1974. En commission chez John Benjamins, Amsterdam. Pays-Bas.

Cette reproduction du petit lexique tchouvache-allemand-hongrois est la bien venue. Il y a presque un demi siècle que cet ouvrage est épuisé. Bien qu'ancien, puisqu'il est paru en 1908, il garde toute sa valeur. La transcription que le grand linguiste finlandais avait utilisée est celle des *Finnisch-ugrische Forschungen* dans sa

version « grossière » et elle rend à merveille le phonétisme de ces parlers turks qui occupent une place à part. Paasonen avait recueilli ses matériaux sur place. Ce sont des éléments dialectaux provenant du village de Jakuškino dont le patois ressortit au dialecte dit bas-tchouvache, qui a donné son fondement à la langue littéraire. Quelques autres éléments d'autre provenance y ont été ajoutés. Les turkologues retrouveront là un précieux instrument de travail mais ils feront bien de se hâter de l'acquérir car il n'a été tiré qu'à 250 exemplaires!

En attendant, remercions le petit groupe de chercheurs de Szeged qui, animés par nos confrères P. Hajdú et A. Róna-Tas, projettent de nous donner d'autres reproductions d'ouvrages devenus inaccessibles et que les microfilms ne remplacent pas. On ne peut à chaque instant passer un microfilm et il vaut mieux avoir le livre sous la main.

A. SAUVAGEOT.

182. NORDMONGOLISCHE VOLKSDICHTUNG, gesammelt von G. J. Ramstedt, bearbeitet, übersetzt und herausgeben von Harry Halén. Band I. *Mémoires de la Société Finno-ougrienne*. Tome 153. 287 pages. Helsinki 1973.

Les mongolistes seront heureux de trouver imprimée une partie du legs Ramstedt sous forme de récits et poèmes épiques populaires qu'il a recueillis sur place dans la région d'Urga auprès d'informateurs et d'informatrices parlant une variété de khalkha. M. Harry Halén a reproduit ces textes oraux qu'il a traduits car la plupart n'étaient pas traduits ou ne l'étaient qu'incomplètement. Ce que nous avons sous les yeux est le fruit d'un énorme labeur qui met enfin à la disposition des chercheurs des documents d'une valeur inestimable puisqu'il est assez vraisemblable que le dialecte dans lequel ils sont conçus a dû bien évoluer depuis. La traduction allemande est aussi littérale que possible; les textes sont reproduits dans une transcription simplifiée qui en facilite grandement la lecture. Néanmoins, ils ne sont pas toujours très clairs et l'on peut çà et là se demander si la notation de Ramstedt n'a pas été quelque peu inexacte. C'est aux spécialistes d'en décider. Il s'agit d'un premier volume qui devrait être suivi d'un second.

A. SAUVAGEOT.

183. Publication du *Kokuritsu kokugo kenkyū.šo*, Tōkyō.  
*Kotoba-no kenkyū*, n° 4, 1973 ; 254 p., en japonais.

Aucun des articles ne fait l'objet d'un résumé en une langue occidentale. Les japonologues seront intéressés par les contributions suivantes :

M. NOMURA M. étudie l'utilisation qui est faite des préfixes négatifs en japonais moderne (pp. 31-50). Il est indispensable de préciser que ces préfixes, des sémantèmes empruntés au chinois, n'ont pas tous une signification simplement négative (ex. : *hi*, *anti*-).

M. ISIWATA T. conclut une étude (pp. 51-63) sur l'emploi de verbes « exprimant un phénomène naturel ». La première partie de cette étude ne nous est pas parvenue.

M. TAKAHASHI T. traite (pp. 101-132) des formes *rentai* : *suiru* et *šila*.

M. TOKUGAWA M. (pp. 133-150) s'est intéressé à des sémantèmes qui constituent des « cas isolés », dans l'*Atlas Linguistique du Japon*, important ouvrage dont un compte rendu a été donné dans le *BSL*.

M. HONDO H. examine (pp. 151-169) les noms de la grenouille, du crapaud et du têtard, donnés par ce même *Atlas*.

M. SATŌ R. étudie (pp. 186-199) la « conscience que le sujet parlant a de l'accent de mot, dans des zones où l'accent est incertain ».

M. WATANABE T. a enquêté (pp. 230-244) sur le vocabulaire du comportement sexuel *sei.kōi*.

HAGUENAUER.

184. Publication de l'*Institution for Phonetic Sciences* de l'Université de Kyōto.

*Studia phonologica*, n° VIII (1973), 56 pp. avec de nombreux clichés.

M. KOIKE Y., otolaryngologue, étudie (pp. 17-23) l'« Application of some Acoustic Measures for the Evaluation of Laryngeal Dysfunction ».

HAGUENAUER.



185. NIKITINA M. I., *K voprosu o roli zritel'no znaka*, Narody Azii i Afriki, 5 (pp. 122-132), Moscou 1973.

F. de Saussure a fait observer que le « mot écrit » finit par usurper le rôle du signe vocal. A la suite d'un examen approfondi de graphies chinoises qui ont servi, en Corée, à transcrire des noms de « royaumes », de personnages (ex. : *Silla*, *Kyerim* ; cf. « Le Ki.kouei de Yi-tsing », in *Shina.gaku.ronsō*, Université de Kyōto, 1928 — ex. : *Sō.don*, le « garçon *yam* », in *Samguk.yusa*), M<sup>e</sup> Nikitina voit dans chacune de ces graphies un condensé évocateur — dans l'ancien parler indigène — d'un épisode inséré dans une chaîne de concepts religieux (thème de l'ancêtre éponyme, fondateur mythique d'une dynastie). Dans le cas de *nim.gēm*, j'incline à penser que la graphie a masqué un sémantème de « terroir » qu'on peut identifier à *nim.xan*, « chamaniser » (cf. Shirokogoroff, « A Tungus Dictionary », p. 186, puis p. 97). Finalement, le recours intentionnel à la graphie chinoise *kiün* (« suzerain » < \**kiām*), pour transcrire *-gēm* (cf. le *Lexique Coréen-sino-mandžu*, p. 33 ; cf. Nam K., *Koō. sa.zōn*, p. 125-126 ; cf. le *Dictionnaire coréen-français*, 1880, p. 284, s.v. *nim-kun*, roi ; l'ancienne finale *-m* est attestée également par la lecture *kimi* ; japonaise, celle-ci est de provenance continentale irréfutable), a assuré une signification politique, à résonance religieuse, au composé *nim.gēm* ici considéré. L'étude de M<sup>e</sup> Nikitina retiendra l'attention des orientalistes.

HAGUENAUER.

- 
186. Maurice COYAUD, *Classification nominale en chinois, les particules numérales*, La Haye 1973, Mouton, 82 p.

En chinois, certains contextes syntaxiques imposent à un nom de compter obligatoirement au nombre de ses déterminants grammaticaux un morphème communément appelé « numérale » ou « spécificateur », et dont la sélection est le plus souvent déterminée par la position de ce nom à l'intérieur d'une taxonomie complexe qui répartit l'ensemble des noms de la langue en un certain nombre de classes nominales.

L'ouvrage de Maurice Coyaud se divise en trois chapitres :

1. — (p. 13-23) : Aperçu historique : les numérales du chinois ancien (entre 200 et 600).
2. — (p. 25-45) : Les numérales du chinois contemporain.
3. — (p. 47-62) : Notes comparatives.

Le premier chapitre est un commentaire d'un ouvrage chinois paru à Pékin en 1965 et consacré aux numérales du chinois ancien. Dans le troisième, l'auteur compare rapidement le système des numérales du chinois ancien à celui du chinois contemporain. Il passe ensuite en revue des inventaires de numérales attestés dans une douzaine de langues d'Amérique et d'Asie, et pose quelques questions d'ordre général qui devraient être examinées dans des recherches comparatives ultérieures. La place limitée dont nous disposons nous impose de borner nos remarques au second chapitre, qui contient une somme importante de données originales et est à notre sens le plus intéressant.

Le dépouillement systématique d'un vaste corpus écrit et parlé de chinois contemporain a permis à l'auteur de dresser une liste d'une centaine de numérales et de nous donner pour chacune d'elles une liste (non exhaustive) de noms qui dans son corpus acceptent la numérale en question. Si on appelle classe X l'ensemble des noms qui acceptent une numérale donnée X, à chacune des cent numérales A, B, C, ... répertoriées par l'auteur correspond ainsi un ensemble A, B, C, ... de noms qui acceptent cette numérale. C'est à l'étude systématique des relations d'intersection entre ces cent classes telles qu'elles ressortent de son corpus que M. Coyaud consacre le reste du chapitre... S'il se montre toujours explicite et complet lorsqu'il examine le contenu du corpus particulier qu'il a étudié, il reste en revanche assez évasif lorsqu'il s'agit d'exploiter les résultats obtenus pour en tirer des enseignements quant à la structure du système linguistique qui sous-tend ce corpus.

Les numérales du chinois contemporain ne constituent pas un ensemble homogène, et se répartissent en un certain nombre de sous-classes qui s'opposent entre elles par certaines différences syntaxiques et sémantiques. Ainsi, dans le commentaire qu'il consacre (p. 32-35) à la classification proposée par Wang Li, l'auteur insiste à juste titre sur la différence qu'il faut faire entre les numérales « occasionnelles », indiquant des capacités ou des assemblages (*tóng* « seau », *hé* « boîte », *qún* « foule », *duī* « tas ») et les numérales « naturelles », qu'on peut caractériser grossièrement en disant qu'elles interviennent lorsqu'on compte des unités dénombrables (*pǐ* pour les chevaux, *liàng* pour les voitures, *dǐng* pour les chapeaux, cf. p. 32 n. 1, p. 33, p. 35). Il nous semble que l'étude systématique des intersections entre classes nominales gagnerait beaucoup à tenir compte de cette différence. Ainsi, à la page 36, l'auteur nous apprend « en vrac » que dans son corpus les classes *wǎn* « bol » et *bǐng* « bouteille » ont en commun les noms pour « alcool » et « eau », et que les classes *tiáo* et *wěi* ont en commun le nom pour « poisson ». Il saute aux yeux que ces

deux données reflètent des traits de langue très différents. Une description du chinois contemporain ne doit pas comporter de mention particulière indiquant que les noms pour « eau » et « alcool » sont compatibles avec les numérales *wǎn* « bol » et *bǐng* « bouteille ». Ces numérales s'emploient pour mesurer des capacités, et sont à ce titre compatibles avec tout nom dont le référent peut être contenu dans un bol ou dans une bouteille : liquides, graines, sable et — pourquoi pas ? — piécettes, petits insectes, yeux, et ainsi de suite. Au contraire, que le mot pour « poisson » admette concurremment les numérales *tiáo* et *wěi*, tandis que ceux pour « lézard », « serpent », « ver de terre » admettent *tiáo* mais pas *wěi*, ce sont probablement des traits particuliers propres à ces mots, et qui doivent être mémorisés un à un au cours de l'apprentissage de la langue.

Nous avons choisi à dessein un exemple relativement simple, et les choses sont malheureusement loin d'être toujours aussi claires. Mais il nous semble qu'en soumettant le riche assortiment de données contenu dans ce livre à un premier tri qui en dégagerait tous les cas qui ne posent pas plus de difficultés que celui dont il vient d'être question, on serait en position plus favorable pour résoudre le problème qui est à notre sens au centre de l'étude des numérales. Ce problème peut se formuler ainsi : il est matériellement impossible que durant l'apprentissage de la langue l'enfant doive détecter et retenir une à une toutes les possibilités et impossibilités de combinaison entre numérales et noms. Même en ne considérant que les vingt numérales les plus employées et les trois mille noms les plus courants, le total des combinaisons à mémoriser comme possibles ou impossibles serait de soixante mille. Il vaut mieux faire au départ l'hypothèse que les latitudes combinatoires entre numérales et noms sont gouvernées par certaines règles que l'enfant découvre progressivement. Quelles sont ces règles et comment interagissent-elles avec le reste de la grammaire ? Quels sont les noms qui sont des exceptions à ces règles, et comment ces exceptions doivent-elles être répertoriées ?

Comme l'écrit Maurice Coyaude (p. 58), « il ne sera légitime d'aborder le problème de la comparaison des systèmes de numérales (et de classification nominale qu'elles déterminent) entre les langues [...] que lorsque chacun de ces systèmes aura été décrit convenablement et en détail pour un état de langue donné. » Le livre de Maurice Coyaude pose un jalon utile dans cette direction en ce qui concerne le chinois contemporain.

F. DELL.

187. MILSKY, Constantin. — *Préparation de la réforme de l'écriture en République populaire de Chine 1949-1954*, 507 pages, Mouton, 1974.

Le problème de la réforme de l'écriture en Chine est politique, et ce livre intéresse l'histoire des institutions politiques ; l'auteur offre une compilation quasi exhaustive des articles ou projets concernant la réforme de l'écriture. Ce qui a été fait en Chine, c'est la « simplification » de quelques centaines de caractères, de sorte que les Chinois de Taiwan ou les Japonais et Coréens, utilisateurs des caractères traditionnels, sont très embarrassés pour comprendre certaines phrases écrites avec les caractères simplifiés. Quant à l'alphabétisation, aucune décision n'a été prise. En effet, l'écriture traditionnelle (avec ou sans simplification) est le moyen unique de communiquer entre ceux qui parlent mandarin, et ceux qui parlent les autres langues chinoises (dites à tort dialectes). L'écriture chinoise sert de langue véhiculaire, non seulement en Chine, mais aussi pour cinquante millions de Coréens et cent dix millions de Japonais (écriture non-simplifiée naturellement). L'écriture chinoise est un facteur important d'unité et de cohésion nationale. On imagine que l'alphabétisation n'est pas pour demain. Il s'agit en tous cas d'un débat politique ; le linguiste a son mot à dire ; mais il est douteux que ses arguments pèsent lourd. La masse de paperasse écrite par les Chinois sur ce sujet a été inefficace. Leurs avis contradictoires, et souvent nébuleux, n'ont guère influé sur la décision. Les « simplifications » n'ont été qu'un léger palliatif à l'évidente complexité du système de l'écriture chinoise.

Un des principaux arguments avancés pour refuser l'alphabétisation, argument linguistique, et non plus politique cette fois, c'est que le mandarin (langue nationale, basée sur le dialecte de Pékin) a une grande masse d'homonymes (homophones parfaits, aux tons identiques) ; surtout dans les monosyllabes, par exemple :

zhī	<div> <div>tisser</div> <div>lancer (des dés)</div> </div>
zhí	<div> <div>rectiligne</div> <div>conter</div> </div>
zhǐ	<div> <div>seulement</div> <div>montrer</div> </div>
zhì	<div> <div>guérir</div> <div>acquérir (une propriété)</div> </div>



Ces homophones sont représentés par des caractères différents. Les dissyllabes comptent aussi bon nombre d'homophones, par exemple :

shǔirì	hydraulique (eau-force)
	utilisation de l'eau (eau-profit)
jì yì	mémoire (souvenir-sentiment)
	discuter un plan (plan-avis)
yì yì	signification (volonté-idée)
	désagrément (différent-avis)

Selon Milsky, il y aurait en pékinois 4.856 homophones (sans tenir compte des tons), dont 2.196 homophones parfaits (tons compris), se répartissant en 1.581 monosyllabes et 615 polysyllabes (p. 232 sq.). Mais Milsky avance un chiffre 2.660 qui devient, on ne sait comment 2.196 ; ces calculs, dus à Ch'en Wen-pin, sont peu convaincants.

L'exposé des différents types de simplifications est intéressant (p. 382 sq.) ; Milsky résume le travail de Ch'ien Hsüan-t'ung (1922), qui distingue huit procédés :

1) réduction complète des caractères formés de traits nombreux, en conservant seulement leur contour, afin de préserver les ressemblances (ex. : « longévité, tortue ») ;

2) adoption de simplifications anciennes, de l'écriture cursive dite en forme d'« herbes » (*cǎoshū*) (ex. : « devenir, est, porte, étude ») ;

3) troncation : on conserve seulement une partie du caractère (ex. : « son, trésor, remède, médecine ») ;

4) remplacer, dans un caractère, les parties à traits nombreux, par quelques traits simples (ex. : « considérer, gérer (*bàn*) ») ;

5) adoption de formes anciennes, avant l'ajout de clés sémantiques (ex. : « nuage, rite ») ;

6) remplacement de la partie phonétique par une forme constituée de quelques traits (ex. : « lampe, déménager ») ;

7) création de caractères nouveaux, simples, sans rapport avec le caractère ancien (ex. : « fourneau, bruit (*xiang*) ») ;

8) adoption d'autres caractères (ex. : « -isme, faire »).

Milsky écrit que « la classification de Ting est simplement une périphrase (*sic*) des huit méthodes de Ch'ien Hsüan-t'ung » (p. 383). On y retrouve en tous cas le goût de l'hyperclassification

absurde, comme pour les « méthodes » 7 et 8, qui n'en sont qu'une seule. Ce sont précisément ces innovations (7 et 8) qui rendent une partie des textes continentaux incompréhensibles aux Formosans, Japonais et Coréens. Enfin, d'après Ting Hsi-lin, Milsky parle des changements de position relative de parties de caractères (ex. : « troupeau » de haut à gauche ; « déborder » de l'intérieur à l'extérieur), changements incohérents, qu'il était nécessaire de codifier. Bref, le livre de Milsky a un intérêt marginal pour les linguistes, mais s'adresse surtout aux sinologues.

M. COYAUD.

188. NISHIDA Tatsuo. — *Tosu i go no kenkyū*. Kai igo kenkyū sōsho VI Shokado, Kyoto, 1973.

C'est grâce au Professeur Imanishi, et au *ka i igo* (que ce professeur a bien voulu lui prêter) que Nishida a pu découvrir cette « nouvelle langue », le tosu, appartenant au groupe lolo-birman. Cette découverte a été présentée par Nishida en 1968 au colloque sur le Tibet à Kyoto, puis en 1972, au 25<sup>e</sup> colloque du Tōhō gakkai. Le livre résumé ici n'est que le développement de ces communications.

Il n'est pas impossible, dit Nishida, que le tosu soit encore parlé dans un coin du Sichuan. Mais jusqu'à présent, cela n'a jamais été rapporté. Nishida a des doutes. Ce qui réjouit le découvreur du tosu, c'est le lien avec le xixia. Ce lien ne provient pas d'un voisinage géographique des peuples qui parlaient ces langues, mais de leur ressemblance commune avec la lignée lolo-birmane. La troisième section du cinquième chapitre du livre traitera des rapports entre xixia et tosu. C'est dans cette section que Nishida répond aux questions que l'on peut se poser sur les rapports du xixia et les langues du sud-est asiatique.

*Introduction*: 1) Les vocabulaires chinois pour les langues des peuples voisins (*i* « barbares ») *Hua-yi yi-yu* : en sino-jap. : *ka i igo* ;

2) les études linguistiques sous les Ming ;

3) le *tosu igo* ; sous Qian Long, en 1748, le Bureau des traductions a travaillé à grande échelle en Sichuan, Xikang et Yunnan, pour produire des vocabulaires de 740 mots, répartis à raison de 4 mots par page. Un livre en possession du Prof. Imanishi, contenant une quatrième partie sans titre, a permis de découvrir la langue tosu, sœur des bisu, lisu et nasu (*-su* « hommes, humains »). Les deux premières parties traitaient du xifan, et la troisième du lolo.

Après cette Introduction de 30 pages, Nishida attaque le vif du sujet, en cinq chapitres, suivis d'un glossaire tosu-anglais (275-290) :

- Ch. 1 : L'écriture tibétaine utilisée pour noter le tosu ; valeurs phonétiques.
- Ch. 2 : Reconstruction phonologique du tosu.
- Ch. 3 : Vocabulaire tosu, par matières.
- Ch. 4 : Résumé grammatical du tosu.
- Ch. 5 : Place du tosu parmi les langues lolo-birmanes.
  - 5.1 : Le birman et le maru-rashi.
  - 5.2 : Le tosu et les langues lolo-birmanes.
  - 5.3 : Le xixia et le tosu.

M. COYAUD.

189. Robert SHAFER. — *Introduction to Sino-Tibetan*, part 5, Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 1974, xvi, p. 409-525.

Avec ce fascicule se termine l'ouvrage de R. Shafer que j'avais signalé à propos du compte rendu du *Sino-Tibetan* de P. K. Benedict (*BSL*, 68, 2, 494), car il est un complément utile de ce dernier ouvrage. Ce n'est peut-être pas la dernière œuvre posthume de R. Shafer, car il avait un dictionnaire comparatif en manuscrit.

D'après l'abondante correspondance que j'ai échangée avec lui pendant près de vingt ans, je pense que le manuscrit a été terminé vers 1964. Le premier fascicule parut en 1966, mais à partir de 1967 son glaucôme lui interdit de corriger ses épreuves ; ce fut Helmut Hoffman, un des rares amis qui lui restât, qui s'en chargea. Mais ce dernier eut une attaque en 1972, de sorte que le linguiste tchèque K. Sedlacek fut responsable des corrections du dernier fascicule. On comprend qu'il puisse y avoir des erreurs, même dans le plan. Ainsi, les sections : luish, nungish et kachinish ont été incluses dans le chapitre : tsairelish, alors qu'elles auraient dû être l'objet d'autant de chapitres distincts.

Je parlerai du chapitre sur les langues karen dans un article de mise au point sur la tonologie du karen, dans le *BSL*, et je m'étendrai longuement sur le chapitre des langues thai, rédigé en français (alors que le reste de l'ouvrage est en anglais), car j'en suis partiellement l'auteur.

C'est en février 1955 que Shafer, ne retrouvant plus ses matériaux comparatifs sur les langues thai, me demanda s'il pourrait publier ceux que j'avais rassemblés en 1942-44 et dont j'avais donné

les résultats dans mon article « Les phonèmes et le vocabulaire du thai commun », paru dans le *Journal Asiatique* en 1948 (*JA*, 236, 197-238). Comme j'avais tenu à jour mes documents en y incluant les publications de Minot et de Li Fang-kwei, que je n'avais pas en 1942, ou qui sont parues depuis, je pus lui envoyer, en mars 1956, mes tableaux comparatifs classés par rimes qui forment la fin de l'ouvrage de Shafer, depuis le deuxième tableau de la page 469. On peut se douter que depuis 18 ans, de nombreux matériaux ont été publiés, de nouvelles langues découvertes ; j'aurais préféré que cette luxueuse présentation, qui fait honneur à la maison Harrassowitz, présentât l'état actuel de mes recherches.

J'avais joint à mes tableaux de finales une note explicative : elle est reproduite p. 453-457. J'avais translittéré le siamois, étant donné l'intérêt de l'orthographe étymologique de cette langue, donc noté avec leur valeur sanskrite les *p* et *t* qui notent actuellement des sonores préglottalisées. Mais Shafer n'a pas compris la différence entre la translittération et la restitution du thai commun, de sorte que mes notations distinguant les deux *t* et les deux *p* ont été interverties. Cependant, il est resté des traces de ma notation primitive p. 509, 510 pour les *t*, et p. 510, 514 pour les *p*. J'avais réservé le signe *ñ* pour la translittération (siamois, ahom) et *ŋ* pour les notations phonologiques des autres langues, mais Shafer ou les correcteurs successifs se sont embrouillés (cf. avant-propos de H. Hoffman). La voyelle inhérente avait été translittérée par le /*ǎ*/ suédois, dans les tableaux elle a été transformée en un *a* entouré d'un cercle.

Page 453, lignes 31 et 36, l'occlusion glottale est notée par le point d'interrogation ; ailleurs, il y a eu parfois confusion car Shafer a employé le point d'interrogation pour indiquer ses doutes.

Page 454, le tableau des correspondances tonales est d'une lecture difficile car les accents vietnamiens du *cuóc-ngur* ont été agrandis en forme de signes typographiques : les accents graves et aigus en grandes barres obliques, l'accent *hỏi* en grand glottal stop ; pour comprendre, il faut se reporter à mon article du *JA* de 1948, p. 210-211, ou à mon article du *BSL* de 1961.

Page 455, l'avant-dernier paragraphe amorce une discussion avec Li Fang-kwei qui sera poursuivie dans le *BSL* en 1956.

Page 456, je considérais encore les Sek du Laos comme ayant une langue austroasiatique ; ce n'est qu'en 1958 que je reconnus qu'il s'agissait d'une langue apparentée au thai : *JA*, 246, 107-108, ce que je vérifiai sur le terrain en 1960. Je cite le li, or Shafer l'avait exclu de sa *Bibliography*, comme les autres langues kadai de P. Benedict. En fait, il avait préparé, en français, un article comparatif sur les langues de Hai-nan vers 1950, et l'avait envoyé



à P. Lévy, alors directeur de l'EFEO, pour publication dans le *BEFEO* ; mais le changement de directeur avait eu lieu et n'ayant pas reçu d'accusé de réception, il reprit son manuscrit : « Quelques équations phonétiques pour les langues de Hai-nan » pour le publier, en 1957, dans *Rocznik orientalistyczny*, 21, p. 385-408. La date de rédaction explique qu'il n'ait pu utiliser l'article de Wang-li paru en 1951. Il me semble utile, à ce propos, de citer son opinion sur le travail de P. K. Benedict dans ce texte rédigé en 1950 : « Les théories de M. Benedict dépassent de très loin ses preuves. Une grande partie des comparaisons et des équations phonétiques de la première partie de son essai a été empruntée aux matériaux que j'avais rassemblés sans les publier. ... Les comparaisons dans la dernière partie de l'essai appartiennent exclusivement à Benedict et méritent considération, surtout celles avec l'indonésien, et entre le kelao, le laqua, le lati et le daïque. », p. 385, note 3.

En 1963, page vi de sa *Bibliographie*, vol. 2, il n'est plus du même avis : « Haudricourt followed Paul K. Benedict's unproved theory... It could, with equal plausibility, show the relationship of these languages to Tibeto-burmic, Austroasian or perhaps Hottentot, but this would be worth no more than Benedict's theory ».

En 1956, Shafer me demanda d'établir aussi des tableaux comparatifs pour les initiales ce que je refusai, car en 1948 j'avais publié ce que je pensais des initiales du thai commun, et l'article de Li de 1954 : « Consonant clusters in Tai », *Language* 30, 368-379 m'avait prouvé qu'on ne pouvait aller plus loin dans la restitution des groupes de consonnes initiaux, et en 1956 dans le *BSL*, 52, 307-322, j'expliquai qu'il fallait restituer une langue-mère dyssyllabique.

Shafer dressa les tableaux d'initiales qui vont de la page 457 à la page 469, mais en choisissant d'une façon quelque peu arbitraire dans mes tableaux de finales. La critique de ces tableaux ne peut être faite en quelques lignes, il faut tenir compte de l'article fondamental de Li Fang-kwei : « Tai and Kam-Sui languages », *Lingua*, 14, 148-179, de 1965, où il traite des problèmes d'initiales (pp. 155-157), et de mon article de 1967 sur « La langue lakkia », *BSL*, 62, 165-182. Signalons seulement que je ne crois pas à l'influence du ton sur l'initiale p. 458 note 3, que je ne comprends pas la discussion de la page 468, l'initiale *dr-* est devenue spirante avant de s'assourdir d'où la création d'une nouvelle lettre *z-*, en dioi, l'ancien *tr-* a suivi ce mouvement : palatisation puis spirantisation, tandis qu'en tai *tr-* > *thr* > *th* (puisque *hr-* > *h-*).

Je ne commenterai de façon détaillée que mes tableaux qui

débutent au milieu de la page 469, où il manque un titre : Chapitre 30.

A chaque tableau, je vais ajouter le numéro des exemples donnés par Li dans l'article de *Lingua*, ci-dessus mentionné.

P. 469, t. 1, Li n<sup>os</sup> 74, 103, 241, 162, 209 ; t. 2, n<sup>o</sup> 164, ajouter 139.

P. 470, t. 1, n<sup>os</sup> 179, 69, 235, ajouter 61 ; t. 2, n<sup>os</sup> 202, 39, 220, 10, 256 ; t. 3, n<sup>os</sup> 78, 173, 214, 147, 254, 45.

P. 471, t. 2, n<sup>os</sup> 167, 250, ajouter 187 ; t. 3, n<sup>os</sup> 89, 232, 81, 175, 223, ajouter chinois à la dernière ligne pour arbalète.

P. 472, t. 1, n<sup>os</sup> 234, 22, 76 ; t. 2, mettre, comme au tableau précédent, chinois dans la colonne des noms de langue ; t. 3, n<sup>os</sup> 265, 267, 317.

P. 473, t. 1, n<sup>os</sup> 46, 274, 275 ; t. 2, n<sup>os</sup> 17, 159.

P. 474, t. 1, n<sup>os</sup> 203, 152 ; t. 2, ajouter la colonne 'mince' de la p. 460, et n<sup>os</sup> 60, 221, remettre dans la colonne des langues : Vn., Muong ; t. 3, n<sup>o</sup> 37.

P. 475, t. 1, n<sup>o</sup> 272 et ajouter 'glisser' n<sup>o</sup> 309 ; t. 3, n<sup>o</sup> 158, 36, 96.

P. 476, t. 1, n<sup>o</sup> 23 ; t. 2, n<sup>o</sup> 222 ; t. 3, n<sup>o</sup> 199, 43.

P. 477, t. 1, n<sup>os</sup> 93, 108, 110, le mot Vn. doit reculer dans la colonne 'tresser' ; t. 2, n<sup>os</sup> 268, 274 ; t. 3, n<sup>o</sup> 244, 50, supprimer ce qui n'est pas en italique.

P. 478, t. 1, n<sup>o</sup> 109, 21 ; t. 2, n<sup>o</sup> 320, 22, 11, 284, 6 et ajouter 'sauterelle' n<sup>o</sup> 289 ; t. 3, n<sup>o</sup> 323, 285, 295, et ajouter à 'aimer' dioi : *nak*, *sek mlak* et une colonne 'laque' dioi : *rak*, *mak* : *dyak*.

P. 479, t. 1, n<sup>o</sup> 208, 71, 191, et avancer le mot chinois sous 'chaise' ; t. 2, n<sup>os</sup> 13, 141, 185, 42, 33, et 'rhume' n<sup>o</sup> 186.

P. 480, t. 2, n<sup>o</sup> 283 ; t. 3, n<sup>os</sup> 121, 133 et ajouter 'diguette' n<sup>o</sup> 163 ; t. 4, n<sup>os</sup> 172, 150 et 'graine' n<sup>o</sup> 149.

P. 481, t. 2, n<sup>o</sup> 127, 145, 128, 148 ; t. 3, n<sup>o</sup> 296, 290, 286.

P. 482, t. 1, n<sup>o</sup> 292 ; t. 2, n<sup>os</sup> 190, 210 et 242 ; t. 3, n<sup>o</sup> 70, 67, 215, 178, 260.

P. 483, t. 1, n<sup>o</sup> 4 et ajouter 'tailler' n<sup>o</sup> 5 ; t. 2, n<sup>os</sup> 198, 251, 66, 197.

P. 484, t. 1, n<sup>o</sup> 205, 59, 217, 31, 206 ; t. 2, n<sup>os</sup> 171, 193, et ajouter aux colonnes 'éventail' et 'peigne' *mak* : *pei*, *tshei*.

P. 485, t. 1, n<sup>o</sup> 15 ; t. 2, n<sup>o</sup> 192, 113, supprimer : *sue*, et lire 'faire griller', 'destin esprit' ; t. 4, n<sup>o</sup> 282, 311.

P. 486, t. 2, n<sup>o</sup> 72, 63, 169 ; t. 3, n<sup>o</sup> 131, 8, 119 ; t. 4, n<sup>os</sup> 291, 308, et ce que j'ai indiqué en note me semble moins clair, Li p. 154 donne 18 exemples de la même anomalie tonale.

P. 487, t. 2, n° 20 ; t. 3, n° 194, et ajouter le mot chinois pour 'burin'.

P. 488, t. 1, n° 12, 64, le M. P. *pintu* doit se placer dans la colonne 'porte' ; t. 2, n° 261 ; t. 3, nos 107, 165.

P. 489, t. 1, n° 269 et ajouter 'à genou' n° 316, mûr cuit n° 307 ; t. 2, n° 313, 310.

P. 490, t. 1, n° 139, 84 ; t. 2, n° 315.

P. 491, n° 305 et ajouter 'souffler' n° 303.

P. 492, t. 1, nos 130, 240, et ajouter 'emprunter' n° 73, 'entourer' n° 263 et remarquer l'absence de finales en -p et en -m à la page 515 ; t. 2, n° 293 ; t. 3, n° 299, 41, et ajouter 'écaille' n° 35.

P. 493, t. 2, nos 55, 224, mais ce dernier mot, le sens 'porc-épic' n'est pas valable en Kam-sui, dans ses articles et lexiques Li donne 'beaver' en anglais et des caractères chinois qui désignent la loutre, il faut les reporter au tableau 3 de la page 517 ; t. 3, nos 297, 318, 319.

P. 494, t. 1, n° 111, 19, ajouter Chin. et le caractère pour 'aiguille' ; t. 2, n° 213, 100 ; t. 3, n° 30 ; t. 4, n° 322.

P. 495, t. 3, n° 264 (mais coquille dans Li : draught pour drought).

P. 496, t. 1, n° 266 ; t. 2, n° 115 ; t. 3, n° 196.

P. 497, t. 4, n° 216. P. 498, t. 4, n° 134.

P. 499, t. 2, n° 258, et pour 'peuplier' ajouter le caractère chinois ; t. 3, la colonne en -n doit passer au tableau 4. P. 501, n° 247, 170, et dernière ligne : est, au lieu de *esi*.

P. 502, t. 1, n° 200 ; t. 2, nos 40, 95 ; t. 3, nos 270, 279 et avant dernière ligne *ploak dak* doivent avancer d'une colonne sur la droite.

P. 503, t. 1, n° 143 ; t. 2, n° 302 et ajouter 'glisser' *luot*, dioi *rôt* ; t. 3, n° 83 ; t. 4, n° 281.

P. 504, t. 1, n° 248 ; t. 2, n° 237, 249 ; t. 3, n° 288, 314, 306, et la reconstitution *nrak* de Shafer est à reculer d'une colonne.

P. 505, t. 1, n° 231 ; t. 2, n° 325, 287, 312 ; t. 3, n° 112, 82 et ajouter 'chemin' *hon*, dioi *ron* n° 101.

P. 506, t. 2, n° 305 ; t. 3, n° 104, ajouter 'étang' n° 85 ; t. 4, nos 154, 225 et ajouter 'vase' *lom* n° 193.

P. 507, t. 2 le point d'interrogation de Shafer n'est pas justifié, il s'agit de l'initiale : *kr-* ; t. 3, nos 3, 218.

P. 508, t. 2, n° 301, 278 ; et au lieu des restitutions *pt-*, *dr-*, il faut restituer : *'bl-*, *pr-*, t. 3, n° 324. P. 508, t. 1, n° 280 ; t. 3, nos 34, 257.

P. 510, t. 1, n° 38 ; t. 2, n° 277, 276. P. 511, t. 1, n° 184, les

deltas de la dernière colonne sont des *d* préglottalisés ; t. 2, n° 129 ; t. 3, n° 16 ; t. 4 ajouter ' porter dans les bras ' *r-*, *h-*.

P. 512, t. 1, n° 102 ; t. 2, n° 262, 24. P. 513, t. 1, nos 98, 239 ; t. 2, n° 28, 26, 146, 120, auxquels il faut ajouter la colonne ' nombril ' placée par erreur p. 515, t. 2, n° 65 ; ce que je propose d'expliquer dans la dernière ligne, c'est que les alternances de *-ŋ/zéro*, de ' main ', ' cadet ' (p. 509, t. 3) et de *-n/zéro* de ' chair ' (p. 515, t. 2) seraient la trace des suffixes de la première et de la troisième personne conservés en austronésien.

P. 514, t. 1 ajouter ' mâle ' n° 304 bien que l'emprunt chinois soit probable ; t. 2, n° 87, 54 ; t. 3, n° 52, 140 ; t. 4, n° 25, 118. P. 515, t. 2, n° 166, 29, 174.

P. 516, t. 2, n° 9, 92, 187 pour ce dernier je n'ai pas établi les mêmes correspondances que Li de sorte que je le rapproche plutôt du n° 45 ; t. 3, n° 321, 271, 300, 2.

P. 517, t. 1, n° 88, 43, ajouter ' jeune femelle ' n° 195 et ajouter ' coté ' n° 212 ; t. 3, n° 155, remplacer ' castor ' par ' loutre ' n° 224.

P. 518, t. 1, n° 106, 138, 136, 1, 77, 259 ; t. 2, n° 124, 62, 51, 211, 58. P. 519, n° 156, 153, 135.

P. 520, t. 1, n° 188, 99, 181 ; t. 2, n° 230, 114, 57.

P. 521, t. 1, n° 151, 255, 142, 253, et ' poursuivre ', ' cueillir ' n° 207 ; t. 3, nos 47, 180.

P. 522, t. 2, n° 189, 246, 105, 252, le bas de la colonne ' hibou ' doit aller à ' tourterelle ' n° 123 et ajouter ' liane ' n° 117 ; t. 3, n° 245, 201, 48.

P. 523, t. 1, n° 91, 86, 182, 238, 75, ajouter ' souper ' n° 137, et ' navette ' n° 177 ; t. 3, n° 49.

P. 524, t. 2, n° 2 ; t. 3, n° 90, 94 ; t. 4, n° 7.

P. 525, t. 2, n° 228, 44, 14, 54 ; t. 3, n° 176.

HAUDRICOURT.

190. Martine MAZAUDON. — *Phonologie tamang* (Langues et civilisations orales n° 4), Paris, SELAF, 1973, 184 p.

Après un séjour au Népal, dans le cadre de la RCP 65, Martine Mazaudon a rédigé cet ouvrage qu'elle a présenté en 1971 comme thèse de spécialité ; il s'agit de la phonologie d'une langue peu connue du groupe Gurung de la famille Tibétobirmane.

L'intérêt de ce travail ne se résume pas à la nouveauté de la



matière : il est toujours utile que de nouvelles langues soient décrites, il apporte du neuf à la théorie des langues à tons.

En première approximation on distingue habituellement les langues monosyllabiques à tons modulés de l'Extrême-Orient : tons de mots, et les langues polysyllabiques à ton ponctuel sur chaque syllabe d'Afrique et d'Amérique, où les mots ont un schème tonal. Au sud de l'Himalaya, il en va différemment : le pandjabi est une langue polysyllabique à ton ponctuel, mais à ton de mots, tandis que le tamang a des tons de mots modulés, qu'il s'agisse de mots monosyllabiques, dissyllabiques ou trisyllabiques.

Un deuxième fait d'intérêt général, présenté par cette langue, est l'absence d'opposition entre occlusives aspirées et non-aspirées à l'initiale des mots à l'un des deux tons bas, alors que ces initiales s'opposent dans les mots commençant par l'un des deux tons hauts. Il y a donc neutralisation. C'est-à-dire qu'en un système ancien à deux tons et à trois séries d'occlusives initiales (aspirées, non-aspirées et sonores) et un système transphonologisé à quatre tons et deux séries d'initiales (sourdes asp. et non-asp.) il y a un stade intermédiaire (que l'on constate en tamang) dans lequel le nouveau système de ton est pertinent, mais où l'ancienne occlusive sonore est un archiphonème résultat synchronique de la neutralisation entre aspirée et non-aspirée, mais diachroniquement l'ancienne sonore ne s'est pas encore confondue avec l'une des deux séries sourdes. Dans mon article de 1961 (*BSL*, 56, 163-180), je n'avais pas envisagé ce stade, mais je crois que c'est de cette façon qu'il faut interpréter la structure phonologique des dialectes Wu de Chine centrale, et que les soit-disant occlusives sonores aspirées de ces dialectes ne sont autre chose que cet archiphonème.

HAUDRICOURT.

- 
191. Thomas Amis LYMAN. — *Dictionary of Mong Njua*. Mouton (Janua linguarum, series practica, 123), The Hague, 1974, 403 p.

Cet ouvrage, annoncé par l'auteur en 1970 (voir mon c. r. *BSL*, 77, 2, 423), est enfin paru. Le corps du dictionnaire alphabétique (p. 69-377) est précédé par une introduction surtout phonologique (p. 15-45), et par une bibliographie (p. 46-65), et suivi d'appendices sur les noms des parties du corps, de parenté, du vocabulaire de l'opium, du pilon, et d'un croquis du métier à tisser.

L'auteur a modifié sa transcription de 1970 : l'ordre des rétroflexes : *cr*, *chr*, *njr*, *nchr*, *zh* est noté : *č*, *čh*, *ňj*, *ňčh*, *ž* ; les affriquées chuintantes ont conservé la même notation : *c*, *ch*, *nj*, *nch*,

et *sh* devient *š*, tandis que pour les sifflantes *ts* est noté par le *c* barré. Il justifie ces notations par la confusion des trois ordres chez beaucoup de locuteurs, qui explique certaines divergences avec les dictionnaires chinois et vietnamiens de cette langue.

Il faut aussi remercier l'auteur du soin qu'il a pris d'identifier les plantes et les animaux cités, et de donner des définitions précises.

Enfin la bibliographie est assez exhaustive, à quelques dates près (Le dictionnaire de Savina est de 1917 et non de 1912, l'histoire des Miao, du même auteur, a eu une première édition en 1924 ; enfin, l'article de Chang k'un paru en 1953 dans *Language*, avait paru en chinois en 1947).

HAUDRICOURT.

192. Catherine PARIS. — *La Princesse Kahraman, contes d'Anatolie en dialecte chapsough (Tcherkesse occidentale)* (Langues et civilisations à tradition orale), n° 8, Paris, SELAF, 1974, 290 p.

Les quatorze contes sont publiés avec une traduction vis-à-vis et les explications grammaticales en notes ; ils occupent les pages 30-210 de l'ouvrage, et une indication liminaire due à M. Boratav signale s'ils sont connus du folklore turk.

Il s'agit en effet de textes, recueillis en Turquie chez des Caucasiens émigrés depuis plus d'un siècle, d'un dialecte tcherkesse qui se parlait autrefois de Krasnodar (Ekaterinodar), sur le Kouban, jusqu'à Touapse sur la mer Noire, et qui est particulièrement riche en phonèmes (57 à 54 consonnes et 3 voyelles), car il a conservé quatre séries d'occlusives (au lieu de trois, des langues écrites).

Les indications phonologiques et grammaticales occupent les pages 16-27 ; un lexique alphabétique (p. 213-290) contient non seulement des indications grammaticales, le renvoi aux textes, mais aussi la correspondance dans le dialecte besney (qui a fait l'objet, la même année, d'une publication de l'auteur, mais sans lexique : *Système phonologique et phonèmes phonétiques dans le parler besney de Zennun köyü (Tcherkesse occidentale)*, Collection linguistique de la SLP, n° 69, 1974, 246 p.).

L'auteur et les éditeurs doivent être remerciés d'avoir pu mener à bien un livre dont la typographie compliquée réussit à rester claire.

HAUDRICOURT.

193. Duong Thanh BINH, *A Tagmemic Comparison of the Structure of English and Vietnamese Sentences*. 232 p. The Hague, Paris : Mouton, 1971.

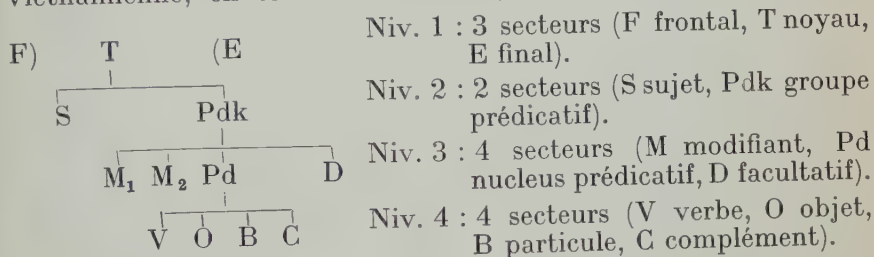
L'ouvrage de M<sup>me</sup> D. T. Binh se propose de faire une comparaison entre les structures de phrases de l'anglais et du vietnamien.

La méthode qu'elle a suivie est celle adoptée par R. L. Allen (1) qui identifie les différents secteurs dans la phrase 'majeure' anglaise et les différentes classes de lexèmes et/ou de constructions qui les occupent. C'est donc une analyse contrastive sur la base de la grammaire tagmémique.

L'unité de départ est la phrase qui sera examinée aux divers niveaux :

- 1 Niveau de phrase (Sentence level).
- 2 Niveau de noyau de phrase (Trunk level).
- 3 Niveau du groupe prédicatif (Predicatif cluster level).
- 4 Niveau du nucleus prédicatif (Predicated nucleus level).

Schématiquement, on peut représenter la structure de la phrase vietnamienne, en terme de secteurs, comme suit :



Aux secteurs précédents, M<sup>me</sup> D. T. Binh ajoute 8 autres dont 2 ne constituent pas de véritables secteurs puisqu'ils ne sont en fait que les secteurs B et C déplacés à une autre position.

Après l'identification des secteurs, la tâche de l'auteur consiste à citer les différentes classes de lexèmes et/ou de constructions qui s'y trouvent, à en donner les caractéristiques grammaticales et sémantiques, et s'il s'agit d'une classe de lexèmes fermée (listable lexeme class), à en énumérer, aussi exhaustivement que possible, les membres.

A la fin de l'examen de chaque secteur et de ses occupants, l'auteur fait le point sur les différences et les ressemblances entre l'anglais et le vietnamien.

(1) Robert L. Allen, *The Verb System of Present-Day American English*, The Hague : Mouton, 1966.

Le travail de M<sup>me</sup> D. T. Binh sera très profitable pour ceux qui enseignent le vietnamien aux étrangers, surtout aux anglophones. Les longues listes de lexèmes et de constructions que l'auteur a fournies pour les différents secteurs, constituent un matériel d'enseignement (préparation de leçons et d'exercices) très valable. Les remarques faites tout au long de l'ouvrage sur la différence et la similarité des deux langues comparées indiquent les points sensibles sur lesquels on doit porter ses efforts pour apprendre ou faire apprendre les structures de phrase du vietnamien, et à un degré moindre, de l'anglais.

Les observations sur l'emploi de l'« identifier » *cái* (p. 117-20) sont intéressantes. Cet « identifier » mérite une étude plus détaillée.

Certaines questions pourraient être soulevées cependant.

Les modifiants nominaux (plural particle, cardinal numeral, identifier, predeterminer, postdeterminer), à quel niveau sont-ils traités? D'après le plan de M<sup>me</sup> D. T. Binh, il semblerait qu'ils soient étudiés à un niveau plus élevé (niveau 2) que les déterminants verbaux occupant les secteurs M<sub>1</sub> et M<sub>2</sub>. Quelles en sont les raisons?

Les secteurs TR (Time-Relationship position), Neg (Negator position), Pass (Passive position), à quel niveau devraient-ils être traités : 3 ou 4? Cela aussi ne nous est pas précisé. Ces questions relatives au niveau sont importantes parce qu'un secteur a une valeur différente selon le niveau où il est identifié.

La distinction entre secteur de modifiants de couleur ou de forme et secteur de proposition incluse (respectivement secteurs 6 et 10) du groupe nominal (noun cluster) pourrait être heureuse dans une analyse contrastive tendant vers un but didactique. Elle fausserait le sens si l'on veut examiner la structure de la phrase vietnamienne. Je prends un exemple :

P<sub>1</sub> : *Tôi có một cái áo* (Moi avoir un classificateur vêtement). J'ai un vêtement.

P<sub>2</sub> : *Áo ấy đỏ* (vêtement ce...là rouge). Ce vêtement est rouge.

P<sub>1</sub> : *Bảo chưa thấy áo ấy* (Bảo pas encore voir vêtement ce...là) Bảo n'a pas encore vu ce vêtement.

Tout vietnamien reconnaît que P<sub>1</sub>, P<sub>2</sub>, P<sub>1</sub> sont des phrases complètes. Maintenant, imbriquons ces phrases de proche en proche pour en faire une phrase complexe :

Tôi có một cái áo ; áo ấy đỏ ; Bảo chưa thấy áo ấy.

Tôi có một cái áo                      đỏ ; Bảo chưa thấy áo ấy (effacement d'un des 2 SN identiques)

Tôi có một cái áo                      đỏ ; áo ấy Bảo chưa thấy (déplacement du complément d'objet)



Tôi có một cái áo đỏ mà Bảo chưa thấy (substitution du SN objet par mà,  
J'ai un vêtement rouge que Bảo n'a pas vu (particule relative))

En fait, les explications sur le processus d'imbrication sont un peu simplifiées ici, mais il n'empêche que *đô* (modifiant de couleur pour M<sup>me</sup> D. T. Bình) et *mà Bảo chưa thấy* (proposition incluse pour M<sup>me</sup> Bình) ne sont que des propositions imbriquées.

Un autre aspect que l'analyse tagmémique de l'auteur ne permet pas d'expliquer est le déplacement apparent d'une classe de lexèmes d'un secteur à un autre. C'est le cas de *không*. En reconnaissant l'appartenance de *không* à deux classes différentes, 'simple negator' en position préverbale, 'question word' en position finale, l'auteur ne tient pas compte du fait que le déplacement de *không* est dû à l'effacement des éléments qui le suivent. Prenons l'exemple d'une phrase interrogative alternative :

- a. *Bảo ăn hay Bảo không ăn?* (Bảo manger ou Bảo ne pas manger)  
Bảo **mange** ou Bảo **ne mange pas**?

Par un processus d'effacement des éléments redondants, la phrase a. a les variantes suivantes :

- b. *Bảo ăn hay không ăn?* (*Bảo* → o)
- c. *Bảo ăn hay không?* (*ăn* → ø)
- d. *Bảo ăn không?* (*hay* → ø ; không occupe maintenant la position postverbale et finale).

Le lexème *chura* 'pas encore' a le même comportement syntaxique que *không*, et si l'on suit l'analyse en 'Slot' et 'Filler' de l'auteur, il est étonnant de constater que *chura* ne figure pas dans le secteur de 'Question word'.

Nguyễn phú PHONG.

194. G. GUARISMA. — *Études basia. Phonologie. Classes d'accord et lexique basia-français*, Paris, Klincksieck pour SELAF, 1969, « Bibliothèque de la SELAF, 15 », 124 p.
195. A. JACQUOT et G. PAULIAN. — *Études bantoues. Devinettes laadi annotées. Esquisse phonologique du duala*, Paris, Klincksieck pour SELAF, 1971, « Bibliothèque de la SELAF, 25 », 151 p.

Après l'abandon par la maison Klincksieck de la collection « Langues et Littératures de l'Afrique noire », jugée insuffisamment rentable, la « Bibliothèque de la SELAF » reste la seule collection française consacrée à la linguistique africaine (champ qui vient

d'ailleurs d'être élargi à l'Asie et à l'Océanie). On peut, je crois, la regarder comme exprimant les tendances d'une école qu'on doit considérer comme la principale en France, encore qu'elle ne prétende pas à l'exclusivité. Influencée au départ par les travaux d'Haudricourt et Martinet, cette école a acquis aujourd'hui une spécificité certaine dans ses méthodes pratiques comme dans ses présupposés théoriques, implicites ou explicites, spécificité dont le caractère novateur est particulièrement marqué dans le domaine de l'étude des tons, qui n'a été que tardivement abordé par les africanistes français. Si deux des trois études bantu brièvement analysées ici concernent des groupes (kongo) ou langues (duala) déjà relativement connus, la troisième porte sur le bafia, qui n'avait été que très sommairement et imparfaitement exploré par les explorateurs allemands et les missionnaires américains du Cameroun. On comprend un peu cette lacune si l'on considère la difficulté de ce parler sur le plan phonétique et phonologique : n'était que le bafia répond à la fois aux critères de Guthrie et à ceux de Crabb, on pourrait hésiter à le classer parmi les langues bantu. Son système vocalique asymétrique à onze termes avec quatre centralisées, ainsi que son système tonal à distinction critique H:M:B rappellent, plutôt que le bantu « classique », les langues du Plateau Nigerian, ce qui s'explique sans doute par sa position géographique. Le système des classes nominales, par contre, est régulier, et même plus complet que celui de certaines langues voisines, à structure phonique plus évidemment bantu. Restent posés, cependant, le problème des classes de dérivation augmentatives et diminutives, complètement anormal, même sur le plan régional, et celui des classes locatives, dont on ne sait si elles manquent effectivement en bafia, ou si elles ont seulement été omises par l'auteur. Le vocabulaire procuré est d'autant plus utile qu'on ne possédait à peu près rien d'accessible jusqu'alors. Il ne permet, malheureusement, qu'une référence incomplète au Bantu Commun de Guthrie, ce qui empêche un calcul d'apparemment lexical (à titre indicatif les chiffres connus pour quelques langues géographiquement voisines tournent autour de 15 et 20 %). A première vue, le stock lexical apparaît peu bantu, mais cette impression peut n'être due qu'aux particularités du système phonique. En ce qui concerne les tons, G. Guarisma présente, de façon très convaincante, un système en terrasses à trois tonèmes, les règles d'abaissement étant, dans l'ensemble, prévisibles. Travaillant sur le tunen, qui présente beaucoup de similitudes avec le bafia, I. Dugast arrivait (sous mon influence, je dois le confesser) à un système à deux tonèmes, avec failles ascendantes conditionnées syntactiquement ; elle n'a pu, cependant, établir des règles de prévisions complètes et a dû se borner, dans

sa *Grammaire* (Paris, 1971), à des inventaires tonétiques. Il serait intéressant de reprendre ce matériel à la lumière des hypothèses bafia de G. Guarisma.

C. Paulian établit une phonologie du duala à partir d'une enquête orale classique auprès de Duala expatriés. Ce n'est pas diminuer son mérite que de constater que ce travail aurait aussi bien pu être effectué à partir des transcriptions phonétiques des auteurs allemands, notamment Ittman et Dinkeläcker. Elle admet par ailleurs, à l'encontre de la plupart de ses prédécesseurs, trois tons phonologiques, ce qui semble beaucoup moins acceptable qu'en bafia. Son ton « moyen » me paraît un allophone d'une succession /H-B/ amuë, comme il s'en rencontre dans les groupes voisins, ce que tend d'ailleurs à confirmer sa propre description, pp. 83-84, en particulier l'observation sur le faible rendement de la prétendue opposition. Le duala, en cela comme en bien d'autres détails, s'avère la plus « classique » des langues bantou du Cameroun, classicisme qui l'avait fait qualifier de « Vieux-Bantou » par quelques linguistes et par l'administration coloniale.

Le laadi est un des parlers (M.G., H16f) du groupe kongo, un des plus homogènes qui soient. L'article de Jacquot est une analyse purement linguistique de la structure syntaxique d'une quarantaine de devinettes dans ce parler. On y trouve confirmation des traits habituels de ce genre littéraire, caractérisé surtout par la fréquence de l'ellipse, aboutissant, entre autres, à une proportion élevée de prédication non verbale (nominale ou idéophonique). Tout en reconnaissant comme légitime l'approche exclusivement linguistique de l'auteur, on se prend à regretter l'absence de tout commentaire quant à la signification de ces devinettes, qui en deviennent énigmatiques à la puissance deux...

On peut regretter, en passant, que des impératifs d'économie aient contraint les animateurs de cette remarquable collection à des procédés et conventions typographiques qui n'en facilitent pas la lecture. Ce n'est cependant pas leur faute si la survie est à ce prix...

P. ALEXANDRE.

- 
196. ITTMAN (Johannes). — *Esquisse de la langue de l'association cultuelle des nymphes au bord du Mont-Cameroun*, traduit de l'allemand par Pierre-Marie Mesnier, Bibliothèque de la SELAF, 32, Paris, SELAF, 1972, 67 p., 20 F.

Dans l'introduction de cet ouvrage, l'auteur présente l'association cultuelle des nymphes, sa composition, le rôle qu'elle joue auprès

de la population, les croyances concernant les nymphes et la langue employée dans les cultes de cette association. En ce qui concerne la langue, l'auteur note qu'elle « ne change pas comme la langue locale à chaque frontière linguistique entre tribus », et d'autre part que malgré les ressemblances qui existent entre cette langue et les langues des différentes populations qui pratiquent le culte, « cette langue n'est pas pour autant facilement compréhensible pour les non-initiés » (p. 15).

Du point de vue phonologique, le système vocalique présente une série de voyelles antérieures, une série de postérieures et une voyelle centrale, soit :

i	u
e	o
ɛ	a
	ɔ

D'après la liste de consonnes donnée à la page 16, on peut établir le tableau suivant :

Sourdes.....	f	t	c	k	kp
Sonores. . . b	v	d	j	g	gb
Nasales. . . m		n	ɲ	ŋ	
Continue....		s			
Latérale .		l			

Pour la notation des tons, l'auteur dit qu'il suit « les règles de CHRISTALLER : ['] : haut, [˘] : bas, [-] : moyen (noté ['] par le traducteur), [ˆ] : haut-bas, [v] : bas-haut », mais on constate que les tons ne sont pas toujours notés dans les exemples. On devine parfois que l'absence de marque correspond au ton bas, mais dans bien des cas la notation des tons reste incompréhensible ; ainsi à la fin du paragraphe 2.11 on lit : « Quand la dernière syllabe du déterminé porte le ton bas, si elle est précédée d'une pénultième à ton haut, elle prend alors le ton haut devant la particule du génitif.

Ex. : mambólò « les yeux », donne mambólò má kpìlì mé « yeux d'Europe », c'est-à-dire « l'argent... ». D'ailleurs le fait que les tons ne soient pas toujours marqués gêne considérablement la compréhension des faits et annule toute possibilité d'analyse des exemples.

Le deuxième chapitre concerne la morphologie et traite des « substantifs, pronoms, numéraux, mots interrogatifs, adjectifs, adverbes, prépositions, mots de liaison, interjections, idéophones » et du verbe. Au sujet des nominaux, on note que « les radicaux nominaux commencent par une consonne avec nasale de liaison (sauf quand il s'agit de nasales ou d'alvéolaires) ou, ce qui est



rare, par une voyelle ». De ce fait, on se demande quel est le statut des successions nasale+consonne attestées à l'initiale du radical ; s'agit-il de phonèmes uniques mi-nasals qui seraient à intégrer dans le système des consonnes ? Si c'est ainsi, dans quelle position ont été définies les consonnes orales ? Notons que les successions nasale+consonne existent aussi à l'intervocalique, bien que dans certains cas leur présence dans cette position puisse être attribuée à un procédé de redoublement.

Ex. :	limbúnga	« bouteille »
	ndámbà, -i	« cacher »
	ngándelɛ, -élɛ	« acheter »
	njonjɛ	« tortue »
	ingángà	« sel »

La langue présente treize classes nominales organisées par paires correspondant à l'opposition singulier/pluriel : 1/2, 3/4 ; 5/6, 7/8, 9/10, 11/12, 13/6 et la classe 14 comprenant des locatifs.

La description de la langue faite selon le modèle traditionnel amène l'auteur à supposer l'existence d'un certain nombre de catégories grammaticales qui en fin de compte ne trouvent pas de correspondant dans la langue. C'est ainsi qu'on s'aperçoit que le possessif n'existe pas comme catégorie grammaticale, car il est exprimé dans la langue par le « pronom personnel indépendant... relié au déterminé par la particule du génitif de forme longue » (p. 22), c'est-à-dire par un syntagme dont le déterminant est le personnel. De même les adjectifs « sont remplacés par un verbe dans une relative, ou un nom au génitif » (p. 25).

Il faut aussi signaler que la langue emploie la composition comme procédé de formation de nouveaux termes, non seulement de nominaux mais aussi d'adverbes. Les termes suivants peuvent être analysés comme composés de deux nominaux, d'un nominal et un numéral ou d'un nominal et un fonctionnel :

engú n'engú	« continuellement » (litt. /moment avec moment/)
vengú kpambió	« avant hier, après demain » (litt. /nuits deux/)
w-omwá	« en haut » (litt. /à ciel/)
w-osá	« en bas » (litt. /à terre/)

Ces deux derniers se comportent comme des syntagmes dont le nominal de base est le déterminé.

Pour le verbe on note aussi que le procédé de dérivation par suffixation permet la formation des aspects tels que l'applicatif, l'intransitif, le causatif, le statif, l'associatif.

Le troisième chapitre rassemble cent exemples illustrant la morphologie et un court texte. Chacune des phrases comporte

une traduction libre, mais l'absence de mot à mot empêche le lecteur de se faire une idée plus précise sur la place de chacun des éléments dans l'énoncé et sur les rapports qui existent entre eux. Il est certain qu'une présentation des exemples de la façon suivante aurait apporté davantage de renseignements sur la structure de la langue.

lingbémi lingè ombéli, ó lingòle mambyóli è  
 //chien|de|moi|ce<sub>77</sub> tu+modalité verbale/|lui|donner/nourriture//  
 — « C'est mon chien, donne-lui à manger »

Le chapitre 4 comprend un lexique français — la langue des substantifs et des verbes. Les termes en français sont classés par ordre alphabétique et en face de chacun d'eux on trouve le terme correspondant dans la langue avec son indice de classe au singulier, suivi de l'indice de classe au pluriel, ses dérivés et éventuellement des variantes attestées par d'autres auteurs.

Gladys GUARISMA.

197. A. RETEL-LAURENTIN et S. HORVATH. — *Les noms de naissance* (indicateurs de la situation familiale et sociale en Afrique Noire), Bibliothèque de la S.E.L.A.F., 30, Paris, 1972, 151 p.

Cet ouvrage reprend à propos des Nzakara (République centrafricaine) un thème qu'avait illustré M. Houis en 1963 (*Les noms individuels chez les Mossi*, I.F.A.N., XVII, Dakar) et auquel un nombre important de travaux a déjà été consacré, un des plus récents, à ma connaissance, étant la thèse de 3<sup>e</sup> cycle (déposée au secrétariat de l'Université de Paris III), que Philippe Ntahombaye a soutenue en janvier 1975 sur les noms individuels au Burundi. On voit ici l'intérêt de telles études pour le linguiste comme pour l'ethnologue. Les noms individuels, qui ne sont pas, comme ils le sont en Occident, des membres d'une liste close déjà établie, sont l'occasion de multiples évocations et permettent de faire passer toutes sortes de messages, en prenant la forme de syntagmes ou d'énoncés entiers toujours analysables, ayant des marques et des degrés divers de figement.

Les auteurs, dans une première partie, étudient les noms humains (prénoms) : religieux, généalogiques, d'attributs moraux (qualités ou défauts), de circonstances (catégorie la plus vaste, où les noms font allusion à la grossesse, à l'accouchement, à la naissance, à la mort), de relation à la situation conjugale, familiale, politique ou sociale. Ils examinent ensuite les noms d'animaux. La seconde partie est une étude comparative des thèmes nominaux.

Claude HAGÈGE.

198. Pierre-Francis LACROIX. — *L'expression du temps dans quelques langues de l'ouest africain* (Études lexicales), Bibliothèque de la S.E.L.A.F., 29, Paris, 1972, 190 p.

On trouve ici réunies six études relatives au lexique du temps dans diverses langues du Sénégal, du Mali, du Niger, de la Haute-Volta, du Togo et du Cameroun. Ces études sont dues aux membres de l'Équipe de Recherche Associée 246 du C.N.R.S., qui ont adopté ce thème d'enquête depuis plusieurs années. Malgré la diversité des populations intéressées, dont les unes sont, à des degrés d'ailleurs variables, islamisées et les autres « largement en dehors des apports méditerranéo-orientaux véhiculés par l'Islam », une certaine unité se dégage : P. F. Lacroix, le maître d'œuvre de ce travail collectif, souligne en Introduction « l'« antihistorisme » de la plupart des sociétés africaines », et le fait que même chez les islamisés, la « modification de perspective dans l'analyse de la notion de temps », avec « passage du subjectif à l'objectif, du temps-vécu au temps-en-soi » n'empêche pas la coexistence des deux systèmes conceptuels, avec permanence, dans le vocabulaire (voir l'intéressant exemple des Peuls du Niger), d'un lexique où « le temps n'est pas saisi en soi mais en fonction des activités humaines propres aux divers moments et périodes de son déroulement. » (p. 14-15). Chez les Samo, les Bedik, les Basari et les Dogon, on note « l'absence de corrélation entre les concepts de « jour », de « mois » et d'« année » et, dans le domaine purement lexical, la fréquence — non générale il est vrai — des radicaux dont le signifié connote un procès et une période déterminée du temps. » (p. 15). Le temps est saisi, surtout chez ceux qui sont demeurés à l'écart de l'Islam, « comme un cycle clos et non comme un continuum », et si des termes caractérisant des moments de la durée apparaissent, il s'agit d'emprunts à l'arabe, comme *waqt*, dont on connaît la fortune sous ses diverses formes.

G. Calame-Griaule ouvre le recueil avec une étude de l'expression du temps en dogon de Sanga. On y voit l'importance de la mesure des positions des astres dans le lexique, ainsi que la référence aux lieux de marchés pour désigner les jours de la semaine, et au *sigi*, importante cérémonie traditionnelle, pour mesurer de longues périodes de soixante ans. L'auteur donne pour finir une liste des termes, de diverses catégories grammaticales, qui expriment le temps.

M. P. Ferry présente ensuite le lexique du temps chez les Bedik et les Basari du Sénégal oriental. Les mêmes caractéristiques signalées plus haut apparaissent ici.

C. Seydou examine au chapitre suivant la langue des Peuls du Niger, parmi lesquels les pasteurs conservent une relative indépendance à l'égard des emprunts arabes, avec un riche

ensemble de verbes désignant en fait une activité, et par conséquent aussi le moment habituel de son accomplissement, « comme si le temps ne pouvait être senti que comme une circonstance annexe ». On a par exemple *o waali yaade* m. à m. « il/s'allonger pour passer la nuit/partir », c'est-à-dire « il est parti de nuit » (cf. p. 84-85).

L'étude de P. F. Lacroix est consacrée aux Peuls de l'Adamawa (centre du Cameroun). On y retrouve les traits signalés tout à l'heure, en particulier ce fait que malgré les emprunts arabes, il reste des sous-ensembles lexicaux où le temps est perçu « non en soi-même mais associé à l'accomplissement d'une action ou, d'une façon plus générale, à l'homme » (p. 100). Une intéressante bibliographie suit cette étude, comme dans le cas de celle de G. Calame-Griaule.

D. Rey-Hulman propose ensuite une analyse socio-linguistique de la notion de temps chez les Tyokossi (Togo). Certains termes désignant des divisions précises sont empruntés au haoussa (*kèréfi*) « heure », cf. ha. *ƙarfe*: « fer » (du gong annonçant le début et la fin du travail à l'époque coloniale dans les ateliers de T. P.) ou au français (*midi*).

S. Platiel étudie l'expression du temps en samo de Haute-Volta (langue mandé). La perception du temps abstrait et objectif existe, mais les Samo « ne semblent pas avoir franchi le seuil qui consiste à l'envisager comme une quatrième dimension, susceptible d'un découpage indépendant, en créant une terminologie à seule fin de mesurer le temps. » (p. 154). Malgré l'existence d'un cycle des marchés liés à divers emplacements, il n'y a pas de terme spécifique général correspondant à « semaine ». La notion de multiple n'est jamais exprimée.

L'ouvrage s'achève par trois Annexes, un Questionnaire linguistique sur l'expression du temps dans les langues africaines, une Grille d'enquête sur les mesures et les décomptes et un Questionnaire sur les monnaies.

Si j'avais un regret à formuler à propos de ce travail collectif riche en faits intéressants, ce serait celui de ne pas y voir abordé clairement le problème du contenu relatif des marques aspectuo-temporelles au niveau du syntagme verbal et de l'énoncé entier. Peut-être les auteurs ont-ils jugé que c'était là le thème d'une autre enquête. Mais en lisant le titre de l'ouvrage, on peut s'attendre à la voir conduite ici.

Claude HAGÈGE.



199. Nicole TERSIS. — *Le zarma. Étude du parler djerma de Dosso (République du Niger)*. Société d'Études Linguistiques et Anthropologiques de France, 33-34. Paris, 1972; 211 p., 2 cartes hors-texte.

Les parlers songhay, zarma et dendi constituent, parmi les langues de l'Afrique occidentale, un groupe très homogène dont la classification demeure d'ailleurs incertaine. Sur les 700.000 locuteurs que représente cet ensemble, 240.000 environ sont des usagers du zarma ou djerma, parlé au Niger entre 12 et 15 degrés de latitude nord, et de la rive gauche du fleuve jusque, vers l'est, au contact de l'aire haoussaphone.

L'essentiel de notre documentation récente sur le groupe songhay consistait dans les matériaux publiés en 1956 par le R. P. A. Prost sous le titre *La langue songhay et ses dialectes*. Dans ce gros livre, l'auteur avait pris pour base de sa description le parler songhay de Gao, mais il fournissait en outre d'utiles éléments de comparaison empruntés à d'autres parlers, dont le zarma. Ces données éparses ne pouvaient toutefois rendre les services d'une monographie « dialectale », où le zarma serait considéré pour lui-même et décrit selon une méthode définie. Si l'ouvrage de M<sup>me</sup> T. ne nous procure pas encore cette monographie dans sa totalité, du moins l'annonce-t-il de façon tout à fait encourageante, en découpant dans le champ entier de la description certains secteurs auxquels est appliquée la méthode d'analyse élaborée au sein de l'Équipe de Recherche 74 du C.N.R.S.

Le titre et le sous-titre de ce livre ne doivent pas dissimuler, en effet, les limites que l'auteur a assignées à son entreprise. Après une présentation de la phonologie, une seconde partie vise à dégager les « catégories » ou classes de monèmes; une autre traite de la dérivation et de la composition, et la dernière étudie les différents types du syntagme nominal. L'essentiel de la morphologie du verbe et de la syntaxe de l'énoncé a été délibérément laissé de côté, et il est clair que l'auteur se réserve d'en traiter dans une publication à venir.

A l'intérieur de ces limites, l'ouvrage nous apporte beaucoup de renseignements nouveaux. Et d'abord, nous apprenons que le zarma est une langue à tons, où deux niveaux H(aut) et B(as) et quatre combinaisons de ceux-ci (HB, BH, BHB, HBB) fonctionnent comme caractéristiques pertinentes des voyelles (l'auteur ne dit pas : des syllabes). Dans l'énoncé, la jointure des éléments d'un syntagme est le siège de phénomènes de sandhi tonal assez simples pour s'accommoder d'une formulation en quatre règles précises (voir le tableau détaillé de la p. 84).

Le système vocalique, qui repose sur les cinq timbres *i*, *u*, *e*,

*o*, *a*, présente les particularités suivantes. A l'initiale, il se réduit pratiquement à /i/ et /a/ brefs. En position médiane, on relève une corrélation de quantité qui oppose cinq brèves à cinq longues, sauf devant les consonnes mi-nasales, les géménées et les groupes consonantiques, où l'opposition est neutralisée en faveur des brèves. A la finale également les brèves sont seules admises, mais on note une corrélation de nasalité concernant /ĩ/, /ẽ/, /õ/, qui sont rares, et /ã/, qui est fréquent.

Les consonnes pouvant figurer à l'initiale sont au nombre de 22 : /p/, /t/, /s/, /c/, /k/, /kw/ ; /b/, /d/, /z/, /j/, /g/, /gw/ ; /m/, /n/, /ɲ/, /ɳ/ ; /f/, /l/, /y/, /h/, /w/ et /r/ qui se réalise comme une vibrante alvéolaire à un battement. Dans cette position, une nasale homorganique de la consonne suivante peut fonctionner comme centre de syllabe et, comme telle, est affectée d'un ton (toujours B, semble-t-il). En position médiane, aux 22 unités inventoriées ci-dessus s'ajoutent 10 mi-nasales : /mp/, /nt/, /ns/, /nc/, /ɲk/ ; /mb/, /nd/, /nr/, /nj/, /ɳg/ ; d'autre part, les consonnes peuvent être géménées. Le système des consonnes finales se réduit à /p/, /t/, /k/ (rares) ; /m/, /n/ ; /w/, /l/, /y/ et /r/.

L'identification et la définition des principales « catégories grammaticales » de la langue sont déduites de l'examen de leur position, de leurs possibilités de commutation, de leur coexistence ou de leur exclusion mutuelle et du type d'inventaire auquel elles appartiennent. Ces critères sont appliqués d'abord dans le cadre de l'énoncé minimal à deux termes et permettent de dégager dix classes distinctes. Six d'entre elles occupent la première position : les nominaux, les verbo-nominaux (noms déverbatifs), les participes (adjectifs déverbatifs), les modalités personnelles absolues (pronoms personnels substantifs), les modalités personnelles en fonction de sujet, d'objet ou de possessif, et les possessifs indépendants (dérivés des termes de la classe précédente). Les quatre autres ne peuvent apparaître qu'en deuxième position : l'actualisateur « c'est », le locatif « voici », l'existentiel « être, exister », enfin les verbaux.

La même procédure appliquée à l'énoncé à trois termes, dit « expansif », aboutit à identifier dix nouvelles classes de monèmes : le défini (sing. et plur.), le pluralisateur (morphème de plur. non défini), les démonstratifs (au nombre de deux), le totalisateur (unique) « tout »/« tous », les adjectivaux, les numéraux, l'indéfini (unique) « certain », les fonctionnels (postpositions) et les modalités verbales (indices d'aspect et morphème de négation), qui figurent tous en deuxième position ; enfin les adverbaux, qui peuvent occuper la première ou la troisième position.

Sous le titre de synthématique, une quarantaine de pages sont

consacrées à une étude minutieuse de la dérivation et de la composition. La dérivation est dite flexionnelle quand elle consiste en le redoublement complet d'un adverbial, d'un verbal ou d'un nominal, accompagné ou non d'une modification tonale du terme de base, ou lorsqu'elle se réduit à cette modification tonale. Le premier procédé a une fonction surtout sémantique, tandis que le changement de schème tonal entraîne le plus souvent un changement de catégorie grammaticale. La dérivation affixale recourt essentiellement à des suffixes, dont une quinzaine sont recensés, et elle affecte uniquement les nominaux et les verbaux. Elle permet le passage de l'une à l'autre catégorie ou, plus rarement, n'entraîne qu'une modification sémantique au sein de la même catégorie. On retiendra que certaines catégories, comme les verbo-nominaux et les participes, sont uniquement constituées de dérivés de ce type. Enfin un certain nombre de formes peuvent fonctionner dans deux catégories différentes sans aucune altération de leur identité phonique.

La composition sert principalement à former des nominaux, accessoirement des fonctionnels et des interrogatifs (cette dernière catégorie est introduite ici sans avoir été définie dans l'analyse des énoncés à deux et à trois termes). Une première distinction est faite entre les composés syntaxiques, constitués sur le modèle de syntagmes attestés ailleurs dans la langue, et les composés asyntaxiques, caractérisés soit par une modification tonale des termes qu'ils contiennent, soit par une combinaison ou un ordre de ces termes inacceptable dans un syntagme libre. A l'intérieur de chacun de ces deux types de composition, l'auteur procède à l'examen des différentes formations attestées selon le nombre, la catégorie respective et l'ordre des constituants.

La dernière partie de l'ouvrage est consacrée aux diverses sortes de syntagme nominal : déterminatif, appositif, fonctionnel, relatif et coordinatif. C'est le syntagme déterminatif qui donne lieu aux développements les plus détaillés, du fait que l'auteur englobe sous ce terme les syntagmes où le déterminant, grammatical (morphèmes défini, pluralisateur et démonstratif) ou lexical (numéral, adjectival, totalisateur), est postposé au déterminé, aussi bien que ceux où le déterminant lui est antéposé. C'est à cette dernière combinaison que recourt la langue pour construire ses syntagmes complétif (« le cou du mouton » = « mouton » + « cou ») et possessif (« son mouton » = « lui » + « mouton »). A l'occasion de cette étude sont utilement rappelés les faits de sandhi tonal qui interviennent à la jointure des monèmes en présence.

Ce livre n'appelle que peu de remarques critiques. Les quelques points qui demeurent obscurs semblent dus à la contrainte que

M<sup>me</sup> T. s'est imposée de n'y pas traiter du syntagme verbal. Par exemple, on souhaiterait être éclairé sur les raisons qui ont conduit l'auteur à considérer le morphème *nà*, préposé aux formes verbales transitives à l'accompli, comme une « particule objectale » (ainsi p. 139) et à l'exclure de la liste des « modalités verbales » de la p. 117. — Le bref développement sur l'apposition comme procédé de mise en valeur d'un élément de l'énoncé n'entraîne pas l'adhésion, et la formulation du point 3, p. 196, laisse percer un certain embarras face à un problème qui relève de la syntaxe de l'énoncé global. — De même, à propos du syntagme relatif, il semble peu satisfaisant de dire, au § 5.62, que « la proposition relative est introduite par l'actualisateur » : le morphème enclitique *nód* « c'est », qui occupe toujours la seconde position dans l'énoncé minimal à deux termes (p. 96-97), et la troisième dans l'énoncé à trois termes (p. 100), ne saurait « introduire » une proposition relative, et mieux valait sans doute ne parler de « relative » que là où la proposition est introduite par le « déterminatif » *kãä*.

Au demeurant, la probité et la rigueur dont témoigne cette étude font excellemment augurer des développements ultérieurs que M<sup>me</sup> T. ne manquera pas de lui donner.

Claude GOUFFÉ.

---

200. Jean-Pierre CAPRILE. — *La dénomination des couleurs chez les Mbay de Moïssala (une ethnie sara du Sud du Tchad)*. — *Notes linguistiques*. Société pour l'Étude des Langues Africaines, 26. Paris, 1971 ; 150 p., 2 cartes et 3 planches en couleurs hors-texte.

Préfacée par M. Bernard Pottier, l'étude de M. Caprile occupe les pages 19 à 66 de ce 26<sup>e</sup> volume de la Bibliothèque de la SELAF. Parlé par environ 50.000 personnes, le mbay est un membre du groupe sara, qui appartient lui-même au vaste ensemble des langues dites bongo-bagirmi.

Après un rappel du système phonologique du mbay, l'auteur décrit d'abord le matériel lexical dont dispose cette langue pour désigner les couleurs. D'une part, 5 verbaux intransitifs (dont 2 synonymes) dénotant des oppositions globales telles que « clair »/« foncé »/« chaud et vif »/« tacheté, rayé, quadrillé, de plusieurs couleurs ». D'autre part, des adverbaux (ou idéophones), au nombre de 16 principaux (certains d'entre eux présentant une variante), qui se répartissent entre les verbaux précédents et peuvent leur être assignés comme déterminants spécifiques.



Enfin, un nom général de la « couleur » qui, par son comportement syntaxique, appartient à la même classe de nominaux que les termes de parenté et les noms de parties du corps. Marginalement, telle nuance particulière peut être exprimée au moyen du verbe « faire » suivi d'un objet désignant un terme de comparaison choisi dans le milieu naturel (par exemple le pelage ou le plumage de certaines espèces animales), ou encore au moyen de locutions périphrastiques parfois difficiles à analyser.

Dans ce type de langue, dépourvu de termes simples pour désigner les couleurs « fondamentales » de notre propre système de référence, le premier problème qui se pose consiste à déterminer les valeurs exactes recouvertes d'une part par les verbaux employés seuls, d'autre part, et à l'intérieur de ce premier champ, par les adverbaux compatibles avec chacun des verbes considérés. Procédant à des tests au moyen d'une collection de 61 échantillons de laine diversement colorés, l'enquêteur découvre que les réponses obtenues de ses 19 informateurs sont loin d'être univoques en ce qui concerne la valeur des verbaux, et que la dénotation des adverbaux ne peut être cernée, elle aussi, que de façon approximative. De ce système de dénomination des couleurs, organisé de manière si différente du nôtre, l'auteur esquisse ensuite une interprétation structurale en introduisant dans l'analyse les concepts de *sème* (trait distinctif minimal et constant du signifié) et de *classème* (ou sème générique). Les résultats obtenus sont représentés graphiquement en un certain nombre de schémas (p. 40-41).

Proposé à titre d'illustration des faits, plus peut-être que de vérification de la théorie, le bref conte de la hyène et du serval est édité, traduit et commenté (p. 42-47). Abordant ensuite avec prudence les valeurs connotatives des dénominations de couleurs en mbay, M. Caprile, suivant les vues de M. Pottier, les rapporte à la notion de *virtuème*, ou sème variable, posant ainsi l'existence de sèmes « qui ne se réalisent que dans certains types de discours ». Suivent d'utiles indications sur les techniques de fabrication des principaux colorants, et un essai de comparaison entre le système de dénomination des couleurs en mbay et dans quelques langues géographiquement voisines, appartenant ou non à la même famille que le mbay. L'étude se termine par des considérations d'ordre socio-linguistique sur les rapports du bilinguisme mbay-français des jeunes scolarisés avec leur aptitude à nommer les couleurs dans chacun des deux codes : le bilinguisme se traduit par un appauvrissement très sensible de ce secteur du vocabulaire, aussi bien dans la langue première que dans la langue de scolarisation.

L'auteur conclut à la difficulté de saisir un système apparemment aussi simple que celui de la dénomination des couleurs dans une

culture donnée, et à la nécessité de multiplier les méthodes d'investigation de façon à recouper entre eux les résultats partiels que chacune d'elles permet d'obtenir.

Les pages 67 à 147 du volume sont occupées par des *Notes linguistiques* qui constituent un ensemble trop varié pour qu'on puisse le recenser ici en détail. Il est rendu compte des activités de l'ERA 246 du CNRS entre février et juin 1970, d'abord dans le domaine de la littérature orale (analyse comparative de contes de provenance diverse gravitant autour du thème des alliés animaux), puis au sein du groupe « Langages et cultures » (étude des monnaies et des valeurs d'échange, notamment chez les Peuls). Viennent ensuite les travaux de l'ER 74 du CNRS, consacrés, en 1969-1970, aux problèmes théoriques et méthodologiques de description, et embrassant des langues aussi variées que le mbay, le samo, le monzombo, le ngbaka, le zarma, le banda et, hors d'Afrique, les dialectes à tons de l'Extrême-Sud de la Nouvelle-Calédonie et le trumai du Brésil. Le volume se termine par une série d'exposés présentés en 1970-1971 sur les tons, les catégories grammaticales et la syntagmatique en bafia, banda, zarma, mbay et, hors d'Afrique, en adjië de la Nouvelle-Calédonie.

Claude GOUFFÉ.

201. HARSUNAN NIJERIYA (Les Langues du Nigéria). Centre for the Study of Nigerian Languages, Abdullahi Bayero College, Ahmadu Bello University, Kano, Nigeria. Fascicule I (1971), 51 pages ; II (1972), 52 pages ; III (1973), 67 pages.

Succédant au Hausa Language Board, dont les activités prirent fin en 1968, un Centre for Hausa Studies a été créé en 1969, dans le cadre du Collège Abdullahi Bayero, à Kano, et intégré en 1970 au nouveau Centre for the Study of Nigerian Languages, dont il constitue désormais une section, apparemment fort active. La mission du Centre d'Études Haoussa ne semble plus être tout à fait la même que celle du Hausa Language Board. S'il s'agit toujours pour lui d'aider, par la fixation et l'enrichissement de la langue, à l'épanouissement de la littérature haoussa, les enseignants et les chercheurs africains et anglo-saxons qui animent ce Centre entendent également faire en sorte que les études haoussa accèdent rapidement, dans le cadre nigérian, au rang qui leur est dû d'une discipline universitaire à part entière.

Les trois premiers fascicules de *Harsunan Nijeriya*, édités par des spécialistes aussi compétents que le Dr Kabir Galadanci, le

professeur Paul Newman et le Dr Roxana Ma Newman, reflètent bien cette impatience et cette ambition, et le choix pour cette nouvelle revue d'un titre haoussa est significatif de l'accent mis, pour l'instant du moins, sur la langue la plus importante de la Fédération. Obtenus par tirage en offset d'une dactylographie très lisible, ces cahiers permettent de se faire une idée juste des préoccupations actuelles du Centre. Une part sensiblement égale y est réservée aux études proprement linguistiques, présentées le plus souvent en anglais, à la publication originale de textes haoussa en vers ou en prose, et à des articles de critique littéraire, également rédigés en haoussa.

Pour nous en tenir aux contributions susceptibles de retenir plus spécialement l'attention des linguistes, nous signalerons d'abord le grand intérêt de l'étude de Kabir Galadanci sur les idéophones en haoussa (fascicule I, p. 12-26), sujet difficile entre tous et dont on appréciera particulièrement le traitement — peut-être un peu trop rapide — par un locuteur de la langue décrite. Après un examen du comportement syntaxique des diverses sous-classes d'idéophones, comparé successivement à celui de l'adverbe, du nom et de l'adjectif, l'auteur procure une utile classification des types de structure phonique qui leur correspondent, malheureusement sans fournir les éclaircissements sémantiques indispensables.

En proposant d'«étudier le kanakuru pour comprendre le haoussa» (fascicule II, p. 1-13), Paul Newman montre, dans cinq cas précis, le parti que l'interprétation de certains faits apparemment aberrants de la morpho-syntaxe du haoussa peut tirer de la comparaison avec d'autres langues tchadiennes appartenant à la même branche «Plateau-Sahel» que lui. C'est là un excellent exemple de ce que peut apporter à un public dépassant le cercle étroit des spécialistes la haute vulgarisation scientifique, quand un chercheur de premier plan consent à s'engager dans cette voie. Dans le même fascicule (p. 18-22), Bello Sa'id publie en transcription phonologique un échantillon bien choisi du dialecte de Sokoto, accompagné d'utiles gloses en haoussa standard des principaux termes *sakkwatanci* figurant dans ce petit texte. Un modèle est ainsi proposé aux jeunes chercheurs locaux désireux de contribuer utilement à la connaissance des variétés régionales du haoussa.

Enfin, les onze premières pages du fascicule III présentent un vocabulaire anglais-haoussa de la langue de la critique littéraire, comprenant plus de 200 termes ou locutions. Cette liste a été élaborée en grande partie par une conférence d'experts réunie à Kano en mai 1973. Elle est proposée ici à titre expérimental, et certains des équivalents haoussa qu'elle contient devront

attendre d'être consacrés par l'usage qui en sera fait dans l'enseignement, en langue haoussa, de la littérature haoussa. Telle qu'elle est, elle ne manquera pas d'intéresser les lexicologues.

Dans une présentation matérielle encore modeste, mais déjà riche d'un contenu de bon aloi, voilà une revue dont l'utilité et l'intérêt demeureront incontestables même si, trahissant un peu la promesse de son titre, elle devait tarder à élargir son cadre pour y faire entrer d'autres langues et d'autres littératures du Nigéria du Nord.

Claude GOUFFÉ.

202. HAGÈGE Claude. — *La langue mbum de Nganha (Cameroun)*, 2 tomes, Paris, SELAF, nos 18 et 19, 1970, 366 p.

Le mbum est parlé sur un territoire discontinu au centre du Cameroun avec quelques indentations au Tchad et en R.C.A. L'auteur insiste bien sur le fait que réalités ethnique et linguistique ne coïncident pas entièrement. Les usagers du mbum du plateau central représentent 60 000 locuteurs, mais ce chiffre reste évidemment approximatif car la communauté mbum se trouve dans une situation complexe d'interférence culturelle et économique. Les Mbum du Plateau sont souvent métissés avec les populations voisines ; de plus, le fulfulde a dans cette situation le poids d'une langue à prestige. Ces facteurs expliquent que de nombreux Mbum cachent leur identité. A cela s'ajoute le fait que la langue est également utilisée par des locuteurs dont l'appartenance ethnique est autre. C'est donc 150 000 personnes au moins qui ont l'usage du mbum comme 1<sup>re</sup> ou 2<sup>e</sup> langue. On a donc affaire à une communauté linguistique sensible à de nombreuses interactions. Les facteurs économiques ne sont pas non plus étrangers : à l'origine, chasseurs et pêcheurs, les Mbum s'adonnent aujourd'hui à l'agriculture. Cette évolution se conjugue avec une migration générale vers les villes (artisanat, commerce, fonction publique). « A ce point de mélange et de fusion ethnique et linguistique dans de plus vastes ensembles, l'identité des Mbum et de leur langue se dilue sous les yeux mêmes du descripteur » (p. 20).

Cette langue décrite avec rigueur par Claude Hagège a été classée par Delafosse dans le nigéro-camerounais, et par Greenberg dans la branche de l'Adamawa Oriental de la famille Niger-Congo.

Si on se reporte au sommaire, on a une 1<sup>re</sup> partie, Phonologie (pp. 27-67) et une 2<sup>e</sup> partie, Grammaire (pp. 69-352). Les deux parties sont donc disproportionnées. Ceci ne touche pas au contenu du travail — en l'occurrence une thèse d'État —, mais prouve au



plan théorique la difficulté d'intégrer la phonologie dans un ensemble équilibré.

Nous venons de dire combien le travail de Claude Hagège est systématique. C'est cette qualité qui permet au lecteur d'en faire une analyse serrée. Nos réserves ne sont que le reflet de l'attention avec laquelle nous avons lu cette description du mbum et la satisfaction qu'on ne peut pas ne pas éprouver face à une langue désormais scientifiquement connue.

La démarche phonologique est marquée par une grande rigueur dans le choix des faits sur lesquels sont étayées les preuves : signes de même catégorie, situés dans des énoncés. Ce choix méthodologique est intéressant, mais il implique un principe qui n'est pas explicité par l'auteur, à savoir que, pour sa démarche, la phonologie suppose une hypothèse sur la grammaire, car c'est bien celle-ci qui justifie de l'identité des énoncés et des catégories.

On observe que : 1) /r/ est initial de lexème, 2) il y a une corrélation /l/-/r/, 3) une série de consonnes prénasalisées reconnue sur la base des solidarités de la chaîne et du système, 4) trois voyelles nasales. Nous ne sommes pas entièrement convaincu de ce dernier fait : les exemples sont peu nombreux et ne montrent d'oppositions que dans des contextes où apparaissent une consonne nasale, /p/, /r/ ainsi que [s] et [h] qui sont le plus souvent des variantes. Nous aurions souhaité plus d'attention à ce problème, étant donné l'intérêt typologique de la corrélation orale/nasale.

Le mbum a un système équilibré de 30 phonèmes consonantiques. Ceci vaut pour la position initiale. En positions médiane ou finale, il est infiniment plus restreint. On observe que les monèmes sont généralement tenus : 55 % de monosyllabes.

Le mbum est une langue à tons : le ton « joue donc ici le même rôle que le degré d'aperture » (p. 58).

Telle est la position prise par Hagège. Notre position serait autre : la tonalité est un trait prosodique oppositionnel qui affecte le phonème central d'une syllabe. Ceci est une affaire de position théorique. Nous trouvons tout de même discutable cette stratégie qui consiste d'une part à affirmer « le cadre du ton est toujours identique au segment phonématique » (p. 58), puis immédiatement après : « Nous présentons cependant les tons comme des faits prosodiques en un paragraphe séparé pour éviter de charger la description en nombre de phonèmes vocaliques ». D'après Hagège, il n'y aurait que 16 phonèmes vocaliques. En ces temps d'inflation, l'économie réalisée est minime.

Six pages sont réservées à la combinaison. « Le signe minimal étant l'élément de langue à partir duquel les phonèmes du mbum ont été identifiés, il convient à présent d'examiner la façon dont ces phonèmes se répartissent au sein du signe » (p. 60). Soit ! Mais

qu'est-ce que le signe minimal dans l'économie structurale de la langue? A quel plan est-il envisagé? Celui des radicaux lexématiques? celui des constituants syntaxiques? Il est des langues, swahili, kirundi, hausa par exemple, où le constituant syntaxique n'admet que des syllabes ouvertes, tandis que le radical lexématique admet le type CVC. On aimerait avoir au départ, une information de ce genre sur le mbum car les faits de combinaison ont toujours des propriétés qui sont *finalisées par le type structural de la langue*. On nous dit par exemple que 5 voyelles n'apparaissent jamais à l'initiale, que /i/ apparaît dans six signes, /u/ dans cinq, /a/ dans treize. Si nous transposons en fulfulde, en wolof ou en bambara, une telle remarque sur l'aptitude des voyelles à apparaître en position initiale, une telle remarque n'a aucun sens car les formes canoniques des lexèmes et des constituants lexicaux de ces langues n'admettent que des consonnes initiales. Qu'en est-il du mbum? En l'absence de déterminations précises sur cet ordre de faits, l'examen de la combinaison des phonèmes traduit en fait une coupure entre les deux articulations. Celles-ci sont certes importantes du point de vue méthodologique, mais refuser de voir aussi les rapports mutuels de ces deux articulations revient à articuler la description d'une langue sur une procédure et non sur son identité linguistique.

Le commentaire est très bref sur les consonnes en position finale. On en conclut que ne sont vraiment fréquents que les phonèmes /t/, /n/, /k/, /ŋ/ (p. 62). Ce qui est dit des voyelles nasales nous fait encore douter de leur identité phonématique puisque dans les plurisyllabes la nasalité est un trait contrastif et non phonématique. Il n'y aurait alors de pertinence de la nasalité vocalique que dans des monosyllabes?

Quant aux monosyllabes, l'auteur dégage d'après son corpus 55 % de cas ; il y distingue 28 % de CVC dans lesquels la consonne finale est une nasale « si l'on adopte le principe que les finales nasales sont à ranger à part comme anciens indices de classes » (p. 63). Nous lui demandons pourquoi les consonnes finales autres qu'une nasale ne seraient pas aussi de tels indices, ceci pour les 39 % des monosyllabes?

La grammaire, après une distinction méthodologique entre les énoncés indépendants et hétéronomes (énoncés en réponse, ou marqués par un référentiel, un interrogatif ou un exclamatif) est articulée au départ selon les principes définis par Jacqueline Thomas : inventaire des catégories à partir d'une analyse distributionnelle et progressivement réductrice de l'énoncé à deux termes, puis de l'énoncé d'expansion. La « relative pauvreté des procédés de différenciation formelle » (p. 117) suggère une langue de « type économique ». L'auteur nous donne page 120, les résultats

taxinomiques, soit 21 catégories. Nous pensons qu'une exploitation de la dichotomie en lexèmes et en morphèmes, et qu'une prise en considération des rapports entre catégories et fonctions devraient amener à une taxinomie, non plus du type de l'inventaire, mais systématique.

La synthématique aborde le « domaine complexe et mouvant » de la dérivation et de la composition. Nous ne saurions faire un résumé de cette partie, ni de l'ensemble du reste de la grammaire, car il trahirait en le réduisant un développement particulièrement riche et nuancé. On voit ici combien on doit à Claude Hagège un travail remarquable dans sa précision et par l'ampleur des faits examinés. Nous nous contenterons de quelques notes de lecture.

On retrouve en mbum ce redoublement du radical verbal attesté aussi en banda, mais également en lendu (Greenberg : Nilo-Saharien, Chari-Nil) : *nzùk nzónzò*, /l'homme/a bu/ (p. 129).

Hagège est tenté par des « problèmes de reconstruction » (p. 130 entre autres). Ceci est plein d'intérêt d'autant plus que l'auteur l'envisage dans une perspective plus typologique qu'historique. Le vrai problème, toutefois, est à l'échelle d'une comparaison entre les langues qui présentent cette caractéristique du redoublement, et le problème sera alors passionnant.

L'interprétation proposée p. 152 doit être juste : *bàké* expliqué à partir de *bà à ké*, /celui/de/lui/. Hagège voit, au plan synchronique, en *bà-* un dérivatif. On pourrait admettre une structure figée du syntagme complétif à pronom complété *bà*. Il est fréquent qu'un syntagme se modifie et se fige quand l'un de ses constituants est un pronom. Mais pourquoi cette irritante nostalgie : « Si cette interprétation était vérifiée par une meilleure connaissance des états passés de la langue... » (p. 152). Il n'y a pas et il n'y aura pas d'état passé. Le problème posé par Hagège est de l'ordre de la fonction et sa solution doit être cherchée dans le comparatisme typologique.

P. 153 : le rapport entre *wà*, « finir » et l'aspectif *wá* du perfectif rappelle ce qui se passe en sango avec le lexème *wè* : *mbi gā àwè*, /il/est venu/a fini/, *kóbè àwè àwè*, /nourriture/est finie/est finie/, « la nourriture est terminée ».

P. 157 : *gân nzíki-nzíki-rí zizi*, /enfants-petits-petits-pluriel/sont venus/. La coupe morphologique est de nous. C'est le problème complexe de l'adjectif qui est posé ici. A notre avis, avant de décider s'il s'agit d'une dérivation ou d'une composition, il faut jouer avec un faisceau de traits : le constituant adjectival est celui qui assume la fonction de qualifiant dans un syntagme qualificatif, qui assume la fonction de circonstant et qui admet un redoublement total. Il ne s'agit pas morphologiquement de

composition, mais de dérivation. Un composé doit faire appel au minimum à deux lexèmes différents.

Tout ce qui concerne la composition donne lieu à un commentaire qui retient l'attention. Il s'agit de faits qui interrogent le lecteur et il y a derrière la composition nominale toute une problématique dont la systématisation ne peut être qu'éclairante pour la sémantique elle-même. Nous ne voyons pas les faits comme les voit l'auteur, mais cela est dû à une différence de perspective méthodologique. Les critères qu'il retient sont certes pertinents, mais il en est un qu'il ne retient pas et qui, d'ailleurs, ne s'impose pas dans son approche théorique, à savoir le caractère bivalent des radicaux qu'il appelle verbaux. Selon nous ils sont verbo-nominaux. Ainsi *mbó-ir*, « guêpe maçonne » décomposé en /construit /marmite/ ne pourrait-il pas l'être en/constructeur/de marmite/? De plus, on peut émettre une réserve au choix massif de noms relevant de la faune et de la flore. Il y a là une sélection sémantique. Un manuel de français se doit de réserver une place au vocabulaire de la médecine construit dans une énorme proportion sur la base de mots grecs. Il s'agit néanmoins d'un pan particulier du vocabulaire. Quant à considérer (p. 170) comme des faits de composition un nom suivi du joncteur *à* ou d'un déictique, nous ne voyons pas l'intérêt, ni même le sens d'un tel traitement.

L'auteur donne page 178 *yáyá-mbi* /cheval/d'eau/ : « zèbre ». Nous pensions qu'il n'y avait pas de zèbre dans cette région de l'Afrique? Ou alors, sont-ils d'importation aux fins de peupler des réserves?

Le second volume s'ouvre sur le « syntagme verbal », puis sur le « syntagme nominal ». Les exemples sont nombreux et traduits littéralement. Le lecteur s'y reconnaît, preuve, selon nous, que le travail que nous analysons possède une réelle qualité. Il y a tant de travaux où les faits ne sont pas traduits! Le « syntagme verbal » ne soulève pas de réserves. Nous en émettons une par contre sur le « syntagme nominal ». Il nous semblerait plus cohérent de traiter un certain nombre de faits de la « synthématique » après le traitement du syntagme nominal, car celui-ci éclaire souvent celle-là, du moins pour la composition. Cette réserve faite, la lecture du syntagme nominal est, là aussi, rendue aisée par la clarté des exemples et la pertinence des commentaires.

Il existe bien un syntagme déterminatif nominal sans connectif (le joncteur de l'auteur), donc par juxtaposition pure et simple de deux nominaux (p. 231). Ceci n'apparaissait pas clairement dans la synthématique, bien qu'une telle structure nous apparaisse pourtant essentielle pour expliquer certains faits de composition. Dire à l'instar de l'auteur, que la séquence est elle-même un monème nous semble curieux; selon nous c'est un procédé



morphologique, mais certes fondamental puisqu'il intervient dès qu'il y a deux monèmes en présence. Est-il légitime de mettre ensemble *nzùk hánà*/homme/autre/ et *nzùk rí* (que nous écririons *nzùk-ri*) /homme/plurasiteur/? Est-ce que *rí*, morphologiquement un suffixe, n'est pas une « modalité nominale » selon A. Martinet?

Les deux derniers chapitres (pp. 283-345) sont rangés sous l'étiquette « fonctions ». L'étude aborde maintenant « un point de vue nouveau et complémentaire du précédent », bien que, l'auteur le reconnaît, il a déjà mentionné les rapports syntaxiques qu'entretennent les éléments de l'énoncé. On peut discuter le fait que l'actualisateur *mû* (p. 290) soit considéré comme assumant la fonction de prédicat. Pour nous *gún mû/enfant/c'est/* est un énoncé nominal à une seule fonction, le prédicat, assumée par un nominal et par la médiatisation d'un morphème spécifique de ce type d'énoncé, à savoir le prédicatif nominal *mû*. Dans *ké mâ mû* (p. 230) /elle/mère/c'est/, le prédicat est précédé d'un terme syntaxique Sujet assumé lui aussi par un « nominal » de la sous-classe des pronoms. Dans la fonction complément, l'auteur tient compte de la fonction d'Objet et de celle de Circonstant ; la langue fait en effet nettement la différence. Mais pourquoi cette terminologie de compléments direct et indirect, alors que le terme de Circonstant, sans doute depuis Tesnière, se trouve être de plus en plus employé. Disons au passage que le *mbum* utilise des prépositions comme morphèmes marqueurs de circonstant. Ce caractère typique mérite d'être signalé.

Les aspectifs d'énoncé (p. 314) ont en commun avec l'interrogatif *lè* d'être toujours en finale. Ne pourrait-on pas y voir un même type de morphèmes dicto-modaux? Nous nous demandons si *rá* (p. 213) ne serait pas un morphème de ce type ; Hagège en fait une « modalité de prédicat » (p. 112).

Malgré la date de parution de *la langue mbum*, à savoir 1970, il valait la peine de signaler ce travail qui, en fin de compte intéresse autant que les africanistes ceux qui veulent aller voir d'assez près comment fonctionne une langue. Les exemples sont dans une très grande proportion des phrases accompagnées d'une traduction littérale. Ceci est une aide considérable à la compréhension car il y a toujours la possibilité d'essayer d'autres interprétations que celles de l'auteur. Cette qualité de présentation va de pair avec l'intérêt intellectuel des commentaires. Claude Hagège, qui semble parfois mal à l'aise dans la méthodologie adoptée, nous a donné une contribution dont les linguistes, africanistes et généralistes, lui sont comptables.

Maurice Houis.

203. MAKOUTA-MBOUKOU Jean-Pierre. — *Le français en Afrique noire* (histoire et méthodes de l'enseignement du français en Afrique noire). Paris, Bruxelles, Montreal édit. Bordas, 1973, 238 p.

Ce livre a été bien accueilli si l'on en juge par les analyses publiées dans la *Revue française de pédagogie* (n. 28, 1974) et *Cultures et Développement* (Louvain, VI, 2, 1974).

Quel est son impact en Afrique même? Nous l'ignorons mais il est aisé de deviner qu'il soulèvera des réactions contradictoires. Les uns le trouveront trop timide car, s'il préconise le support pédagogique des langues africaines, ce n'est que dans une situation officiellement bilingue où la langue française est reconnue comme un facteur de cohésion interafricaine et une langue d'ouverture sur le monde : le français est pédagogiquement une langue étrangère, mais politiquement une langue privilégiée. D'autres seront sceptiques face à cette remise en honneur des langues africaines où ils verront un facteur de retard pour le développement.

Notre opinion est que le livre de M. Makouta-Mboukou, dans sa première partie, est néanmoins courageux, car non seulement il sait faire la critique à la fois des politiques figées et des tendances excessives qui se manifestent dans les prises de position officielles et officieuses, mais il propose une orientation qui s'appuie sur une situation de fait actuelle, et en quelque sorte la normalise. Nous lui reprochons par contre une réelle ambiguïté (ou un excès d'optimisme!) quand, à propos du *Conseil international de la langue française* et de la *Biennale de la langue française*, il écrit : « L'un et l'autre se préparent, avec les moyens qui sont les leurs, à tirer des langues négro-africaines le maximum d'éléments susceptibles d'enrichir la langue française de façon que les Négro-africains la trouvent mieux outillée pour traduire leur vie » (p. 167). Cette position implique des programmes qui, même s'ils se réalisent, n'ont en vue que la francophonie. En fait les langues africaines, même dans un contexte pédagogique qui reconnaîtrait officiellement le bilinguisme africano-français, ne peuvent être prises en charge qu'à partir d'une position claire et préalable des gouvernements africains, et que grâce à un organisme qui se pose délibérément comme but l'étude fondamentale et appliquée des langues africaines et des situations sociologiques des communautés de locuteurs. Nous sommes extrêmement sceptique quand l'auteur exprime le vœu : « L'Afrique noire attend beaucoup du C.I.L.F. et des Biennales de la langue française » (p. 167). Il faudrait, en matière d'institution, penser quelque chose de neuf.

Le sommaire du livre est détaillé sur quatre pages. Une première partie est consacrée à l'histoire des méthodes : politique coloniale

de l'enseignement : assimilation ou libération? Politique de l'Afrique francophone indépendante. Nouvelle vision de la langue française. La seconde partie est intitulée : une hypothèse méthodologique. Il s'agit d'un ensemble de considérations sur la linguistique contrastive : phonétique et phonologie, vocabulaire, le nom, la qualification, la fonction prédicative, conditions d'applicabilité de cette méthode, conclusion.

La lecture du livre est excitante et aisée ; l'auteur aborde son sujet à partir de ce qu'une vaste expérience lui a appris, celle de l'enseignant, celle d'un homme politique — il fut député au Congo — et celle d'un écrivain. Il y manque pour le moment celle d'un linguiste.

Nous avons donné notre impression générale. Nous passons maintenant à quelques notes de lecture.

L'auteur a raison de partir de Jean Dard, cet instituteur qui débarqua à Gorée (et non Goré, p. 17) le 9 octobre 1816 sans avoir « dans ses valises des consignes précises relatives à l'enseignement qu'il devait assurer ». Il choisit d'apprendre aux enfants à lire et à écrire en wolof par la méthode de l'école mutuelle, puis en français par la méthode de traduction. Pourquoi écrire p. 20? « Ceux qui soutiennent que la colonisation française a eu dès le départ une intention assimilatrice se trompent dans une large mesure ; s'il en était ainsi, la langue française aurait été enseignée par des méthodes efficaces. Et l'œuvre de Jean Dard aurait été poursuivie et perfectionnée. » Il faut s'entendre sur le « départ » de la politique coloniale d'enseignement. En fait, il n'y en avait pas encore du temps de Jean Dard qui fut d'ailleurs plus ou moins oublié à Saint-Louis. Et quand il y en eut une, elle fut bien assimilatrice selon le principe que coloniser, c'est civiliser, donc amener les Noirs à un mode de vie et de pensée dont le colonisateur fournissait le modèle.

De plus, si l'auteur a raison de partir du cas Jean Dard, et de le prendre pour « argument » pendant seize pages, il ne faut pas oublier que ce cas a beaucoup plus une valeur de symbole que celle d'un fait historique marquant. Si l'on doit de se souvenir de cette personnalité attachante, c'est bien grâce au beau livre du regretté Joseph Gaucher qui la sortit de ses cendres, et dont il vaut la peine de rappeler le titre : *Les débuts de l'enseignement en Afrique francophone* (Paris, Le livre Africain, 1968).

L'auteur aborde « la méthode coloniale belge » des pages 43 à 45. Elles sont sévères comme le reconnaît le Doyen Willy Bal dans son analyse de la revue *Cultures et Développement* (p. 425). Et pourtant? M. Makouta-Mboukou dit qu'il n'a pas de documents historiques pour étayer son assertion. Il doit bien en exister, mais il aurait pu au moins s'appuyer sur un livre qui certes ne donne

pas de documents, mais plutôt propose un état d'esprit ; ce livre n'est pas cité et pourtant il est essentiel car il fut pendant longtemps la mine où puisaient en toute bonne conscience ceux qui préconisaient l'enseignement en « vernaculaire » contre l'enseignement en français, à savoir : H. Baumann et D. Westermann, *Les peuples et les civilisations de l'Afrique*, suivi de *Les langues et l'éducation* (trad. L. Homburger, Payot, 1948). Il faut relire p. 517, ce qui est écrit du Congo belge : « L'enseignement littéraire y fait place à un enseignement purement pratique qui empêche les indigènes d'arriver à des postes un peu élevés dans l'administration et qui est destiné à atteindre ce but » ; et p. 518 : « L'enseignement est donné dans la langue indigène ; seuls doivent apprendre le français les élèves que leurs occupations mettent en contact avec des Européens ».

Nous pouvons reconnaître seulement aujourd'hui, c'est-à-dire plusieurs dizaines d'années après, que, de ces conditions strictement coloniales, les langues africaines sortent gagnantes par rapport à ce qu'il en est dans la zone anciennement française. Il est des langues du Zaïre qui sont scientifiquement connues, alors que, pour prendre quelques exemples, le wolof n'a donné lieu à un travail scientifique que récemment, que le bambara n'a suscité de tels travaux qu'à une date encore plus récente. Il est vrai que le wolof avait donné lieu à un bon travail de Mgr Kobès paru en 1869 à Saint-Joseph de Ngazobil, mais précisément à une époque où la politique d'enseignement française n'avait pas encore clairement défini ses principes assimilationnistes.

On ne voit pas non plus pourquoi n'a pas été cité ce vademecum que fut *La langue française, langue de civilisation en A.O.F.*, de Davesnes (Saint-Louis, 1933) où sont affirmés sans preuve, mais avec force, l'insuffisance conceptuelle des langues africaines et l'extrême pluralisme linguistique de l'Afrique.

Nous accostons maintenant la deuxième partie. Des pages 111 à 129, il est traité de la phonologie du français. Aucune référence d'auteurs n'est donnée ni dans le texte, ni dans la bibliographie. Il en est de même pour la « phonologie d'un type de langues négro-africaines, le bantu », des pages 129 à 135. D'ailleurs, il n'est fait référence à aucun ouvrage de linguistique africaine, en dehors d'un livre, aujourd'hui très dépassé, de Westermann et Ward. Les lecteurs ne manqueront pas de se demander quelles sont les sources linguistiques de M. Makouta-Mboukou. D'ailleurs, il y a lieu d'observer que ce qui est dit des langues africaines reste très succinct et superficiel.

La « phonologie du type bantu » en est un exemple. On peut déjà s'interroger sur le sens de ce titre. L'auteur dégage deux types de systèmes vocaliques. Pour le rundi, il se réfère à Meeusen



mais sans indiquer de titre ; or le linguiste belge ne donne pas exactement ce qui paraît ici. Au bout d'une page, l'auteur écrit que ces « constatations permettent de conclure que du point de vue de l'apprentissage des voyelles françaises, tous les petits Bantu éprouvent a priori les mêmes difficultés » (p. 130). Nous dirons que l'auteur a la conclusion rapide. En fait, on est face à une conception erronée de la linguistique contrastive : on évacue ce qui est spécifique, dans une langue bantu et dans le français et l'on dégage seulement ce qui présente des analogies. Ce n'est pas sérieux.

Nous lisons page 125 que « peu de langues négro-africaines usent » de l'opposition /o/-/ɔ/. L'auteur devrait ici oublier qu'il est de langue bantu car une telle opposition existe, nous sommes ici affirmatif, dans de nombreuses langues non bantu.

Nous laissons à l'appréciation des lecteurs ceci : « Le système prosodique est plutôt une coloration, il colore l'énoncé, le courant sonore qui constitue la chaîne parlée » (p. 141). Les faits de tonalité sont appelés p. 147 des « faits intonationnels ». Les exemples de faits africains ne sont pas donnés avec les tons.

Il est écrit page 169 que les noms en bantu résultent de deux types de bases différentes : les bases nominales et les bases verbo-nominales. Celles-ci ne sont guère admises par les bantouistes. L'auteur aurait dû s'en expliquer et préciser d'où il tire cette notion. De plus il y a une ambiguïté, car il appelle base ce qui est le radical, preuve en est qu'il donne CVC comme « base » des verbo-nominaux.

La présentation des « genres multiples » en bantu (p. 174) rappelle d'assez près ce que nous avons écrit dans notre *Aperçu sur les structures grammaticales des langues négro-africaines* (1967) et dont notre ami le professeur G. Manessy a rendu compte dans le *BSL* (1968, fasc. 2). Il est toujours très délicat de faire valoir qu'un auteur ne vous a pas cité. Après tout, M. Makouta-Mboukou est très avare en références bibliographiques, mais il est des cas où cela frise la malhonnêteté intellectuelle.

Il est question p. 179 de l'article partitif. Bien des francistes sont pourtant de l'avis de Wagner et Pinchon, *Grammaire française* (1962 : non cité dans la bibliographie), qui reconnaissent que le terme de *partitif* correspond à une valeur de sens de la préposition *de*, mais non à une forme particulière de l'article... » (p. 100).

P. 180 : si le terme de « syntagme complétif » utilisé par l'auteur est bon, et même recommandable, il faut reconnaître qu'il n'est pas le terme courant dans les grammaires de français. Par contre cela frise l'erreur quand l'auteur affirme que le schéma français complété-complétant « ne pose pas de problème aux Négro-africains » (p. 181). L'ordre est exactement l'inverse de celui du

français pour les langues des groupes mandé, kru, voltaïque et kwa. Il ne s'agit pas là de langues négro-africaines? A vrai dire, l'auteur ne pense qu'aux quelques langues bantu qu'il connaît.

Il est regrettable qu'il ne soit pas donné de référence précise quand, page 212, l'auteur dit avoir emprunté ses « systèmes d'arbre » à Tesnière. Notre impression est qu'il s'est trompé de nom d'auteur.

Nous cessons là le compte rendu de ce livre, plutôt bien écrit, mais recouvrant une pensée floue et une information très lacunaire. La problématique posée dans la première partie est l'occasion de prises de position souvent courageuses parce que réalistes. Par contre la seconde partie est viciée par une démesure qui s'instaure entre le « petit Négro-africain », personnage de visée, et le « petit Bantu », personnage de coulisse et projection à la limite de l'auteur. Il y a pourtant une bonne idée directrice : opérer une linguistique contrastive (l'auteur dit comparative!) en abordant le domaine africain à travers des ensembles typologiques. Le résultat n'est malheureusement qu'une morne caricature de typologie. C'est bien regrettable car l'enjeu qu'impliquent les problèmes posés par un tel livre est important. M. Makouta Mboukou était bien placé pour le courir. Il a seulement manqué de patience et emprunté des culs-de-sac.

Maurice Houis.

---

204. G. DUMESTRE, G. L. A. RETORD. — *kó di? cours de dioula*, C.E.R.A.V., Université d'Abidjan, 1974, 308 p. (avec enregistrement des 10 unités de cours).

Nos deux collègues de l'Université d'Abidjan nous donnent un manuel de « dioula » dont on ne peut que souligner l'intérêt. C'est le seul manuel digne de ce nom qui soit actuellement disponible sur une langue manding. Disons même que c'est le premier qui repose sur un fondement scientifique, les précédents étant soit un ensemble de recettes de traductions (Sauvant, Molin), soit une présentation trop succincte (Delafosse).

Les deux auteurs ont participé complétement à ce manuel. G. Dumestre travailla pendant six ans à l'Institut de Linguistique Appliquée de l'Université d'Abidjan ; il est spécialiste de langue manding. G. L. A. Retord est un angliciste, mais aussi un spécialiste de l'audio-visuel, responsable du laboratoire de langues de l'Université d'Abidjan. Cette collaboration a permis de mettre sur pied un cours complet de « dioula », manuel et enregistrement (10 heures). La présentation du manuel est agréable,

colorée, agrémentée d'autant de photographies qu'il y a de leçons, et d'un certain nombre de dessins figuratifs accompagnant le vocabulaire concret.

Une introduction de 13 pages nous amène d'entrée de jeu à la difficulté qu'il y a à définir la langue « dioula ». C'est la langue à fonction véhiculaire de Côte d'Ivoire, donc rarement une langue première, qui est l'objet du manuel, et non la langue de terroir qui porte le même nom et qui se parle dans les régions nord-est de la Côte d'Ivoire. A ce propos, la carte finale n'aide en rien à situer le « dioula » ; il aurait fallu une carte ethnique de la Côte d'Ivoire.

Les conditions de son usage et les fonctions auxquelles elle répond dans la communication font qu'à cette langue s'associe une « image négative » (p. 2) par rapport au bambara et au malinké. On peut dire sans doute que ceux-ci, bien qu'eux-mêmes soient dialectalement diversifiés, surtout le malinké, agissent comme modèles normatifs de référence.

\*  
\* \*

Le cours est organisé en 48 leçons regroupées en 10 unités, chacune de celles-ci suivant une progression : les structures sont présentées, exploitées, puis révisées. Les auteurs présentent ce cours comme étant d'un premier niveau. Le vocabulaire « comporte à peu près 250 mots » : faut-il comprendre rigoureusement 250 éléments lexicaux ? Les mots sont sélectionnés en fonction de leur fréquence d'emploi et des besoins pédagogiques des dialogues.

Nous ne saurions trop insister sur l'intérêt de cet ensemble progressif de phrases. Aussi étonnant que cela puisse paraître, il n'y a pas encore de textes publiés dans une langue manding qui satisfassent aux exigences d'une écriture systématique. Les textes du journal malien *Kibaru*, publié à Bamako, sont très insuffisants de ce point de vue. Quant aux textes antérieurs, par exemple ceux de Moussa Travélé, de Ch. Monteil et de Delafosse, leur compréhension et leur explication exigent un véritable décryptage. Nous publierons prochainement aux Presses Orientalistes de France des recueils de textes travaillés avec des étudiants bambara et français de l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales. Mais jusqu'ici, le public intéressé par une langue manding, s'il cherche une présentation systématique de phrases, ne la trouvera que dans le manuel de Dumestre et Retord. Chaque unité du manuel est divisée en cinq ou quatre leçons, numérotées de 0 à 5 ou de 0 à 4. Mis à part les leçons 0,

les autres sont consacrées à des phrases et à des exercices le plus souvent sous forme de questions et de réponses.

Nous ne ferons donc pas la moindre réserve sur cette phraséologie dont les qualités sont d'être simple et en situation. Les présentations des leçons (n° 0) sont en fait un ensemble de remarques phonologiques et grammaticales. Sur ce plan aussi, les auteurs sont novateurs car il n'existe pas actuellement, publiée, de grammaire d'une langue manding.

Nous ferons part d'un certain nombre de remarques, non sans signaler au départ que ce travail, tout manuel qu'il est, est une contribution intéressante à la dialectologie manding. Toutefois il nous apparaît qu'un certain nombre d'explications gagneraient à être complétées (A), que d'autres sont discutables (B), enfin que le fondement théorique traduit certains flottements sensibles dans la terminologie (C).

\*  
\* \*

A 1. — Pour ce qui concerne les tons, les auteurs ont jugé bon de simplifier et de ne considérer que le ton lexical. Ceci les amène à une contradiction (p. 15 sq.) : les tons ponctuels de *kó* et *kò* sont lexicaux, mais ceux de *só* et *něn* sont lexicaux (ton bas) et grammaticaux (ton haut). On ne peut pas ne pas entendre le ton modulé montant, on ne pouvait donc pas l'ignorer. Par contre, il est plus subtil d'entendre ce qui se passe quand un ton lexical haut est suivi d'un ton grammatical haut : allongement de la voyelle, abaissement du ton haut du segment suivant, éventuellement élévation tonale. Certes notre observation s'inspire du bambara, mais les auteurs nous contraignent en quelque sorte à la faire car ils sont muets sur la tonalité des noms en relation avec la corrélation générique-spécifique. Ils peuvent objecter qu'en « dioula » véhiculaire, la distinction ne se fait pas et qu'on a recours à *dó* « quelque, certain ». Il n'en reste pas moins que le ton modulé montant ne peut s'expliquer en dehors du système nominal. Donc la contradiction subsiste. Nous n'avons pas eu encore la possibilité matérielle d'écouter les documents sonores, mais si une phrase comme à *ká máló tóbi* se réalise [ \_ - - - ], comme ce serait le cas en bambara, les étudiants s'étonneront d'entendre un ton haut sur [lo] alors qu'il n'est pas noté. A vrai dire il y a là une option prise par G. Dumestre dès sa thèse elle-même, à savoir de ne pas noter le ton haut (ou l'accent de hauteur?) du morphème nominal à valeur spécifique. Il va là à l'encontre des quelques locuteurs bambara qui, ayant une formation linguistique, estiment nécessaire de le noter. Ce morphème a été signalé pour la première fois, et noté, par Coulibaly



Bakary dans une thèse déjà ancienne sur le bambara. Il a également été repéré et noté par Souleymane Kanté, cet inventeur d'une écriture *sui generis* pour le malinké de Kankan. Qu'en est-il en « dioula »? Il est regrettable que le problème n'ait pas été soulevé car il est éminemment pratique dans ses effets, ne serait-ce qu'au plan des noms composés. Certes il est écrit en bas de la page 11 : « ... le ton ne sera noté que sur la première syllabe, conformément à l'écriture en usage ». Mais de quel usage s'agit-il? Les auteurs ne s'en expliquent pas. L'usage du lexique de l'Alphabétisation malienne? C'est un usage en vue d'une information sur la classe tonale des monèmes, et non en vue de la phrase. L'usage du lexique du P. Bailleul? Les tons sont donnés dans des schèmes graphiques. L'usage de Kibaru? Les tons ne sont pas notés. Non! noter les tons lexicaux seulement est à l'évidence incomplet!

A 2, p. 41. — « *min* est un mot interrogatif comme *mùn*, *jòli*, ..., il est situé à la fin de l'énoncé ». La phrase est ambiguë car *mùn* et *jòli* diffèrent de *min* par le fait qu'ils ne sont pas nécessairement en fin d'énoncé. Ce trait, ainsi que d'autres justifient le fait qu'ils ne relèvent pas de la même classe paradigmatique.

A 3. — Un lecteur non averti hésitera devant : « le r *dioula* est battu... », avant de comprendre que le r en question est articulé avec la pointe de la langue contre la partie du palais qui est juste après les dents. Encore p. 11 : « h : toujours fortement aspiré ». Une précision aurait été nécessaire. Étant donné que le « dioula », de par les conditions de son usage, est plein d'interférences, il aurait fallu le démarquer du bambara où [h] est au contraire peu expiré, voir inexistant. Certes une particule comme *háli* est initialement expirée, et d'autant plus expirée qu'elle connote une valeur expressive. Par contre les mots d'origine arabe — et ce sont ceux-là où l'on trouve souvent un « h » graphique — sont prononcés sans expiration, à moins qu'on veuille ostensiblement marquer sa culture islamique.

A 4, p. 19. — Comment peut-on prononcer un son « la bouche fermée, en se servant seulement de l'intonation »? A vrai dire, « oui » et « non » se distinguent par l'intonation associée à un son glottal et une expiration strictement nasale (phénomène de nasonement).

A 5, p. 240. — Le français « aucun » s'exprime par *si* « élément postposé au nominal ou au syntagme nominal ». Qu'est-ce qu'un « élément » du point de vue du classement des monèmes? Selon nous, *si* est un nom de sens très général : entité, espèce ; il entre dans un nom composé comme complété : à *má musosí yé/il*/ne pas/ de femme entité/a vu/, « il n'a vu aucune femme ».

A 6, p. 156. — Pourquoi ne pas faire une distinction entre

noms composés et dérivés? La dérivation est productive en bamabara et il est important en pratique d'apprendre à manier ce procédé de formation nominale.

\*  
\* \*

B 1, p. 12. — Les auteurs nous donnent les trois façons de marquer l'interrogation. Nous contestons le classement des monèmes qui est proposé. *wà*, *dì* (non cité) et *mìn* sont des morphèmes du type « particule de proposition ». Leur position est nécessairement finale. *jòn*, *mùn* et *jòli* (non cité) relèvent de la classe des nominaux.

B 2, p. 12. — Il est une exigence qui vaut pour un manuel comme pour une thèse, à savoir de définir les termes qu'on emploie. Qu'est-ce qu'un « pronom référent »? Il est écrit en effet : « à est le pronom référent de la 3<sup>e</sup> personne du singulier ». Il semble que les auteurs confondent les notions de référentiel et de substitut. Il importe d'introduire des spécifications à l'intérieur du système pronominal. *à* et *ù* entrent dans une corrélation de nombre et ont en commun d'être des suppléants de noms. Le terme de référent ou pronom référent doit être attribué à *ò* dont il est dit p. 38 qu'il « a également la valeur de référent... ». Si l'on prend l'exemple donné p. 38 : *ò lón, mùsow má nà*, « ce jour-là, les femmes ne sont pas venues », l'emploi de *ò* n'est possible que s'il a déjà été question du jour, si la situation en rapport avec ce jour est connue. Le pronom *à* a une valeur plus générale de suppléance, il permet d'éviter une répétition.

B 3, p. 40. — « Dans une phrase comme *mùso táara* nous pouvons appeler *mùso* syntagme nominal et *táara* syntagme verbal. Ici le syntagme est réduit au nom seul » (c'est nous qui soulignons). On peut se demander ce que va comprendre l'usager du manuel. La notion de syntagme n'est pas définie. Elle est de plus ici une surcharge inutile car elle n'aide en rien la compréhension du fait linguistique. Pour peu que l'usager se pose quelques questions, il se demandera comment un syntagme, étymologiquement un groupement, peut désigner un nom seul et comment cette notion, telle qu'elle est présentée dans ce passage de la p. 40, peut se concilier en toute cohérence avec son emploi dans « syntagme adjectival » (p. 182) par exemple. A vrai dire, il fallait bien que les auteurs fassent une petite concession à la mode linguistique du jour!

B 4, p. 98. — Il y est question de la « voix passive » opposée à la « voix active ». Qu'est-ce qu'une voix? Qu'est-ce que le passif en bambara? Les auteurs se sont fait prendre au piège de présenter une structure dioula à travers la traduction française. Par

l'aspect en *-ra* on signifie, non un passif, mais un procès arrivé à son échéance. Nous l'appelons un terminatif. Ce terme aurait pu être repris dans un manuel à condition de l'expliquer. La référence à une voix passive est, au plan pratique, une fausse économie. Quant à l'aspect en *kà* (*yé* en bambara, *bára* dans des dialectes malinké), c'est un constatatif ; l'énonciation du procès est forcément postérieure à sa réalisation, ce qui situe cette forme dans l'ensemble de l'accompli, mais le fait que le procès soit arrivé à son terme ou non est indifférent. A vrai dire les auteurs ont été amenés à cette dichotomie entre actif et passif par voie de conséquence, après avoir posé une distinction initiale, mais que le bambara ne retient pas, à savoir celle de verbes transitifs, intransitifs et mixtes.

B 5, p. 99. — On aimerait être certain que *lún*, morphème du mode de l'inactuel, a bien un ton haut, alors qu'il a un ton bas dans d'autres dialectes manding.

B 6, p. 100. — *kó* est présenté comme un « élément grammatical ». Encore une fois, du point de vue de la taxinomie, qu'est-ce qu'un élément ? *kó* n'est pas un verbe selon les auteurs. Or nous pensons que c'est bien un lexème verbo-nominal. Certes comme constituant verbal il n'admet aucun morphème prédicatif ; disons alors qu'il est défectif. Au même titre que les verbes, il entre parfaitement dans le schème syntaxique des énoncés verbaux, précédé d'un nominal sujet et suivi d'un nominal circonstant, ex. p. 155, ligne 15 : à *kó* à *má*, /il/dit/lui/à/, « il lui dit ». Il nous semble cohérent d'admettre que *kó* est un lexème verbo-nominal assumant la fonction prédicative — alors il est verbe — ou les fonctions non-prédicatives — alors il est nom —. C'est de ceci dont il est question p. 239 où *kó* est traduit par « affaire », mais le sens implique une référence à une situation, et non à un objet concret, ce qui se rendrait par *fén*.

B 7, p. 100. — Si *kó* est un « élément », *dó* est présenté comme une « marque de l'indéfini ». Selon nous, *dó* présente tous les traits paradigmatiques et syntagmatiques des noms.

B 8, p. 101. — Il est dit que *kúnà* est un nom fonctionnant comme circonstant. En fait, ce n'est pas un « monème autonome », car il fonctionne comme tout nom : *kúnukó* « l'affaire d'hier ».

B 9, p. 184. — Il est certain que les adjectifs et les participes posent des difficultés face aux exigences de cohérence de l'analyse. Nous en sommes encore au stade de l'hypothèse. Toutefois nous sommes en désaccord avec les auteurs sur la distinction entre le qualifiant et l'attribut. La solution nous semble devoir être cherchée dans une juste interprétation du syntagme qualificatif selon que le nom qualifié est au générique ou au spécifique. Compte

tenu de cette interprétation, nous écrivons différemment les deux exemples donnés p. 184 :

*musosigilénw bé mín?* / les femmes assises / sont / où? /

*musów sigilén bé mín?* / les femmes / qui sont assises / sont / où? /

ce qui correspond au français : « où sont les femmes assises? » et « où sont assises les femmes? ».

L'interrogation locative de *mín* ne peut porter, dans le second exemple, que sur *sigilén* car *musów sigilén* implique que, parmi les femmes, on parle précisément de celles (valeur très spécifique de *-w*) qui sont assises et que la question ne peut concerner que celles-ci.

B 10, p. 241. — Il y a une coquille dans la traduction (ligne 2) ; il faut lire « il a deux pieds », ou « deux pattes », et non « deux portes » pour *sèn flà b'à lá*.

\*  
\* \*

C 1. — Pour ce qui concerne la métalangue, soit la terminologie par laquelle on explique les faits de langue, il est certain qu'elle est parfois insuffisante. Nos interrogations précédentes le prouvent. Ceci se manifeste de deux façons, ou bien il y a un flottement dans la terminologie, ce qui risque de désorienter l'utilisateur dans la mesure où il voudrait doubler sa pratique par une compréhension des principes, ou bien dans certains cas, elle apparaît trop spécifique et comme la résurgence d'une réflexion théorique qui n'a pas opéré son passage au niveau de l'application. P. 41 *dòn, mín, ké* sont des « éléments », plus bas *mín* est un « mot interrogatif ». *kà* est une « copule de l'accompli » p. 4 et une « marque d'énoncé » p. 72. *ké*, déjà cité, est une « marque phrastique » p. 71, tantôt avec ton haut, tantôt avec ton bas, ainsi que *wà* qui p. 12 est un « élément ». C'est donc tout l'aspect taxinomique, et la terminologie afférente, qui est à préciser.

C 2. — Des termes comme « phrastique », « syntagme », « copule » qui ont déjà été mentionnés sont des termes « savants ». On peut s'interroger sur leur validité au plan d'un manuel, d'autant plus, encore une fois, qu'ils ne sont jamais définis. Il en est de même du terme « nominal » (p. 12) utilisé comme substantif. L'utilisateur du manuel peut se demander si « nominal » est synonyme de « nom ». Il est vraisemblable que les auteurs ont dans l'esprit la position et la terminologie que nous avons nous-même suggérées : les nominaux recouvrent la classe des formations, constituants et syntagmes, aptes à assumer les fonctions non-prédicatives de l'énoncé verbal. Il aurait fallu toutefois s'en expliquer en conciliant rigueur et simplicité, principes de base d'un manuel. Et que dire



de la distinction entre nom et verbe quand on lit p. 239 : « *kó* (affaire) qui peut se placer derrière n'importe quel nom ou verbe pour former un nom composé » ? Il semble qu'on n'a pas retenu le trait de bivalence des lexèmes qui sont à la base des verbes et que, pour cette raison, nous appelons « lexèmes verbo-nominaux ». C'est pourtant un trait remarquable et une présentation grammaticale ne simplifie pas la compréhension en l'ignorant.

\*  
\* \*

Tout le monde ne sera peut-être pas d'accord avec nous, mais nous estimons qu'il est plus difficile de faire un manuel que de faire une thèse. L'identité de la langue est la même dans l'un et l'autre, mais le manuel qui, lui, appartient au niveau de la linguistique appliquée implique qu'au préalable le niveau de la linguistique fondamentale ait été systématisé. Or les réserves que nous avons émises, en particulier sur le flottement de la terminologie grammaticale et sur le caractère incomplet de la représentation tonale, prouvent que l'approche systématique au niveau de la linguistique fondamentale ne répond pas encore entièrement à l'idéal posé par Hjelmslev : exhaustivité, cohérence et simplicité.

Il faut dire à la décharge des auteurs qu'aucun des quelques rares linguistes travaillant sur le manding n'est parvenu à cet idéal. Le bambara, le dialecte le mieux connu du groupe manding, s'il est scientifiquement identifié pour une grande part de ses structures, résiste toujours sur quelques points, en particulier la fonction des tons dans le système nominal, et, conséquence de ceci, le problème des syntagmes où entre un constituant dont la base est un lexème adjectivo-nominal.

Ce n'était pas une raison pour ne pas entreprendre ce manuel. Il eut suffi parfois de quelque prudence, d'avertissements aux lecteurs et d'une approche plus serrée de la terminologie. Il est incontestable qu'aujourd'hui, grâce à Dumestre et Retord, nous disposons d'un instrument pédagogique d'un grand intérêt ; n'oublions pas que le manuel nous livre un nombre appréciable de phrases et qu'il est en fin de compte le support écrit de dix heures de bandes enregistrées. Enfin, son intérêt est également grand en ce sens qu'il contribue valablement à l'étude de la dialectologie manding. Un exemple parmi d'autres : nous découvrons l'emploi de *tá* comme connectif du syntagme complétif.

Un dernier mot : les auteurs ont cru bon de retenir l'orthographe officielle, donc administrative : « dioula ». Une telle graphie obéit aux conventions de l'orthographe française. Il doit être possible de concilier les exigences du pratique et d'une orthographe

internationale. Pourquoi pas *dyula* ou, conformément à l'orthographe officiellement admise par le Mali et la Haute-Volta, *jùla*? La lettre « u » pour le français « ou » est admise officiellement au Zaïre et au Burundi et se trouve de plus conforme à toutes les langues africaines dont les principes d'orthographe sont ceux de l'International African Institute.

Maurice HOUIS.

205. *Current Trends in Linguistics*. Vol. 10 : *Linguistics in North America*, t. 2. Edited by Th. A. SEBEOK ; associate editors : W. BRIGHT, Dell HYMES, J. LOTZ, A. H. MARCKWARDT, J.-P. VINAY. La Haye-Paris, Mouton, 1973, pp. 749-1624.

Ce volume contient essentiellement les articles concernant les langues indiennes d'Amérique du Nord et d'Amérique Centrale. Pour le reste de l'Amérique, voir le vol. 4 : « Ibero-American and Caribbean Linguistics ».

Dix contributions couvrent le domaine :

— Pp. 749-795. J. Sherzer, *Areal linguistics in North America*. Le point sur les principales préoccupations des linguistes en ce qui concerne la typologie, les affinités génétiques, les relations entre les aires culturelles et les aires linguistiques. A ce propos, il est tenté un essai de caractérisation de différentes zones par des traits linguistiques (phonémiques et grammaticaux). Plusieurs cartes sont reproduites d'après R. Spencer et al., *The native Americans*, New York, 1965.

— Pp. 796-902. M. E. Krauss, *Eskimo-Aleut*. Exposé sur les différentes recherches dans le domaine. La bibliographie est proche de l'exhaustivité pour les trente dernières années (855 titres).

— Pp. 903-978. M. E. Krauss, *Na-Dene*. On remarquera en particulier les paragraphes relatifs à la phonologie comparée de l'athapaskan, et aux affinités du Na-Dene (le sino-thibétain, des langues amérindiennes comme le Yuchi ou le groupe Sioux, et enfin le basque, cher à M. Swadesh).

— Pp. 979-1045. L. C. Thompson, *The Northwest*. Les groupes ici étudiés sont : penutian, wakashan, chemakvan, salishan, kutenai, athapaskan.

— Pp. 1046-1078. W. Shipley, *California*. C'est probablement la région où les aires linguistiques s'entremêlent le plus. Une histoire des classifications est présentée.

— Pp. 1079-1099. M. McClaran, *Mexico*. Ce domaine a déjà été

traité dans le volume 4, et par McQuown dans le *Handbook of Middle American Indians*, Austin, vol. 5, 1967. On trouve ici une mise à jour.

— Pp. 1100-1142. C. F. et F. M. Voegelin, *Southwestern and Great Basin Languages*. Étude de la situation sociolinguistique, et état de la recherche.

— Pp. 1143-1163. K. V. Teeter, *Algonquian*. Aperçu général, et bibliographie classée par langue et commentée.

— Pp. 1164-1209. W. L. Chafe, *Siouan, Iroquoian and Caddoan*. C'est le groupe souvent appelé « Macro-Siouan ». Chacune des composantes et leurs éventuelles relations sont discutées.

— Pp. 1210-1249. M. R. Haas, *The Southeast*. C'est une autre région où se rencontrent de nombreuses langues, dont certaines sont mal identifiées.

La seconde partie de l'ouvrage est constituée par un gros travail de Herbert Landar, *The tribes and languages of North America: a checklist* (pp. 1253-1439). On trouvera d'abord une classification qui évite la hiérarchie en arbres, mais préserve les regroupements les plus assurés. Puis une liste alphabétique impressionnante de quelques 6000 noms de langues, en incluant naturellement de nombreuses variantes, y compris des graphies anciennes ou habituelles chez des linguistes non-anglophones. Aux pp. 1442-1446, cartes en noir et blanc où sont localisés de nombreux noms de tribus, par W. Sorsby.

On notera enfin l'index des langues citées dans le vol. 10 tout entier, près de 5000 noms, pour les 9/10 de langues amérindiennes (variantes comprises également).

Un excellent travail collectif, indispensable à l'américaniste.

B. POTTIER.

206. Robert L. SALTZ et Edward J. CERVENKA. — *Handbook of gestures: Colombia and The United States*, La Haye, Mouton, coll. « Approches to Semiotics », 1972, 1 vol., 164 p.

L'ouvrage est constitué de quelques 200 dessins assez joliment faits par Mel Pekarsky et non dépourvus d'un certain humour. Ces dessins sont rangés par ordre alphabétique de lexèmes anglais ayant servi à dénommer les gestes et les attitudes recueillis, allant ainsi de l'« attention » aux « gestes sexuels » et à la « victoire ». L'intention des auteurs semble avoir été d'apporter, par le biais de l'approche kinésique, une contribution à l'étude des « cultures

en contact », en réunissant les ressemblances et les différences de l'expression gestuelle dans les contextes nord-américain et colombien. Trois cas se trouvent ainsi distingués : (a) les expressions gestuelles comportent une même signification dans les deux cultures ; (b) une même configuration gestuelle possède des significations différentes dans chaque culture ; (c) une expression gestuelle est présente dans l'une des cultures et non dans l'autre. (On voit bien qu'un quatrième compartiment n'est pas prévu, celui qui contiendrait des configurations gestuelles différentes recouvrant une signification commune aux deux cultures.

L'ouvrage se présente donc comme un simple recueil, sans prétendre au statut de corpus exhaustif, ni même représentatif. Aussi n'y cherchera-t-on pas de réponses aux questions d'ordre théorique qui ne manquent pas de se poser en le feuilletant : quel type d'unités gestuelles (para-discursives ou auto-suffisantes) font partie de ce recueil ? Comment peut-on définir les « configurations gestuelles » ? Quel champ de signification recouvrent-elles dans l'une et l'autre des deux cultures en contact ? etc.

Un tel ouvrage peut être considéré comme utile dans la mesure où il stimule la réflexion sur les problèmes de la gestualité.

A. J. GREIMAS.

---



## TABLE DES OUVRAGES REÇUS

### I. OUVRAGES

- Johannes AAVIK, *Keeleuenduse äärmised võimalused*, Stockholm 1974, 174 p.
- Acta Iranica*, Commémoration Cyrus, Actes du Congrès de Shiraz 1971 et autres études rédigées à l'occasion du 2500<sup>e</sup> Anniversaire de la fondation de l'Empire perse, éd. Bibliothèque Pahlavi, Téhéran-Liège 1974, 3 vol. I, 389 p., II, 413 p., III, 444 p.
- Timo AIRAKSINEN, *The ontological Criteria of reality. A Study of Bradley and McTaggart*, Turku 1975, 184 p.
- Timo AIRAKSINEN - Arto SIITONEN, *Studien zur Werttheorie. Studies in the theory of Value*, Turku 1975, 61 p.
- Antiquitates Indogermanicae*. Studien zur Indogermanischen Altertumskunde und zur Sprach- und Kulturgeschichte der indogermanischen Völker. Gedenkschrift für Hermann Güntert zur 25. Wiederkehr seines Todestages am 23. April 1973, herausgegeben von Manfred Mayrhofer, Wolfgang Meid, Bernfried Schlerath, Rüdiger Schmitt, Innsbruck 1974, 531 p.
- Wilhelm BACHER, *Die Anfänge der hebräischen Grammatik and die hebräische Sprachwissenschaft vom 10 bis zum 16. Jahrhundert*, Amsterdam 1975, 235 p.
- Françoise BADER, *Suffixes grecs en -m...: recherches comparatives sur l'hétéroclisie nominale*, Genève-Paris, Droz, 1974, 146 p.
- Francisco Jos BADINY, *The Sumerian Wonder*, Buenos Aires 1974, 319 p.
- Charles-James N. BAILEY, *Variation and linguistic Theory*, Arlington, Center for Applied Linguistics, 1973, 162 p.
- Józef BAL, *Formacje przystawkowe z Suffixalnym j i k typu dzisiaj, wizeraj, dzisiaj, tamok w historii i dialektach języka polskiego*, Wrocław-Warszawa-Kraków-Gdańsk 1974, 113 p.
- Kurt BALDINGER, avec la collaboration de Jean-Denis GENDRON et Georges STRAKA, *Dictionnaire étymologique de l'ancien français*, Presses de l'Université Laval (Québec), Niemeyer (Tübingen)-Klincksieck (Paris) 1974, G 1, G 2, G 3, 503 p.; *Index G 1-G 3*, 134 p.; *Complément bibliographique* 1974, 144 p.
- Kurt BALDINGER, *Introduction aux dictionnaires les plus importants pour l'histoire du français* (Recueil d'études publié sous la direction de K. B.), Paris, Klincksieck, 1974, 185 p.
- Wilbur A. BENWARE, *The Study of Indo-European Vocalism in the 19th Century, from the beginnings to Whitney and Scherer*, Amsterdam, John Benjamins B. V., 1974, 126 p.
- Gaetano BERRUTO, *Profili dialetti italiani*, 1. *Piemonte e Valle d'Aosta*, Pise, Pacini, 1971, 69 p.

# SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

- Bibliographical Bulletin of the Greek Language for the year 1973*, Athènes 1974, 67 p.
- Bilinguismo e diglossia in Italia*, Consiglio Nazionale delle Ricerche, Pise, Pacini, 1974, 156 p.
- Tóni BODRIE, *Val d'Inghildon, Poesie Piemontèise*, A Cura di Gianrenzo P. Clivio, Turin 1974, 90 p.
- Henri BONNARD, *Synopsis de Phonétique historique*, Société d'Édition d'Enseignement Supérieur, Paris 1975, 47 p.
- Franz BOPP, *Analytical Comparison of the Sanskrit, Greek, Latin and Teutonic languages, showing the original identity of their grammatical structure*, Amsterdam 1974, 68 p.
- A. BORILLO-J. TAMINE-F. SOUBLIN, *Exercices de syntaxe transformationnelle du français*, Paris, A. Colin, 1974, 172 p.
- Pierre BOUET, Danielle CONSO, François KERLOUEGAN, *Initiation au système de la langue latine. Du latin classique aux langues romanes. Premier siècle avant J.-C.-VIII<sup>e</sup> siècle après J.-C.*, avec des travaux pratiques et leurs corrigés, Paris, Nathan, 1975, 256 p.
- Charles-Pierre BOUTON, *L'acquisition d'une langue étrangère*, Paris, Klincksieck, 1974, 439 p.
- Winfried BUSSE, *Klasse, Transitivität, Valenz*, Munich, Wilhelm Fink, 1974, 273 p.
- Eric BUYSENS, *Les Catégories grammaticales du français*, édition de l'Université de Bruxelles 1975, 94 p.
- Enrico CAMPANILE, *Profilo etimologico del Cornico antico*, Pise, Pacini, 1974, 136 p.
- Charles CAMPROUX, *Les langues romanes*, Paris, Que-sais-je, P.U.F. 1974, 128 p.
- Wolfgang CARL, *Existenz und Prädikation, Sprachanalytische Untersuchungen zu Existenz-Aussagen*, Munich, C. H. Beck, 1974, 220 p.
- Pierre CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des Mots*, tome III, Paris, Klincksieck, 1974.
- L. Jonathan COHEN, *Spoken and unspoken Meanings*, The Peter de Ridder Press, Lisse, Netherlands 1975, 10 p.
- Colloque de linguistique Russe*, organisé sous le patronage de l'Université des Langues et Lettres de Grenoble et du Laboratoire de Slavistique, Paris 1975, 179 p.
- Congressus Quartus Internationalis Fenno-Ugristarum*, redigit Gyula ORTUTAY, Pars I Acta Sessionum curavit Janos GULYA, Budapest 1975, 242 p.
- Eugenio GOSERIU, *Sprachtheorie und Allgemeine Sprachwissenschaft*, Munich, Wilhelm Fink, 1975, 294 p.
- Dal Dialecto ala lingua. Atti del IX Convegno per gli Studi Dialettali Italiani* (Lecce, 28 Settembre-1 Ottobre 1972), Pise, Pacini, 1974, 536 p.
- Berthold DELBRÜCK, *Introduction to the Study of Language*, Amsterdam, John Benjamin, B. V. 1974, 148 p.
- P. DELFOSSE, *Une idéologie patronale, essai d'analyse sémiotique*, Bruxelles (A.I.M.A.V.) - Paris (Didier), 1974, 147 p.
- Bernard D. den OUDEN, *Language and Creativity. An interdisciplinary Essay in Chomskyan Humanism*, The Peter Le Ridder Press, Lisse, Netherlands 1975, 107 p.
- Wolfgang U. DRESSLER, *Allegroregeln - Rechtfertigen - Lentoregeln. Sekundäre Phoneme des Bretonischen*, Innsbruck 1972, 96 p.
- Pierre DUMONCEAUX, *Langue et Sensibilité au XVII<sup>e</sup> siècle. L'évolution du vocabulaire affectif*, Genève, Droz, 1975, 509 p.
- Isidore DYEN and David F. ABERLE, *Lexical Reconstruction. The case of the Proto-Athapaskan Kinship System*, Cambridge University Press 1974, 498 p.

- Yohanan ELIHAI, *Dictionnaire de l'arabe parlé palestinien. Français-Arabe*, Paris, Klincksieck, 1974, 419 p.
- M. B. EMENEAU, *Ritual Structure and Language Structure of the Todas*, Transactions of the American Philosophical Society... New Series Vol. 64, part 6, 1974, 103 p.
- Encyclopédie soviétique, Khindi: Russkii slovar*, tome 1 (A-N) 907 p.; tome 2 (P-H) 912 p., Moscou 1972.
- Nils Erik ENKVIST, *Linguistic Stylistics*, La Haye-Paris, Mouton, 1973, 179 p.
- Elvi ERÄMETSÄ, *Verzeichnis der etymologisch behandelten finnischen Wörter III*, 1950-1965, Helsinki 1974.
- Adolf ERHART, *Studien zur Indoeuropäischen Morphologie*, Brno Universita J. E. Purkyně, 1970, 183 p.
- Denise FRANÇOIS, *Français parlé. Analyse des unités phoniques et significatives d'un corpus recueilli dans la région parisienne*, Paris S.E.L.A.F. 1974, 2 tomes, 842 p.
- Richard N. FRYE, *Neue Methodologie in der Iranistik*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1974, 359 p.
- Naoyuki FUKUMOTO, *Le Roman de Renart*, Tokyo 1974, 304 p.
- Michel GAUTHIER, *Système euphonique et rythmique du vers français*, Paris, Klincksieck, 1974, 164 p.
- Glossaire des Patois de la Suisse Romande*, fasc. 58, 1974, tome V, p. 281-336 (DÉMARMALER - DENT); tome VI, fasc. 59, 1974, p. 169-224 (ÈGRAMOUNA - ÉKOUËSI), Genève-Neuchâtel 1974.
- Georges GOUGENHEIM, *Grammaire de la langue française du 16<sup>e</sup> siècle*, nouvelle édition entièrement refondue, Paris, Picard, 1974, 277 p.
- Ferenc GREGOR, *Der Slowakische Dialect von Pilisszántó*, Budapest 1975, 296 p.
- Allan GRUNDSTROM et Pierre LÉON, *Interrogation et Intonation*, Montréal-Paris-Bruxelles (Didier), 1973, 167 p.
- Marita GUSTAFSSON, *Binomial Expressions in Present-Day English. A Syntactic and Semantic Study*, Turku 1975, 173 p.
- Heikki J. HAKKARAINEN, *Studien zum Cambridger Codex T-S, 10 K. 22, III Lexikon*, Helsinki 1973, 607 p.
- Walther HEISSIG, *Schriftliche Quellen in Moğolī. 1. Teil: Texte in Faksimile*, Abhandlungen der Rheinisch-Westfälischen Akademie der Wissenschaften 1974.
- André HELBO, avec la collaboration de Jean ALTER, René BERGER, Pavel CHAMPEANU, Régis DURAND, Umberto ECO, Pierre FRESNAULT-DERUELLE, *Sémiologie de la Représentation, Théâtre, Télévision, Bande dessinée*, Bruxelles 1975, 193 p.
- André HELBO - Michel BUTOR, *Vers une Littérature du Signe. Précédé d'un dialogue avec Michel Butor*, Bruxelles 1975, 179 p.
- Seidi von HELLENS, *Notes on an English Word-Recognition Test*, Turku 1958, 30 p.
- Finngeir HIORT, *Noam Chomsky, Linguistics and Philosophy*, Oslo, Universitetsforlaget, 1974, 180 p.
- W. H. HIRTLE, *Time, Aspect and the Verb*, Les Presses de l'Université Laval, Québec 1975, 149 p.
- Franklin Eugène HOROWITZ, *Sievers Law and the Evidence of the Rigveda*, La Haye-Paris (Mouton) 1974, 74 p.
- Kalervo HOVI, *Cordon sanitaire or barrière de l'Est? The Emergence of the New French Eastern European Alliance Policy 1917-1919*, Turku 1975, 244 p.
- Hélène HUOT, *Le verbe devoir. Étude synchronique et diachronique*, Paris Klincksieck 1974, 194 p.
- Dell HYMES, *Pidginization and Creolization of Languages*, Cambridge University Press 1971, 530 p.

# SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

- Iorgu IORDAN - Maria MANOLIU MANEA, *Linguistica romanza, a cura di Alberto Limentani, traduzione di Marinella Lörinczi Angioni*, Padoue, Liviana ed. 1974, 486 p.
- Roman JAKOBSON, *Form und Sinn*, Munich Wilhelm Fink, 1974, 177 p.
- Stanisław JODŁOWSKI, *Ogólnojęzykoznawcza charakterystyka zaimka*, Wrocław-Warszawa-Kraków-Gdańsk 1973, 156 p.
- A. JOLY and T. FRASER ed., *Studies in English Grammar*, Univ. de Lille III, Éditions Universitaires, Paris 1975, 293 p.
- Marcel JOUSSE, *L'anthropologie du geste*, Paris Gallimard 1974, 410 p.
- Anthony KENNY, *Wittgenstein*, Pelican Books 1975, 240 p.
- Reino KERO, *Migration from Finland to North America in the years between the United States Civil War and the first world War*, Turku 1974, 260 p.
- Wolfgang KLEIN - Arnim von STECHOW ed., *Prager Autorengruppe, Functional generative Grammar in Prague*, Kronberg-Taunus 1973, 432 p.
- E. F. K. KOERNER, ed., *The Transformational-Generative Paradigm and Modern Linguistic Theory*, Amsterdam 1975, 462 p.
- F. H. H. KORTLANDT, *Slovic Accentuation*, The Peter de Ridder Press, Lisse, Netherlands 1975, 94 p.
- Herwig KRENN, *Die grammatische Transformation, Aufbau und Organisation. Regelordnung und Zyklus*, Munich, Wilhelm Fink 1974, 330 p.
- Julia KRISTEVA, *The System and the speaking Subject*, The Peter de Ridder Press, Lisse, Netherlands 1975, 11 p.
- Viktor KRUPA, *Polynesian Languages*, La Haye-Paris Mouton 1973, 108 p.
- Roger LABATUT, *Le parler d'un groupe de Peuls nomades, Nord Cameroun*, Paris S.E.L.A.F. 1973, 326 p.
- Stephen K. LAND, *From Signs to Propositions. The Concept of Form in Eighteenth-Century Semantic Theory*, Londres Longman 1974, 202 p.
- Joe LAROCLETTE, *Le Language et la Réalité I*, Munich Wilhelm Fink 1974, 194 p.
- Michel LEJEUNE, *Manuel de la langue vénète*, Heidelberg Winter 1974, 341 p.
- Jules F. LEVIN, *The slavic Element in the old Prussian Elbing Vocabulary*, University of California Publications, Linguistics 77, 1974, 110 p.
- Saul LEVIN, *The Indo-European and Semitic Languages*, State University of New York Press 1971, 775 p.
- Siegfried LIENHARD, *Nevārīgītimañjarī, Religious and secular Poetry of the Nevars of the Kathmandu Valley*, Stockholm 1974, 332 p.
- Jerry L. LISTON, *The Pronoun as a Word Class in contemporary Standard Russian*, The Peter de Ridder Press, Lisse, Netherlands 1974, 20 p.
- Alf LOMBARD, *La langue roumaine. Une présentation*, Paris 1974, 396 p.
- Vincent LUCCI, *Phonologie de l'acadien (Parler de la région de Moncton, Nouveau Brunswick, Canada)*, Montréal-Paris-Bruxelles (Didier), 1972, 150 p.
- Bertil MALMBERG, *Manuel de Phonétique générale*, Paris Picard 1974, 272 p.
- Pierre MARANDA, *French Kinship, Structure and History*, Paris-La Haye Mouton 1974, 160 p.
- G. MARCATO-F. URSINI-A. POLITI, *Dialecto e italiano. Status socioeconomico e percezione sociale del fenomeno linguistico*, Pise Pacini 1974, 163 p.
- Gianna MARCATO POLITI, *La Sociolinguistica in Italia*, Pise Pacini 1974, 165 p.
- Hans MARTIN, *Untersuchungen zur sprachlichen Interferenz auf der Grundlage finnland-deutschen Materials*, Turku 1973, 280 p.



# COMPTES RENDUS 1975

- André MARTINET, *Évolution des langues et reconstruction*, Paris P.U.F. 1975, 264 p.  
 — *Studies in functional Syntax. Études de syntaxe fonctionnelle*, Munich, Wilhelm Fink, 1975, 275 p.
- Giorgio MASETTI, *Vocabolario dei dialetti di Sarzana*, Fosdinovo, Castelnuovo Magra, Pise Pacini 1973, 460 p.
- Materiály ze Semináře pro Přípravu nové vědecké mluvnice spisovné češtiny*, Prague 1974, 117 p.
- Terje MATHIASSEN, *Studien zum slavischen und Indo-Europäischen Langvokalismus*, Oslo-Bergen-Tromsø 1974, 267 p.
- P. H. MATTHEWS, *Morphology. An Introduction to the Theory of word structure*, Cambridge University Press 1974, 243 p.
- Manfred MAYRHOFER, *Die Arier im Vorden Orient. Ein Mythos?*, Verlag der österreichischen Akademie der Wissenschaften, Vienne 1974, 93 p.
- Constantin MILSKY, *Préparation de la réforme de l'écriture en République populaire de Chine 1949-1954*, La Haye-Paris, Mouton 1974, 507 p.
- Georg MORGENSTIERNE, *Indo-Dardica*, Wiesbaden Harrassowitz 1973, 388 p.
- Rupert R. MOSER, *Swahili. Sprachgeographie und Geschichte. Grammatikalischer Abriss-Chrestomathie*, Universität Bern, Institut für Sprachwissenschaft, Arbeitspapier 12, 1974, 76 p.
- Georges MOUNIN, *Linguistique et philosophie*, Paris, P.U.F. 1975, 216 p.
- Gregory NAGY, *Comparative Studies in greek and indie Meter*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts 1974, 335 p.
- NGUYEN PHU PHONG, *Le vietnamien fondamental*, Paris, Klincksieck 1975, 155 p.
- Eugene A. NIDA, *Exploring semantic Structures*, Munich, Wilhelm Fink 1975, 211 p.
- Hannu NURMI, *Causality and Complexity. Some Problems of causal Analysis in the social Sciences*, Turku 1974, 144 p.
- Martti NYMAN, *Ubi est and Ubist. The Problem of latin aphaeresis and the phonology of esse*, Turku 1974, 37 p.
- Růžena OSTRA, *Structure onomasiologique du travail en français. Étude diachronique d'un champ conceptuel*, Opera Universitatis purkynianae Brunensis facultas philosophica, 1974, 127 p.
- Giovan Battista PELLEGRINI, *Saggi di Linguistica italiana. Storia. Struttura. Società*, Boringhieri 1975, 495 p.
- Phonologica 1972, Akten der zweiten Internationalen Phonologie-Tagung*, Wien 5-8 September 1972, herausgegeben von W. U. Dressler und F. V. Mareš, unter redaktioneller Mitarbeit von G. Neweklowsky und O. E. Pfeiffer, Munich-Salzburg 1975, 368 p.
- Juhani PILONEN, *Hippolytus Romanus, Epiphanius Cypriensis and Anastasius Sinaita, A Study of the Διαμερισμός τῆς γῆς*, Helsinki 1974, 41 p.
- Evelyn G. PIKE, *Coordination and its Implications for Roots and Stems of Sentence and Clause*, The Peter de Ridder Press, Lisse Netherlands 1974, 25 p.
- Maria Luisa PORZIO GERNIA, *Contributi metodologici allo studio del latino arcaico. La sorte di M e D finali*, Rome 1974, 337 p.
- Proceedings of the Eleventh International Congress of Linguists*, Bologne-Florence, Aug. 28-Sept. 2 1972, ed. by Luigi HEILMANN, I Bologne 1974, 966 p.
- ΙΩΑΝΝΟΥ Κ. ΠΡΟΜΠΟΝΑ, Η ΜΥΚΗΝΑΙΚΗ ΕΟΡΘΗ \*ΘΠΟΝΟΕΑΚΤΗΡΙΑ (to-no-e-ke-le-ri-jo) καὶ Η ΕΠΙΒΙΩΣΙΣ ΑΥΤΗΣ ΕΙΣ ΤΟΥΣ ΙΣΤΟΡΚΟΥΣ ΧΡΟΝΟΥΣ, Athènes 1974.
- Barbara REYNOLDS, *The Concise Cambridge Italian Dictionary*, Cambridge University Press 1975, 792 p.

# SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

- Jorgen RISCHÉL, *Topics in West Greenlandic Phonology*, Copenhagen 1974, 478 p.
- Inger-Britt ROBACH, *Étude Socio-Linguistique de la segmentation syntaxique du français parlé*, Lund, C. W. K. Gleerup 1974, 176 p.
- A. ROSETTI, *Brève Histoire de la langue roumaine des origines à nos jours*, La Haye-Paris, Mouton 1973, 211 p.
- Suzanne RUELLAND, *La fille sans mains (Analyse de dix-neuf versions africaines du conte)*, Paris S.E.L.A.F. 1973, 209 p.
- Hans SCHMEJA, *Iranisches und Griechisches in den Mithrasmysterien*, Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, Vorträge 13.
- Hans Manfred SCHUH, *Ellipse - Text - Kommunikation. Ein Beitrag zur französischen Textlinguistik*, Bonn 1974, 287 p.
- Thomas A. SEBEOK, *The Tell-Tale Sign. A Survey of Semiotics*, The Peter de Ridder Press, Lisse, Netherlands 1975, 119 p.
- Hansjakob SEILER, *Das linguistische Universalienproblem in neuer Sicht*, Rheinisch-Westfälische Akademie der Wissenschaften, Vorträge G 200, 1975, 43 p.
- M. S. SILK, *Interaction in Poetic Imagery, with special reference to early greek Poetry*, Cambridge University Press 1974, 263 p.
- Domenico SILVESTRI, *La nozione di indomediterraneo in linguistica storica*, Naples Macchiaroli 1974, 222 p.
- Slovník jazyka Staroslověnskeho - Lexicon palaeoslovenicae* 28, Prague 1975.
- Studia Indoeuropejskie, Études indo-européennes*, Ioanni Safarewicz Septuagenario ab amicis collegis sodalibus animo oblatum gratissimo, Wrocław-Warszawa-Kraków-Gdańsk 1974, 324 p.
- Tullio TELMON, *Microsistemi Linguistici in contatto in Val di Susa: l'articolo determinativo*, Pise Pacini 1974, 215 p.
- Terminologie technique et industrielle. Lexique de l'industrie textile*, 1974, Gouvernement du Québec, Cahiers de l'Office de la langue française n° 23, 1974, 240 p.
- Stephen ULLMANN, *Natural and conventional Signs*, The Peter de Ridder Press, Lisse Netherlands 1975, 10 p.
- André VAILLANT, *Grammaire comparée des langues slaves, tome IV, La Formation des Noms*, Paris Klincksieck 1974, 809 p.
- Wolfgang VEENKER, *Materialien zu einem onomasiologischen vergleichenden Wörterbuch der uralischen Sprachen*, Hamburg 1975, 443 p.
- Voprosy anglijskoj filologii i metodiki prepodavanija inostranny jazykov*, Omsk 1972, 130 p.
- Voprosy dialektologii i jazykoznanijsa*, Omsk 1971, 98 p.
- Voprosy germaninoj filologii, Učénje zapiski*, vynosk 94, Jaroslavl' 1971, 88 p.
- Voprosy lingvistiki*, Jaroslavl' 1973, 132 p.
- Antonius Angelus WEIJNEN and Mario ALINEI, *The Wheel in the Atlas Linguarum Europae. Heteronyms and semantic density* (with a Summary in Russian and six maps) = Bijdragen en Mededelingen der Dialectencommissie van de koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen te Amsterdam 44, 1974, 32 p.
- S. A. WURM, *Languages of Australia and Tasmania*, La Haye-Paris, Mouton 1972, 208 p.
- Alberto ZAMBONI, *Profilo dei dialetti italiani, 5. Veneto*, Pise Pacini 1974, 98 p.
- Arvids ZIEDONIS Jr., William L. WINTER, Mardi VALGEMÆ, *Baltic History*, Columbus, Ohio 1974, 341 p.

II. REVUES

- Aarhus Universitet Arsberetning*, 1973-1974.
- Acta Asiatica, Bulletin of the Institute of Eastern Culture, The Tōhō Gakkai*, 24-25, 1973 ; 26-27, 1974.
- Acta linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae* 23-24, 1974.
- Acta linguistica Hafniensia* 15/1, 1974 ; 15/2, 1975.
- Aegyptus* 53, 1973 ; 54, 1974.
- Aevum* 48, 1974.
- Africa* 29, 1974.
- Alġāmīa altunsiyya* 10, 1973.
- Annales de la Section de Linguistique de l'Université de Poitiers*, 1974.
- Annales publiées trimestriellement par l'Université de Toulouse-Le Mirail, N. S. t. X*, 1974, Grammatica III.
- Aramco World Magazine* 25, 1974.
- Banque de Terminologie du Québec, Office de la langue française*, Inventaire des travaux de terminologie. Projets et travaux en cours connus au 31 août 1974, 1974, 61 p.
- Bedi Karlisa, Revue de kartvelologie*, 32, 1974 ; 33, 1975.
- Biuletyn Fonograficzny, Bulletin phonographique* 14, 1973.
- Brno Studies in English* 3, 1961 ; 4, 1964 ; 7, 1968 ; 8, 1969.
- Cahiers de linguistique slave* (Université des langues et lettres de Grenoble) 1, 1975.
- Cahiers de linguistique théorique et appliquée* 10, 1973.
- Cahiers de l'Office de la langue française* n° 23. Terminologie technique et industrielle. Lexique de l'industrie textile, 1974.
- Gouvernement du Québec. Office de la langue française*. Vocabulaire général de la vente en magasin, La vente promotionnelle, 1974.
- Cahiers de l'Office de la langue française* n° 22 (*Gouvernement du Québec*). Terminologie technique et industrielle. Lexique anglais-français de l'électronique au Québec (électricité, radio, télévision, appareils de mesure, composants électroniques), 1974.
- Éducation et Culture, Revue du Conseil de l'Europe et de la Fondation Européenne de la Culture*, 24-25-26, 1974.
- Éducation Québec*, vol. 5 n° 9, juin 1975.
- Études romanes de Brno* 7, 1974.
- Euskera* 19, 1974.
- Folia Orientalia* 15, 1974 ; 16, 1975.
- Glossaire des Patois de la Suisse Romande*, 75', rapport annuel, 1973.
- Ici l'Europe*, 1975.
- Indo-Iranian Journal* 16, 1974.
- Islas* 45-46, 1973 ; 47-48, 1974.
- Izvestija Akademii Nauk SSSR (Serija literatury i jazyka)* 33, 1974 ; 34, 1975.
- Journal de psychologie normale et pathologique*, 1974.
- Journal of Baltic studies* 5, 1974.
- Lenguaje y Ciencias*, Publicación Trimestral del Departamento de Idiomas y Lingüística, Trujillo, Pérou, 13/4, 1973.
- Lingua e Stile* 1974.
- Linguistica Biblica* 31-32, 1974.

## SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

- Listy filologické*, 97, 1974.  
*Marche romane. Linguistique*, t. 22, 1972.  
*Meijerbergs Arkiv för Svensk Ordforskning*, 14, 1975.  
*Pākha Sanjam* 7, 1974 = Structure and history, Studies dedicated to Professor Kishan Sing.  
*Prace językoznawcze*, 41, 1974.  
*Práce z dějin slavistiky* II, uspořádal doc. PhDr. M. Kvapil, CSc., 1975.  
*Rassegna di Studi Etiopici*, 25, 1971-1972.  
*Revue romane*, 10, 1975.  
*Revue roumaine de Mathématiques pures et appliquées*, 19, 1974.  
*Sananjalka*, 16, 1974.  
*Slavica*, 13, 1974.  
*Slovenská Reč*, 39, 40, 1974.  
*Staročeský Slovník*, 6, 1974.  
*Studi e Saggi Linguistici*, 13, 1973, 222 p.  
*Studi italiani di linguistica teorica ed applicata*, 3, 1974.  
*Studi și cercetări lingvistice* 25, 1974.  
*Studia phonologica*, 8, 1974.  
*Studia Fennica*, 17-18, 1974.  
*Studia Slavica Pragensia*, 1973.  
*Te Reo*, 15, 1972; 16, 1973.  
*The Tōhō Gakkai, Books and Articles on oriental Subjects published in Japan during 1972*, t. 19.  
*Tōhōgaku (Eastern Studies)* 47-48, 1974.  
*Toponymie et Dialectologie*, 47, 1973.  
*Transactions of the international Conference of Orientalists in Japan* 18, 1973; 19, 1974.  
*Verba, Annuario Gallego de Filologia*, 1, 1974.  
*Via domitia, Annales...* de l'Université de Toulouse, 1974.  
*Voprosy Jazikoznanija* 1974.  
*Zeitschrift für Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikationsforschung* 27, 1974.

## III. TIRÉS A PART ET BROCHURES

- Mario ALINEI, *Gli Spogli elettronici dell'italiano letterario contemporaneo* I 1, Mulino 1975, 20 p.  
 Giancarlo BOLOGNESI - Bruno ZUCHELLI, *Profilo storico-critico degli studi linguistici latini*, Estratto da Introduzione allo studio della Cultura Classica p. 494-595 Milan, p. 359-493.  
 Giuliano BONFANTE, *Matteo Bartoli nel Centenario della Nascita (1873-1973)*, Atti e Memorie dell'Accademia Toscana di Scienze e Lettere 39, 1974, p. 127-149.  
 M. HUBERT, *Stigmatologica*, Archivum Latinitatis Medii Aevi 37/39, Bruxelles 1970-1974.  
 Osmo IKOLA, *Compte rendu de A. Sauvageot, L'élaboration de la langue finnoise*, Sananjalka 16, 1974, p. 150-158.  
*Commentationes Fennougricae in honorem Erkki ITKONEN, sexagenarii die XXVI Mensis Aprilis Anno MCMLXXIII* = Mémoires de la Société Finno-Ougrienne 150, 1973, p. 390-403.



# COMPTES RENDUS 1975

*Index Thomisticus* (annonce) *frommann-holzboog*, Stuttgart.

Maurice LEROY, *Notice sur Boris Unbegaun*, *Annuaire de l'Académie Royale de Belgique* 1974.

Martiros MINASSIAN, *Place du Complément du nom en arménien ancien*, *Israel Oriental Studies* IV 1974, Tel-Aviv University, p. 265-286.

Moreno MORANI, *Un Commento Armeno inedito al De Natura hominis di Nemesio*, Milan 1972.

ΙΩΑΝΝΟΥ Κ. ΠΡΟΜΠΙΟΝΑ, Ποικίλα κριτικά, ΜΝΗΜΩΝ, Αθήνες 1973, p. 3-14.

Anna Giacalone RAMAT, *Alcuni aspetti della terminologia agricola del gotico* = *Antiquitates Indogermanicae*, *Gedenkschrift für Hermann Güntert*, Innsbruck 1974, p. 69-83.

Anna Giacalone RAMAT, *I derivati latini in -tura* = *Istituto Lombardo, Accademia di Scienze e Lettere, Rendiconti, Classe di Lettere*, vol. 108 1974, p. 237-293.

Toponymie et Dialectologie 47, 1973 :

*Rapport annuel - Adresses des membres ; membres décédés*, p. 1-30.

J. HERBILLON, *Toponymes hesbignons* (R-), p. 31-56.

R. MANTOU, *Notes sur quelques mots moyen-néerlandais figurant dans la partie française des comptes communaux et des « keures » d'Ypres (1318-1325)*, p. 57-64.

F. DEBRABANDERE, *Het Lidwoord in Kortrijkse 14de-Eeuwse en moderne Familienamen*, p. 65-80.

M. HOEBEKE, *Westvlaams Bezong*, *Bezow*, p. 81-92.

L. REMACLE, *Toponymie de Stoumont, Rahier et Francorchamps* (I) p. 93-159.

J. LECHANTEUR, *Description phonologique d'un patois hervien*, p. 161-191.

M.-A. ARNOULD, *Naissance d'un toponyme « La Flamengrie »*, p. 193-214.



## TABLE DES AUTEURS DE COMPTES RENDUS

---

- ALEXANDRE, 194, 195.  
ANDRÉ, 45.  
ARAPU, 30.  
BADER, 3, 36, 42, 43, 54, 55.  
BATANY, 74.  
BAYLON, 7, 27, 28, 32.  
BAZYLKO, 16, 149 à 152.  
BOLTANSKI, 26.  
BOYER, 118 à 120.  
BRIXHE, 11, 15, 33.  
CAILLAT, 49.  
COTTEZ, 89.  
COYAUD, 187, 188.  
DELL, 186.  
ENCREVÉ, 25.  
ESKÉNAZI, 75, 76, 101.  
FAUCHER, 122, 125, 126.  
GALAND, 158, 159.  
GENTILHOMME, 22.  
GOUFFÉ, 199 à 201.  
GREIMAS, 206.  
GUARISMA-POPINEAU, 196.  
HAGÈGE, 2, 14, 24, 39, 40, 155, 197, 198.  
HAGUENAUER, 183 à 185.  
HAUDRICOURT, 189 à 192.  
HERVÉ, 127.  
HODOT, 5, 10, 123.  
HOUIS, 202 à 204.  
LAZARD, 4, 50, 51.  
LEJEUNE, 56, 117.  
L'HERMITTE, 1.  
LINDEMAN, 121.  
MARCQ, 128.  
MARGUERON, 106.  
MASSON, 53.  
MIGNOT, 6, 8, 9, 13, 23, 31, 37, 41, 46, 65.  
MILLET, 147, 148.  
MINARD, 48.  
PARIS, 153, 154.  
PEYTARD, 29, 88, 97, 98.  
NGUYỄN PHÚ PHONG, 193.  
POTTIER, 109 à 113, 205.  
REBUSCHI, 10, 12, 38, 47.  
REMBLIER, 39.  
ROBIN, 34.  
RODINSON, 157.  
ROSÉN, 44.  
SAUVAGEOT, 160 à 182.  
SAVI, 107, 108.  
SEPHIHA, 114 à 116, 156.  
SINDOU, 67 à 71.  
STEFANINI, 66, 72, 73, 85, 86, 100.  
TARABOUT, 57 à 64.  
TELLIER, 130 à 133, 136.  
TOURATIER, 18 à 21.  
VAILLANT, 139 à 141, 145, 146.  
VALENTIN, 119, 124, 129.  
VAN BROCK, 52.  
VEYRENC, 17, 35, 142 à 144.  
WAGNER, 77 à 84, 87, 89 à 96, 99, 102 à 104.  
ZÉPHIR, 105, 134, 135, 137, 138.
-





## TABLE DES OUVRAGES RECENSÉS

<i>A Bibliography of Scandinavian Languages and Linguistics</i> , ed. by E. Haugen ... (R. Boyer).....	264
<i>Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae</i> , t. 23 (A. Sauvageot).....	388
F. R. ADRADOS, <i>Estudios sobre las sonantes y laringales indoeuropeas</i> (H. B. Rosén).	117
<i>Akademia Athênôn</i> , n° 12 (Y. Tarabout).....	155
S. ALLAIRE, <i>La subordination dans le français parlé devant les micros de la Radio-diffusion</i> (J. Peytard).....	212
N. ANDRIOTIS, <i>Lexikon der Archaismen in neugriechischen Dialekten</i> (Y. Tarabout).	159
<i>Annales publ. par l'Université de Toulouse-Le Mirail</i> , t. 10 (J. Stéfani).....	241
<i>Annali della Facoltà di Lingue e Letterature straniere di Ca' Foscari</i> , 11/3 (H. V. Sephiha).....	341
<i>A Rádióbemondó Beszéde</i> , vol. 21 (A. Sauvageot).....	421
M. ARRIVÉ, <i>Les langages de Jarry</i> (J. Peytard).....	234
D. BÄHR, <i>Standard English und seine geographischen Varianten</i> (A. R. Tellier)...	295
K. BALDINGER, <i>La formación de los dominios lingüísticos en la península ibérica</i> (B. Pottier).....	253
<i>Baltic Literature and Linguistics</i> (A. Vaillant).....	304
O. BANDLE, <i>Die Gliederung des Nordgermanischen</i> (R. Boyer).....	265
A. BARRERA-VIDAL, <i>Parfait simple et parfait composé en castillan moderne</i> (B. Pottier).....	256
J. BATANY, <i>Français médiéval</i> (J. Stéfani).....	176
<i>Bedi Kartlisa</i> 32 (C. Paris).....	326
E. L. BENNETT JR. & J. P. OLIVIER, <i>The Pylos Tablets transcribed</i> (F. Bader)...	151
E. BENVENISTE, <i>Problèmes de linguistique générale II</i> (F. Bader).....	25
S. B. BERNŠTEJN, <i>Očer skavnitel'noj grammatiki slavjanskix jazykov</i> (J. Veyrenc).	306
DUONG THANH BINH, <i>A Tagmemic Comparison of the Structure of English and Vietnamese Sentences</i> (Nguyễn phú PHONG).....	439
M. BLACK, <i>Sprache. Eine Einführung in die Linguistik</i> (R. Hodot).....	34
<i>Brno Studies in English</i> (1961 ; 1964 ; 1968 ; 1969) (G. Zéphir).....	302
J. R. BUJAŃSKI, <i>Slownictwo Teatralne w Polskiej Dramaturgii</i> (S. Bazyłko).....	319
<i>Cahiers de Linguistique</i> , fasc. 1, 2, 3, 4 (R. L. Wagner).....	246
<i>Cahiers de l'Office de la Langue française</i> , 18 à 22 (G. Zéphir).....	247
E. I. CALVO, <i>Poesie piemontesi e scritti italiani e francesi</i> (J. Savi).....	252
J. P. CAPRILE, <i>Le dénomination des couleurs chez les Mbay de Moïssa</i> (C. Gouffé).	452
R. CARDAILLAC KELLY, <i>A descriptive analysis of Gascon</i> (R. Sindou).....	172
N. CARTAGENA, <i>Sentido y estructura de las construcciones pronominales en español</i> (B. Pottier).....	257

# SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

F. CARTON, <i>Introduction à la phonétique du français</i> (J. Stéfani).	202
N. N. CONDESCU, <i>Traité d'histoire de la langue française</i> (R. L. Wagner).	192
S. P. CORDER & E. ROULET, <i>Linguistic insights in applied linguistics</i> (C. Baylon).	90
M. COYAUD, <i>Classification nominale en chinois</i> (F. Dell).	425
S. DEBOUT, « <i>Griffe au nez</i> » ou donner « <i>have ou art</i> » (R. L. Wagner).	229
R. DEBRIE, <i>Étude linguistique des patois de l'Amiénois</i> (R. Sindou).	169
R. DEBRIE, <i>Les noms de lieux et les noms de personnes de Warloy-Baillon</i> (R. Sindou).	168
G. DÉCSY, <i>Die linguistische Struktur Europas</i> (X. Mignot).	124
H. J. DEFROMONT, <i>Les constructions perfectives du verbe anglais contemporain</i> (A. R. Tellier).	289
F. DELL, <i>Les règles et les sons</i> (P. Encrevé).	80
G. DEVOTO, <i>Il linguaggio d'Italia</i> (C. Margueron).	250
G. DION, <i>Vocabulaire français-anglais des relations professionnelles</i> (R. L. Wagner).	247
J. DUBOIS & R. LAGANE, <i>La nouvelle grammaire du français</i> (R. L. Wagner).	194
P. R. DUCRETET & M. P. DUCRETET, <i>Voltaire. Candide, Étude quantitative</i> (J. Peytard).	232
O. DUCROT, <i>La preuve et le dire</i> (C. Touratier).	72
G. DUMESTRE, G. L. A. RETORD, <i>kò di? cours de dioula</i> (M. Houis).	466
A. ELIA & E. d'AGOSTINO, <i>Teorie linguistiche e glottodidattica</i> (C. Baylon).	87
E. ERÄMETSÄ, <i>Verzeichnis der etymologisch behandelten finnischen Wörter</i> (A. Sauvageot).	387
S. M. ERVIN-TRIPP, <i>Language Acquisition and communicative Choice</i> (X. Mignot).	94
J. FELIXBERGER, <i>Untersuchungen zur Sprache des spanischen Sprichwortes</i> (H. V. Sefiha).	257
J. FISHMAN, <i>Language in sociocultural change</i> (C. Baylon).	95
V. FRANČIĆ, <i>Dział Polski w Siedmiojęzycznym Słowniku Piotra Lodereckera z 1605</i> <i>Roku</i> (S. Bazylko).	324
S. GERŠIĆ, <i>Materialen zur phonetischen Variabilität</i> (C. Hagège).	79
M. H. GERTNER, <i>The Morphology of the modern French Verb</i> (J. Stéfani).	206
<i>Glossaire des patois de la Suisse romande</i> , t. 5 ; et 75 <sup>e</sup> rapport annuel (R. Sindou).	168
D. GOUADEC, <i>Comprendre et Traduire</i> (G. Zéphir).	303
G. GRAFFI, <i>Struttura, forma e sostanza in Hjemslev</i> (X. Mignot).	43
<i>Grand Larousse de la langue française</i> , t. 3 (R. L. Wagner).	223
E. GRODZIŃSKI, <i>Zarys Ogólnej Teorii Imion Własnych</i> (S. Bazylko).	51
G. GUARISMA, <i>Études bafia</i> (P. Alexandre).	441
K. A. GUNNARSON, <i>Le complément de lieu dans le syntagme adnominal</i> (R. L. Wagner).	210
R. GUSMANI, <i>Aspetti del prestito linguistico</i> (C. Brixhe).	96
C. HAGÈGE, <i>La langue mbum de Nganha</i> (M. Houis).	456
A. HAKANEN, <i>Adjektiivien vastakohtaisuudet Suomen kielessä</i> (A. Sauvageot).	384
<i>Harsunan Nijeriya</i> (C. Gouffé).	454
M. HASSAN IBRAHIM, <i>Grammatical Gender</i> (P. Robin).	97
K. W. HEMPFER, <i>Gattungstheorie</i> (C. Hagège & M. Remblier).	106
A. HENRY, <i>Esquisse d'une histoire des mots « wallon » « wallonie »</i> (R. L. Wagner).	228
H. J. HERINGER, <i>Deutsche Syntax</i> (E. Faucher).	274
H. J. HERINGER, <i>Theorie der deutschen Syntax</i> (E. Faucher).	283
<i>Historiographia Linguistica</i> 1 (R. Hodot, G. Rebuschi).	43

# COMPTES RENDUS 1975

L. HJELMSLEV, <i>Essais linguistiques II</i> (X. Mignot).....	41
H. A. HOFFNER JR., <i>Alimenta Helthæorum</i> (N. van Brock).....	143
Hommage à G. Gougenheim (R. L. Wagner).....	192
J. de HOZ & L. MICHELENA, <i>La inscripción celliberica de Botorrita</i> (M. Lejeune).....	263
W. HUBER, <i>Assembler</i> (D. B. Arapu).....	93
<i>Introduction aux dictionnaires les plus importants pour l'histoire du français</i> (R. L. Wagner).....	227
I. IORDAN - M. MANOLIU MANEA, <i>Linguistica romanza</i> (J. Stéfanini).....	167
J. ITTMAN, <i>Esquisse de la langue de l'association culturelle des nymphes au bord du</i> <i>Mont-Cameroun</i> (G. Guarisma).....	443
A. JACQUOT & C. PAULIAN, <i>Études bantoues. Devinettes laadi annotées. Esquisse</i> <i>phonologique du duala</i> (P. Alexandre).....	441
R. JEANNERET, <i>Recherches sur l'hymne et la prière chez Virgile</i> (X. Mignot).....	166
A. J. JOKI, <i>Uralier und Indogermanen</i> (A. Sauvageot).....	368
<i>Journal of Baltic Studies</i> 5 (A. Vaillant).....	303
B. B. KACHRU, R. B. LEES, Y. MALKIEL, A. PIETRANGELI & S. SAPORTA, ed., <i>Issues in Linguistics, Papers in Honor of Henry and Renée Kahane</i> (G. Rebuschi).....	125
<i>Karjalan Kielen Sanakirja</i> (A. Sauvageot).....	383
M. KARPLUKÓWNA, <i>Regionalizmy w Języku Jana Cervusa z Tucholi</i> (S. Bazyłko).....	322
A. KATSIKIS, <i>Caractéristiques phonétiques du parler de ... Symi</i> (Y. Tarabout).....	158
J. M. KLINKENBERG, <i>Style et archaïsme dans la légende d'Eulenspiegel de Charles</i> <i>Costes</i> (R. L. Wagner).....	231
E. F. K. KOERNER, <i>The Importance of « F. Techmer's Internationale Zeitschrift</i> <i>für allgemeine Sprachwissenschaft » in the Development of General Lin-</i> <i>guistics</i> (C. Brixhe).....	46
M. KORHONEN, <i>Die Konjugation im Lappischen II</i> (A. Sauvageot).....	378
M. KORHONEN, <i>Über den Charakter der sprachgeschichtlichen Rekonstruktionen</i> (A. Sauvageot).....	381
<i>Kotoba-no kenkyū</i> 4 (Haguenauer).....	424
J. KRAMSKY, <i>The Phoneme</i> (J. E. Boltanski).....	85
E. KRIARAS, <i>Vilaras</i> (Y. Tarabout).....	164
E. KRIARAS, <i>Questions relatives à l'Erotocritos</i> (Y. Tarabout).....	163
E. KRIARAS, <i>ζούρα</i> (Y. Tarabout).....	164
E. KRIARAS, <i>Dictionnaire de la langue grecque écrite populaire du moyen âge</i> (Y. Tarabout).....	155
W. KÜRSCHNER, <i>Zur syntaktischen Beschreibung deutscher Nominalkomposita ...</i> (F. Hervé).....	287
P. F. LACROIX, <i>L'expression du temps dans quelques langues de l'ouest africain</i> (C. Hagège).....	447
R. LAMÉRAND, <i>Théories d'enseignement programmé et laboratoires de langues</i> (J. Peytard).....	91
G. LEECH, <i>Semantics</i> (G. Rebuschi).....	104
H. LEMAIRE, <i>Lexique des œuvres complètes de François de Sales</i> (R. L. Wagner).....	231
J. F. LEVIN, <i>The Slavic Element in the Old Prussian Elbing Vocabulary</i> (A. Vail-	
lant).....	295
<i>L'Italia dialettale</i> 36 (J. Savi).....	251
F. LO PIPARO, <i>Linguaggi, macchine e formalizzazione</i> (X. Mignot).....	78
T. A. LYMAN, <i>Dictionary of Mong Njua</i> (Haudricourt).....	437
<i>Magyar Nyelv</i> , 69 ; 70 (A. Sauvageot).....	403

# SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

<i>Magyar Nyelvőr</i> , 97 (A. Sauvageot).....	416
J. P. MAKOUTA-MBOUKOU, <i>Le français en Afrique noire</i> (M. Houis).....	462
H. MARCHAND, <i>Studies in Syntax and Word-Formation</i> (A. R. Tellier).....	294
H. MARTIN, <i>Untersuchungen zur sprachlichen Interferenz auf der Grundlage finnlanddeutschen Materials</i> (A. Sauvageot).....	375
A. MARTINET - H. WALTER, <i>Dictionnaire de la prononciation française</i> (R. L. Wagner).....	198
M. MAYRHOFER, <i>Onomastica persepolitana</i> (G. Lazard).....	140
M. MAZAUDON, <i>Phonologie tamang</i> (Haudricourt).....	436
<i>Mélanges de linguistique française et de philologie et littérature médiévales offerts à M. Paul Imbs</i> (R. L. Wagner).....	187
L. MICHELENA, <i>Apellidos vascos</i> (C. Paris).....	325
J. C. MILNER, <i>Arguments linguistiques</i> (C. Touratier).....	68
C. MILSKY, <i>Préparation de la réforme de l'écriture en République populaire de Chine 1949-1954</i> (M. Coyaude).....	428
M. MOILANEN, <i>Zum lokalen Gebrauch der demonstrativadverbien « da » und « dort »</i> (P. Marcq).....	288
J. J. MORALEJO ALVAREZ, <i>Gramática de las inscripciones délficas</i> (M. Lejeune)...	153
G. MOUNIN (sous la direction de), <i>Dictionnaire de la linguistique</i> (X. Mignot).....	35
M. I. NIKITINA, <i>K voprosu o roli zritel'novo znaka</i> (Haguenauer).....	425
T. NISHIDA, <i>Tosu i go no kenkyu</i> (M. Coyaude).....	430
<i>Nordmongolische Volksdichtung</i> (A. Sauvageot).....	423
<i>Nyelvtudományi Közlemények</i> , 75; 76 (A. Sauvageot).....	392
<i>Office de la langue française : Néologie en marche</i> , n° 3; Terminologie de la Gestion; Vocabulaire général de la vente en magasin (G. Zéphir).....	249
J. P. OLIVIER - L. GODART - C. SEYDEL - C. SOURVINOU, <i>Index généraux du Linéaire B</i> (F. Bader).....	152
H. PAASONEN, <i>Tschuwaschisches Wörterverzeichnis</i> (A. Sauvageot).....	422
C. PARIS, <i>La Princesse Kahraman, contes d'Anatolie en dialecte chapsough</i> (Tcherkesse occidental) (Haudricourt).....	438
T. G. PENGHOEN, <i>Tamazight of the Ayt Ndhir</i> (L. Galand).....	345
M. PHILIPP, <i>Grammaire de l'allemand</i> (R. Hodot).....	270
V. PISANI, <i>Indogermanisch und Europa</i> (J. André).....	123
B. POTTIER, <i>Linguistique générale (théorie et description)</i> (C. Hagège).....	12
N. A. POULIN, <i>Oral and nasal vowel diphthongization of a New England French dialect</i> (A. Eskénazi).....	243
K/G. PRASSE, <i>Manuel de grammaire touarègue</i> (L. Galand).....	348
J. C. PROBNAS, <i>La parenté des dialectes macédonien et mycénien et l'origine pré-hellénique des Macédoniens</i> (O. Masson).....	148
<i>Real Academia Española, Esbozo de una nuevo gramática de la lengua española</i> (B. Pottier).....	254
E. A. REFEROVSKAIA & A. K. VASSILIEVA, <i>Essai de grammaire française</i> (R. L. Wagner).....	194
M. REIS, <i>Lauttheorie und Lautgeschichte</i> (P. Valentin).....	272
L. RENOU, <i>Études védiques et pârinéennes</i> , t. 15, 16, 17 (A. Minard).....	130
A. RETEL-LAURENTIN & S. HORVATH, <i>Les noms de naissance ... en Afrique Noire</i> (C. Hagège).....	446
<i>Revista Portuguesa de Filologia</i> , t. 1 et 2 (H. V. Sephiha).....	261
<i>Revue Romane</i> , t. 8 = <i>Mélanges P. Høybye</i> (R. L. Wagner).....	185
G. ROBERT, <i>Mots et Dictionnaires</i> , t. 9 (R. L. Wagner).....	228

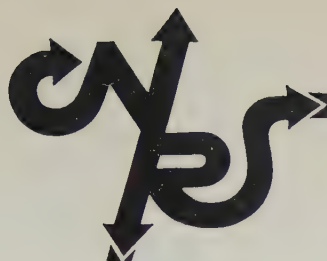


# COMPTES RENDUS 1975

E. ROTH, <i>Das Vernersche Gesetz in Forschung und Lehre, 1875-1975</i> (R. Boyer).....	264
A. ROSETTI, <i>Études Linguistiques</i> (G. Rebuschi).....	48
H. SAFAREWICZOWA, <i>Polszczyzna VIII Wieku w Podręczniku Gramatyki Polskiej</i> M. Siemiginowskiego (S. Bazylko).....	321
R. L. SALTZ & E. J. CERVENKA, <i>Handbook of gestures: Colombia and The United</i> <i>States</i> (A. J. Greimas).....	475
<i>Sananjalka</i> , 16 (A. Sauvageot).....	372
S. K. ŠAUMJAN, <i>Philosophie und theoretische Linguistik</i> (C. Hagège).....	49
A. N. SAVČENKO, <i>Sravnitel'naja grammatika indoevropskix jazykov</i> (J. Veyrenc).....	308
<i>Sborník prací filosofické fakulty brněnské university</i> , 1972 (Y. Millet).....	310
P. SCARDIGLI, <i>Die Goten. Sprache und Kultur</i> (F. O. Lindeman).....	266
S. J. SCHMIDT, <i>Texttheorie</i> (C. Hagège).....	106
M. SCHWAUSS, <i>Wörterbuch der Flora und Fauna in Lateinamerika</i> .....	255
G. S. ŠČUR, <i>Teorii polja v lingvistike</i> (J. Veyrenc).....	55
Th. A. SEBEOK, ed. <i>Current Trends in Linguistics</i> : vol. 10, <i>Linguistics in North America</i> (B. Pottier).....	474
vol. 11, <i>Diachronic, Areal and Typological Linguistics</i> (G. Lazard).....	30
H. SEILER, <i>Linguistic Workshop I. Vorarbeiten zu einem Universalien projekt</i> (X. Mignot).....	48
H. V. SEPHIHA, <i>Le ladino (judéo-espagnol calque)</i> (C. Hagège).....	331
P. A. M. SEUREN, <i>Semantic Syntax</i> (G. Zéphir).....	299
R. SHAFER, <i>Introduction to Sino-Tibetan</i> , part 5 (Haudricourt).....	431
M. SILENSTAM, <i>L'emploi des modes dans les propositions complétives étudié dans des</i> <i>textes français de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle</i> (A. Eskénazi).....	183
M. R. SIMONI-AUREMBOU, <i>Atlas linguistique et ethnographique de l'Ile-de-France</i> <i>et de l'Orléanais</i> (R. L. Wagner).....	239
P. SKOK, <i>Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika</i> , t. 2, K-poni, t. 3 poni-Z (A. Vaillant).....	309
<i>Slovník jazyka staroslověnského</i> , 26 ; 27 (A. Vaillant).....	310
<i>Slovo a slovesnost</i> , 35 (Y. Millet).....	316
E. S. STATIS, <i>Atténuation et amplification du discours</i> (Y. Tarabout).....	165
<i>Statistique et Linguistique</i> (Y. Gentilhomme).....	77
S. STRELCEYN, <i>Médecine et plantes d'Éthiopie II</i> (M. Rodinson).....	343
<i>Studi Saussuriani per Robert Godel</i> (C. Baylon).....	39
<i>Studia phonologica</i> 8, 1973 (Haguenauer).....	424
<i>Studia romanica et anglica Zagrabienias</i> , nos 33-34-35-36 (A. R. Tellier).....	301
S. SUHONEN, <i>Die jungen lettischen Lehnwörter im Livischen</i> (A. Sauvageot).....	380
O. SZEMERÉNYI, <i>Einführung in die vergleichende Sprachwissenschaft</i> (F. Bader).....	113
N. TERSIS, <i>Le zarma ... (République du Niger)</i> (C. Gouffé).....	449
<i>The Chicago Which Hunt, Papers from the Relative Clause Festival</i> (F. Bader).....	102
<i>The Journal of Indo-European Studies</i> , 1 (F. Bader).....	108
<i>Theorie, Methode und Didaktik der historisch-Vergleichenden Sprachwissenschaft</i> , ed. J. UNTERMANN (X. Mignot).....	107
D. THOSS, <i>Studien zum Locus amoenus im Mittelalter</i> (J. Batany).....	181
<i>Tipologia passivnyx konstrukcij (diatezy i zalogi)</i> (J. Veyrenc).....	100
K. TOGEBY, <i>Précis historique de grammaire française</i> (R. L. Wagner).....	193
V. TRENCKNER, <i>A Critical Pāli Dictionary II</i> (C. Caillat).....	138
<i>Trésor de la langue française</i> , t. 3 (H. Cottet & R. L. Wagner).....	215
<i>Ural-Altäische Jahrbücher</i> , 45 ; 46 (A. Sauvageot).....	360

# SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

J. VACHEK, <i>Written language - General problems and problems of English</i> (P. Valentin).....	289
A. VAILLANT, <i>Grammaire comparée des langues slaves, IV La formation des noms</i> (J. Veyrenc).....	304
R. G. VAN DE VELDE, <i>Zur Grundlegung einer linguistischen Methodik (gezeigt am Beispiel der altfriesischen Syntax)</i> (C. Touratier).....	56
G. VAN HOUT, <i>Franc-math (Essai pédagogique sur les structures grammaticales du français moderne)</i> (C. Touratier).....	58
VERBA, <i>Anuario gallego de filologia</i> (H. V. Sephiha).....	259
H. VERNAY, <i>Essai sur l'organisation de l'espace par divers systèmes linguistiques</i> (C. Brixhe).....	50
V. VIKIS-FREIBERGS, <i>Fréquence d'usage des mots au Québec ...</i> (R. L. Wagner)...	243
<i>Virillājā</i> , 77 ; 78 (A. Sauvageot).....	361
P. VON POLENZ, <i>Geschichte der deutschen Sprache</i> (E. Faucher).....	268
<i>Voprosy jazykoznanija</i> , 1973 (R. L'Hermitte).....	1
R. L. WAGNER, <i>L'ancien français, points de vue, programmes</i> (J. Stéfanini).....	172
G. WAHRIG, <i>Anleitung zur grammatisch-semantischen Beschreibung lexikalischer Einheiten</i> (X. Mignot).....	103
M. WESTRIN, <i>Étude sur la concurrence de « davantage » avec « plus » ...</i> (A. Eskénazi).....	182
W. WOLFRAM, <i>Sociolinguistic Aspects of Assimilation Puerto Rican English in New York City</i> (G. Zéphir).....	295
M. A. ZYĀR, <i>Die Nominalkomposita des Paschtō</i> (G. Lazard).....	142



COLLECTION  
LE CHŒUR DES MUSES

## LES FÊTES DE LA RENAISSANCE

Vol. 3

Dans ce nouveau volume se poursuit l'étude de la fonction sociale, politique et culturelle de la Fête, de ses modes d'expression spectaculaire, de ses symboles dans l'Europe de la Renaissance.

ISBN 2-222-01679-7

150 F

## LES VOIES DE LA CRÉATION THÉÂTRALE

Vol. 4

Nouvelle étape d'une analyse en profondeur des réalisations théâtrales contemporaines : étude collective des Bonnes de J. Genet dans la mise en scène de Victor Garcia. Confrontation d'œuvres d'A. Miller, O'Neill, Pinter, Mrozek, avec leurs mises en scène.

ISBN 2-222-01742-4

80 F

# Editions du CNRS

15 quai Anatole France. 75700 Paris

CCP Paris 9061-11 - Tél. 555.92.25

M. \_\_\_\_\_  
profession \_\_\_\_\_  
adresse \_\_\_\_\_  
achète le livre \_\_\_\_\_

chez son libraire ☐  
à défaut aux Editions du CNRS (chèque joint) ☐  
et demande votre documentation  
☐ Sciences humaines  
☐ Sciences exactes et naturelles  
☐ Trésor de la langue Française  
☐ Revue de l'Art





---

IMPRIMERIE A. BONTEMPS

LIMOGES (FRANCE)

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 1975

---





# PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

## COLLECTION LINGUISTIQUE

Ouvrages disponibles \*

1. A. MEILLET. <b>Les dialectes indo-européens</b> .....	24 F
8. A. MEILLET. <b>Linguistique historique et linguistique générale. Tome I, réimpression prévue.</b> .....	
20. A. SÉCHEHAYE. <b>Essai sur la structure logique de la phrase</b> .....	24 F
22. A. THOMAS. <b>Mélanges d'étymologie française. Première série</b> .....	102 F
23. E. BOURGUET. <b>Le dialecte laconien</b> .....	68 F
25. L. HOMBURGER. <b>Noms des parties du corps dans les langues négro-africaines</b> .....	24 F
28. A. SAUVAGEOT. <b>L'emploi de l'article en gotique</b> .....	16 F
31. K. SANDFELD. <b>Linguistique balkanique. Problèmes et résultats, reproduction</b> .....	50 F
32. M. CAHEN et M. OLSEN. <b>L'inscription runique du coffret de Mortain</b> ....	16 F
35. G. DUMÉZIL. <b>La langue des Oubykhs</b> .....	48 F
36. A. YON. <b>Ratio et les mots de la famille de « reor »</b> .....	50 F
37. S. LYONNET. <b>Le parfait en arménien classique</b> .....	24 F
38. P. CHANTRAINE. <b>La formation des noms en grec ancien, nouvelle reproduction prévue.</b> .....	
40. A. MEILLET. <b>Linguistique historique et linguistique générale. Tome II</b> ....	36 F
42. F. MOSSÉ. <b>Histoire de la forme périphrastique être + participe présent en germanique. 1<sup>re</sup> partie : introduction, ancien germanique, vieil anglais.</b> .....	16 F
49. M. DURAND. <b>Voyelles longues et voyelles brèves. Essai sur la nature de la quantité vocalique</b> .....	40 F
53. J. MAROUZEAU. <b>Quelques aspects de la formation du latin littéraire</b> ....	48 F
54. A. ERNOUT. <b>Les adjectifs latins en -osus et en -ulentus</b> .....	24 F
55. J. VENDRYES. <b>Choix d'études linguistiques et celtiques</b> .....	60 F
57. W. LESLAU. <b>Étude descriptive et comparative du gafât (éthiopien méridional)</b> .....	60 F
60. É. BENVENISTE. <b>Études sur la langue ossète</b> .....	40 F
61. J. GAGNEPAIN. <b>La syntaxe du nom verbal dans les langues celtiques, vol. 1 : Irlandais</b> .....	72 F
64. A. SJÖGREN. <b>Les parlers bas-normands de l'île de Guernesey. I. Lexique français-guernésiais</b> .....	40 F
65. D. TILKOV. <b>Le vocalisme bulgare ; les mouvements articulatoires et leur effet acoustique dans la formation des voyelles bulgares</b> .....	80 F
66. A. CARTIER. <b>Les verbes résultatifs en chinois moderne</b> .....	80 F
67. A. SAUVAGEOT. <b>L'élaboration de la langue finnoise</b> .....	88 F
68. M. PETURSSON. <b>Les articulations de l'islandais à la lumière de la radio-cinématographie</b> .....	84 F
69. C. PARIS. <b>Système phonologique et phénomènes phonétiques dans le parler besney de Zennun Köyü (Tcherkesse oriental)</b> .....	96 F
70. <b>Mélanges linguistiques offerts à Émile Benveniste</b> .....	200 F

prix T.T.C.

(Remise consentie aux membres de la Société : 25 %)

\* Les volumes 1, 8, 20, 22, 23 sont en dépôt à la Librairie Champion (7, quai Malaquais, 75006 Paris), le volume 70 aux Éditions Peeters (B. 3 000 Louvain, B. P. 41), tous les autres à la Librairie Klincksieck (11, rue de Lille, 75007 Paris).

**LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK** 11, rue de Lille 75007 PARIS